




3 1761 11649250 5



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116492505>



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-02

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Aboriginal Peoples

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, March 5, 2002
Wednesday, March 6, 2002

Issue No. 13

Ninth and tenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Peuples autochtones

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Le mardi 5 mars 2002
Le mercredi 6 mars 2002

Fascicule n° 13

Neuvième et dixième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

TÉMOINS:
(voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. | * Lynch-Staunton |
| (or Robichaud, P.C.) | (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Callbeck substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*March 4, 2002*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Callbeck (*March 6, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. | * Lynch-Staunton |
| (ou Robichaud, c.p.) | (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Callbeck est substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 4 mars 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley est substitué à celui de l'honorable sénateur Callbeck (*le 6 mars 2002*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, March 5, 2002
(23)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:35 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Chalifoux, Léger, Pearson, Sibbeston and Tkachuk (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and Mary Hurley.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Department of Health Canada:

Mr. Scott Broughton, Assistant Deputy Minister, Population and Public Health Branch;

Mr. Claude Rocan, Director General, Centre for Healthy Human Development, Population and Public Health Mr. Branch;

Mr. Keith Conn, Acting Director General, Community Health Programs Directorate, First Nations and Inuit Health Branch;

Ms Wendy Birkinshaw, Senior Policy Analyst, Division of Childhood and Adolescence, Population and Public Health Branch.

Mr. Broughton made an opening statement and, along with other witnesses, answered questions.

At 10:15 a.m., the Honourable Senator Sibbeston took the Chair.

At 10:50 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 5 mars 2002
(23)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénatrice Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Callbeck, Chalifoux, Léger, Pearson, Sibbeston et Tkachuk (6).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone et Mary Hurley.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, ainsi que d'autres questions connexes. (*voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

Du ministère de la Santé du Canada:

M. Scott Broughton, sous-ministre adjoint, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique;

M. Claude Rocan, directeur général, Centre de développement de la santé humaine, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique;

M. Keith Conn, directeur général intérimaire, Direction des programmes de santé communautaire, Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits;

Mme Wendy Birkinshaw, analyste principale de la politique, Division de l'enfance et de l'adolescence, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique.

M. Broughton fait une déclaration et, avec l'aide des autres témoins, répond aux questions.

À 10 h 15, l'honorable sénateur Sibbeston prend place au fauteuil.

À 10 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Wednesday, March 6, 2002
(24)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 5:55 p.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Pearson and Sibbeston (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and Mary Hurley.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Department of Indian and Northern Affairs:

Ms Chantal Bernier, Assistant Deputy Minister, Socio-Economic Policy and Programs Sector;

Ms Barbara Caverhill, Acting Director, Learning, Employment and Human Development.

Ms Bernier made an opening statement and with Ms Caverhill answered questions.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

OTTAWA, le mercredi 6 mars 2002
(24)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 17 h 55, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénatrice Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Pearson et Sibbeston (5).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone et Mary Hurley.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, ainsi que d'autres questions connexes (*voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001*).

TÉMOINS:

Du ministère des Affaires indiennes et du Nord:

Mme Chantal Bernier, sous-ministre adjointe, Secteur des programmes et des politiques socio-économiques;

Mme Barbara Caverhill, directrice intérimaire, Direction de l'apprentissage, de l'emploi et du développement de la personne.

Mme Bernier fait une déclaration et, avec l'aide de Mme Caverhill, répond aux questions.

À 19 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, March 5, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:35 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Aboriginal issues have been studied at length, and we now need an action plan for change, which will include, as partners, the Aboriginal communities and agencies across this country. In that way, we can come together to examine what needs to occur in the communities in partnership with all Aboriginal communities. That is why this action plan is so important.

I welcome our witnesses today, Mr. Scott Broughton, Mr. Claude Rocan, Mr. Keith Conn and Ms Wendy Birkinshaw. Mr. Broughton, please proceed.

[*Translation*]

Mr. Scott Broughton, Assistant Deputy Minister, Population and Public Health Branch, Health Canada: I have with me today Claude Rocan, Director General of the Centre for Healthy Human Development within the same branch, Keith Conn, Acting Director General of Community Health Programs in the First Nations and Inuit Health Branch of the Department, and Wendy Birkinshaw, Senior Policy Analyst in the Division of Childhood and Adolescence.

I bring regrets from Ian Green, our Deputy Minister, who was unable to be here today. He has asked that I make this presentation on his behalf. I am pleased to be here today to share with you Health Canada's contributions to the health and well-being of urban Aboriginal youth. I will begin by describing the context in which we provide programs and services to this population, and move into a more detailed discussion of our participation in the Government of Canada Urban Aboriginal Strategy, the types of programming our Department provides for Aboriginal people, our activities that promote health child and adolescent development, and other departmental initiatives that benefit young Aboriginal Canadians in urban settings.

[*English*]

While Health Canada has little programming targeted specifically at urban Aboriginal youth, a wide range of departmental activities is of benefit to this population. The

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 5 mars 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 35 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Les questions autochtones ont été examinées en long et en large. Il nous faut maintenant mettre au point un plan d'action de concert avec les collectivités et les organismes autochtones de tout le pays. Nous pourrions ainsi nous regrouper pour déterminer ce qui doit être fait dans les collectivités en partenariat avec toutes les collectivités autochtones. Voilà pourquoi ce plan d'action revêt tant d'importance.

Je souhaite aujourd'hui la bienvenue à nos témoins, M. Scott Broughton, M. Claude Rocan, M. Keith Conn et Mme Wendy Birkinshaw. Monsieur Broughton, vous avez la parole.

[*Français*]

M. Scott Broughton, sous-ministre adjoint, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique, ministère de Santé Canada: Je suis accompagné aujourd'hui de monsieur Claude Rocan, directeur général du Centre de développement de la santé humaine et de la Direction générale de la santé de la population et de la santé publique, de monsieur Keith Conn, directeur général intérimaire de la Direction des programmes de la santé communautaire et de la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits de Santé Canada, et de Wendy Birkinshaw, analyste principale en politique de la Division de l'enfance et de l'adolescence.

M. Ian Green, notre sous-ministre, m'a chargé de vous transmettre ses excuses, car il ne pourra pas être ici aujourd'hui. Il m'a demandé de faire cette présentation en son nom. J'ai le plaisir d'être ici avec vous aujourd'hui pour vous faire part des contributions de Santé Canada à la santé et au bien-être des jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Je vais tout d'abord décrire le contexte dans lequel nous offrons des programmes et des services à cette population. Je passerai ensuite à une discussion plus détaillée sur notre participation à la stratégie pour les Autochtones vivant en milieu urbain du gouvernement canadien, les types de programmes offerts par notre ministère aux Autochtones, les activités offertes pour la promotion du développement en santé des enfants et des adolescents, et les autres initiatives du ministère au profit des jeunes Autochtones du Canada vivant en milieu urbain.

[*Traduction*]

Alors que Santé Canada offre un nombre limité de programmes destinés spécifiquement aux jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, le ministère offre un large éventail

department takes a preventive approach, one that promotes healthy human development, particularly during early childhood, in order to prevent problems from appearing later during developmental stages.

Consistent with the population health approach, which seeks to address the many factors that impact on health, our department has implemented a variety of activities targeted towards children, youth and families in vulnerable situations, all of which reach urban Aboriginal youth. Health Canada's programs and services for Aboriginal people target First Nations on reserve and Inuit in Inuit communities. Aboriginal people living in urban areas or off-reserve areas receive services from provinces and territories or through collaborative federal-provincial-territorial initiatives.

However, the high level of mobility of Aboriginal individuals and families poses challenges for policy and program design and implementation and tends to blur federal-provincial-territorial jurisdictional boundaries. Other departments have made presentations to you that include data on population structure, growth, mobility and various socio-economic indicators. I am unable to provide you with health status data for urban Aboriginal youth. While the health status of the on-reserve First Nations population can be quite adequately determined, for those living in the North and off-reserve there is currently no reliable way of separating data on Aboriginal Canadians from that of the general population.

Although our national population base surveys on health collect the necessary data, the sample sizes are too small to allow for meaningful interpretation of data for the Aboriginal population. For the most part, provincial registries do not include information on Aboriginal status. This can have significant implications for policy and program design.

I shall now move to slide 4.

[Translation]

Health Canada actively participates in the federal Urban Aboriginal Strategy to maximize the effectiveness of existing resources through greater internal coordination and partnership arrangements with provinces, municipalities and Aboriginal organizations.

d'activités, de programmes et de services accessibles aux Autochtones et qui leur sont destinés. Le ministère vise la prévention en vue de promouvoir le développement de la santé humaine, particulièrement durant la petite enfance pour prévenir des problèmes qui pourraient survenir plus tard dans le développement.

Fidèle à l'adoption de l'Approche sur la santé de la population dans le cadre de laquelle nous cherchons à repérer et à aborder les nombreux facteurs qui ont une incidence sur la santé des populations, Santé Canada a choisi de mettre en oeuvre une grande variété de programmes et d'activités destinés aux enfants, aux jeunes et aux familles dont la situation est précaire, ce qui rejoint très bien les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Les programmes et services de Santé Canada axés sur les Autochtones sont tout d'abord destinés aux membres des Premières nations qui habitent dans les réserves et aux Inuits qui habitent dans les collectivités inuites. Les Autochtones vivant en milieu urbain ou hors des réserves reçoivent des services des provinces et des territoires ou par l'entremise d'initiatives fédérales-provinciales-territoriales.

Cependant, le niveau élevé de mobilité des Autochtones, tant au palier familial qu'individuel, présente des problèmes en ce qui a trait à la conception et à la mise en oeuvre des politiques et des programmes. La mobilité entraîne une confusion quant aux limites de compétence entre le gouvernement fédéral, les provinces et les territoires. D'autres ministères vous ont déjà présenté des données sur la structure de la population, la croissance, la mobilité et divers indicateurs socioéconomiques. Je suis incapable de vous fournir des données similaires sur le profil de santé des jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Alors qu'il est assez facile d'établir avec exactitude l'état de santé de la population autochtone habitant dans les réserves, il n'en va pas de même pour ceux qui habitent les régions du Nord et hors des réserves. Il n'existe aucun moyen pour l'instant de séparer les données sur les Autochtones du Canada de celles de la population dans son ensemble.

Nos enquêtes nationales sur la santé des enfants et des jeunes ne nous permettent pas de recueillir de données sur l'origine ethnique. Lorsqu'elles le font, la taille des échantillons est trop petite pour permettre une interprétation significative des données pour la population autochtone. Dans la plupart des cas, la base de données et registres provinciaux n'incluent pas de renseignements sur le statut des Autochtones. Cela se répercute grandement sur la conception des politiques et des programmes.

Je vais passer maintenant à la quatrième diapositive.

[Français]

Santé Canada participe activement dans le moment à la Stratégie pour les Autochtones vivant en milieu urbain afin de maximiser l'efficacité des ressources actuelles grâce à une meilleure coordination interne et à l'établissement d'ententes de partenariats avec les provinces, les municipalités et les organismes autochtones.

Nationally, Health Canada contributes to interdepartmental initiatives in support of the Strategy, such as the development of a guide to programs and services for urban Aboriginal people.

Regionally, Health Canada participates in the implementation of the Urban Aboriginal Strategy through the Committees of Senior Federal Officials.

In Vancouver, for instance, the Health Canada Centre provides a 24-hour first point of contact for individuals wanting respite from the street, including Aboriginal youth.

Also in Vancouver, Health Canada partnered with Justice Canada, the City of Vancouver, Vancouver Police, and the RCMP to support a program for urban aboriginal youth to reconnect with their traditional way of life through canoe voyaging. As one of the determinants of health, cultural identity and attachment is critical for this population.

In Winnipeg, Health Canada has taken a leadership role in UAS-Winnipeg, a tripartite approach between the federal, provincial and municipal governments to meet the priorities of the city's Aboriginal population, including youth.

In Alberta, Health Canada's regional offices and aboriginal organizations will hold an Aboriginal Youth Conference for the province in May 2002.

[English]

Health Canada's programs and services for Aboriginal people address youth as a segment of their reach. Although most of these programs and services are provided to First Nations people on reserve and Inuit in Inuit communities, several initiatives are more pan-Aboriginal in nature. For example, the Canadian Diabetes Strategy funds 40 projects for Metis, urban Inuit and off-reserve First Nations youth and their families. Also under this strategy, the Heart and Stroke Foundation is adapting an existing school-based curriculum resource to increase relevance for Aboriginal children.

National Addictions Awareness Week, operated through the Nechi Institute in Edmonton, provides a focus for all Aboriginal youth and their communities to address addictions and their impacts. Health Canada's approach to solvent-abuse prevention and treatment involves a focus on Aboriginal youth. Approximately 20 per cent of the youth treated in the nine Health Canada-funded youth-solvent-abuse areas are from urban areas.

À l'échelle nationale, Santé Canada contribue aux initiatives interministérielles qui supportent la Stratégie, comme par exemple l'élaboration d'un guide sur les programmes et services destinés aux Autochtones vivant en milieu urbain.

À l'échelle régionale, Santé Canada participe à la mise en oeuvre de la Stratégie pour les Autochtones vivant en milieu urbain par l'intermédiaire de comités composés de hauts dirigeants fédéraux.

À Vancouver par exemple, le Centre de santé offre un premier point de contact 24 heures sur 24 pour les personnes qui cherchent temporairement un peu de répit de la rue, les jeunes Autochtones y compris.

Toujours à Vancouver, Santé Canada a établi un partenariat avec Justice Canada, la ville de Vancouver, le service de police de Vancouver et la GRC afin d'appuyer un programme visant à sensibiliser les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain et à leur permettre de retrouver leur patrimoine culturel grâce à un voyage en canoé. Santé Canada reconnaît que l'identité et le patrimoine culturels, en tant que déterminant de la santé, sont essentiels pour cette population.

À Winnipeg, Santé Canada a pris un rôle de direction dans la convention tripartite entre les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux qui vise à satisfaire les priorités de la population autochtone de la ville, les jeunes Autochtones y compris.

En Alberta, les bureaux régionaux de Santé Canada et les organismes autochtones tiendront une conférence sur les jeunes Autochtones pour la province en mai 2002.

[Traduction]

Santé Canada offre un grand nombre de programmes et de services destinés spécifiquement aux Autochtones et qui comprennent un volet consacré aux jeunes. Alors que la majorité de ces programmes et services sont offerts aux membres des Premières nations qui habitent des réserves et aux Inuits vivant dans les collectivités inuites, il y a certaines initiatives qui sont davantage de nature panautochtone. Par exemple, la Stratégie canadienne sur le diabète fournit du financement pour 40 projets pour les Métis, les Inuits des milieux urbains et les Autochtones hors réserve; la majorité de ces projets visent les jeunes et leurs familles. De plus, dans le cadre de cette stratégie, la Fondation des maladies du coeur a reçu des fonds pour l'adaptation du programme d'éducation en milieu scolaire pour en augmenter la pertinence auprès des enfants autochtones.

La Semaine nationale de sensibilisation aux toxicomanies, tenue par le Nechi Institute d'Edmonton, met l'accent sur tous les jeunes Autochtones et leurs collectivités afin d'aborder la question des toxicomanies et leurs incidences. L'approche de Santé Canada à l'égard de la prévention et du traitement de l'abus de solvants vise particulièrement les jeunes Autochtones. Environ 20 p. 100 des jeunes admis dans les neuf centres de traitement contre l'abus de solvants financés par Santé Canada proviennent de milieux urbains.

Moving to slide 6: The Indian Inuit Health Careers Scholarship and Bursary Program provides \$500,000 each year to support young Aboriginal Canadians who choose to pursue post-secondary education in the health field. Since the mid-1980s, Health Canada has funded the Native Role Model Program to encourage a healthy lifestyle through the example of young Aboriginal Canadians, many of them well-known for their achievements in a variety of fields.

Health Canada supports the youth award at the annual National Aboriginal Achievement Awards, providing an incentive for young Aboriginal Canadians to reach for the top. Health Canada's social-marketing activities for the Aboriginal population target youth in areas such as fetal alcohol syndrome, non-traditional tobacco use and diabetes. Many products are made available through the Aboriginal media, including the Aboriginal Peoples Television Network, to all Canadians.

I shall now turn to slide 7. Health Canada has funded a 30-minute segment of the television series *The Seekers*, which promotes the mental health and well-being of young Aboriginal Canadians. The Aboriginal Youth Network received funds to produce a Web site that includes up-to-date information on health- and lifestyle-related topics such as abuse, sex, pregnancy, smoking and addictions.

The Non-Insured Health Benefits Program provides benefits to approximately 700,000 eligible First Nations and Inuit people, regardless of residency, to supplement provincial and third-party programs. This coverage includes prescription drugs, dental benefits, medical equipment, transportation, vision care, payment of provincial health care premiums in B.C. and Alberta, and short-term and crisis mental health counselling.

I shall now move on to slide 8.

[Translation]

Health Canada's activities around healthy child and adolescent development benefit Aboriginal youth in three important ways: firstly, they promote healthy child development which sets the stage for healthy adolescence; secondly they help to create ongoing health-promoting behaviours among the adolescent population; and third, they support youth who are pregnant or are parents.

Nous passons à la sixième diapositive: le Programme de bourses d'études des carrières de la santé pour Indiens et Inuits fournit 500 000 \$ par année pour appuyer les jeunes Autochtones du Canada qui choisissent de poursuivre des études postsecondaires dans le domaine de la santé. Depuis le milieu des années 80, Santé Canada finance le programme «Modèle de comportement autochtone» pour encourager les jeunes Autochtones à adopter un mode de vie sain en suivant l'exemple d'autres jeunes Autochtones d'origine canadienne, dont un grand nombre sont très connus pour leurs réalisations dans divers domaines.

Santé Canada appuie le prix Jeunesse dans le cadre des prix nationaux annuels d'excellence décernés aux Autochtones; le prix Jeunesse vise à encourager les jeunes Autochtones d'origine canadienne à se dépasser. Santé Canada met davantage l'accent sur les programmes de ventes subventionnées destinés aux populations autochtones qui portent principalement sur le syndrome d'alcoolisme foetal, l'usage non traditionnel du tabac et le diabète. Les jeunes sont souvent la cible première de ces activités de sensibilisation. Plusieurs produits sont rendus accessibles à tous les Canadiens grâce à la diffusion sur les réseaux Autochtones, spécialement sur Aboriginal Peoples Television Network.

Je vais maintenant passer à la diapositive sept. Santé Canada a financé un segment de 30 minutes de la série télévisée *Seekers*; ce segment fait la promotion de la santé mentale et du bien-être des jeunes Autochtones d'origine canadienne. Santé Canada a fourni des fonds pour le Réseau jeunesse autochtone en vue de la création d'un site Web comprenant de l'information de pointe sur les questions de santé et de mode de vie, comme par exemple les abus, le langage corporel, le sexe, la grossesse, le tabagisme et la toxicomanie.

Le Programme des services de santé non assurés de Santé Canada fournit une gamme de prestations sanitaires à près de 700 000 membres des Premières nations et Inuits admissibles, sans égard à leur lieu de résidence, afin de compléter les régimes provinciaux et ceux offerts par des tiers. Le régime englobe les médicaments d'ordonnance, une assurance de soins dentaires, de l'équipement médical, le transport, des soins de la vue, des primes versées en vertu de régimes provinciaux d'assurance-maladie en Colombie-Britannique et en Alberta, ainsi que du counselling, à court terme et en cas de crise.

Nous allons maintenant passer à la huitième diapositive.

[Français]

Les activités de Santé Canada visant le développement en santé des enfants et des adolescents présentent des avantages importants pour les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Premièrement, elles font la promotion du développement en santé durant l'enfance pour préparer la voie à une adolescence saine. Deuxièmement, elles aident à créer des comportements permanents favorables à la santé chez les adolescents. Troisièmement, elles aident les jeunes qui attendent un enfant et ceux qui sont parents.

[English]

Slide 9: The department's community-based programs aim to ensure that children get a healthy start in life, often focusing on parenting skills and nutrition. The impact of these programs carry through the growth and development years and contribute to the children entering adolescence in a healthier state while preventing the development of health problems. The programs also involve a high degree of community control in terms of the identification of priorities and the design and delivery of programs and services offered.

The Canada Prenatal Nutrition Program funds community groups that develop programs for vulnerable pregnant women. The Community Action Program for Children funds community coalitions to deliver programs addressing the health and development of preschool children living in conditions of risk. In both the CPNP and CAPC, Aboriginal women and children are given particular attention in most of the protocols between the federal and provincial-territorial governments.

Aboriginal Head Start is an early-intervention program for Aboriginal children and their families who live in urban centres and large northern communities. While the AHS program serves preschool children and their parents, positive effects have been found for older siblings as well, since improvements in family nutrition and parenting behaviours have an impact on parenting of older children.

The Fetal Alcohol Syndrome/Fetal Alcohol Effects Initiative promotes healthy pregnancies and improved birth outcomes. A significant proportion of the target population is Aboriginal women of childbearing age and their partners.

Let me now turn to slide 10. Research initiatives into the determinants of healthy child and adolescent development are undertaken in-house, contracted through non-governmental and academic institutions and supported through partnership activities. Health Canada contributes to national population-based surveys and targeted studies that provide valuable data on adolescent health. However, these studies do not generate information specific to the Aboriginal population.

In October 2000, Health Canada launched the Centres of Excellence for Children's Well-Being to conduct focused research on issues associated with child and adolescent health, well-being

[Traduction]

Neuvième diapositive: le ministère offre une série de programmes communautaires visant à s'assurer que les enfants puissent grandir en santé. Un grand nombre de ces programmes mettent l'accent sur les compétences parentales et la nutrition; ces éléments ont une incidence sur toutes les étapes de la croissance et du développement des enfants et contribuent à en faire des adolescents plus en santé. Les programmes impliquent un niveau élevé de contrôle communautaire en termes d'établissement des priorités, de la conception et de la mise en oeuvre des programmes offerts.

Le Programme canadien de nutrition prénatale (PCNP) finance des organisations communautaires pour élaborer ou améliorer les programmes offerts aux femmes enceintes à risque. Le Programme d'action communautaire pour les enfants (PACE) accorde un appui financier à long terme aux coalitions communautaires pour qu'elles dispensent des services axés sur les besoins de santé et de développement social des enfants d'âge préscolaire qui vivent dans des conditions de risque. Tant le PNCP que le PACE accorde aux femmes et aux enfants autochtones une attention toute particulière étant donné que la plupart des protocoles entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux/territoriaux comprennent un programme ou une priorité en matière de financement à cet égard.

Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones (PAPA) est un programme d'intervention immédiate axé sur les enfants et les familles autochtones vivant en milieu urbain et dans les importantes collectivités du Nord. Alors que le PAPA vise principalement les enfants d'âge préscolaire et leurs parents, on note aussi des répercussions positives sur leurs frères et sœurs plus âgés. Par leur participation au programme, les parents améliorent leurs compétences parentales à l'égard des enfants plus âgés. On note de plus une amélioration des habitudes alimentaires de la famille.

L'initiative Syndrome d'alcoolisme foetal/effets de l'alcool sur le fœtus du ministère vise aussi à promouvoir la santé des femmes enceintes et à améliorer la santé des bébés naissants. Les femmes autochtones en âge de procréer et leurs partenaires sont visés en grande partie par ce programme.

Permettez-moi maintenant de passer à la dixième diapositive. En plus des programmes communautaires, le ministère participe à plusieurs initiatives de recherche sur les déterminants du développement en santé des enfants et des adolescents. La recherche est entreprise au palier du ministère, passée à contrat auprès d'organismes non gouvernementaux et d'universités, et appuyée par les activités de partenariat. Santé Canada participe aux enquêtes et aux études internationales et nationales menées auprès de l'ensemble de la population, ainsi qu'aux études plus spécifiques fournissant des données inestimables sur la santé des adolescents. Très peu de ces études fournissent toutefois de l'information se rapportant spécifiquement aux populations autochtones.

Santé Canada a lancé en octobre 2000 les Centres d'excellence pour le bien-être des enfants. Les centres sont chargés de mener des recherches ciblées traitant de questions clés relatives à la santé.

and development. These centres will provide policy advice, generate and communicate information, and forge local, national and international networks. The program's guiding principles state that all centres must give special consideration to the unique needs of Aboriginal children, their families and communities.

Three of the five centres address issues with important implications for Aboriginal communities. The Centre of Excellence for Child Welfare will build on the work of the Canadian Incidence Study of Reported Child Abuse and Neglect to describe data specific to First Nations populations. The Centre of Excellence for Child and Youth-Centred Prairie Communities will investigate factors affecting healthy child development with a focus on the unique challenges of urban Aboriginal communities. Finally, the Centre of Excellence for Children and Adolescents with Special Needs will investigate the incidence of special needs children in rural and northern communities with a view to improving health care to these populations.

Moving to slide 11. The period of adolescence needs to involve an increase in positive risk-taking behaviour among youth. Challenging themselves with competitive sports, community leadership or performance arts can be helpful in assisting youth to establish an identity and sense of self. On the other hand, harmful risk-taking behaviours are also associated with this age group. Health Canada supports youth in making healthy lifestyle choices by providing information and promoting healthy behaviours to ensure adolescents and their families are equipped for this period.

Canada's drug strategy aims to reduce the harm alcohol and other drugs inflict on individuals, families and communities. The Alcohol and Drug Treatment and Rehabilitation Program, a component of the strategy, provides funding to provinces and territories to improve accessibility to new and innovative treatment and rehabilitation programming. Aboriginal youth living in our urban areas are a prime target for this program.

The Youth Action Committee established under the Tobacco Reduction Strategy provides advice on effective tobacco-control measures for youth. Committee members, including five Aboriginal youth, are actively involved in national and regional media program activities to help youth live smoke-free, and promote smoke-free environments in homes and communities. This concept of youth participation in decisions affecting them is finding its way into more departmental programming for young people.

au bien-être et au développement des enfants et des adolescents; de fournir des conseils en vue de l'élaboration de politiques; de produire de l'information et de la communiquer et enfin, de créer des réseaux locaux, nationaux et internationaux. Parmi les principes directeurs des centres, il est fait mention que les centres prêteront une attention particulière aux besoins qui sont proposés aux enfants canadiens autochtones, à leurs familles et à leurs collectivités.

Trois des centres d'excellence accordent la priorité à des questions importantes pour les collectivités autochtones. Le Centre d'excellence pour la protection et le bien-être des enfants appuiera l'étude canadienne sur l'incidence des mauvais traitements envers les enfants afin de repérer et de décrire les données se rapportant spécifiquement aux populations des Premières nations. Le Centre d'excellence pour les collectivités centrées sur les enfants et les jeunes des Prairies enquêtera sur les facteurs qui ont une incidence sur le développement en santé des enfants, en mettant l'accent spécifiquement sur les enjeux uniques que posent les collectivités autochtones en milieu urbain. Pour terminer, le Centre d'excellence pour les enfants et les adolescents ayant des besoins spéciaux se concentrera sur les collectivités rurales et du Nord, en mettant l'accent sur les enfants ayant des besoins spéciaux. Il se penchera sur l'élaboration de nouvelles techniques pour améliorer les soins de santé offerts à ces populations.

Nous passons à la diapositive 11. L'adolescence est une période au cours de laquelle les jeunes doivent prendre davantage de risques. Les inciter à participer à des sports de compétition, à assumer un rôle de leadership au sein de la communauté ou à s'exprimer par les arts peut les aider à trouver leur identité et à s'affirmer. Par contre, des comportements nuisibles sont aussi associés à ce groupe d'âge. Santé Canada fournit de l'information et encourage l'adoption de saines habitudes de vie pour s'assurer que les adolescents et leurs familles sont préparés à faire face à cette période de la vie.

La Stratégie canadienne antidrogue a comme objectif de réduire les méfaits associés à l'alcool et aux autres drogues chez les individus ainsi que dans les familles et les communautés. Le Programme de traitement et de réadaptation en matière d'alcoolisme et de toxicomanie, qui fait partie de la stratégie, offre aux provinces et aux territoires des fonds pour améliorer l'accès à de nouveaux programmes de traitement et de réadaptation des alcooliques et des toxicomanes. Les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain sont l'un des principaux groupes ciblés par ce programme.

Dans le cadre de la Lutte contre le tabagisme, Santé Canada a mis sur pied le Comité d'action des jeunes chargé de donner des conseils sur les moyens efficaces de lutter contre le tabagisme chez les jeunes. Les membres du comité, qui compte cinq jeunes Autochtones, participent activement aux activités et programmes au niveau national et régional pour aider les jeunes à ne pas fumer et faire la promotion d'un environnement sans fumée à la maison et dans la communauté. Ce concept de participation des jeunes aux décisions qui les concernent est de plus en plus adopté dans les programmes du ministère visant les jeunes.

Canada works with provinces and Aboriginal organizations to assess the extent of HIV/AIDS and associated risk behaviours among injection drug users, many of them Aboriginal, to make prevention and control recommendations. Nationally, Health Canada works with the Aboriginal working group on HIV epidemiology and surveillance to improve collection, understanding and use of surveillance data. The AIDS Community Action Program allows urban Aboriginal communities to provide support, education, out-reach advocacy and peer education to develop culturally sensitive prevention initiatives to influence the behaviours of urban Aboriginal youth.

In the area of hepatitis C, the department funds national Aboriginal organizations as well as community and youth groups to survey information needs, distribute educational materials and undertake prevention activities. Aboriginal youth between the ages of 15 and 24 have the highest sexually transmitted infection rates and the largest rate increase in recent years. Health Canada works with provinces, territories and Aboriginal communities to build capacity, remove barriers to surveillance, research, health promotion, prevention and treatment of sexually transmitted infections in this population.

For mental health, the department has supported the production of a pilot Web documentary designed to provide Aboriginal youth with an opportunity to explore social issues such as labelling, cultural transitions and conflicts. In promoting active living, the department jointly hosted a national round table on Aboriginal peoples to address health and social issues related to physical inactivity. The round table resulted in a declaration promoting a holistic approach to physical activity, and a joint working group is now identifying strategies to address the round table's recommendations.

[Translation]

Many Health Canada activities are not specifically targeted to urban Aboriginal youth yet provide them with benefits in different ways.

The Family Violence initiative headed by Health Canada and involving 13 other federal departments, creates and distributes publications and video resources for service providers and researchers to address family violence in Aboriginal communities, including issues of sexual abuse and child maltreatment.

Santé Canada collabore avec les provinces et les organismes autochtones pour évaluer l'ampleur du VIH/sida et des comportements à risque associés chez les consommateurs de drogues par injection, parmi lesquels on retrouve beaucoup d'Autochtones, afin de recommander des mesures de prévention et de contrôle. À l'échelle nationale, Santé Canada collabore avec le groupe de travail national autochtone chargé de la surveillance et de l'épidémiologie du VIH pour améliorer la collecte des données de surveillance et mieux comprendre et utiliser ces données. De plus, le Programme d'action communautaire sur le sida du ministère permet aux communautés autochtones en milieu urbain d'offrir du soutien, de l'information, des services d'action sociale et d'entraide pour que soient prises des mesures de prévention adaptées à la culture qui pourraient avoir une incidence sur le comportement des jeunes Autochtones vivant en milieu urbain.

En ce qui a trait à l'hépatite C, le ministère a versé des fonds à des organismes autochtones nationaux ainsi qu'à des groupes communautaires et de jeunes pour connaître les besoins en matière d'information, distribuer de la documentation et entreprendre des activités de prévention. Depuis quelques années, ce sont chez les jeunes Autochtones âgés de 15 à 24 ans qu'on enregistre les plus hauts taux de maladies transmises sexuellement et le plus haut taux d'augmentation du nombre de cas. Santé Canada collabore avec les provinces, les territoires et les communautés autochtones pour développer les capacités et éliminer les obstacles à la surveillance, à la recherche, à la promotion de la santé, à la prévention et au traitement des maladies transmises sexuellement auprès de la population.

Dans le domaine de la santé mentale, le ministère a appuyé la production d'un documentaire pilote sur le web pour permettre aux jeunes Autochtones d'explorer des sujets tels que l'étiquetage ainsi que les transitions et les conflits culturels. En faisant la promotion d'une vie active, le ministère a organisé avec les provinces et les territoires une table ronde sur les peuples autochtones pour discuter de questions sociales et de santé liées à la sédentarité. La table ronde a donné l'occasion d'élaborer une déclaration faisant la promotion d'une approche holistique de l'activité physique. Un groupe de travail mixte élabore actuellement des stratégies pour donner suite aux recommandations formulées à l'occasion de la table ronde.

[Français]

Santé Canada offre un vaste éventail d'activités qui ne sont pas axées spécifiquement sur les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, mais qui présentent des avantages pour eux à bien des égards.

L'Initiative de lutte contre la violence familiale, dirigée par Santé Canada pour le compte de 13 ministères fédéraux, aborde la question de la violence familiale dans les collectivités autochtones par la création et la distribution d'un grand nombre de publications et de ressources vidéo à l'intention des prestataires de services et des chercheurs. Parmi les sujets abordés, mentionnons les abus sexuels, la violence familiale et la violence envers les enfants dans les familles et les collectivités autochtones.

The Health Transition Fund encourages and supports evidence-based decision-making in health care reform, with focus areas in Aboriginal and children's health. Projects in these streams include early intervention programs and testing of integrated service delivery models for disadvantaged populations in inner-city areas.

The Primary Health Care Transition Fund, intended to accelerate primary health care renewal, includes an envelope specifically to support aboriginal initiatives. The aim is to respond to the greater needs of aboriginal populations by promoting large-scale sustainable changes to enhance access to integrated primary health care services.

[English]

The Population Health Fund supports numerous projects benefiting urban Aboriginal youth as members of the larger youth population. In addition, 17 projects specific to urban Aboriginal youth address issues such as tobacco reduction, school adjustment and success, health of young women, social integration for at youth at risk, homelessness, healthy sexuality, substance abuse, recreation and health promotion.

The Centres of Excellence for Women's Health, CEWH, support research initiatives that have an impact on the health of young Aboriginal women. For example, funding was provided to address the wellness needs of Aboriginal women living in Montreal, as well as identifying and recommending how to dismantle existing barriers to accessing services. A second study focused on conducting a health assessment of urban Aboriginal women in Nova Scotia and determining how to ensure their input into the health care policy decisions.

Two of the Canadian Institutes of Health Research, CIHR, provide a particular focus on Aboriginal youth. The Institute of Aboriginal Peoples' Health will examine the mental health of Aboriginal children and youth, touching on issues such as tobacco, alcohol, drug and substance abuse, and suicide. The Institute of Human Development and Child and Youth Health addresses research priorities for Aboriginal youth. This month, these two institutes will co-sponsor a symposium on fetal alcohol syndrome to bring together researchers and identify clear research priorities in this area.

Health Canada is contributing to the promotion of health of young urban Aboriginal Canadians, both before and during the period of adolescence. The department emphasizes a preventative approach, focusing on early developmental stages to set the stage for healthy child development and healthy adolescence. Through

Le Fonds pour l'adaptation des services de santé a été créé pour encourager et appuyer la prise de décisions fondées sur les résultats en matière de réforme des soins de santé. Parmi les domaines sur lesquels le Fonds pour l'adaptation des services de santé fait porter son attention, mentionnons la santé des Autochtones et la santé des enfants. Les projets liés à ces éléments comprennent les programmes d'intervention précoce et la mise à l'essai de modèles intégrés de prestation de service pour les populations défavorisées dans les quartiers des centres-villes.

Le Fonds pour l'adaptation des soins de santé primaire, créé pour accélérer le renouvellement des soins de santé primaire, comprend une enveloppe spéciale pour appuyer les initiatives autochtones. De cette façon, le Fonds pourra tenir compte des besoins de santé primaires les plus pressants des populations autochtones en faisant la promotion de changements durables à grande échelle afin d'améliorer les accès aux services de santé primaire intégrés.

[Traduction]

Le Fonds pour la santé de la population finance de nombreux projets destinés aux jeunes Autochtones vivant en milieu urbain en tant que membres de l'ensemble de la population des jeunes. De plus, 17 projets particuliers aux jeunes Autochtones des villes s'attaquent à des questions comme la lutte contre le tabagisme, l'adaptation et la réussite scolaire, la santé des jeunes femmes, l'intégration sociale des jeunes à risque, l'itinérance, une sexualité saine, l'abus d'alcool et de drogues, les loisirs et la promotion de la santé.

Les Centres d'excellence pour la santé des femmes financent des projets de recherche ayant des incidences sur la santé des jeunes femmes d'origine autochtone. Par exemple, des fonds ont été versés pour examiner la question des besoins en mieux-être des femmes autochtones vivant à Montréal. Le projet avait pour but d'identifier les obstacles qui les empêchent d'avoir accès aux services dont elles ont besoin en milieu urbain et de faire des recommandations à ce sujet. Une autre étude visait à évaluer la santé des femmes autochtones vivant en milieu urbain en Nouvelle-Écosse et à déterminer comment tenir compte de leur contribution aux décisions en matière de soins de santé.

Deux des Instituts de recherche en santé du Canada, les IRSC, portent un regard particulier sur les jeunes Autochtones. L'Institut de la santé des Autochtones met l'accent sur la santé mentale chez les enfants et les jeunes Autochtones, et examine des questions comme le tabagisme, l'alcoolisme, l'abus de drogues et d'autres substances et le suicide. Par ailleurs, l'Institut du développement et de la santé des enfants et des adolescents s'intéresse aux priorités de recherche pour les jeunes Autochtones. Ce mois-ci, ces deux instituts vont commanditer un symposium sur le syndrome d'alcoolisme foetal, qui réunira des chercheurs afin de définir clairement les priorités de recherche dans ce domaine.

Santé Canada contribue à faire la promotion de la santé des jeunes Autochtones du Canada vivant en milieu urbain, et ce avant et pendant l'adolescence. Le ministère insiste sur la prévention et met l'accent sur les premières étapes du développement de l'enfant pour préparer la voie à une

continuing partnership, research policy development and program interventions, we seek to improve the health of this often vulnerable population, thus ensuring Aboriginal youth receive the best possible start in life and continued support as they grow and mature.

We would be pleased to answer any questions you might have.

The Chairman: Thank you for your very in-depth presentation.

Throughout my years of work at the community level in urban centres and rural communities, I found that the best intentioned programs are often led astray because the bureaucracy within your department at the community and regional level still has Indian-agent syndrome, where they feel they do not want to go into partnership but, instead, control.

I should like to know how you are addressing that issue. Are you training your staff in cross-cultural education? The Aboriginal communities and people have progressed tremendously. We have well-educated Aboriginal people who are still facing the discrimination of Indian-agent syndrome within those communities.

Secondly, I should like to address your Aboriginal Head Start Program. I have heard several concerns from the Metis Aboriginal Head Start Programs, where it seems that the Aboriginal Head Start people are trying to do away with the Metis culture and only deal on First Nations. I know that from the Metis head start groups in British Columbia, Alberta, and Saskatchewan.

How you are dealing with the different cultural components of our history and cultures in Canada? There are three separate, distinct nations in the Constitution, the Inuit, Metis and First Nations, which comprise the 52 different nations of Canada.

I think that must be addressed, not only at the community level but within your department, so they understand the different identity issues facing the Aboriginal communities in this country.

In the past week and half, having been back in Alberta, I have been dealing with a group in Edmonton, composed of the Metis, the non-status and the urban Aboriginal, who are from the street. This group is organizing. The off-reserve Aboriginals have joined the Metis, you might say, within the city Edmonton. These young people have been involved with gangs and with prostitution. Now they want to change.

What programs do you have that I could direct them to, in order to begin work within their own community? This group has had a street-life education. As a peer group, they could really help. What do you have for peer groups in that area?

Mr. Claude Rocan, Director General, Centre for Healthy Human Development, Population and Public Health Branch, Department of Health Canada: We certainly recognize the importance of partnerships in the delivery of these initiatives. As Mr. Broughton mentioned, the department's three main programs for children are all community-based programs: the

adolescence saine. Grâce au partenariat, à la recherche, à l'élaboration de politiques et aux interventions de programmes, nous allons chercher à améliorer la santé de cette population très souvent à risque, pour nous assurer que les jeunes Autochtones reçoivent les ressources et le soutien nécessaires depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte.

Nous répondrons volontiers aux questions que vous voudrez bien nous poser.

La présidente: Merci de cet exposé très détaillé.

Mes années de travail communautaire dans les régions urbaines et rurales m'ont appris que d'excellents programmes ne donnent souvent pas les résultats escomptés parce que les employés de votre ministère, au niveau local et régional, aiment mieux contrôler les Autochtones que travailler en partenariat avec eux.

J'aimerais savoir ce que vous faites à ce sujet. Donnez-vous une formation pour sensibiliser vos employés aux différences culturelles? Les communautés autochtones ont énormément évolué. Il y a des Autochtones instruits qui sont toujours victimes de discrimination de la part des employés fédéraux dans ces communautés.

Ensuite, j'aimerais parler du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. J'ai entendu parler de plusieurs problèmes de la part des Métis, qui trouvent que les responsables de ce programme négligent la culture métisse au profit de celle des Premières nations. C'est ce que des groupes de Métis participant à ce programme m'ont dit en Colombie-Britannique, en Alberta et en Saskatchewan.

Quelles sont vos relations avec les différents groupes culturels historiques du Canada? Il y a trois groupes autochtones distincts selon la Constitution, les Inuits, les Métis et les Premières nations, qui comptent 52 peuples différents.

Je pense qu'il faut s'intéresser à cette question, pas seulement au niveau local, mais aussi au sein de votre ministère, pour que les fonctionnaires soient sensibilisés aux différences culturelles qui existent entre les communautés autochtones du pays.

Je viens de passer une semaine et demie en Alberta, et j'ai rencontré un groupe à Edmonton, qui est composé de Métis, d'Indiens non inscrits et d'Autochtones vivant en milieu urbain, qui viennent de la rue. Le groupe s'organise. Les Autochtones vivant à l'extérieur de la réserve ont pour ainsi dire rejoint les Métis, dans la ville d'Edmonton. Ces jeunes ont connu les gangs de rue et la prostitution. Ils veulent changer maintenant.

Quels sont les programmes que je pourrais leur suggérer, qui s'adressent à eux dans leur milieu? Ces jeunes ont été à l'école de la rue. Un groupe de pairs leur serait vraiment utile. Quels groupes de ce genre avez-vous dans cette région?

M. Claude Rocan, directeur général, Centre de développement de la santé humaine, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique: Nous reconnaissons assurément l'importance des partenariats dans la mise en oeuvre de ces initiatives. Comme M. Broughton l'a dit, les trois principaux programmes du ministère à l'intention des enfants sont tous des programmes

Community Action Program for Children, the Canada Prenatal Nutrition Program and the Aboriginal Head Start Program. These programs are based on partnerships, and they operate very much at the community level.

As far as Health Canada is concerned, our regional offices take the lead role in delivering these programs. The regional offices establish committees with provincial governments and municipal governments, as well as community organizations, including Aboriginal community organizations, in defining, shaping and delivering these programs.

We try to ensure that the community influence and the sensitivities that are required are part of the actions that we take.

With regard to the Aboriginal Head Start Program, I have not heard the comment to which you refer. We can certainly look into it. Again, it is one of our important community-based programs. Again, as Mr. Broughton said in his presentation, these programs are very important to us as preventative initiatives. They are not targeted specifically at urban Aboriginal youth. They are targeted at children, and it is our hope that they will allow children to develop a strong base so that, as they go on with their lives, they might be able to avoid some of the difficult issues that urban Aboriginal youth often confront, including the negative at-risk behaviours that they participate in. This program is extremely important.

Culture is important as well. The programs must encourage a sense of pride in the cultural backgrounds of these children. That is one of the main objectives of the initiative.

We certainly will take note of the concern, specifically about Metis, and try to address it with our regional offices and the others who are involved in it. I think it is an important issue.

With regard to the group of young people, Metis and off-reserve, who are organizing and who want to be helpful, we would have to determine whether there is something that Health Canada could do in terms of working with this group. Other federal departments may have an interest in working with them. Their interest may be more direct than ours, given what I said earlier about the preventative focus that we take at Health Canada.

The Chairman: You still have not answered the question: Do you provide cross-cultural training for your staff in the regions?

Ms Wendy Birkinshaw, Senior Policy Analyst, Division of Childhood and Adolescence, Population and Public Health Branch, Department of Health Canada: Some years ago, I had the privilege of working in the Saskatchewan region with Health Canada. While I was there, there was definitely cross-cultural training undertaken by all of the staff involved in working with Aboriginal people, whether it was directly through the First Nations and Inuit Health Branch or through the other branches of Health Canada that would come into contact with Aboriginal people through the community-based programs.

communautaires: le Programme d'action communautaire pour les enfants, le Programme canadien de nutrition prénatale et le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Ces programmes sont fondés sur des partenariats, et leurs activités s'organisent surtout au niveau local.

Du côté de Santé Canada, ce sont nos bureaux régionaux qui assument un rôle de direction dans la prestation de ces programmes. Les bureaux régionaux forment des comités qui regroupent des représentants des administrations provinciales et municipales ainsi que des organismes communautaires, y compris des organismes communautaires autochtones, pour définir, concevoir et mettre en oeuvre les programmes.

Nous essayons de nous assurer que les besoins particuliers des communautés sont pris en compte.

Pour ce qui est du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, je n'ai rien entendu au sujet des préoccupations dont vous parlez. Nous pouvons sûrement examiner la question. C'est un de nos principaux programmes communautaires. Comme M. Broughton l'a dit dans son exposé, ces programmes sont des mesures de prévention très importantes. Ils s'adressent non pas aux jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, mais aux enfants, et nous espérons qu'ils leur offriront des bases solides pour qu'ils puissent échapper plus tard à certains des problèmes auxquels sont confrontés les jeunes Autochtones, et ne pas adopter les mêmes comportements à risque. Ce programme est extrêmement important.

La culture est aussi importante. Les programmes doivent rendre les enfants fiers de leurs origines culturelles. C'est un des principaux objectifs de cette mesure.

Je prends évidemment note du problème concernant les Métis, et je vais essayer de le régler avec nos bureaux régionaux et les autres personnes concernées. Je pense que c'est une question importante.

Pour ce qui est du groupe de jeunes Métis et de jeunes autochtones vivant en dehors des réserves qui s'organisent et veulent être utiles, il faudrait vérifier si Santé Canada est en mesure de travailler avec eux. Il y a peut-être d'autres ministères fédéraux qui peuvent le faire. Leur intervention peut être plus directe que la nôtre étant donné, comme je l'ai déjà dit, que nous mettons l'accent sur la prévention.

La présidente: Vous ne m'avez toujours pas dit si vous donnez une formation à vos employés des régions pour les sensibiliser aux différences culturelles?

Mme Wendy Birkinshaw, analyse principale de la politique, Division de l'enfance et de l'adolescence, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique: Il y a quelques années, j'ai eu le privilège de travailler pour Santé Canada dans la région de la Saskatchewan. Quand j'étais là-bas, tous les employés appelés à travailler avec les Autochtones suivaient des cours de sensibilisation aux différences culturelles, donnés soit par la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits, soit par d'autres directions du ministère dont les programmes communautaires les mettaient en contact avec les Autochtones.

Elders and other Aboriginal individuals were brought in to teach us to answer staff's questions, to help us understand more deeply what would be the best way to interact with Aboriginal people in order to meet their needs more appropriately. Certainly in Saskatchewan, that was a model used. I believe that was being done across the country.

The Chairman: "Aboriginal" is a generic term. We will take Saskatchewan as an example. Were you given any information regarding the Metis culture, such as their historical background? Were you given any information regarding the Cree, the Saulteaux in Saskatchewan?

"Aboriginal" is a term that everybody uses. Identity has been lost because the language, history and culture of each nation has been denied. This is why it is so important.

With the Metis, everybody figures, "Oh, they are just a bunch of rag-tag half-breeds." We are not. We have a definite history and language.

This is what I mean by cross-cultural education. When I had the opportunity to do cross-cultural workshops with Stephen Brant several years ago, I was amazed to discover that the participants in those workshops were not aware of the different nationalities within the communities. It is not just Aboriginal or elders; it is a whole history that has to be understood by all participants if we are going to have a good partnership.

Suicides are increasing, alcoholism is increasing, teenage pregnancy is increasing. Despite all your programs, I do not see a decrease in the statistics. How do we work together in partnership with the Aboriginal communities to examine what is going on?

In my experience, we have the same stereotype, that we cannot do it. We can do it with the educated people we have, with the wisdom of the communities. That is what I mean by that.

Mr. Rocan: We will certainly take note of your concern. You mentioned in your comments the importance of working with the Aboriginal community organizations. We can certainly make use of the resources that they have to further our work in that area.

The Chairman: One would hope that this action plan for change will be of benefit to your department also, to really look at how we can work together as Canadians to help each other.

Senator Callbeck: I am not a member of this committee, but I thank you for your presentation.

You have outlined a lot of programs here. Many of them are of a preventative nature. Is any follow-up measure in place for these programs? How long have the programs been in effect? Do you follow them up every three years, every five years? How do you know whether they are effective?

Mr. Rocan: I will refer specifically to the programs for children that I was referring to, the three major community-based programs. There are evaluation studies done on all of those on a continuing basis.

Les aînés et d'autres Autochtones venaient nous montrer comment répondre aux questions des employés et nous aidaient à trouver les moyens de communiquer avec les Autochtones pour mieux répondre à leurs besoins. C'était la méthode adoptée en Saskatchewan. J'imagine qu'on l'a fait ailleurs au pays.

La présidente: Le mot «Autochtone» est général. Prenons l'exemple de la Saskatchewan. Vous renseignait-on sur la culture et l'histoire des Métis? Vous renseignait-on sur les Cris et les Saulteaux de la Saskatchewan?

Tout le monde utilise le mot «Autochtone». Les peuples ont perdu leur identité parce que leur langue, leur histoire et leur culture n'ont pas été reconnues. Voilà pourquoi c'est si important.

Tout le monde pense que les Métis sont simplement une bande de sang-mêlé sans importance. Ce n'est pas vrai. Nous avons une histoire et une langue bien à nous.

C'est ce que je veux dire par des cours de sensibilisation aux différences culturelles. J'ai eu l'occasion de donner des ateliers de ce genre avec Stephen Brant il y a plusieurs années, et j'ai été étonnée de constater que les participants ne connaissaient pas les différents peuples. Il n'y a pas seulement les Autochtones ou les aînés; il y a toute une histoire à expliquer si on veut établir de bons rapports.

Le nombre de suicides augmente, tout comme l'alcoolisme, et la grossesse chez les adolescentes. Malgré tous vos programmes, je ne vois pas les chiffres baisser. Comment travailler en partenariat avec les communautés autochtones pour examiner ce qui se passe?

D'après mon expérience, nous avons l'impression que nous ne sommes pas capables. Or, nous pouvons réussir grâce aux compétences des Autochtones instruits et au savoir des communautés. C'est ce que je voulais dire.

Mr. Rocan: Nous prenons note de ce que vous faites remarquer. Vous avez souligné l'importance de travailler avec les organismes communautaires autochtones. Nous pouvons sûrement faire appel à leurs ressources pour poursuivre notre travail dans le domaine.

La présidente: Il faut espérer que ce plan d'action aidera aussi votre ministère à favoriser la collaboration et l'entraide entre les Canadiens.

Le sénateur Callbeck: Je ne fais pas partie du comité, mais je vous remercie de votre exposé.

Vous avez présenté beaucoup de programmes. Un bon nombre ont sont de nature préventive. Y a-t-il des mesures de suivi dans le cadre des programmes? Depuis combien de temps les programmes existent-ils? Assurez-vous un suivi tous les trois ou cinq ans? Comment savez-vous s'ils sont efficaces?

Mr. Rocan: Je vais parler précisément des programmes destinés aux enfants et auxquels j'ai fait allusion, les trois principaux programmes communautaires qui font constamment l'objet d'études d'évaluation.

I will mention the Canada Prenatal Nutrition Program. We are now in the final stages of performing a national evaluation of the program, which we will roll out in the course of the year.

As I understand it, some evaluations of that program have been done on a regional basis, where the information generated was used to provide some adjustments to the way the program is run. We know specifically with regard to that program that key indicators are showing promising trends. For example, in the area of breastfeeding and the length of time that women breastfeed their babies, there is an improvement there. We also note an improvement in the birth weight of babies that we have monitored. We have solid information to show that the initiative is actually providing some positive results.

With the Community Action Program for children, there are regular evaluations done to monitor the effectiveness of the program.

Aboriginal Head Start is a program initiated in 1995. Projects began at the earliest in 1996. No formal evaluation has been done yet because we have had some difficulty finding culturally appropriate measures for that program. The ones that we had looked at before were not seen as sensitive enough to the particular cultures of the people we were dealing with. We now feel we are developing some and are very close to being able to provide a more detailed evaluation of that program as well.

We do try to track the programs and the initiatives to ensure that they are producing the effects intended.

Senator Callbeck: Is that done with every program, or are there programs that are put in place and then go interminably, without any assessment or changes made?

Mr. Rocan: As you mentioned, there are a number of initiatives that we have mentioned here. I cannot speak with confidence on every one of them, but certainly all the initiatives that I am aware of must be subjected to an evaluation.

Senator Callbeck: With respect to the need for Aboriginal people in social services, child welfare, mental health and other areas, there does not appear to be an organized program to support the training and professional development of these people. How is your department addressing this? Perhaps there is an organized program I am not aware of.

Mr. Keith Conn, Acting Director General, Community Health Programs Directorate, First Nations and Inuit Health Branch, Department of Health Canada: The Indian and Inuit Health Careers Scholarship and Bursary Program is an organized program. It is currently administered in partnership with the National Aboriginal Achievement Foundation. Currently, Health Canada invests about \$500,000 in a bursary and scholarship program that benefits Metis, First Nations, and Inuit students attending post-secondary institutions. That will encourage and support Aboriginal students in the pursuit of studies in health

Il y a entre autres le Programme de nutrition prénatale. Nous sommes sur le point de procéder à une évaluation nationale du programme qui s'étendra sur l'année.

Je crois comprendre que le programme a fait l'objet d'évaluations au niveau régional où l'information obtenue a été utilisée pour apporter certains aménagements à l'exécution du programme. Nous savons précisément, en ce qui a trait à ce programme, que les indicateurs clés laissent entrevoir des tendances prometteuses. Par exemple on constate une amélioration en ce qui a trait à l'allaitement naturel et à sa durée. Il en va de même relativement au poids à la naissance des bébés que nous avons suivis. Selon des données probantes, l'initiative donne en fait des résultats positifs.

Pour ce qui est du Programme d'action communautaire axé sur les enfants, des évaluations régulières permettent de vérifier l'efficacité du programme.

Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones remonte à 1995 et dès 1996, des projets ont été mis de l'avant. Aucune évaluation officielle n'a été faite jusqu'à maintenant car nous avons eu du mal à concevoir des mesures culturellement appropriées pour ce programme. Celles que nous avions examinées auparavant n'ont pas été considérées suffisamment sensibles aux cultures particulières de la population que nous prenions en charge. Nous croyons être en train de mettre certaines mesures au point et nous sommes presque en mesure de fournir une évaluation plus détaillée de ce programme également.

Nous essayons de suivre l'évolution des programmes et des initiatives afin de vérifier s'ils ont l'incidence voulue.

Le sénateur Callbeck: Procédez-vous ainsi pour chaque programme ou mettez-vous en place des programmes qui sont appliqués interminablement, sans faire l'objet d'aucune évaluation ou sans qu'aucun changement n'y soit apporté?

M. Rocan: Comme vous l'avez dit, il y a un certain nombre d'initiatives dont nous avons parlé ici. Je ne peux parler avec assurance de chacun d'entre eux, mais vous pouvez être certain que toutes les initiatives dont je suis au courant doivent faire l'objet d'une évaluation.

Le sénateur Callbeck: En ce qui concerne les besoins des Autochtones en matière de services sociaux, de protection de l'enfance, de santé mentale et autres domaines, il ne semble pas y avoir de programme structuré pour appuyer la formation et le développement professionnel de ces populations. Que fait votre ministère à cet égard? Il existe peut-être un programme structuré dont j'ignore que je ne connais pas.

M. Keith Conn, directeur général intérimaire, Programme de santé communautaire, Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits, Santé Canada: Le Programme de bourses d'études des carrières de la santé pour Indiens et Inuits constitue un de ces programmes structurés. Le ministère l'administre à l'heure actuelle de concert avec la Fondation nationale des réalisations autochtones. À l'heure actuelle, Santé Canada fournit 500 000 \$ en bourses d'études qui profitent à de jeunes étudiants qu'ils soient des Métis, des membres des Premières nations ou des Inuits qui fréquentent des établissements postsecondaires. Ce

careers, leading them into health professions, whether medicine, nursing, radiotherapy, all kinds of health professions. That is deemed as a success in our department. We have a lot of broad-based support, with many graduates from the program continuing on their studies.

On average, we have about 116 or 120 recipients each year. In the last count of our statistics, the vast majority, about 87 per cent, were of Metis descent, in terms of recipients of that program.

We believe it is a good, solid program. We certainly would like to do more. The department is certainly looking more broadly, strategically and long term, in terms of a comprehensive human health resource strategy. We see this as a part of that. Certainly, the royal commission was well publicized in the demand and need in terms of future needs of 10,000 health and social workers. This is seen as a contribution towards that. As well, we see the education sector of the Department of Indian and Northern Affairs certainly supporting Inuit and First Nations in terms of post-secondary and, in some respects, leading to choices in the health professions.

Senator Callbeck: How long has that \$500,000 bursary been in effect?

Mr. Conn: That has been in effect since, I think, 1982, approximately.

Senator Callbeck: That is the only initiative.

Senator Pearson: Can I follow up on that? I wanted to give a plug for Diana Fowler LeBlanc's scholarship program for Aboriginal social workers, which has only now been in existence for two years. I think that will also help. That is a fund that is separate from Health Canada. I do not know where it is being organized.

Mr. Conn: That is correct.

Senator Pearson: It is another recognition of the need.

Senator Callbeck: That has been in effect since 1982?

Mr. Conn: I will have to confirm that, but that is my understanding.

Senator Callbeck: This really is the only initiative that the department has taken?

Mr. Conn: It is a targeted, directed approach to support and encourage individuals pursuing professions in the health field. It complements other programs and supports in terms of post-secondary education and support from the Department of Indian Affairs. I do not have figures on that, but we certainly can request them of our colleagues at the Department of Indian and Northern Affairs in terms of investments in education support, and, if possible, what is targeted or supported in terms of health

programme encourage les étudiants autochtones à poursuivre leurs études dans des carrières de la santé, ce qui les amènera vers des professions dans ce domaine, par exemple la médecine, les soins infirmiers, la radiothérapie. Ce programme est réputé être un succès au sein de notre ministère. Nous avons de nombreux appuis multisectoriels et beaucoup de diplômés qui ont profité du programme poursuivent leurs études.

Nous accordons en moyenne entre 116 ou 120 bourses par année. D'après les dernières statistiques dont nous disposons, la plupart de ceux qui ont bénéficié du programme, environ 87 p. 100, étaient de descendance métisse.

Nous estimons qu'il s'agit d'un programme solide. C'est certain que nous aimerions faire encore plus. Le ministère cherche certainement à mettre au point, pour le long terme, une stratégie plus complète relativement aux ressources dans la santé humaine. Nous estimons que ce programme s'insère dans un plus grand ensemble. Il est certain que la commission royale a beaucoup parlé de la demande et des besoins futurs de 10 000 travailleurs de la santé et travailleurs sociaux. Ce programme est considéré comme un pas vers cet objectif. De plus, nous voyons que le ministère des Affaires indiennes et du Nord, par l'entremise de son secteur de l'éducation, encourage les Inuits et les Premières nations à entreprendre des études postsecondaires et les amène à choisir des professions de la santé.

Le sénateur Callbeck: Depuis quand ce programme de 500 000 \$ existe-t-il?

M. Conn: Je crois qu'il a été mis en place vers 1982.

Le sénateur Callbeck: C'est la seule initiative?

Le sénateur Pearson: Puis-je ajouter quelque chose à ce sujet? Je voulais mentionner en passant la bourse d'études Diana Fowler LeBlanc pour la formation de travailleurs sociaux autochtones, qui n'existe que depuis deux ans. Je crois que cela aiderait également. Santé Canada n'a rien à voir avec cette fondation. Je ne sais pas qui s'en occupe.

M. Conn: C'est exact.

Le sénateur Pearson: Il s'agit d'une autre prise de conscience du besoin.

Le sénateur Callbeck: Votre programme a été lancé en 1982?

M. Conn: Il faudra que je le confirme, mais c'est ce que je crois comprendre.

Le sénateur Callbeck: Il ne s'agit vraiment que de la seule initiative qu'a prise le ministère?

M. Conn: Il s'agit d'une approche très ciblée visant à aider et encourager les jeunes à choisir des professions dans le domaine de la santé. Il complète d'autres programmes et activités visant à encourager les jeunes à entreprendre des études postsecondaires qui ont été mis de l'avant par le ministère des Affaires indiennes et du Nord. Je n'ai aucun chiffre à cet égard, mais nous pouvons certainement demander à nos collègues du ministère des Affaires indiennes et du Nord de nous fournir leurs chiffres sur les

professions and social services.

The Chairman: I must deeply apologize to our presenters, as Senator Callbeck and I have been called to a special Senate meeting. Senator Sibbeston will be taking over the chair.

Senator Nick G. Sibbeston (*Acting Chairman*) in the Chair.

Senator Pearson: It looks like an impressive list of programs. One always wonders why does it not seem to be making more of a difference. We do not seem to have the data to show where some of the differences are being made, except for something concrete like the Canada Prenatal Nutrition Program, because that is a concrete program with concrete objectives. Aboriginal Head Start has a good deal of success, but it is harder to evaluate where the success is.

I am interested in a number of issues, some in the areas of early childhood, sexual abuse and exploitation. You remember the study that Cherry Kingsley and Melanie Mark did on sexual abuse and sexual exploitation in Aboriginal populations. Their research and other research for the urban Aboriginal population show the following is needed: safe houses, detox, more outreach workers and service providers, particularly people with experience — not the kind of experience that you have — but the experience these young people have at being exploited. They make excellent supporters, but they are not the professionals that go through the bursary programs because they have spent their adolescence being exploited, not being educated in traditional ways.

This feeds into the comment about the National Native Alcohol and Drug Abuse Program. To what degree have you been seriously thinking about giving support and encouraging the presence of experiential youth in resolving and assisting these programs?

There is constant tension there between the culture of the service provider and the culture of the youth participant. Those are two quite different ways of approaching the resolution of problems. Often the people who provide services feel quite threatened about making partners of the kids with whom they are actually working. I am just throwing that out to see if any of you have examples of programs that are beginning. You already mentioned that people were beginning to recognize the need for youth participation. How would you respond to that, particularly around this question of sexual abuse? The issue of sexual abuse is huge among the Aboriginal population — as well as in many other populations, to be frank — as is exploitation, drugs and drug-related issues, and so on.

Mr. Conn: For the First Nations and Inuit Health Branch, we have two critical investments in programming, namely, the solvent abuse prevention treatment program serving Aboriginal youth between the ages of 12 and 19. Currently, we have nine treatment centres across the country, involving national

investissements relatifs au secteur de l'éducation et, si possible, ce que l'on compte faire ou ce qu'ils comptent faire en ce qui a trait aux professions de la santé et aux services sociaux.

La présidente: Je dois sincèrement m'excuser auprès de nos témoins. Le sénateur Callbeck et moi-même sommes convoquées à une séance spéciale du Sénat. Le sénateur Sibbeston me remplacera au fauteuil.

Le sénateur Nick G. Sibbeston (*président suppléant*) occupe le fauteuil.

Le sénateur Pearson: Cela semble une liste impressionnante de programmes. On se demande toujours pourquoi cela ne semble pas avoir plus de résultats. Nous ne semblons pas disposer des données pour indiquer où les résultats sont tangibles, mis à part le Programme canadien de nutrition prénatale par exemple, un programme concret aux objectifs concrets. Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones connaît un très grand succès, mais il est plus difficile de déterminer à quel niveau se situe le succès.

Je m'intéresse à un certain nombre de questions dont certaines dans les domaines de la petite enfance, de l'abus sexuel et de l'exploitation. Vous vous souvenez de l'étude effectuée par Cherry Kingsley et Melanie Mark sur l'abus et l'exploitation sexuels chez les populations autochtones. Leurs travaux et d'autres ont fait ressortir que pour les Autochtones vivant en milieu urbain, les besoins étaient les suivants: l'hébergement en famille, des centres de désintoxication, un accroissement du nombre de travailleurs des services d'approche et des fournisseurs de services, plus particulièrement des gens ayant de l'expérience — pas le genre d'expérience que vous avez — mais de l'expérience dans le genre d'exploitation dont ces jeunes sont l'objet. Ils font d'excellents sympathisants mais ne sont pas des professionnels qui ont bénéficié de ces bourses parce qu'ils ont passé leur adolescence à se faire exploiter pas à être éduqués de la façon traditionnelle.

Cela nous mène à l'observation faite au sujet du Programme national de lutte contre l'abus d'alcool et des drogues chez les Autochtones. Dans quelle mesure avez-vous songé sérieusement à appuyer et à encourager la présence de jeunes d'expérience pour résoudre les problèmes et participer à ces programmes?

La tension est constante entre la culture du prestataire du service et celle du jeune qui participe au programme. Ils ont des façons très de régler les problèmes. Il arrive souvent que le prestataire des services se sente grandement menacé lorsqu'il s'agit de s'associer aux jeunes avec qui il travaille. Je dis simplement cela pour voir si l'un d'entre vous peut nous donner des exemples de nouveaux programmes. Vous avez déjà dit que les gens commencent à reconnaître la nécessité de faire participer les jeunes. Comment répondriez-vous à cela surtout en ce qui a trait à cette question des abus sexuels qui constitue un énorme problème dans la population autochtone — en toute franchise, comme dans bien d'autres populations — comme le sont par exemple l'exploitation, les drogues et les questions qui s'y rattachent.

M. Conn: La Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits a deux investissements cruciaux en ce qui a trait aux programmes, à savoir le programme relatif à la prévention et au traitement de l'abus des solvants qui vise les jeunes Autochtones de 12 à 19 ans. Nous avons à l'heure actuelle

residential inpatient treatment programs. The National Native Alcohol and Drug Abuse Program serves approximately 550 communities. There are about 730 workers out there and 6,700 national beds through 57 treatment centres across the country. On average, we serve between 3,500 and 5,000 clients per year.

There has been a national review of the NNADA program, with a view to re-engineering or redesigning its mandate and its services in terms of youth and women. On average, it is fair to say that the NNADA treatment programs more or less targeted the young adult male. There is a movement afoot, in partnership with First Nations and the NNADAP centres and other partners, to look at potentially redesigning some of those centres to focus on the needs of youth broadly. That is in the midst of discussion as we speak here today. We hope to see some support and changes in that direction.

Through the treatment centres, in terms of whether it is treatment for either solvent abuse or alcohol and drug abuse specifically, a number of the case workers are highly trained individuals in a number of areas, including the recognition and identification of potential of sexual abuse of individuals and clients. There is that level of intervention and support.

Senator Pearson: I wonder how many of the caseworkers have been sexually exploited. They are an invaluable group of young people to call on.

Mr. Conn: That would be difficult to ascertain.

Senator Pearson: Yes. Many are perfectly willing to admit to it and offer their services but they do not have the academic qualifications.

Mr. Conn: I have had the occasion of attending meetings and conferences in a closed environment where individual workers have admitted their own experience. They have dealt with that experience and have gone through a healing process. They have received all the necessary support and have become prevention/addiction support workers, but I cannot quantify that.

Senator Pearson: I urge that to be considered and for certain kinds of requirements to be put aside. As young people are coming through your program, I urge you to say: "We would like your help. Would you work with us to work with this population?" There are a few examples that are beginning to emerge. For example, a young woman in Winnipeg is opening a shelter for young girls to turn to, but they need that. They need to feel confident that the person with whom they are speaking has been there and knows what it is about. I admire all these highly qualified professionals, but they have not been there. That is a point that I am trying to encourage in all programming with youth, namely, that you have the youth with you, working on the solutions and giving them hope that there is some kind of job for them afterwards where they can use their experience to share and help others. That is what they want to do. They want to help prevent other kids from being exploited. That is a challenge, but I wanted to mention it.

neuf centres de traitement dans diverses régions du Canada qui accueillent des patients hospitalisés. Le Programme national de lutte contre l'abus d'alcool et des drogues chez les Autochtones dessert quelque 550 collectivités. Environ 730 travailleurs y sont engagés, ce qui représente 6 700 lits à l'échelle nationale dans 57 centres de traitement d'un bout à l'autre du pays. Nous soignons en moyenne entre 3 500 et 5 000 patients par année.

On examine le programme à l'échelle nationale en vue de remanier ou de redéfinir son mandat et ses services pour tenir compte des jeunes et des femmes. Dans l'ensemble, on peut dire que les programmes de traitement liés à l'abus d'alcool et de drogues chez les Autochtones s'adressaient plus ou moins aux jeunes hommes. Or, en partenariat avec les Premières nations, les centres de traitement et d'autres intéressés, on envisage la possibilité de réorganiser certains centres pour qu'ils puissent répondre aux besoins de l'ensemble des jeunes. C'est un projet qui est à l'étude au moment où on se parle. Nous espérons que les choses s'orientent en ce sens.

Dans les centres de traitement d'abus de solvants ou encore d'alcool et de drogues, il y a des intervenants très bien formés dans différents domaines, qui sont en mesure de déceler les cas d'abus sexuel. Il est possible d'intervenir et d'aider à ce niveau.

Le sénateur Pearson: Je me demande combien il y a des travailleurs qui ont eux-mêmes été victimes d'abus sexuel. Il y a bon nombre de jeunes gens en mesure d'apporter une aide précieuse à ce sujet.

M. Conn: Ce serait difficile à dire.

Le sénateur Pearson: Oui. Beaucoup seraient bien disposés à parler et à offrir leurs services, mais ils n'ont pas les diplômes voulus.

M. Conn: J'ai eu l'occasion d'assister à des rencontres et à des conférences en circuit fermé où des travailleurs ont raconté leur expérience personnelle. Ils ont surmonté leurs problèmes et guéri leurs blessures. Ils ont reçu tout le soutien nécessaire et sont devenus des intervenants en prévention et en toxicomanie, mais je ne peux pas préciser leur nombre.

Le sénateur Pearson: Je conseille fortement qu'on songe à faire appel à ces jeunes et qu'on laisse tomber certaines autres exigences. Je vous encourage vivement à demander aux jeunes qui suivent votre programme de vous aider, de travailler avec vous pour venir en aide à cette population. Il y a quelques exemples dont on commence à entendre parler, comme cette jeune femme de Winnipeg qui est en train d'ouvrir un refuge pour jeunes filles. Celles-ci ont besoin de sentir que la personne à qui elles s'adressent a vécu la même chose et sait de quoi elles parlent. J'admire tous les spécialistes très qualifiés, mais ils ne savent pas ce que c'est. C'est ce que je voudrais pour tous les programmes s'adressant aux jeunes, que vous fassiez appel aux jeunes pour qu'ils puissent croire que leur expérience pourra ensuite servir à en aider d'autres. Voilà ce qu'ils veulent faire. Ils veulent empêcher d'autres jeunes d'être victimes d'abus. C'est un défi, mais je voulais en parler.

Senator Tkachuk: What is the cost of the health care program for the Aboriginals that are a federal responsibility, namely, the reserve Indians or the treaty Indians?

Mr. Conn: Essentially, the federal investment through Health Canada for First Nations and Inuit and for First Nations living on-reserve is approximately \$1.3 billion. That is serving some 700,000 eligible clients across the country. That includes the territories.

Senator Tkachuk: Does that include programs involving prescription drugs?

Mr. Conn: Yes.

Senator Tkachuk: If you separate what Canadians in general do not get, for example, prescription drug service or eyeglass service, how much would that be?

Mr. Conn: At a global level, of that \$1.3 billion, approximately \$658 million is designated for community health programs — addictions programs, head start, et cetera.

Do you want me to separate the cost for uninsured health benefits in terms of dental, vision and prescription?

Senator Tkachuk: Yes. How much of that group is part of the \$1.3 billion, or is that in addition to that amount?

Mr. Conn: Approximately \$588 million of the \$1.3 billion. There is then another \$27 million in hospital services and approximately \$96 million in terms of program delivery and administration.

Senator Tkachuk: We then have all the Aboriginal programs where the Metis would be a provincial responsibility, is that correct? I notice you have Metis programs here. Are those joint programs? How do you deal with the non-status Indians and the Metis? I notice programs here for Metis, but why would the Metis be any different than me, in Saskatchewan, for example?

Mr. Rocan: In the off-reserve circumstances, that Metis people and non-status Indians and so forth would receive their health care from provincial governments just as any other Canadian.

Senator Tkachuk: These would be specially targeted programs because the federal government has seen a need that this is a special case and they want to administer a program with the provinces. Is that how it works? Does Quebec deal with it the same way as Saskatchewan deals with it?

Mr. Rocan: Going back to the three main programs for children that I mentioned before, those are not health care programs. They are programs that we have in place, as was mentioned earlier, to try to prevent some of the more difficult issues from coming to the surface later on in life. They are

Le sénateur Tkachuk: Quel est le coût du programme fédéral de soins de santé destiné aux Autochtones, c'est-à-dire les Indiens vivant dans les réserves ou les Indiens visés par un traité?

M. Conn: Essentiellement, le budget que le gouvernement fédéral accorde à Santé Canada pour les Premières nations, les Inuits et les Premières nations vivant dans les réserves est d'environ 1,3 milliard de dollars. Il y a à peu près 700 000 clients admissibles dans l'ensemble du pays, y compris dans les territoires.

Le sénateur Tkachuk: Cela comprend-il les programmes de médicaments délivrés sur ordonnance?

M. Conn: Oui.

Le sénateur Tkachuk: Si vous enlevez ce à quoi les Canadiens en général n'ont pas droit, comme les médicaments délivrés sur ordonnance ou les soins de la vue, quel serait le coût?

M. Conn: Sur le montant global de 1,3 milliard de dollars, il y a un montant d'environ 658 millions qui est destiné aux programmes de santé communautaire — les programmes de toxicomanie, d'aide préscolaire, et cetera.

Voulez-vous que je soustraie le coût des soins de santé non assurés, c'est-à-dire les soins dentaires et de la vue et les médicaments sur ordonnance?

Le sénateur Tkachuk: Oui. Quel est le coût de ces services qui est inclus dans le 1,3 milliard de dollars, ou est-ce qu'il s'ajoute à ce montant?

M. Conn: Il y a environ 588 millions de dollars sur le 1,3 milliard de dollars qui couvrent ces services. À cela, il faut ajouter 27 millions de dollars pour les services hospitaliers et environ 96 millions de dollars pour la prestation des programmes.

Le sénateur Tkachuk: Il y a ensuite tous les programmes autochtones des Métis qui relèvent des provinces, n'est-ce pas? Je remarque que vous avez des programmes s'adressant aux Métis. Sont-ils conjoints? Que faites-vous dans le cas des Indiens non inscrits et des Métis? Je constate qu'il y a des programmes pour les Métis, mais pourquoi les Métis seraient-ils différents de moi, en Saskatchewan, par exemple?

M. Rocan: Dans le cas des Métis et des Indiens non inscrits qui vivent à l'extérieur des réserves, les soins de santé relèvent des gouvernements provinciaux, comme pour tous les autres Canadiens.

Le sénateur Tkachuk: Il s'agirait de programmes spéciaux parce que le gouvernement fédéral a constaté qu'il y avait des besoins particuliers et qu'il veut offrir un programme avec les provinces. Est-ce ainsi que cela fonctionne? Le Québec fait-il comme la Saskatchewan?

M. Rocan: Les trois principaux programmes dont j'ai parlé plus tôt au sujet des enfants ne sont pas des programmes de soins de santé. Comme je l'ai déjà dit, ces programmes visent à prévenir des problèmes susceptibles de survenir plus tard dans la vie. Ils sont financés par le gouvernement fédéral, mais nous les offrons

federally funded programs, but we deliver them in cooperation and in partnership with provincial governments and community organizations.

Senator Tkachuk: Fetal alcohol syndrome is not just a problem for Aboriginal people; it is a social problem that must be dealt with. How much do you spend there, on top of the \$1.3 billion?

Mr. Rocan: Are you referring specifically to fetal alcohol syndrome?

Senator Tkachuk: No. I am referring to the other programs that designate as part of the Aboriginal spending.

Mr. Rocan: I do not have a global figure, but I will go over a few figures that might be germane. For example, in the Aboriginal Head Start Program for people living in urban and northern circumstances, the annual budget there is \$22.5 million. I mentioned the Canada Prenatal Nutrition Program. The budget allocation for the fiscal year 2000-01 was approximately \$27 million. In relation to that program, that is not specifically an Aboriginal program but it is a program that Aboriginal people have access to and participate heavily in western provinces.

Senator Tkachuk: That is a national program everyone can participate in, not necessarily Aboriginal persons only. You do not make that distinction?

Mr. Rocan: These are universal programs, and the same would apply to the CAPC program, with an annual budget of \$59 million. That is a universal program that Aboriginal people access, particularly in western Canada.

Senator Tkachuk: How much does this \$1.3 billion compare to what the federal government spent 10 years ago and 20 years ago?

Mr. Conn: We do have some historical data that we can provide to you.

Senator Tkachuk: Is it less?

Mr. Conn: A lot less.

Senator Tkachuk: Do we have information as to what works and what does not? What reserves have better health standards? Do we have information like that? Do we study why a particular reserve is so bad, like Davis Inlet? Why is one reserve good, with not many health problems or fetal alcohol syndrome? Do we have those studies that compare reserves?

Is the federal government part of that from your perspective, inasmuch as administering health care to Aboriginal people, and how we decrease costs to make this a more efficient program?

en collaboration et en partenariat avec les gouvernements provinciaux et les organismes communautaires.

Le sénateur Tkachuk: Le syndrome d'alcoolisme foetal ne frappe pas seulement les Autochtones; c'est un problème social auquel il faut s'attaquer. Combien dépensez-vous pour cela en plus du 1,3 milliard de dollars?

M. Rocan: Parlez-vous précisément du syndrome d'alcoolisme foetal?

Le sénateur Tkachuk: Non. Je parle des autres programmes faisant partie des dépenses liées aux Autochtones.

M. Rocan: Je ne connais pas le montant total, mais je peux vous donner quelques chiffres pertinents. Par exemple, le budget annuel du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones vivant en milieu urbain et dans les régions du Nord est de 22,5 millions de dollars. Dans le cas du Programme canadien de nutrition prénatale, dont j'ai parlé, le budget prévu pour l'exercice 2000-2001 était d'environ 27 millions de dollars. Dans ce cas, le programme ne s'adresse pas précisément aux Autochtones, mais ils y ont accès et sont nombreux à y participer dans les provinces de l'Ouest.

Le sénateur Tkachuk: C'est un programme national qui s'adresse à tout le monde, pas seulement aux Autochtones. Vous ne faites pas la différence?

M. Rocan: Ce sont des programmes universels. C'est la même chose pour le Programme d'action communautaire pour les enfants, qui a un budget annuel de 59 millions de dollars. C'est un programme universel accessible aux Autochtones, surtout dans l'ouest du Canada.

Le sénateur Tkachuk: Si le gouvernement fédéral dépense 1,3 milliard de dollars aujourd'hui, combien dépensait-il il y a 10 et 20 ans?

M. Conn: Nous avons des données historiques que nous pouvons vous fournir.

Le sénateur Tkachuk: Dépensait-il moins?

M. Conn: Beaucoup moins.

Le sénateur Tkachuk: Avons-nous des informations sur ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas? Quelles réserves ont de meilleures normes de santé? Avons-nous des informations de ce genre? Examinons-nous pourquoi une réserve en particulier, comme celle de Davis Inlet, a tellement de problèmes? Pourquoi une réserve n'a pas autant de problèmes de santé et n'est pas autant frappée par le syndrome d'alcoolisme foetal? Avons-nous fait des études comparatives?

Est-ce que le gouvernement fédéral fait ce travail dans le cas de la prestation des soins de santé aux Autochtones, et comment pouvons-nous réduire les coûts pour améliorer l'efficacité du programme?

Mr. Conn: My understanding is that some research has begun in terms of looking at comparing communities in terms of healthy communities and not so healthy communities. That research is underway through the Canadian Institutes of Health Research, in part.

I am not aware of any explicit research that compares one community to the other. We certainly can look at some of our research networks within Health Canada and others, as a commitment to follow up on.

Senator Tkachuk: Going back to the health care debate, which is headed up by Mr. Romanow, will your department make presentations on that respecting the health care program for Aboriginal people in Canada?

Mr. Broughton: We will be dealing with the commission, but we would have to check to see if we will specifically deal with Aboriginal issues. I do not know that today.

Senator Tkachuk: I am thinking about the health care budget in Saskatchewan. It used to be \$1.3 billion for the whole province in the late 1980s. Obviously, you should be part of this debate. You spend more than Nova Scotia, Prince Edward Island and New Brunswick on health care today.

Why does the federal government provide the non-insurable programs such as eye care or dental care?

Mr. Conn: That is provided as a matter of policy within the Department of Health. Again, policy is a key word for all citizens of any given province. Provinces provide insured services to citizens, including Aboriginal peoples. In this situation, in terms of First Nations on reserve, we provide non-insured health benefits, that is vision and dental, as a matter of policy and support in addressing those needs of the community.

Senator Tkachuk: Has a discussion taken place vis-à-vis whether if people were responsible for their own health, that is, having to pay for their services, they would look after their health a little more? Do you ever have those policy discussions, or is that not a question?

Mr. Conn: That has been an ongoing internal policy discussion within the federal family at large in terms of the capacity of individual First Nations to pay for certain benefits. We are looking at the social economic status of communities and individuals as part of the equation. It has been the departmental policy to provide health benefits and services based on need.

Senator Tkachuk: If it is based on need, does everyone qualify?

Mr. Conn: Essentially, all First Nations, status Indians and Inuit are eligible for non-insured health benefits, regardless of residency.

Senator Tkachuk: As well as regardless of income?

Mr. Conn: Yes, also regardless of income.

Senator Tkachuk: Is that a good thing?

M. Conn: Je crois comprendre qu'on a entrepris des recherches pour faire des comparaisons entre les communautés en matière de santé. Ces travaux sont effectués en partie par les Instituts de recherche en santé du Canada.

Je ne sais pas s'il existe des recherches qui comparent les communautés. Nous pouvons sûrement vérifier auprès de nos réseaux de recherche à Santé Canada et ailleurs, pour vous revenir là-dessus.

Le sénateur Tkachuk: Au sujet du débat sur les soins de santé, qui est dirigé par M. Romano, votre ministère présentera-t-il son point de vue sur le Programme de soins de santé à l'intention des Autochtones au Canada?

M. Broughton: Nous allons rencontrer la commission, mais je ne sais pas si nous discuterons précisément des questions autochtones.

Le sénateur Tkachuk: En Saskatchewan, le budget de santé était de 1,3 milliard de dollars pour l'ensemble de la province à la fin des années 80. Vous devez évidemment participer à la discussion. Vous dépensez plus que la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard et le Nouveau-Brunswick pour les soins de santé aujourd'hui.

Pourquoi le gouvernement fédéral offre-t-il des services de santé non assurés, comme les soins de la vue ou les soins dentaires?

M. Conn: C'est la politique du ministère de la Santé. La politique est bien importante pour tous les citoyens de toutes les provinces. Les provinces offrent des services assurés aux citoyens, y compris aux Autochtones. Dans le cas des Premières nations vivant dans des réserves, nous avons pour politique d'offrir des services de santé non assurés, pour la vue et les dents, afin de répondre aux besoins de la communauté.

Le sénateur Tkachuk: S'est-on demandé si les gens s'occuperaient un peu plus de leur santé s'ils devaient payer pour obtenir les services? Discutez-vous de vos politiques, ou est-il impossible de le faire?

M. Conn: L'ensemble de l'administration fédérale discute actuellement de la capacité de chacune des Premières nations de payer pour obtenir certains services. Nous examinons aussi la situation socio-économique des communautés et des particuliers. C'est la politique du ministère de fournir des services de santé en fonction des besoins.

Le sénateur Tkachuk: Si c'est en fonction des besoins, est-ce que tout le monde est admissible?

M. Conn: Essentiellement, toutes les Premières nations, les Indiens inscrits et les Inuits ont accès à des services de santé non assurés, peu importe leur lieu de résidence.

Le sénateur Tkachuk: Et peu importe leur revenu?

M. Conn: Oui.

Le sénateur Tkachuk: Est-ce une bonne chose?

Mr. Conn: I am not sure how to answer that question.

Senator Tkachuk: You are not the politician. I understand that.

Mr. Conn: I am not the politician.

Senator Tkachuk: I am asking you as a professional, is this a good thing? You told me earlier that the policy was based on need, and then you said that everyone qualifies, so it is not based on need.

Mr. Conn: In terms of past discussion, I think it would be rather difficult to implement in terms of an income means-based test to provide those benefits and services. Overall, in terms of broad social economic conditions and employment rates, et cetera, it is felt that it is better to look at providing those benefits and services. The critical discussion is whether we should shift from treatment of recurring health problems to health promotion, prevention education, self-care, primary health care and more effective service delivery to reduce burdens on the system. That is where the shift and debate is today in terms of future directions and investments.

Senator Léger: With all your statistics, programs, strategies and so on, I often heard the word "including" Aboriginal youth. There are many examples of higher incidences of diseases and health problems. When we look at the statistics for all these programs and strategies, are the same proportion of monies are given, 6.6 times greater, or two, three times more for Aboriginals? In other words, is your department offering more because the problem is that many times greater?

Mr. Rocan: For one thing, there are a number of initiatives. It is difficult to generalize in such a way that it affects all of the initiatives that that we have. In some cases, the initiatives that we have are targeted specifically, that is the expression we use, at the Aboriginal population. In other cases, there are programs of universal allocation that Aboriginal people access, and perhaps access significantly, depending on what part of the country they come from.

I will leave it at that.

Senator Léger: In this meeting, we are talking about the Aboriginal aspect, which is part of the universal aspect and which has become such a major concern. With the problems we have facing us today, I have the feeling your department must be directing the same proportion of help to all of these problems.

What do you mean by "cultural transition"? That sounds as if an Aboriginal person goes to an urban setting there must be a transition to our culture. Is that what "cultural transition" means?

Mr. Rocan: That clearly is not the meaning and is not what we meant to say. Perhaps I will ask Ms Birkinshaw to cite the specific reference where that might have come up in the presentation.

Ms Birkinshaw: I do not recall those words. Do you remember in which part of the presentation that reference was made?

M. Conn: Je ne sais trop comment répondre à cette question.

Le sénateur Tkachuk: Vous ne faites pas de politique. Je comprends.

M. Conn: Effectivement.

Le sénateur Tkachuk: Je m'adresse à vous à titre de professionnel. Est-ce une bonne chose? Vous m'avez dit que les services étaient offerts en fonction des besoins, en ajoutant ensuite que tout le monde y avait accès; ils ne sont donc pas offerts en fonction des besoins.

M. Conn: Il a été convenu qu'il serait plutôt difficile de fournir les services en fonction d'un critère de revenu. Dans l'ensemble, on estime que, compte tenu notamment des conditions socio-économiques et des taux d'emploi, il vaut mieux fournir les services. Ce qu'on se demande surtout, c'est si, au lieu de concentrer nos efforts sur le traitement de problèmes de santé récurrents, il ne faudrait pas plutôt accorder plus d'importance à la promotion de la santé, à la prévention, à l'initiative personnelle, aux soins de santé primaires et à une meilleure prestation des services pour réduire le fardeau imposé au système. C'est actuellement le changement qui est à l'étude pour ce qui est des orientations et des investissements futurs.

Le sénateur Léger: J'entends souvent dire, à propos des statistiques, des programmes et des stratégies que vous avez, que les jeunes Autochtones sont inclus. Or, bien souvent, l'incidence des maladies et des problèmes de santé est plus élevée dans leur cas. Est-ce que les fonds de ces programmes et stratégies sont affectés en proportion des besoins, c'est-à-dire sont-ils deux, trois ou 6,6 fois plus élevés pour les Autochtones? Autrement dit, votre ministère verse-t-il plus si le problème est plus grave?

M. Rocan: D'abord, il y a un certain nombre de programmes. Il est difficile de généraliser pour toutes les mesures que nous offrons. Dans certains cas, les programmes ciblent précisément, comme nous disons, la population autochtone. Dans d'autres cas, il s'agit de programmes universels auxquels les Autochtones ont accès, et auxquels ils participent peut-être beaucoup, selon la région du pays où ils vivent.

Je vais m'en tenir à cela.

Le sénateur Léger: Nous parlons aujourd'hui des Autochtones, qui font partie de l'ensemble de la population et qui causent de vives inquiétudes. Or, j'ai quand même le sentiment que votre ministère devrait faire autant pour résoudre tous les autres problèmes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui.

Qu'entendez-vous par «transition culturelle»? On dirait qu'un Autochtone qui va s'installer dans un milieu urbain doit amorcer une transition pour adopter notre culture. Est-ce le sens de «transition culturelle»?

M. Rocan: Sûrement pas, et ce n'est pas ce que nous avons voulu dire. Mme Birkinshaw pourrait peut-être retrouver où cette expression a été utilisée au cours de l'exposé.

Mme Birkinshaw: Je ne me rappelle pas que ces mots aient été utilisés. Vous rappelez-vous où il en a été question?

Senator Léger: I forget the exact moment, but when the words "cultural transition" were mentioned I wondered what that meant. Even if you do not find the reference, what does that mean? I am happy to hear you say that it does not mean what I said.

Mr. Rocan: It certainly does not, and we recognize its importance. This relates to some of the questions Senator Chalifoux was asking earlier. We recognize the importance of Aboriginal people integrating their own culture, coming to terms with their own culture and having a feeling of pride in their own cultural. A number of the initiatives in the Aboriginal Head Start Program are a shining example of that. One of the major objectives of that initiative is to try to give young children a sense of pride in their background and where they are from.

Senator Léger: Of course, as Senator Pearson was saying, the only people who can develop that sense of native culture is the Aboriginal people themselves. That is where I feel some benefit can be achieved through the use of peer groups. They can greatly assist our efforts.

Mr. Rocan: My understanding is that members of the community are very much encouraged to act as resource people for the Aboriginal Head Start Program. For example, elders of the communities come in, speak to the children and make a connection with them. As well, other individuals from the Aboriginal community are encouraged to be resource people for the head start project. That is a very important part of the program.

Senator Léger: The culture must be taught by the Aboriginal people themselves. Your department has the control, but it is important that some of the control be shared.

The word "we" has often been used here. Does that term include peer people, those who know about the culture? That is the aspect that causes me concern. I know we must be effective, and our response must be more than emotional, but it is only the people themselves who can help us help them.

Mr. Rocan: Yes. It is the principle reason that we consider it important to work at the community level to make these connections, to work with community organizations and to feel grounded in terms of the initiatives that we put forward.

Senator Pearson: I am still interested in the issue around these enormous statistics with respect to solvent abuse, and Mr. Conn's description of the alcohol and drug treatment abuse programs where you had centres and so on. We are conscious, both through the media and through some of our own connections, of the fact that when we take youth out of their setting, treat them and send them back to their setting, they start all over again. It is back to the issue around best practices and around this issue that for me is becoming increasingly important, which is that most of our government policies with respect to children should be what I call "family enabling." We should be focusing on enabling families to look after their children because they do a much better job than the state, if I may say so. The state does not make good parents.

Le sénateur Léger: J'ai oublié mais, quand ces mots ont été prononcés, je me suis demandée ce qu'ils voulaient dire. Vous pouvez me dire ce qu'ils signifient même si vous ne retrouvez pas le contexte. Je suis heureuse de savoir qu'ils n'ont pas le sens que je pensais.

M. Rocan: Sûrement pas, et nous reconnaissons que c'est important. Cela rejoint certaines des questions que le sénateur Chalifoux a posées plus tôt. Pour nous, il est important que les Autochtones préservent leur culture, qu'ils l'assument et en soient fiers. D'ailleurs, un certain nombre d'initiatives du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones le prouvent bien. Ce programme vise entre autres à rendre les enfants fiers de leur histoire et de leurs origines.

Le sénateur Léger: Comme le sénateur Pearson l'a dit, seuls les peuples autochtones peuvent développer ce sentiment de fierté face à leur culture. C'est à ce sujet que je trouve que les groupes de pairs peuvent être utiles. Ils peuvent beaucoup nous aider.

M. Rocan: Je crois comprendre que les membres de la communauté sont très heureux d'offrir leurs services au Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Par exemple, les aînés viennent parler aux enfants et créent des liens avec eux, et d'autres Autochtones sont invités à faire la même chose. C'est un aspect très important du programme.

Le sénateur Léger: La culture doit être transmise par les Autochtones eux-mêmes. Votre ministère détient le contrôle, mais il est important qu'il en partage une partie.

J'aimerais savoir si le «nous» qu'on utilise souvent ici comprend les pairs, ceux qui connaissent la culture. C'est quelque chose qui m'inquiète. Je sais que nous devons être efficaces, et agir sans trop d'émotivité, mais ils sont les seuls à pouvoir s'aider eux-mêmes.

M. Rocan: Oui. C'est principalement la raison pour laquelle nous jugeons qu'il est important de créer des liens avec les membres de la communauté et de travailler avec les organismes communautaires pour avoir le sentiment de mettre en oeuvre des mesures utiles.

Le sénateur Pearson: Je reviens aux statistiques effarantes concernant l'abus de solvants et aux explications de M. Conn sur les programmes de traitement en matière d'alcoolisme et de toxicomanie. Nous savons, par les médias et certaines de nos relations, que les jeunes toxicomanes qui sont traités à l'extérieur de leur milieu recommencent à consommer quand ils retournent chez eux. Cela nous ramène à la question des meilleures pratiques et à ce qui pour moi devient de plus en plus important, à savoir que les politiques gouvernementales concernant les enfants devraient développer l'autonomie des familles. Nous devrions nous préoccuper d'aider les familles à s'occuper de leurs enfants parce qu'elles peuvent le faire mieux que l'État, si je puis dire. L'État n'est pas un bon parent.

In terms of the work that has been done in the drug treatment programs, how do you strengthen the family to receive the child back? Have you any comments on that?

Mr. Conn: Yes, that is an excellent point. As I mentioned, in terms of the NNADAP review, among other reviews, there has been a strong recommendation to look at the needs beyond the individual, to the individual's family and community setting in terms of residential treatment. You raised the valid point that it is often difficult to remove a person from a community, put them through a treatment process and then send them back to the same environment. Hence, we see the shift to community-based supports, family centres and supports to look at the needs of the entire family and ultimately the community. We see many land-based projects, including camps, where extended families are brought together to provide the necessary support. There are broader activities in terms of supporting the needs of the community and the family as a whole.

We are also aware of many interesting projects supported by the Aboriginal Healing Foundation in terms of bringing together individuals, families and communities as a whole. It takes a community of support to heal individuals. We see a shift occurring, in that you cannot necessarily isolate an individual in terms of his or her needs for healing.

Senator Pearson: That is encouraging because that shift is fairly recent. For people who look at public policy, there is an interesting book, edited by a man named Potter, on the making of public policy that identifies the problem. However, at one stage in the process one must look at best practices before investing a huge amount in a fully blown policy. One must look at what works, what does not work, and how to evaluate that. I am encouraged by that and by the fact that it looks like you are getting some better indicators to evaluate the Aboriginal Head Start Program. I will be interested to see what they are when you feel free to share them.

Mr. Rocan: I wish to mention as well that in relation to the community programs that I mentioned, for example, the Canada Prenatal Nutrition Program, strengthening the family is part of that program as well. Women who are at risk come to access services. They have access to nutrition counselling, as well as personal counselling, parenting skills, many things that obviously should help to strengthen the family. A few years ago, that program was expanded to include fetal alcohol syndrome and fetal alcohol effects as well. Again, those initiatives are targeted at strengthening the family and the life skills required.

Senator Pearson: I am always wary, and in fact the research is beginning to show, that some of these parenting programs that have been put together for all kinds of populations do not necessarily work because what you are looking at is the whole family context. People will do a better job if some of the other pressures in their lives are addressed, and there sometimes needs to be a shift of focus. If you think you have delivered a parenting program, I do not think you may have actually done what you think you are doing because that is what the research is telling us,

Dans le cas des programmes de désintoxication, comment préparez-vous la famille à retrouver son enfant? Avez-vous des commentaires à faire à ce sujet?

M. Conn: Oui, c'est une excellente question. Comme je l'ai dit, dans le cadre de l'examen du Programme national de lutte contre l'abus de l'alcool et des drogues chez les Autochtones, il a été fortement recommandé d'examiner, dans le cas des traitements en établissement, non pas seulement les besoins du toxicomane, mais ceux de la famille et du milieu. Vous avez souligné le fait qu'il est souvent difficile de sortir quelqu'un de son milieu, de lui offrir un traitement et de le retourner chez lui. On commence à préconiser qu'il y ait du soutien dans la communauté, des centres familiaux et des services pour répondre aux besoins de toute la famille, et même de la communauté. Il y a beaucoup de projets sur le terrain, y compris des camps, dans le cadre desquels on invite la famille élargie à apporter le soutien nécessaire. On organise des activités plus générales pour répondre aux besoins de la communauté et de la famille.

Nous savons qu'il y a beaucoup de projets intéressants financés par la Fondation pour la guérison des Autochtones dans le but de réunir les gens, les familles et les communautés. Il faut beaucoup de soutien pour aider les gens à guérir. On commence à se rendre compte qu'on ne peut pas nécessairement traiter une personne en l'isolant.

Le sénateur Pearson: C'est encourageant parce que le changement est assez récent. Pour ceux qui s'intéressent à la politique d'intérêt public, un dénommé Potter a publié un livre intéressant sur l'élaboration de la politique d'intérêt public à ce sujet. Cependant, à un moment donné, il faut examiner les meilleures pratiques avant d'investir énormément dans une vaste politique. Il faut examiner ce qui fonctionne, ce qui ne fonctionne pas et comment évaluer la chose. Cela m'encourage, ainsi que le fait que vous semblez avoir de meilleurs indicateurs pour évaluer le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. J'aimerais bien les connaître quand vous serez en mesure de les expliquer.

M. Rocan: J'aimerais aussi signaler que l'aide à la famille est aussi un aspect du Programme canadien de nutrition prénatale dont j'ai parlé. Les femmes à risque viennent consulter. Elles peuvent obtenir des conseils sur la nutrition, la façon de régler leurs problèmes personnels, l'éducation des enfants et bien d'autres choses, ce qui devrait aider la famille. Depuis quelques années, ce programme s'occupe aussi du syndrome d'alcoolisme fœtal et des effets de l'alcool sur le fœtus. Ces mesures visent à aider la famille et à favoriser l'autonomie fonctionnelle.

Le sénateur Pearson: Je suis toujours prudente et, en fait, les recherches ont commencé à montrer que certains des programmes offerts à différents groupes sur le métier de parent ne donnent pas nécessairement les résultats escomptés parce qu'il faut tenir compte de tout le contexte familial. Les gens seraient de meilleurs parents s'ils réglaient les autres problèmes auxquels ils font face, et il faut parfois rajuster les priorités. Un programme sur les responsabilités familiales n'atteint donc pas nécessairement l'objectif visé, d'après ce qu'indiquent les recherches.

that is, that they do not actually work as well as people think they do. However, if you have helped that family to reduce the chaos of their living environment, then you may have done much more for enabling them to be the kind of parents they want to be than by telling them what they should do. I am encouraged, on the whole, by some of the things you are saying.

Senator Tkachuk: I have a follow-up question on the \$1.3 billion. Could you break that down per province when you send the information? You said you would look back 20 years, as to what that number could have been. It would be helpful to us if you could also break it down by province.

The Acting Chairman: There being no other questions, I thank you for your presentation here today and for the time you spent preparing the presentation.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, March 6, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 5:55 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: This committee is not only involved in studying issues, but also it is developing an action plan for change on urban Aboriginal issues. I understand that the primary focus of the Department of Indian Affairs and Northern Development is on reserve, but the majority of Aboriginal people live off reserve. We have to sit down and have some good discussions on the responsibilities of the department toward people moving into the cities.

I have personal experience with that because I have grandchildren who live off reserve. I should like to know what is the responsibility of the Department of Indian Affairs and Northern Development once a person leaves the reserve and moves into the city.

[*Translation*]

Ms Chantal Bernier, Assistant Deputy Minister, Socio-economic Policy and Programs, Indian Affairs and Northern Development: Thank you, Madam Chair, for the opportunity to be here on behalf of Indian and Northern Affairs Canada. You have heard from other departments — Statistics Canada, Human Resources Development Canada, and Canadian Heritage, to name a few.

Cependant, si on aide la famille à mieux s'organiser, les parents assumeront mieux leur rôle que si on leur dit quoi faire. Dans l'ensemble, vos propos m'encouragent.

Le sénateur Tkachuk: J'ai une question complémentaire à poser au sujet du 1,3 milliard de dollars. Pourriez-vous nous indiquer les chiffres par province quand vous nous enverrez les données? Vous avez dit que vous nous enverriez les chiffres des 20 dernières années. Il serait utile que vous les ventilliez par province.

Le président suppléant: Comme il n'y a pas d'autres questions, je vais vous remercier de la présentation que vous avez faite aujourd'hui et du temps que vous avez consacré à la préparer.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 6 mars 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 17 h 55 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Le comité est chargé non seulement d'étudier les problèmes, mais aussi d'élaborer un plan d'action visant à remédier aux problèmes auxquels font face les Autochtones en milieu urbain. Si je comprends bien, le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien s'occupe d'abord et avant tout des réserves, mais la majorité des Autochtones vivent hors réserve. Nous devons nous asseoir et avoir de bonnes discussions sur les responsabilités du ministère vis-à-vis des personnes qui s'établissent dans des villes.

J'ai une expérience personnelle de cette situation puisque certains de mes petits-enfants vivent hors réserve. J'aimerais bien avoir une idée des responsabilités du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien lorsqu'une personne quitte la réserve pour s'établir dans une ville.

[*Français*]

Madame Chantal Bernier, sous-ministre adjointe, Secteur des programmes et des politiques socio-économiques, Affaires indiennes et du Nord: Madame la présidente, je vous remercie de m'avoir invitée à prendre la parole au nom des Affaires indiennes et du Nord Canada. Vous avez déjà entendu les témoignages des représentants de quelques autres ministères, dont Statistique Canada, le Développement des ressources humaines Canada et le Patrimoine canadien, pour n'en nommer que quelques-uns.

Today I am pleased to add my remarks to this discussion on issues affecting urban Aboriginal youth in Canada.

As you rightly noted, the mandate of INAC relates to two major programs, namely the Indian and Inuit Affairs Program and the Northern Affairs Program.

Today I am going to talk to you about the Indian and Inuit Affairs program, in which our primary responsibility is to First Nations living on-reserve and Inuit.

We recognize that our department's policies have a direct impact on the lives of many young aboriginal people. Our programs and initiatives have led to many improvements in communities across the country, and by working cooperatively with as many groups as possible, we are maximizing our ability to reach aboriginal people all across Canada.

While our programs are aimed specifically at First Nation and Inuit communities, INAC participates in many initiatives with various partners to address broader aboriginal issues.

These partners include leaders in First Nations and Inuit communities, along with other lead federal departments, which administer Aboriginal policy and programs to develop more effective ways of coordinating our activities. We also work with other levels of government, aboriginal businesses, the public and private sectors.

[English]

Before I go on, Madam Chair, I wish to address the issue of portability, which was specifically mentioned in your invitation to come here today. As I mentioned earlier, INAC's mandate lies on reserve, so most of our programs and services are tied to residency on reserve. For example, the housing program is accessible to people living on reserve. However, some programs have to be off reserve, which brings consequences and implications. For example, there is the post-secondary education program, where the students mostly attend institutions off reserve.

I shall move now to programs and projects of the department in relation to children and youth.

[Translation]

I want to talk about youth — clearly a Government of Canada priority, particularly for INAC, as they represent more than 60 per cent of the on-reserve First Nations and Inuit populations.

J'aimerais profiter de cette occasion pour vous faire part de mes commentaires sur les questions touchant les jeunes autochtones des centres urbains au Canada.

Comme vous l'avez bien dit, le mandat des Affaires indiennes et du Nord, est limité à deux grands programmes, c'est-à-dire le Programme des affaires indiennes et inuites, et le Programme des Affaires du Nord.

Aujourd'hui, je vous parlerai du Programme des Affaires indiennes et inuites, dans le cadre duquel nous assumons nos responsabilités principales envers les Inuit et les membres des Premières nations sur réserve.

Nous savons que les politiques de notre ministère ont une incidence directe sur la vie de nombreux jeunes autochtones. Nos programmes et nos projets ont apporté de nombreuses améliorations dans les collectivités autochtones partout au pays et, en travaillant de concert avec le plus grand nombre d'organismes possible, nous maximisons notre capacité à joindre un plus grand nombre d'Autochtones partout au Canada.

Bien que nos programmes visent principalement les collectivités inuites et des Premières nations dans les réserves, nous participons à divers discussions sur les grandes questions autochtones.

Nous le faisons avec des partenaires, ces partenaires comprennent les dirigeants des collectivités inuites et des Premières nations, ainsi que les directeurs généraux dans d'autres domaines. Ensemble, nous visons à élaborer des façons plus efficaces de coordonner nos activités. Nous travaillons également avec les autres niveaux de gouvernements, comme les provinces, et les organisations autochtones des secteurs public et privé.

[Traduction]

Avant d'aller plus loin, madame la présidente, je tiens à dire un mot sur la portabilité, question expressément mentionnée dans l'invitation à témoigner que vous m'avez fait parvenir. Comme je l'ai déjà mentionné, le mandat du ministère vise les populations autochtones dans les réserves. La majorité de nos programmes et de nos services sont donc conditionnels à la résidence dans une réserve. Par exemple, le programme de logement est accessible aux personnes vivant dans des réserves. Cependant, certains programmes doivent être offerts hors réserve, ce qui a des conséquences et des répercussions. Je songe par exemple au programme d'éducation postsecondaire, dans le cadre duquel la plupart des étudiants fréquentent des établissements hors réserve.

Je tiens maintenant à faire état de programmes et de projets du ministère à l'égard des enfants et des adolescents.

[Français]

J'aimerais vous parler des jeunes, qui sont une des grandes priorités du gouvernement du Canada et plus particulièrement des Affaires indiennes et du Nord Canada, car ils forment près de 60 p. 100 de la population des collectivités inuites et des réserves indiennes.

[English]

Ms Bernier: I wish to speak to you about youth, one of the highest priorities of this government and of the department. They form 60 per cent of Inuit and First Nations communities. I shall first speak about youth and then about our programs relating to education.

[Translation]

Madam Chair, the early years in children's lives are critical to their growth and well-being and lay the foundation for their future participation in learning and work. The Speech from the Throne acknowledges that a strong head start in life will help to create stronger First Nations communities, and this has been reflected in the December 2001 budget.

The Government of Canada recently undertook to improve and expand programs that support early childhood development, to reduce the number of newborns affected by fetal alcohol syndrome, and to do more to meet the special needs some aboriginal children have in school. Over the next two years, an additional \$100 million will be provided to enhance programs such as child care and head start.

We believe that the best way to achieve improvements and quality of life for First Nations and Inuit is to provide them with the tools and resources they need. These tools include everything from a good education system to policies and programs.

[English]

This brings me to education. Since we recognize that First Nations communities must have ready access to necessary resources and tools to develop prosperous economies, we believe that primary among these is a well-educated population. One important part of our mandate involves funding First Nations to provide elementary and secondary education for students living on reserve, education comparable to that received by other children in Canada.

Some children face special learning challenges in school because of physical, emotional or developmental barriers to learning. They can include the ongoing impacts of fetal alcohol syndrome and fetal alcohol effects. To support children living on reserve who have special needs at school, funding will be increased by \$60 million over the next two years.

Today, 98 per cent of schools on reserve are administered by First Nations, and enrolment is up by 11 per cent. Although there has been significant progress, there is still an unacceptable gap. For example, in the 1996 census, the most recent census from which information is available, we learn that 29 per cent of status Indians between the ages of 15 and 24 have completed high school compared with 38 per cent of Aboriginal people off reserve and 57 per cent of other Canadians.

[Traduction]

Mme Bernier: J'aimerais vous parler des jeunes, qui sont une des grandes priorités du gouvernement du Canada et plus particulièrement d'Affaires indiennes et du Nord Canada, car ils forment près de 60 p. 100 de la population des collectivités inuites et des réserves indiennes. Je vais d'abord vous parler des jeunes et ensuite de nos programmes dans le domaine de l'éducation.

[Français]

Madame le présidente, il est clairement établi et démontré que les premières années de la vie d'un enfant sont cruciales à son développement ultérieur pour sa croissance, à son bien-être, à sa capacité à apprendre et à travailler. Dans le discours du Trône, le gouvernement a reconnu qu'un bon départ dans la vie aide à édifier des collectivités autochtones plus dynamiques, et le budget de décembre 2001 reflète cette réalité.

Le gouvernement a récemment commencé à améliorer et à élargir les programmes qui soutiennent le développement de la petite enfance afin de réduire le nombre de nouveaux-nés atteints du syndrome d'alcoolisme foetal et de mieux répondre aux besoins de certains enfants autochtones en matière d'éducation. Au cours des deux prochaines années, nous affecterons 100 millions de dollars de plus à divers programmes de garde et d'aide préscolaire aux Autochtones.

Nous croyons que la meilleure façon d'améliorer la qualité de vie des Inuit et des membres des Premières nations est de leur fournir les outils et les ressources dont ils ont besoin. Ces outils sont variés et comprennent autant un bon système d'éducation que des politiques et des programmes adaptés.

[Traduction]

Cela m'amène à vous parler d'éducation. Puisque nous savons tous que les collectivités autochtones doivent avoir accès aux ressources et aux outils dont elles ont besoin pour édifier une économie prospère, nous croyons que nos populations instruites constituent le plus important de ces outils. Un volet important de notre mandat porte sur le financement de l'éducation primaire et secondaire des élèves habitant dans une réserve, éducation comparable à celle offerte par les gouvernements territoriaux et provinciaux au reste de la population canadienne.

Certains enfants ont des difficultés d'apprentissage en raison de problèmes physiques, émotifs ou liés au développement, dont les effets pernicioeux du syndrome d'alcoolisme foetal. Conséquemment, afin d'aider les enfants qui habitent dans une réserve et qui ont des difficultés d'apprentissage, nous augmenterons le financement des programmes afférents de 60 millions de dollars au cours des deux prochaines années.

Aujourd'hui, 98 p. 100 des écoles situées dans une réserve sont administrées par les Premières nations. Le nombre d'élèves inscrits à l'école primaire et secondaire a augmenté de 11 p. 100. Bien que ces progrès soient significatifs, le taux de scolarisation des Autochtones accuse encore un retard inacceptable. Par exemple, selon le recensement de 1996, qui est le plus récent à nous fournir des données, 29 p. 100 des Indiens inscrits âgés entre 15 et 24 ans ont terminé leurs études

Fewer than 2 per cent of Aboriginal people are university graduates, compared with 6 per cent of the non-Aboriginal population.

Aboriginal people between 25 and 34 are only two thirds as likely to have a post-secondary certificate, diploma or degree. Only one third is likely to graduate from university and nearly twice as likely not to complete high school compared to the non-Aboriginal population.

Still, there are some positive trends that we can build on. For example, Aboriginal people also have a greater tendency to go back to school. Ten per cent of Aboriginal people between the ages of 25 and 34 were full-time students, compared to 7 per cent in the non-Aboriginal population. There has also been a steady increase in the number of status Indians enrolled in post-secondary institutions, from 14,000 in 1987-1988 to 27,000 10 years later.

It is also important to know that 77 per cent of recent graduates began working right out of school.

Last year, the budget for our department's post-secondary education program was close to \$300 million. In addition, there is significant private-sector sponsorship, which awards 400 grants totalling about \$2 million. The reason for this is simple: The interest of private-sector sponsors has grown exponentially.

[Translation]

I shall now turn to employment programs and initiatives.

Madam Chair, the Speech from the Throne links Aboriginal prosperity with the prosperity of all Canadians and reinforces the Government of Canada's belief that securing a better future for First Nations and Inuit will benefit all Canadians. It will lead to stronger economies both locally and nationally and will encourage investment and economic growth.

While I recognize that you have already heard from Statistics Canada, I would like to highlight a few facts that continuously guide us in the department.

First of all, the labour force participation rate in 1996 was 66 per cent for non-Aboriginal people, 52 per cent for on-reserve Indians and 60 per cent for Inuit.

Over the period of 1985-1995, the average individual income of non-aboriginal Canadians increased to \$25,452 compared to \$18,809 for Aboriginal Canadians as a whole, \$12,397 for on-reserve Indians and \$16,743 for Inuit.

secondaires, comparativement à 38 p. 100 chez les autres Autochtones et à 57 p. 100 chez les autres Canadiens et Canadiennes.

Moins de 2 p. 100 des Autochtones ont un diplôme universitaire alors que ce taux est de 6 p. 100 dans la population non autochtone.

Comparativement à la population non autochtone du même âge, les deux tiers des Autochtones âgés entre 25 et 34 ans ont un certificat ou un diplôme d'études postsecondaires et le tiers d'entre eux termineront des études universitaires. De plus, les Autochtones seront deux fois plus nombreux à décrocher au secondaire.

Toutefois, nous sommes encouragés par certaines tendances positives. Par exemple, les Autochtones sont plus enclins à retourner sur les bancs d'école à l'âge adulte que les non-Autochtones. À l'heure actuelle, 10 p. 100 des Autochtones âgés entre 25 et 34 ans sont aux études à temps plein par rapport à 7 p. 100 des non-Autochtones. Nous avons aussi constaté une augmentation régulière du nombre d'Indiens inscrits à un collège ou à une université, lesquels sont passés de 14 000 en 1987-1988 à 27 000 dix ans plus tard.

Je tiens à souligner que 77 p. 100 des récents diplômés ont trouvé un emploi immédiatement après leurs études.

L'an dernier, le budget du ministère pour le Programme d'enseignement postsecondaire était d'environ 300 millions de dollars. De plus, le secteur privé commandite divers programmes d'études postsecondaires, lesquels octroient 400 bourses d'une valeur totale d'environ 2 millions de dollars. Cette croissance spectaculaire s'explique par la multiplication du nombre de commanditaires du secteur privé.

[Français]

Je vais passer maintenant aux programmes et projets d'emploi.

Madame la présidente, dans le discours du Trône, le gouvernement a lié la prospérité des Autochtones à celle des autres Canadiennes et Canadiens, car nous sommes convaincus qu'un meilleur avenir pour les Inuit et les membres des Premières nations bénéficiera à tous les Canadiens et Canadiennes. Il ouvrira la voie à des économies locales et nationale plus dynamiques et encouragera les investissements et la croissance économique.

Je sais que vous avez déjà entendu certains chiffres de la part de Statistique Canada, mais j'aimerais néanmoins souligner quelques faits qui guident les efforts de notre ministère.

D'abord, le taux de participation de la population active de 1996 était de 66 p. 100 pour les non-Autochtones, de 52 p. 100 pour les Indiens inscrits vivant dans une réserve et de 60 p. 100 pour les Inuit.

Au cours de la période de 1985 à 1995, le revenu moyen des non-Autochtones est passé à 25 452 \$ comparativement à 18 809 \$ pour les Autochtones en général et 12 397 \$ pour les Indiens inscrits vivant dans une réserve et à 16 743 \$ pour les Inuit.

The Aboriginal working age population (ages 15-64) is expected to grow by 72 per cent between 1991 and 2016, compared to only 23 per cent for non-Aboriginal Canadians.

These statistics demonstrate the economic and labour market disparities between Aboriginal and non-Aboriginal people, as well as the growing importance of Aboriginal youth as a percentage of the Canadian labour force. To help bridge the gap, the department has several initiatives for First Nations and Inuit designed to support increased participation in the labour market and enhance economic development.

INAC administers the First Nations and Inuit Youth Employment Strategy, with an annual budget of \$24 million. Its aim is to help First Nations and Inuit youth gain skills and work experience to make a successful transition from school to the work force. Since the Strategy began in 1996, it has helped over 90,000 First Nations and Inuit youth gain skills and work experience.

In 2000-2001, this Strategy created opportunities for over 24,000 First Nations and Inuit youth through INAC's five programs, with more than 600 First Nations and Inuit organizations designing and implementing projects in their communities.

This Strategy also helped create over 7,000 summer jobs; led to more than 7,000 First Nations and Inuit youth attending science and technology camps; supported over 4,000 students participating in on-reserve cooperative education programs; enabled more than 1,200 unemployed, out-of-school youth to accept 6- to 9-month work placements linked to personal learning plans; and provided counselling to more than 4,000 First Nations and Inuit youth entrepreneurs.

The goal of this last program, Madam Chair, is to foster entrepreneurial spirit among First Nations and Inuit youth, help them get started and then allow them to direct their growth as they see fit.

As well, there is the department's Aboriginal Workforce Participation Initiative, initially launched in 1991 but renewed and enhanced in 1996. It works to facilitate partnership among stakeholders, that is, Aboriginal communities, businesses and organizations; public and private corporations; all levels of government; industry and trade associations; professional associations; labour unions; and educational institutions. In other words, the purpose of all this is to facilitate access to work.

The AWPI has visited communities, spoken to youth groups and participated in career fairs as part of a strategy to help aboriginal youth make the right educational and career choices. AWPI has also worked with employers, not only to make them aware of the growing Aboriginal labour force, but to encourage them to adopt youth-oriented practices such as mentoring, summer employment initiatives and work experience programs.

On estime que la population autochtone en âge de travailler, c'est-à-dire âgée entre 15 et 64 ans, devrait augmenter de 72 p. 100 entre 1991 et 2016 comparativement à seulement 23 p. 100 chez les non-Autochtones.

Ces statistiques démontrent, d'une part, les écarts de revenus et d'emplois importants et, d'autre part, une croissance toute aussi importante dans la jeunesse autochtone au sein de la population active du Canada. Afin de combler l'écart, le ministère a mis sur pied plusieurs projets pour aider les Inuit et les membres des Premières nations à participer davantage au marché du travail et à augmenter la croissance économique.

Le ministère administre la Stratégie d'emploi pour les jeunes Inuits et des Premières nations dont le budget annuel est de 24 millions de dollars. L'objectif de cette stratégie est d'aider les jeunes des Premières nations et les jeunes Inuit à acquérir de l'expérience et des compétences professionnelles afin de réussir la transition entre l'école et le marché du travail. Depuis sa mise en œuvre en 1996, la Stratégie a aidé plus de 90 000 jeunes inuits et des Premières nations à acquérir des compétences ou de l'expérience professionnelles.

En 2000-2001, plus de 600 organismes des Premières nations et organismes inuits ont conçu et mis en place des projets communautaires dans le cadre des cinq programmes de cette stratégie, donnant ainsi une chance de travailler à plus de 24 000 jeunes des Premières nations et jeunes inuits.

En tout, cette stratégie a créé plus de 7 000 emplois d'été; permis à plus de 7 000 jeunes des Premières nations et jeunes inuits de fréquenter des camps d'été en sciences et en technologie; permis à plus de 4 000 étudiants de prendre part à des programmes d'éducation coopérative dans les réserves; permis à plus de 1 200 jeunes décrocheurs au chômage d'obtenir un emploi d'une durée de six à neuf mois dans le cadre de leur plan d'apprentissage personnel; et finalement, fourni des conseils à plus de 4 000 jeunes entrepreneurs des Premières nations et inuits.

Madame la présidente, les objectifs de ce dernier programme sont de favoriser l'esprit d'entrepreneuriat chez les jeunes autochtones, de les aider à démarrer une entreprise et de leur permettre de diriger leur croissance comme bon leur semble.

Le ministère a également mis sur pied l'Initiative sur la participation des Autochtones au marché du travail (IPAMT) en 1991 puis nous l'avons améliorée et relancée en 1996. Ce programme facilite l'établissement de partenariats entre les parties intéressées, c'est-à-dire les collectivités, les entreprises et les organismes autochtones; les sociétés publiques et privées; les divers ordres de gouvernement; les associations de commerce et de diverses industries; les associations professionnelles; les syndicats et les organismes d'enseignement. Tout cela dans le but de faciliter l'accès, autrement dit, au travail.

Les responsables de l'IPAMT ont visité les collectivités, ils ont parlé à des groupes de jeunes, ils ont participé à des foires d'emplois pour aider les jeunes autochtones à prendre de bonnes décisions en matière d'éducation et de carrière. Ils ont également travaillé auprès des employeurs, non seulement pour les sensibiliser à la croissance de la main-d'œuvre autochtone, mais aussi pour les encourager à adopter leurs pratiques pour qu'elles

This helps build stronger, healthier, more self-reliant communities and complements other federal employment and economic development programs.

I must say that when I meet business people, their comments on this AWPI initiative are always very favourable.

[English]

I should now like to move to economic development initiatives. Honourable senators, the Government of Canada is committed to supporting the economic development and self-sufficiency of First Nations communities, and we are working to ensure that basic needs are met for jobs, health, education, housing and infrastructure.

INAC has increased economic development funding five-fold in the last two years, to reach \$125 million, which has brought unparalleled support from the private sector, First Nations and Inuit communities, and other governments, and leverage around \$400 million in economic activity.

To date this fiscal year, we have invested \$63 million in 242 economic development projects. The ventures, which range in scope from dental clinics to large-scale irrigation projects, are supported through five economic development programs. With Aboriginal entrepreneurship growing at twice the rate of the national average, there are now 20,000 Aboriginal businesses across the country.

Recently, more than 150 Aboriginal youth came together from across Canada to discuss the national Aboriginal youth strategy. It took place over a weekend, and they all fully participated, which is a sign of their keenness to define a better future for themselves. They did so at the invitation of federal, provincial and territorial Aboriginal leaders. These federal, provincial, territorial Aboriginal meetings, in short FPTA, provide a forum to encourage meaningful dialogue with leaders of the five national Aboriginal organizations. Participants raised for future discussion a number of key priorities, primarily in the areas of culture and language, education, leadership and social issues.

[Translation]

Let me now turn to housing and infrastructure. As important as healthy economies are, healthy communities are just as critical. Safe housing and infrastructure can help to create the right conditions for raising healthy First Nations and Inuit youth.

soient plus axées vers les jeunes, comme des programmes de mentorat, d'emplois d'été ou d'expérience en milieu de travail. Ce programme aide à édifier des collectivités plus dynamiques, plus saines et plus autosuffisantes tout en complétant les divers autres programmes fédéraux de création d'emplois et de développement économique.

Je dois dire en passant que lorsque je rencontre des gens d'affaires leurs commentaires sur cette initiative, l'IPAMT, sont toujours très favorables.

[Traduction]

Je tiens maintenant à dire un mot des projets de croissance économique. Honorables sénateurs, le gouvernement du Canada est déterminé à appuyer le développement et l'autosuffisance économiques des collectivités autochtones, et nous travaillons de façon à répondre à leurs besoins fondamentaux en matière d'emplois, de santé, d'éducation, de logement et d'infrastructure.

À cette fin, le ministère a quintuplé les fonds affectés au développement économique qui ont atteint 125 millions de dollars au cours des deux dernières années. Ce projet a reçu un appui inégalé de la part du secteur privé, des collectivités inuites et autochtones ainsi que des autres ordres de gouvernement. Grâce à l'effet de levier, près de 400 millions de dollars ont été investis dans des activités de croissance économique.

Jusqu'à ce jour, au cours de l'exercice financier actuel, le ministère a investi 63 millions de dollars dans 242 projets de croissance économique. Ces projets, qui vont de l'établissement de cliniques dentaires à la mise en œuvre de vastes travaux d'irrigation, sont entrepris dans le cadre de cinq programmes de croissance économique. Le taux de croissance de l'entrepreneuriat autochtone est deux fois plus élevé que la moyenne nationale, et on compte actuellement plus de 20 000 entreprises autochtones en exploitation.

Ces derniers temps, on a invité plus de 150 jeunes Autochtones des quatre coins du Canada à se réunir pour discuter de la Stratégie pour les jeunes Autochtones. La rencontre a eu lieu la fin de semaine, et tous y ont participé, ce qui démontre bien leur volonté de se définir un avenir meilleur. Ils sont venus à l'invitation des dirigeants des gouvernements fédéral, provinciaux, territoriaux et autochtones. Ces rencontres fédérales, provinciales, territoriales et autochtones favorisent le dialogue avec les dirigeants des cinq plus importants organismes autochtones nationaux. Les participants ont soulevé un certain nombre de questions dont ils aimeraient discuter dans les domaines de la culture, de l'éducation, de la direction et des enjeux sociaux.

[Français]

J'aimerais passer maintenant au logement et l'infrastructure. La santé des collectivités est tout aussi importante que celle de l'économie. Des logements salubres et une infrastructure adéquate sont nécessaires pour élever des enfants en santé dans les collectivités inuites et autochtones.

By working in partnership with the Canadian Mortgage and Housing Corporation, with First Nations and Inuit communities, and with thousands of other organizations, the department has achieved great progress in this area. Although a great deal remains to be done.

Between 1995-1996 and 2000-2001, the number of houses has risen by 14.9 per cent and the number of houses considered to be inadequate condition has increased from 39,000 to 50,000. The department now spends approximately \$138 million annually to support First Nations housing on reserves. To maximize the impact of this investment we partner with other groups such as CMHC, Health Canada, HRDC and Natural Resources Canada.

There have also been significant improvements in many areas. We continue to work with First Nations and with other groups such as Health Canada to expand and enhance the training of plant operators and the upgrading of older facilities to help ensure the safety of water supplies for communities.

Madam Chair, recent changes in the department are allowing us to follow through on all of our Throne Speech commitments. We now have in place a renewed and revitalized organization in which social programs are designed to ensure that programs and services will reach those in greatest need — taking into account program redesigns in the provinces — and put expenditures on a sustainable track.

The examples I have outlined today demonstrate how our department is working actively with First Nations and Inuit communities towards a prosperous future for their children.

It is our belief that partnership is a key strategy in preparing youth to successfully contribute to their communities. Alternatively the Strategy will better prepare those who, for whatever reason, decide to move away from their home communities and pursue prosperity elsewhere.

[English]

The Chairman: Thank you for a very interesting presentation.

Can you explain the rationale for the federal government's current policy that its responsibility, with a few exceptions, extends only to Indian people resident on reserve?

Ms Bernier: The limitation is only for Indian and Northern Affairs Canada. Other departments, for example, HRDC, has programs that extend to Aboriginal people off reserve. It is only our department whose mandate is confined to reserves.

The Chairman: You still have not answered my question. What is your current policy that your department's responsibility, with a few exceptions, extends only to Indian people resident on reserve?

De concert avec la Société canadienne d'hypothèques et de logement, les collectivités inuites et autochtones de même que de nombreux autres organismes, le ministère a fait des progrès remarquables dans ce domaine, bien qu'il reste beaucoup à faire.

Entre 1995-1996 et 2000-2001, le nombre de logements a augmenté de 14,9 p. 100 et le nombre de logements jugés adéquats est passé de 39 000 à 50 000. Le ministère dépense près de 138 millions de dollars chaque année pour le logement dans les réserves indiennes. Afin de maximiser l'incidence de ses investissements, le ministère a conclu des partenariats avec d'autres groupes et organismes, dont la Société canadienne d'hypothèques et de logement, Santé Canada, Développement des ressources humaines Canada, et Ressources naturelles Canada.

Nous avons également apporté des améliorations dans d'autres domaines. Nous continuons à travailler avec les Premières nations et d'autres organismes, dont Santé Canada, pour élargir et améliorer la formation du personnel des usines de traitement d'eau ainsi que pour moderniser des installations vieillottes afin d'assurer la sécurité de l'approvisionnement en eau des collectivités.

Madame la présidente, le ministère met tous ses efforts à la réalisation des engagements pris dans le discours du Trône. Notre ministère est désormais une organisation renouvelée et revitalisée où les programmes et les services sociaux sont repensés à l'intention de ceux qui en ont le plus besoin, en tenant compte des particularités de ces besoins, des modifications apportées aux programmes provinciaux et des exigences de viabilité des investissements.

Les exemples que je viens de vous donner démontrent que notre ministère travaille activement avec les collectivités inuites et autochtones pour assurer à leurs enfants un avenir prospère.

Nous sommes convaincus que le partenariat est l'élément clé qui permettra aux jeunes de contribuer à la vie de leurs collectivités. De plus, cet élément préparera mieux les jeunes qui, pour une raison ou une autre, décideront de quitter leur collectivité natale pour se tailler un brillant avenir.

[Traduction]

La présidente: Merci de cet exposé des plus intéressants.

Pouvez-vous justifier la politique actuelle du gouvernement fédéral selon laquelle, à quelques exceptions près, seuls les Indiens vivant dans des réserves relèvent de sa responsabilité?

Mme Bernier: La restriction ne vise qu'Affaires indiennes et du Nord Canada. D'autres ministères, par exemple DRHC, offrent des programmes destinés aux Autochtones hors réserve. Il n'y a que notre ministère dont le mandat se limite aux seules réserves.

La présidente: Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Comment expliquer votre politique actuelle selon laquelle, à quelques exceptions près, les responsabilités de votre ministère se limitent aux seuls Indiens vivant dans des réserves?

Ms Bernier: That is a good question. It is an issue of the machinery of government. The way that the federal government has presently divided its overall responsibility for Aboriginals in Canada is to have given to Indian and Northern Affairs, on the basis of the Indian Act, because it is the Indian Act that is our enabling legislation — so on the basis of the Indian Act our minister only has jurisdiction for Indians on reserve. It is not a policy. It is based on the act that has set up the department.

Certainly one could consider other machinery of government possibilities. One could consider, for example, that it would be better that our department also cover Aboriginal people off reserve. One could consider that on the contrary it should remain as it is and perhaps the federal government would want to change the way the other departments are providing services to Aboriginal people off reserve and do a different arrangement with the provinces.

There are quite a few permutations for that. The reason our department at the moment is set up like that is that we apply the Indian Act. We are responsible for the Indian Act, and the Indian Act, as you know, is confined to reserves.

The Chairman: Are you telling me that even though a person is born a status Indian — and I do not like to use the term “Indian” because it is generic and to me it is very derogatory — and does not live on reserve the department has reneged on its responsibility to that person who has moved from the reserve into a community? The department is denying that person their human rights under the Indian Act because they do not live on reserve. Is that what you are telling me?

Ms Bernier: The way that the federal government has divided responsibility for Aboriginal people, yes, once a status Indian moves from the reserve to, for example, Winnipeg, that individual would then receive services from either the Province of Manitoba and/or HRDC, which does have programs for status Indians off reserve.

The Chairman: The department has then reneged on its responsibility to a person who has a birthright that the Department of Indian Affairs is responsible for. That is what you are telling me. Who made that policy?

Ms Bernier: It is not a policy. It is the way the enabling legislation of the Department of Indian and Northern Affairs is drawn.

It defines the responsibilities of our minister as they apply to Indians on reserve. As I said, certainly, that is an issue for debate. I see your point and I can see how one could put a very valid argument forward for reconsidering that. I also see arguments for the way it is now. I am not taking a side one way or the other. I am saying that this is how the federal government thought, that it was better to divide it that way, so that INAC would have responsibility on reserve, allowing us to have a coherent approach on reserve, and that Aboriginal people off reserve would either get services from the provinces or from other departments who do have a pan-Aboriginal program.

Mme Bernier: C'est une bonne question. C'est l'appareil gouvernemental qui est en cause. Suivant l'organisation actuelle de ses responsabilités générales, vis-à-vis des Autochtones du Canada, le gouvernement fédéral a, conformément à la Loi sur les Indiens, qui est notre loi habilitante, cédé des responsabilités à Affaires indiennes et du Nord Canada — selon la Loi sur les Indiens, notre ministre est responsable uniquement des Indiens vivant dans des réserves. Ce n'est pas une politique. Le principe s'inspire de la loi qui est à l'origine du ministère.

On pourrait certes envisager d'autres possibilités d'organisation gouvernementale. Par exemple, d'aucuns pourraient croire qu'il vaudrait mieux que notre ministère s'occupe aussi des Autochtones hors réserve. D'autres pourraient soutenir au contraire que le statu quo est préférable et que le gouvernement fédéral pourrait peut-être apporter des modifications à la façon dont les autres ministères offrent des services aux Autochtones hors réserve et conclure une entente différente avec les provinces.

Il y a beaucoup de permutations possibles. S'il est aujourd'hui constitué de cette façon, c'est que notre ministère applique la Loi sur les Indiens. Nous sommes responsables de la Loi sur les Indiens, laquelle, comme vous le savez, ne vise que les réserves.

La présidente: Êtes-vous en train de me dire que le ministère a renoncé à ses responsabilités vis-à-vis d'un Indien inscrit à la naissance — et je n'aime pas le mot «Indien» qui est générique et que je considère comme très méprisant — s'il ne vit pas dans une réserve, s'il a quitté une réserve pour aller vivre dans une collectivité? Le ministère nie à cette personne les droits humains que lui confère la Loi sur les Indiens du seul fait qu'elle ne vit pas dans une réserve. Est-ce bien ce que vous êtes en train de me dire?

Mme Bernier: Selon la répartition actuelle des responsabilités vis-à-vis des Autochtones, il est vrai que l'Indien inscrit qui quitte une réserve pour aller s'établir, par exemple, à Winnipeg recevra désormais des services de la part du Manitoba ou de DRHC, qui mettent des programmes à la disposition des Indiens inscrits hors réserve.

La présidente: Le ministère des Affaires indiennes a donc renoncé à ses responsabilités vis-à-vis d'une personne qui, par sa naissance, relève de lui. C'est bien ce que vous me dites. Qui a édicté cette politique?

Mme Bernier: Ce n'est pas une politique. C'est ainsi que la loi habilitante du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien est faite.

Elle définit les responsabilités du ministre concernant les Indiens vivant dans les réserves. Comme je l'ai indiqué, il s'agit à coup sûr d'une question qui se prête à la discussion. Je vois ce que vous voulez dire, et je conçois qu'on puisse avancer des arguments très solides en vue d'un réexamen de cette situation. À mes yeux, certains arguments militent toutefois en faveur du statu quo. Je ne prends pas parti. Tout ce que je dis, c'est que le gouvernement fédéral a décidé qu'il valait mieux répartir les pouvoirs de cette façon, de façon qu'AINC assume la responsabilité des Autochtones vivant dans des réserves, ce qui lui permet de recourir à une approche cohérente pour les réserves. Quant aux

The Chairman: It interests me that you say "other Aboriginal people." The minute Aboriginal people leave the reserve, they have lost their birthright.

Ms Bernier: I would not say that. I would say that, from a bureaucratic point of view, yes, they are outside our mandate.

The Chairman: They have lost their birthright.

Senator Sibbeston: Ms Bernier's information has been interesting, but I do note that it is mostly about Indian people on reserve, and Inuit people. Basically, Ms Bernier has outlined programs that are available to Aboriginal peoples on reserve, including the Inuit.

Our study here is on urban Aboriginal peoples. It is like two ships crossing in the night. We are not connecting.

I am concerned that your information, while it is good and interesting, does not meet or deal with the problem or the issues with which we are concerned, which is primarily Aboriginal urban people. In some respects, that is too bad. I do not know if you have helped us very much with the information you provided. We are not talking about the same thing. You are talking about your department, INAC, dealing with people on reserves and Inuit people in the Arctic. We are dealing with urban Aboriginal people.

You say that you are not responsible once people leave a reserve. Maybe that really does indicate clearly the problem, that Indian and Northern Affairs does not deal with Aboriginal peoples in cities and urban settings. It only deals with Aboriginal peoples on reserves and Inuit people up North.

I should like to hear you on that subject, whether you admit to what I have said stated, that we are not connecting and you are not helping us very much.

Ms Bernier: I do see that, and it is important for me to be honest about that.

Quite a few links can be drawn. The first one, as I mentioned, is post-secondary education. Our program helps students, who then go and study in urban centres, most of the time.

There are other impacts. For example, the reasons for migration go directly to our programs — some do and some do not. For example, we know that a very important reason to migrate from the reserve relates to family issues. Lack of proper housing is another reason people migrate toward cities. That is certainly something that my department hears as a sign for

Autochtones hors réserve, ils relèvent des services des provinces ou d'autres ministères dotés de programmes destinés à tous les Autochtones.

La présidente: Il est intéressant de vous entendre parler des «autres Autochtones». Dès l'instant où il quitte une réserve, un Autochtone perd ses droits du sang.

Mme Bernier: Je ne présenterais pas les choses ainsi. Je dirais plutôt que, du point de vue bureaucratique, il échappe à notre mandat.

La présidente: Il a perdu ses droits du sang.

Le sénateur Sibbeston: Mme Bernier nous a fourni des renseignements intéressants, mais je constate qu'ils ont pour l'essentiel trait aux Indiens vivant dans des réserves de même qu'aux Inuits. Essentiellement, Mme Bernier a présenté des programmes offerts aux Autochtones vivant dans des réserves, y compris les Inuits.

Ici, nous nous intéressons aux Autochtones en milieu urbain. On dirait deux navires qui se croisent dans la nuit. Nous n'arrivons pas à établir le contact.

Ce que je crains, c'est que les renseignements que vous nous communiquez, bien qu'ils soient valables et intéressants, ne répondent pas au problème ni aux questions qui nous préoccupent, c'est-à-dire les Autochtones en milieu urbain principalement, ou n'ait aucun rapport avec eux. À certains égards, c'est dommage. J'ignore si les renseignements que vous nous avez fournis nous seront très utiles. Nous ne parlons pas de la même chose. Vous nous parlez de votre ministère, de la façon dont AINC s'occupe des personnes qui vivent dans des réserves et des Inuits de l'Arctique. Nous nous intéressons pour notre part aux Autochtones en milieu urbain.

Vous nous dites ne plus avoir de responsabilités dès l'instant où une personne quitte une réserve. C'est peut-être là le problème, c'est-à-dire qu'Affaires indiennes et du Nord Canada ne s'occupe pas des Autochtones vivant dans des villes et des milieux urbains. Il ne s'intéresse qu'aux Autochtones vivant dans des réserves et aux Inuits vivant dans le Nord.

J'aimerais bien vous entendre à ce sujet et savoir si vous êtes d'accord avec moi pour dire que nous ne nous rejoignons pas et que vous ne nous êtes pas très utile.

Mme Bernier: J'en suis consciente, et je dois être honnête à ce sujet.

On peut établir beaucoup de liens. Le premier, comme je l'ai indiqué, a trait à l'éducation postsecondaire. Notre programme vient en aide aux étudiants qui, la plupart du temps, vont étudier dans des centres urbains.

Il y a d'autres impacts. Par exemple, les causes de la migration sont directement liées à nos programmes — dans certains cas, oui et dans certains autres, non. À titre d'exemple, nous savons que les considérations familiales sont une importante cause de migration des Autochtones vivant dans des réserves. Si les Autochtones migrent vers les villes, c'est aussi en raison de la

improving the housing situation on reserve. That is one link to the urban migration.

A third link is economic development. This is within our mandate. If we could continue to create greater dynamism in Aboriginal economies, if we could continue to support them in overcoming the barriers they face, then we will create job opportunities and economic opportunities on reserve and therefore will allow youth to live where they come from if they so choose.

The other aspect of mobility or impact of our programs on urban Aboriginals is that if they receive a good education on reserve, their options are then much better for a brilliant future anywhere in Canada.

Senator Sibbeston: Maybe INAC should consider the issue of urban Aboriginal peoples. In the Northwest Territories, where I come from, native people have been coming off the land, from living in the bush, as it were, over the last 20 to 40 years and moving into towns. In the south, native peoples are moving from reserves, from rural areas, to cities and urban areas.

It is human agony. It is a process of moving from one way of life to a different way. I call it an agony because it is a process that is often painful. We are studying that. For Aboriginal people in urban settings, there is difficulty in adapting, in changing. Everything is so different in the urban physical setting, in terms of living on streets and in houses. As well, native people often do not have the education and skills for the jobs that are there. What we are seeing is human agony.

I am wondering whether the Department of Indian and Northern Affairs is missing the boat and not doing its job in not paying attention to that area. The result is evident in urban settings, with the gangs, unemployment, violence, crime, poor housing and the sorry state of Aboriginal peoples. This is what we are dealing with. This is what we are trying to find solutions to and trying to deal with.

I wish you could see our point of view, to try to help us. What you have provided is nice, easy, positive information about native people on reserves, but you are not helping us. You have not provided information or focused your attention to the problem we are considering. We are like ships passing in the night; there is a problem.

Ms Bernier: First, as you know, the machinery of government is the prerogative of the Prime Minister. If Indian and Northern Affairs Canada were to change its mandate, it would be because the Prime Minister has so decided. It is not for us to decide.

pénurie de logements adéquats. Notre ministère y voit à coup sûr une raison d'améliorer la situation du logement dans les réserves. C'est donc un lien avec la migration vers les villes.

Un troisième lien concerne le développement économique. Cette question fait partie de notre mandat. En continuant de dynamiser les économies autochtones, et en continuant de les aider à surmonter les obstacles auxquels elles font face, nous créerons des débouchés professionnels et économiques dans les réserves. Les jeunes pourront donc continuer de vivre là où ils sont nés, s'ils le souhaitent.

L'autre aspect de la mobilité ou de l'impact de nos programmes sur les Autochtones vivant en milieu urbain a trait à l'éducation: s'ils obtiennent une bonne éducation dans leur réserve, les jeunes auront de bien meilleures perspectives d'avenir, où que ce soit au Canada.

Le sénateur Sibbeston: Peut-être AINC devrait-il s'intéresser à la question des Autochtones en milieu urbain. Dans les Territoires du Nord-Ouest, dont je viens, des Autochtones qui ont vécu en pleine nature au cours des 20 à 40 dernières années quittent leur région d'attache pour s'établir dans des villes. Au sud, des Autochtones désertent des réserves ou des régions rurales au profit de villes et de centres urbains.

On a affaire à une véritable agonie humaine, au passage d'un mode de vie à un mode de vie différent. Si je parle d'«agonie», c'est parce que la démarche est souvent douloureuse. Nous étudions le phénomène. Les Autochtones ont du mal à changer, à s'adapter au milieu urbain. En milieu urbain, tout est différent, qu'il s'agisse de la vie dans les rues ou dans les maisons. De même, il arrive souvent que les Autochtones n'aient ni la formation ni les compétences requises par les emplois offerts en ville. Nous sommes témoins d'une agonie humaine.

Je me demande si le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien n'est pas en train de rater le bateau, s'il ne néglige pas de faire son travail en ne portant pas intérêt à cette question. Les résultats sont manifestes en milieu urbain. J'en veux pour preuve les gangs, le chômage, la violence, la criminalité, les logements insalubres et l'état désolant dans lequel se trouvent les Autochtones. Voilà le problème auquel nous sommes confrontés. Voilà le problème auquel nous nous attaquons et que nous cherchons à régler.

J'aimerais beaucoup que vous puissiez voir les choses de notre point de vue pour pouvoir nous venir en aide. Vous nous avez fourni de beaux renseignements faciles et positifs sur les Autochtones vivant dans des réserves, mais vous ne nous aidez pas du tout. Vous n'avez pas fourni de renseignements sur le problème que nous étudions et vous n'avez pas non plus ciblé vos interventions en fonction de lui. Nous sommes comme des navires qui se croisent dans la nuit. Il y a un problème.

Mme Bernier: Premièrement, comme vous le savez, l'organisation gouvernementale est la prerogative du premier ministre. Pour qu'Affaires indiennes et du Nord Canada change de mandat, il faudrait que le premier ministre lui-même intervienne. Ce n'est pas à nous que revient le soin de prendre une telle décision.

Second, I have stated the connections that are there, and there are very few. That is why I had to tell you in my opening statement what our mandate is.

One aspect of the support that needs to be given to youth, and fortunately we have the mandate to give it, given your eloquent description of what it is suddenly to find yourself in a big city, having left your community, is through the post-secondary education program.

Ms Caverhill, who is with me here, is the acting director for the learning, employment and human development directorate in my sector. Ms Caverhill could speak more to the support we provide to youth who are attending a university in a big city. We do as much as we can to support them in a holistic fashion. Perhaps I can turn to Ms Caverhill to speak about that.

The Chairman: Before Ms Caverhill speaks on that, I wish to comment on education. First, you do not provide any funding for primary, off-reserve education.

Ms Bernier: No, not off-reserve education.

The Chairman: You do not provide any funding for junior high. The reserve schools have the highest drop-out rate that I know of.

Further, one person that I know of left her reserve to go into Edmonton to take a nursing course. She was born and raised on that reserve, and lived there all her life, but when she went to Edmonton to take her course she had to take a student loan. I understand exactly what you are saying about post-secondary education, but how can they reach post-secondary education without assistance in the earlier grades?

Ms Bernier: We had elementary and secondary education programs.

The Chairman: Only on reserve.

Ms Bernier: No.

The Chairman: Yes. I raised my granddaughter, who was born a treaty Indian from Hobbema, and I was not allowed to get help for her when she went from grade one to grade nine. She then quit school.

Ms Bernier: If the child is put in a provincial school, the provincial school bills us for that child, so we do cover children who reside on-reserve but attend school off-reserve. We do cover tuition costs.

The Chairman: They have to live on reserve, and that is my contention. Her mother passed away and I raised her. I am a Metis. I do not live on a reserve. I would not ever live on a reserve, because to me it is a concentration camp. That is beside the point. I have some strong concerns about education and how you work with the people. Not only that, but many of the jurisdictions have been given over to the band and I would like to

Deuxièmement, j'ai fait état des liens qui existent, et ils sont très peu nombreux. C'est pourquoi j'ai tenu à vous faire part de notre mandat dans mes propos liminaires.

Le programme d'études postsecondaires est l'un des aspects du soutien que nous devons assurer aux jeunes. Heureusement, à la lumière de la description éloquentes que vous avez faite de ce que c'est que de se retrouver dans une grande ville et d'avoir quitté sa communauté, nous avons ce mandat.

Mme Caverhill, qui m'accompagne, est la directrice par intérim de la Direction de l'apprentissage, de l'emploi et du développement de la personne de mon secteur. Elle pourra vous en dire plus au sujet du soutien que nous assurons aux jeunes qui fréquentent l'université dans une grande ville. Nous faisons l'impossible pour les soutenir de manière holistique. J'inviterais peut-être Mme Caverhill à nous dire quelques mots à ce sujet.

La présidente: Avant de céder la parole à Mme Caverhill, j'aimerais dire un mot au sujet de l'éducation. D'abord, vous ne financez pas les études primaires hors réserve.

Mme Bernier: Non, nous ne le faisons pas hors réserve.

La présidente: Vous ne financez pas du tout le premier cycle du secondaire. Or, dans les écoles des réserves, on observe le taux de décrochage le plus élevé que je connaisse.

D'abord, une personne de ma connaissance a dû quitter sa réserve pour se rendre à Edmonton suivre un cours d'infirmière. Elle est née et a été élevée dans cette réserve et elle y a vécu toute sa vie. À son arrivée à Edmonton pour suivre son cours, elle a dû contracter un prêt aux étudiants. Je comprends parfaitement ce que vous nous dites au sujet de l'éducation postsecondaire, mais comment les jeunes peuvent-ils accéder aux études postsecondaires sans aide aux niveaux antérieurs?

Mme Bernier: Nous avons des programmes d'éducation élémentaires et postsecondaires.

La présidente: Seulement dans les réserves.

Mme Bernier: Non.

La présidente: Oui. J'ai élevé ma petite-fille, une Indienne inscrite née à Hobbema, et je n'ai pu obtenir de l'aide pour elle lorsqu'elle est passée de la première année à la neuvième année. Elle a alors quitté l'école.

Mme Bernier: Si l'enfant fréquente une école provinciale, l'école provinciale nous envoie la facture pour cet enfant. Nous assumons donc les frais pour les enfants qui résident dans les réserves, mais qui fréquentent une école hors réserve. Nous prenons les frais de scolarité à notre charge.

La présidente: Il faut que les enfants vivent dans des réserves. C'est bien ce que je dis. La mère de cet enfant est morte, c'est moi qui l'ai élevée. Je suis métisse. Je ne vis pas dans une réserve. Jamais je n'accepterais de vivre dans une réserve. Pour moi, il s'agit d'un camp de concentration. Mais là n'est pas la question. J'ai de vives inquiétudes au sujet de l'éducation et des services que vous offrez aux citoyens. En plus, de nombreuses compétences

know how that works. The responsibility of funding is turned over to the chief and council.

Ms Bernier: The responsibility for delivering the program has been transferred. We fund education, but in the 1970s, the First Nations had produced a landmark report called "Indian Control of Indian Education." From that moment on, it became clear that we should devolve the responsibility of providing education to the First Nations to make sure that the children are educated in a relevant educational system.

Right now, we provide all the funding, but the programs are 98 per cent administered by First Nations.

Senator Christensen: In your presentation, you highlight a major problem in the study that we are doing, as far as we are concerned. The department is in fact dealing with on-reserve. We are dealing with off-reserve and are trying to come up with some suggestions or recommendations on how that can be dealt with.

Certainly, your department does have a mandate. Urban Aboriginals do fall between the cracks when they go to the city. Municipalities and provincial governments say it is a federal responsibility, and the federal government says no, they are not on-reserve. There is this pushing back and forth. The people who need the help fall between the cracks.

On page 4, you said the government gave \$2.2 billion over a five-year period to the provinces and territories, and there will be another \$100 million added to that over the next two years for child care and head starts.

Would those programs be delivered by the territories and the provinces to First Nation persons in urban areas? How do they access that? How is that delivered?

Ms Bernier: The \$2.2 billion is part of a transfer agreement of September 2000 from the federal government to the provinces and covers Aboriginals off-reserve. It covers all children, so it is not specific to on-reserve.

Senator Christensen: Is it for Aboriginal people?

Ms Bernier: It is Aboriginal and non-Aboriginal. Unquestionably, Aboriginal children in urban centres have access to that.

Senator Christensen: Do all children have access to that?

Ms Bernier: Absolutely, including Aboriginal children off-reserve.

However, that agreement speaks to off-reserve persons. The enhancement, the extra \$100 million that you saw in the December budget, is for children on reserve. There is some

ont été cédées aux bandes, et j'aimerais bien comprendre comment cela fonctionne. La responsabilité des fonds est confiée au chef et au conseil.

Mme Bernier: Nous avons transféré la responsabilité de l'exécution du programme. Nous finançons l'éducation, mais, dans les années 70, les Premières nations ont produit un rapport historique intitulé «La maîtrise indienne de l'éducation indienne». Dès cet instant, il est apparu clairement que nous devions céder la responsabilité de l'éducation aux Premières nations, de façon à ce que les enfants soient éduqués dans un système pertinent.

À l'heure actuelle, nous assumons tout le financement, mais les programmes sont administrés à 98 p. 100 par les Premières nations.

Le sénateur Christensen: Dans votre exposé, vous avez mis en lumière un problème majeur de l'étude que nous réalisons. Le ministère se préoccupe en fait des Autochtones vivant dans des réserves. Nous nous intéressons à ceux qui vivent hors réserve, et nous tentons de mettre au point certaines suggestions ou recommandations sur les moyens d'aborder ce problème.

Certes, votre ministère a un mandat. Les Autochtones tombent entre les mailles du filet dès l'instant où ils se rendent en ville. Les administrations municipales et les gouvernements provinciaux prétendent qu'il s'agit d'une responsabilité fédérale, et le gouvernement fédéral dit que non puisqu'ils ne vivent pas dans des réserves. Les autorités se refilent les responsabilités l'une l'autre. Des personnes qui ont besoin d'aide tombent entre les mailles du filet.

À la page 4, vous dites que le gouvernement a alloué aux provinces et aux territoires une somme de 2,2 milliards de dollars sur cinq ans et que, au cours des deux dernières années, il injectera une somme additionnelle de 100 millions de dollars pour le Programme de services de garde et le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones.

Les territoires et les provinces offriront-ils ces programmes aux Autochtones vivant en milieu urbain? Comment y accéderont-ils? Comment les programmes seront-ils exécutés?

Mme Bernier: La somme de 2,2 milliards de dollars fait partie de l'accord de transfert de septembre 2000 intervenu entre le gouvernement fédéral et les provinces, lequel s'adresse aussi aux Autochtones hors réserve. C'est un programme qui vise tous les enfants, pas seulement ceux qui vivent dans les réserves.

Le sénateur Christensen: C'est un programme pour les Autochtones?

Mme Bernier: Pour les Autochtones et les non-Autochtones. Il ne fait aucun doute que les enfants autochtones des centres urbains y ont accès.

Le sénateur Christensen: Tous les enfants y ont accès?

Mme Bernier: Absolument, y compris les enfants autochtones hors réserve.

Cependant, il est question dans l'accord des Autochtones hors réserve. La bonification, soit la somme additionnelle de 100 millions de dollars que vous avez vue dans le budget de

money for children off reserve, but that is part of Human Resources Development Canada and Health Canada's mandate, so I will not touch that. There is a part that does go to children off reserve.

Senator Christensen: Are you saying that \$2.2 billion is for young children in urban areas, or anywhere that the territories or the provinces want to deliver it?

Ms Bernier: Yes. The \$2.2 billion is for all children in Canada.

Senator Christensen: Your department has provided that.

Ms Bernier: No, we were not part of that.

Senator Christensen: That is fine.

With the success and percentage increases that you have listed on education and program development, housing and economic development, and all the things that are happening on reserves, it seems to me that more problems are being created than solved.

Reserves take up a limited area of property. They are comparable to a small municipality. People are encouraged to participate in these programs, to upgrade, to get a secondary-school education, and they are still able to access the other programs, health, not paying income tax, all of the benefits that First Nations are able to get under the Indian Act. The minute they step off the reserves they lose that. There is no encouragement for them to go. They are encouraged to stay there, but there is no way you can create economic development in those small areas for all the people who are going to need it.

You are creating a major social problem because those people who have successfully been through the educational programs do not want to lift up their families, take them away, and lose all of their benefits. You are giving with one hand and taking away all the advantages with the other. I am not blaming you. It is the system that is doing that. Surely there is some way we can make the system such that it is a win-win situation.

Ms Bernier: Let me address this from a few angles. First of all, when a person moves from a reserve to an urban centre, that person does not lose the right to social assistance. Simply, social assistance is not provided by the same government. It was the same when I left Quebec. I lost the right to vote in Quebec, but now I vote in Ontario. They still have rights. They simply receive those services from another government.

A second interesting point you make — and I like your reference to jurisdiction. That is an important issue and we are working at resolving that. The whole point of the federal-provincial-territorial Aboriginal forum is the issue of whether or

décembre, est destinée aux enfants qui vivent dans les réserves. Il y a aussi des fonds prévus pour les enfants hors réserve, mais cela fait partie du mandat de Développement des ressources humaines et de Santé Canada. Je ne veux donc pas m'y attarder. Une partie des fonds sont destinés aux enfants hors réserve.

Le sénateur Christensen: Êtes-vous en train de nous dire que la somme de 2,2 milliards de dollars est destinée aux jeunes enfants qui vivent dans des milieux urbains ou partout où les territoires et les provinces voudront bien intervenir?

Mme Bernier: Oui. La somme de 2,2 milliards de dollars est destinée à tous les enfants du Canada.

Le sénateur Christensen: C'est votre ministère qui a fourni les fonds.

Mme Bernier: Non, nous n'avons pas été associés à la démarche.

Le sénateur Christensen: Bien.

Avec les réussites et les augmentations procentuelles dont vous avez fait état dans les domaines de l'éducation, de l'élaboration de programmes, du logement et du développement économique, sans oublier tout ce qui se passe dans les réserves, j'ai l'impression qu'on crée plus de problèmes qu'on en règle.

Les réserves occupent un espace foncier limité. En cela, elles se comparent à de petites municipalités. On encourage les Autochtones à participer à ces programmes, à se perfectionner, à finir leurs études secondaires, et ils ont accès aux autres programmes, notamment dans les domaines de la santé et des exonérations d'impôt sur le revenu, autant d'avantages offerts aux Premières nations en vertu de la Loi sur les Indiens. Dès l'instant où ils quittent la réserve, ils perdent tout. On ne les encourage pas à partir. On les encourage à rester sur place, mais on ne réussira jamais à stimuler le développement économique de ces petits territoires au profit de tous ceux qui en ont besoin.

Vous êtes à l'origine d'un problème social majeur parce que les personnes qui ont réussi leurs programmes de formation ne souhaitent pas déraciner leur famille, l'amener au loin et, ce faisant, risquer de perdre tous leurs avantages. Vous leur donnez des avantages de la main droite pour les reprendre aussitôt de la main gauche. Je ne vous fais pas de reproches. C'est le système qui est fait ainsi. Il y a sûrement un moyen de faire en sorte que le système ne fasse que des gagnants.

Mme Bernier: Permettez-moi d'aborder la question sous quelques angles nouveaux. D'abord et avant tout, la personne qui quitte une réserve pour s'établir dans un centre urbain ne perd pas le droit à l'aide sociale. Simplement, l'aide sociale ne provient pas du même gouvernement. J'ai vécu la même chose lorsque j'ai quitté le Québec. J'ai perdu le droit de voter au Québec, mais je vote aujourd'hui en Ontario. Les personnes concernées ont toujours des droits. Seulement, c'est un autre gouvernement qui leur offre des services.

Vous avez soulevé un deuxième point intéressant — et votre allusion aux compétences me plaît. Il s'agit d'un problème important que nous nous efforçons de résoudre. La question de savoir s'il convient ou non de rester dans les réserves est la raison

not to stay on the reserves. When we meet with chiefs, First Nations, or First Nations educators, they would like to see the reserves intact in terms of the sense of community.

In a recent meeting I had with Aboriginal educators, they said that they do not want to see their youth move to Toronto. They want to see their youth trained in nursing, informatics, all those innovative knowledge-based economy skills, but they would like to seem those skills and that training applied in the community. In that way, the community will survive as a community, they said.

Hence, there is that other point of view, where they very much want to keep their communities alive. It is more than a piece of land. It is a community.

Senator Christensen: That is all well and good, but a community can only absorb so many nurses, so many doctors, and so many teachers; eventually, there will be a spillover. Because the numbers who are achieving those degrees are smaller, they perhaps can get work in those communities. However, those who do not have skills and training usually fall by the wayside; they get into major social and family problems, so they migrate to the urban centres.

Once they are in the urban centres, they fall into other jurisdictional programs — and then the relevant jurisdictions argue about whose program they fall under. “That is not our program, that is the federal program.” The federal government response is that because the Aboriginal individual is off-reserve it does not come under their program. Again, they fall through the cracks. We are forcing the disadvantaged off the reserves. It seems we have got things mixed up. We have to straighten them out.

Ms Bernier: At this point, there is no danger of having an excess of skilled people on reserve. There is such a lack of nurses, doctors and public administrators to govern their communities; at this point, the communities are in dire need of more skilled people who actually live there.

Senator Pearson: We are struggling with the vision that you have opened for us, which I think we have all sensed in our discussions, that Indian and Northern Affairs Canada is attached to a piece of land, it is not attached to people. If you were attached to people, then the programs would flow with the people. I know the whole problem about mandates, but you have opened for us a problem that we must deal with in our recommendations. We have all raised this in different ways.

When you think of a program that you mentioned here, like the First Nations and Inuit Youth Employment Strategy, where they acquire skills, then match that with the question of the population growth, we know that if they stay on the reserve there will be a completely reverse pyramid. There will be many young

d'être de la tribune autochtone fédérale-provinciale-territoriale. Les chefs, les Premières nations et les éducateurs des Premières nations que nous rencontrons tiennent tous à ce que le sentiment d'appartenance observé dans les réserves soit préservé.

À l'occasion d'une rencontre récente que j'ai eue avec eux, des éducateurs autochtones m'ont dit qu'ils ne voulaient pas que leurs jeunes déménagent à Toronto. Ils souhaitent que les jeunes soient initiés au nursing, à l'informatique et aux compétences exigées par l'économie du savoir, mais ils tiennent à ce que ces compétences et cette formation s'appliquent dans la communauté. De cette façon, disent-ils, la communauté pourra survivre en tant que communauté.

On doit donc tenir compte d'autres points de vue, celui des personnes qui tiennent à assurer la survie des communautés. Il ne s'agit pas que d'un simple territoire. On a affaire à une communauté.

Le sénateur Christensen: Tout cela est bien beau, mais une communauté peut absorber un nombre limité d'infirmières, de médecins et d'enseignants. Tôt ou tard, il y aura débordement. Parce que le nombre de diplômés est plus limité, on peut imaginer que ces personnes trouveront du travail dans leur communauté. Cependant, ceux qui n'ont ni compétences ni formation sont habituellement laissés pour compte. Aux prises avec de graves problèmes sociaux et familiaux, ils migrent vers les centres urbains.

Une fois dans les centres urbains, ils sont visés par d'autres programmes gouvernementaux — et les administrations compétentes ne s'entendent pas sur le programme dont ils relèvent: «Ce n'est pas notre programme. C'est un programme fédéral.» Le gouvernement fédéral répond que les Autochtones hors réserve ne relèvent pas de son mandat. Ces personnes, une fois de plus, tombent entre les mailles du filet. Nous chassons les défavorisés des réserves. Il me semble que nous avons tout mélangé. Il est temps de tout remettre en ordre.

Mme Bernier: À ce stade-ci, il n'y a aucun risque qu'on se retrouve dans les réserves avec des travailleurs qualifiés excédentaires. On y observe une telle pénurie d'infirmières, de médecins et d'administrateurs publics capables de régir les collectivités. Aujourd'hui, ces dernières ont un besoin criant d'un plus grand nombre de personnes qualifiées vivant sur place.

Le sénateur Pearson: Ce qui nous pose problème dans la vision que vous avez présentée pour nous — et je crois que nous avons tous senti la même chose dans nos discussions —, c'est qu'Affaires indiennes et du Nord Canada s'attache à des territoires plutôt qu'à des personnes. Si vous vous attachiez à des personnes, vos programmes rejoindraient les intéressés. Je suis consciente de tout le problème des mandats, mais vous avez ouvert pour nous une question à laquelle nous devons répondre dans nos recommandations. Nous avons tous soulevé ce problème de différentes façons.

Si on prend un programme auquel vous avez fait allusion, par exemple la Stratégie d'emploi pour les jeunes Inuits et des Premières nations, dans le cadre de laquelle les intéressés acquièrent des compétences, et qu'on établit un parallèle avec la question de la croissance démographique, nous savons que, s'ils

people and very few older people, which is quite different from the rest of our county. There cannot possibly be room for all those young people.

We should be following them. Unless we come up with a plan that integrates what is happening on reserve and off reserve with other Aboriginal peoples, we will promulgate more disasters, one after the other. This is a political issue. It is up to us to make recommendations. I am not trying to put you on the spot.

This kind of report that you have given us is detailed but faceless. I am trying to imagine the kids that you are talking about, put faces on them and personalities and so on, and you talk about 700 summer jobs. What were they doing? What kind of summer jobs were they doing? We need to get a feeling for these young people if in fact we are going to find ways in which we can engage with them.

You talked about partnership. To what extent are you engaging the young people in the decisions about what they will do? Is it a service culture or is it a community culture? This reads like a service culture. We think that what we need are young people from the age of two who have begun to engage in their communities and in the construction of their own lives and to make decisions about their lives. In the delivery of the programs, which involves a large amount of money, where are the young people in the decision-making process?

Ms Bernier: I will answer that question, but you have also raised some other good points that I would like to give you information on, if I may.

You said, for example, that the services are attached to the land rather than to the people. That is a good way to put it, and we are reconsidering that. We have started a fundamental policy reform, so fundamental that in fact I have had to assign a whole team exclusively to that. One of the issues that that team is addressing is that of eligibility. Right now — you are absolutely right — it is based on residency. We are wondering, however, whether that really is a good idea. Does that truly reflect the true identity of the person? The person is just as Aboriginal on the reserve as off. Perhaps we should attach eligibility to the person rather than to the residency, and that is one of the policy options for reform that we are considering.

Senator Christensen: You should have put that in the paper.

Ms Bernier: It is not done yet. We are presently working on that and I have staff coming up with options.

I will now answer your question about how we involve youth in the decision-making process. That is absolutely crucial and so many of us think that. I remember you being present when I made

restent dans les réserves, la pyramide sera entièrement renversée. Il y aura de très nombreux jeunes et de rares personnes âgées, ce qui est tout à fait différent de ce qu'on observe dans le reste du pays. Impossible qu'il y ait de la place pour tous ces jeunes.

Nous devrions les suivre. À moins de mettre au point un programme qui intègre la situation dans les réserves et hors réserves à celle d'autres personnes autochtones, nous allons déclencher des désastres en cascade. Il s'agit d'un problème politique. C'est à nous qu'il incombe de formuler des recommandations. Je ne cherche pas à vous mettre sur la sellette.

Vous nous avez présenté un rapport détaillé, et anonyme. J'essaie de me représenter les enfants dont vous parlez, de leur donner un visage et une personnalité, et ainsi de suite, tandis que vous nous parlez d'environ 700 emplois d'été. Que font-ils? Quel genre d'emplois d'été occupent-ils? Pour trouver des moyens de les rejoindre, nous devons avoir une idée de qui sont ces jeunes.

Vous avez parlé de partenariat. Dans quelle mesure associez-vous les jeunes aux décisions concernant ce qu'ils feront? S'agit-il d'une culture du service ou d'une culture de la collectivité? On a plutôt l'impression d'avoir affaire à une culture du service. Ce qu'il nous faut, nous semble-t-il, ce sont des jeunes qui, dès l'âge de deux ans, commencent à s'engager dans leur collectivité et entreprennent de bâtir leur vie et de prendre des décisions concernant leur avenir. Dans l'exécution des programmes, qui supposent d'importantes sommes, où les jeunes se situent-ils dans le processus décisionnel?

Mme Bernier: Je vais répondre à votre question, mais vous avez également soulevé certains autres points intéressants à propos desquels, avec votre permission, j'aimerais fournir des renseignements.

Vous avez dit, par exemple, que les services étaient rattachés à des territoires plutôt qu'à des personnes. Il s'agit d'une bonne façon de voir les choses, et nous sommes en voie de revenir sur ces pratiques. Nous avons entrepris une réforme fondamentale de nos politiques, si fondamentales, en réalité, que j'ai dû y affecter une équipe entière. L'un des problèmes auxquels cette équipe s'intéresse est celui de l'admissibilité. À l'heure actuelle — vous avez absolument raison —, l'admissibilité est fonction du lieu de résidence. Nous nous demandons s'il s'agit notamment d'une bonne solution. Le critère rend-il vraiment compte de la véritable identité de la personne? Cette dernière est tout aussi autochtone, qu'elle vive dans une réserve ou hors réserve. Peut-être l'admissibilité devrait-elle être fonction de la personne plutôt que de son lieu de résidence, et c'est l'une des options stratégiques que nous envisageons.

Le sénateur Christensen: Vous auriez dû coucher cette proposition par écrit.

Mme Bernier: Ce n'est pas encore fait. Nous étudions la question, et j'ai des fonctionnaires qui s'affairent à la mise au point d'options.

Je vais maintenant répondre à la question que vous avez soulevée au sujet de la participation des jeunes au processus décisionnel. Nous sommes nombreux à croire qu'il s'agit d'un

the presentation on the NCB reinvestment, and I think you saw from the video that the youth are deeply involved in the projects that are funded with the NCB reinvestment. That is not the only pool of money where children and youth have been involved, however.

Under income security reform, which is also an initiative to find better ways for transition into the workforce, we have developed some wonderful projects where youth came up with ideas to develop skills that would then take them a step further towards the labour market.

I want to dwell for a moment on the federal-provincial-territorial Aboriginal forum that I talked about. I did mention the fact that they met on a weekend. These are young people who usually do other things on a weekend, and 150 of them came together to set their priorities. They set those priorities, they put them to ministers, and the ministers adopted them. Clearly, that is the way to go, and I hope we can come up with even more examples of that.

Senator Christensen: Were the Aboriginal youths at the conference from reserves or from other areas?

Ms Bernier: They were Aboriginal youths, and the conference was in Edmonton.

Senator Cochrane: Some Aboriginal and non-profit organizations have argued that they are limited in their ability to extend programs and services to all Aboriginal groups residing in urban centres because of the restrictions imposed by government policies. In particular, some agencies have complained of not being able to extend services to the Métis and off-reserve Indians because the funding that they receive from DIAND is earmarked exclusively for work with status Indians and Inuit. Are you aware of this concern?

Ms Bernier: That is, unfortunately, the limit of our mandate. It is the prerogative of the Prime Minister to define the mandates of each department. A law is drawn and adopted by Parliament to define that mandate. On the basis of that mandate, each policy that a department wants to develop is then followed by a cabinet decision. That decision provides policy authority followed by a Treasury Board submission that the case may be to provide program authorities. That is where a department receives authorization to expend the money — within the strict framework that cabinet and Treasury Board have provided. Our authorization to spend money is strictly defined by those limits — by those parameters. If we spend outside our authority — for example on an urban Aboriginal centre that was outside what cabinet would allow us to do — that would be an expenditure in violation of our authority.

Senator Cochrane: Is the department taking any measure to address this particular issue?

enjeu absolument crucial. Je me rappelle que vous étiez présente lorsque j'ai présenté un exposé sur le réinvestissement de la Prestation nationale pour enfants, et je crois que la vidéo vous aura montré jusqu'à quel point les jeunes participent aux projets financés dans le cadre du réinvestissement de la Prestation nationale pour enfants. Il ne s'agit pas non plus du seul fonds auquel les enfants et les jeunes aient participé.

Dans le cadre de la réforme de la sécurité du revenu, qui constitue également une initiative visant à trouver de meilleurs moyens d'assurer la transition de l'école au travail, nous avons mis au point certains projets remarquables dans le cadre desquels des jeunes ont élaboré des idées grâce auxquelles ils pourront acquérir des compétences qui les rapprocheront du marché du travail.

Je veux m'attarder un moment à la tribune fédérale, provinciale, territoriale et autochtone à laquelle j'ai fait allusion. J'ai indiqué que les participants s'étaient réunis une fin de semaine. Il s'agit de jeunes qui font habituellement autre chose la fin de semaine, et 150 d'entre eux sont venus pour déterminer leurs priorités. Ils ont fixé les priorités et les ont présentées aux ministres, qui les ont adoptées. De toute évidence, il s'agit de la bonne marche à suivre, et j'espère que nous pourrions la mettre en pratique encore plus souvent.

Le sénateur Christensen: Les jeunes Autochtones qui ont participé à la conférence étaient-ils issus des réserves ou d'autres régions?

Mme Bernier: C'étaient de jeunes Autochtones, et la conférence s'est tenue à Edmonton.

Le sénateur Cochrane: Certains organismes autochtones et sans but lucratif ont soutenu qu'ils ont une capacité limitée d'offrir leurs programmes et services à tous les groupes autochtones des centres urbains en raison des restrictions que leur imposent les politiques gouvernementales. En particulier, certains organismes se sont plaints du fait qu'ils ne peuvent offrir des services aux Métis et aux Indiens hors réserve parce que les fonds qu'ils reçoivent du MAINC sont réservés exclusivement aux Inuits et aux Indiens inscrits. Êtes-vous au courant de ces préoccupations?

Mme Bernier: Telles sont, malheureusement, les limites de notre mandat. C'est au premier ministre qu'il incombe de définir les mandats de chacun des ministères. Les mandats sont définis et adoptés au moyen d'une loi du Parlement. Dans le cadre de ce mandat, toute politique élaborée par un ministère est suivie d'une décision du Cabinet. Cette décision, qui a pour effet d'autoriser les politiques, est suivie d'une présentation au Conseil du Trésor visant l'obtention des pouvoirs liés à l'exécution de programmes. C'est ainsi que le ministère obtient des pouvoirs de dépenser des sommes — dans le cadre strict défini par le Cabinet et le Conseil du Trésor. Notre pouvoir de dépenser est strictement balisé par ces limites — par ces paramètres. En dépensant des sommes en dehors de ce cadre — par exemple en finançant un centre autochtone en milieu urbain non visé par ce que le Cabinet souhaite nous voir faire —, nous ne respecterions pas nos pouvoirs.

Le sénateur Cochrane: Le ministère prend-il des mesures pour remédier à ce problème particulier?

Ms Bernier: I suppose the reference group of ministers on Aboriginal policy will address whether the present machinery of government in relation to Aboriginal people is the right one. They could turn their attention to that issue.

Senator Cochrane: We have been hearing about these programs by various government departments. Your department has been focused on providing such programs for many years. What programs and initiatives have worked? You talked to us about the summer employment program, the entrepreneurial program and the partnership programs. What has worked? Which ones have worked and which ones have not worked? What factors are fundamental to program success?

Ms Bernier: First of all, you have to define "what works, what does not work." If my definition were "it has only worked if it has resolved the issue within five years," then nothing will work, because it takes longer than that. It is important to not forget that the gap is closing — the programs are working. If you look at the socio-economic conditions on reserves and everywhere else in Canada, the gap is still unacceptable; however, it is narrower than it used to be. We must constantly grasp that and continue because it is not an impossible task.

What programs have worked the best? Those that have involved the communities in the decision making, for example, income security reform, ISR. In that area, we decided that the way social assistance was set up was too passive. The chief agreed and so we began thinking about how to develop a social assistance policy framework that would be more active — a true relief measure rather than a passive support measure — and be a transition to the workforce measure. With the First Nations, we simply created a pool of money and they chose how they would meet that objective of an active transfer to the workforce. They decided how they would spend that money to achieve that objective according to their realities, their aspirations and their vision.

That has given rise to some successful programs. For example, a community near Whistler, B.C., said that they would use the ISR money to start a training school for catering. They are right next to Whistler, and so it is perfect, and they trained many people who are now employable in the hotel business at Whistler.

Another community wanted to transfer skills but also wanted a sense of tradition and culture. They determined that their ISR money would be used to build totems poles and canoes so the youth would learn how to use the tools and about safety in the construction business, as well learn about their culture. It was very uplifting. That is part of another video. We found that as

Mme Bernier: Je suppose que le groupe de référence des ministres sur la politique autochtone se demandera si l'appareil gouvernemental actuel est celui qui convient pour les Autochtones. Les membres du groupe pourraient s'intéresser à cette question.

Le sénateur Cochrane: Divers ministères gouvernementaux nous ont parlé de ces programmes. Depuis des années, c'est votre ministère qui se charge principalement de leur exécution. Quels sont les programmes et les projets qui ont bien fonctionné? Vous nous avez parlé du programme d'emplois d'été, du programme d'entrepreneuriat et des programmes de partenariat. Quels sont ceux qui ont donné de bons résultats? Quels sont ceux qui ont fonctionné et ceux qui n'ont pas fonctionné? Quels sont les facteurs essentiels à la réussite d'un programme?

Mme Bernier: D'abord et avant tout, il faudrait définir ce qu'on entend par «fonctionner» et «ne pas fonctionner». Si, pour moi, la réussite passe uniquement par le règlement d'un problème en moins de cinq ans, rien ne va fonctionner, parce qu'il faut plus de temps. Il importe de ne pas oublier que l'écart rétrécit — les programmes fonctionnent. À l'examen de la situation socioéconomique des réserves et ailleurs au Canada, l'écart demeure inacceptable. Cependant, il est moins prononcé qu'autrefois. Nous devons sans cesse nous le rappeler et persévérer parce qu'il ne s'agit pas d'une mission impossible.

Quels sont les programmes qui ont le mieux fonctionné? Ceux qui ont associé les collectivités au processus décisionnel, par exemple la réforme de la sécurité du revenu. Dans ce secteur, nous en sommes venus à la conclusion que l'aide sociale était organisée de façon trop passive. Le chef s'est dit d'accord, et nous avons donc entrepris de réfléchir aux moyens de définir un cadre stratégique de l'aide sociale qui soit plus actif — il s'agit d'une véritable mesure de secours et non d'une mesure de soutien passive —, d'en faire une mesure de transition vers le marché du travail. Avec les Premières nations, nous avons simplement constitué un fonds, et ce sont les Premières nations qui ont décidé des moyens qu'elles allaient prendre pour atteindre l'objectif qu'est une transition active vers le marché du travail. Elles ont décidé qu'elles allaient utiliser cet argent pour atteindre l'objectif selon leurs réalités, leurs aspirations et leur vision.

Il en est résulté certains programmes efficaces. Par exemple, une collectivité près de Whistler, en Colombie-Britannique, a décidé d'utiliser les fonds issus de la réforme de la sécurité du revenu pour lancer une école de formation en restauration. Comme la communauté se situe près de Whistler, la mesure semble tout indiquée, et on a formé de nombreuses personnes qui peuvent désormais travailler au sein de l'industrie hôtelière de Whistler.

Une autre collectivité a souhaité participer au transfert de compétences, dans le respect de la transition et de la culture. Elle a décidé d'utiliser les fonds issus de la réforme de la sécurité du revenu pour créer des totems et des canoës, de façon à initier les jeunes à l'utilisation des outils, à la sécurité dans le domaine de la construction de même qu'à leur propre culture. Le projet a eu un

long as we involve the community they get it right because they know what they need. Therefore, clearly, community-based intervention is the one that is most successful.

Senator Cochrane: I have seen a Web site that shows some of the housing that has been built on the reserves, and I must say, some of those homes are large and beautiful, from what I can see on the Web site.

How are funds for the housing program distributed? Who receives the funding? Where does this money end up? Does the money go directly to the band council or to the individual who wants to build a house? What about the materials that go into the house? Who builds the house? Tell me about the funding, please.

Ms Bernier: The funding goes to the band, which has a housing policy or plan. The will spend the money according to needs; the band administers the housing money. The money will be spent to build new homes, to renovate old homes and to clean homes that have mould, for example. The band makes those decisions, according to the housing needs.

Senator Cochrane: When this money is given to the band council, do you step aside and allow them to do whatever they feel is necessary with this money?

Ms Bernier: There are accountability mechanisms, such as reporting requirements. We ask them to account for the money that has been given, and they report on a regular basis where that money has been spent. Therefore, we know exactly how the money is spent. They also share with us their housing plans ahead of time.

Senator Cochrane: Have you gone into the reserves to see the final project?

Ms Bernier: I go into the reserves regularly.

Senator Cochrane: Not you, but rather the department.

Ms Bernier: The regions do that. We do not have as many resources for inspection as we would like to have. Unfortunately, it is a capacity issue — we simply do not have the people to do the level of inspection that we would like to have done. However, as much as we can, yes, we do go into the communities. We have regional offices where assigned officers go into the communities.

The Chairman: To whom do you target Aboriginal Workforce Participation Initiative, AWPI?

Ms Bernier: That is Aboriginal youth.

The Chairman: Does it include the Metis?

effet des plus réjouissants. Il en est question dans une autre vidéo. Si nous misons sur la participation de la collectivité, nous ne pouvons pas nous tromper, parce qu'elle est au courant de ses besoins. Par conséquent, il est certain que le principal gage de réussite est la participation de la collectivité.

Le sénateur Cochrane: J'ai vu un site Web dans lequel on montre certains logements qui ont été aménagés dans des réserves, et je dois dire que, d'après ce qu'on voit sur le site Web, certaines de ces maisons sont grandes et magnifiques.

Comment répartit-on les fonds dans le cadre du programme de logement? Qui les reçoit? Où l'argent aboutit-il? L'argent va-t-il directement au conseil de bande ou au particulier qui souhaite construire une maison? Qu'en est-il des matériaux utilisés pour la construction? Qui construit la maison? Parlez-moi un peu du financement, s'il vous plaît.

Mme Bernier: Les fonds vont à la bande, qui dispose d'une politique ou d'un plan de logement. Elle dépensera les sommes selon ses besoins. C'est la bande qui administre les fonds alloués au logement. L'argent va à la construction de nouvelles maisons, à la rénovation de vieilles maisons et au nettoyage de demeures aux prises, par exemple, avec des problèmes de moisissure. C'est la bande qui prend les décisions, compte tenu de ses besoins, compte tenu de ses besoins en logement.

Le sénateur Cochrane: Une fois que vous avez remis l'argent au conseil de bande, vous retirez-vous du dossier en laissant à cette dernière le soin de dépenser l'argent où elle le juge nécessaire?

Mme Bernier: Il existe des mécanismes de reddition de comptes, par exemple les exigences touchant la présentation de rapports. Nous demandons aux bandes de rendre compte de l'utilisation des fonds qui leur ont été remis, et elles soumettent des rapports réguliers sur l'utilisation des sommes. Par conséquent, nous savons exactement comment l'argent est dépensé. Les bandes nous communiquent également à l'avance leurs plans de logement.

Le sénateur Cochrane: Vous rendez-vous dans les réserves pour voir le résultat final?

Mme Bernier: Je me rends régulièrement dans les réserves.

Le sénateur Cochrane: Pas vous, le ministère.

Mme Bernier: Ce sont les régions qui s'en chargent. Nous ne disposons pas d'autant de ressources que nous le voudrions pour les inspections. Malheureusement, il s'agit d'un problème de capacité — nous ne disposons tout simplement pas d'effectifs suffisants pour assurer le niveau d'inspection que nous aimerions assurer. Cependant, oui, nous nous rendons dans les collectivités dans la mesure du possible. Dans nos bureaux régionaux, des agents ont pour tâche d'aller visiter les collectivités.

La présidente: À qui destinez-vous l'Initiative sur la participation des Autochtones au marché du travail ou l'IPAMT?

Mme Bernier: Aux jeunes Autochtones.

La présidente: Y compris les Métis?

Ms Bernier: That is a good question. I will check that and get back to you. Perhaps Ms Caverhill knows.

Ms Caverhill: No, I do not.

The Chairman: Getting back to the housing issues, I know that you no longer have jurisdiction when people move from the reserve to the cities. Several years ago, you had off-reserve housing. The policy was changed several years ago. Some of my friends got off-reserve housing, so that I know for a fact.

Meanwhile, in the training programs such as the one at Whistler, how many of those people are working? How many of them have regular jobs?

They do not have the expertise within the reserve system. There is nothing for them to return. That is the tragedy.

People are leaving the reserves mostly for housing reasons, but there are many other reasons. Of all the money that you put into housing, only a small portion of it gets to the reserve. On the reserve close to Edmonton, your department allocated millions of dollars. The budget breakdown was that \$8,000 was for housing. That was all.

You paint a very good picture, but when I go home I see people living in Third World conditions. I see people moving into the cities because they cannot survive on the reserves. All the positive steps that you feel you are taking are not happening.

Our children have an 8-per-cent higher suicide rate. Why? They leave the reserves. Gangs are becoming more prevalent. The Aboriginal gangs are larger because it gives an identity.

I appreciate your presentation tonight because it has given us a very good insight on the terrible gaps that we as Canadian people, not just as government, are pushing onto our own Aboriginal people.

I go home — and thanks goodness I do not have to live it, but I see it all the time. It is a tragedy.

Yes, you do provide some post-secondary education, but our youth need to go to technical schools. They need upgrading. Only 3 per cent of any population is eligible for university. The majority of our population are trades people. The trades are important, and there are good jobs available in the trades. You do not provide any funding for that. That is the tragedy of the whole situation is.

It makes my heart ache when I hear about all the nice things that are supposedly happening, and then I go home and face the reality. That is the sad part. There are many things that we have to do, and many things that we have to change.

I have never heard you say “partnership.” There has to be a partnership between all levels of government and the Indian and Metis governments of this country, and that is not happening.

Mme Bernier: C'est une bonne question. Je vais vérifier et vous faire parvenir la réponse. À moins que Mme Caverhill ne soit au courant.

Mme Caverhill: Non.

La présidente: Pour en revenir au programme de logement, je sais que votre compétence prend fin lorsque des personnes quittent les réserves pour s'établir dans des villes. Il y a quelques années, vous aviez des logements hors réserve. La politique a été modifiée il y a un certain temps. Certains de mes amis avaient des logements hors réserve. Je suis donc certaine de mon fait.

Entre-temps, dans les programmes de formation comme celui de Whistler, combien de personnes travaillent? Combien d'entre elles occupent-elles un emploi régulier?

Le réseau des réserves ne dispose pas de l'expertise voulue. Il n'y a rien qui attende les jeunes à leur retour. C'est là la tragédie.

Des personnes quittent les réserves pour des raisons de logement principalement, mais il y a de nombreuses autres raisons. Les réserves ne touchent qu'une infime partie de tous les fonds que vous affectez au logement. Votre ministère a alloué des millions de dollars à la réserve située à proximité d'Edmonton. Lorsqu'on ventile le budget, on se rend compte que 8 000 \$ étaient destinés au logement. C'est tout.

Vous présentez les choses sous un jour très favorable, mais, quand je rentre chez moi, je vois des gens vivre dans des conditions dignes du tiers monde. Je vois des gens migrer vers les villes faute de pouvoir survivre dans les réserves. Les avancées positives que vous décrivez ne se vérifient pas dans la réalité.

Nos enfants ont un taux de suicide supérieur de 8 p. 100. Pourquoi? Ils quittent les réserves. Les gangs sont de plus en plus présents. Si les gangs autochtones gagnent en popularité, c'est à cause de l'identité qu'elles confèrent à leurs membres.

Je suis heureuse du témoignage que vous nous avez présenté ce soir parce qu'il nous donne une très bonne idée des écarts terribles auxquels le peuple canadien, et pas simplement le gouvernement, condamne ses propres Autochtones.

J'entre chez moi — Dieu merci, je ne vis pas dans de telles conditions, mais j'en suis sans cesse témoin. C'est une tragédie.

Oui, vous assurez une certaine éducation postsecondaire, mais nos jeunes doivent fréquenter des écoles techniques. Ils ont besoin de perfectionnement. Seulement 3 p. 100 de toute population peut accéder à l'université. La plupart des Autochtones sont des gens de métier. Les métiers sont importants, et il y a de bons emplois dans ces secteurs. Vous ne fournissez aucuns fonds dans ce domaine. C'est ce qui est tragique dans toute cette affaire.

J'ai des pincements au coeur quand on me parle de tous les progrès remarquables qu'on serait en train de réaliser et que je rentre chez moi pour faire face à la réalité. Voilà ce qui est triste. Nous avons trop à faire et de nombreux changements à apporter.

Je ne vous ai jamais entendu utiliser le mot «partenariat». Il doit y avoir un partenariat entre tous les ordres de gouvernement et les gouvernements indiens et métis du pays, et ce n'est pas la réalité.

Ms Caverhill, would you like to make some comments? I see that you have been writing like mad.

Ms Caverhill: I can speak to some of your comments. I can speak to them from the same reality that you have, Madam Chair. My family and I own property at Tyendingaga on the beautiful Bay of Quinte. I grew up with my grandparents there.

Many of my friends and relatives were unable to access appropriate programs and elementary school. They dropped out at elementary school level. My sister left school at grade 9, and was never able to complete it because there were no services for her.

I look at my reserve as very progressive. If you have been there, it is a beautiful place. When I go home to visit with my mother, I go to a house that she was able to have refitted to accommodate her disabilities through money from Indian Affairs. I have much conflict because I am very aware of where I work and the discrepancies, not just between Aboriginal and non-aboriginal in urban settings: I see it in the haves and the have-nots on reserve. It is tragic and heartbreaking.

I work in the area of education at Indian Affairs. One of my programs is the post-secondary program. Day after day, I get calls from people we know who have not been able to access funding for many reasons. When they phone the band to get the funding, the quick answer is, "Sorry, we are out of money." Those people are left to find ways to either fund their education as best they can, or they get no education. I try to answer those people and give them the best information I have.

However, if they live off reserve, then perhaps they do not have the same level of access as the person who lives on reserve next door to the chief. A reserve is like a little village, where everybody knows everybody and everybody is related. You do not do anything upon which comment is made one way or another.

There are hardships for the people who move away. The portability of rights is a real problem.

When I read the topic for our visit, I wondered what we had to say for urban Aboriginal people. I spent several years on the board of the Odawa Centre. There are native people there who have moved to Ottawa and who are suffering great hardships because there is no housing.

The programs are there, but it is not always that easy for Aboriginal people to access them, for any number of reasons. One reason, as you mentioned, Madam Chair, is that they do not know how to access those. It is different here.

At home when my mother needed her house refurbished so it would be on one floor and it would accommodate her wheelchair, she phoned her friend who phoned the chief and a program was

Madame Caverhill, vous avez des commentaires à faire? Je vous ai vue prendre fébrilement des notes.

Mme Caverhill: J'aimerais revenir sur quelques-uns de vos commentaires. J'ai connu la même réalité que vous, madame la présidente. Ma famille et moi sommes propriétaires à Tyendingaga sur la magnifique baie de Quinte. C'est là que j'ai grandi avec mes grands-parents.

De nombreux amis et parents n'ont pas été en mesure d'accéder à l'école primaire ni à des programmes appropriés. Ils ont décroché au niveau primaire. Ma soeur a quitté l'école en 9^e année. Elle n'a jamais été en mesure de terminer sa scolarité, faute de services.

Je considère ma réserve comme très progressiste. Je ne sais pas si vous l'avez déjà visitée, mais c'est un endroit magnifique. Quand j'y retourne pour rendre visite à ma mère, je loge dans une maison qu'elle a pu aménager en fonction de ses handicaps grâce à des fonds des Affaires indiennes. Je suis déchirée parce que je suis tout à fait consciente de l'endroit où je travaille et des disparités non seulement entre les Autochtones et les non-Autochtones en milieu urbain, mais aussi entre les nantis et les défavorisés dans les réserves. C'est une situation tragique, à fender le coeur.

Aux Affaires indiennes, je travaille dans le domaine de l'éducation. Le programme postsecondaire est l'un de ceux dont je m'occupe. Jour après jour, je reçois des appels de personnes qui n'ont pu accéder à des fonds pour de multiples raisons. Lorsque je téléphone à la bande pour obtenir les fonds nécessaires, on a tôt fait de me répondre: «Désolé, il n'y a plus d'argent». Ces personnes doivent se débrouiller comme elles peuvent pour financer leurs études ou alors s'en passer. Je tente de répondre à ces personnes et de leur fournir les meilleurs renseignements possibles.

Les Autochtones qui vivent hors réserve n'ont peut-être pas droit au même niveau d'accès que la personne qui vit dans la réserve à côté du chef. Une réserve, c'est comme un petit village où tout le monde se connaît et entretient des liens de parenté. On ne fait rien qui prête à des commentaires, dans un sens ou dans l'autre.

Les personnes qui quittent les réserves font face à des difficultés. La transférabilité des droits représente un véritable problème.

À la lecture du sujet de notre visite, je me suis demandé ce que nous avions à dire au sujet des Autochtones en milieu urbain. J'ai siégé pendant quelques années au conseil du centre Odawa. Il y a des Autochtones qui sont établis à Ottawa et qui sont en proie à de graves difficultés, faute de logement.

Il existe des programmes, mais, pour un certain nombre de raisons, ce n'est pas toujours facile pour les Autochtones d'y accéder. L'une de ces raisons, comme vous l'avez mentionné, madame la présidente, c'est qu'ils ne savent pas comment y accéder. Ici, la situation est différente.

À la maison, ma mère, quand elle a eu besoin qu'on réaménage sa maison sur un seul étage, de façon à ce qu'elle puisse se déplacer en fauteuil roulant, a téléphoné à un ami, qui a téléphoné

found. Indian Affairs has a program for refitting houses for people with disabilities. In a matter of days, she received word from that band council that her house could be fixed.

I do not know where you are going to find the answers to the questions you are asking. They are monumental questions. The programs that we have are good programs. I have learned that since being at Indian Affairs and working in areas of the Youth Employment Strategy, which is the program that Madame Bernier referred to.

In that program, we run science and technology camps every summer for elementary and secondary students. Almost \$2 million is spent. That money goes to regional offices that have committees and mechanisms in place so that people on the reserve can design their own programs and deliver that service.

It is for on-reserve native children. My sister moved off the reserve. She has young children, 8, 9, and ten years old, who would benefit greatly from something like that, but they cannot access it because she lives in Belleville Ontario, which is about 10 minutes from the reserve. Her children are not eligible for the science and technology camp. It is always that push and pull, that dilemma. I do not know the answer. I do not think there is an easy answer. What we do at Indian Affairs makes a big difference in a lot of lives for children on reserve.

The post-secondary education program does help a lot of people who have, for whatever reason, moved off the reserve because they cannot access this funding. There are mechanisms in place so that the Inuit who have moved to the South from the North can apply and receive funding for their education. When almost \$300 million is spent and we have 3,000 to 4,000 graduates from university and college programs every year, that program is a success by any definition. Is it enough? Does it provide for everyone's needs? No, it does not.

How can we do more? We do what we can with the money we have. I think that is the same thing that happens on the reserves. They have the youth programs; they can co-op education programs in the schools on the reserves. I was an Aboriginal native counsellor at Cornwall for the students from Akwesasne. I helped with the co-op programs, where we placed students in industries and businesses in Cornwall as well as on the reserve, and it works well that way. Some of the youth programs that we are talking about do have that flexibility to help both on- and off-reserve native people.

au chef, lequel a trouvé le programme. Il existe aux Affaires indiennes un programme pour l'adaptation des personnes handicapées. Quelques jours plus tard, le conseil de bande l'a informée que sa maison allait être adaptée.

J'ignore où vous allez trouver les réponses aux questions que vous posez. Ce sont des questions aux proportions monumentales. Les programmes que nous offrons sont valables. Je le sais depuis que j'ai joint les rangs des Affaires indiennes et que je travaille à la Stratégie d'emplois pour les jeunes, c'est-à-dire le programme auquel Mme Bernier a fait référence.

Dans le cadre du programme, nous offrons tous les étés des camps scientifiques et technologiques aux étudiants des niveaux primaires et secondaires. On affecte près de 2 millions de dollars à ce programme. L'argent est versé aux bureaux régionaux, qui sont dotés de comités et de mécanismes, de façon à ce que les personnes qui vivent dans les réserves puissent concevoir leurs propres programmes et se charger elles-mêmes de la prestation des services.

Le programme s'adresse aux enfants autochtones qui vivent dans des réserves. Ma soeur a quitté sa réserve. Elle a de jeunes enfants âgés de huit, neuf et dix ans qui pourraient tirer un avantage considérable de mesures de ce genre, mais ils n'y ont pas accès parce qu'ils vivent à Belleville, en Ontario, soit à environ dix minutes de la réserve. Ces enfants ne sont pas admissibles au camp scientifique et technologique. Ce dilemme, c'est un bras de fer continu. Je ne connais pas la réponse. Je ne crois pas qu'il y ait de réponse facile. Aux Affaires indiennes, nous jouons un rôle important pour la vie de nombreux enfants vivant dans des réserves.

Le Programme d'enseignement postsecondaire fait beaucoup pour les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, ont quitté leur réserve parce qu'elles ne peuvent accéder à ce financement. Il existe des mécanismes en vertu desquels les Inuits qui ont quitté le Nord pour s'établir dans le Sud peuvent demander et recevoir une aide financière pour leurs études. Lorsqu'on dépense près de 300 millions de dollars et que de 3 000 à 4 000 étudiants obtiennent un diplôme d'études universitaires et collégiales chaque année, on a affaire à une réussite, quelle que soit la définition qu'on adopte. Est-ce suffisant? Répond-on aux besoins de chacun? Non.

Comment pouvons-nous faire davantage? Nous faisons ce que nous pouvons avec l'argent à notre disposition. Je pense qu'on observe le même phénomène dans les réserves. Elles ont des programmes destinés aux jeunes; elles peuvent offrir des programmes d'alternance travail-études dans les écoles des réserves. J'ai moi-même agi comme conseillère autochtone à Cornwall auprès des élèves d'Akwesasne. J'ai participé à des programmes d'alternance travail-études dans le cadre desquels nous avons placé des étudiants dans des industries et des entreprises de Cornwall de même que sur la réserve, et les résultats ont été satisfaisants. Certains des programmes jeunesse dont nous parlons sont suffisamment souples pour pouvoir venir en aide aux Autochtones qui vivent dans des réserves et hors réserve.

The youth experience program, where students can be hired for a term over the summer, is like any other university co-op program. It works very well. It exposes the children from the reserve who may have very limited experience. Therefore, when they go to school off the reserve and make that transition to get further education or other work, they have experience. It helps them not to experience culture shock. Those are all a success. They are little steps, but I think we are going in the right direction.

Senator Pearson: It was a pleasure to hear from you, Ms Caverhill. We all recognize that somehow we have to have the programs and policies follow the kids rather than the other way around. That is our challenge.

Senator Sibbeston: For Indian Affairs to be of any assistance to us in dealing with the issue at hand, apart from the information given tonight, it would be useful for Indian Affairs to provide us with written information on any programs that touch on urban Aboriginal peoples that you perhaps did not deal with tonight. If you could give us information on programs that extend to urban Aboriginal peoples, so we do know there is a small segment of Indian Affairs that touches Aboriginal peoples in the urban areas of our country, that would be useful.

I know you do affect post-secondary education and health. Health benefits apply to anybody, despite where they are. Also, if you dare — I do not know whether the departments or government ever do this — we would be interested in what you see as weaknesses or shortcomings in your mandate or in your programs. The situation is serious for urban Aboriginal people. It is an area that, one hopes, will be focused on by government in the future. We need information.

We also need some recognition by departments such as yours that you are not assisting a significant number of Aboriginal peoples that, because of their treaty or status, you are responsible for, and a recognition that they are falling through the cracks. That kind of information would be useful to us. You would be helping our cause, as it were, helping us to make some definitive recommendations at the end of our study.

Ms Bernier: We would be happy to provide that. It will be included in the letter in relation to AWPI. We could add further description about the post-secondary education program.

The Chairman: Please send that to our clerk.

Le programme expérience jeunesse, en vertu duquel on peut embaucher des étudiants pour l'été, s'apparente à tout autre programme universitaire d'alternance travail-études. Il fonctionne très bien. Il permet à des jeunes dont l'expérience est très limitée d'acquérir une expérience. Lorsqu'ils quittent la réserve pour fréquenter une école et faire la transition vers un établissement d'enseignement supérieur ou un autre travail, ils ont un bagage. Ainsi, ils n'éprouvent pas le choc des cultures. Ces programmes sont autant de réussites. Ils marquent de petits progrès, mais je crois que nous nous dirigeons dans la bonne direction.

Le sénateur Pearson: C'était un plaisir de vous entendre, madame Caverhill. Nous sommes tous conscients de devoir établir des programmes et des politiques qui suivent les enfants, au lieu du contraire. Voilà le défi que nous devons relever.

Le sénateur Sibbeston: Pour que le ministère des Affaires indiennes puisse nous venir en aide dans le dossier à l'étude, il serait utile que le ministère, outre les renseignements qu'il nous a fournis ce soir, nous fasse parvenir des informations écrites sur tous les programmes relatifs aux Autochtones vivant en milieu urbain dont vous ne nous avez pas parlé ce soir. Vous nous rendriez service en nous fournissant des données sur les programmes qui s'appliquent aux Autochtones vivant en milieu urbain, de façon que nous sachions qu'une petite partie du ministère des Affaires indiennes s'occupe des Autochtones vivant dans les régions urbaines du pays.

Je sais que vous êtes présent dans les secteurs de l'éducation postsecondaire et de la santé. Les services de santé s'appliquent à tous, où qu'ils vivent. Si vous en avez le courage — j'ignore si les ministères ou gouvernements se livrent jamais à ce genre d'exercice —, nous aimerions savoir ce que vous considérez comme les faiblesses ou les lacunes de votre mandat ou de vos programmes. Pour les Autochtones vivant en milieu urbain, l'heure est grave. Il s'agit d'un secteur auquel le gouvernement s'intéressera à l'avenir. Du moins on l'espère. Nous avons besoin de renseignements.

Nous devons également obtenir des ministères comme le vôtre qu'ils admettent ne pas venir en aide à un grand nombre d'Autochtones dont vous avez la responsabilité en raison de leurs droits ancestraux ou issus de traités et que ces personnes tombent entre les mailles du filet. Ce genre de renseignements serait utile. Vous nous rendriez une fière chandelle en nous aidant à formuler, à la fin de notre exercice, certaines recommandations faisant autorité.

Mme Bernier: Nous nous ferons un plaisir de vous fournir ces renseignements. Ils feront partie de la lettre que nous vous ferons parvenir au sujet de l'IPAMT. Nous ajouterons également une description plus poussée du Programme d'enseignement postsecondaire.

La présidente: Je vous invite à les faire parvenir à notre greffier.

If there are no other questions or comments, I thank you very much. This has been most interesting, in that you have identified so many gaps, which is also what we need to know.

S'il n'y a pas d'autres questions ni d'autres commentaires, je vais maintenant remercier tous les participants. La discussion a été des plus intéressantes dans la mesure où vous avez relevé de nombreuses lacunes, ce qui fait également partie de ce que nous devons savoir.

The committee adjourned.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES:

Tuesday, March 5, 2002

From the Department of Health Canada:

Mr. Scott Broughton, Assistant Deputy Minister, Population and Public Health Branch;

Mr. Claude Rocan, Director General, Centre for Healthy Human Development, Population and Public Health Branch;

Mr. Keith Conn, Acting Director General, Community Health Programs Directorate, First Nations and Inuit Health Branch;

Ms Wendy Birkinshaw, Senior Policy Analyst, Division of Childhood and Adolescence, Population and Public Health Branch.

Wednesday, March 6, 2002

From the Department of Indian and Northern Affairs:

Ms Chantal Bernier, Assistant Deputy Minister, Socio-Economic Policy and Programs Sector;

Ms Barbara Caverhill, Acting Director, Learning, Employment and Human Development.

TÉMOINS:

Le mardi 5 mars 2002

Du ministère de Santé Canada:

M. Scott Broughton, sous-ministre adjoint, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique;

M. Claude Rocan, directeur général, Centre de développement de la santé humaine, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique;

M. Keith Conn, directeur général intérimaire, Direction des programmes de santé communautaire, Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits;

Mme Wendy Birkinshaw, analyste principale en politique, Division de l'enfance et de l'adolescence, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique.

Le mercredi 6 mars 2002

Du ministère des Affaires indiennes et du Nord:

Mme Chantal Bernier, sous-ministre adjoint, Secteur des programmes et des politiques socio-économiques;

Mme Barbara Caverhill, directrice intérimaire, Direction de l'apprentissage, de l'emploi et du développement de la personne.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Wednesday, March 13, 2002

Le mercredi 13 mars 2002

Issue No. 14

Fascicule n° 14

Eleventh meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Onzième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESS:
(See back cover)

TÉMOIN:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. | * Lynch-Staunton |
| (or Robichaud, P.C.) | (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES
AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. | * Lynch-Staunton |
| (ou Robichaud, c.p.) | (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, March 13, 2002
(25)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 6:07 p.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Gill, Léger, Pearson and Tkachuk (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESS:

From Simon Fraser University:

John Richards, Professor, Business Administration.

Professor Richards made an opening statement and answered questions.

At 7:25 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier intérimaire du comité,

Michel Patrice

Acting Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mercredi 13 mars 2002
(25)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 07 dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Gill, Léger, Pearson et Tkachuk (6).

Est présente: De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOIN:

De l'Université Simon Fraser:

John Richards, professeur en administration des affaires.

Le professeur Richard fait une déclaration préliminaire et il répond aux questions.

À 19 h 25, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, March 13, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:07 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Welcome, Mr. Richards. I understand you have done quite an in-depth study on urban Aboriginal issues, and I must apologize once again since I have not yet read your study.

Please proceed with your presentation.

Mr. John Richards, Professor of Business Administration, Simon Fraser University: Honourable senators, I used to be a politician and I have sympathy for your trade. Now I am a professor. For both of these professions, having the floor and talking at length is one of our sins. I should like to go on for at least 50 minutes, but I have been told that if I exceed 15 that will be too much.

[*Translation*]

Honourable senators, I just finished appearing before a committee of the House of Commons. Members of that committee have insisted that they be given this document which is not translated.

I can speak French relatively well but I did have time to have this document translated. I can distribute this document to you if you wish, but it is not absolutely necessary. I am an anglophone but I wanted to give this explanation in French.

[*English*]

As an MLA in Saskatchewan 30 years ago, I became involved in Aboriginal matters. That was my first experience. I now teach at Simon Fraser University. At this time, we are organizing an excellent public lecture series. I will provide the address for the Web site that we have organized for that series.

I also work with the CD Howe Institute. I try to maintain some social conscience for this outfit — successfully or not, I am not sure — and I convinced them that the matter of Aboriginal policy is so acute that the institute must, despite being on Bay Street, get off its collective behind and think about policy.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 13 mars 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 07 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bienvenue, monsieur Richards. On me dit que vous avez effectué une étude en profondeur des Autochtones en milieu urbain, et je vous prie à nouveau de m'excuser puisque je ne l'ai pas lue encore.

Vous pouvez commencer votre exposé.

M. John Richards, professeur en administration des affaires, Université Simon Fraser: Honorables sénateurs, j'ai été politicien et je compatis avec vous. Aujourd'hui, je suis professeur. Dans l'exercice de ces deux métiers, nous péchons par prolixité lorsque nous avons la parole. J'aimerais pouvoir continuer pendant 50 minutes au moins, mais on m'a dit que si je dépassais les 15 minutes, ce serait déjà trop.

[*Français*]

Honorables sénateurs, je viens tout juste de témoigner lors d'une séance de comité de la Chambre des communes, et les membres du comité ont insisté pour recevoir ce document qui n'est pas traduit.

Je sais parler le français assez bien, toutefois je n'ai pas eu le temps de faire la traduction du document. Je veux bien vous distribuer ce document, mais ce n'est pas forcément nécessaire. Je le dis en français, pour ma défense. Je suis anglophone d'origine.

[*Traduction*]

Il y a 30 ans, à l'époque où je siégeais à l'Assemblée législative de la Saskatchewan, j'ai commencé à m'intéresser aux questions autochtones. J'en étais à mes premières expériences dans le domaine. Aujourd'hui, j'enseigne à l'Université Simon Fraser. Nous organisons en ce moment une excellente série de conférences. Je vais vous donner l'adresse du site Web de cette série.

Je collabore aussi avec l'Institut C.D. Howe. J'essaie de maintenir une conscience sociale au sein de l'organisme — je ne sais pas si j'y arrive —, et j'ai convaincu les membres de l'Institut que la question d'une politique en matière d'affaires autochtones était si urgente qu'ils doivent absolument se retrousser les manches collectivement et réfléchir à cette politique, même s'ils ont pignon sur rue à Bay Street.

Therefore, the monograph to which you referred was the first of what I hope will be a series of publications. Mine dealt with urban Aboriginal policy, exclusively. I will talk for maybe five or 10 minutes about it.

The second document will deal with matters of income distribution, from the 1996 census. We took all Aboriginals on a special run of the 1996 census, looking at outcomes for those who are on-reserve and off-reserve, by education, by province and a number of dimensions. I will briefly refer to the summary results.

The third document I hope will deal with policy of Aboriginals in the justice system.

I will stress three themes: First, patterns of migration and their implications; second, the phenomenon of the formation of ghettos — to be blunt about it — in Western Canadian cities; and finally, the painful subject of social assistance.

First, the average Canadian would have no sense of the extent to which Aboriginal people have been moving to the cities. The statistics are complicated. Roughly, in the 1996 census, almost exactly one-half of the Aboriginal population lived in cities. Of those who are registered Indians under the Indian Act, according to the official data, roughly 60 per cent live on reserves and 40 per cent off reserves, but these statistics are not particularly accurate. Probably in the census, which was completed in 2001, we will find that these tendencies of movement off reserve continue to pace in the sense that over one-half the Aboriginal population will be living off the reserves.

There are some serious problems for urban Aboriginal people, but before we go any further into those, I want to stress that the situation is better off-reserve than it is on-reserve by the kind of standard social indicators. Overall, the 1996 census indicates that the average income off-reserve among Aboriginals was roughly one-third higher than it was on-reserve. This holds true even as you move through education levels and across provinces. There are some differences. We can talk about the details afterwards.

In consideration of education outcomes, I, like many people, stress the problem of high school completion. Mr. Harvey Boston helped me with this. He is a wonderful Metis senior administrator in the Manitoba government and his obsession is high school completion. Mr. Boston has also done special statistical work for the Manitoba government. In summary terms, approximately two-thirds of Manitoban non-Aboriginals have completed high school. Approximately 25 per cent of on-reserve Indians and about 35 per cent of off-reserve Indians have completed high school. Approximately 45 per cent of Metis have finished high

Ainsi, la monographie dont vous parliez sera la première, je l'espère, d'une série de publications. Dans mon étude, il est question de la politique entourant les Autochtones en milieu urbain exclusivement. Je vais vous en parler pendant cinq ou 10 minutes.

Le deuxième document se penchera sur des questions de distribution du revenu, d'après les données du recensement de 1996. Nous avons mené une étude spéciale des Autochtones à partir du recensement de 1996: nous nous sommes penchés sur les données en comparant les Autochtones qui habitent sur la réserve et ceux qui habitent hors réserve; nous avons également analysé les données en fonction de la scolarité, de la province et de plusieurs autres facteurs. Je vais faire un bref survol du résumé de ces résultats.

Le troisième document portera, je l'espère, sur les Autochtones dans le système judiciaire.

Je me concentrerai sur trois thèmes: premièrement, les tendances migratoires et leurs conséquences; deuxièmement, le phénomène de la création de ghettos — parlons franchement — dans les villes de l'ouest du pays; et enfin, le pénible sujet de l'aide sociale.

Premièrement, le Canadien moyen n'a aucune idée de l'importance du mouvement migratoire des Autochtones vers les villes. Les statistiques en la matière sont complexes. En gros, d'après le recensement de 1996, tout près de la moitié de la population autochtone habitait dans les villes. Parmi ceux qui sont des Indiens de plein droit conformément à la Loi sur les Indiens, d'après les données officielles, 60 p. 100 environ habitent dans les réserves, et 40 p. 100, à l'extérieur des réserves, mais ces données ne sont pas très précises. Il est probable que nous constaterons, dans le nouveau recensement complété en 2001, que cette tendance à quitter la réserve augmente et que plus de la moitié de la population autochtone vit désormais à l'extérieur des réserves.

Les Autochtones en milieu urbain connaissent de graves problèmes, mais avant d'aller plus loin, j'insiste sur le fait que la situation est meilleure hors réserve qu'elle ne l'est dans les réserves si l'on se fonde sur des indicateurs sociaux reconnus. Globalement, le recensement de 1996 révèle que le revenu moyen des Autochtones hors réserve est plus élevé du tiers que celui des Autochtones vivant dans les réserves. Cela demeure vrai d'un niveau de scolarisation à l'autre et d'une province à l'autre. Il y a certaines différences. Nous pouvons nous attarder aux détails plus tard.

En ce qui concerne l'analyse de la situation scolaire, je mets l'accent, à l'instar de beaucoup d'autres, sur le problème de l'abandon des études secondaires. C'est M. Harvey Boston qui m'a aidé à ce chapitre. C'est un merveilleux cadre supérieur métis du gouvernement du Manitoba, et son dada, c'est vraiment de voir les étudiants terminer leurs études secondaires. M. Boston a également effectué des études statistiques spéciales pour le gouvernement du Manitoba. En bref, les deux tiers environ des Manitobains non autochtones ont complété leurs études secondaires. Vingt-cinq pour cent environ des Autochtones des

school. These are Manitoba statistics but they are fairly consistent across the country. I have the Manitoba statistics in my head, so I tend to dwell on them.

Given that economic opportunities are in the cities, this migration pattern will continue. If we succeed in the next decade in negotiating some treaty arrangements that transfer some assets, there will be some potential to create employment. In my province, of course, there were no treaties. I put it bluntly to you, as an economist, that in the long run this migration pattern will continue. Hence, there must be much more concern about what happens in the cities. The federal government has been too oriented to concern itself with on-reserve people. In part, that is natural because Indians are federal jurisdiction.

A good part of what this document turns around is, in a sense, a critique of the provinces. They — including our Province of Saskatchewan — have been guilty of not doing nearly enough to pay attention to the urban Aboriginal phenomenon.

Second, for those of you who are Aboriginal or are from Western Canada, what is happening in our cities may seem elementary. The depth of the problem is far more acute from Winnipeg westward than it is from Winnipeg eastward. Depending on the numbers you use, Aboriginals make up 12 per cent to 15 per cent of Manitoba and Saskatchewan's population. These proportions are much higher among the young people because there is a great deal of out-migration taking place. We are aware of that today because the census results show the declining population in Saskatchewan and an essentially stagnant population in Manitoba.

The movement to the cities is creating the formation of ghettos. In a statistical sense, the Americans have worried a great deal about it, given the difficulties that have occurred in Los Angeles and large northern cities of the United States. My colleague in Human Resources Development Canada, Mr. Michael Hatfield, deserves credit. He says that roughly corresponding to the U.S. experience, we can define a "very poor" neighbourhood as a census tract — roughly 5,000 to 7,000 people — in which the family poverty rate is more than twice the national average.

The statistics I have distributed indicate to what extent people in cities live in such neighbourhoods. In western cities, about 8 per cent of the non-Aboriginal population in the major western cities such as Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary, Edmonton and Vancouver live in neighbourhoods that are "very poor" by those criteria.

The distribution of the Aboriginal population is very different. Overall, roughly one-third of Aboriginals, by identity criterion, are living in such districts. Of the mixed origin population —

réserves et 35 p. 100 environ des Autochtones vivant hors réserve ont complété leurs études secondaires. Quarante-cinq pour cent environ des Métis ont obtenu leur diplôme d'études secondaires. Ce sont les données pour le Manitoba, mais elles se ressemblent passablement d'un bout à l'autre du pays. J'ai en tête les statistiques pour le Manitoba, c'est pourquoi j'y reviens souvent.

Étant donné que les débouchés économiques sont dans les villes, ces tendances migratoires se maintiendront. Si nous réussissons, au cours de la prochaine décennie, à négocier des traités permettant le transfert de certains biens, il sera possible de créer de l'emploi. Dans ma province, bien sûr, il n'y a pas eu de traités. Je vous le dis sans détour, en tant qu'économiste, cette tendance migratoire est appelée à se poursuivre à long terme. C'est pourquoi il faut s'inquiéter beaucoup plus de la situation dans les villes. Le gouvernement fédéral se préoccupe beaucoup trop des Autochtones habitant dans les réserves. En partie, c'est une tendance naturelle puisque les Indiens sont du ressort fédéral.

En bonne partie, ce document s'articule autour d'une critique des provinces. Celles-ci, y compris la Saskatchewan, n'ont pas accordé suffisamment d'attention — loin de là — au phénomène des Autochtones en milieu urbain.

Deuxièmement, pour ceux d'entre vous qui sont autochtones ou encore originaires de l'ouest du Canada, ce qui se produit dans nos villes peut sembler élémentaire. Le problème est beaucoup plus grave dans l'Ouest à partir de Winnipeg qu'il ne l'est à l'est de Winnipeg. Selon les statistiques que l'on emploie, on constate que les Autochtones représentent de 12 à 15 p. 100 de la population du Manitoba et de la Saskatchewan. Ces proportions sont beaucoup plus importantes chez les jeunes parce qu'il y a une importante migration de sortie. Nous sommes conscients du phénomène aujourd'hui parce que le recensement fait état du déclin de la population en Saskatchewan et d'une population essentiellement stagnante au Manitoba.

Le mouvement vers les villes entraîne l'apparition de ghettos. Du point de vue statistique, les Américains se sont préoccupés énormément du phénomène, étant donné les difficultés qu'ils ont connues à Los Angeles et dans les grandes villes du nord des États-Unis. Mon collègue, M. Michael Hatfield, de Développement des ressources humaines Canada, a du mérite. Il affirme que, si nous établissons une correspondance approximative avec l'expérience américaine, nous pouvons définir un quartier «très pauvre» comme étant un secteur de recensement — soit de 5 000 à 7 000 personnes — où le taux de pauvreté familiale s'élève à plus du double de la moyenne nationale.

Les statistiques que je vous ai distribuées révèlent dans quelle proportion les habitants de la ville vivent dans de tels quartiers. Dans les villes de l'Ouest, 8 p. 100 environ de la population non autochtone des grands centres urbains comme Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary, Edmonton et Vancouver, habitent dans des quartiers qui sont «très pauvres» d'après ces critères.

La distribution de la population autochtone est très différente. Globalement, le tiers des Autochtones environ, si l'on se fonde sur le critère de l'identité, vit dans de tels quartiers. De la population

those who are ethnically, partially Aboriginal and partially non-Aboriginal — roughly one-sixth are living in such districts. That is about twice the rate of the non-Aboriginal.

By far the highest proportion is among those who are single-origin Indian, for whom it is roughly 40 per cent. In the most extreme case of Winnipeg, two-thirds of single-origin Indians live in districts that are very poor by this criterion.

Still, the majority of the population in these very poor neighbourhoods is non-Aboriginal. However, we are seeing a great deal of migration emerge in Western Canada. People are moving back and forth between reserve and non-reserve, reserve and town. Oftentimes it is a "devil and the deep blue sea" experience in that life may be a bit better in the north end of Winnipeg than it is on the reserve in Northern Manitoba or in Saskatchewan, but maybe not a great deal better. Hence, after six months in Winnipeg, the family decides to go back to see if they cannot make a go of it on the reserve again.

I can also provide some data on mobility. There is a great deal of movement among people in the poor neighbourhoods and among Aboriginals in poor neighbourhoods. They are moving a great deal more than non-Aboriginals, which is presumably not good for the education of the children. One of the people testifying to the MPs this afternoon was a woman in charge of inner-city Winnipeg schools. She constantly referred to the theme of the difficulty in school completion when kids are moving about as much as they are. What do we do about that? I do not pretend to have a magic answer.

[Translation]

Those of you who speak and read French should read this book. Its contents do not specifically apply to aboriginal persons, but in a way, their problems are the same as those who migrate to Canada. What to do? How to integrate Vietnamese in Vancouver, Jamaicans in Toronto and Haitians in Montreal?

[English]

In a sense, the migration among Aboriginals is similar. The cultural differences between a northern Saskatchewan reserve and Regina are probably greater than those for a peasant moving from the Punjab to become a taxi driver in Vancouver, yet we have not done enough to make the school system friendly and accommodating.

Allan Blakeney, who taught me a great deal about Aboriginal matters, is a man who deserves much credit. Long before people began thinking comprehensively about matters of self-government or Aboriginal education, he, as premier in the early 1970s, was worrying deeply about it.

d'origine mixte — c'est-à-dire ceux qui, du point de vue ethnique, sont en partie autochtones et en partie non autochtones —, le sixième environ habite de tels quartiers. C'est le double de la proportion des non-Autochtones.

Ce sont les Indiens d'origine, avec un pourcentage de 40 p. 100, qui représentent de loin la proportion la plus importante à ce chapitre. Winnipeg représente le pôle extrême de cette tendance, avec les deux tiers des Indiens d'origine habitant dans des quartiers qui sont jugés très pauvres selon cette définition.

Et pourtant, la majorité de la population dans ces quartiers très pauvres est non autochtone. Toutefois, nous assistons à une migration très importante dans l'ouest du Canada. Les gens vont et viennent de la réserve à la ville. Souvent, on peut dire qu'ils vont de Charybde en Scylla parce que la qualité de vie est peut-être légèrement meilleure dans le nord de Winnipeg que dans la réserve du nord du Manitoba ou de la Saskatchewan, mais ce n'est guère mieux. Conséquemment, après six mois à Winnipeg, la famille décide de faire une nouvelle tentative dans la réserve.

Je peux aussi vous citer des statistiques sur la mobilité. On note une très grande mobilité des gens habitant dans les quartiers pauvres et des Autochtones habitant dans ces quartiers. Ces derniers sont beaucoup plus mobiles que les non-Autochtones, et nous pouvons présumer que cela nuit à l'instruction des enfants. L'un des témoins qui comparaissaient devant les députés cet après-midi est une femme chargée de l'administration des écoles de quartiers défavorisés de Winnipeg. Elle est revenue constamment sur le thème de la difficulté qu'éprouvent les jeunes à terminer leurs études secondaires lorsqu'ils déménagent constamment. Que pouvons-nous faire? Je ne prétends pas avoir la formule magique.

[Français]

Pour vous qui parlez et lisez le français je vous suggère de lire ce livre. Cela ne concerne pas spécifiquement les problèmes des Autochtones mais en quelque sorte, les problèmes sont les mêmes pour ceux qui immigreront au Canada. Que faire? Comment intégrer les Vietnamiens à Vancouver, les Jamaïcains à Toronto et les Haïtiens à Montréal?

[Traduction]

Dans un sens, la migration chez les Autochtones est semblable. Les différences culturelles entre une réserve du nord de la Saskatchewan et Regina sont probablement plus marquées que celles que rencontre un paysan qui déménage du Pendjab à Vancouver pour y devenir chauffeur de taxi, et pourtant, nous n'en avons pas fait assez pour créer un système scolaire accueillant et adapté.

Allan Blakeney, qui m'a beaucoup appris au sujet des Autochtones, est un homme qui a beaucoup de mérite. Bien avant que l'on n'amorce une réflexion globale sur les questions d'autonomie gouvernementale et d'instruction des Autochtones, il se préoccupait déjà vivement de ces questions au début des années 70, en sa qualité de premier ministre.

He makes the point that we in Canada are pragmatic. We are not like the French in some sense. We do not insist on a Jacobin school system that is the same in Lille and Marseilles, where everyone studies the same lesson about Louis XIVth on October 8. We accommodate a lot of flexibility. We have French schools and English schools. Given there are times when religious differences have divided us, we have accommodated denominational public schools in the system. Whether it is a formally separate system, or experimental schools within the public system, we need far more experimentation within the cities, and schools that stress Aboriginal culture and history.

Standards are important. I do not want these schools to be exempt from taking the same boring Grade 10 algebra as all the other kids. I want schools where elders take part, where Aboriginal kids are made to feel proud of their heritage, and where a lot of attention and pride is induced. The inner city Winnipeg experiments, academies in Edmonton, my own high school where I went in Saskatoon, which has now become an inner city school with an emphasis on Aboriginal studies, are all worthy experiments. Honourable senators, you can prod the federal government to undertake more pilot projects of this nature.

There are undeniable problems. Some will object that this will divide our races more. However, historically, the school system — particularly in the west — has been a means of integrating Ukrainians, Englishmen, Icelanders and all the various settlers who came to Western Canada. It was an important thing to do. The trade-off is worth the experiment.

We must involve Aboriginal parents more in the outcomes of their kids. Until we do, these abysmal high school failure rates will persist. Albeit the cities are better than the reserves, they also have intolerable rates.

The most difficult subject to broach is the matter of social assistance. In a sense, Canada is 20 years behind the Americans. In the 1950s and 1960s, the Americans got rid of formal segregation. The civil liberties accorded to black people, along with a spate of great society programs in the early 1960s, were designed to overcome the legacy of American segregation. Canada has done something similar in the last 20 years in an attempt to make legal redress for sins of the past by eliminating residential schools and more explicitly accommodating equality and involvement of Aboriginals in many aspects of our lives.

In the United States, the painful aspect of this in the last 20 years has been coming to grips with the reality and the difficulties of inner city ghetto welfare dependency, which inevitably has a racial dimension about it in American discussion. You cannot discuss American welfare reform without dealing with race.

Il soutient que nous sommes de nature pragmatique au Canada. Nous ne sommes pas comme les Français, d'une certaine façon. Nous n'insistons pas pour avoir un système scolaire jacobin qui soit le même de Lille à Marseille, en vertu duquel tout le monde reçoit la même leçon sur Louis XIV le 8 octobre. Nous sommes d'une grande souplesse. Nous avons des écoles de langue française et de langue anglaise. Il y a des moments de l'histoire où nous avons été divisés par nos différentes fois, aussi avons-nous accueilli l'idée d'écoles publiques confessionnelles. Qu'il s'agisse d'un système scolaire officiellement démarqué, ou d'écoles expérimentales dans le cadre du système scolaire public, il nous faut expérimenter beaucoup plus dans les villes, et il nous faut des écoles qui mettent l'accent sur la culture et l'histoire autochtones.

Les normes sont importantes. Je ne veux pas que les étudiants de ces écoles soient exemptés des cours obligatoires d'algèbre de 10e année, aussi ennuyeux soient-ils. Je veux des écoles où les anciens jouent un rôle, où les enfants autochtones peuvent tirer une fierté de leur patrimoine, où l'on accorde beaucoup d'attention et l'on crée une grande fierté. Les expériences tentées dans les quartiers défavorisés de Winnipeg, dans les académies à Edmonton, dans mon ancienne école secondaire à Saskatoon, qui est aujourd'hui une école de quartier défavorisé centrée sur les études autochtones, sont toutes valables. Honorables sénateurs, vous pouvez pousser le gouvernement fédéral à entreprendre davantage de projets pilotes de ce genre.

Il y a des problèmes indéniables. D'aucuns s'y objecteront, soutenant que cela ne fera que diviser nos races davantage. Toutefois, au fil des ans, le système scolaire — en particulier dans l'ouest du pays — s'est avéré un moyen d'intégrer les Ukrainiens, les Anglais, les Islandais et tous ceux qui sont venus s'établir dans l'ouest du Canada. C'était un geste important. Les résultats justifient l'expérience.

Nous devons encourager les parents autochtones à participer davantage à la vie de leurs enfants. À défaut de cela, les taux d'échec scolaire au niveau secondaire demeureront déplorables. La situation est meilleure dans les villes que dans les réserves, mais les taux d'échec y sont néanmoins intolérables.

Le sujet le plus difficile à aborder est l'aide sociale. À un certain niveau, le Canada a 20 ans de retard sur les États-Unis. Dans les années 50 et 60, les États-Unis ont éliminé la ségrégation officielle. On a reconnu les libertés fondamentales des Noirs, et on a créé une panoplie d'excellents programmes sociaux au début des années 60, conçus pour éliminer les effets historiques de la ségrégation américaine. Au cours des 20 dernières années, le Canada a entrepris une initiative semblable: il a tenté de réparer par voie juridique les torts du passé en éliminant les pensionnats, et plus précisément en favorisant l'égalité et la participation des Autochtones dans de nombreux aspects de notre vie.

Aux États-Unis, au cours des 20 dernières années, on a vu se dessiner une dure réalité de dépendance à l'aide sociale dans les ghettos. La dimension raciale du problème est incontournable. On ne peut discuter de la question de l'aide sociale, aux États-Unis, sans parler de race.

The conclusion to which Americans of goodwill have reached is that social assistance must be accompanied by more rigid work and training requirements. Symbolically, the most important thing was the scrapping of aid to families with dependent children in 1996 by Bill Clinton. That came after 15 years of intense experimentation by a number of states that were famous for doing this.

I will not give a message here on behalf of the Republicans, but there is an interesting phenomenon where Tommy Thompson, the Republican Governor of Wisconsin, now Secretary of the Interior, worked in conjunction with liberal academics at the University of Wisconsin and pioneered a great deal of workfare. Minnesota and California are among other states that have done it, although some have done it badly.

In Canada, we have yet to go through that lesson in any rigorous manner. On-reserve welfare dependency is very high and has not changed in the last 15 years. On average, over 40 per cent of on-reserve people depend on social assistance. In many small reserves far removed from economic opportunities that will not change in the foreseeable future. What is equally important to understand is that in western Canada, one-third to more than one-half of the non-reserve welfare caseload is Aboriginal. In Saskatchewan, the estimate from officials is 60 per cent. The number of apprehended kids is 80 per cent. Hence, welfare policy is intimately bound up with Aboriginal policy.

Alberta is the one province that has radically experimented under Michael Cardinal. Alberta has rendered access to social assistance for the young and those deemed employable far more difficult. The time-series figures by province show how dramatically Alberta has deviated from the norm.

This is a controversial subject, but it must be addressed if we are being honest. The cycles of intergenerational welfare dependency — by they inner-city black neighbourhoods in south Chicago or the north end Winnipeg — are socially destructive. What can be done about it? Part of it — to be blunt — is the conservative message of rendering access for the employable more difficult. Part of it is better training. Part of it is the programs to help people get through high school and part of it concerns the programs to make work pay.

I had a hand in programs in Saskatchewan. A nice, modest program is one that provides a major supplement to low-end wages for families with kids — which is not altogether different from the national child benefit program. This is a supplement to wages. If you make \$600 working part-time at a 7-Eleven, within three weeks you will receive a 30 per cent supplement to your credit union account.

Les Américains bien pensants en sont venus à la conclusion que l'aide sociale doit s'accompagner d'exigences fermes en matière de travail et de formation. À l'échelle symbolique, le jalon le plus significatif est l'élimination, par Bill Clinton en 1996, de l'aide aux familles avec enfants à charge. Cette décision a été mise en oeuvre après 15 ans d'expérimentation intensive dans certains États qui ont fait parler d'eux pour cette raison.

Je ne veux pas livrer un message d'idéologie républicaine, mais il est intéressant de noter que Tommy Thompson, le gouverneur républicain de l'État du Wisconsin, qui est aujourd'hui secrétaire de l'Intérieur, a travaillé en collaboration avec des universitaires d'idéologies libérales de l'Université du Wisconsin pour élaborer les premiers projets de travail obligatoire. Le Minnesota et la Californie sont au nombre des États qui ont mis en oeuvre un tel programme, bien que certains l'ont fait de façon inefficace.

Au Canada, nous n'avons pas encore appris cette leçon. Dans les réserves, la dépendance envers le bien-être social est très forte et n'a pas évolué depuis 15 ans. En moyenne, plus de 40 p. 100 des personnes des réserves dépendent de l'aide sociale. Dans les petites réserves privées de débouchés économiques, cette situation ne devrait pas changer dans un avenir prévisible. Il importe également de comprendre que dans l'Ouest canadien, la clientèle hors réserve du bien-être social est autochtone dans une proportion d'un tiers à plus de la moitié. En Saskatchewan, les fonctionnaires estiment que cette proportion est de 60 p. 100. Celle des enfants appréhendés est de 80 p. 100. Par conséquent, la politique d'aide sociale est intimement liée à la politique autochtone.

L'Alberta est la province qui a pris les mesures les plus radicales à l'initiative de Michael Cardinal. Elle a limité considérablement l'accès à l'aide sociale pour les jeunes et les personnes réputées aptes à l'emploi. Les tableaux chronologiques par province montrent à quel point l'Alberta s'est écartée de la norme.

C'est là un sujet controversé, mais il faut l'aborder si nous voulons être honnêtes. Les cycles de dépendance intergénérationnelle au bien-être social, que ce soit dans les quartiers urbains noirs du sud de Chicago ou dans le quartier nord de Winnipeg, ont un effet destructeur au plan social. Que peut-on y faire? Selon le message conservateur, on peut, pour parler crûment, rendre l'accès à l'aide sociale plus difficile pour les personnes aptes à l'emploi. On peut aussi améliorer la formation. Enfin, on peut aider les jeunes à faire des études secondaires complètes et mettre en oeuvre des programmes d'incitation au travail.

J'ai participé à des programmes de ce genre en Saskatchewan. Il existe un programme modeste et intéressant qui accorde un supplément financier important aux familles à faible revenu avec enfants; ce programme n'est guère différent du programme national de prestation pour enfants. C'est un supplément salarial. La personne qui travaille à temps partiel dans un dépanneur pour 600 \$ reçoit au bout de trois semaines un supplément de 30 p. 100 qui est versé à son compte de crédit union.

In summary, we have this major migration to the cities taking place. The federal government is guilty of having devoted too much of its policy attention to on reserve realities. This is not to say that this is unimportant. It is not to say that treaty negotiations are unimportant. However, not enough attention has been given to the urban reality.

As well, I would critique the provinces — particularly the four western provinces — that have not assumed sufficiently their responsibilities to make schools work for those Aboriginals who have chosen to come to town.

Second, given this reality, we are creating — particularly in Western Canada — ghetto-like communities with disproportionately large Aboriginal populations in them. The syndromes of these kinds of neighbourhoods are not good for kids.

Third, we are not treating the subject honestly if we lay aside and avoid the discussion of social assistance, which is a crucially painful and difficult subject to handle.

The Chairman: Thank you, that very enlightening. I was on the appeal panel when Mike Cardinal was making all the changes. It was, and still is, very painful when dealing with intergenerational issues.

Senator Pearson: It was an interesting and clear presentation — a treat.

All the issues are intertwined. I want to ask you a question regarding social assistance, which I know is a challenging issue. While the Americans appear to have gotten certain things right, they can say that their record of cases has dropped. However, there are other studies that look at the cost to the child when their mother is working two shifts, and the child is being left alone.

When we look at these issues, we have to look at empowering those who look after children. If we were prepared to put more money into daycare or things of that sort, we might find that more Aboriginal women would find jobs. If you are going to make them work, at least turn their obligation to parent into an asset instead of making them stop parenting and look after somebody else's children, which is often the case.

I do not know whether you captured any of that kind of information in your studies.

Mr. Richards: I will briefly answer that. I will not pretend that it will be a satisfactory answer.

Academics, given much money and much computer time, take panels of families maybe 25,000 families and follow them for a generation to determine what occurs. I have not done this, so am merely reporting that it is being done.

If you are interested in this, I will happily point you to some studies that I think are legitimate. One of the best institutes studying poverty is the Institute for Research on Poverty at the University of Wisconsin. Two of the academics there, Haveman and Wolfe, are famous in the United States for doing exactly this

En résumé, nous constatons un fort mouvement de migration vers les villes. Le gouvernement fédéral est coupable d'avoir trop axé sa politique sur la situation dans les réserves. Il ne faut pas croire pour autant que cette situation ou que les négociations de traités sont des questions sans importance. Néanmoins, la réalité urbaine n'a pas été suffisamment prise en compte.

Par ailleurs, je reproche aux provinces, en particulier aux quatre provinces de l'Ouest, de ne pas avoir suffisamment assumé leurs responsabilités pour assurer le succès scolaire des Autochtones qui ont choisi de venir en ville.

Deuxièmement, dans ce contexte, nous sommes en train de créer, en particulier dans l'Ouest, des communautés semblables à des ghettos comportant des proportions anormalement élevées d'Autochtones. Les syndromes des quartiers de ce genre sont préjudiciables aux enfants.

Troisièmement, on ne traite pas honnêtement le sujet si on écarte la discussion sur l'aide sociale, même si c'est un sujet pénible et difficile à traiter.

La présidente Merci, c'était très intéressant. Je faisais partie du tribunal d'appel lorsque Mike Cardinal a apporté tous ces changements. Il est toujours très difficile d'aborder ces questions intergénérationnelles.

Le sénateur Pearson: Votre exposé était intéressant et clair; un vrai plaisir.

Toutes ces questions sont interdépendantes. Je voudrais vous interroger sur l'aide sociale; je sais que c'est une question délicate. Les Américains semblent avoir compris certaines choses et ils peuvent prétendre que chez eux le nombre de cas problèmes a diminué, mais des études ont montré ce qu'il en coûte à l'enfant lorsque sa mère assume deux postes de travail et qu'il reste seul.

Si l'on regarde cette problématique, il faut envisager de donner des moyens d'intervention à ceux qui s'occupent des enfants. Si nous étions prêts à financer davantage les garderies et les services du même genre, on constaterait peut-être un plus grand désir de trouver un emploi chez les femmes autochtones. Si on veut les faire travailler, il faut au moins leur permettre de s'acquitter positivement de leurs obligations parentales au lieu de les amener à délaisser leurs propres enfants pour s'occuper de ceux des autres, comme on le constate souvent.

J'aimerais savoir si vous avez recueilli de l'information dans ce domaine à l'occasion de vos études.

M. Richards: Je vais répondre brièvement, même si je ne peux prétendre donner une réponse satisfaisante.

Grâce à leurs crédits et à leur temps de recherche, les universitaires peuvent constituer des groupes pouvant atteindre 25 000 familles et suivre leur évolution pendant une génération. Je ne l'ai pas fait personnellement, mais je signale simplement qu'on fait ce genre de recherche.

Si le sujet vous intéresse, je me ferai un plaisir de vous indiquer des études qui me semblent crédibles. L'une des meilleures institutions qui étudient la pauvreté est l'Institut de recherche sur la pauvreté de l'Université du Wisconsin, où Haveman et Wolfe se sont fait connaître aux États-Unis pour ce genre de

kind of intensive statistical work on outcomes of the next generation of kids as a consequence of the environment and the decisions made by the parents. It is hard to separate the two.

Many things matter: neighbourhoods, incomes, two parents. To the extent that you can measure it, quality of daycare matters. The theme coming out of this point is that work also matters. To the extent that you can get at it, even single parent under the disadvantages of, say, being in a lousy neighbourhood in Milwaukee has a greater likelihood of having her kids escape welfare dependency or teenage pregnancy.

Senator Pearson: I agree with you, but that was not the point to which I was speaking.

Mr. Richards: I realize that you are saying other things are involved.

Senator Pearson: I am saying that we should offer more jobs to these people. The study that we have done on working mothers in New Brunswick and in B.C. has shown some positive benefits.

Mr. Richards: Allow me to be an economist and bore you silly. You are talking about the self-sufficiency project in New Brunswick and B.C. The experiment took approximately 3,000 people in each province. The study provided that if these people worked 30 hours a week minimum, they would pay a big chunk of money as a supplement to earnings. This money would be clawed back at the rate of 50-cents on the dollar for additional earnings. That is how the scheme worked.

The schemes were not identical in New Brunswick and British Columbia. In British Columbia, this supplement was exhausted by the time a person earned \$35,000 per year.

The problem with the scheme as it was set up was that it was designed in the early 1990s, before the National Child Benefit Program. A single mom in British Columbia participating in this scheme and earning \$20,000, as an example, might have the opportunity to earn another \$100 by working overtime at the office. That person would lose more than \$100. From that additional \$100, the person first loses \$50 from the self-sufficiency program, leaving only \$50. The person must pay income tax and EI. In addition, there are claw backs from the child benefit system.

We in British Columbia enriched the Child Benefit Program; hence, the net result of earning that extra \$100 is that the subject was poorer from adding together of the claw backs from the self-sufficiency program, the claw backs from the Child Benefit Program and the taxes.

Senator Pearson: Was it not adjusted as time went on?

Mr. Richards: You ask them that question. I think that this is the Achilles heel of the child benefits system, of the self-sufficiency programs and of all these programs that are heavily targeted.

travail statistique intensif sur les conséquences pour les enfants du milieu social et des décisions prises par les parents. On peut difficilement séparer ces deux éléments.

Beaucoup de facteurs entrent en compte: le quartier, le revenu, la famille mono ou biparentale. Pour autant qu'on puisse la mesurer, la qualité des services de garderie est importante. Ces études indiquent également que le travail est un facteur déterminant. Dans la mesure où elle peut travailler, même une mère célibataire désavantagée, habitant par exemple un quartier défavorisé de Milwaukee, a une plus grande chance de voir ses enfants échapper à la dépendance au bien-être social ou aux grossesses non désirées pendant l'adolescence.

Le sénateur Pearson: Je suis d'accord avec vous, mais ce n'est pas de cela que je voulais parler.

M. Richards: Vous voulez sans doute dire que d'autres facteurs interviennent.

Le sénateur Pearson: Je veux dire qu'il faut leur offrir davantage d'emplois. Notre étude sur les mères qui travaillent au Nouveau-Brunswick et en Colombie-Britannique a fait apparaître les effets positifs du travail.

M. Richards: Permettez-moi de faire l'économiste, quitte à vous faire mourir d'ennui. Vous parlez du projet d'autosuffisance au Nouveau-Brunswick et en Colombie-Britannique. L'expérience portait sur environ 3 000 personnes dans chaque province. On a considéré que si ces personnes travaillaient au moins 30 heures par semaine, elles obtiendraient un supplément de salaire important, dont la moitié serait récupéré sur la tranche de rémunération supplémentaire. Voilà le principe de l'étude.

Le principe n'était pas tout à fait identique dans les deux provinces. En Colombie-Britannique, ce supplément cessait d'être versé au-delà d'un salaire annuel de 35 000 \$.

Le problème, c'est que la formule avait été conçue au début des années 90, avant le Programme de la prestation nationale pour enfants. Une mère célibataire participante de Colombie-Britannique qui gagne 20 000 \$ a la possibilité de gagner 100 \$ de plus en faisant des heures supplémentaires au bureau. Elle risque de perdre plus de 100 \$ dans le cadre du programme d'autosuffisance. Elle va d'abord en perdre la moitié, et il ne lui restera que 50 \$. Ensuite, elle devra acquitter l'impôt sur le revenu et les primes d'assurance-emploi. De surcroît, l'État va récupérer les prestations pour enfants.

En Colombie-Britannique, nous avons amélioré le programme des prestations pour enfants; ainsi, la personne qui gagne 100 \$ de plus est encore pénalisée davantage si l'on ajoute la récupération du programme d'autosuffisance, la récupération des prestations pour enfants et les impôts.

Le sénateur Pearson: Il n'y a pas eu de rajustements périodiques?

M. Richards: Posez-leur la question. Je crois que c'est le talon d'Achille du programme des prestations pour enfants, du programme d'autosuffisance et de tous les programmes très ciblés.

The inevitable consequence of such heavy targeting on the very poor is that those who are not quite so poor face the highest effective tax rates of all Canadians. The solution to this is to either scrap the Child Benefit Program, which I do not think we are arguing, or extend those benefits into the middle class. As well, they should not have such quick claw backs. These programs should allow that a family earning \$40 000 or \$50,000 could have some significant child benefits. Many countries do that.

We are branching away from our subject. If you have Paul Martin's ear at some point, tell him that if he manages a further tax cut, it should be geared to middle-class families with kids so that the federal government is not clawing back that Child Benefit Program at such a ridiculously high a rate. It is expensive, of course.

Senator Pearson: My issue was concerning women — particularly the young women — who have children. I agree with the value of work and the benefit to self-image. I want to make sure that as one moves in those directions, for the sake of the children themselves and their sense of who they are, that we put in place the other supports that are needed. The children must not be abandoned to the street while the mother is working.

Mr. Richards: I could not agree more.

I have a good friend who is a senior official in the Saskatchewan social services ministry. One of his quips to me is that his first priority is to "keep people away from us, the ministry of human misery."

Governments are tempted to concentrate all of the programs for the truly handicapped into one ministry with everyone else ignoring those people. Let us have child supports, wage supplements and an entire host of programs to try to keep people away from the syndromes of welfare dependency.

Senator Tkachuk: Mr. Richards, I am going to start with a comment and then ask you some questions on your research.

Just over the last decade, I have witnessed what you are talking about, in Saskatoon, Prince Albert and Regina. We are getting a significantly higher Aboriginal population in the cities. They, as do new immigrants, park themselves together. Ukrainians immigrated to the West when they came to Canada. That is what people do, like the Italians in Toronto and the Chinese in Richmond. As a result, some significant programs have come about by accident.

You discussed the schools. There are schools in Saskatoon and in Regina where, even though they are not Indian schools — they have been pioneered by the Catholic School Board — 85 per cent of the kids are Aboriginal. It is not a question of a need to have an Indian school; it is a matter of the people who live there. Indian people, rather than white people, are living there.

Les programmes qui visent les plus démunis ont inévitablement pour conséquence de soumettre ceux qui sont un peu moins pauvres aux taux d'imposition proportionnellement les plus élevés au Canada. La solution au problème consisterait à supprimer le programme des prestations pour enfants, ce que personne ne saurait préconiser, ou à en étendre les prestations à la classe moyenne. Par ailleurs, ces programmes ne devraient pas comporter de récupération. Ils devraient permettre aux familles disposant de 40 000 \$ ou 50 000 \$ de revenu de toucher d'intéressantes prestations pour enfants, comme c'est le cas dans de nombreux pays.

Nous nous écartons de notre sujet. Si vous avez l'occasion de vous entretenir avec Paul Martin, dites-lui que s'il envisage de nouvelles réductions d'impôt, elles devraient tenir compte des familles de la classe moyenne avec enfants pour que le gouvernement fédéral ne récupère pas les prestations pour enfants dans une proportion aussi élevée. C'est évidemment une mesure très coûteuse.

Le sénateur Pearson: Ma question concerne les femmes, en particulier les jeunes femmes avec enfants. Je reconnais la valeur du travail, ne serait-ce que pour l'estime de soi. Mais si l'on s'oriente vers les programmes de travail pour les femmes, il faut aussi penser aux enfants et mettre en place les mesures de soutien dont ils ont besoin. Il ne faut pas que les enfants se retrouvent à la rue pendant que leur mère travaille.

M. Richards: Je suis tout à fait d'accord.

J'ai un bon ami qui est haut fonctionnaire au ministère des Services sociaux de la Saskatchewan. Il me dit que pour lui, la priorité absolue consiste à permettre aux gens de se passer de son ministère, qu'il qualifie de ministère de la misère humaine.

Les gouvernements ont tendance à concentrer tous les programmes destinés aux personnes lourdement handicapées dans un seul ministère, où elles se retrouvent à l'écart de tout le reste de la société. Il faut des mesures d'aide à l'enfance, des suppléments de salaire et toute une gamme de programmes pour éviter les syndromes de la dépendance à l'égard de l'aide sociale.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur Richards, je voudrais faire un commentaire, puis vous interroger sur votre recherche.

Depuis une dizaine d'années, je constate les phénomènes dont vous parlez à Saskatoon, à Prince Albert et à Regina. La population autochtone augmente dans les villes. Comme les nouveaux immigrants, les Autochtones se regroupent entre eux. Quand ils sont venus au Canada, les Ukrainiens sont allés dans l'Ouest, les Italiens à Toronto et les Chinois à Richmond. De ce fait, certains programmes importants résultent des circonstances.

Vous avez parlé des écoles. Il existe à Saskatoon et à Regina des écoles qui, bien que n'étant pas des écoles indiennes, puisqu'elles ont été créées par la Commission scolaire catholique, accueillent 85 p. 100 d'enfants autochtones. La question n'est pas de savoir s'il fallait ou non créer une école indienne. L'important, c'est la population locale. À cet endroit-là, ce sont des Indiens, et non des Blancs.

The cultural programs you discussed have been moved into the extracurricular. They tried the other way and it did not work. Where dance once was a part of the curriculum, it is now an extracurricular project. The school's cultural programs are built around these people's heritage. Instead of dance being on at 2:00, it is scheduled after school. The parents thought that the kids would not attend; the teachers thought they would. They showed up in the same numbers at 3:30 as at 2:00, when it had been compulsory. As a result, they were able to learn their mathematics and algebra.

I will turn to the subject of the graduation of Aboriginal kids. Many of the problems that we face on an economic level are the result of people not finishing Grade 12. How do we deal with it on the reserve? We have the problem in the cities, but the federal government has direct responsibility on the reserves. They are not graduating on the reserves either.

Therefore, what can the federal government do to solve the problem on the reserves? If you had people on the reserves that had education as a top priority, one would hope that the people immigrating to the cities would have the same attitude and mindset. However, if they do not have it on the reserve and they move to the city, it is not going to get better.

I know what you mean when you say education is a provincial matter, but we also have the situation on the reserves being a federal responsibility. What can we do to improve the graduation rate at the reserve level? It is just as bad there as in the cities.

Mr. Richards: It is worse.

I can make general observations. I have the privilege of being an academic, thus I am removed from the requirement to manage. The comments I make must be taken in that spirit.

You are pointing to one of the costs of not having settled the matter of treaties and land claims. The uncertainty that permeates the air is part of the problem. That is the easy thing to say.

As well, I believe the Assembly of First Nations is trying to maintain too many people on reserves. Aboriginals are diverse people, just as non-Aboriginals are diverse people. Some Aboriginal people very much want to maintain a traditional style of life — which is rural — linked to the land, linked to traditional ways, and want to avoid to the maximum extent possible the urban individualist lifestyle that we have.

Other Aboriginals are at the other extreme. There are many Aboriginal people, who we tend not to talk about, who have succeeded, who are computer programmers, professionals, plumbers, teachers, good people succeeding.

Les programmes culturels dont vous avez parlé ont été placés à l'extérieur des programmes d'enseignement. On a essayé l'autre formule, mais en vain. La danse a déjà fait partie du programme d'enseignement, mais c'est désormais une activité parascolaire. Les programmes culturels des écoles sont axés sur le patrimoine de la population. Au lieu de prévoir le cours de danse à 14 heures, il a lieu après l'école. Les parents craignaient que les enfants n'y aillent pas, mais les enseignants savaient qu'ils y assisteraient, et ils ont été aussi nombreux à y aller à 15 h 30 qu'à 14 heures, quand le cours de danse était obligatoire. Et ainsi, ils ont également réussi à apprendre les mathématiques et l'algèbre.

Je voudrais maintenant parler du niveau d'étude des enfants autochtones. Les problèmes économiques que l'on constate résultent souvent du fait que les enfants ne poursuivent pas leurs études jusqu'à la fin de la 12^e année. Que fait-on pour y remédier dans les réserves? Le problème se pose aussi dans les villes, mais le gouvernement fédéral est directement responsable de la situation dans les réserves. Les enfants ne terminent pas non plus leurs études dans les réserves.

Que peut donc faire le gouvernement fédéral pour résoudre le problème dans les réserves? Si les Autochtones des réserves accordaient la priorité absolue à l'éducation, on pourrait espérer que ceux qui viennent s'installer en ville conservent le même état d'esprit. Malheureusement, si ce n'est pas la tendance dans les réserves, la situation ne s'améliorera pas en ville.

Je sais ce que vous voulez dire quand vous évoquez la compétence provinciale en matière d'éducation, mais on constate la même situation dans les réserves, qui relèvent de la compétence fédérale. Que peut-on faire pour améliorer le taux d'obtention de diplôme dans les réserves, où il est aussi mauvais qu'en ville?

M. Richards: C'est pire.

Je peux faire des remarques d'ordre général. J'ai l'avantage de travailler dans le monde universitaire, et je suis donc dispensé de la nécessité de gérer. Mes commentaires doivent être compris dans ce contexte.

Vous évoquez ce qu'il en coûte de ne pas avoir réglé la question des traités et des revendications territoriales. L'incertitude qui persiste fait partie du problème. Voilà pour ce que l'on peut dire facilement.

Par ailleurs, je considère que l'Assemblée des Premières nations s'efforce de garder un trop grand nombre d'Autochtones dans les réserves. Les Autochtones sont aussi différents les uns des autres que les non-Autochtones. Certains d'entre eux veulent conserver un style de vie traditionnel, c'est-à-dire rural, en contact étroit avec la terre et avec la culture traditionnelle, et souhaitent éviter dans la mesure du possible le destin individualiste et urbain qui est le nôtre.

D'autres Autochtones ont le point de vue inverse. Il y a tous ceux qu'on a tendance à oublier, qui ont réussi, qui sont programmeurs, professionnels, plombiers, enseignants, bref, des gens qui ont réussi.

Unfortunately, there is a large group in the middle that is unsettled. Even for this group that has succeeded, they want cultural survival. I am not saying that they are indifferent to matters of culture and identity.

I do not see how we are ever going to make a real dent in the on-reserve school problem unless and until we accommodate more people in the cities. I do not want to imply this is social engineering; this is for Aboriginal people themselves to choose. I do not see how, on isolated reserves, you are going to be able to achieve the kind of educational outcomes for which we hope. There have to be more kids going into off-reserve schools. I come out of the CCF-NDP tradition in Saskatchewan — one of my early mentors was Woodrow Lloyd, who was premier back in the 1960s and the minister of education for much of his career. He came from small-town Saskatchewan. Woodrow Lloyd obliged non-Aboriginals to envision larger centralized high schools with bussing of kids perhaps an hour a day. There was strong resistance to it and a desire to preserve smaller local village schools.

This is not easy. You doubtless read, as did I, John Stackhouse's series in *The Globe and Mail* in December. One article profiled an Interlake Aboriginal community with two families. In one family, the kids had gone to the off-reserve high school, in the other family the on-reserve high school. Life is not perfect off-reserve, but my interpretation of that article — you may want to correct me — is that was probably the better solution for that Interlake community.

Senator Tkachuk: Is it cultural? I believe everything is culture in a way. I remember when we were discussing the Nisga'a agreement. I never heard a chief say, "I want the kids on the reserve to become doctors or lawyers." I never heard it said once in testimony in eight years. I often think how different that was when I grew up. With the Nisga'a agreement, they talked about what it was going to be like on that reserve. I was thinking, there are all those people having kids. What if they do not want to be there? They want to be a computer person and live in Toronto, Vancouver, Hong Kong or New York. I sometimes get the feeling that this is cultural.

Mr. Richards: Historically, as a non-Aboriginal population, we are guilty of the assumption that once the Aboriginal person learned to be a farmer — or learned to be a computer programmer a hundred years on — he or she would no longer be interested in identifying as an Aboriginal. He or she would become a good British subject.

One of my friends and colleagues, Alan Cairns, a distinguished political scientist, wrote a book, *Citizens Plus*. He started his career in the 1960s working on the "Hawthorne Report" and continued to be interested in this subject until his retirement. I am

Malheureusement, on trouve entre les deux tout un groupe d'Autochtones hésitants. Même pour ceux qui ont réussi, la survivance culturelle est importante. Je ne prétends nullement qu'ils soient indifférents aux questions de culture et d'identité.

Je ne vois pas comment on va pouvoir infléchir véritablement le problème de la scolarisation dans les réserves à moins d'accueillir un plus grand nombre d'Autochtones dans les villes. Je ne prétends pas pour autant que ce soit une question de sociologie appliquée. C'est aux Autochtones de choisir eux-mêmes. Je ne vois pas comment on peut atteindre un niveau souhaitable de scolarisation dans les réserves isolées. On a envoyé les enfants en grand nombre dans des écoles hors réserve. J'ai connu moi-même la tradition du CCF-NPD en Saskatchewan; j'ai eu pour mentor Woodrow Lloyd, qui a été premier ministre dans les années 60 et ministre de l'Éducation pendant une bonne partie de sa carrière. Il venait d'une petite localité de la Saskatchewan. Woodrow Lloyd a obligé les non-Abautochtones à fréquenter de gros collèges centralisés, quitte à ce que les élèves passent une heure par jour dans un autobus scolaire. Ce changement a suscité une vive résistance, les parents souhaitant préserver les petites écoles des villages.

Le choix n'est pas simple. Vous avez sans doute lu comme moi la série d'articles de John Stackhouse dans le *Globe and Mail* en décembre. L'un d'entre eux était consacré à deux familles autochtones d'Interlake. Les enfants de l'une des familles avaient fréquenté un collège hors réserve, et ceux de l'autre, le collège de la réserve. La situation hors réserve n'est pas parfaite, mais d'après ce que je comprends de l'article — vous me direz si je me trompe — elle est sans doute préférable pour ces familles d'Interlake.

Le sénateur Tkachuk: Est-ce que c'est un problème culturel? En un sens, je crois que tout relève de la culture. Je me souviens de l'époque où nous discutons de l'entente Nisga'a. Je n'ai jamais entendu un chef dire: «Je veux que les enfants de la réserve deviennent médecins ou avocats». Je n'ai jamais entendu une telle chose en huit ans de la part des témoins. Souvent, je pense que lorsque j'étais enfant, les choses étaient bien différentes. Pour l'entente Nisga'a, les témoins parlaient de ce qui allait se passer dans cette réserve. Je pensais, quant à moi, que tous ces gens avaient des enfants. Et si les enfants ne voulaient pas rester là? Et s'ils voulaient devenir informaticiens à Toronto, Vancouver, Hong Kong ou New York? J'ai parfois l'impression que tout cela, c'est culturel.

M. Richards: Jusqu'à maintenant, nous autres, les non-Abautochtones, avons toujours eu tort de supposer qu'une fois qu'un Autochtone s'est fait agriculteur ou informaticien, il ne se considère plus comme autochtone et devient un bon sujet britannique.

L'un de mes bons amis et collègues, Alan Cairns, un éminent expert en science politique, a publié un livre intitulé *Citizens Plus*. Au début de sa carrière, dans les années 60, il a travaillé au rapport Hawthorne et a continué à s'intéresser à ce sujet jusqu'à

plugging Simon Fraser University — last Thursday we invited him to deliver a lecture in a series I organized on Aboriginal policy.

Do Aboriginal people need to lose identity when they leave and become doctors, computer processors, teachers, or plumbers? They should not have to do that.

Senator Tkachuk: I agree.

Mr. Richards: This problem would be somewhat relieved if we made the school system in the cities more amenable. Partly, it is an inner-city phenomenon because the results are the worst there. There are also suburban chunks of Regina or Winnipeg where there are significant Aboriginal folk and, if they want their kids to have this kind of experience that is good. This somewhat relieves the problem because then you have individual Aboriginals saying, "I can go to Vancouver and still preserve identity. I do not need to abandon it."

We still have painful subjects. In my opinion, federal policy gears too many of its financial benefits to on-reserve people relative to off-reserve people. There is a case to be made that some of these benefits due to treaty Indians ought to be to individual Indians that they could take wherever they think appropriate.

Senator Christensen: You have stated that Aboriginal people residing in poor neighbourhoods have lower education and employment levels than those Aboriginals in better neighbourhoods. How do Aboriginals differ from other people living in those poor neighbourhoods and in the better neighbourhoods? Is it not just a fact that anybody living in those poorer areas are lower educated and have poorer employment rates? When you were looking at it, was there something specific about Aboriginal people that differentiated them from the others in those two situations?

Mr. Richards: If you have that package of material that I distributed, you will see figure 5 — it is from the CD Howe Institute commentary — pertaining to eight cities: Vancouver, Edmonton, Calgary, Saskatoon, Regina, Winnipeg, Toronto and Montreal. Winnipeg is in many ways the heart of the problem. This graph provides a cumulative distribution for different groups of people if we look at how much education each of these groups has. The solid dotted line is Aboriginals in poor neighbourhoods. In Winnipeg, approximately two-thirds of Aboriginals have incomplete high school. They have not finished.

By definition, you have either a university degree or less. That is the maximum you can have. Even within the poor neighbourhoods — the black solid line is the non-Aboriginals living in poor neighbourhoods — while they do less well than those in ordinary neighbourhoods, they do considerably better than Aboriginals in these very poor neighbourhoods.

son départ en retraite. Pour parler de l'Université Simon Fraser, je signale que jeudi dernier, nous l'avons invité à donner une conférence dans le cadre d'une série que j'ai organisée sur la politique autochtone.

Les Autochtones doivent-ils perdre leur identité lorsqu'ils parent et deviennent des médecins, des informaticiens, des enseignants ou des plombiers? Ils ne le devraient pas.

Le sénateur Tkachuk: Je suis d'accord.

M. Richards: On pourrait atténuer quelque peu ce problème si le système scolaire dans les villes était plus souple. Il s'agit en partie d'un phénomène propre aux quartiers défavorisés des centres urbains parce que les résultats y sont les pires. Il y a aussi certains quartiers des banlieues de Regina ou de Winnipeg où il y a beaucoup d'Autochtones et s'ils veulent que leurs enfants vivent ce genre d'expérience, c'est une bonne chose. Cela atténue quelque peu le problème parce qu'on a alors des Autochtones qui se disent: «Je peux aller à Vancouver et quand même conserver mon identité. Je n'ai pas besoin de l'abandonner».

Il y a encore des aspects avec lesquels nous avons de la difficulté. À mon avis, la politique fédérale attribue un trop grand nombre de ses avantages financiers aux Autochtones dans les réserves plutôt qu'à ceux en dehors des réserves. Il est possible de faire valoir que certains des avantages destinés aux Indiens visés par un traité devraient être accordés à des Indiens à titre individuel qui pourraient les utiliser de la façon qu'ils estiment appropriée.

Le sénateur Christensen: Vous avez déclaré que les Autochtones qui vivent dans des quartiers pauvres ont un niveau d'instruction et d'emploi inférieur aux Autochtones qui vivent dans de meilleurs quartiers. Comment les Autochtones diffèrent-ils des autres personnes qui vivent dans les quartiers pauvres et celles qui vivent dans les beaux quartiers? N'est-il pas vrai que quiconque vit dans ces quartiers pauvres a un niveau d'instruction et d'emploi inférieur? Lorsque vous examinez la situation, y a-t-il une particularité propre aux Autochtones qui les distingue des autres qui se trouvent dans ces deux situations?

M. Richards: Si vous avez la trousse de documents que je vous ai distribuée, vous verrez qu'au tableau 5 — tiré d'un commentaire de l'Institut C.D. Howe — on présente huit villes: Vancouver, Edmonton, Calgary, Saskatoon, Regina, Winnipeg, Toronto et Montréal. C'est à Winnipeg que le problème est le plus grave à bien des égards. Ce tableau présente une distribution cumulée pour différents groupes de personnes en fonction du niveau d'études de chacun de ces groupes. La ligne pleine pointillée désigne les Autochtones dans les quartiers pauvres. À Winnipeg, environ les deux tiers des Autochtones n'ont pas terminé leurs études secondaires.

Par définition, le maximum que l'on peut obtenir c'est un diplôme universitaire. Même dans les quartiers pauvres — la ligne pleine en noir désigne les non-Autochtones qui vivent dans les quartiers pauvres — même s'ils se débrouillent moins bien que ceux qui vivent dans des quartiers ordinaires, leur situation est nettement meilleure que celle des Autochtones dans les quartiers très pauvres.

In other words, there is an accumulation of things going on. Being in a poor neighbourhood itself is a handicap. You are less likely to live in an environment that encourages you to study hard. Your peers are probably not as oriented towards a professional life whether you are Ukrainian, English or Aboriginal. However, being Aboriginal often brings additional problems. There may be intergenerational dysfunctional family problems; there may be a culture from the reserve; there may be a lot of the going back and forth between reserve and city — hence the problems are compounded.

I am not saying the bad neighbourhood is the only variable that matters. Obviously, other things do too, but it is one of the things that matter. We should be concerned about what is happening on the west side of Saskatoon, the north end of Regina or the north end of Winnipeg, et cetera.

Senator Christensen: You also mentioned creating separate urban school systems specifically for Aboriginal children. What has been the response of the Aboriginal community to that based on the experience of residential schools?

Mr. Richards: Clearly, we want to have nothing to do with compulsion when we are talking about what was the miserable experience of residential schools.

The woman in charge of the inner city Winnipeg school system said it very well:

I am not per se interested in a formally separate school system but I am very keen on there being specific schools in the public system which are very much identified as being friendly, accommodating and encouraging Aboriginal student attendance.

She cited a couple of schools in inner city Winnipeg. I know some schools in Vancouver, the academy in Edmonton and my own high school. These are halfway houses and honourable experiments. They violate the idea of one school system for everyone, which is an idea that many people hold dear to their hearts. I think it is worthwhile as an experiment, provided it is open to choice.

Senator Christensen: You are saying that it would not necessarily be an Aboriginal school but it would be a school in the inner city system that offered Aboriginal-oriented kinds of curricula that would better suit the Aboriginal children. Other children would be going there as well, but Aboriginal children would be more encouraged to go to those schools.

Mr. Richards: Yes, and these schools should not solely exist in the inner city. You may have one or two in a regular middle-class suburb. The theme that justifies this is, first, Aboriginal cultural presentation. Aboriginal people must feel confident that when they leave Nisga'a, lands in the North, and they go to Vancouver or Prince George, if they want to maintain Aboriginal culture and identity, they can.

En d'autres mots, il y a une accumulation de facteurs. Vivre dans un quartier pauvre est en soi un handicap. Vous êtes moins susceptible de vivre dans un environnement qui vous encourage à faire des études sérieuses. Vos pairs ne tiennent probablement pas autant à avoir une vie professionnelle, qu'ils soient ukrainiens, anglais ou autochtones. Cependant, le fait d'être autochtone entraîne des problèmes supplémentaires. Il peut y avoir des problèmes de dysfonctionnement familial transmis d'une génération à l'autre; la culture de la réserve peut être un facteur; il y a peut-être beaucoup de va-et-vient entre la réserve et la ville — par conséquent, il y a une aggravation des problèmes.

Je ne dis pas que le fait de vivre dans un quartier pauvre soit le seul facteur qui compte. De toute évidence, il y a d'autres facteurs qui interviennent, mais c'est un des facteurs qui a de l'importance. Nous devrions nous soucier de ce qui se passe à l'ouest de Saskatoon, à l'extrémité nord de Regina, à l'extrémité nord de Winnipeg, et cetera.

Le sénateur Christensen: Vous avez aussi parlé de créer des systèmes scolaires urbains séparés particulièrement pour les enfants autochtones. Quelle a été la réaction des milieux autochtones compte tenu de l'expérience vécue par ceux qui ont fréquenté les pensionnats?

M. Richards: De toute évidence, nous nous opposons à l'idée de contrainte lorsque nous parlons de l'expérience désastreuse vécue par ceux qui ont fréquenté les pensionnats.

La femme responsable du système scolaire du centre-ville de Winnipeg l'a exprimé très clairement:

Je ne m'intéresse pas à proprement parler à un système scolaire officiellement distinct, mais je tiens beaucoup à ce qu'il existe des écoles particulières dans le système public qui sont considérées conviviales, souples et qui encouragent la présence des étudiants autochtones.

Elle a mentionné quelques écoles du centre-ville de Winnipeg. Je connais certaines écoles à Vancouver, l'académie à Edmonton et ma propre école secondaire. Ce sont des maisons de transition et des expériences honorables. Elles vont à l'encontre de l'idée d'un système scolaire unique pour tous, idée qui tient à coeur à beaucoup de gens. Je crois que c'est une expérience valable, à condition qu'elle soit facultative.

Le sénateur Christensen: Vous dites qu'il ne s'agirait pas forcément d'une école autochtone mais qu'il s'agirait d'une école dans le système du centre-ville qui offrirait des programmes de cours plus axés sur les Autochtones et qui conviendrait davantage aux enfants autochtones. D'autres enfants pourraient aussi fréquenter cette école, mais on encouragerait davantage les enfants autochtones à les fréquenter.

M. Richards: Oui, et ces écoles n'existeraient pas uniquement au centre-ville. On pourrait en avoir une ou deux dans des banlieues de la classe moyenne. Le thème invoqué pour justifier ce genre d'initiative est tout d'abord la présentation culturelle autochtone. Il faut que les Autochtones soient sûrs que lorsqu'ils quittent Nisga'a, les terres du Nord pour se rendre à Vancouver ou à Prince George, ils pourront conserver leur culture et leur identité autochtones s'ils le veulent.

Point two is my interpretation — this is a fuzzy bunch of literature that I do not pretend to know well among school administrators — that you want parental involvement because it helps. The more you can get parents interested in the outcomes of their kids at school, the better chances that the kids will get through Grade 12. If the school is amenable to involving elders and involving Aboriginals in a variety of ways, it is more likely that the kids will get through.

The present system is so awful in terms of the outcomes. I would be more worried about the problems of a separate system were the present system delivering. Given how poorly it is performing — both on reserve and in cities — I think you have to set aside some of the prior assumptions which we have as Canadians about the value of one single system, and experiment like crazy.

Senator Christensen: I am sure you have had the opportunity of reading *The Other Side of Eden*, the book by Hugh Brody.

Mr. Richards: I know of it but I have not read it. You say I should.

Senator Christensen: I recommended it to several other people who read it and almost had an epiphany as a result. From a cultural standpoint, it highlighted strongly the problems that we are having between the hunter-gatherer culture and the agricultural culture.

While the hunter-gatherers have always been seen as the nomadic people who were not rooted and were drifters and the agriculturalists were seen as a settled people, it is the other way around. It is the hunter-gatherers who are settled and very happy to stay in those areas. Conversely, the agriculturalists are conquering new lands, digging up and creating farms, proliferating and overtaking other people. I was interested to know what your assessment was.

Mr. Richards: It is cruel that it has happened. The agricultural folk came in and took the land in the last 500 years and they are not going home. Often when students come to me saying they are interested in things Aboriginal, I tell them first to go and see some good films like *Pow Wow Highway* or *Smoke Signals* or to read a book by Thomas King so that they get a feel for the sense that there is this phenomenon and reality of identity that is different.

[Translation]

Senator Gill: Mr. Richards, my question relates to welfare, to which you referred. Until the fifties or the sixties, welfare was non-existent.

Mr. Richards: You are right.

Le deuxième point correspond à ma propre interprétation — il existe toute une documentation assez vague dont se servent les administrateurs scolaires et que je ne prétends pas bien connaître — à savoir qu'il faut obtenir la participation des parents parce que cela est utile. Plus vous incitez les parents à s'intéresser aux résultats scolaires de leurs enfants, meilleures seront leurs chances de terminer leur 12^e année. Si l'école est prête à favoriser la participation des anciens et des Autochtones de diverses façons, les jeunes auront plus de chances de terminer leurs études.

Les résultats obtenus dans le cadre du système actuel sont déplorables. Je m'inquiéterais davantage des problèmes que pourrait poser un système distinct si le système actuel était efficace. Compte tenu de son inefficacité — tant dans les réserves que dans les villes — je crois qu'il faut mettre de côté certaines des hypothèses que nous avons comme Canadiens à propos de la valeur d'un système unique, et qu'il ne faut absolument pas hésiter à expérimenter.

Le sénateur Christensen: Vous avez sûrement eu l'occasion de lire le livre de Hugh Brody intitulé *The Other Side of Eden*.

M. Richards: Je suis au courant de ce livre mais je ne l'ai pas lu. Vous pensez que je devrais le faire.

Le sénateur Christensen: Je l'ai recommandé à plusieurs autres personnes qui l'ont lu et qui ont pratiquement eu une révélation. Sur le plan culturel, il fait ressortir les problèmes entre la culture des chasseurs-cueilleurs et la culture agricole.

Bien que l'on ait toujours considéré les chasseurs-cueilleurs comme des nomades qui ne se sont jamais enracinés et qui préfèrent errer et les agriculteurs comme des gens établis, en fait c'est l'inverse. Ce sont les chasseurs-cueilleurs qui se sont fixés dans certaines régions et qui sont très heureux d'y demeurer. Inversement, les agriculteurs conquièrent de nouvelles terres, établissent des fermes, prolifèrent et délogent les autres. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

M. Richards: Il s'agit d'événements cruels. Au cours des 500 dernières années, les agriculteurs sont venus ici et ont pris les terres et ne sont pas partis. Souvent, lorsque des étudiants viennent me dire qu'ils s'intéressent aux questions autochtones, je leur dis d'abord d'aller voir quelques bons films comme *Pow Wow Highway* ou *Smoke Signals* ou de lire un livre de Thomas King afin de se familiariser avec ce phénomène et cette réalité différente de l'identité.

[Français]

Le sénateur Gill: Monsieur Richards, j'aimerais vous poser une question sur l'assistance sociale dont vous avez parlé. Avant les années cinquante et soixante, les programmes d'assistance sociale n'existaient pas.

M. Richards: Vous avez raison.

Senator Gill: You seem to suggest that in order to alleviate the welfare problem, we should be thinking of training programs, employment programs, so as to reduce the number of welfare recipients.

I sometimes get the impression that Aboriginal people may perhaps be trapped in a one-way street ever since the fifties. Obviously, we tried some solutions but we have also created a lot of problems for the Aboriginals. First there was welfare and education, because children have to go to school, and those who were hunting stopped hunting and became sedentary.

Therefore, I get the impression that since then we are headed down a one-way street, with no exit, and that we are still trying to cure the illness without looking at the symptoms.

Mr. Richards: And what do you think are the symptoms?

Senator Gill: The Indian Act is more than 100 years old. The band councils were created by the Indian Act. The band councils are perhaps not in the best interest of aboriginal nations. I get the impression that we are now on that one-way street and that there is no way out. What to do then? We are trying to find solutions to problems that are escalating.

I also sometimes have the impression that in Canada there are two groups. At first, Aboriginal people were not taken into account and people did not try to learn to live with aboriginal culture. It is true that Aboriginal culture is being promoted, but it does not go as far as promoting it with non-Aboriginals. That leads me to think that there are solitudes in our country, and to try to fix the problem, we use band-aids.

Some will tell you that we have a \$7 billion budget but that it needs to be increased because it is insufficient. I would like you to react to that. There is good will on the part of everybody and everybody is trying to find solutions. We hear suggestions like work instead of welfare, education as well. However, the problem remains, judging by the increasing number of people on welfare and by the suicide rate going up.

Mr. Richards: Yes, you are right.

Senator Gill: Should we carry on doing what we did before or should we go through a fundamental change in policies? How do you see it?

Mr. Richards: I am not Aboriginal. I was born in England. I am 100 per cent English. All I said can only be considered a qualification. Let me start by quoting Mike Cardinal, whom you may know.

[English]

Prior to the 1950s, Aboriginal communities in northern Alberta were independent from government and completely self-sufficient. Everybody worked, there was no welfare, we had our own health system, alcoholism was limited, family breakdown

Le sénateur Gill: Vous semblez suggérer que pour essayer de réduire ce problème d'assistance sociale, il faudrait peut-être parler de programmes de formation ou de programmes d'emploi, pour essayer de réduire le nombre de prestataires de l'assistance sociale.

J'ai parfois l'impression que les Autochtones sont peut-être pris dans un genre de corridor dont ils ne peuvent pas sortir depuis les années cinquante. On a créé certainement des situations, mais on a créé beaucoup de problèmes chez les Autochtones. D'abord, il y a eu l'avènement de l'assistance sociale et l'éducation, sous prétexte que les jeunes doivent aller à l'école, et les chasseurs ont arrêté de chasser et la sédentarisation s'est installée.

J'ai comme l'impression que depuis ce temps on est comme dans un corridor dont on ne peut pas sortir, et qu'on continue à soigner la maladie sans jamais penser à soigner les symptômes.

M. Richards: Qui sont, selon vous?

Le sénateur Gill: La Loi sur les Indiens a plus de cent ans; et les conseils de bande ont été institués par la Loi sur les Indiens. Les conseils de bande sont peut-être au détriment des nations autochtones. J'ai l'impression que maintenant on est dans ce corridor et on ne peut plus en sortir. Alors, qu'est-ce qu'on fait? On essaye de régler les problèmes, et c'est comme une escalade tout le temps.

J'ai parfois l'impression qu'au Canada, il y a deux groupes. Les autochtones, au début, étaient absents et on n'a jamais appris à composer avec l'existence et la culture des Autochtones. On veut toujours essayer de faire la promotion de la culture autochtone, mais on n'est pas prêt à en faire la promotion chez les non-autochtones. J'ai l'impression qu'on a des solitudes au pays, et pour essayer de régler ce problème, en fait, on apporte des remèdes.

Il y en a qui mentionnent qu'on a un budget de sept milliards de dollars, mais on doit augmenter ce budget parce que celui-ci n'est pas suffisant. J'aimerais votre point de vue là-dessus. Je pense que tout le monde est de bonne volonté et essaye d'apporter des solutions. Tout le monde suggère des solutions, on dit qu'il faut du travail au lieu de l'assistance sociale, et il faut de l'éducation aussi. Mais le mal est là, si l'on considère le taux d'assistés sociaux et le taux de suicides qui augmentent.

M. Richards: Oui, vous avez raison.

Le sénateur Gill: Est-ce qu'on continue à faire ce qu'on faisait avant ou si on change complètement nos orientations à la base? Qu'en pensez-vous?

M. Richards: Je suis non-autochtone. Je suis né en Angleterre; je suis Anglais tricoté à 100 p. 100. Donc, tout ce que j'ai dit, c'est une qualification. Je vais commencer en citant Mike Cardinal que vous connaissez peut-être.

[Traduction]

Avant les années 50, les collectivités autochtones du nord de l'Alberta étaient indépendantes du gouvernement et complètement autosuffisantes. Tout le monde travaillait, il n'y avait pas d'aide sociale, nous avions notre propre système de

was limited, people practised culture and lived off the land. We changed that with good intentions, but within 20 years, by 1970, a very high percentage of members in those communities had moved on to the welfare system.

[Translation]

And then there is this historical phenomenon. After the Second World War, it was decided that all Canadians should be provided the same benefits, whether they were Quebec francophones, anglophones or Aboriginals. So the reserves began to receive social assistance, old age pensions, and all the other benefits provided by a welfare state.

This resulted in the disappearance of traditional activities such as hunting and fishing. You are probably more familiar with this phenomenon than I am. I can remember travelling in northern Saskatchewan in my youth; the elders there were very proud to tell us about fishing in Orange Lake in the month of January when the temperature was 20 or 30 below. That is not something I would like to do to earn my living. Welfare is a much more attractive alternative but in the long run it proved to be a social disaster, particularly for the men.

In this respect I think that men have a more developed societal sense than women. Women can always raise their children whereas men have lost, to some extent, their reason for existence with the disappearance of the traditional activities that used to give them some sort of prestige and self-confidence.

I am an academic and if I were unable to practice my profession, then I think it would be at great psychological cost.

What can be done? First of all we can observe the problem. And Mr. Brody may talk about it in somewhat romantic terms, but insofar as I am advocating something concrete for reserves, I would say that Aboriginals should be given more benefits on an individual basis and the amounts transferred to the band councils should be decreased.

It is hard. It would mean conflicts in the bands but I think that we non-natives owe them major compensation in view of what we have done to their collective and economic life over the past 400 years.

The white paper was seen as a question of survival. We decided to go against the original provisions, namely providing the chiefs and band councils with money. In many cases they live where there is no economic basis in the reserves, they distribute this money as social assistance and this results in nepotism, and a loss of confidence among those who do not belong to the elite families.

In the long run, I do not see how we can increase accountability, and that is the key word, in reserves as long as most of the money, essentially in the form of transfers, is directed to the chiefs and bands.

santé, l'alcoolisme et la dislocation de la famille étaient des phénomènes très restreints, les gens pratiquaient leur culture et vivaient de la terre. Nous avons changé cela, animés de bonnes intentions mais en 20 ans, c'est-à-dire en 1970, un pourcentage très élevé des membres de ces collectivités a commencé à dépendre de l'assistance sociale.

[Français]

Et vous abordez ce phénomène historique. Après la Deuxième Guerre mondiale, on a décidé que l'on devrait accorder à tous ceux qui étaient Canadiens, qu'ils soient francophones Québécois, anglophones ou autochtones, les mêmes prestations. Donc, les réserves recevoient l'aide sociale, les pensions de vieillesse, et toutes les prestations qui existent dans un état providence.

Cela a eu comme conséquence la disparition des activités traditionnelles de la chasse et de la pêche. Vous connaissez sans doute ce phénomène mieux que moi. Je me souviens quand j'étais jeune lorsque je voyageais dans le nord de la Saskatchewan, les aînés parlaient avec grande fierté de ce qu'ils faisaient; de pêcher dans le Lac Orange au mois de janvier lorsqu'il faisait moins 20 ou moins 30 degrés. C'est pas quelque chose que j'aimerais faire pour gagner ma vie. Étant donné cette alternative, l'aide sociale est bien plus attirante, mais à la longue elle a créé un désastre social, surtout pour les hommes.

Je pense qu'en ce sens, les hommes ont plus un sens sociétairé que les femmes. Les femmes peuvent toujours élever leurs enfants, tandis que les hommes ont perdu leur raison d'être, en quelque sorte, avec la disparition des activités traditionnelles qui ont fait en sorte qu'ils aient un prestige, une confiance en soi.

Je suis universitaire, et si je ne pouvais pas exercer mon métier, cela me coûterait cher en terme d'attitude psychologique.

Quoi faire? On peut le constater comme analyse. Et M. Brody peut en parler de façon un peu romantique, mais dans la mesure où je prône quelque chose de concret pour les réserves, je dirais qu'il faut accorder plus de bénéfices aux Autochtones sur une base individuelle et baisser les montants transférés aux conseils des bandes.

C'est dur. Cela implique des conflits dans les bandes, mais je pense que nous, les non-autochtones leur devons une compensation majeure, étant donné ce qu'on a fait à leur vie collective et économique pendant les 400 dernières années.

Le livre blanc n'était pas une question de survie comme projet. On a décidé d'aller à l'encontre de ce qu'on allait accorder, c'est-à-dire fournir de l'argent techniquement aux chefs et aux conseils de bande qui, dans bien des cas habitaient là où il n'y a pas de base économique dans la réserve, ils fournissent cet argent en fonction d'aide sociale, et cela amène le népotisme, une perte de confiance en soi si on ne fait pas partie des familles de l'élite.

À la longue, je vois mal comment augmenter l'imputabilité — ce qui est le mot clé — dans les réserves aussi longtemps que la majorité des fonds, essentiellement des transferts, passent par les chefs et les bandes.

It is sometimes said facetiously that there is "no democracy without taxation" and as Allan Blaikley used to say when I was young: "When you step back and take a look at politics, at least half of the political debates revolve around the question: how much is to be spent and who should pay the taxes?" That is the sort of thing that gives rise to lots of different opinions.

Should we tax more, spend more? Tax less, spend less? I will pay less, you will pay more.

This is part of a healthy community. Until Aboriginal persons in the reserves have individual access to money, they will not be able to exercise these functions in the community in a sound manner.

Senator Gill: But what do we do then? You say that there is no democracy without taxation; no democracy if people are unable to express their views about their leaders. If the people do not have the opportunity to elect their leaders, how can there be democracy in the community? I have already been a chief myself. So you realize that something is not working.

Mr. Richards: Let me return the question to you, Senator Gill.

Senator Gill: It is true that in the community there may be a lack of institutions allowing people to exercise certain controls. I agree on that point. It is necessary to create institutions on the basis of nations rather than on the basis of a community. I already mentioned to you that the reserves were set up by the Indian Act. The Indian bands did not exist before.

Mr. Richards: Yes.

Senator Gill: So if there were Indian nations in the country, if we began to set them up again — but it is starting to get late and we might perhaps have this discussion at another time. There is a problem. Because we are not satisfied with a leader or a certain type of leadership, we attempt to get around the problem. I do not think that is the way of settling the difficulty. We can discuss this later on.

Mr. Richards: I think you have raised a very deep question.

[English]

Senator Léger: You mentioned pride and how to create that. I agree that the family must be present, as you said. When I was a teacher, we had to teach children how to go to work. They had never seen their father or mother work. That goes to the pride you were talking about.

You mentioned creating a single system in education. We already have that among non-Aboriginals in the sense of private schools. It would be normal to extend it.

You cited figures in regard to the proportion of non-reserve residents receiving social assistance from 1992 to 1997. I am from

Il y a une boutade de la part de certains qui disent: «No democracy without taxation», et comme le disait effectivement Allan Blaikley quand j'étais jeune: «Quand on prend ses distances et qu'on regarde ce qu'est la politique, au moins la moitié des débats politiques tournent autour de la question: Combien devrait être dépensé et qui devrait payer les taxes?» Il peut survenir bien des différends entre les gens à ce sujet.

Devrait-on taxer plus, dépenser plus? Taxer moins, dépenser moins? Moi, je paierais moins; vous plus.

Cela fait partie des communautés saines. Aussi longtemps que les Autochtones dans les réserves n'ont pas accès individuellement à de l'argent, ils ne pourront pas exercer ces fonctions au sein de la communauté de façon saine.

Le sénateur Gill: Mais à ce moment-là qu'est-ce qu'on fait? Vous dites qu'il n'y a pas de démocratie sans taxation; pas de démocratie si les gens ne peuvent pas se prononcer sur leurs leaders. Si la population n'a pas la chance d'élire ses leaders, qu'est-ce qu'on fait de la démocratie dans les communautés? J'ai été chef chez-moi déjà. Alors, vous comprenez qu'il y a quelque chose qui ne marche pas.

M. Richards: Je vous retourne la question, sénateur Gill.

Le sénateur Gill: Il est vrai que du côté communauté il y a peut-être un manque d'institutions pour permettre à la population d'exercer certains contrôles. Je suis d'accord là-dessus. Il faudrait créer des institutions sur la base des nations au lieu de sur la base d'une communauté. Je vous l'ai dit tantôt: les réserves ont été créées par la Loi sur les Indiens. Les bandes indiennes n'existaient pas avant.

M. Richards: D'accord.

Le sénateur Gill: Alors, s'il y avait des nations indiennes au pays et alors, si on commençait à les réinstaller, mais il se fait tard et peut-être qu'on pourrait avoir la discussion une autre fois. Il y a un problème. Parce qu'on n'est pas content d'un leader ou d'un leadership, on va contourner le problème. Je ne pense pas qu'on règle la situation en faisant cela. On va en rediscuter plus tard.

M. Richards: Vous avez abordé une question très profonde.

[Traduction]

Le sénateur Léger: Vous avez parlé de la fierté et de la façon de la faire naître. Je conviens avec vous que la famille doit être présente. Lorsque j'étais enseignante, nous devions enseigner aux enfants comment aller travailler. Ils n'avaient jamais vu leur père ou leur mère travailler. Cela revient à cette question de fierté dont vous parliez.

Vous avez cité la création d'un système unique d'éducation. Cela existe déjà chez des non-Autochtones au niveau des écoles privées. Il serait normal d'élargir ce système.

Vous citez des chiffres concernant la proportion des personnes qui ne résident pas dans les réserves et qui ont reçu de l'aide

the east and I almost dropped over when I saw where the Atlantic Provinces placed. We thought the problems were in the west. We will study the east another time.

The Chairman: Would you like to comment on that, Mr. Richards? That is interesting. Everyone talks about the west, but there are issues in the east, in the Maritimes. Would you comment on your findings in regard to the proportion of on-reserve residents receiving social assistance?

Mr. Richards: This is the manner in which the Department of Indian Affairs presents the statistics. They do not disaggregate the four Atlantic Provinces; they present them this way.

Atlantic Canada is the poorest of Canadian regions. In a number of instances, the conflicts are more acute because access to particular resources — such as in the Burnt Church matter — simultaneously mean access to the resource itself and access to contingent transfers such as Employment Insurance. One cannot separate one from the other.

There is a lower employment rate among non-Aboriginals in Atlantic Canada and a higher welfare dependency rate in Atlantic Canada than the Canadian average. As I recall, in Newfoundland, it is in the order of 11 per cent, whereas the national average is 7 per cent.

Proportionately, the problems of non-work and reliance on transfers are more complex and woven into much of the Atlantic Canadian community. In a sense, they are at their most extreme with the Aboriginal population.

Having said that Atlantic Canada is in the order of 80 per cent, I am equally horrified at the tendency in my former province of Saskatchewan to see that their figure is now well over 60 per cent.

The Chairman: Do you equate the downturn in Saskatchewan with the economic boom in Alberta?

Mr. Richards: I do not make that comparison. However, when I spoke about the problems of poor neighbourhoods rendering it hard to finish school, I do not wish to say that other variables are irrelevant. There is much happening here.

Alberta has clearly done much better than the other two Prairie Provinces. The reforms are part of it. The employment rate among Aboriginals in poor neighbourhoods is an interesting statistic. What percentage of Aboriginal people living in poor neighbourhoods in Edmonton and Calgary are working, relative to Aboriginal people who are in Saskatoon, Regina and Winnipeg in similarly poor neighbourhoods? There are significantly more Aboriginal people working in Albert cities. To what extent is that due to Alberta prospering and to what extent is it because of rendering access among the employable more difficult?

sociale de 1992 à 1997. Je viens de l'Est et j'ai été estomaquée de constater où se classaient les provinces de l'Atlantique. Nous pensions que les problèmes se situaient dans l'Ouest. Nous étudierons l'Est à un autre moment.

La présidente: Aimerez-vous commenter, monsieur Richards? C'est intéressant. Tout le monde parle de l'Ouest, mais il y a des problèmes dans l'Est, dans les Maritimes. Pourriez-vous commenter vos constatations en ce qui concerne la proportion d'Autochtones qui vivent hors des réserves, qui sont prestataires d'aide sociale?

M. Richards: C'est la façon dont le ministère des Affaires indiennes présente les statistiques. Les quatre provinces de l'Atlantique n'ont pas été fragmentées; c'est la façon dont elles sont présentées.

Le Canada atlantique est la plus pauvre des régions canadiennes. Dans un certain nombre de cas, les conflits sont plus graves parce que l'accès à certaines ressources — comme c'est le cas à Burnt Church — signifie simultanément l'accès à la ressource même et l'accès aux transferts conditionnels comme l'assurance-emploi. L'un ne va pas sans l'autre.

Le taux d'emploi chez les non-Autochtones du Canada atlantique est inférieur à la moyenne canadienne et le taux de dépendance de l'aide sociale y est supérieur à la moyenne canadienne. Si je me souviens bien, à Terre-Neuve il est de 11 p. 100, tandis que la moyenne nationale est de 7 p. 100.

Proportionnellement, les problèmes de chômage et de dépendance des transferts sont plus complexes et répandus dans la majeure partie de la communauté de la région atlantique du Canada. Dans un certain sens, ils sont les plus aigus parmi la population autochtone.

Après avoir indiqué que la proportion dans la région atlantique du Canada est de 80 p. 100, je suis tout aussi horrifiée de constater que dans mon ancienne province de la Saskatchewan, la proportion est nettement supérieure à 60 p. 100.

La présidente: Faites-vous un parallèle entre le ralentissement économique en Saskatchewan et le boom économique de l'Alberta?

M. Richards: Je ne fais pas cette comparaison. Cependant, lorsque j'ai dit qu'en raison des problèmes que connaissent les quartiers pauvres il est difficile pour les jeunes de finir leurs études, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas d'autres facteurs importants. Il y a toutes sortes d'autres facteurs qui interviennent.

L'Alberta de toute évidence s'est débrouillée beaucoup mieux que les deux autres provinces des Prairies, ce qui est attribuable en partie aux réformes qui ont été apportées. Le taux d'emploi chez les Autochtones des quartiers pauvres est intéressant. Quel pourcentage des Autochtones vivant dans les quartiers pauvres d'Edmonton et de Calgary travaillent, comparativement aux Autochtones vivant à Saskatoon, Regina et Winnipeg dans des quartiers tout aussi pauvres? On constate un nombre nettement plus grand d'Autochtones qui travaillent dans les villes de l'Alberta. Dans quelle mesure cela est-il attribuable à la

I conducted a simple bit of statistical analysis using the Alberta experience and unemployment rates across these eight cities. If it were primarily a function of the strength of the local economy, one would expect that the employment in a poor neighbourhood by both Aboriginals and non-Aboriginals would go up if the unemployment rate in the city were lower.

If you try that experiment, there is not much to be said. The relative unemployment rate in Montreal, Toronto, et cetera, does not help to explain much about the difference in employment rates elsewhere. Clearly, Alberta sticks out. This may not be because of the reforms. There are many other things going on; however, the reforms are part of it.

The situation in Alberta is primarily due to the Cardinal reforms. There are many people involved. I am just attaching his name to what was a series of things. Though I think that the reforms were the be-all and end-all of the matter.

The Chairman: In 1985, former Senator Gitter conducted a study on racism in Alberta. In that study, it was found that the Aboriginal people were the most discriminated race of people in all of Alberta.

Mr. Richards: How did they measure that?

The Chairman: I cannot quite remember how the study was conducted, but that was the result of the report. We are facing more and more latent discrimination in this country. I know, because of my children, grandchildren and great-grandchildren. I know because of the trends and issues that I face within my own community and the work that I do.

When you stated that even in the poorer neighbourhoods, the Aboriginal people were still in a higher unemployment bracket than other poor people, do you think that racism plays a part in that?

Mr. Richards: Yes, I do. In the document I have distributed, you will see figure 3A, which shows medians of income for Aboriginal people by location and education. These data were taken from the 1996 Census.

You have to look at this in groups of three. The bottom three says that for all of those Canadians who did not complete Grade 9, if you look at their average income and set that at 100, on-reserve Aboriginals earned about 60 per cent of that, and it is about 70 per cent for the off-reserve.

Fortunately, as you go through to higher levels of education, you see the gap declines somewhat. For people with some university or university degrees, the gap is smaller between Aboriginals and non-Aboriginals with the same educational level. However, there is still a gap, if you like, and obviously part of that is racism.

prosperité que connaît l'Alberta et dans quelle mesure cela est-il attribuable à la plus grande difficulté d'accès parmi les personnes aptes au travail?

J'ai fait une petite analyse statistique en utilisant l'expérience de l'Alberta et les taux de chômage dans ces huit villes. Si cela était principalement attribuable à la vigueur de l'économie locale, on pourrait s'attendre à ce que le taux d'emploi dans un quartier pauvre pour les Autochtones et les non-Autochtones augmenterait si le taux de chômage dans la ville était plus bas.

Cette expérience ne permet pas d'en apprendre beaucoup. Le taux de chômage relatif à Montréal, Toronto et ailleurs ne permet pas vraiment d'expliquer la différence des taux d'emploi ailleurs. De toute évidence, l'Alberta se démarque. Ce n'est peut-être pas attribuable aux réformes. Il y a peut-être d'autres facteurs qui interviennent; cependant, les réformes en font partie.

La situation qui existe en Alberta est principalement attribuable aux réformes Cardinal. Beaucoup de personnes y ont participé. Je lui attribue simplement un certain nombre de mesures. Je crois toutefois que les réformes ont été l'alpha et l'oméga.

La présidente: En 1985, l'ex-sénateur Gitter a fait une étude sur le racisme en Alberta. Cette étude a permis de constater que de tous les groupes en Alberta, ce sont les Autochtones qui faisaient l'objet de la plus grande discrimination.

M. Richards: Comment a-t-on mesuré ce phénomène?

La présidente: Je n'arrive pas à me souvenir exactement comment l'étude a été faite, mais c'était la constatation du rapport. Nous faisons de plus en plus l'objet de discrimination latente dans ce pays. Je le sais, à cause de mes enfants, de mes petits-enfants et de mes arrière-petits-enfants. Je le sais en raison des tendances et des problèmes que je constate dans ma propre collectivité et dans le travail que je fais.

Lorsque vous avez déclaré que même dans les quartiers les plus pauvres, le taux de chômage chez les Autochtones était plus élevé que chez d'autres personnes pauvres, croyez-vous que le racisme joue un rôle à cet égard?

M. Richards: Oui, je le crois. Dans le document que je vous ai distribué, vous verrez au tableau 3A qu'on y indique le revenu moyen pour les Autochtones selon le lieu et le niveau d'instruction. Ces données sont tirées du Recensement de 1996.

Il faut examiner ce tableau en groupes de trois. En ce qui concerne les trois du bas, on indique pour tous les Canadiens qui n'ont pas terminé la 9^e année, si vous examinez leur revenu moyen et l'établissez à 100, les Autochtones dans les réserves gagnaient environ 60 p. 100 de ce montant, et il était de 70 p. 100 pour les Autochtones qui vivent hors des réserves.

Heureusement, à mesure que le niveau d'études augmente, l'écart diminue quelque peu. Pour les personnes qui ont un ou plusieurs diplômes universitaires, l'écart est plus petit entre les Autochtones et les non-Autochtones dont le niveau d'études est le même. Cependant, un écart demeure, et de toute évidence cela est attribuable en partie au racisme.

The Chairman: If there are no other questions or comments, I thank you very much. This has been most enlightening. I appreciate your taking the time to come here to inform us of this type of thing. We have been working on this action plan for change for well over two years, because we have seen the need for something like this. We have finally got started on it.

Mr. Richards: There is a lot more to be said than what we talked about tonight.

The Chairman: Yes, certainly.

Senator Christensen: I found the use of the word "migration" interesting. Migration is a term that is not used frequently when talking about Aboriginal people. It is the people immigrating from one place to another.

Mr. Richards: One of the statistics I did not give you, and I will happily give this to you, was the breakdown of the migration statistics looking at these eight cities. Again, this is looking at urban people. One thing that stands out immediately is that in these inner-city neighbourhoods, the mobility among Aboriginal people is twice that of non-Aboriginal people. This cannot be good for kids completing school. There is a lot of churning back and forth.

The Chairman: This is what we have been saying. We have talked so much about the migration of people within our own country, with no support services to help them adjust.

Mr. Richards: We talk all the time about the problems of Vietnamese settling in Vancouver, but we do not do think about this.

The Chairman: Thank you. I hope if our time allows that we can have you back again.

The committee adjourned.

La présidente: S'il n'y a pas d'autres questions ou observations, je tiens à vous remercier infiniment. Votre exposé nous a beaucoup éclairés. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir ici nous communiquer ce genre d'information. Nous travaillons à ce plan d'action pour le changement depuis plus de deux ans parce que nous avons constaté qu'une telle initiative était nécessaire. Nous avons fini par nous y mettre.

M. Richards: Il y a beaucoup plus de choses à dire que ce dont nous avons parlé ce soir.

La présidente: Sans aucun doute.

Le sénateur Christensen: J'ai trouvé intéressante l'utilisation du terme «migration». La migration est un terme qui n'est pas souvent utilisé lorsque l'on parle des Autochtones. Il s'agit de personnes qui immigrer d'un endroit à l'autre.

M. Richards: L'une des statistiques que je ne vous ai pas donnée, et je me ferai un plaisir de le faire, c'est la ventilation des statistiques sur la migration dans ces huit villes. Ici encore, on examine les personnes qui vivent en milieu urbain. On constate immédiatement que dans ces quartiers du centre-ville, la mobilité chez les Autochtones est deux fois plus élevée que chez les non-Autochtones. Cela ne doit pas inciter les enfants à terminer leurs études. Il y a beaucoup de va-et-vient.

La présidente: C'est ce que nous avons dit. Nous avons tant parlé de la migration de gens au sein de notre propre pays à qui on n'offre aucun service de soutien pour les aider à s'adapter.

M. Richards: Nous parlons constamment des problèmes des Vietnamiens qui s'établissent à Vancouver, mais nous ne pensons pas à cet aspect.

La présidente: Je vous remercie. Si le temps nous le permet, j'espère que nous aurons l'occasion de vous inviter à nouveau.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESS:

From Simon Fraser University:

John Richards, Professor, Business Administration.

TÉMOIN:

De l'Université Simon Fraser:

John Richards, professeur en administration des affaires.

YC 30
-A16



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, March 19, 2002

Le mardi 19 mars 2002

Issue No. 15

Fascicule n° 15

Twelfth meeting on:

Douzième réunion concernant:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson
et

Les honorables sénateurs :

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. (ou Robichaud, c.p.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, March 19, 2002
(26)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:34 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Johnson, Léger, Pearson and Sibbeston (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Department of Industry Canada:

Jeff Moore, Executive Director, Aboriginal Business Canada;
Mary Lou Bird, Policy Analyst, Aboriginal Business Canada.

Mr. Moore made an opening statement and, with Ms Bird, answered questions.

At 10:55 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 19 mars 2002
(26)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 34, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubbley, Johnson, Léger, Pearson et Sibbeston (9).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes (*voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001*).

TÉMOINS:

Du ministère de l'Industrie du Canada:

Jeff Moore, directeur exécutif, Entreprise autochtone Canada;
Mary Lou Bird, analyste des politiques, Entreprise autochtone Canada.

M. Moore fait une déclaration et, avec l'aide de Mme Bird, répond aux questions.

À 10 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, March 19, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:34 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. Welcome to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

This is not a study, because Aboriginal people have been studied to death. This is an action plan for change. Your input today is important for how we, as Canadians and Aboriginal people, can make changes for the better for our communities and agencies.

Today's discussion is on urban Aboriginal people. I would like to welcome our witnesses. Mr. Moore and I have met before.

Mr. Jeff Moore, Executive Director, Aboriginal Business Canada, Industrie Canada: It is an honour and privilege to be here to discuss issues affecting Aboriginal people, and in particular, Aboriginal youth. I am Algonquin from Kitigan-Zibi Anishinabeg, which is just north of Ottawa.

You have before you a presentation outlining what Industrie Canada and Aboriginal Business Canada do to support the participation of Aboriginal people in today's economy. I will begin by outlining the broader issues, then provide an overview of the role of Industrie Canada and its portfolio partners and some information about Aboriginal Business Canada, its programming and achievements over the past few years, focusing on how we are assisting Aboriginal youth entrepreneurs. Finally, I will conclude by outlining a number of challenges and our opportunities to meet them.

The first slide provides some demographic information, with which I think many of you are familiar, on an Aboriginal population that is young and growing quickly.

The next slide indicates a significant gap between the socio-economic conditions of the Aboriginal population and the general population of Canada. It demonstrates the low educational attainment, low earnings and also the high unemployment figures for Aboriginal people.

We see on slide 3, on Aboriginal business development, that Aboriginal people are embracing the entrepreneurial spirit and starting businesses at a rate two and a half times faster than

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 19 mars 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 34 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bonjour mesdames et messieurs. Nous vous souhaitons la bienvenue au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Il ne s'agit pas d'une étude parce qu'une multitude d'études ont déjà été faites au sujet des peuples autochtones. Il s'agit d'un plan d'action, pour changer. Votre témoignage est important pour nous permettre de déterminer quels types de changements peuvent apporter les Canadiens et les Autochtones pour améliorer nos collectivités et divers organismes.

La discussion d'aujourd'hui porte sur les Autochtones vivant en milieu urbain. Je souhaite la bienvenue à nos témoins. J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer M. Moore.

M. Jeff Moore, directeur exécutif, Entreprise autochtone Canada, Industrie Canada: C'est pour moi un honneur et un privilège d'être ici pour discuter de diverses questions touchant les Autochtones et plus particulièrement les jeunes. Je suis Algonquin, de Kitigan-Zibi Anishinabeg, localité située au nord d'Ottawa.

Vous avez devant vous une présentation qui expose les initiatives que prennent Industrie Canada et Entreprise autochtone Canada pour encourager la participation des Autochtones à l'activité économique. Je donnerai d'abord un aperçu des questions d'ordre général, puis du rôle d'Industrie Canada et de ses partenaires; enfin, je donnerai quelques informations sur Entreprise autochtone Canada, ses programmes et ses réalisations au cours des dernières années en mettant l'accent sur les mesures que nous prenons pour aider les jeunes entrepreneurs autochtones. Enfin, je mentionnerai de quelques défis et les possibilités de les relever.

La première diapositive représente quelques données démographiques sur la population autochtone que la plupart d'entre vous connaissent déjà et qui indiquent que la population autochtone est jeune et augmente rapidement.

La prochaine diapositive indique qu'il existe un écart important entre les conditions socioéconomiques des Autochtones et celles de la population en général. Elle démontre que le niveau d'instruction des Autochtones est peu élevé, que leur revenu est faible et que le taux de chômage est élevé en ce qui les concerne.

La troisième diapositive, qui concerne le développement des entreprises autochtones, révèle que les Autochtones se lancent en affaires et créent des entreprises à un rythme deux fois et demie

non-Aboriginal people. This is true not only in traditional sectors, but also in manufacturing, transportation, et cetera. These businesses — particularly the clients of Aboriginal Business Canada — have a 70 per cent survival rate compared to a 64 per cent survival rate of businesses in general in Canada.

These growth and success rates are something to be proud of and show much promise for Aboriginal people. However, much remains to be done.

Slide 4 shows federal spending on Aboriginal programming. Most of the federal government's spending on Aboriginal people is targeted at social programs, mainly for status Indians on reserve. Only 8 per cent of total funding is dedicated to economic development initiatives, both on and off reserve. It is clear that there is a need to reassess this situation.

The social conditions that persist can be partly alleviated through opportunities to participate economically, through the dignity of having a job and running your own business, and in doing so, become a positive role model for others. This is especially true with respect to the demographics and needs of Aboriginal youth in Canada.

The next slide demonstrates the current federal Aboriginal economic development framework in Canada. The figure of 8 per cent of total funding dedicated to economic development is broken down as follows: \$336 million per year is directed to skills development and delivered by HRDC to all Aboriginal people across Canada, regardless of status; almost \$103 million is directed to developing an economic business climate, is delivered primarily by DIAND and targeted to status Indians on reserve; \$94.3 million is targeted to resource development and delivered by DIAND, Fisheries and Oceans and Natural Resources Canada. Again, this is primarily directed to status Indians on reserve. Finally, and the number that concerns Aboriginal Business Canada and its partners, \$73.1 million for business development, which is primarily delivered by the Industry portfolio to all Aboriginal people, regardless of status or where they live in Canada.

The next slide gives a quick snapshot of the role the Industry portfolio plays. The portfolio works in partnership on a number of things, first and foremost being innovation through science and technology. We help firms and not-for-profit institutions turn ideas into products and services. We deal in trade and investment, encouraging more firms in more sectors to export to more markets and assisting firms in attracting foreign direct investment. This shows the growth of small and medium-size enterprises, or

plus rapide que les non-Autochtones, non seulement dans les secteurs traditionnels mais aussi dans ceux de la fabrication, du transport, et dans divers autres secteurs. Ces entreprises — et plus particulièrement celles qui sont clientes d'Entreprise autochtone Canada — ont un taux de survie de 70 p. 100 alors que le taux de survie global des entreprises canadiennes est de 64 p. 100.

Si ces taux de croissance et de réussite sont des exploits dont les Autochtones peuvent être fiers et sont très encourageants, il reste encore bien des progrès à faire.

La quatrième diapositive concerne les dépenses pour les programmes destinés aux Autochtones. La plupart des dépenses du gouvernement fédéral concernent les programmes sociaux et principalement ceux qui sont destinés aux Indiens inscrits des réserves. Les fonds investis par le gouvernement fédéral dans les initiatives de développement économique, à l'intérieur et à l'extérieur des réserves, ne représentent que 8 p. 100 des dépenses totales. La nécessité d'une réévaluation de la situation saute aux yeux.

Les conditions sociales qui persistent peuvent être quelque peu améliorées grâce aux possibilités de participer à l'activité économique et à la dignité que confèrent un emploi ou la direction d'une entreprise; cela permet de devenir un modèle à suivre pour d'autres personnes. C'est encore davantage le cas en ce qui concerne les jeunes Autochtones canadiens en raison de leurs caractéristiques démographiques et de leurs besoins.

La diapositive suivante représente le cadre fédéral de développement économique des Autochtones au Canada. Les dépenses consacrées au développement économique, qui représentent 8 p. 100 des dépenses totales, se répartissent comme suit: 336 millions de dollars par an pour l'amélioration des compétences pour l'ensemble des Autochtones du Canada, quel que soit leur statut, par le biais des programmes de Développement des ressources humaines Canada (DRHC); près 103 millions de dollars sont consacrés au développement d'un climat des affaires économiques, qui sont octroyés principalement par le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (MAECI) et sont destinés aux Indiens inscrits des réserves; des fonds totalisant 94,3 millions de dollars sont consacrés au développement des ressources et fournis par le MAECI, par Pêches et Océans et par Ressources naturelles Canada. Ces fonds sont principalement destinés aux Indiens inscrits des réserves. Enfin, et c'est le chiffre qui intéresse Entreprise autochtone Canada et ses partenaires, une somme de 73,1 millions de dollars est consacrée au développement des entreprises; ces fonds sont principalement octroyés par le portefeuille de l'Industrie et ils sont destinés à tous les Autochtones, peu importe leur statut ou la région.

La diapositive suivante donne un bref aperçu du rôle du portefeuille de l'Industrie. Ce portefeuille est axé sur le principe des partenariats dans plusieurs secteurs et principalement dans celui de l'innovation par le biais des sciences et des technologies. Nous aidons les entreprises et les institutions sans but lucratif à concrétiser des projets en créant des produits et des services. Nous sommes actifs dans le commerce et l'investissement, notre but étant d'encourager un plus grand nombre d'entreprises de secteurs

SMEs, for which we provide access to capital, information and services, and finally, the economic growth of Canadian communities through fostering new approaches to community economic development across the country.

The next slide gives you an idea of what is included in the Industry portfolio. It lists the various agencies, from the Atlantic Canada Opportunities Agency right down to the Canadian Space Agency. Aboriginal Business Canada is a part of this portfolio.

The next slide deals with the programs that are offered through the Industry portfolio, including a wide array of programs for Aboriginal people in Canada. For example, Aboriginal Business Canada delivers \$30 million in grants and contributions per year. There is the First Nations SchoolNet and FedNor for Northern Ontario, and also Aboriginal Digital Opportunities, which offers contribution agreements of \$25,000 per project to Aboriginal organizations to provide Aboriginal youth with paid experience in creating Aboriginal content for the Internet or the World Wide Web. We have the regional agencies, ACOA, Western Economic Diversification, and CED-Q in Quebec, which also delivers some programming, the Business Development Bank of Canada, and the list goes on.

You can see on the next slide the mission of Aboriginal Business Canada. It is to rebuild the Aboriginal economy and integrate it into the national and international economies. This shows why ABC, or Aboriginal Business Canada, is here. Aboriginal people face many challenges in getting into business, not the least of which is limited sources of personal equity, and there are barriers to using personal collateral to access loans. There are other challenges listed there.

As we see from this slide, our approach is to work with the individual right from the idea phase. This could involve assisting in the development of business plans right up to expansion of current businesses. Our overall focus is on investing in Aboriginal-controlled businesses with solid prospects and a high likelihood of success. We do not provide funding to support ongoing business operations. These are one-time contributions, although there could be more than one in a series of projects with which we are assisting. The majority of our clients are small businesses with 10 employees or less, and with average contributions of less than \$30,000 per project.

plus variés à exporter sur divers marchés et les aidons à attirer de l'investissement étranger direct. Nos initiatives favorisent la croissance des petites et moyennes entreprises ou PME auxquelles nous donnons accès au capital, à de l'information ou à des services, et la croissance économique des collectivités canadiennes, en encourageant l'adoption de nouvelles approches en matière de développement économique communautaire à l'échelle du pays.

La diapositive suivante donne un aperçu des organismes membres du portefeuille de l'Industrie. Elle mentionne les organismes en question, qui vont de l'Agence de promotion économique du Canada Atlantique à l'Agence spatiale canadienne. Entreprise autochtone Canada est membre de ce portefeuille.

La diapositive suivante porte sur les programmes qui sont offerts par l'intermédiaire du portefeuille de l'Industrie, dont une vaste gamme de programmes destinés aux Autochtones du Canada. Par exemple, Entreprise autochtone Canada distribue 30 millions de dollars par an sous forme de subventions et de contributions. Ces programmes sont fournis par l'intermédiaire du Rescol des Premières nations et de FedNor, en ce qui concerne le nord de l'Ontario, ainsi que Aboriginal Digital Opportunities (Occasions numérisées pour les Autochtones), qui propose des ententes portant sur une contribution de 25 000 \$ par projet à des organisations autochtones dans le but de permettre à de jeunes Autochtones d'acquérir de l'expérience dans la création d'un contenu autochtone pour Internet ou pour la Toile, tout en étant rémunérés. Il y a aussi des organismes régionaux comme l'Agence de promotion du Canada Atlantique, Diversification de l'économie de l'Ouest et Développement économique Canada pour les régions du Québec, qui dispensent quelques programmes, ainsi que la Banque de développement du Canada et divers autres organismes.

La diapositive suivante indique quelle est la mission d'Entreprise autochtone Canada. Celle-ci consiste à redresser l'économie autochtone et à l'intégrer aux économies nationales et internationales. Elle indique également la raison d'être de EAC ou Entreprise autochtone Canada. Les Autochtones ont de nombreuses difficultés à se lancer en affaires, la principale étant due aux sources limitées de capitaux personnels; en outre, ils font face à des obstacles pour ce qui est d'utiliser des biens personnels en garantie pour un prêt. D'autres difficultés sont énumérées sur cette diapositive.

Comme l'indique cette diapositive, notre approche consiste à collaborer avec la personne concernée dès l'étape de la conception. Cette collaboration consiste parfois à intervenir dès l'étape de l'élaboration des plans d'affaires jusqu'à celle de l'expansion d'une entreprise en place. Notre principal but est d'investir dans des entreprises sous contrôle autochtone ayant beaucoup de potentiel et de fortes chances de réussite. Nous n'accordons pas de fonds pour financer les activités courantes. Il s'agit de contributions ponctuelles mais nous pouvons en faire plusieurs dans une série de projets que nous soutenons. La majorité de nos clients sont de petites entreprises de dix employés ou moins et notre contribution moyenne est inférieure à 30 000 \$ par projet.

The next slide illustrates the program delivery mechanisms that we use across the country. We have third party agreements with Aboriginal groups to assist us in delivering programming in remote areas. As you can see, we are truly national in scope. We work through unique partnership agreements to achieve tangible and lasting results. Our approach helps Aboriginal entrepreneurs pursue opportunities at local, regional and national levels.

The next slide describes the National Aboriginal Economic Development Board, known as the NAEDB, which provides advice and strategic direction on Aboriginal economic development to the Minister of Industry and Aboriginal Business Canada. It also provides advice to the ministers responsible for HRDC and Indian Affairs. The board meets approximately four times a year and discusses issues pertaining to business and economic development for Aboriginal people. The chair is Roy Whitney, from Alberta, whom some of you may know. This board is truly engaged and very dynamic, involving Aboriginal and business leaders from across the country. They are committed to assisting Aboriginal people to enter into and succeed in business, in Canada and across the world.

This slide gives you a quick snapshot of the strategic priorities of Aboriginal Business Canada. You will be interested today in youth entrepreneurship, as well as innovation, trade and market expansion, tourism, and strengthening Aboriginal financial and business organizations.

In terms of accomplishments and results for Aboriginal Business Canada, Aboriginal people are creating businesses and employment opportunities for themselves. For example, of the 2,600 jobs created by Aboriginal Business Canada clients, 63 per cent of these employees are of Aboriginal heritage. ABC's business clients operate across a spectrum of business sectors nationwide. For example, 61 per cent operate in the service sector, and approximately 24 per cent are involved in manufacturing and production of goods. Just over half of the businesses with which we deal, or 54 per cent, are located in rural or remote communities, with the remainder located in urban areas. The majority of businesses, 61 per cent, are located off-reserve.

The next slide deals with Aboriginal youth entrepreneurs. Entrepreneurship is becoming an important career option for young Aboriginal people, as was demonstrated by one of the first slides in this deck. It is evident from the growth in entrepreneurship that this is a viable option for Aboriginal people. Aboriginal entrepreneurs under the age of 30 make up almost 19 per cent of all Aboriginal people who are self-employed. This is nearly double the 10 per cent for Canadians in general. Starting a business is a viable and important option for Aboriginal youth. Aboriginal youth are also almost two-and-one-half times more likely to be entrepreneurs than Canadian youth in general.

La diapositive suivante donne un aperçu des mécanismes de prestation de programmes utilisés partout au Canada. Nous passons des ententes avec des groupes autochtones pour qu'ils nous aident à assurer la prestation des programmes dans les régions isolées. Comme vous pouvez le constater, notre rayon d'action s'étend à l'ensemble du pays. Nous avons recours à des ententes de partenariat uniques pour obtenir des résultats concrets et durables. Notre approche aide les entrepreneurs autochtones à saisir les occasions qui se présentent aux échelles locale, régionale et nationale.

La diapositive suivante concerne le Conseil national de développement économique des Autochtones ou CNDEA qui donne des conseils stratégiques relatifs au développement économique des Autochtones au ministre de l'Industrie et à Entreprise autochtone Canada. Il conseille en outre les ministres et les responsables de DRHC et d'Affaires indiennes. Le Conseil se réunit environ quatre fois par an pour discuter de questions qui concernent le développement commercial et économique des Autochtones. Le président est Roy Whitney, de l'Alberta, que certains d'entre vous connaissent peut-être. Ce conseil est très engagé et très dynamique; il est composé d'Autochtones et de chefs d'entreprise de toutes les régions du Canada. Ils se sont engagés à aider les Autochtones à se lancer et à réussir en Affaires, sur le marché national et sur les marchés internationaux.

Cette diapositive-ci donne un bref aperçu des priorités stratégiques d'Entreprise autochtone Canada. Il sera question aujourd'hui de l'entrepreneuriat chez les jeunes ainsi que de l'innovation, du commerce et de l'expansion du marché, du tourisme et du renforcement des organisations financières et commerciales autochtones.

En ce qui concerne les réalisations et les résultats d'Entreprise autochtone Canada, je signale que les Autochtones se créent des entreprises et des occasions d'emploi. Par exemple, en ce qui concerne les 2 600 emplois créés par les clients d'Entreprise autochtone Canada, 63 p. 100 des employés sont de souche autochtone. Les entreprises clientes d'EAC sont actives dans de nombreux secteurs, à l'échelle du pays. Par exemple, 61 p. 100 d'entre eux sont dans le secteur des services et environ 24 p. 100, dans le secteur de la fabrication et de la production de biens. Un peu plus de la moitié des entreprises que nous aidons, soit 54 p. 100, sont établies dans des localités rurales ou isolées et les autres, dans des centres urbains. La majorité des entreprises, soit 61 p. 100, sont situées hors des réserves.

La diapositive suivante concerne les jeunes entrepreneurs autochtones. L'entrepreneuriat devient un choix de carrière important pour les jeunes Autochtones comme l'indiquait une des premières diapositives de cette série. À en juger d'après la croissance du nombre d'entreprises, il est incontestable que c'est une option viable pour les Autochtones. Les entrepreneurs autochtones âgés de moins de 30 ans représentent près de 19 p. 100 des travailleurs autonomes autochtones, soit presque le double du nombre d'entrepreneurs canadiens âgés de moins de 30 ans (10 p. 100). La création d'une entreprise est une option viable et importante pour les jeunes Autochtones. Leurs chances de devenir entrepreneurs sont près de 2,5 fois plus élevées qu'à l'échelle de l'ensemble de la jeunesse canadienne.

Turning to the next slide, Aboriginal youth entrepreneurs are faced with unique needs, and probably the most important is access to capital. Status Indians on reserve are faced with the challenge of section 89 of the Indian Act, which prevents the pledging of on-reserve assets. They also have time and capacity constraints on building equity themselves. Historically, there has been little equity available to Aboriginal people, particularly youth, which restricts available collateral for loans. This limits the size of the loans for which they are eligible. A limited track record creates a perception of young entrepreneurs as high-risk borrowers. Thus, banks will charge higher interest rates for loans or will ask for higher collateral requirements from the Aboriginal youth.

The next slide shows further unique challenges or needs of Aboriginal young entrepreneurs, one being business and management support and training, especially given the lower levels of formal education amongst the Aboriginal population, the limited experience in starting and managing a business, and the smaller business development network they have to draw on.

A third unique need is access to information, for example, on researching business opportunities, sources of finance and programs, tools to develop business plans, marketing plans, et cetera, and finally, management resources such as human resources development, exporting, taxes, et cetera.

Turning to the next slide, on what Aboriginal Business Canada offers targeted to Aboriginal youth, I did mention that ABC has five strategic priorities, one of which is youth entrepreneurship. Under this strategic priority, Aboriginal youth aged 18 to 29 are eligible for assistance with practically any type of business they want to start up.

Under this priority, non-repayable contributions of up to \$75,000 are provided for business plan development, start-ups, expansions, business support and marketing. There is a lower equity requirement for Aboriginal youth of 10 per cent, versus the 15 to 20 per cent required under our other strategic priorities.

Another initiative delivered by ABC is the Aboriginal Youth Business Initiative, or AYBI, for which we have earmarked \$1 million per year. Aboriginal youth aged 18 to 29 are eligible. It is delivered by participating Aboriginal capital corporations and community futures development corporations on behalf of Aboriginal Business Canada. Loans of up to \$25,000 are provided for business start-ups. There is also business support, counselling and after care.

La diapositive suivante concerne les besoins uniques des jeunes entrepreneurs autochtones, dont le plus important est probablement l'accès au capital. Les Indiens inscrits des réserves sont confrontés aux défis que présente l'article 89 de la Loi sur les Indiens qui précise que les biens situés sur une réserve ne peuvent faire l'objet d'un nantissement. Leurs capacités et leur temps pour obtenir des capitaux propres sont en outre limités. Depuis toujours, les Autochtones, surtout les jeunes, disposent de peu de capitaux propres, ce qui restreint les possibilités d'offrir des garanties pour les prêts et, par conséquent, le montant des prêts auxquels ils sont admissibles. Puisque les antécédents des entreprises sont insuffisants, les jeunes entrepreneurs sont considérés comme des emprunteurs à haut risque. Par conséquent, les banques imposent aux jeunes Autochtones des taux d'intérêt plus élevés sur les prêts ou ont de plus grandes exigences en ce qui concerne les garanties.

La diapositive suivante donne un aperçu des besoins uniques des jeunes entrepreneurs autochtones, notamment en matière de soutien et de formation en ce qui concerne la gestion des entreprises mais surtout en raison du niveau de scolarité plus faible des Autochtones, de l'expérience limitée en matière de démarrage et de gestion d'entreprises et de l'exiguïté du réseau de développement d'entreprises.

Un troisième besoin unique concerne l'accès à l'information, notamment à des renseignements permettant de trouver des possibilités d'affaires, des sources de financement et des programmes, des outils permettant de préparer des plans d'affaires, des plans de marketing, et cetera, et des ressources de gestion (développement des ressources humaines, exportation, impôts, et cetera).

Pour ce qui est de la diapositive suivante, qui concerne les programmes axés sur les jeunes Autochtones qu'offre Entreprise autochtone Canada, j'ai déjà signalé qu'EAC a cinq priorités stratégiques, l'une étant l'entrepreneuriat chez les jeunes. Dans le contexte de cette priorité stratégique, les jeunes Autochtones âgés de 18 à 29 ans sont admissibles à de l'aide pour le démarrage de pratiquement n'importe quel type d'entreprise.

Dans le contexte de cette priorité, des contributions non remboursables d'une valeur maximale de 75 000 \$ sont fournies pour l'élaboration des plans d'affaires, le démarrage d'entreprises, les projets d'expansion, le soutien aux entreprises et le marketing. Le capital exigé en ce qui concerne les jeunes Autochtones est moins important (10 p. 100) que celui qui est exigé dans le cadre des autres priorités stratégiques (de 15 à 20 p. 100).

Une autre initiative d'EAC est l'Initiative pour les jeunes entrepreneurs autochtones ou IJEA, à laquelle nous réservons 1 millions de dollars par an. Les jeunes Autochtones âgés entre 18 et 29 ans sont admissibles. L'initiative est mise en oeuvre par les sociétés de financement autochtones et les sociétés d'aide au développement des collectivités autochtones participantes pour le compte d'Entreprise autochtone Canada. Des prêts d'une valeur maximale de 25 000 \$ sont accordés pour le démarrage d'une entreprise. Des services de soutien, de consultation et de suivi sont également offerts aux entreprises.

The next slide provides a quick snapshot of some of the accomplishments and results under our youth priorities. At the first bullet, we see that ABC has invested approximately \$6 million in 337 youth projects, accounting for 42 per cent of all ABC business projects in 2001-02. Therefore, a significant chunk of our business is dealing with Aboriginal youth who want to start a business.

The breakdown of these 337 youth projects is as follows: There are 111 projects in urban areas, accounting for 33 per cent or \$2.1 million; 193 projects in rural areas, accounting for 57 per cent or \$3.3 million; and 33 projects in remote areas, accounting for 11 per cent or \$670,000.

Based on 1996 census data, over a 15-year period, the number of Aboriginal youth starting a business grew from approximately 660 in 1981 to 1,655 in 1996. We are anxiously awaiting the figures from the most recent census to update us on this issue.

Slide 20 deals with challenges and opportunities. The challenges are obvious. The job situation for Aboriginal people continues to be unfavourable across the country. The population is growing at almost triple the rate of the non-Aboriginal population. The continued creation of viable business opportunities will be essential in the future to provide employment and income for Aboriginal people, particularly Aboriginal youth. We need to ensure that funding and programming meet this unprecedented demand, transcending time frames and location status of Aboriginal people.

The next slide continues with challenges and opportunities. In January 2001, the Speech from the Throne committed the government to working with Aboriginal people to help strengthen their entrepreneurial and business expertise. The National Aboriginal Economic Development Board and Aboriginal Business Canada are pursuing additional funding for a suite of things, the most important being to provide more funding to Aboriginal youth and focus on their needs, whether they live in urban, remote or rural areas.

We are looking in particular at the idea of strengthening partnerships with key organizations and groups such as the Canadian Youth Business Foundation and the Business Development Bank of Canada — which is working with youth as well — Aboriginal capital corporations and HRDC to try to enhance training for Aboriginal youth to start, maintain and operate a business, and also to develop a mentorship program with mentors to whom Aboriginal youth can turn for advice. We hope that these efforts will eventually increase the viability of business start-ups by Aboriginal youth.

Annex A of the presentation provides a snapshot of other programming provided by the Industry portfolio that can be accessed by Aboriginal youth, be it First Nations SchoolNet, the National Aboriginal Career Symposium delivered by the

La diapositive suivante donne un bref aperçu de quelques réalisations et résultats en ce qui concerne les jeunes. À la première ligne, cette diapositive indique que EAC a investi environ 6 millions de dollars dans 337 projets d'entreprises concernant les jeunes, représentant, en 2001-2001, 42 p. 100 de tous les projets d'entreprises d'EAC. Par conséquent, un pourcentage important de nos activités consiste à aider des jeunes Autochtones qui veulent créer une entreprise.

Ces 337 projets se répartissent comme suit: 111 projets dans les régions urbaines, représentant 33 p. 100 de l'investissement, soit 2,1 millions de dollars; 193 projets dans les régions rurales représentant 57 p. 100 de l'investissement, soit 3,3 millions de dollars; et 33 projets dans les régions isolées, représentant 11 p. 100, soit 670 000 \$.

D'après les données du recensement de 1996, sur une période de 15 ans, le nombre de jeunes Autochtones qui ont créé une entreprise est passé d'environ 660, en 1981, à 1 655, en 1996. Nous attendons impatiemment les chiffres du dernier recensement pour avoir des renseignements plus récents.

La vingtième diapositive concerne les défis et les possibilités. Les défis sont évidents. La situation de l'emploi chez les Autochtones demeure défavorable à l'échelle nationale. Le taux de croissance de la population autochtone est presque trois fois supérieur à celui de la population non autochtone. Il est nécessaire de continuer de créer des possibilités d'affaires viables afin d'assurer un emploi et un revenu aux Autochtones, surtout aux jeunes. Nous devons faire en sorte que le financement et les programmes soient adaptés à la demande sans précédent qui déborde des délais d'exécution, du lieu et du statut des Autochtones.

La diapositive suivante concerne aussi les défis et les possibilités. Dans le discours du Trône de janvier 2001, le gouvernement s'est engagé à travailler avec les Autochtones à renforcer leur savoir-faire et leur esprit d'entreprise. Le Conseil national de Développement économique des Autochtones et Entreprise autochtone Canada recherchent du financement additionnel pour divers projets, le plus important étant de trouver davantage de fonds pour les jeunes et de mettre l'accent sur leurs besoins, aussi bien dans les régions urbaines, que dans les régions isolées ou les régions rurales.

Nous comptons plus particulièrement renforcer les partenariats avec des organismes et des groupes clés comme la Fondation canadienne des jeunes entrepreneurs et la Banque de développement du Canada — qui aide les jeunes également —, avec des sociétés de capital autochtones et DRHC, pour donner aux jeunes une meilleure formation les aidant à mettre sur pied, maintenir et diriger une entreprise, et pour élaborer un programme d'encadrement permettant aux jeunes de demander conseil à des «mentors». Nous espérons que ces efforts accroîtront la viabilité des toutes jeunes entreprises créées par des jeunes Autochtones.

L'annexe A de la présentation donne un aperçu des autres programmes du portefeuille de l'Industrie auxquels ont accès les jeunes Autochtones, qu'il s'agisse du Rescol des Premières nations, du Salon national des carrières pour Autochtones

National Research Council and NSERC, or E-Spirit, which is of particular interest to us and is delivered by the Business Development Bank of Canada. This program gives Aboriginal youth experience in developing business plans in order to start a business.

The Chairman: Thank you for a very interesting presentation.

Do your statistics on the population's socio-economic challenges include the Metis and Inuit?

Mr. Moore: Yes, they do.

Senator Christensen: On page 15 of your document, you say that Aboriginal youth are two and a half times more likely to be entrepreneurs than Canadian youth in general. Could you tell us why that is?

Mr. Moore: That is a good question, but I do not know the answer. Perhaps it is because of the limited opportunities to find employment in existing businesses, or the lack of businesses in rural and remote communities. They create their own opportunities by starting their own business.

Senator Christensen: Have you compared the problems experienced by non-Aboriginals and Aboriginals in starting up businesses?

Mr. Moore: We have not, but it would be an interesting study.

Senator Christensen: I would think that many Aboriginal youth have the initiative and the knowledge, but not the required education, so their best option is to start their own business.

Mr. Moore: Exactly.

Senator Hubley: Thank you for your presentation, which contains a great deal of information. We went through it quickly, but I hope to have time to study the figures and how they impact Aboriginal youth.

Can you share with us an example of a successful business start-up by Aboriginal youth? Can you give us an idea of the type of businesses that appeal to them and the kind of success they have had?

Mr. Moore: As I mentioned, Aboriginal people are involved in all sectors of the economy. There is obviously more of an emphasis on the primary sector, that being natural resources, which would include mining and forestry. However, we support companies involved in high tech. For example, in the early stages, we supported John Bernard, president of Donna Conna, a high-tech firm located in Ottawa. We supported an Aboriginal youth in Vancouver named Chris Piché who heads up a firm called Eyeball Networks, another high-tech firm that is doing extremely well.

organisé par le Conseil national de recherches et par Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie ou de E-Spirit, qui nous intéresse particulièrement et qui est mis en oeuvre par la Banque de développement du Canada. Ce dernier programme permet aux jeunes Autochtones d'acquérir de l'expérience dans l'élaboration de plans d'affaires pour le démarrage d'une entreprise.

La présidente: Je vous remercie pour cet exposé très intéressant.

Est-ce que les Métis et les Inuits sont inclus dans vos statistiques sur les défis socioéconomiques auxquels la population est confrontée?

M. Moore: Oui.

Le sénateur Christensen: À la page 15 de votre document, il est indiqué que les jeunes Autochtones ont 2,5 fois plus de chances que l'ensemble des jeunes Canadiens de devenir entrepreneurs. Pourriez-vous expliquer pourquoi?

M. Moore: C'est une bonne question, mais je ne suis pas en mesure d'y répondre. Peut-être en raison des possibilités restreintes de trouver un emploi dans les entreprises en place ou en raison du nombre très restreint d'entreprises dans les régions rurales ou isolées. Ils créent eux-mêmes leurs occasions d'emploi en établissant une entreprise.

Le sénateur Christensen: Avez-vous comparé les difficultés qu'éprouvent les non-Autochtones et celles qu'éprouvent les Autochtones lorsqu'il s'agit de créer une entreprise?

M. Moore: Non, mais ce serait intéressant.

Le sénateur Christensen: J'aurais tendance à penser que la plupart des jeunes Autochtones ont l'esprit d'initiative et les connaissances nécessaires, mais pas l'instruction requise, et que la meilleure option pour eux est de créer eux-mêmes une entreprise.

M. Moore: Exactement.

Le sénateur Hubley: Je vous remercie pour votre exposé qui contient beaucoup d'informations. Nous l'avons parcouru rapidement, mais j'espère avoir le temps d'examiner les chiffres et leur incidence sur les jeunes Autochtones.

Pouvez-vous nous citer un exemple de démarrage réussi d'entreprise par des jeunes Autochtones? Pouvez-vous dire quel type d'entreprise les intéresse et quel genre de réussite ils connaissent?

M. Moore: Comme je l'ai mentionné, les Autochtones sont actifs dans tous les secteurs de l'économie. Ils le sont toutefois davantage dans le secteur primaire, c'est-à-dire celui des ressources naturelles qui inclut l'exploitation minière et l'exploitation forestière. Cependant, nous aidons également des entreprises du secteur de la haute technologie. Par exemple, nous avons aidé au tout début John Bernard, président de Donna Conna, une entreprise de technologie de pointe d'Ottawa. Nous avons aidé un jeune Autochtone de Vancouver, Chris Piché, qui dirige une entreprise appelée Eyeball Networks, une autre entreprise de technologie de pointe qui est extrêmement prospère.

My favourite example is an on-reserve status Indian, Ron Kocsis, from Saskatoon. He started out with two 18-wheelers and a plan to expand, and he came to us with some ideas. We assisted him in developing a business plan and accessing some capital. That was about five years ago, and now he has a fleet of well over 50 18-wheelers and is looking to expand further. He is hoping to secure a contract with Wal-Mart to distribute goods across Canada.

That is one of my favourite success stories.

We also supported him in accessing some technologies under the innovation priority. He has developed a computerized GPS system that tracks all his trucks up to the second, where they are, who is driving, and their performance and attendance records. It all comes up on screen. It is very scary.

Senator Hubley: Is there a financial incentive for those businesses to hire young Aboriginal people so that they can get some training?

Mr. Moore: Yes. The terms and conditions of our program contain a number of criteria that we look at when approving a project, including how many jobs or positions will be available or created for Aboriginal people. We look at full-time equivalent positions as well as how much it will cost to create those jobs.

Senator Hubley: You mentioned mentoring programs, which I believe to be valuable. Do you have apprenticeship programs to give people an opportunity to work in a business to see if it might be something they would like to learn more about or eventually work in?

Mr. Moore: We do not currently, but that is something we could look at in expanding our mentorship and training programs. The Canadian Youth Business Foundation is planning some pilot projects in Saskatchewan and Manitoba. They want to bring Aboriginal youth into existing businesses as apprentices to see if it is something in which they would be interested. We are looking at partnering with them on that.

Senator Pearson: Could you introduce your companion and tell us what work she does?

Ms Mary Lou Bird, Policy Analyst, Aboriginal Business Canada, Industry Canada: My name is Mary Lou Bird. I am a policy analyst at Aboriginal Business Canada. My main task is to study things from a policy perspective to determine what the federal landscape looks like in terms of opportunities for Aboriginal people.

I also work closely with one of our policy analysts who is monitoring the group of ministers with some responsibility on Aboriginal issues. We have our ears to the ground and we develop decks such as this one. We look closely at policy issues rather than operational issues.

Mon exemple favori est celui d'un Indien inscrit hors réserve, Ron Kocsis, de Saskatoon. Il a débuté avec deux camions à 18 roues et un projet d'expansion. Il nous a soumis diverses idées. Nous l'avons aidé à élaborer un plan d'affaires et à avoir accès à des capitaux. C'était il y a cinq ans et il possède maintenant un parc de plus de 50 camions à 18 roues et compte prendre encore de l'expansion. Il espère passer un contrat avec la société Wal-Mart pour distribuer des marchandises à l'échelle nationale.

C'est une de mes histoires de réussite favorites.

Nous l'avons aidé à avoir accès à des technologies dans le cadre de la priorité accordée à l'innovation. Il a élaboré un système GPS informatisé qui lui permet de suivre les déplacements de ses camions à la seconde et de vérifier leur rendement et le respect des échéanciers. Tous les renseignements nécessaires apparaissent sur l'écran. C'est très impressionnant.

Le sénateur Hubley: Ces entreprises tirent-elles un avantage financier du recrutement de jeunes Autochtones pour leur permettre de suivre une formation?

M. Moore: Oui. Les conditions de notre programme comportent plusieurs critères sur lesquels nous fondons notre choix lorsqu'il s'agit d'approuver un projet et l'un de ces critères est combien d'emplois ou de postes seront disponibles ou créés pour les Autochtones. Nous examinons le nombre d'équivalents à temps plein et le coût de création de ces emplois.

Le sénateur Hubley: Vous avez parlé de programmes d'encadrement que je trouve très intéressants. Avez-vous mis en place des programmes d'apprentissage pour donner l'occasion aux candidats de travailler dans une entreprise pour voir s'ils aimeraient mieux connaître ce secteur ou y travailler?

M. Moore: Pas actuellement, mais nous pourrions l'envisager lorsque nous élargirons nos programmes d'encadrement et de formation. La Fondation canadienne des jeunes entrepreneurs prévoit mettre en place quelques projets pilotes en Saskatchewan et au Manitoba. Elle veut donner aux jeunes Autochtones l'occasion de travailler dans des entreprises comme apprentis pour voir si c'est quelque chose qui les intéresse. Nous envisageons de nous associer à cette Fondation dans le cadre de cette initiative.

Le sénateur Pearson: Pourriez-vous présenter votre collègue et dire ce qu'elle fait?

Mme Mary Lou Bird, analyste des politiques, Entreprise autochtone Canada, Industrie Canada: Je m'appelle Mary Lou Bird. Je suis analyste en politiques à Entreprise autochtone Canada. Mes fonctions consistent principalement à faire des études sous un angle stratégique afin de déterminer les possibilités qui sont offertes aux Autochtones dans le paysage fédéral.

Je travaille en outre en étroite collaboration avec un des analystes en politiques qui suit le groupe de ministres ayant diverses responsabilités en matière de questions autochtones. Nous sommes à l'affût de tout et nous préparons des séries de diapositives comme celle-ci. Nous nous intéressons davantage aux questions d'orientation qu'aux questions opérationnelles.

Senator Pearson: I am interested in knowing the breakdown between females and males.

Mr. Moore: That is a very good question. The FPTA is looking at Aboriginal participation in the economy. That working group discussed the issue of women entrepreneurs, particularly Aboriginal women entrepreneurs. A study was done on this about 10 years ago. I have been trying to dig that up, but cannot find it. I do know that Aboriginal women are under-represented as entrepreneurs. We want to work with some partners, whether NWAC or other organizations, to learn why that is and how we can encourage more Aboriginal women to get into business. It is timely that you mention that, as the FPTA process is looking at it and we are going to do the same.

Senator Pearson: I am glad to hear that. I believe that one potential solution to unemployment in remote communities is greater use of the Internet and new technologies. Do you have other examples of entrepreneurship in primary fields such as lumber and fishing? Are there any examples of fairly remote, on-reserve groups beginning to set up businesses using electronic technology?

Mr. Moore: There really are not. It is a challenge to find ways to support businesses in becoming more innovative in rural and remote communities.

Senator Pearson: You mentioned SchoolNet and Community Net.

Mr. Moore: Yes, and there is also CAP, or the Community Access Program. However, it only goes so far. It provides access to a school, but not to the entire community. We need to look at bringing broadband into a community and making it available to companies as well as individuals. There are opportunities for Aboriginal companies to become Internet service providers, which is something we have been trying to encourage through the broadband initiative.

The answer to your question is no, but we are looking at broadening our definition of "innovation." Our current definition is high-tech, but we need to get back to basics. From our perspective, it should mean putting in place a new idea or process that could improve your bottom-line productivity. Under that definition, there are many opportunities in remote and rural communities.

Senator Johnson: Am I correct that your program has invested over \$300 million, which has led to an infusion of \$1 billion into the Aboriginal private sector?

Le sénateur Pearson: Je voudrais savoir quel est le pourcentage de femmes par rapport aux hommes.

M. Moore: C'est une excellente question. La réunion des ministres fédéral, provinciaux et territoriaux responsables des affaires autochtones (FPTA) s'intéresse à la participation des Autochtones à l'économie. Ce groupe de travail a discuté de la question des femmes entrepreneures, plus particulièrement des femmes autochtones entrepreneures. Une étude a été faite à ce sujet, il y a une dizaine d'années. Je l'ai cherchée mais je ne l'ai pas trouvée. Je suis toutefois certain que les femmes autochtones entrepreneures ne sont pas très nombreuses. Nous voulons collaborer avec divers partenaires, comme la NWAC ou d'autres organismes, afin d'en connaître les raisons et de déterminer quelles initiatives nous pouvons prendre pour encourager les femmes autochtones à se lancer en affaires. C'est le moment opportun pour aborder le sujet, puisqu'on examine la question dans le cadre du processus de la FPTA. Nous comptons le faire également.

Le sénateur Pearson: Je suis heureuse de l'apprendre. Je pense qu'une utilisation plus intensive d'Internet et des nouvelles technologies pourrait apporter une solution au problème du chômage dans les collectivités isolées. Avez-vous d'autres exemples de création d'entreprises dans les secteurs primaires comme celui du bois et celui de la pêche? Y a-t-il dans des réserves relativement éloignées des groupes qui créent des entreprises qui utilisent l'électronique?

M. Moore: Il n'y en pas. Il est très difficile de trouver des possibilités d'aider des entreprises à devenir plus innovatrices dans les collectivités rurales ou isolées.

Le sénateur Pearson: Vous avez parlé du Rescol et du Réseau communautaire.

M. Moore: Oui, et il y a aussi le PAC, ou Programme d'accès communautaire. Ce programme est toutefois limité. Il donne accès à un établissement scolaire mais pas à l'ensemble de la collectivité. Nous devons étudier la possibilité d'installer un réseau à large bande dans les collectivités et de le rendre accessible aux entreprises et aux particuliers. Il existe des possibilités pour des entreprises autochtones de devenir des fournisseurs de services Internet et c'est précisément le type d'activité que nous essayons d'encourager par l'intermédiaire de l'initiative d'implantation du réseau à large bande.

La réponse à votre question est non, mais nous essayons d'élargir notre définition du concept d'"innovation". Notre définition actuelle est liée à la technologie de pointe, mais nous devons en revenir à l'essentiel. Pour nous, l'innovation devrait consister à mettre en place une idée nouvelle ou un processus nouveau qui permettrait d'accroître la productivité. Si l'on adopte cette définition, les possibilités dans les collectivités isolées ou rurales abondent.

Le sénateur Johnson: Est-il exact que dans le cadre de votre programme, vous avez fait un investissement d'environ 300 millions de dollars qui a entraîné une injection de 1 milliard de dollars dans le secteur privé autochtone?

I see from page 21 of your presentation that you are seeking additional funding. How much more money do you want and for what specifically would it be used? You have listed five areas. What percentage of Aboriginal youth does this involve and how is it divided between males and females? I am informed that women constituted the fastest-growing segment of entrepreneurs in the last 10 years.

You invested \$300 million, which has led to a further \$1 billion investment. Now you are asking for more and I am curious to know for what it will be used.

Mr. Moore: Our current funding is \$30 million a year. Before the program review of the early 1990s, the ABC program funding was \$70 million to \$80 million per year. We were cut back to \$30 million, forcing us to develop strategic priorities. Prior to that, ABC was involved in general business support.

Thirty million dollars is not a lot of money. We overspend our grants and contributions every year. We are fortunate to work in a department where we can occasionally trade off grants and contributions. We are able to get a little more support in that way.

The demand is there. It is clear that, given the demographics, there will be much pressure on the program in the next 20 years or so.

We are seeking new funds because we would like to reach more youth, and one of the considerations is the appropriate age range. Right now, it is 18 to 29 and we are proposing jacking that up to 35. This would not only make us more consistent with other youth programming, but also provide that extra time frame that some youth may require to garner more experience and build more equity, which would put them in a better position to access funds from either a bank or ABC.

Senator Johnson: Do you have an ideal figure for that additional funding?

Mr. Moore: We are looking at the possibility of an additional \$25 million a year.

Senator Johnson: Where will you be seeking that?

Mr. Moore: We have already been to cabinet. To be honest, I do not know how far I can go in revealing the details. However, cabinet has approved the proposal.

Senator Johnson: This would be beginning when?

Mr. Moore: Beginning this coming fiscal year. However, no source of funds has been identified. We went through a budget process and there was nothing in the budget. We are working through the reference group of ministers and the Aboriginal

Je constate, d'après la page 21 de votre présentation, que vous recherchez du financement additionnel. Combien voudriez-vous et quelle serait la destination précise de ces fonds? Vous avez indiqué cinq secteurs. Quel pourcentage de jeunes autochtones cela représente-t-il et quel est le pourcentage de femmes par rapport aux hommes? J'ai appris que les femmes constituaient le segment d'entrepreneurs dont le nombre a augmenté le plus vite au cours des dix dernières années.

Vous avez fait un investissement de 300 millions de dollars qui a généré un investissement supplémentaire de 1 milliard de dollars. Vous demandez des fonds additionnels et je suis curieuse de savoir à quoi ils serviraient.

M. Moore: Notre financement actuel s'élève à 30 millions de dollars par an. Avant l'examen des programmes du début des années 90, les fonds destinés au programme d'EAC s'élevaient à 70 ou 80 millions de dollars par an. On a réduit notre financement à 30 millions de dollars, ce qui nous a forcés à établir des priorités stratégiques. Avant cela, EAC apportait un soutien global aux entreprises.

Une somme de 30 millions de dollars n'est pas énorme. Nous avons dépassé le montant de nos subventions et contributions chaque année. Nous avons la chance de relever d'un ministère où nous pouvons à l'occasion troquer des subventions et contributions. Nous arrivons ainsi à obtenir un peu plus de soutien.

La demande est forte. Il est manifeste que le programme subira de très fortes pressions au cours des 20 prochaines années, en raison des tendances démographiques.

Nous essayons d'obtenir des fonds supplémentaires parce que nous voudrions pouvoir aider un plus grand nombre de jeunes et un des critères est la fourchette d'âge appropriée. Pour le moment, nous nous intéressons aux jeunes de 18 à 29 ans mais nous envisageons de porter la limite à 35 ans. Cela nous permettrait non seulement d'aligner notre programme sur d'autres programmes mais aussi d'accorder le délai supplémentaire dont les jeunes ont parfois besoin pour acquérir plus d'expérience et accumuler des capitaux, ce qui leur permettrait d'avoir plus aisément accès à des fonds par le biais d'une banque ou de EAC.

Le sénateur Johnson: Quel serait le montant supplémentaire optimal?

M. Moore: Nous envisageons la possibilité d'obtenir 25 millions de dollars supplémentaires par an.

Le sénateur Johnson: À qui comptez-vous vous adresser pour les obtenir?

M. Moore: Nous nous sommes déjà adressés au Cabinet. Pour être franc, je ne sais pas si je peux révéler des informations précises à ce sujet. Le Cabinet a toutefois approuvé notre proposition.

Le sénateur Johnson: Ce serait à partir de quand?

M. Moore: À partir du prochain exercice financier. Cependant, aucune source de fonds n'a été identifiée. Nous avons suivi un processus budgétaire et aucun fonds n'a été prévu à cet effet dans le budget. Nous passons par le groupe de référence ministériel et

policy process to illustrate the importance of Aboriginal economic development, what it can do, and perhaps garner more support for our proposal that way.

Senator Johnson: Does the suggestion for raising the age limit to 35 come out of your experience with past programs?

Mr. Moore: It has come out of past experience and some of our studies.

Senator Johnson: Kids now stay in school until they are 30 instead of 20.

Mr. Moore: That is part of the problem. Kids are dropping out and then going back to school. People are graduating at the age of 30 or maybe older. By that time, they may be in a better position to become entrepreneurs.

Senator Johnson: Do you think that raising the age limit will also enhance your chance of obtaining funding? It will include larger numbers of people if it goes up to 35.

Mr. Moore: We think so.

Senator Johnson: You do not have any breakdown of how many males and females are accessing the money?

Mr. Moore: Unfortunately we do not, but we can obtain that fairly easily and provide it to you.

Senator Johnson: It is true in the non-Aboriginal sector that women are responsible for more small business start-ups. It would be interesting to know about Aboriginal women.

Mr. Moore: The unfortunate thing is that, while the rate of increase of entrepreneurs may be high, they are still under-represented.

Senator Johnson: I know that. I am from Winnipeg and I know that mentorship is critical. I worked in continuing education in the 1980s with Aboriginal students to encourage and fast track them in medicine, law and various other areas. Mentorship made the difference.

Senator Léger: I would like to say that, while I was preparing for this meeting and reading about Aboriginal Business Canada, I was perhaps encouraged for the first time. I am not minimizing the immense challenges described in other reports we have had, but this is a bread-and-butter issue. That is the basis, if we want to improve the situation.

In business, you have to go the global way. We have been studying how, if these initiatives are to work, we have to start with the Aboriginal way of doing things, while others say it has to be the "global way" — not to say the non-Aboriginal way. Is that true?

Mr. Moore: I think so.

par le processus politique autochtone pour démontrer l'importance du développement économique autochtone, ce qu'il permet de réaliser et obtenir peut-être ainsi davantage d'appui pour notre proposition.

Le sénateur Johnson: Est-ce que l'idée de porter la limite d'âge à 35 ans vient de l'expérience que vous avez acquise dans le cadre de programmes antérieurs?

M. Moore: De là et de diverses études que nous avons faites.

Le sénateur Johnson: Les jeunes ont maintenant tendance à poursuivre leurs études jusqu'à l'âge de 30 ans plutôt que 20.

M. Moore: C'est notamment de là que vient le problème. Les jeunes abandonnent l'école puis reprennent leurs études plus tard. Ils ont tendance à recevoir leur diplôme vers l'âge de 30 ans, voire plus. Ils sont peut-être alors davantage en mesure de devenir des entrepreneurs.

Le sénateur Johnson: Pensez-vous qu'en relevant la limite d'âge, vous augmentez vos chances d'obtenir des fonds supplémentaires? Si la limite d'âge est portée à 35 ans, le nombre de candidats sera beaucoup plus élevé.

M. Moore: C'est ce que nous pensons.

Le sénateur Johnson: Ne savez-vous pas quel est le pourcentage de femmes par rapport aux hommes qui ont accès aux fonds?

M. Moore: Nous n'avons malheureusement pas ces chiffres sous la main mais nous pourrions les obtenir assez facilement et vous les communiquer.

Le sénateur Johnson: Chez les non-Autochtones, les femmes sont responsables d'un plus grand nombre de démarrages d'entreprises. Il serait intéressant de savoir s'il en est de même en ce qui concerne les femmes autochtones.

M. Moore: Ce qui est regrettable, c'est que si le taux d'accroissement du nombre d'entrepreneurs autochtones est élevé, les femmes sont toujours minoritaires.

Le sénateur Johnson: Je le sais. Je viens de Winnipeg et je sais que l'encadrement est capital. Au cours des années 80, j'étais active dans le secteur de l'éducation permanente et j'encourageais des étudiants autochtones à entreprendre des études de médecine, de droit ou dans diverses autres branches. L'encadrement changeait la situation du tout au tout.

Le sénateur Léger: Pendant que je me préparais pour cette réunion et que je lisais des informations sur Entreprise autochtone Canada, j'ai peut-être trouvé pour la première fois que la situation est encourageante. Je ne minimise pas les énormes défis qui ont été mentionnés dans d'autres documents que nous avons reçus, mais c'est une question de survie. C'est fondamental, si l'on veut améliorer la situation.

En affaires, la mondialisation est à la mode. Si l'on veut que ces initiatives soient efficaces, il faut examiner la possibilité de s'adapter à l'approche autochtone alors que certaines personnes prétendent qu'il faut suivre la tendance à la mondialisation — ou autrement dit à l'approche non autochtone. Est-ce bien cela?

M. Moore: Je le pense.

Senator Léger: Senator Hubley mentioned apprenticeship, but what about co-op education? They speak about that now in secondary schools

Mr. Moore: Do we have co-op programs? No.

Senator Léger: I know it is not business.

Mr. Moore: We do not necessarily support it through our program. However, we are trying to set up agreements with universities and high schools across the country for students who may be interested in pursuing a career in government or with Aboriginal Business Canada.

For example, we are in the midst of signing an agreement with the I.H. Asper School of Business at the University of Manitoba. They have an Aboriginal business program and we will be recruiting one to two Aboriginal people per year to work for Aboriginal Business Canada. It is a small start, but it is something that we like to do.

We would like to get more involved in supporting Aboriginal people who want to start a business training other Aboriginal people. That has not been explored as fully as it should be. For example, a big hydro development in Northern Manitoba is looking at hiring X percentage of Aboriginal people. Where will they find them? They will need people who can train people, and maybe the best ones to do that are experienced Aboriginal people who understand the culture and the needs. We would like to pursue that further.

Senator Sibbeston: I want to ask about your involvement or presence in the Northwest Territories, where I am from. I have some experience in this area because, in the early 1990s, I became involved with a number of native people in my community. We built an office building, and it is still going. We were funded by the predecessor organization to ABC. What was your prior name?

Mr. Moore: NAEDP, National Aboriginal Economic Development Program.

Senator Sibbeston: Perhaps there was one of which Ken Thomas was chairman?

Mr. Moore: Yes, the National Aboriginal Economic Development Board.

Senator Sibbeston: We built a very successful office building in Fort Simpson. The Métis and the local band were involved. The project is still viable and has made a positive contribution to our community. It has helped many native people.

The economic climate in the Northwest Territories is very good. Aboriginal people in different parts of the country are getting into big business at an unprecedented rate. Are you involved in any of those partnerships or development corporations in the Northwest Territories?

Le sénateur Léger: Le sénateur Hubley a parlé d'apprentissage mais fait-on de l'enseignement coopératif? Il en est question actuellement dans les écoles secondaires.

M. Moore: Voulez-vous savoir si nous avons des programmes coopératifs? Non.

Le sénateur Léger: Je sais que cela ne concerne pas les entreprises.

M. Moore: Nous ne soutenons pas nécessairement ce type d'initiative par le biais de notre programme. Nous essayons cependant de passer des ententes avec des établissements universitaires et secondaires de diverses régions du pays pour les étudiants qui pourraient être intéressés par une carrière à la fonction publique ou à Entreprise autochtone Canada.

Nous sommes notamment sur le point de signer une entente avec l'I.H. Asper School of Business de l'Université du Manitoba. Elle a un programme d'études commerciales pour les Autochtones et Entreprise autochtone Canada y recrutera un ou deux Autochtones chaque année. C'est un modeste début, mais nous y tenons beaucoup.

Nous voudrions aider de façon plus active les Autochtones qui veulent créer une entreprise à former d'autres Autochtones. Cette possibilité n'a pas encore été examinée d'assez près. Par exemple, dans le cadre d'un vaste projet hydroélectrique dans le nord du Manitoba, on cherche à recruter un certain pourcentage d'Autochtones. Où ira-t-on les trouver? Il faudra des personnes capables de faire de la formation et les personnes les plus aptes à remplir ces fonctions sont peut-être des Autochtones qui ont de l'expérience et qui connaissent la culture et les besoins de leur peuple. Nous aimerions aller plus loin dans ce domaine.

Le sénateur Sibbeston: Je voudrais vous poser une question sur votre participation ou votre présence dans les Territoires du Nord-Ouest, c'est-à-dire ma région. J'y ai acquis quelque expérience parce qu'au début des années 90, j'ai travaillé avec divers Autochtones de ma localité. Nous avons construit un édifice à bureaux qui est toujours là. Nous avons été financés par l'organisme qui a précédé EAC. Quel est déjà votre ancien nom?

M. Moore: C'est le PNDEA, le Programme national de développement économique des Autochtones.

Le sénateur Sibbeston: Ken Thomas n'était-il pas président d'un de ces organismes?

M. Moore: Oui, du Conseil national de développement économique des Autochtones.

Le sénateur Sibbeston: Nous avons construit un édifice à bureaux très réussi à Fort Simpson. Les Métis et la bande locale ont participé au projet. Le projet est toujours rentable et a fait une contribution positive à l'économie locale. Il a aidé de nombreux Autochtones.

Dans les Territoires du Nord-Ouest, le climat économique est très bon. Dans diverses régions du pays, le nombre d'Autochtones qui se lancent en affaires est sans précédent. Participez-vous aux activités d'un des partenariats ou d'une des sociétés de développement des Territoires du Nord-Ouest?

Mr. Moore: Not as much as we should be. The challenge is that our program is small, with \$30 million a year. We could spend \$30 million in one day if we got involved in these large oil and gas and diamond mining projects.

We are trying to support businesses that are ancillary to those types of projects. For example, transportation is required. How can we support an Aboriginal person who may want to start a transportation company or a catering company? All sorts of other businesses are required to ensure that these large projects are successful.

As for our presence in NWT, we do support an Aboriginal capital corporation in Yellowknife. We also have a third-party contribution agreement with that corporation to deliver the program on our behalf. That is more cost effective for us than sending our employees up to Yellowknife all the time. It is serviced out of Edmonton, but we have that third-party presence in Yellowknife. We are also considering a unique partnership with, I believe it is NTI and Indian Affairs out of Iqaluit, for a third-party delivery structure servicing Cambridge Bay, Iqaluit, Rankin Inlet and other areas in Nunavut.

That gives you an idea of our presence north of 60. As I say, we are trying to get more involved and to capitalize on these major projects.

Senator Sibbeston: There is a tremendous amount of economic activity in the Northwest Territories related to the diamond mines and oil and gas. The development, and native participation in it, is partly made possible by the Aboriginal land claim settlements. The Inuvialuit and all the other Aboriginal groups have money because of the land claims process and their ownership of the land. As a result, they can participate and insist upon certain conditions for companies working in their area.

I think the Northwest Territories provides a pretty positive scenario for the involvement of Aboriginal people. It is encouraging to go North and see that. I tell people whenever I can about the success of land claims, the idea of Aboriginal people having ownership of land and money that allows them to participate in business. After all, money is needed to participate in business. When you have a source of money, it can be your equity and entry into the business world. The North is a good example of what governments can do in assisting Aboriginal people to get on their feet.

The Chairman: You talked about apprenticeship. There is a group of 10 Aboriginal journeymen contractors who, because of many issues, were unable to get work. They formed a consortium and had wanted to bid on different projects, as well as establish a

M. Moore: Pas autant que nous le souhaiterions. La difficulté est que, étant donné que notre budget annuel n'est que de 30 millions de dollars, notre programme est de modeste envergure. Nous pourrions dépenser cette somme en un seul jour si nous participions aux grands projets pétroliers ou gaziers et aux projets d'ouverture de mines de diamants.

Nous essayons de soutenir les entreprises qui gravitent autour de ce type de projets. Par exemple, des services de transport sont nécessaires. Nous nous demandons comment nous pourrions aider un Autochtone qui souhaiterait créer une société de transport ou un service de restauration. Diverses autres entreprises sont nécessaires pour assurer la réussite de ces grands projets.

En ce qui concerne notre présence dans les Territoires du Nord-Ouest, nous apportons du soutien à une société de capital autochtone à Yellowknife. Nous avons en outre conclu une entente de contribution avec cette entreprise pour qu'elle assure l'exécution du programme en place en notre nom. C'est plus rentable pour nous que d'envoyer continuellement nos employés à Yellowknife. Le service est assuré à partir d'Edmonton mais nous avons une présence à Yellowknife. Nous envisageons également une association unique avec un organisme qui s'appelle, si je ne me trompe, NTI, et avec les services des Affaires indiennes à Iqaluit pour desservir les localités de Cambridge Bay, d'Iqaluit, de Rankin Inlet et d'autres régions du Nunavut.

Ceci vous donne un aperçu de notre présence au nord du 60e parallèle. Nous essayons d'être de plus en plus actifs et de profiter de ces grands projets.

Le sénateur Sibbeston: Dans les Territoires du Nord-Ouest, l'activité économique est très intense dans le secteur de l'extraction de diamants et dans le secteur pétrolier et gazier. La mise en valeur de ces ressources et la participation autochtone sont notamment possibles grâce au règlement des revendications territoriales autochtones. Les Inuvialuits et tous les autres groupes autochtones ont des capitaux grâce au processus de règlement des revendications territoriales et aux territoires qui leur appartiennent. Ils peuvent donc participer à ces projets et imposer certaines conditions aux entreprises qui veulent exploiter les ressources de leur région.

Je pense que les Territoires du Nord-Ouest constituent un modèle assez édifiant de participation autochtone. C'est encourageant de voir toute cette activité dans le Nord. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je parle des revendications territoriales, de l'appartenance de la terre aux Autochtones et des fonds qui leur permettent de participer aux activités commerciales. Après tout, cette participation nécessite des mises de fonds. Lorsqu'on a une source de capitaux, elle peut constituer la porte d'entrée dans le monde des affaires. Le Nord est un bel exemple de ce que les pouvoirs publics peuvent faire pour aider les Autochtones à devenir autonomes.

La présidente: Vous avez mentionné l'apprentissage. J'ai entendu parler d'un groupe de dix entrepreneurs autochtones qui n'ont pas pu trouver de travail en raison de divers problèmes. Ils avaient formé un consortium et voulaient présenter des soumissions pour divers projets; ils voulaient aussi établir un

training program so they could take on apprentices and put them to work. The problem is with the bidding process. They need bid bonds. Is there any way your department could assist them?

Mr. Moore: Not really. They should probably be talking to Indian Affairs.

The Chairman: These men are off reserve. Some are Metis and some are treaty.

Mr. Moore: I do not think so. Our program at ABC is primarily to assist business. Are they a business?

The Chairman: They are. It is a consortium. They are incorporated and have a good business plan. However, to bid for large jobs, you have to have bid bonds. They are having difficulty because they are facing latent racism, along with many other issues. These are good business people and good contractors. They have owned their own businesses for years, but due to a number of issues, they decided to join forces. There is strength in numbers. They face a number of issues, including stereotyping.

Do you have any help for this type of consortium that wants to take on apprentices, train and then hire them? Anyone can get apprentices and trainees. Once they are trained, what do they do or where do they go? This consortium is bidding on the jobs so that their apprentices will have work after their apprenticeship is finished.

Mr. Moore: Our program might be able to help them. We would need to get the details and a contact. We can discuss it with them. To be honest, there is nothing we can do about the racism or preferential treatment, if there is any.

The Chairman: That is an education issue.

Mr. Moore: Certainly we can talk to them and see if we can help them out.

The Chairman: Who appoints the board?

Mr. Moore: They are Governor in Council appointees through the minister's office on recommendations made to him.

The Chairman: Which minister?

Mr. Moore: Minister Rock. From Minister Rock, it goes to cabinet.

The Chairman: Do you have any statistics on businesses either on or off reserve that you assist?

Mr. Moore: What kind of statistics would you be looking for?

The Chairman: We have an interesting scenario in Canada. We are talking about the migration of people within our own country. A large number of people are moving into the cities and urban centres because of the lack of employment and opportunities on

programme de formation pour pouvoir prendre des apprentis et leur donner du travail. Le problème se situe au niveau du processus des soumissions. Il faut verser des cautions de soumission. Votre service pourrait-il les aider de quelque façon?

M. Moore: Pas vraiment. Ils devraient probablement s'adresser au ministère des Affaires indiennes.

La présidente: Il s'agit d'hommes qui vivent hors réserve. Certains d'entre eux sont des Métis et d'autres sont des Indiens inscrits.

M. Moore: Je ne pense pas que nous puissions les aider. Le programme d'EAC a pour principal but d'aider les entreprises. Ont-ils formé une entreprise?

La présidente: Oui. Ils ont formé un consortium. Ils sont constitués en société et ont un plan d'affaires solide. Cependant, pour présenter des soumissions pour des projets importants, il faut verser des cautions. Ils éprouvent de la difficulté en raison d'un certain racisme latent et de nombreux autres problèmes. Ce sont de bons hommes d'affaires et de bons entrepreneurs. Ils avaient leur propre entreprise depuis des années mais, en raison de divers problèmes, ils ont décidé de se regrouper. L'union fait la force. Ils sont confrontés à plusieurs difficultés dues notamment aux stéréotypes.

Pouvez-vous aider ce genre de consortium qui est disposé à prendre des apprentis, à les former et à les engager? N'importe quelle entreprise peut prendre des apprentis et des stagiaires. Par contre, que font ces apprentis ou stagiaires lorsque leur formation est terminée? Où vont-ils travailler? Ce consortium présente des soumissions pour permettre à ses apprentis d'avoir un emploi lorsque la période d'apprentissage est terminée.

M. Moore: Notre programme pourrait peut-être les aider. Il faudrait nous donner des renseignements précis et le nom des personnes à contacter. Nous pourrions en discuter avec elles. Par contre, je reconnais sincèrement que nous ne pouvons rien contre le racisme ou le traitement préférentiel, si c'est le cas.

La présidente: C'est une question d'éducation.

M. Moore: Nous pourrions certainement leur parler et voir s'il est possible de les aider.

La présidente: Qui nomme les membres du conseil?

M. Moore: Ils sont nommés par décret, par l'intermédiaire du cabinet du ministre, d'après les recommandations qui lui ont été faites.

La présidente: Quel ministre?

M. Moore: Le ministre Rock. Ensuite, les nominations passent par le Cabinet.

La présidente: Avez-vous des statistiques sur les entreprises des réserves ou hors réserve que vous aidez?

M. Moore: De quelles statistiques voulez-vous parler?

La présidente: On assiste actuellement à un phénomène intéressant au Canada, à savoir la migration des personnes à l'intérieur du pays. De nombreuses personnes quittent les villes et les centres urbains en raison de la pénurie d'emplois et des

reserve. Do you have any statistics concerning established businesses on reserve that are able to keep the people in their own communities, which is where they want to be?

Mr. Moore: The best we can do is give you stats on how many businesses are located on reserve versus off reserve. We can certainly do that if it would be helpful.

The Chairman: It might help in our deliberations.

[Translation]

Senator Gill: My questions are related to the annual budget of \$30 million. If we distribute this amount between the provinces, it amounts to \$2 or \$3 million per province. If think that, if you look at page 5, the distribution we see there can be confusing. Could you explain the amounts on page 5?

[English]

Mr. Moore: Page 5 sets out who is responsible for what area and how much is earmarked for that area. For example, Labour Force Development is the biggest piece of that pie and is delivered by HRDC. That pertains to the Aboriginal Human Resources Development Strategy. It amounts to almost \$336 million per year and is pan-Aboriginal, meaning that it is available to all Aboriginal people — Metis, Inuit, status, non-status, on reserve and off reserve. It is focused on skills training for individuals.

The next biggest piece of the pie is Economic Business Climate/Infrastructure, which is led by Indian Affairs. As you all know, the mandate of Indian Affairs is status Indians on reserve. That is primarily focused on creating the necessary climate for investment, whether it is resource access negotiations funding or partnership funding. It is primarily investments on reserve to assist Indians in attracting investments.

The next piece, Resource Development, could be focused on forestry or mining, or it could be related to accessing permits for resource development and that sort of thing. There is a little money divided among Indian Affairs, Natural Resources Canada and Fisheries and Oceans, whether it is for *Marshall* or out in B.C. The focus is primarily on communities, on status Indians on reserve, and amounts to \$95 million per year.

We are then left with the smallest piece, Business Development, which has a much broader focus. We deal with individual and communities, but primarily with individuals. It is pan-Aboriginal — Metis, status, non-status, Inuit and so on. It includes funding from not only Aboriginal Business Canada, but

possibilités qui existent dans les réserves. Avez-vous des statistiques au sujet d'entreprises établies dans des réserves qui sont en mesure de retenir les Autochtones dans leurs collectivités, là où ils veulent être?

M. Moore: Je peux tout au plus vous donner des statistiques sur le nombre d'entreprises qui sont situées dans les réserves et le nombre d'entreprises hors réserve. Nous pouvons certainement vous donner ce renseignement s'il peut vous être utile.

La présidente: Ça pourrait nous aider.

[Français]

Le sénateur Gill: Mes questions portent sur le budget annuel de 30 millions de dollars. Si on répartit ce montant entre les provinces, cela fait 2 ou 3 millions par province. À mon avis, c'est très peu. Par contre, si on regarde la page 5, la répartition qu'on y voit peut porter à confusion. Pourriez-vous expliquer les montants inscrits à la page 5?

[Traduction]

M. Moore: La figure à la page 5 indique les organismes responsables pour les divers secteurs en précisant le montant destiné à chaque secteur. Par exemple, le développement de la main-d'oeuvre représente la plus grosse portion de l'assiette et relève de DRHC. Il s'inscrit dans le cadre de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones. Le budget annuel pour ce secteur est d'environ 336 millions de dollars et il est panautochtone, donc accessible à tous les Autochtones — Métis, Inuits, Indiens inscrits, Indiens non inscrits, des réserves et hors réserve. Il s'agit de formation axée sur les compétences.

L'autre portion importante de l'assiette est représentée par le climat des affaires économiques/infrastructure, secteur qui est sous la direction du ministère des Affaires indiennes. Comme vous le savez, le mandat de ce ministère concerne les Indiens inscrits des réserves. Ce programme est principalement axé sur la création d'un climat propice à l'investissement et consiste à octroyer des fonds pour les négociations concernant l'accès aux ressources ou des fonds pour la formation de partenariats. Il s'agit principalement d'investissements dans les réserves destinés à aider les Indiens à attirer d'autres investissements.

La portion suivante, Développement des ressources, pourrait être axée sur l'exploitation forestière ou minière ou pourrait concerner l'accès aux permis pour le développement des ressources et autres activités semblables. Quelques fonds sont répartis entre Affaires indiennes, Ressources naturelles Canada et Pêches et Océans, pour l'affaire *Marshall* ou pour la Colombie-Britannique, par exemple. Ce programme est principalement axé sur les collectivités, sur les Indiens inscrits des réserves et son budget annuel est de 95 millions de dollars.

Il reste la plus petite portion, Développement des entreprises, dont le champ d'action est beaucoup plus étendu. Nous avons affaire à des personnes et des collectivités mais surtout des personnes. C'est un programme panautochtone, c'est-à-dire qu'il s'adresse aux Métis, aux Indiens inscrits, aux Indiens non inscrits, aux Inuits et autres Autochtones. Il comprend des fonds qui ne

also from FedNor, Western Economic Diversification, ACOA, other organizations such as the Business Development Bank of Canada, and so on.

That is how we come up with the figure of \$73 million a year for business development in the Industry portfolio.

I do not know if that helps.

[Translation]

Senator Gill: This makes things more complicated because we do not reflect clearly the image of the economic support received directly by the Aboriginal people. The federal funds for Labour Force Development, amounting to \$606 million, are distributed between the provinces which must administer them, in Quebec at least, because I do not know for the other provinces. However, do these funds reach the Aboriginals people? When we looking at the budget as a whole, we find that these are fantastic amounts which are allocated to economic development whereas in fact it is not so. I do not know of such a big budget in the communities or elsewhere for the Aboriginal people. Could you give me some explanations on this?

[English]

Mr. Moore: The \$330 million under HRDC for the Aboriginal Human Resources Development Strategy does not go to the provinces. These funds are provided to Aboriginal organizations to develop labour market programming for their constituents. The provinces have their own labour market development agreements with HRDC. This funding follows some of the same principles of a labour market development agreement with the province, but it is between HRDC and various Aboriginal groups.

There are approximately 63 agreements with Aboriginal groups across the country to deliver labour market programming. It is a devolution process that provides monies to Aboriginal peoples because they know their needs and can create culturally sensitive programming for training.

The problem is that this framework is frequently used by officials, whether ours or Indian Affairs or others, to talk about economic development. If you want to talk about economic development in its purest form, you would have to take out that 55 per cent piece of the pie. It is "soft" economic development because it is training; it is not pure economic development, investing in businesses and opportunities. It is about investing in people, not economies or businesses. If you take away the Labour Force Development piece of the pie, you are left with a little under

viennent pas seulement d'Entreprise autochtone Canada mais aussi de FedNor, de Diversification de l'économie de l'Ouest, de l'APECA, et d'autres organismes comme la Banque de développement du Canada.

Le budget annuel pour le développement des entreprises sous la direction du portefeuille de l'Industrie est de 73 millions de dollars.

Je ne sais pas si ces explications peuvent être utiles.

[Français]

Le sénateur Gill: Cela complique la situation, parce qu'on ne projette pas clairement l'image de l'aide économique reçue directement par les Autochtones. Les fonds du gouvernement fédéral pour le programme de développement de la main-d'œuvre, au montant de 606 millions de dollars, sont répartis entre les provinces qui doivent les administrer, au Québec du moins, car je ne sais pas pour les autres provinces. Cependant, ces fonds atteignent-ils les Autochtones? Quand on regarde l'ensemble du budget, on trouve qu'il s'agit de sommes fantastiques qui sont allouées au développement économique alors qu'en réalité, ce n'est pas le cas. Je ne connais pas de budget de cette envergure ni dans les communautés ni ailleurs pour les Autochtones. Pourriez-vous me donner des explications à ce sujet?

[Traduction]

M. Moore: Les 330 millions de dollars relevant de DRHC dans le cadre de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones ne sont pas versés aux provinces. Ces fonds sont versés à des organisations autochtones dans le but de les aider à élaborer des programmes de développement marché du travail pour leurs administrés. Les provinces ont passé des ententes de développement du marché du travail avec DRHC. L'octroi de ces fonds repose sur certains des critères qui sous-tendent les ententes de développement du marché du travail passées avec les provinces mais dans ce cas-ci, il s'agit d'une entente entre DRHC et divers groupes autochtones.

Nous avons conclu environ 63 ententes avec des groupes autochtones des diverses régions du Canada pour la fourniture de programmes relatifs au marché du travail. C'est un processus de délégation qui consiste à fournir les fonds aux peuples autochtones parce qu'ils connaissent leurs besoins et peuvent créer des programmes de formation adaptés à leur culture.

Le problème est que ce cadre est souvent utilisé par les fonctionnaires, ceux d'EAC, du ministère des Affaires indiennes ou d'autres services, dans le contexte du développement économique. Cette portion de 55 p. 100 de l'assiette devrait être supprimée si vous voulez être puriste en matière de développement économique. Il s'agit dans ce cas-ci de développement «doux» parce que c'est de la formation et pas du développement économique à proprement parler, c'est-à-dire pas d'investissement dans des entreprises et la création

\$300 million, and when you compare that to the \$7.7 billion that is invested in total by the federal government in Aboriginal programming, it is a small piece.

[Translation]

Senator Gill: Labour is clearly the responsibility of Human Resources Development. I have checked the references we have received on this. That department, as far as aboriginal labour is concerned, always prefers, for Quebec at least, to transfer the management of these matters to the provincial government. However, the applications are supposed to come from Quebec. The amount of \$30 million is confusing. People think that there is a lot of money in Economic development when they look at the different pieces of this pie. However, when looking at your budget, and I understand why you are asking additional funding, we find it is small. It is confusing.

Mr. Moore: Exactly, this is why I wanted to stress that if we remove the \$300 million, this is not much money.

Senator Gill: Concerning those working in your organization, are there many of you in the department to manage the aboriginal economic development at Aboriginal Business Canada? I know that you experienced some big staff cuts.

[English]

Mr. Moore: We have about 70 people across the country delivering this program. We have individuals at headquarters dealing with policy and communications issues. There are not that many people on the ground delivering the program. They must ensure that communities and individuals are aware of the program and we have some challenges there. Many people are not familiar with Aboriginal Business Canada or the board. One of our biggest problems is getting to the people and saying, "Here we are. Here are our successes. We are here for you. This is what we can do."

We do not have the people to deliver this program, although we are getting quite a lot of help from Aboriginal organizations with whom we have some third-party arrangements, where they will either deliver the program on our behalf or they have their own budget that allows them to actually sign agreements with clients. We are looking for as many opportunities as possible to deliver the program.

[Translation]

Senator Gill: What is the upper limit per project?

d'opportunités. Il s'agit d'un investissement humain et pas d'un investissement économique ou dans les entreprises. Si l'on supprime cette portion, il reste au total un peu moins de 300 millions de dollars, ce qui est peu par rapport aux 7,7 milliards de dollars investis par le gouvernement fédéral dans les programmes pour les Autochtones.

[Français]

Le sénateur Gill: La main-d'oeuvre relève bien du ministère du Développement des ressources humaines. J'ai déjà vérifié les références que nous avons reçues à ce sujet. Ce ministère, en ce qui concerne la main-d'oeuvre autochtone, préfère toujours, pour le Québec du moins, transférer la gestion de ces affaires au gouvernement provincial. Cependant, les demandes sont censées venir du gouvernement du Québec. Le montant de 30 millions de dollars porte à confusion. Les gens pensent qu'il y a beaucoup d'argent dans le développement économique lorsqu'ils regardent les différentes portions de cette assiette. Pourtant, lorsqu'on regarde votre budget, et je comprends pourquoi vous demandiez un budget additionnel, on trouve que c'est peu. Cela porte à confusion.

M. Moore: Exactement, c'est pour cette raison que j'ai tenu à souligner le fait que si on enlève le montant de 300 millions de dollars, c'est peu d'argent.

Le sénateur Gill: Quant aux employés qui travaillent dans votre organisation, êtes-vous nombreux au ministère pour gérer le fonds du développement économique autochtone de l'Aboriginal Business Canada? Je sais que vous avez connu des réductions considérables de votre personnel.

[Traduction]

M. Moore: Environ 70 employés régionaux assurent l'exécution de ce programme. À l'administration centrale, plusieurs employés se chargent des politiques et des communications. Le nombre de personnes qui assurent l'exécution du programme sur le terrain n'est pas très élevé. Ces employés doivent s'assurer que les collectivités et les particuliers sont au courant du programme et nous avons des défis à relever dans ce domaine. Beaucoup de personnes ne sont pas au courant des activités d'Entreprise autochtone Canada ou du Conseil. Un de nos plus gros problèmes est d'expliquer aux gens qui nous sommes et quelles sont nos réalisations, de leur faire savoir que nous sommes là pour les aider en leur expliquant comment nous pouvons le faire.

Nos effectifs ne sont pas suffisants pour l'exécution de ce programme quoique les organisations autochtones avec lesquelles nous avons passé des ententes nous aident beaucoup en assurant l'exécution du programme pour nous ou en ayant un budget qui leur permette de signer des ententes avec des clients. Nous examinons le maximum de possibilités d'exécution du programme.

[Français]

Le sénateur Gill: Quelle est la limite maximum par projet?

[English]

Mr. Moore: We will fund up to 60 per cent of eligible expenses for a project. For individuals, that funding is to a maximum of \$75,000. For communities it is to a maximum of \$250,000. There are exceptions, but those have to go to our board.

Senator Christensen: Migration from reserves into urban areas often involves single-parent families headed by women. It is difficult for them to find all the available information on Aboriginal women's programs. There were special programs for that group to enable them to work in the home and set an example for their children, who would then perhaps have a better opportunity to go on and become successful. You are saying there are no specific programs targeted to women. Are there plans for that? It seems to me that area needs special attention.

Mr. Moore: There is no direct programming, but I can say from experience of working at HRDC that one indirect program is childcare for First Nations and Inuit communities. Minister Blondin and I had a good discussion about the challenges for Aboriginal women getting into business, and much of it has to do with childcare. How can you expect a mother of two or three children to get into business when she has all these other responsibilities? Appropriate childcare and education, those kinds of indirect programs, would go a long way in assisting Aboriginal women who want to get into business.

Senator Christensen: Many women go into business so they can stay home, have part-time jobs and still care for their children. Childcare is not the issue. They need to find out about the programs and how to access them. They are not out in the workforce, so they are not exposed to the paperwork and bureaucracy that perhaps a young male who is working part time would be.

It is a very different perspective and way of approaching it.

Senator Pearson: There is room for entrepreneurship in arts and culture. Do you have programs for people who want to set up a creative activity at home? Are you working with other departments to encourage arts and culture? Can you see it as a business? A large number of people are employed in arts and culture in this country and many more benefit from them.

Mr. Moore: I think most of those activities would be covered under our tourism strategic priority, which could be anything from eco-tourism to cultural activities. We have had some experience with assisting individuals and small companies in marketing some of the goods that they are producing. We have also assisted people producing crafts at home, as well as larger businesses, with business and marketing programs.

[Traduction]

M. Moore: Nous finançons jusqu'à 60 p. 100 des dépenses admissibles liées à un projet. En ce qui concerne les particuliers, nous octroyons un maximum de 75 000 \$. Pour les collectivités, le plafond est de 250 000 \$. Il y a toutefois des exceptions mais dans ces cas-là, l'approbation de notre conseil est nécessaire.

Le sénateur Christensen: Les migrations des réserves vers les zones urbaines sont souvent le fait de familles monoparentales dirigées par des femmes. Celles-ci ont de la difficulté à trouver tous les renseignements disponibles sur les programmes pour les femmes autochtones. Des programmes spéciaux avaient été établis pour permettre à ces femmes de travailler à domicile et de montrer l'exemple à leurs enfants; elles auraient peut-être alors davantage l'occasion de réussir. Vous dites qu'il n'existe pas de programmes destinés spécifiquement aux femmes. Envisage-t-on d'en établir? Il me semble que c'est une question qui mérite une attention toute particulière.

M. Moore: Il n'existe pas de programme axé directement sur les femmes mais, étant donné que j'ai travaillé à DRHC, je suis en mesure de dire qu'il existe un programme indirect de garde d'enfants pour les collectivités des Premières nations et inuites. J'ai eu un entretien intéressant avec la ministre Blondin au sujet des difficultés qu'éprouvent les femmes autochtones à se lancer en affaires, difficultés qui sont en grande partie liées à la garde des enfants. Comment une mère de deux ou trois enfants pourrait-elle se lancer en affaires avec toutes les responsabilités qu'elle a? Des programmes efficaces de garde d'enfants et d'éducation et d'autres programmes indirects analogues aideraient beaucoup les femmes autochtones qui voudraient se lancer en affaires.

Le sénateur Christensen: Beaucoup de femmes se lancent en affaires pour pouvoir rester chez elles. Elles ont un emploi à temps partiel et continuent de s'occuper de leurs enfants. La garde des enfants n'est pas la source du problème. Il faut que les femmes soient au courant des programmes et des conditions à remplir pour y avoir accès. Elles ne sont pas sur le marché du travail et par conséquent, elles ne sont pas aussi au courant des formalités administratives qu'un jeune homme qui travaille à temps partiel.

Il s'agit d'une perspective et d'une approche très différentes.

Le sénateur Pearson: Il ya place pour l'entrepreneuriat dans les arts et dans la culture. Avez-vous établi des programmes à l'intention des personnes qui veulent se lancer dans une activité créatrice à domicile? Collaborez-vous avec d'autres ministères pour encourager les arts et la culture? Pouvez-vous les considérer comme une activité commerciale? De nombreux Canadiens et Canadiennes sont dans le secteur des arts et de la culture et de nombreux autres profitent des retombées de ce secteur.

M. Moore: Je crois que la plupart de ces activités devraient être couvertes dans le cadre de notre priorité stratégique en matière de tourisme qui pourrait couvrir à peu près tout, depuis l'écotourisme jusqu'aux activités culturelles. Nous avons à plusieurs reprises aidé des particuliers et des petites entreprises à commercialiser leurs produits. Nous avons en outre aidé des personnes à faire de l'artisanat à domicile et nous avons aidé en outre de plus grandes entreprises par le biais de programmes destinés aux entreprises et de programmes de marketing.

Senator Pearson: You have done a lot of work for us already and I hate to impose anything else. However, it would be interesting to get that breakdown on males and females. I would also be interested in knowing whether you have been able to assist cultural activities, and if so, how many. We may want to recommend expansion in that area.

Mr. Moore: We will see if we can get that information. I went through the presentation quickly, but there is a lot of data there. However, I could provide this committee with a number of our studies that form the basis of much of this data, some evaluations of the program, and also some other research studies that may be helpful.

Senator Johnson: The Aboriginal Mother Centre in Vancouver opened very recently, approximately a year and a half ago, and provides space for women to organize themselves. They are looking at setting up three businesses to help support the centre's operations, using the ideas and initiatives of women who use the centre. Do you know of this?

Mr. Moore: No.

Senator Johnson: One business was a courier service called "Moms on the Run," and another was a catering service. They build on the abilities of the women and their ideas. I was wondering if they had approached you for funding for their projects.

Mr. Moore: They may have. I am not familiar with every project. We have a regional office in Vancouver, and we can ask them if they are aware of this.

Senator Johnson: They are certain they could become self-sufficient in a short time because so many women are interested in doing these kinds of things. It is very new, and it is not in the cottage industry sector. It is actually proving to be incredibly successful. It gives women a chance to be with their children, to organize their time through flex hours and to work on the cyclical model, which is better for women than the linear model that is prevalent everywhere in our society. I do not know if they have received any funding, but I know they will be approaching you, if they have not already.

Mr. Moore: They may have, and we may have already funded them.

Senator Johnson: Do you have any idea how many Aboriginal youth or mature students are in business or MBA programs at universities across the country?

Mr. Moore: I have no idea.

Le sénateur Pearson: Vous avez déjà fait beaucoup de travail pour nous et j'ai beaucoup de réticence à vous imposer une tâche supplémentaire. Il serait toutefois intéressant de savoir quel est le pourcentage d'hommes et de femmes. J'aimerais en outre savoir si vous avez pu soutenir des activités culturelles et, dans l'affirmative, combien. Il serait peut-être bon de recommander d'intervenir davantage dans ce secteur.

M. Moore: Nous verrons si nous pouvons obtenir ces renseignements. J'ai passé la présentation en revue rapidement mais elle contient beaucoup de données. Cependant, je pourrais vous remettre plusieurs études que nous avons faites dont la plupart de ces données sont tirées, des évaluations sur le programme ainsi que d'autres études qui pourraient vous être utiles.

Le sénateur Johnson: Le Aboriginal Mother Centre de Vancouver a ouvert ses portes récemment, plus exactement il y a environ un an et demi; ce centre met des locaux à la disposition des femmes qui veulent s'organiser. On compte établir trois entreprises pour contribuer au financement des activités du centre, en exploitant les idées et les initiatives des femmes qui fréquentent le centre. Êtes-vous au courant de cette initiative?

M. Moore: Non.

Le sénateur Johnson: L'une des entreprises est un service de messageries appelé «Moms on the Run» et un autre est un service de restauration à domicile. Ces entreprises mettent à profit les capacités des femmes qui fréquentent le centre et leurs idées. Je me demandais si ce centre s'était adressé à vous pour le financement des projets de ces femmes.

M. Moore: Peut-être. Je ne suis pas au courant de tous les projets. Nous avons un bureau régional à Vancouver et nous pouvons demander aux employés de ce bureau s'ils sont au courant.

Le sénateur Johnson: Les dirigeants de ce centre sont certains de pouvoir devenir autonomes à brève échéance parce qu'un très grand nombre de femmes sont intéressées par ce type d'activités. C'est très nouveau et ça ne fait pas partie du secteur de la production artisanale. C'est une initiative qui a énormément de succès. Elle donne aux femmes l'occasion d'être avec leurs enfants, d'organiser leur temps grâce à des horaires flexibles et de travailler en suivant un modèle cyclique, ce qui est plus intéressant pour les femmes que le modèle linéaire en vigueur partout dans notre société. Je ne sais pas si le centre a reçu des fonds, mais je sais qu'il compte vous contacter s'il ne l'a pas encore fait.

M. Moore: Il l'a peut-être fait et nous lui avons peut-être déjà accordé des fonds.

Le sénateur Johnson: Avez-vous une notion du nombre de jeunes Autochtones ou d'étudiants d'âge mûr qui font des études commerciales ou une maîtrise en administration des affaires dans les universités canadiennes?

M. Moore: Je n'en ai pas la moindre idée.

Senator Johnson: That is where they are teaching people about the future of business. The I.H. Asper school is going to be something in my province. I was curious to know if you had any figures on the rest of the country.

Mr. Moore: No.

Senator Léger: I imagine the basic thinking is different when it comes to arts and culture. The arts are not about money in the same way as other businesses. However, it is something that can be developed. I imagine there is an opening for another way of thinking.

Mr. Moore: Yes, and we have funded them. I would guess that we do not fund that many for that very reason. As businesses they are not very viable, and that is one of the criteria that we need to look at. Will it be successful? Will it be profitable?

Senator Léger: Perhaps your department needs to use a different basis for judgment of arts and culture than for the trucking business, for example.

Mr. Moore: We try to be more lenient. Given our name, Aboriginal Business Canada, I think we need to do that.

Senator Sibbeston: My comment is on the whole business of economic development. I know the history of Indian Affairs in particular. The government in the Northwest Territories attempted decades ago to assist Aboriginal people to get into business. There was a stage where almost any kind of local community project that smacked of business or economic development would be funded. Many of these failed. It was the government's attempt to help native people get into the business world.

It is a big step to come from the bush, from the land, and get into the business world. Business is the most difficult endeavour. That is why you guys are working for the government and we are where we are. Many of these businesses failed. However, it was necessary that they did. I believe from my own experience that there is no short cut to getting into business. It is trial and error, and you must necessarily experience many failures before you achieve success. That is the way it works.

From my own experience of your program, it seems you only fund the very successful ones. You do not mess around with the "mom and pop" business or the coffee shop in the small community. You are more involved in bigger projects, where there is a good chance of success. Am I right in suggesting that?

Mr. Moore: I would not say that. Part of the reason for our high success rate is the time and effort that our development officers put into the business. There is a lot of pre-care in assisting the business to get started. There is also a lot of aftercare. Our clients can come back and ask, "What do I do about this? What do I do about my taxes? How do I deal with the lease?"

Le sénateur Johnson: C'est le genre d'études où l'on apprend quelle est la tendance future dans les affaires. L'école I.H. Asper, qui est dans ma province, sera très intéressante. Je suis curieuse de savoir si vous avez des chiffres en ce qui concerne les autres régions du pays.

M. Moore: Non.

Le sénateur Léger: Je suppose que l'on raisonne de façon différente lorsqu'il s'agit des arts et de la culture. Les arts ne sont pas aussi lucratifs que les autres secteurs. Cependant, c'est une possibilité à exploiter. J'imagine qu'il est possible d'accepter un autre type de raisonnement.

M. Moore: Oui, et nous avons déjà accordé des fonds dans ce secteur. Je suppose que nous ne finançons pas beaucoup de projets de ce genre parce que ce ne sont pas des entreprises viables et que la viabilité est un des critères sur lesquels nous sommes obligés de fonder notre choix. Nous nous demandons s'il s'agit d'une entreprise qui a des chances de réussir et d'être rentable.

Le sénateur Léger: Votre service devrait peut-être adopter des critères différents en ce qui concerne les arts et la culture qu'en ce qui concerne le secteur du camionnage, par exemple.

M. Moore: Nous nous efforçons d'être moins rigides. Étant donné notre nom, Entreprise autochtone Canada, je pense que nous nous devons d'être plus souples.

Le sénateur Sibbeston: Mes commentaires portent sur la question du développement économique. Je connais les antécédents du ministère des Affaires indiennes. Le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest a tenté il y a des dizaines d'années d'aider les Autochtones à se lancer en affaires. À une certaine période, presque tous les projets communautaires locaux qui étaient liés de près ou de loin au développement commercial ou économique étaient subventionnés. La plupart de ces entreprises ont échoué. C'était ainsi que le gouvernement tentait d'aider les Autochtones à démarrer en affaires.

Quand on vit en forêt et qu'on vit des produits de la terre, il y a un pas de géant à franchir pour se lancer en affaires. Se lancer en affaires est l'entreprise la plus difficile. C'est pourquoi vous travaillez pour le gouvernement et c'est pourquoi nous sommes ici. La plupart de ces entreprises ont fait faillite. C'était cependant nécessaire. D'après mon expérience personnelle, je pense qu'il n'y a pas de secret pour se lancer en affaires. Il faut procéder par tâtonnements et il est inévitable d'essayer de nombreux échecs avant de réussir. C'est normal.

D'après ce que je sais de votre programme, j'ai l'impression que vous financez uniquement les entreprises qui réussissent très bien. Vous ne vous intéressez pas aux petites entreprises familiales ou aux petits restaurants locaux. Vous vous intéressez davantage à de plus grands projets qui ont de bonnes chances de réussite. Est-ce bien cela?

M. Moore: Je ne dirais pas cela: notre taux de réussite élevé est notamment dû aux efforts que nos agents de développement investissent dans l'entreprise. Pour aider une entreprise à démarrer, il faut beaucoup de travail de préparation. Il faut

As I said in the presentation, the majority of our clients are very small businesses with less than 10 employees. Funding on average is \$30,000 per project.

I just returned from Winnipeg where we visited a woman in her mid-20s. She started a framing shop there, and if you want to talk about risk, that is a fairly high-risk position to be in, but she is doing fairly well. She is not making a big profit, but she is surviving. We have funded small flower shops or "mom and pop" shops right across the country.

To be honest, we also have the big ones, the very successful ones. We try to maintain a balance between the small ones that do not make a huge impact but do survive, and the ones that make a big splash.

Senator Sibbeston: I would be interested in knowing the number of applications that you receive and the number that you actually assist with funding.

Mr. Moore: We receive approximately 1,600 applications per year, and we fund probably around 1,000. There are two reasons we do not fund all of them. The first would be because they do not fit into our strategic priorities, which we have to maintain because we do not have a lot of money. The second would be not because they might not be financially viable in the end, but because these people probably just do not have their act together.

They do not know how to put together a business plan. They have no training or experience. In some cases, we will take a risk and help them out. We tell them that if they take a certain course, talk to a certain person who is involved in this business and get more experience, we will talk with them further.

Senator Sibbeston: Do civil servants like you make the ultimate decision or does a board decide whether to fund a project?

Mr. Moore: I only get involved in projects over \$250,000, as does the board. Our regional directors and development or field officers have much of the decision making power on average-sized projects of approximately \$75,000. It would not be fair to the clients if I had to decide on every application because of the time involved. Therefore, much of the decision making is in the hands of our field officers, who have a lot of interaction with the clients and understand what they are trying to do.

Senator Gill: I believe that your maximum is \$250,000 for band or group projects and \$75,000 for other projects. Do you have figures on that?

aussi beaucoup de suivi. Nos clients peuvent nous demander des conseils sur diverses questions, au sujet de leurs impôts ou de leur bail, par exemple.

Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, la plupart de nos clients sont des petites entreprises de moins de dix employés. Le montant moyen de notre investissement par projet est de 30 000 \$.

Je rentre de Winnipeg où j'ai rendu visite à une femme âgée d'environ 25 ans. Elle a ouvert un magasin d'encadrement et, à propos de risque, je dirais que c'est un secteur à risque élevé. Cette femme s'en tire toutefois très bien. Elle ne réalise pas de gros bénéfices mais elle survit. Nous avons financé de petites boutiques de fleuriste ou des magasins familiaux dans diverses régions du pays.

Pour être honnête, je reconnais que nous finançons aussi de grosses entreprises, qui sont très prospères. Nous essayons de maintenir un équilibre entre les petites entreprises qui n'ont pas une influence énorme mais survivent et celles qui ont des retombées importantes.

Le sénateur Sibbeston: Je voudrais savoir combien de demandes vous recevez et combien de projets vous financez.

M. Moore: Nous recevons environ 1 600 demandes par an et nous finançons probablement un millier de projets. Si nous ne finançons pas tous les projets, c'est pour deux raisons. La première est que le projet n'est pas conforme à nos priorités stratégiques, que nous devons respecter parce que nous avons un budget limité. La deuxième n'est pas nécessairement parce que l'entreprise ne serait pas rentable financièrement mais parce que les candidats ne sont probablement pas bien préparés.

Ils ne savent pas comment établir un plan d'affaires. Ils n'ont aucune formation ou aucune expérience. Dans certains cas, nous prenons des risques et nous les aidons. Nous leur promettons de nous intéresser à leur projet pour autant qu'ils suivent le cours ou parlent aux gens d'affaires que nous leur recommandons et acquièrent plus d'expérience.

Le sénateur Sibbeston: Est-ce que ce sont des fonctionnaires comme vous ou les membres d'un conseil d'administration qui décident de financer un projet?

M. Moore: Je ne m'occupe que des projets de plus de 250 000 \$, et le conseil aussi. Nos directeurs régionaux et nos agents de développement ou nos agents locaux prennent la plupart des décisions en ce qui concerne les projets de taille moyenne, soit d'environ 75 000 \$. Ce ne serait pas juste pour les clients que je prenne la décision au sujet de tous les projets en raison des délais que cela impliquerait. Par conséquent, les décisions sont prises en grande partie par les agents locaux qui ont beaucoup de contacts avec les clients et comprennent leurs projets.

Le sénateur Gill: Je crois que votre plafond est de 250 000 \$ pour les bandes ou pour les projets collectifs et de 75 000 \$ pour les autres projets. Avez-vous des chiffres à ce sujet?

Mr. Moore: Are you referring to how many community projects we fund versus how many individual projects?

Senator Gill: Yes.

Mr. Moore: We can get those figures.

Senator Gill: Would you say that there is more money spent on band projects than individual projects?

Mr. Moore: I could not guess. We would have to get the numbers.

Senator Hubley: Senator Léger and Senator Pearson brought up the subject of arts and culture. Senator Léger also mentioned cooperatives. Cooperatives should not be overlooked because they have a potential for bringing together people who are engaged in one particular activity and they provide part-time, at-home employment. The cooperative movement is very popular in the Maritimes and has been very successful. There are some good models there, many dealing with quilting, rug hooking and things of that nature.

I wanted to reiterate that the cooperative movement can be helpful in certain situations.

The Chairman: I wish to thank you both very much. This has been very interesting. I am glad that Ms Bird was here because she can relate many of these discussions, such as on the cooperative movement, to policy.

I look forward to receiving all the materials we have asked for to help us create a very good action plan for change.

The committee adjourned.

M. Moore: Voulez-vous savoir combien de projets communautaires et combien de projets individuels nous finançons?

Le sénateur Gill: Oui.

M. Moore: Nous pourrions trouver ces chiffres.

Le sénateur Gill: Pensez-vous que vous investissez davantage dans les projets de bande que dans les projets individuels?

M. Moore: Je ne peux pas le deviner. Il faudrait voir les chiffres.

Le sénateur Hubley: Le sénateur Léger et le sénateur Pearson ont abordé le sujet des arts et de la culture. Le sénateur Léger a également parlé des coopératives. Il ne faut pas négliger les coopératives parce qu'elles permettent de regrouper des personnes qui s'adonnent à un type précis d'activité et créent des emplois à temps partiel à domicile. Le mouvement coopératif a beaucoup de succès dans les Maritimes et a donné de très bons résultats. Il existe d'excellents modèles dans cette région, et beaucoup dans la fabrication de courtpointes ou de carpettes, par exemple.

Je tenais à insister sur le fait que le mouvement coopératif peut être utile dans certains cas.

La présidente: Je vous remercie. C'était une discussion très intéressante. Je suis heureuse que Mme Bird soit ici parce qu'elle peut faire un lien entre la plupart de ces discussions, comme celle sur le mouvement coopératif, et les politiques.

J'ai hâte de recevoir tous les documents que nous vous avons demandés pour nous aider à établir un excellent plan d'action.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Industry Canada:

Jeff Moore, Executive Director, Aboriginal Business Canada;
Mary Lou Bird, Policy Analyst, Aboriginal Business Canada.

TÉMOINS

Du ministère de l'Industrie du Canada:

Jeff Moore, directeur exécutif, Entreprise autochtone Canada;
Mary Lou Bird, analyste des politiques, Entreprise autochtone
Canada.

CAI
YC30
-A16



Government
Publications

First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, April 16, 2002

Le mardi 16 avril 2002

Issue No. 16

Fascicule n° 16

Thirteenth meeting on:

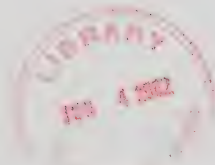
Treizième réunion concernant:

Examination of issues affecting urban
Aboriginal youth, in particular, access, provision
and delivery of services, policy and jurisdictional
issues, employment and education, access to
economic opportunities, youth participation and
empowerment, and other related matters

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes
Autochtones des villes, plus précisément,
l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services;
les problèmes liés aux politiques et aux compétences;
l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés
économiques; la participation et l'autonomisation
des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson
et

Les honorables sénateurs:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, p.c. | Léger |
| * Carstairs, p.c. (ou Robichaud, p.c.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, p.c. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 16, 2002
(27)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:05 a.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Léger and Pearson (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Congress of Aboriginal Peoples:

Dwight A. Dorey, National Chief;

Jamie Gallant, Youth and Labour Market Intern.

Chief Dorey, along with Ms Gallant, made an opening statement and answered questions.

At 10:30 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 16 avril 2002
(27)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Léger et Pearson (7).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

Du Congrès des peuples autochtones:

Dwight A. Dorey, chef national;

Jamie Gallant, stagiaire, Jeunesse et marché du travail.

Le chef Dorey ainsi que Mme Gallant font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 16, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I should like to welcome the representative of the Congress of Aboriginal Peoples, Chief Dorey. It is a pleasure to have you here this morning. I am sure you will share some interesting statistics with us. Please proceed with your presentation.

Mr. Dwight A. Dorey, National Chief, Congress of Aboriginal Peoples: Good morning, honourable senators. Thank you for this opportunity to appear before you. With me is Jamie Gallant, the former national youth representative on the national board of the Congress of Aboriginal Peoples, who is now working as a labour market intern with the congress.

In my brief presentation, I do not plan to go into any detail on the appalling statistics concerning Aboriginal children and youth in our country, since I believe you are already familiar with them. Instead, I will focus on what we can do to change those statistics, how we can engage our young people in developing solutions and, equally as important, work as catalysts with them to become the leaders in managing positive outcomes. Before I do so, I should like to give you an updated review on the Congress of Aboriginal Peoples and those whose interests we have been elected to serve.

The Congress of Aboriginal Peoples, CAP, is the national advocacy organization for Indian and Métis people who do not live on Indian Act reserves, and are incorrectly labelled "First Nations."

According to the Statistics Canada 1996 census, there are more than 1.1 million Aboriginal people in Canada. This year's census will substantially boost that figure. Of that number, nearly 80 per cent reside away from Indian Act reserves. They do not receive any benefits for services under the provisions of the Indian Act. In fact, slightly more than 50 per cent of registered or status Indians do not live on Indian Act reserves, with mobility to urban centres on the rise, a trend in keeping with the changing demographics of the Canadian population, as revealed by recent data from Statistics Canada.

With the enactment of Bill C-31 in the mid-1980s, many thousands of our people regained or were granted their status as registered Indians, including most of the chiefs from our constituent member associations. As a Mi'kmaq Indian man and national chief, I am a 16-year-old Indian, thanks to Bill C-31.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 16 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (présidente) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bienvenue au représentant du Congrès des peuples autochtones, le chef Dorey. Nous sommes très heureux que vous soyez ici ce matin. Je suis certaine que vous aurez des statistiques intéressantes à nous communiquer. Veuillez commencer.

M. Dwight A. Dorey, chef national, Congrès des peuples autochtones: Bonjour, honorables sénateurs. Merci de nous avoir invités à comparaître. Je suis accompagné de Jamie Gallant, ex-représentante nationale des jeunes au conseil d'administration national du Congrès des peuples autochtones et actuellement stagiaire au Congrès dans le domaine du marché du travail.

Dans ma brève présentation, je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails des statistiques terribles concernant les enfants et les jeunes Autochtones dans notre pays; je pense que vous les connaissez déjà. Je mettrai plutôt l'accent sur ce que nous pouvons faire pour changer ces statistiques, pour engager nos jeunes dans la mise au point de solutions et, aspect tout aussi important, pour travailler avec eux comme catalyseurs afin qu'ils deviennent des leaders et puissent gérer des résultats positifs. Avant de commencer, je voudrais vous présenter un portrait récent du Congrès des peuples autochtones et de ceux dont nous devons servir les intérêts puisque nous avons été élus pour le faire.

Le Congrès des peuples autochtones, ou CPA, est l'organisme national de défense des intérêts des Indiens et des Métis qui ne vivent pas dans des réserves régies par la Loi sur les Indiens, et qui sont appelés incorrectement «Premières nations».

Selon le recensement de 1996 de Statistique Canada, il y a plus de 1,1 million d'Autochtones au Canada. Le recensement de cette année fera augmenter ce chiffre considérablement. De ce nombre, près de 80 p. 100 ne vivent pas dans les réserves régies par la Loi sur les Indiens et ne reçoivent pas les prestations ou les services prévus par cette loi. En fait, un peu plus de 50 p. 100 des Indiens inscrits ne vivent pas dans les réserves régies par la Loi sur les Indiens; la mobilité vers les centres urbains augmente, selon une tendance conforme à l'évolution démographique de la population canadienne, comme le révèlent les données récentes de Statistique Canada.

Avec l'entrée en vigueur du projet de loi C-31 au milieu des années 80, des milliers de nos gens ont repris ou obtenu leur statut d'Indiens inscrits, dont la plupart des chefs de nos associations constituantes. En tant que Micmac et chef national, je suis un Indien de 16 ans grâce au projet de loi C-31. Je suppose que cela

I suppose that makes me uniquely qualified to be at this table discussing youth issues. It goes to show how deceiving appearances can be, and I say that to remind you who we are.

For more than 30 years, CAP, founded as the Native Council of Canada in 1971, has worked to serve the interests of Aboriginal Canadians living away from Indian Act reserves. CAP is the national office of a network of constituent member political associations throughout the country, and they, in turn, are made up of regional zones and local units in cities, towns and villages across this great country. Each constituent member organization of the congress is led by an elected chief and/or president, and each zone and local is comprised of executive officers elected by the people at the grassroots level.

Our makeup is democratic and representative and our reach is extensive, from coast to coast through hundreds of communities where programs and services are delivered to off-reserve Aboriginal people, or where services are not delivered to off-reserve Aboriginal people. The net effect is that the people who look to the congress and its constituent member associations, zones and locals include Metis living outside the newly defined Prairie homelands, many thousands of non-status Indians, and registered and treaty Indians living away from Indian Act reserves. Those people constitute, by far, the largest number of Aboriginal people in Canada.

Despite a history of being significantly under-resourced in comparison with some other national Aboriginal organizations, the congress and its predecessor have always promoted and maintained policies and program delivery that are status and residency blind. Our track record is living proof that we have always worked to provide services and support for Aboriginal peoples, regardless of what category they are or where they live — individual as well as collective.

Just two of the many examples of this include the rural and native housing program that was hugely successful in providing housing and residential rehabilitation for many thousands of Aboriginal peoples, and the employment and small business-generating Urban Aboriginal Job Fund. Both initiatives originated with the Congress of Aboriginal Peoples and the Native Council of Canada.

While on the subject of providing you with observable facts, it was the Native Council of Canada's president who negotiated directly with then Justice Minister Chrétien to ensure that the word "Metis" was included with "Indian" and "Inuit" in section 35 of the Constitution Act listing Canada's Aboriginal peoples. I am proud to report that we are now in the process of implementing a national Aboriginal workplace strategy in partnership with governments, the private sector and organized labour that holds great promise for ensuring strong and lasting participation by Aboriginal people in the Canadian economy.

me qualifie de façon particulière pour me trouver à cette table afin de discuter des problèmes des jeunes d'aujourd'hui. Cela ne fait que vous montrer comment les apparences peuvent être trompeuses. Je le dis pour vous rappeler qui nous sommes.

Depuis plus de 30 ans, le CPA, fondé sous le nom de Conseil national des Autochtones du Canada en 1971, travaille à défendre les intérêts des Autochtones vivant en dehors des réserves régies par la Loi sur les Indiens. Le CPA est le bureau national d'un réseau d'associations politiques constituantes dans tout le pays, qui se divisent à leur tour en zones régionales et en unités locales dans les villes et villages de notre magnifique pays. Chaque organisation constituante du Congrès est dirigée par un chef ou un président élu, et chaque zone ou unité locale comprend des cadres élus par les gens de la base.

Notre composition est démocratique et représentative, et notre portée est vaste, d'un océan à l'autre dans des centaines de communautés où les programmes et services sont offerts aux Autochtones vivant hors des réserves, ainsi que dans des communautés où ces services ne leur sont pas offerts. L'effet net est que les gens qui s'adressent au Congrès et à ses associations constituantes, zones et unités locales comprennent des Métis vivant à l'extérieur des «prairies natales», nouvellement définies, des milliers d'Indiens non inscrits, et des Indiens inscrits et visés par un traité vivant en dehors des réserves régies par la Loi sur les Indiens. Tous ces gens constituent de loin le plus grand groupe d'Autochtones au Canada.

Malgré un passé marqué par un sous-financement important comparativement à certaines autres organisations autochtones nationales, le Congrès et son prédécesseur ont toujours promu et maintenu des politiques et des programmes qui ne tiennent pas compte du statut et de la résidence. Notre dossier est une preuve vivante que nous avons toujours travaillé pour servir et soutenir les Autochtones, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent et où qu'ils vivent, individuellement et collectivement.

Deux des nombreux exemples de ce fait sont le Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones, qui a réussi à fournir des logements et des services de réhabilitation résidentielle à des milliers d'Autochtones, et l'Initiative d'emploi pour les Autochtones vivant en milieu urbain, qui crée des emplois et des petites entreprises. Ces deux initiatives viennent du Congrès des peuples autochtones et du Conseil national des Autochtones du Canada.

Toujours pour vous présenter des faits observables, j'ajoute que c'est le président du Conseil national des Autochtones du Canada qui a négocié directement avec le ministre de la Justice de l'époque, Jean Chrétien, pour s'assurer que le mot «Métis» était inclus avec les mots «Indiens» et «Inuits» dans l'article 35 de la Loi constitutionnelle, où sont énumérés les peuples autochtones du Canada. Je suis fier de signaler que nous sommes en voie de mettre en oeuvre une stratégie nationale d'emploi des Autochtones en partenariat avec les gouvernements, le secteur privé et les syndicats. Cette stratégie est très prometteuse pour assurer une participation forte et durable des Autochtones à l'économie canadienne.

The initiative will develop a national program that is both status and residency blind. Its focus is to ensure that Aboriginal people are well prepared to compete at all levels in the workplace, from entry level to senior management, and equally that the workplace is well prepared to accommodate the skills and talents of educated, trained and motivated young Aboriginal people. It is a win-win situation for all partners, and a program of great promise for current and future generations of Aboriginal people.

There is also the CAP National Diabetes Initiative, which is a partner program with governments, Aboriginal and private sector involvement. It focuses on the prevention and maintenance of this pandemic disease within our Aboriginal communities.

Once again, both programs require no test of status or residency and that, according to our philosophy, is the way it should be.

My point is that, in the face of a great deal of adversity — financial, legal and social — the Congress of Aboriginal Peoples and its constituent member organizations throughout the country are continuing to take measures to serve the interests of all off-reserve Aboriginal people as best we can. Among our abiding concerns in this respect are the special problems facing Aboriginal children and youth.

Ms Jamie Gallant, Youth and Labour Market Intern, Congress of Aboriginal Peoples: Our Aboriginal youth want what all other young persons in Canada want — hope. It is said that the first responsibility of our leadership is to keep hope alive. Without hope, there can be no future worth having, and we want a future worth having. That means we want to participate in, contribute to and benefit from all of those areas of life that matter to us: getting a good education; having a career that is both satisfying and worthwhile; being healthy in mind and body; remaining connected to our cultures and traditions; our spirituality; passing on the things that we have learned; helping others; and making this land and world of ours a better place in which to live, for all people.

However, there is an important catch. Aboriginal youth want to be included in the debate, not as subjects but as full and equal partnered participants. We do not want you to tell us what we should do. We want you and our own leaders to work with us to find out what exactly we can do, how far we can go, how high we can reach, what walls we can knock down, what barriers we can stretch, what vistas we can surpass, and what wonders we can accomplish. That is why we are here today.

We know we cannot solve all the problems or seize the incredible opportunities out there by ourselves, and we also know that you cannot deliver those to us. However, the simple fact is that you need us and we need you. It is not as if we have nothing to work with, because we have the National Aboriginal Youth Strategy. It has been a work in progress since the federal, provincial, territorial ministers and national Aboriginal leaders

Cette initiative servira à mettre au point un programme national qui ne tiendra pas compte du statut et de la résidence. Elle vise à faire en sorte que les Autochtones soient bien préparés pour soutenir la concurrence à tous les niveaux du milieu de travail, du niveau d'entrée à la haute direction, et que le milieu de travail soit bien préparé à recevoir les compétences et les talents des jeunes Autochtones formés et motivés. Il s'agit d'une situation gagnante pour tous les partenaires et d'un programme très prometteur pour les générations d'Autochtones actuelles et futures.

Il y a également l'initiative nationale du CPA sur le diabète, aussi en partenariat avec le gouvernement, les Autochtones et le secteur privé, qui met l'accent sur la prévention et le traitement de cette maladie pandémique dans nos communautés autochtones.

Encore là, ces deux initiatives ne tiennent pas compte du statut et de la résidence et, selon notre philosophie, cela devrait toujours être le cas.

J'ajouterai que, malgré des difficultés énormes — financières, juridiques, sociales —, le Congrès des peuples autochtones et ses organisations constituantes de tout le pays continuent de prendre des mesures pour servir le mieux possible les intérêts de tous les Autochtones hors-réserve. Parmi nos préoccupations constantes à cet égard se trouvent les problèmes spéciaux qu'affrontent les enfants et les jeunes Autochtones.

Mme Jamie Gallant, stagiaire, Jeunesse et marché du travail, Congrès des peuples autochtones: Ce que veulent les jeunes Autochtones, c'est ce que veulent aussi tous les autres jeunes Canadiens: l'espoir. On dit que la première responsabilité de nos leaders est de garder l'espoir vivant. Sans espoir, il ne peut y avoir aucun avenir valable. Et nous voulons un avenir valable. Cela signifie que nous voulons participer et contribuer à tous les aspects de la vie qui nous importent, et en bénéficier — obtenir une bonne éducation, mener une carrière satisfaisante et utile, être en santé dans l'esprit et le corps, demeurer reliés à nos cultures, à nos traditions et à notre spiritualité, transmettre ce que nous avons appris, aider les autres, et faire de ce pays et du monde un meilleur lieu où tous les peuples peuvent vivre.

Il y a cependant un problème important. Les jeunes Autochtones veulent participer au débat; ils ne veulent pas en faire l'objet, mais bien en être des participants à part entière et égale. Nous ne voulons pas que vous nous disiez ce que nous devrions faire. Nous voulons que vous et nos propres leaders travaillent avec nous pour découvrir ce que nous pouvons faire exactement, jusqu'où nous pouvons aller, comment nous pouvons atteindre les sommets, quels murs nous pouvons abattre, quelles limites nous pouvons repousser, quelles visions nous pouvons surpasser, quelles merveilles nous pouvons accomplir. C'est pour cette raison que nous sommes ici aujourd'hui.

Nous savons que nous ne pouvons pas résoudre tous les problèmes ou saisir toutes les possibilités par nous-mêmes, et nous savons aussi que vous ne pouvez pas le faire à notre place. Mais le fait est que vous avez besoin de nous et que nous avons besoin de vous. Ce n'est pas comme si nous n'avions rien avec quoi travailler, parce que nous avons la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone. Elle a été en évolution depuis la conférence

conference in Quebec City in 1998. It has been a reality, although a paper tiger thus far, for more than one year now, and time is sliding by. We have another FPTA meeting coming up in Iqaluit in June. Where will we be then? Is it to be one step forward or two steps back?

Ethel Blondin-Andrew, Secretary of State for Children and Youth, has a big job to do and not enough money or support for it. Let's spend time thinking about how we can help advance the agenda, speed up the process, work on the solutions and prepare for the opportunities. This is necessary because young people are famous for being impatient and the pace we are moving at today is totally unacceptable to us.

Mr. Dorey: We have had youth representation on our national board of directors since the Native Council of Canada was founded in 1971 — more than 30 years ago.

It has been a long and tedious task for Aboriginal youth to become engaged in the debate, both within Aboriginal organizations and especially within the larger Canadian mosaic. The reasons are many: apathy, lethargy, ignorance, the father-knows-best syndrome, a serious lack of resources and political inertia. However, the excuses are few. Who is to blame? Does it really matter? Is there time to dwell on that?

Chief Piaikan of the Kiaipo people of the Amazonian region of Brazil said: "Civilized people talk a lot and think they have done something. We Kiaipo just act."

Ms Gallant: Now what? A poll last year by the Institute for Research on Public Policy suggested that politics is of little interest to young people. If we are to succeed in this, we must change that. Politics is the art of the possible and, like our Aboriginal leaders have done, we must learn how to participate in public life as an agent of change for Aboriginal youth in Canada, now.

Once again, we want to participate so that we can contribute and benefit. That is the CAP motto and our commitment. That is why CAP has not only an Aboriginal youth member on its national board of directors, but a national youth coordinator on staff. That was a promise made by National Chief Dorey at the National Aboriginal Youth Conference held in Edmonton last October. It is a promise he acted on immediately. Now our youth team is working on advancing the national Aboriginal youth strategy and on a special youth mentoring program that has just been established with the congress. In other words, we are not just talking the talk, we are walking the walk.

We are acting as best we can under difficult circumstances. The Congress of Aboriginal Peoples has been working on a number of youth initiatives as they relate to the National Aboriginal Youth Strategy. Some of our major policy and program thrusts,

des ministres fédéraux, provinciaux et territoriaux et des leaders autochtones nationaux à Québec en 1998, et elle est une réalité — bien que seulement un colosse aux pieds d'argile jusqu'à maintenant — depuis plus d'un an. Et le temps passe. Nous avons une autre conférence à Iqaluit en juin. Où en serons-nous à ce moment-là? Est-ce que ce sera un pas en avant ou deux pas en arrière?

La secrétaire d'État pour les enfants et les jeunes, Ethel Blondin-Andrew, a beaucoup de travail à accomplir et pas assez d'argent ou de soutien. Essayons de trouver comment nous pouvons faire avancer le projet, accélérer le processus, mettre au point des solutions et nous préparer à profiter des possibilités. C'est nécessaire parce que les jeunes sont renommés pour leur impatience et que, pour nous, le rythme actuel est beaucoup trop lent.

M. Dorey: Notre conseil d'administration national compte une représentation des jeunes depuis la fondation du Conseil national des Autochtones du Canada en 1971 — il y a plus de 30 ans maintenant.

Ce fut une tâche longue et fastidieuse pour les jeunes Autochtones que de s'engager dans le débat au sein des organisations autochtones et plus particulièrement au sein de la grande mosaïque canadienne. Les raisons sont nombreuses — apathie, léthargie, ignorance, syndrome «papa a raison», grave manque de ressources, inertie politique —, mais les excuses sont peu nombreuses. Qui est à blâmer? Est-ce que cela importe vraiment? Est-ce que nous avons le temps de nous en occuper?

Le chef Piaikan, du peuple kiaipo dans l'Amazonie brésilienne, disait: «Les peuples civilisés parlent beaucoup et pensent qu'ils ont fait quelque chose. Nous, les Kiaipo, nous agissons.»

Mme Gallant: Et maintenant? Un sondage mené l'an dernier par l'Institut de recherche en politiques publiques indique que la politique présente peu d'intérêt pour les jeunes. Si nous voulons arriver à quelque chose, nous devons changer cette situation. La politique est l'art du possible et, comme l'ont fait nos leaders autochtones, nous devons apprendre à participer à la vie publique comme agents du changement pour les jeunes Autochtones du Canada, et ce, dès maintenant!

Encore une fois, nous voulons participer de façon à pouvoir contribuer et bénéficier. C'est le slogan du CPA et c'est notre engagement. C'est pourquoi le CPA a non seulement un jeune Autochtone à son conseil d'administration national, mais un coordonnateur national pour la jeunesse dans son personnel. C'est une promesse que notre chef national Dorey avait faite à la conférence nationale des jeunes Autochtones à Edmonton en octobre dernier. Et c'est une promesse qu'il a tenue immédiatement. Notre équipe jeunesse travaille actuellement à la promotion de la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone et à un programme spécial d'encadrement pour les jeunes, que le Congrès vient de mettre sur pied. Autrement dit, nous ne faisons pas que parler, nous faisons ce que nous disons.

Et nous faisons de notre mieux dans des circonstances difficiles. Le Congrès des peuples autochtones a travaillé à un certain nombre d'initiatives pour les jeunes dans le cadre de la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone. Certains de nos

particularly in the area of employment creation and training, tie into the policy directions suggested in NAYS: economic, political, cultural, social, and education and skills development. All are targeted primarily, although not exclusively, to Aboriginal youth. Key among them is our National Aboriginal Workforce Strategy, which combines education, training, mentoring, skills development and long-term job creation in the workforce for young Aboriginal people at all levels within the workforce, from entry level to senior management positions.

We are also working hard to keep our youth connected to each other and to critical stakeholders in this country. Through this communication, we are committed to helping our young people gain a voice and to provide them with a sense of involvement and belonging in the matters that affect them and their future.

We are currently working to get CAP's youth council together on a more regular basis. Our goal is to seek resources so we can meet on a range of issues and practical solutions that might be employed to overcome the barriers we face in our quest to become meaningful participants and equal partners in Canadian society.

There are small but important steps to our continuing commitment to keeping hope alive among young Aboriginal people. We need to take the active approach to the broader stage.

We have some suggestions as to how you can walk the walk. As a first step, let us make the National Aboriginal Youth Strategy a bureaucracy-free zone. Let us open our minds to new thinking that does not dwell on why we cannot do something but focuses on how we can accomplish anything. Let us not allow barriers, perceived or real, to be the end of the debate but the beginning of the conversation, the first step to the solutions. It requires imagination, hard work and courage amongst a great many people and institutions, political and otherwise. How about having a "Call a Colleague" program to get people re-energized and engaged in the youth strategy? You have all kinds of friends in influential places, here in Ottawa, in provincial and territorial public life, the private sector, unions, boards of directors, on school boards, in colleges, and universities — everywhere. You know the movers and shakers, so help us to move them and shake them. Just imagine what one phone call a day could do. Tell them what we want, why and when we need it. We will help you with the sales pitch.

Finally, let us think of new and innovative ways to help young people connect with each other, with you and with everyone else who can make this thing a reality.

We must get together more often, not just at a conference every year or two. We — and I emphasize the word "we" — can energize the impetus for change, monitor our progress and

efforts importants en matière de politiques et de programmes, particulièrement dans les domaines de la création d'emplois et de la formation, sont reliés aux grandes orientations proposées dans la stratégie — économiques, politiques, sociales, ainsi qu'en matière d'éducation et de développement des compétences. Ces efforts visent principalement, quoique pas exclusivement, les jeunes Autochtones. Parmi nos principales initiatives, je mentionnerai la stratégie nationale d'emploi des Autochtones qui combine l'éducation, la formation, l'encadrement, le développement des compétences et la création d'emplois à long terme pour les jeunes Autochtones à tous les niveaux du marché du travail, des postes d'entrée aux postes de haute direction.

Nous travaillons également très fort pour garder nos jeunes reliés les uns aux autres et aux principaux intervenants du pays. Par cette communication, nous sommes résolus à aider nos jeunes à obtenir une voix et à leur offrir un sentiment d'engagement et d'appartenance envers les questions qui les touchent et qui influent sur leur avenir.

Nous travaillons actuellement pour que le conseil des jeunes du CPA se réunisse plus régulièrement. Notre objectif est d'obtenir des ressources qui nous permettront de nous réunir pour discuter des problèmes, et des solutions pratiques qui pourraient servir à surmonter les obstacles que nous affrontons dans notre quête pour devenir des participants utiles et des partenaires égaux dans la société canadienne.

Ce sont de petites étapes, mais elles sont importantes dans notre engagement continu à garder l'espoir vivant chez les jeunes Autochtones. Nous devons porter plus loin cette approche active.

Nous avons des suggestions à vous présenter pour nous permettre de faire ce que nous disons. Comme première étape, rendons la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone exempte de bureaucratie. Ayons l'esprit ouvert à une nouvelle réflexion et ne nous attardons pas à ce que nous ne pouvons pas faire, mais mettons plutôt l'accent sur ce que nous pouvons accomplir. Ne laissons pas les obstacles — perçus ou réels — être le but du débat; ils sont le début de la conversation, la première étape vers les solutions. Il faut de l'imagination, du travail acharné et du courage chez un grand nombre de personnes, dans de nombreuses institutions, politiques et autres. Pourquoi ne pas organiser une campagne d'«appel à tous» pour intéresser les gens et les engager dans la stratégie des jeunes? Vous avez toutes sortes d'amis dans des lieux influents, ici à Ottawa, dans la vie publique provinciale et territoriale, dans les conseils d'administration du secteur privé et des syndicats, dans les commissions scolaires, dans les collèges et universités, partout. Vous connaissez tous ceux qui font avancer les choses. Il nous reste à les mobiliser pour nous aider. Imaginez simplement ce que pourrait faire un tel appel à tous. Dites aux gens de quoi nous avons besoin, pourquoi et quand. Nous vous aiderons à le formuler.

Enfin, pensons à des moyens nouveaux et novateurs pour aider les jeunes à se relier les uns aux autres, à vous et à tous ceux qui peuvent faire de cet objectif une réalité.

Nous devons nous rencontrer plus souvent, pas seulement lors d'une conférence tous les ans ou tous les deux ans, de sorte que nous — et j'insiste sur le mot «nous» — puissions énergiser l'élan

suggest alternatives. One example is a youth connection program where we can work around school schedules, the fact that we have no money — that is us, not you — and that we are spread throughout the country and are often hard to reach, but not as hard as you. Let's not fool around with the youth strategy.

Mr. Dorey: It means taking chances — but so what? The stakes are too high not to take those chances. We are messing around with the future of young Aboriginal people, and we are running out of time, because if we do not succeed, what are the chances of success for the next generation? Why not use every tool at your disposal, every power you have, every bit of energy you can muster to help us keep hope alive? It could be a short or a long walk. It all depends on how big our first step is and what pace we set. Let us start now.

The Chairman: Thank you for an interesting and very informative presentation.

Senator Pearson: Ms Gallant, I am interested particularly in the Student Connection Program. I met with people from Industry Canada who are working on the SchoolNet program. I understand that there is a youth advisory board in that program. In their efforts to connect with various people and schools in Canada, they had problems reaching some Aboriginal communities. Do you know anything about that? SchoolNet provides opportunities for students to hook into the Internet, which is a way of being connected.

Ms Gallant: I am not familiar with SchoolNet. The Student Connection Program is probably similar to that in that it is a program whereby all Aboriginal youth from across Canada can connect with each other to share ideas.

Senator Pearson: Do you think most youth, unlike me, are competent on the Internet?

Ms Gallant: I believe so.

Senator Pearson: It is something we should explore further. I believe that Industry Canada will fund and make Internet connections available in other programs such as the Community Access Program, CAP. I do not know how many Aboriginal centres already have access to the Internet, but it is certainly something we should promote. We will try to make sure you have the infrastructure necessary for kids to connect.

Do you know much about this subject, Chief Dorey?

Mr. Dorey: I think your comments are particularly applicable to the smaller communities in the more remote areas.

Senator Pearson: Industry Canada's commitment to connect Canadians is supposed to apply to urban and rural settings, and it is something we should encourage. Connection creates extremely

du changement, surveiller nos progrès et proposer des solutions. Un programme de connexion des jeunes nous permettrait de travailler en tenant compte des horaires scolaires. Mais nous n'avons pas d'argent — nous, pas vous —, nous sommes éparpillés à la grandeur du pays et nous sommes souvent difficiles à rejoindre, quoique pas autant que vous. Ne prenons pas la stratégie pour la jeunesse à la légère.

M. Dorey: Cela signifie qu'il faut prendre des risques. Et après? Les enjeux sont trop importants pour que nous refusions d'agir. L'avenir des jeunes Autochtones est en jeu, et nous manquons de temps parce que, si nous ne réussissons pas, quelles sont les chances de succès pour la prochaine génération? Pourquoi ne pas utiliser tous les outils à notre disposition, tous les pouvoirs que nous avons, toute l'énergie que vous pouvez rassembler pour nous aider à garder l'espoir vivant? Cela pourrait être un voyage court ou long, tout dépend de l'importance de notre première étape et du rythme que nous établirions. Commençons dès maintenant.

La présidente: Merci de votre présentation très intéressante et pleine d'information.

Le sénateur Pearson: Madame Gallant, je m'intéresse en particulier au programme Étudiants bien branchés. J'ai rencontré des gens d'Industrie Canada qui travaillent au programme Rescol. Si j'ai bien compris, il y a un Conseil consultatif jeunesse dans ce programme. Dans leurs efforts pour établir des liens avec les gens et les écoles du Canada, ces gens-là ont eu du mal à joindre certaines communautés autochtones. Savez-vous quelque chose à ce sujet-là? Rescol permet aux étudiants de se brancher à Internet, ce qui est une façon de créer des liens.

Mme Gallant: Je ne connais pas le programme Rescol. Le programme Étudiants bien branchés est probablement similaire, en ce sens que c'est un programme qui permet aux jeunes Autochtones de tout le Canada de communiquer entre eux pour échanger des idées.

Le sénateur Pearson: Pensez-vous que la plupart des jeunes, contrairement à moi, sont à l'aise sur Internet?

Mme Gallant: Je pense que oui.

Le sénateur Pearson: C'est une question que nous devrions examiner plus à fond. Je pense qu'Industrie Canada va offrir les fonds nécessaires pour rendre le branchement à Internet accessible dans le cadre d'autres programmes comme le Programme d'accès communautaire, ou PAC. Je ne sais pas combien de centres autochtones ont déjà accès à Internet, mais c'est certainement une chose que nous devrions promouvoir. Nous allons essayer de faire en sorte que vous ayez l'infrastructure nécessaire pour que les jeunes puissent se brancher.

Avez-vous beaucoup d'information à ce sujet-là, chef Dorey?

M. Dorey: Je pense que vos commentaires s'appliquent tout particulièrement aux petites communautés des régions isolées.

Le sénateur Pearson: L'engagement d'Industrie Canada à brancher les Canadiens est censé s'appliquer dans les villes et en milieu rural, et c'est une chose que nous devrions encourager. Les

important opportunities for young people. They can connect with others across the country, find what they have in common and explore new avenues.

The Chairman: My big concern relates to the fact that gangs are becoming more prevalent, especially in the West. Our youth seem to be going through an identity crisis. What is CAP doing to establish a greater awareness of who we are as Aboriginal people in this country? The gangs seem to create an identity for these people, and it is the wrong identity. Have you looked into the gang situation and the justice system in this country?

Mr. Dorey: Yes, very much so. This goes to the basic principles of the Congress of Aboriginal Peoples. We are in business of serving those people who leave their home communities and, to some degree, get lost in a no-man's-land or in the bigger world and suffer a sense of disconnection or loss of identity.

As a national organization, we obviously have difficulties with resources. That being the case, our main focus is to provide services to young people in the large urban centres who are becoming involved with gangs or who find themselves other serious situations. Many of our people are just street people. For example, I would refer you to the recent news report about prostitutes on the West Coast. Half of those young girls are Aboriginal. That is a real concern.

For our purposes, and as CAP has been doing, I believe, we need to get to the heart of the problem a not just address the symptoms. We must create more real opportunities for these people, so that they know we are there to help. We need initiatives that focus on people's health to ensure they live healthy lives and that give them opportunities for education and training. Education and good health solves many problems. However, housing in Aboriginal communities is now in a crisis situation. That is particularly so in urban sectors. The termination of the rural and native housing program some years ago there left a major void in addressing the needs of our Aboriginal community. Although housing for our brothers and sisters on reserve was maintained, statistics show that the majority of our young people are moving away from the reserve communities into urban centres and other places looking for employment opportunities.

Many barriers remain, even in the area of employment. Our workforce strategy is focused on removing those barriers, finding jobs for people, and hopefully solving the kinds of social or economic conditions that lead to the organizing of gangs. Our people at the community level have to work with local organizations and officials, including the mayors of the cities, the police organizations and so on. Everyone must work together. That is our focus.

The Chairman: Do you have the financial resources to accomplish any of this?

liens de ce genre ouvrent des perspectives extrêmement importantes pour les jeunes. Ils peuvent communiquer les uns avec les autres d'un bout à l'autre du pays, découvrir ce qu'ils ont en commun et explorer de nouvelles avenues.

La présidente: Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'il y a de plus en plus de gangs, surtout dans l'Ouest. Nos jeunes semblent traverser une crise d'identité. Qu'est-ce que le CPA fait pour sensibiliser les gens à l'identité autochtone dans notre pays? Les gangs semblent donner une identité à ces gens-là, mais ce n'est pas une identité souhaitable. Avez-vous étudié la question des gangs et du système judiciaire canadien?

M. Dorey: Oui, très longuement. Cela se rattache aux principes fondamentaux du Congrès des peuples autochtones. Nous sommes là pour servir les gens qui quittent leur communauté d'origine et qui, jusqu'à un certain point, sont perdus dans un «no man's land», dans un monde plus vaste, et qui ont l'impression d'être déconnectés ou de perdre leur identité.

En tant qu'organisation nationale, nous avons évidemment des problèmes de ressources. Par conséquent, nous nous attachons surtout à fournir des services aux jeunes des grands centres urbains qui se retrouvent dans des gangs ou qui vivent d'autres situations difficiles. Beaucoup de nos gens vivent dans la rue. Prenez par exemple les nouvelles récentes sur les prostituées de la côte ouest. La moitié de ces jeunes filles sont autochtones. C'est très inquiétant.

Pour répondre à nos besoins — et comme le fait le CPA, je pense —, nous devons nous attaquer au noeud du problème, et pas seulement aux symptômes. Nous devons créer plus de possibilités concrètes pour ces gens-là, pour qu'ils sachent que nous sommes là pour les aider. Nous avons besoin d'initiatives qui mettent l'accent sur la santé des gens, pour leur permettre de vivre sainement, et qui leur offrent des possibilités d'éducation et de formation. L'éducation et la santé règlent bien des problèmes. Cependant, le logement est maintenant en état de crise dans les communautés autochtones, en particulier dans les villes. La fin du Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones, il y a quelques années, a laissé un grand vide en ce qui concerne les mesures visant à répondre aux besoins de nos communautés autochtones. Bien que le logement pour nos frères et nos sœurs vivant dans les réserves ait été préservé, les statistiques montrent que la majorité de nos jeunes quittent les réserves pour se rendre dans les centres urbains et ailleurs pour trouver de l'emploi.

Il reste de nombreux obstacles, même dans le domaine de l'emploi. Notre stratégie en matière de main-d'oeuvre vise à supprimer ces obstacles, à trouver des emplois pour les gens et, avec un peu de chance, à corriger les conditions sociales et économiques qui donnent naissance aux gangs. Nos gens, au niveau communautaire, doivent travailler avec les organisations et les autorités locales, y compris les maires des villes, les services policiers et ainsi de suite. Tout le monde doit travailler ensemble. C'est notre but ultime.

La présidente: Avez-vous les ressources financières nécessaires pour y arriver?

Mr. Dorey: Today we do not, but we optimistic. Recent initiatives were announced in the Speech from the Throne. The Prime Minister, in creating the ministerial reference group, is giving us some indication that a serious attempt is being made to address some of these problems. I had the good fortune to be present at one of the meetings of that ministerial reference group.

It has been realized that as part of that process we must start looking outside the box, that is, we must consider doing things differently. There is always a need for greater resources when you are trying to develop new strategies for resolving these age-old problems. Too often we are told that no new resources are available. I am not suggesting that just finding more money to throw at the problem is the solution, but I do believe that we must find adequate resources in order to take a different approach to establishing a more focussed strategy to deal with these problems. The congress is dealing with these issues one by one, for example, job training and diabetes. We will continue with other initiatives.

Senator Hubley: Ms Gallant, I know that you grew up in my very small community of Kensington, Prince Edward Island, a community that is not always aware that young Aboriginal people may be having problems within their society. What is your view of our educational system, and what do you think might be added to or taken away from it that would help young Aboriginal people to be successful within our system?

Ms Gallant: I definitely see the need for a cultural component to the educational system. That could be achieved with a cultural course. There should be a larger component of cultural education for Aboriginal students, because that is important. Coming from an urban community where there are few Aboriginal people, it is difficult to connect with your cultural identity.

I also believe that cultural sensitivity training should be given to teachers because sometimes teachers are not as aware as they should be of the various situations of Aboriginal young people.

Senator Hubley: Do you believe that there should be incentives to encourage young Aboriginals to move on to higher education, either through universities or in community colleges? Is there a way of encouraging young people to get a higher education?

Ms Gallant: As I said, all Aboriginal youth want is hope. We want the same opportunities as every other young person across the country. If there is a way that we can encourage our young people to become involved in furthering their education, then we must find it, because it is definitely needed.

Senator Hubley: Do the statistics show that Aboriginal young people do not have the same opportunities, or that they move on to college at a different rate from non-Aboriginal young people?

Mr. Dorey: Senator, perhaps I could respond to that question. As I said at the outset of my presentation, I do not want to get into the details on statistics. I think everyone knows them. The

M. Dorey: Pas pour le moment, mais nous sommes optimistes. Diverses initiatives ont été annoncées récemment dans le discours du Trône. Le premier ministre, en créant le groupe de référence ministériel, nous a montré qu'il faisait des efforts sérieux pour résoudre certains de nos problèmes. J'ai eu la chance d'être présent à une des rencontres de ce groupe.

Les gens se sont rendu compte que nous devons commencer à chercher des solutions innovatrices. Nous devons songer à faire les choses différemment. On a toujours besoin de plus de ressources quand on essaie d'élaborer de nouvelles stratégies pour résoudre les vieux problèmes. On nous dit trop souvent qu'il n'y a pas de nouvelles ressources. Je ne veux pas dire que la solution est uniquement une question d'argent, mais je pense que nous devons trouver des ressources suffisantes pour aborder différemment la tâche qui consiste à élaborer une stratégie mieux ciblée afin de résoudre ces problèmes. Le Congrès s'occupe de ces questions une par une, par exemple la formation professionnelle et le diabète. Et nous allons poursuivre nos autres initiatives.

Le sénateur Hubley: Madame Gallant, je sais que vous avez grandi dans la même localité que moi, à Kensington, Île-du-Prince-Édouard, une toute petite localité où les gens ne sont pas toujours conscients que les jeunes Autochtones ont des problèmes au sein de la communauté. Que pensez-vous de notre système d'éducation et de ce qu'il serait possible d'y ajouter — ou d'en soustraire — pour aider les jeunes Autochtones à réussir à l'intérieur de notre système?

Mme Gallant: Je suis convaincue qu'il faut une composante culturelle dans le système d'éducation, par exemple à l'intérieur d'un cours sur les cultures. Il devrait y avoir une composante d'éducation culturelle plus poussée pour les étudiants autochtones parce que c'est important. Quand on vient d'une communauté urbaine où il y a peu d'Autochtones, il est difficile d'être branché sur son identité culturelle.

Je pense aussi qu'il faudrait sensibiliser les enseignants aux questions culturelles parce qu'ils ne sont pas toujours aussi conscients qu'ils devraient l'être de ce que vivent les jeunes Autochtones.

Le sénateur Hubley: Pensez-vous qu'il devrait y avoir des mesures incitatives pour encourager les jeunes Autochtones à poursuivre leurs études, que ce soit à l'université ou dans les collèges communautaires? Y a-t-il un moyen d'encourager les jeunes à étudier plus longtemps?

Mme Gallant: Comme je l'ai déjà dit, tout ce que les jeunes Autochtones veulent, c'est de l'espoir. Nous voulons avoir les mêmes chances que tous les autres jeunes du pays. S'il y a une façon d'encourager nos jeunes à vouloir poursuivre leurs études, nous devons le trouver parce que c'est vraiment important.

Le sénateur Hubley: Est-ce que les statistiques montrent que les jeunes Autochtones n'ont pas les mêmes chances que les autres, ou que le pourcentage de ceux qui vont au collège n'est pas le même que chez les autres jeunes?

M. Dorey: Sénateur, je peux peut-être répondre à cette question. Comme je l'ai dit au début de ma présentation, je n'ai pas voulu vous citer de statistiques détaillées. Je pense que tout le

post-secondary education funding available for status Indians, although not limited to the reserves, is a fundamental issue for us. We need to take another look at how we can assist more young Aboriginal people with their education. There is a cap on that funding, and we know that, where it is administered by the bands, education is their priority, for the most part.

However, to go back to the statistics, it does not matter if one is a status Indian on a reserve, a First Nation person, or whether one is a Metis off-reserve and living in the urban centres, the statistics are constant for Aboriginal people. In other words, the social-economic problems for Aboriginal people are constant whether one is status, non-status, Metis or whatever.

The statistics also indicate that the real problem is that the income of those families is at the lowest level. The problem for a young Aboriginal person, whether status, non-status, Metis, off-reserve, is trying to get the resources together to go to school. It is almost hopeless for our people because there are so many barriers and discriminatory aspects of our system that are preventing people from getting jobs and giving them the opportunity to pass the benefits of those jobs on to their children. We must start focusing on that problem.

We, as a national organization, with Ms Gallant's involvement, are trying to develop mentoring programs for our young people. Role modelling is an important aspect of that. The National Aboriginal Achievement Awards, which will be televised tonight, is a prime example of what can be achieved. We need to do more of that. The heart of the problem is at the community level where people cannot find jobs. Therefore, they cannot finance the education of their children and they are losing hope.

People do not see a bright future because there are so many barriers to employment. They wonder what is the point of getting an education when they will not get a job. We must focus on these kinds of issues.

Senator Christensen: As you have pointed out, and as those of us who have been involved with this over the years know, this is a very complicated and difficult problem. Funding is certainly part of it, but there are all sorts of other issues.

You have talked about your work strategies with regard to diabetes and school scheduling. We are looking at two different groups of children, one that has a certain amount of motivation and another that has less. What resources do you put into preventive programs and health education on issues such as FAS and FAE? That group needs a lot of attention. Do you have any programs in those areas?

monde les connaît. Le financement disponible pour les Indiens inscrits qui veulent faire des études secondaires — et pas seulement dans les réserves — constitue une question fondamentale pour nous. Nous devons examiner un peu mieux les moyens à prendre pour aider les jeunes Autochtones à faire des études. Il y a un plafond applicable à ce financement, et nous savons que, quand les fonds sont administrés par les bandes, l'éducation est généralement la priorité.

Cependant, pour en revenir aux statistiques, cela ne change rien qu'on soit un Indien inscrit vivant dans une réserve, un membre d'une Première nation ou encore un Métis vivant en ville, hors-réserve; les statistiques sont les mêmes pour tous les Autochtones. Autrement dit, les problèmes socioéconomiques des Autochtones sont constants, qu'il s'agisse d'Indiens inscrits ou non, de Métis ou de quoi que ce soit d'autre.

Les statistiques révèlent également que le véritable problème, c'est que le revenu de ces familles est extrêmement bas. Le problème, pour les jeunes Autochtones, qu'ils soient des Indiens inscrits, des Indiens non inscrits ou des Métis, qu'ils vivent dans des réserves ou non, c'est de trouver les ressources nécessaires pour aller à l'école. La situation est presque sans espoir pour nos gens parce qu'il y a dans notre système tellement d'obstacles et d'aspects discriminatoires qui les empêchent de se trouver un emploi et de faire profiter leurs enfants des avantages de cet emploi. Nous devons commencer par nous attaquer à ce problème.

En tant qu'organisation nationale, et avec la participation de Mme Gallant, nous essayons de mettre en place des programmes d'encadrement pour nos jeunes. La présentation de modèles en est un aspect important. Les Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones, dont la cérémonie de remise sera télévisée ce soir, constituent un excellent exemple de ce qu'il est possible de faire. Nous devons faire plus de choses de ce genre. Le noeud du problème se trouve au niveau des communautés, où les gens sont incapables de trouver des emplois. Par conséquent, ils ne peuvent pas financer l'éducation de leurs enfants et ils perdent espoir.

Les gens n'envisagent pas l'avenir avec optimisme parce qu'il y a énormément d'obstacles à l'emploi. Ils se demandent à quoi il sert de faire des études si cela ne leur permet pas de trouver du travail. Nous devons nous attaquer aux problèmes de ce genre.

Le sénateur Christensen: Comme vous l'avez souligné, et comme le savent ceux d'entre nous qui s'occupent de cette question depuis un certain temps, c'est un problème très complexe et très difficile à résoudre. Le financement est certainement un élément du problème, mais il y a aussi une foule d'autres aspects.

Vous avez parlé de vos stratégies de travail au sujet du diabète et des horaires scolaires. Il y a deux groupes d'enfants différents: ceux qui sont motivés et ceux qui le sont moins. Quelles ressources consacrez-vous aux programmes de prévention et d'éducation à la santé, sur des questions comme le SAF et l'EAF? Les gens de ce groupe ont besoin de beaucoup d'attention. Avez-vous des programmes dans ce domaine-là?

Mr. Dorey: We do not, and that is part of the difficulty. It is a long-standing problem that there has not been enough focus on these kinds of issues. The resources are not being channelled through either our organization or other organizations to focus on that.

As a national organization, the Congress of Aboriginal People is constantly trying to promote change in policy and programs that will be more focused on those kinds of initiatives.

We often get caught up in a jurisdictional problem. There is a federal fiduciary responsibility and a provincial responsibility. The provinces say that the federal government has responsibility for Aboriginal or Indian people. The federal government says that it has responsibility for Indians on reserve, but that the responsibility for off-reserve people is a provincial one. Those are the kinds of inherent difficulties with which we constantly struggle in trying to do what you are suggesting.

Senator Christensen: There are two groups, that which must be motivated and that which is motivated, and we must provide hope for the group that is motivated. You need a whole different set of programs for that group.

You have said that urban housing is a major problem. Is rural housing not also a major problem? Is it not one reason people are leaving the rural areas and coming to the urban areas? There are entire family groups living in inadequate housing in some rural areas.

Mr. Dorey: Yes, it is a problem right across the board. My point is that our people are moving to urban centres looking for job opportunities but they are not finding them. They are then in the position of not being able to provide themselves with adequate housing.

Senator Christensen: Where do you get the funding for your programs?

Mr. Dorey: We get our core funding from Heritage Canada, as do the other organizations. We also receive funding from Human Resources Development, but there is great disparity between what we get and what other organizations get. Unfortunately, not all Aboriginal people or organizations representing Aboriginal people are treated the same.

We do get funding from various departments, but most of it is project specific. We have to develop projects or initiatives. For example, we managed to get some resources to start focusing on awareness of the epidemic problem of diabetes in the Aboriginal community.

Senator Christensen: Do you get any provincial funding?

M. Dorey: Non, nous n'en avons pas, et cela fait partie du problème. Ce sont des questions qui n'ont jamais suscité suffisamment d'intérêt. Il n'y a pas de ressources suffisantes pour s'en occuper, que ce soit par l'entremise de notre organisation ou d'autres organisations.

À titre d'organisation nationale, le Congrès des peuples autochtones cherche constamment à promouvoir les changements de politiques et de programmes qui mettront davantage l'accent sur ce genre d'initiatives.

Nous sommes souvent pris entre deux feux, à cause des questions de partage des compétences. Il y a une responsabilité fiduciaire fédérale et une responsabilité provinciale. Les provinces disent que le gouvernement fédéral est responsable des Autochtones, ou des Indiens. Le gouvernement fédéral répond qu'il est responsable des Indiens des réserves, mais que les gens qui vivent en dehors des réserves relèvent des provinces. C'est le genre de difficultés auxquelles nous devons constamment faire face dans nos efforts pour faire ce dont vous parlez.

Le sénateur Christensen: Il y a deux groupes, ceux qui doivent être motivés et ceux qui le sont déjà, et nous devons donner espoir à ceux qui sont motivés. Il faut des programmes complètement différents pour les gens de ce groupe.

Vous avez dit que le logement urbain était un problème majeur. Est-ce que ce n'est pas le cas aussi du logement rural? Est-ce que ce n'est pas une des raisons pour lesquelles les gens quittent les régions rurales pour s'installer en ville? Il y a des familles entières qui vivent dans des logements insalubres dans certaines régions rurales.

M. Dorey: Oui, c'est un problème partout. Ce que je dis, c'est que nos gens s'en vont en ville pour essayer de trouver un emploi, mais qu'ils n'en trouvent pas. Ils ne sont donc pas capables de se payer un logement décent.

Le sénateur Christensen: D'où viennent les fonds nécessaires à vos programmes?

M. Dorey: Notre financement de base vient de Patrimoine Canada, comme celui des autres organisations. Nous recevons aussi des fonds de Développement des ressources humaines, mais il y a un écart important entre ce que nous recevons et ce que reçoivent d'autres organisations. Malheureusement, les Autochtones et les organisations qui les représentent ne sont pas tous traités de la même façon.

Nous recevons des fonds de différents ministères, mais c'est la plupart du temps pour des projets précis. Nous devons mettre en place certains projets ou certaines initiatives. Par exemple, nous avons réussi à obtenir des ressources pour entreprendre des activités de sensibilisation au problème endémique du diabète chez les Autochtones.

Le sénateur Christensen: Recevez-vous des fonds provinciaux?

Mr. Dorey: Again, it is rather haphazard. Some of our provincial affiliates get some provincial assistance and some do not. The amount of provincial or territorial assistance that is available depends upon the province or region in which you are located.

Senator Christensen: Is there any corporate sponsorship?

Mr. Dorey: It is very limited, but there is some. The corporate world makes contributions for educational programs through the Aboriginal Achievement Awards program.

Senator Christensen: That is an area from which more funding could come. The largest youth population in Canada is the Aboriginal youth and those young people will be available to the workforce.

Mr. Dorey: That is one of our focuses in our workplace strategy. We intend to seek the involvement and participation of the private sector in this kind of strategy.

Senator Christensen: If you could choose two or three specific areas that need immediate attention and should be part of our recommendations, what would they be?

Mr. Dorey: The first would be, as the Royal Commission on Aboriginal Peoples recommended, that we take a hard look at the departmental structure. The Department of Indian Affairs and Northern Development was set up 140 years ago under the Indian Act. Due to the fast-growing off-reserve Aboriginal population and the existing social and economic issues, the royal commission recommended that we look at restructuring that department and establishing a new department of Aboriginal affairs. There must be a broader focus on resolving these problems.

The next area is the housing situation. There is a serious and escalating problem of a lack of housing for Aboriginal people. It is time to look again at the old rural native housing program. If it is not time to revive that, we must look at an alternative that provides a similar service. That program worked well for a long time. Our people were involved in the delivery of it and it provided housing to Aboriginal people, regardless of whether they lived on-reserve or off-reserve, except in large urban centres. There must be a focus on that.

Another issue is job training and resources. The Congress of Aboriginal Peoples was left out of the loop when the national framework agreements were established. Unfortunately, the approach to the issue of providing human resources to the Aboriginal people was to go with the constitutional definitions of Aboriginal peoples — Indian, Inuit and Métis. The framework agreements went to the Assembly of First Nations, the Métis National Council and the Inuit Tapirisat. We were left out.

There is no reference in any legislation or in the Constitution to organizations. Nowhere does it say that the Aboriginal people are the AFN, the MNC and the ITK. We must take another look at

M. Dorey: Encore là, c'est assez inégal. Certains de nos affiliés provinciaux reçoivent de l'aide de leur province, mais pas tous. L'aide provinciale ou territoriale disponible dépend de la province ou de la région où chacun se trouve.

Le sénateur Christensen: Avez-vous beaucoup de commandites d'entreprise?

M. Dorey: Un peu, mais c'est très limité. Les milieux d'affaires contribuent aux programmes d'éducation dans le cadre du programme des Prix d'excellence décernés aux Autochtones.

Le sénateur Christensen: C'est un secteur qui pourrait contribuer davantage à votre financement. Les jeunes Autochtones composent la plus grosse population de jeunes au Canada, et ils vont se retrouver sur le marché du travail.

M. Dorey: C'est un des éléments sur lesquels nous mettons l'accent dans notre stratégie d'emploi. Nous avons l'intention de demander au secteur privé de participer à ce genre de stratégies.

Le sénateur Christensen: Si vous pouviez choisir deux ou trois domaines en particulier qui devraient faire l'objet d'une attention immédiate et sur lesquels nous devrions faire des recommandations, qu'est-ce que ce serait?

M. Dorey: La première chose, comme l'a recommandé la Commission royale sur les peuples autochtones, c'est que nous devons examiner sérieusement la structure du ministère. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien a été créé il y a 140 ans en vertu de la Loi sur les Indiens. En raison de la croissance rapide de la population autochtone hors-réserve, et des problèmes sociaux et économiques existants, la commission a recommandé que nous envisagions de restructurer ce ministère et de créer un nouveau ministère des Affaires autochtones. Il faut une perspective plus vaste pour résoudre ces problèmes.

La deuxième question, c'est celle du logement. Il y a une crise du logement de plus en plus grave chez les Autochtones. Il est temps de reconsidérer le vieux Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones. Si le temps n'est pas venu de le ressusciter, nous devons trouver une solution de rechange pour fournir un service similaire. Ce programme a bien fonctionné pendant longtemps. Nos gens ont contribué à son administration, et il a permis de loger des Autochtones, dans les réserves et à l'extérieur de celles-ci, sauf dans les grands centres urbains. Il faut s'occuper de cette question.

Il y a aussi le problème de la formation professionnelle et des ressources à cet égard. Le Congrès des peuples autochtones a été laissé de côté quand les accords-cadres nationaux ont été signés. Malheureusement, la formule adoptée pour fournir des ressources humaines aux Autochtones est calquée sur la définition constitutionnelle des peuples autochtones — Indiens, Inuits et Métis. Les accords-cadres ont profité à l'Assemblée des premières nations, au Ralliement national des Métis et à Inuit Tapirisat. Nous avons été laissés de côté.

Il n'y a rien, dans aucune loi ou dans la Constitution, au sujet des organisations. Il n'y a rien qui dit que les Autochtones, c'est l'APN, le RNM et ITK. Nous devons réexaminer cette question.

that. This organization clearly represents a very large, if not the largest, sector of the Aboriginal population. Yet we seem to be left with the crumbs on the table.

It is time to study these broader issues. If we do not look at those kinds of things, we will never be able to focus on how to collectively solve the problems.

With regard to diabetes, \$35 million was set aside for an Aboriginal diabetes strategy. Yet 90 per cent of that funding goes to Aboriginal people on-reserve or the Inuit, and the rest of us are left with little.

We must take a new look at how we do things and solve these problems.

Senator Léger: I was pleased to hear your comment about hope being important because, when I think of the work that is done by us, the bureaucrats, I find it very discouraging. You bring us hope this morning.

Ms Gallant: you mentioned a bureaucracy-free zone. Are we making progress? Is there less bureaucracy now or is it the same as it has always been?

Ms Gallant: Aboriginal youth want to be able to work together. We do not want organizational titles to come between us. When we get together in groups, we put our organizations and our titles aside and we meet as a group of Aboriginal youth. That is how we want to work together.

Senator Léger: You have achieved that, but have we been able to do that? Perhaps that is our problem and something we should solve.

Ms Gallant: I am not 100 per cent certain that you do.

Senator Léger: Chief Dorey, you said that a new ministerial group has been formed. Is that another bureaucratic division?

Mr. Dorey: No, because that involves people at the most senior levels. We meet with the ministers. There are 12 ministers in that group.

Senator Léger: That should lighten the burden, then, and not weigh it down.

Mr. Dorey: This new group has only had one meeting. We are now preparing for our second meeting, but I do believe we focusing on the issues. Again, it will boil down to determining, somewhere down the road, whether or not they are on the right track and whether or not they will be able to adequately address these kinds of issues. It is a little premature at this point in time. It is a good sign, however, that we are at the minister's level now.

Senator Léger: Although I have been somewhat harsh on the bureaucratic level, I do believe that some progress has been made in the sense that we recognize that we want to change. However, how we do that is another question.

Notre organisation représente clairement un segment très important, sinon le plus important, de la population autochtone. Et pourtant, nous avons l'impression qu'on ne nous a laissé que des miettes.

Il est temps d'examiner ces questions plus vastes. Si nous ne le faisons pas, nous ne pourrions jamais réfléchir aux moyens de régler collectivement nos problèmes.

En ce qui concerne le diabète, il y a eu 35 millions de dollars alloués à une stratégie sur le diabète autochtone. Pourtant, 90 p. 100 de cette somme ira aux Autochtones des réserves ou aux Inuits, ce qui ne laisse pas grand-chose aux autres.

Nous devons envisager une nouvelle façon de faire les choses et de régler ces problèmes.

Le sénateur Léger: J'ai eu plaisir à vous entendre dire que l'espoir était important, parce que je suis très découragé lorsque je pense au travail que nous faisons, nous autres les bureaucrates. Ce matin, vous nous apportez l'espoir.

Madame Gallant: vous avez parlé d'une zone sans bureaucratie. Faisons-nous des progrès à ce sujet? Est-ce que la bureaucratie a diminué ou est-ce que c'est toujours la même chose?

Mme Gallant: Les jeunes Autochtones veulent pouvoir travailler ensemble. Nous ne voulons pas être séparés par des titres de fonction. Lorsque nous nous retrouvons, nous mettons de côté nos titres et le nom de nos organisations et nous sommes de simples jeunes Autochtones. Voilà comment nous voulons travailler ensemble.

Le sénateur Léger: Vous parvenez à le faire, mais nous? C'est peut-être un problème sur lequel nous devons nous pencher.

Mme Gallant: Je ne suis pas certaine à 100 p. 100 que c'est le cas chez vous.

Le sénateur Léger: Chef Dorey, vous avez dit qu'un nouveau groupe ministériel a été constitué. Est-ce une autre division bureaucratique?

M. Dorey: Non, parce qu'il fait appel aux gens des plus hauts niveaux. Nous travaillons avec les ministres. Il y a 12 ministres dans ce groupe.

Le sénateur Léger: Cela devrait alléger la tâche plutôt que de l'alourdir.

M. Dorey: Ce nouveau groupe ne s'est réuni qu'une seule fois. Nous préparons actuellement notre deuxième réunion, mais je pense que nous nous concentrons sur les enjeux. Encore une fois, il s'agira essentiellement de déterminer s'ils sont sur la bonne voie et s'ils seront en mesure d'aborder adéquatement ce type d'enjeu. Pour le moment, il est un peu prématuré de se prononcer. Toutefois, le fait de travailler au niveau ministériel est un bon signe.

Le sénateur Léger: J'ai été un peu dur vis-à-vis de la bureaucratie, mais je pense que certains progrès ont été faits dans le sens qu'il y a une volonté de changement. Quant à savoir comment nous allons nous y prendre, c'est une autre question.

Is education the responsibility of the bands? Is it a provincial or is it a federal responsibility?

Mr. Dorey: Post-secondary education assistance for registered Indians is available to all registered Indians. The Department of Indian Affairs and Northern Development still provides the resources in some cases, but a lot of that has already been turned over to the bands or to the collective organizations of bands. For example, in the east the Atlantic Policy Congress has that responsibility and they now receive the resources. The funding block, whatever amount it is, goes to them and they then distribute it to the various bands or individuals.

The problem is that five or 10 years ago there was enough money in that envelope to provide assistance for our kids to go to university, whoever was seeking it. However, the population growth has led to a cap on that funding and that is no longer the situation.

Some of our kids are waiting a year or two before they can actually access the resources in order to get into university or pay for post-secondary education. That is a real problem. A delay of a year or two in one's education can cause a young person to not go back to school and complete his or her education.

Senator Léger: In asking that question, I had in mind that our school system is in need of change and that you, as leaders, might have some interesting ideas as to what those changes should be. I recognize that perhaps there might be an alternative to a student having to go to school five hours a day, five days a week. However, as you know, it is easier to talk about changes than it is to make them. If our Aboriginal leaders adopted another method, then we might follow up on any new ideas.

I should like to ask a question about housing which applies to everyone, not just Aboriginals. I will give you an example. Joe built his house and his friend said, "Joe built his nest before finding the bird." Joe had built his house before he married. That no longer happens. Why do we no longer build houses in anticipation of what will happen? Nowadays we hear of housing crises in urban areas. Why is this happening?

Mr. Dorey: Hundreds of our people now have the skills to build houses. The problem is that they do not have the resources to do it. That is a result of the rural native housing program being terminated about six or seven years ago. Through that program, many of our people at the community level were involved in building their houses because that is the way the programs were set up. We need to go back to that. We need not go back to the same programs that were in place before, but we need something similar. Programs can be developed that instil some interest and encourage people to build their own houses. However, the resources must be available to purchase the materials.

L'éducation est-elle une responsabilité qui relève des bandes, de la province ou du fédéral?

M. Dorey: Tous les Indiens inscrits bénéficient de l'aide à l'éducation postsecondaire. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien continue à fournir les ressources dans certains cas, mais une grande partie d'entre elles ont déjà été remises aux bandes ou aux organisations collectives des bandes. Dans l'Est, par exemple, l'Atlantic Policy Congress assume cette responsabilité et reçoit maintenant les ressources. L'enveloppe de financement, quel que soit le montant, lui est remise et il en assure la distribution aux diverses bandes ou aux particuliers.

Le problème, c'est qu'il y a cinq ou dix ans, cette enveloppe était suffisante pour répondre aux besoins de tous les jeunes qui en faisaient la demande pour faire des études universitaires. Cependant, ce n'est plus le cas actuellement, parce que la croissance démographique nous a obligés à imposer une limite à ce financement.

Certains de nos jeunes doivent attendre un an ou deux avant de pouvoir obtenir les aides financières nécessaires pour pouvoir aller à l'université ou pour payer leurs études postsecondaires. C'est un véritable problème. Il y a le risque qu'un jeune ne reprenne jamais ses études après avoir dû les interrompre pendant un an ou deux.

Le sénateur Léger: Lorsque j'ai posé cette question, je pensais que notre système scolaire avait besoin de réforme et que vous, les dirigeants, aviez peut-être des idées de réforme intéressantes. Les jeunes ont peut-être d'autres façons d'étudier que d'aller à l'école cinq heures par jour et cinq jours par semaine. Mais, comme vous le savez, parler de changement, c'est facile, mais appliquer le changement, c'est une autre affaire. Si nos dirigeants autochtones adoptaient une autre méthode, il est possible que nous puissions leur emboîter le pas.

J'aimerais vous poser une question sur le logement, une question qui s'applique à toute la population et pas seulement aux Autochtones. Je vais vous donner un exemple. Quand Joe a construit sa maison, son copain a dit: «Joe construit son nid avant d'avoir trouvé sa poulette.» Joe avait construit sa maison avant de se marier. Cela n'arrive plus de nos jours. Pourquoi ne construisons-nous plus nos maisons en prévision de l'avenir? De nos jours, on parle de crise du logement dans les zones urbaines. Comment expliquez-vous cette situation?

M. Dorey: Chez nous, les gens sont très nombreux à avoir les compétences nécessaires pour construire leur maison. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas les moyens de le faire. Le Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones a été supprimé il y a six ou sept ans. Ce programme était conçu de manière à permettre aux habitants des villages de participer à la construction de leurs maisons. Il faudrait rétablir quelque chose du genre. Il n'est pas nécessaire de rétablir les mêmes programmes qu'auparavant, mais nous avons besoin de quelque chose de similaire. On peut proposer des programmes qui stimulent l'intérêt et encouragent les gens à construire leurs propres maisons. Mais avant tout, il faut des ressources pour pouvoir acheter les matériaux.

Senator Léger: I am strongly in favour of cultural expression. We should be proud of who we are, our identity, and our arts. That is valorization. We feel we are worth something. Aboriginal artists are way ahead and I hope that Aboriginal art continues to develop. I will certainly watch the television show this evening.

Senator Pearson: Ms Gallant, I am interested in the National Aboriginal Youth Strategy. As a great fan of internship programs, I note that you are an intern with the Congress of Aboriginal Peoples. Is that a program that is developing?

Ms Gallant: I started off as their national youth representative. I was elected to the position. I just recently took over as their labour market intern, which is a mentorship program that the congress initiated through the National Aboriginal Youth Strategy and the youth conference that was held in Edmonton.

Senator Pearson: Would you suggest that one of our recommendations should be that we promote more internship programs?

Mr. Dorey: Yes, I would strongly recommend that.

To go back to the youth forum Ms Gallant mentioned, it was the first time a national Aboriginal youth forum of that nature was held. It involved all the organizations and all the youth — that is, status Indians, both those on reserve and off reserve, Métis and non-status Indians. The main recommendation that came out of the youth forum was that youth should be more involved in what is being done for their benefit. Time has long passed when a paternalistic approach is appropriate. Youth want to tell us what is good for them and what should be done. They want to be more involved and to participate.

The congress has no identifiable resources for an internship program. I just said that we would do this. I recognized that we should respond to this. Ms Gallant was given a position on staff as the coordinator of our youth strategy. I am now in a situation where I must find the resources for this position, and I will.

Senator Pearson: If we were to recommend more resources, and that recommendation was adopted, your organization would be able to house more than just Ms Gallant, you could house a number of young people.

Mr. Dorey: That is correct.

Senator Pearson: That is something concrete to think about.

My second question is more delicate.

Ms Gallant, in regard to the National Aboriginal Youth Strategy, you look at economic, political, cultural, social and educational skills development as policy directions. However, among young people, and from some of the experience I have had with people like Ms Kingsley, there are issues around sexuality

Le sénateur Léger: Je suis tout à fait en faveur de l'expression culturelle. Nous devrions être fiers de ce que nous sommes, de notre identité, de nos arts. C'est ça la valorisation: nous connaissons notre valeur. Les artistes autochtones sont très en avance et j'espère que l'art autochtone continuera à se développer. Je vais certainement regarder l'émission à la télévision ce soir.

Le sénateur Pearson: Madame Gallant, la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone m'intéresse. Étant moi-même une apôtre des programmes de stages, je remarque que vous êtes stagiaire au Congrès des peuples autochtones. Est-ce que c'est un programme qui prend de l'ampleur?

Mme Gallant: J'ai commencé comme représentante de la jeunesse nationale au congrès. C'était un poste élu. Je viens tout juste de devenir stagiaire préposée au marché du travail. C'est un programme d'encadrement que le congrès a mis sur pied par l'intermédiaire de la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone et la Conférence des jeunes Autochtones qui s'est tenue à Edmonton.

Le sénateur Pearson: Nous encouragez-vous à recommander la multiplication des programmes de stages?

M. Dorey: Oui, je le recommande fortement.

J'aimerais revenir au forum des jeunes dont Mme Gallant a parlé. C'était la première fois qu'un forum national des jeunes Autochtones de cette nature était organisé. Il regroupait toutes les organisations et tous les jeunes — c'est-à-dire les Indiens inscrits, ceux des réserves et ceux qui vivent à l'extérieur des réserves, les Métis et les Indiens non inscrits. La principale recommandation qui est sortie du forum est que les jeunes devraient avoir un peu plus leur mot à dire. L'approche paternaliste a fait son temps. Les jeunes veulent nous dire ce qui est bon pour eux et ce qu'il faudrait faire. Ils veulent une plus grande participation.

Le congrès ne dispose pas de ressources spéciales pour un programme de stages. J'ai simplement mentionné que nous allions le faire. J'ai reconnu qu'il faudrait répondre à ce besoin. Mme Gallant a été chargée de coordonner notre stratégie pour la jeunesse. Il me faut maintenant trouver les ressources nécessaires pour financer son poste et je vais le faire.

Le sénateur Pearson: Si nous recommandions de vous accorder plus de ressources et si cette recommandation était adoptée, votre organisation pourrait accueillir plusieurs autres jeunes en plus de Mme Gallant.

M. Dorey: C'est exact.

Le sénateur Pearson: Voilà quelque chose de concret à garder en tête.

Ma deuxième question est plus délicate.

Madame Gallant, les orientations politiques de la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone visent le développement des compétences en matière économique, politique, culturelle, sociale et éducative. Toutefois, chez les jeunes et d'après ce que j'en sais en raison de mes contacts avec d'autres personnes comme

and what is happening with some of your contemporaries.

Is there any recommendation that might be useful for us to make around this area of education on sexuality or development of programs to assist young people who have been either abused or taken into the sex trade or whatever?

In considering the problems of young people, we need to look at the various dimensions of the problems. You have a national diabetes strategy, but could there be other strategies? I am not sure what they would be called. Do you see sexuality as being an issue relevant to your contemporaries?

Ms Gallant: I do see that as an issue, especially in the larger urban settings. We must realize that sexuality and sexual exploitation are issues not many young people are comfortable with.

There must be not only healing, but also prevention. There must be an emphasis on healing when it comes to sexual exploitation, sexuality and awareness. There is a definite need for that.

Senator Pearson: I want to get that on the record. That is an important issue when we make recommendations regarding resources.

[Translation]

Senator Gill: I think your presentation covered most of the issues concerning Aboriginal people.

Mr. Dorey, I would like to come back to one of your answers about the things we should make recommendations on. You mentioned the Department of Indian Affairs. That act has been in force for 126 years or so. And it has been amended very little since then. Under Bill C-31, you became an Indian in 1985 or 1986. I do not know if that act has changed very much the way Indians are treated, status or non-status. In fact, I wonder if it has really made a difference.

You talked about a short-term goal concerning housing. Those are urgent issues that we have to deal with immediately. Governments, politicians and bureaucrats are not very good at questioning and changing politics that have been in place for years. With the best of intentions, the government usually tries to improve the existing programs. You said the fundamental structure has to be changed if we want to get somewhere. Let us take for example the recognition of the institutions representing Aboriginal people across the country. There is nothing in the Indian Act about recognizing those institutions of Aboriginal people — status Indians, Metis or others. We have entered a corridor about 130 years ago and it is very difficult to get out of it. We keep adding insult to injury. Can you explain to

Mme Kingsley, certaines questions se posent au niveau de la sexualité et des expériences vécues par certains jeunes Autochtones comme vous.

Est-ce qu'il serait utile de présenter une recommandation portant sur l'éducation sexuelle ou préconisant la mise en place de programmes destinés à venir en aide aux jeunes qui ont été soit victimes de violence sexuelle, soit impliqués dans le commerce du sexe?

Si nous voulons nous pencher sur le problème des jeunes, nous devons en examiner les diverses dimensions. Vous avez une stratégie nationale sur le diabète. Peut-on envisager d'autres stratégies? Je ne sais pas exactement comment on pourrait les appeler. Pensez-vous que la sexualité est une question importante pour vos contemporains?

Mme Gallant: C'est un problème, surtout dans les grands centres urbains. Mais il faut savoir que beaucoup de jeunes ne sont pas à l'aise avec des questions comme la sexualité et les questions sexuelles.

Le traitement ne suffit pas; il faut aussi faire de la prévention. En matière d'exploitation sexuelle, de sexualité et de prise de conscience, il faut mettre l'accent sur le traitement. Il y a un besoin certain.

Le sénateur Pearson: J'aimerais le souligner aux fins du compte rendu. C'est un aspect important dont il faudra tenir compte lorsque nous présenterons des recommandations concernant les ressources.

[Français]

Le sénateur Gill: Votre présentation couvre, à mon avis, la majorité des sujets concernant les Autochtones.

Monsieur Dorey, j'aimerais revenir à une de vos réponses touchant les points qui devraient faire l'objet de recommandations de la part de ce comité. Vous avez mentionné le ministère des Affaires indiennes. Cette loi existe depuis environ 126 ans. Depuis ce temps, elle a été très peu modifiée. Le projet de loi C-31 a fait en sorte que vous êtes devenu un Indien en 1985 ou 1986. Je ne sais pas si cela a tellement changé le traitement d'un indien avec ou sans statut. En fait, je me demande si cela a fait beaucoup de différence.

Vous avez parlé d'objectif à court terme concernant l'habitation. Ce sont des choses urgentes et nécessaires à faire immédiatement. Le milieu gouvernemental, politique et bureaucratique a de la difficulté à questionner et à changer les politiques qui existent depuis des années. Avec toute la bonne volonté du monde, le gouvernement, règle générale, essaie d'améliorer des programmes existants. Vous avez mentionné qu'il fallait changer la structure à sa base si on veut arriver à quelque chose. On peut prendre comme exemple la reconnaissance des institutions qui regroupent les Autochtones à travers le pays. Il n'y a aucune reconnaissance dans la Loi sur les Indiens de ces organisations qui regroupent les Autochtones qui ont ou non un statut, Métis ou autres. Nous sommes engagés dans

us what changes or improvements would be necessary, basically, short term or long term, to correct the system and allow Aboriginal people to really become fully participating citizens?

[English]

Mr. Dorey: I do not have the crystal ball in front of me that will show me how things need to be done in a perfect world.

Senator Gill hit the nail right on the head. Part of our real problem relates to the system as it is structured. Senator Léger pointed to problems in the bureaucracy. That is where many of our problems lie.

We must also take a closer look at the demographics, as I outlined in my presentation. The demographics show a big shift in the Aboriginal community. As the fastest growing representative aspect of the population, our people are shifting from the reserves to the urban centres in search of employment opportunities.

The responsibility structure is old and outdated. Here I am speaking about the Indian Act. I believe that, unless the structure is changed at the base, a civil servant system will continue where they will make minor changes or introduce a new program here or there.

However, if we make the fundamental change that the royal commission proposed, that is restructuring the Department of Indian Affairs into two new departments, then you force change in all aspects. There must be a total assessment and review of all services and programs that exist and a determination of how they fit into the new structure. That is where we will bring about change.

Somewhere down the road there must be a greater force or condition placed on the provincial governments in respect of the federal government's transfer payments. There must be much greater accountability in terms of delivery of services and programs to Aboriginal people off-reserve. It is not good enough to say, for example, that we as the federal government will transfer housing responsibility to the provincial governments and say, "Do as you may. We will look after Indians on-reserve, we just hope that you look after the Indians off-reserve." That does not happen.

Currently, I have a situation in my constituent organization in Nova Scotia which has taken over the rural native housing program that was left after the termination of the RNH program. Over 2000 housing units housed, predominantly, Aboriginal people and needed to be managed. Our provincial organization, the Native Council of Nova Scotia, had a management agreement with CMHC to manage those houses. It was a fee for service. The organization, under that program, employed 14 people. As soon as the province got their hands on it, they were given notice, and 14 people will be out of a job in the next two weeks. They have been told by the provincial government, "We can do the job better and cheaper." What is the problem here?

un corridor depuis environ 130 ans et il est très difficile d'en sortir. On continue d'ajouter l'erreur à l'erreur. Pourriez-vous expliquer les changements ou les améliorations nécessaires à la base, à court terme et à plus long terme, pour corriger le système et pour que les Autochtones deviennent des citoyens vraiment à part entière?

[Traduction]

M. Dorey: Je ne peux pas lire dans une boule de cristal comment les choses devraient être faites dans un monde idéal.

Le sénateur Gill a visé juste. Le vrai problème se rapporte à la structure du système. Le sénateur Léger a évoqué des problèmes de bureaucratie. La bureaucratie est à l'origine de beaucoup de nos problèmes.

Comme je l'ai indiqué dans mon exposé, nous devons aussi nous pencher de plus près sur les aspects démographiques. L'évolution démographique révèle un grand changement au sein de la communauté autochtone. C'est le changement le plus rapide de notre population. Les Autochtones quittent les réserves pour aller chercher du travail dans les centres urbains.

La structure de responsabilité est vieille et périmée. Je veux parler de la Loi sur les Indiens. Tant que l'on ne modifiera pas la structure, on devra continuer de subir un système régi par des fonctionnaires qui se contentent d'apporter des changements mineurs ou de proposer un nouveau programme ici et là.

En revanche, en mettant en œuvre le changement fondamental proposé par la commission royale qui consiste à scinder le ministère des Affaires indiennes en deux entités, on imposerait un changement radical. Il faut évaluer entièrement tous les services et programmes existants et définir leur place dans la nouvelle structure. C'est de cette manière que l'on pourra faire évoluer les choses.

Il faut, d'une manière quelconque, imposer des conditions plus strictes aux gouvernements provinciaux sur l'utilisation des paiements de transfert du gouvernement fédéral. La prestation des services et programmes aux Autochtones vivant à l'extérieur des réserves doit être soumise à des obligations de rendre compte plus strictes. Il ne suffit pas par exemple que le gouvernement fédéral transfère la responsabilité en matière de logement aux gouvernements provinciaux en leur demandant de s'occuper au mieux des Indiens vivant à l'extérieur des réserves, tandis que le gouvernement fédéral se chargerait des Indiens des réserves. Dans de telles situations, il ne se passe rien.

Actuellement, une de mes organisations constituantes de Nouvelle-Écosse a pris en charge le Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones après la suppression du programme de la SCHL. Il fallait gérer plus de 200 logements occupés essentiellement par des Autochtones. Notre organisation provinciale, le Native Council of Nova Scotia avait conclu avec la SCHL une entente concernant la gestion de ces logements. C'est un service payant. En vertu de ce programme, l'organisation employait 14 personnes. Dans les deux semaines qui ont suivi la remise de cette responsabilité à la province, les 14 personnes ont été licenciées. Le gouvernement provincial leur a dit qu'il pouvait offrir le même service pour moins cher et avec de meilleurs résultats. Quel est le problème dans cette situation?

They, as a provincial government, are involved with all the other provincial governments at the federal-provincial-ministerial-Aboriginal level and saying that they must do more to create better jobs and opportunities for Aboriginal people. We have a provincial government that is allowed to pull the rug out from under these people's feet as far as employment and providing housing to Aboriginal people is concerned.

As long as the Aboriginal people are managing the program, they will ensure that, when a house becomes vacant for whatever reason, Aboriginal people get it. I am not saying anything against poor non-Aboriginal people, but we need to maintain focus. That is part of the problem.

The jurisdiction issue is a trade-off. Something was under the federal government's control and focus, and there were initiatives for Aboriginal people, but the responsibility was shifted to the provincial government. I am trying my best to work with these provincial governments. I just recently travelled across the country to meet with most if not all the ministers of Aboriginal Affairs. We talked about our national workplace strategy and I showed them that I want to work with the people at the provincial level. We all must come together and work together. You cannot take the dollars or the responsibility from the federal government and not do anything for the Aboriginal people and say they are just like everybody else. That does not work.

Those are some of the fundamental problems we have. We should look at structural change and specifically at the Department of Indian Affairs and Northern Development. I say this with tongue in cheek because I am currently involved in negotiations on governance with respect to the Indian Act right. The Assembly of First Nations is not. While I am involved as a representative of my organization in trying to improve the Indian Act as it is, I really want the Indian Act to be replaced. We know we cannot just wipe it off in an instant. The long-term strategy and plan must be to get rid of it and replace it with something else. The royal commission put a lot of effort and work into that process or that idea. We must get back to it. That is the only way we will see real change take place within policy and program development. If that structural change is made, if Parliament makes that kind of change, then the bureaucracy must incorporate it and accommodate it. That is when we will start looking at all various kinds of programs and issues and do something substantial. Until then, as the old saying goes, we are nibbling at the edges. That is all we can do. We are caught between a rock and a hard place. We are trying to make substantial changes, and we are tinkering.

Senator Gill: Why do you think the AFN is not at this consultation with the minister? Why is your organization not represented? Be frank with me.

Le gouvernement provincial convient, avec les autres gouvernements provinciaux réunis au niveau fédéral-provincial-ministériel-autochtone, qu'il faut en faire plus pour créer de meilleurs emplois et débouchés pour les Autochtones. Nous avons un gouvernement provincial qui a le pouvoir de couper l'herbe sous les pieds aux autres en matière d'emploi et de logement pour les Autochtones.

Tant que les Autochtones gèrent le programme, ils peuvent faire en sorte qu'une maison vacante soit attribuée à des Autochtones. Je ne dis pas que cela doit se faire au détriment des pauvres non autochtones, mais il faut maintenir les principes. C'est une partie du problème.

La question de la compétence est un compromis. Certains programmes étaient placés sous le contrôle du gouvernement fédéral et certaines initiatives ciblaient les Autochtones, mais la responsabilité a été transférée au gouvernement provincial. Je fais de mon mieux pour collaborer avec ces gouvernements provinciaux. Je reviens tout juste d'une tournée dans tout le pays qui m'a permis de rencontrer la plupart ou peut-être même tous les ministres des Affaires autochtones. Nous avons discuté de notre stratégie nationale du marché du travail et je leur ai donné l'assurance que je souhaite collaborer avec les représentants provinciaux. Nous devons tous nous rencontrer afin de collaborer. Il est impossible d'empocher les crédits du gouvernement fédéral ou d'accepter une responsabilité et de ne rien faire pour les Autochtones, sous prétexte qu'il faut les traiter de la même manière que les autres citoyens. Ça ne marche pas.

Voilà quelques-uns des problèmes fondamentaux que nous rencontrons. Nous devons envisager un changement de structure et en particulier au ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Je le dis un peu sous forme de plaisanterie, parce que je participe en ce moment aux négociations sur la gestion publique portant sur le droit découlant de la Loi sur les Indiens. L'Assemblée des premières nations n'y participe pas. Je participe, à titre de représentant de mon organisation, à ces négociations visant à améliorer la Loi sur les Indiens, même si je souhaite la voir remplacer. Je sais qu'il est impossible de s'en débarrasser du jour au lendemain. La commission royale avait consacré beaucoup d'efforts et de travail à cette idée. Il faut absolument y revenir. C'est le seul moyen d'engendrer de véritables changements au niveau du développement des politiques et des programmes. Si ce changement de structure a lieu, si le Parlement accepte ce type de changement, les bureaucrates devront l'intégrer et adapter les programmes en conséquence. Il faudra alors se pencher sur les divers programmes et les différentes questions et agir en profondeur. D'ici là, nous nous contentons de grappiller ici et là. C'est tout ce que nous pouvons faire. Nous sommes pris entre le marteau et l'enclume. Nous essayons de faire des changements importants et nous ne pouvons rien faire d'autres que du bricolage.

Le sénateur Gill: D'après vous, pourquoi l'APN ne participe-t-elle pas à cette consultation avec le ministre? Pourquoi votre organisation n'est-elle pas représentée? Répondez-moi en toute franchise.

Mr. Dorey: You and I are good friends. I will tell you: I really do not know. I have some notions, I guess, as to why. I was an observer to the AFN assembly in Halifax when this issue was voted on. There was a clear plan at the executive level of the AFN to participate, but the grassroots chiefs rejected it. I do not understand the rationale. On the one hand, I do realize they have some fears about being part of something they do not like. In the end, it can be said, even if you do not like what comes out at the end of this process, at least you participated, so they are inclined not to participate.

On the other hand, I am there because I believe that, if you are given the opportunity to participate and to make changes and you do not, then you cannot complain about it after. It just does not make sense to me. I am of the view that we need to be part of the process and try to make the change we believe needs to be made. If in the end that does not happen, then I can criticize. I can say, "We gave it our best effort, but you were not listening, Mr. Government or Mr. Minister. I do not like this, and I cannot accept it."

I know there is not a unified position on this issue within the AFN. I am aware of that. It is democracy, I guess, within.

The Chairman: I have a few of questions for you on a second round.

There is post-secondary education for First Nations, but there is nothing for the Metis or the non-status Indians. I understand that many young people want to go back to school but there is no funding for them. They must take student loans. I am referring to Aboriginal people, First Nations living off-reserve. Their bands will not fund them. They only fund post-secondary education. There is a big gap there. This is what I am finding. I would like your comment on that.

We did a bit of a survey on our own before we even started this action plan for change. I asked all our committee members here to look at the community agencies in their communities and see what is going on there. Everyone said, without a doubt, that there was no funding. Many of them are providing these wonderful services with very little or no funding.

Teen pregnancy is still a major issue, not only as it touches the lives of young women but also how teenage fathers deal with this. What is your comment on that issue? Currently, in my constituency, four young mothers want to get pregnant again not because it is an "in" thing, but because it is a survival tactic. What is your view on that?

M. Dorey: Vous et moi, nous sommes de bons amis. Je vous dirai franchement que je n'en sais rien. Bien sûr, j'ai certaines idées sur le sujet. J'ai été observateur à la réunion de l'APN qui s'est tenue à Halifax lorsqu'on a voté sur cette question. L'exécutif de l'APN avait vraiment l'intention de participer, mais les chefs de la base ont rejeté cette proposition. Je ne comprends pas leur motivation. D'un côté, je comprends qu'ils ont eu peur d'être associés à un processus qu'ils n'approuvaient pas. En effet, ils ont préféré ne pas participer pour qu'on ne puisse pas leur faire remarquer qu'ils ont quand même participé, même s'ils n'approuvent pas l'exercice.

D'un autre côté, moi je participe parce que j'estime que si l'on n'intervient pas lorsqu'on a la possibilité de faire des changements, on ne peut pas se plaindre par la suite de n'avoir pas progressé. Pour moi, c'est incompréhensible. Je suis convaincu que nous devons prendre part au processus afin de faire les changements que nous jugeons nécessaires. Si je ne suis pas content des résultats, alors je peux me permettre de critiquer. Je peux dire: «Nous avons fait de notre mieux, mais vous n'écoutez pas, monsieur le représentant du gouvernement ou monsieur le ministre. Je n'aime pas le résultat et je ne peux pas l'accepter.»

Je sais qu'il y a plusieurs positions différentes qui s'expriment à ce sujet au sein de l'APN. J'en ai bien conscience. Je suppose que la démocratie nous contraint à respecter les différentes voix qui s'expriment.

La présidente: J'ai quelques questions pour vous au deuxième tour.

Les membres des Premières nations reçoivent de l'aide pour l'enseignement postsecondaire, mais il n'y a rien de prévu pour les Métis ou pour les Indiens non inscrits. Je crois que beaucoup de jeunes veulent retourner aux études, mais qu'il n'y a pas de financement prévu pour eux. Ils doivent contracter des prêts étudiants. Je veux parler des Autochtones, des membres de Premières nations qui vivent à l'extérieur des réserves. Leurs bandes ne leur donnent aucun financement. Elles ne financent que les études postsecondaires. Il y a une grande disparité à ce niveau, si j'ai bien compris. J'aimerais entendre votre commentaire à ce sujet.

Nous avons fait notre petite enquête avant même d'entamer ce plan d'action pour le changement. J'ai demandé à tous les membres de notre comité de s'intéresser aux organismes communautaires de leurs collectivités afin de voir ce qu'ils proposent. Tout le monde a rapporté une absence de financement. Beaucoup d'organismes offrent de magnifiques services avec peu ou pas de financement.

La grossesse chez les adolescentes continue de poser problème parce qu'elle bouleverse la vie des jeunes femmes concernées et qu'elle concerne également les pères adolescents. Quel est votre point de vue sur cette question? À l'heure actuelle, dans ma circonscription, quatre jeunes mères souhaitent à nouveau devenir enceintes, non pas parce que c'est bien vu dans leur milieu, mais tout simplement parce que c'est une tactique de survie. Quel est votre point de vue à ce sujet?

As I understand it, one particular community agency in Edmonton has done wonderful work on FAS, FAE as that relates to teen mothers. Their funding has been cut. That is a provincial jurisdiction. It is tragic. What difficulties have you run into in dealing with your provincial counterparts in provincial jurisdictions?

As well, I hear very little about CAP in Alberta. I would like to know the difficulties you, as a national leader, are having in bringing your provincial organizations up to par on working together in the communities.

Since housing has been transferred to the provinces, I agree with your comments. The agreement that the Aboriginal housing people had before was not just a property management program; it was a counselling program. When we got people into the housing, they were counselled. They were encouraged to go to school. They were encouraged to get jobs. Now that the responsibility for housing has been transferred to the provinces, only property management is dealt with. They do not care what our tenants are facing as far as discrimination is concerned. I would like your comments on the differences between the property management programs and what we had.

As for national housing organizations, there is a very good one in B.C., the president of which is Linda Ross. They are struggling and fighting to get that. What is your view on a national Aboriginal housing organization, and how could that work to help the provinces?

There is also the difficulty that you mentioned regarding resources. You are a political organization. Are you getting enough money to run your political organizations without having to tap into your program dollars, or are you forced to use those dollars to assist your political organizations?

Mr. Dorey: You covered almost everything that I could possibly talk about.

Regarding your question on the Metis issue and resources, I would say that that is a long-standing issue. In my brief presentation, I tried to avoid getting into these kinds of specifics and details you are now raising.

The Chairman: It is not only a Metis education issue, it applies to the off-reserve Indians as well.

Mr. Dorey: I am aware of that. The real problem goes back to the structures of the institutions and systems we have in place now to provide these services to Aboriginal people. It was 20 years ago that Aboriginal people were first recognized in the Constitution. If you compare those 20 years to the 120 or 140 years that the Indian Act has been in place, you will see that very little has changed in that act up to this date. Yet, there is a broader

Je crois qu'un organisme communautaire d'Edmonton a fait un excellent travail auprès des mères adolescentes, afin de prévenir le syndrome d'alcoolisme fœtal et l'effet de l'alcool sur le fœtus. Le financement de cet organisme qui relève du gouvernement provincial a été supprimé. C'est tragique. Quelles difficultés avez-vous rencontrées dans vos rapports avec vos homologues provinciaux?

Par ailleurs, j'entends très peu parler du Congrès des peuples autochtones en Alberta. J'aimerais savoir quelles sont les difficultés que vous, en tant que dirigeant national, éprouvez en vue d'amener les organisations provinciales à collaborer ensemble dans les collectivités.

Je partage votre point de vue concernant le programme de logement des Autochtones depuis que sa responsabilité a été transférée aux provinces. Auparavant, ce programme ne se contentait pas de gérer les logements; il offrait également des services de counselling. Les Autochtones qui occupaient les logements bénéficiaient également des services d'un conseiller qui les encourageait à fréquenter l'école. Il les encourageait à chercher un emploi. Maintenant que ce sont les provinces qui ont hérité de la responsabilité du logement, elles se contentent de faire de la gestion immobilière. Elles ne se préoccupent pas des problèmes de discrimination que vivent leurs locataires. J'aimerais connaître votre point de vue sur les différences entre les programmes actuels et les programmes antérieurs.

Quant aux organisations nationales de logement, il y en a une très bonne en Colombie-Britannique, dont la présidente est Linda Ross. Ils ont lutté avec acharnement pour l'obtenir. Que pensez-vous de la création d'une organisation nationale de logement des Autochtones et comment pourrait-elle prêter main-forte aux provinces?

Il y a aussi la difficulté dont vous avez parlé au sujet des ressources. Votre organisation est un organe politique. Obtenez-vous suffisamment de crédits pour assurer le fonctionnement de vos organisations politiques sans devoir prélever dans les crédits destinés à vos programmes ou devez-vous au contraire utiliser une partie de cet argent pour aider vos organisations politiques?

M. Dorey: Vous avez pratiquement couvert tous les sujets que je pouvais aborder.

Quant à votre question concernant les Métis et les ressources, je dirais que cette question n'est pas nouvelle. Dans ma brève présentation, j'ai essayé d'éviter d'aborder les détails que vous soulevez maintenant.

La présidente: La question ne se limite pas uniquement à l'éducation des Métis, elle s'applique également aux Indiens hors réserve.

M. Dorey: J'en ai bien conscience. Le problème remonte véritablement aux structures des institutions et des systèmes qui sont en place actuellement pour offrir ces services aux Autochtones. Il y a 20 ans maintenant que les Autochtones ont été reconnus pour la première fois dans la Constitution. Si l'on compare les 20 dernières années aux 120 ou 140 années d'application de la Loi sur les Indiens, on se rend compte qu'il

acknowledgement and recognition that the Aboriginal peoples in this country are far greater and much more spread out across the country than the Indian Act would lead people to believe.

The demographics have changed, but the institutional organizations and structures that we have in place have not. It is time to change those. If we focus on replacing the Department of Indian Affairs with a department of Aboriginal affairs, that gives a broader scope to structuring the department and its programs and services. That is how we will get at these other issues such as housing, youth concerns or what have you.

As part of that, there must be another look at the whole jurisdictional question. If you looking at a broader, more encompassing federal department of Aboriginal affairs, then the whole issue of resources going to the provinces but not reaching the Aboriginal population must be considered.

As part of the process of self-government, it could very well be there will be a refocus on these issues and initiatives. For the last 10 or 15 years as off-reserve Aboriginal people, we have been trying to design or structure this system of government for the off-reserve population, which is scattered across the country. We have not succeeded in doing that. The alternative is to start building the institutions that provide the services to the people.

In some cases, once you start doing that, it will mean setting up new institutions. For example, it could mean setting up separate schools or it may mean a greater degree of integration into the existing system, with more Aboriginal people on the existing school boards. Then we would be more in tune with what the schools are dealing with in terms of their budgets, the people that are there, and the Aboriginal people.

I have been there. I received my status 16 years ago, and got on to the band council as an elected representative of the band just shortly after getting that status. I know what the bands are dealing with. I have seen situations where status Indians were attending schools off-reserve. Where there were 12 students that had status, the Department of Indian Affairs was paying extra money to ensure they received the proper education and cultural and support. However, in the case where there were only two status Indians and 12, 14 or 20 non-status or Métis, the funding was cut because there were not enough status Indians. The important aspects of education and culture were suddenly lost and gone. There was no support for those Aboriginal people. That is what we must get back to.

I am aware of the issue in Alberta to do with CAP representation. That sometimes becomes a problem here and there. As senators will know, Aboriginal politics work. The representation issue is not important to me, any more than it is important for Canadians in general. I am referring to what

you have had very little change up to the present. However, it is a fact recognized that the indigenous peoples are more numerous and more widely distributed in the country than the Indian Act would lead people to believe.

Demographics have changed, but the institutions and the structures in place have not moved. It is time to change them. In replacing the Department of Indian Affairs with a Department of Aboriginal Affairs, one could give more importance to the structure, the programs and the services of the department. It would be a way of taking into account other questions such as housing, the problems of young people, and so on.

In the context of this process, it would be necessary to look at the whole question of the distribution of competencies. At the time when one is talking about a federal Department of Aboriginal Affairs, plus global and plus extended, it is necessary to look at the question of resources allocated to the provinces but which do not benefit the indigenous population.

It is quite possible that the process of self-government at the governmental level leads us to re-examine these questions and these initiatives. Since a decade or so, we have been trying to modify or to structure this system of government vis-à-vis the indigenous population outside the reserve which is scattered throughout the country. We have not succeeded in doing so. The other possibility would be to create the organs charged with providing the services to the population.

In certain cases, this would require the creation of new institutions. For example, this could lead us to create separate schools or to demand a greater integration into the existing system, in accordance with a greater participation of the indigenous population within the existing school boards. In this way, we would be more in tune with what the schools are dealing with in terms of their budgets, the people who are there, and the indigenous population.

I speak from experience. I obtained my status 16 years ago and then, immediately after, I was elected to the band council as a representative of the band. I know the situations with which the bands must deal. I have known cases of indigenous people enrolled who attended schools off-reserve. When there were 12 students with status, the Department of Indian Affairs paid extra money to ensure they received proper education and cultural and support. However, in the case where there were only two status Indians and 12, 14 or 20 non-status or Métis, the funding was cut because there were not enough status Indians. The important aspects of education and culture were suddenly lost and gone. There was no support for those Aboriginal people. That is what we must get back to.

I am aware of the issue in Alberta regarding CAP representation. This sometimes becomes a problem here and there. As senators will know, Aboriginal politics work. The representation issue is not important to me, any more than it is important for Canadians in general. I am referring to what

political stripe you are from or where on the social scale you live. This Prime Minister and this government represent and serve all the people.

We are in the business of providing services to Aboriginal people off-reserve, period. That is what our focus must be. I do not need to have a person signed up as a member to ensure they receive the services due to them. That is what it is all about.

The issue we have facing us is this fast-growing population of Aboriginal people. I go back to the royal commission's recommendation that we must make some changes soon or in the long-term we will have some serious problems. In that regard you mentioned the gang situation.

Politically, it is back to the same old problem for the Congress of Aboriginal Peoples. We represent and speak for the majority of the Aboriginal population, yet we get the smallest core funding that is available. There is not enough core funding. With every program or project, however big or small, I must take a portion right off the top and apply it to administration in order for us to do business. There must be another look taken at the resources provided under the core-funding program to maintain the basic level of administration that is needed. It need not be at an exorbitant level, but it must be enough to justify the work that needs to be done.

We are trying to tackle many of these inherent issues at the same time. It will be problematic until there is a major shift at the bureaucracy and departmental levels. I made a presentation not too long ago to the standing committee of Parliament on Aboriginal affairs in which I said the same thing. We must start looking at the structure of the way things have been done for Aboriginal people. We are far behind the times. It is time to catch up to the realities of today. If that means looking at restructuring the Department of Indian Affairs and Northern Development, then so be it. Let us do it. It is nothing new. Over the years, other departments have been restructured, reorganized and renamed, so let us do it with this one.

The Chairman: Thank you very much. There are no other questions or comments, so if you have any closing comments, I would like to hear them.

Mr. Dorey: I do not, other than to say, again, that I sincerely appreciate this opportunity. It is being realized to a greater degree by parliamentarians, yourselves as senators, and even people in the general public and private sector that we must address this situation of the Aboriginal population.

One of difficulties we encounter in trying to bring about positive change to this large and growing Aboriginal population is doing it in a way that addresses the uninformed public. There is the perception that, when new or additional resources are identified and applied to the problems, it is good money being thrown after bad into the Aboriginal and Indian population or community. That is not what we want. We must show a greater

politiques ou de vos origines sociales. Le premier ministre et son gouvernement représentent et servent l'ensemble de la population.

Nous offrons des services aux Autochtones hors réserve, point final. Voilà quel doit être notre but. Pour bénéficier des services que nous offrons, il n'est pas nécessaire d'être un membre en règle. C'est comme cela.

La croissance rapide de la population autochtone est une situation à laquelle nous devons réagir. Comme le préconisait la recommandation de la commission royale, nous devons faire des changements dès maintenant, ou sinon, nous aurons de graves problèmes à long terme. À cet égard, vous avez parlé des clans.

Politiquement, c'est toujours le même vieux problème du Congrès des peuples autochtones. Nous représentons la majorité de la population autochtone et nous parlons en son nom et pourtant, nous recevons le financement de base le plus réduit que l'on puisse obtenir. Le financement de base n'est pas suffisant. Quel que soit le programme ou projet, grand ou petit, je dois prélever pour l'administration une partie des fonds qui lui sont consacrés. Il faudrait réviser le montant des ressources prévues en vertu du programme de financement de base pour assurer un niveau minimal d'administration. Le montant ne serait pas nécessairement exorbitant, mais suffisant pour effectuer le travail nécessaire.

Nous devons prendre en compte toutes ces questions connexes en même temps. Ce sera problématique tant qu'il n'y aura pas de changement radical au niveau de la bureaucratie et du ministère. Il n'y a pas très très longtemps, j'ai dit la même chose au cours de l'exposé que j'ai présenté au Comité permanent des affaires autochtones du Parlement. Nous devons commencer à examiner la structure des programmes destinés aux peuples autochtones. Nous avons pris énormément de retard. Il est temps de nous remettre au goût du jour. Si nous devons pour cela restructurer le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, eh bien, il faudra le faire. Il n'y a là rien de nouveau. Au fil des années, d'autres ministères ont été restructurés, réorganisés et renommés. Faisons la même chose avec ce ministère.

La présidente: Merci beaucoup. Puisqu'il n'y a pas d'autres questions ou commentaires, si vous avez des conclusions à formuler, c'est le moment de le faire.

M. Dorey: Non, je n'ai pas d'autres commentaires à formuler si ce n'est pour vous dire que j'ai vraiment apprécié cette occasion qui m'a été donnée de comparaître. Les parlementaires, les sénateurs comme vous et même le grand public et le secteur privé reconnaissent de plus en plus qu'il faut se pencher sur la situation des Autochtones.

La mauvaise information du public est une des difficultés que nous rencontrons dans nos efforts pour améliorer la situation de la population autochtone grandissante. Chaque fois que des ressources nouvelles ou supplémentaires sont réservées ou utilisées pour régler un problème concernant la population autochtone et indienne, le public a l'impression que c'est de l'argent gaspillé. Nous ne sommes pas d'accord. Nous sommes prêts à rendre des

degree of accountability, and demonstrate that we are making some real progress. More structural changes must take place, not only at the lowest program or project level. .

The Chairman: This has been informative. This action plan for change is far too late in coming. I hope we will make some progress.

Thank you very much. I appreciate both you and Ms Gallant appearing here.

Ms Gallant, good luck and God bless in all your work. You have a big challenge ahead of you. I know the difficulties you face.

The committee adjourned.

comptes et à montrer que nous avons fait de réels progrès. Il faut apporter d'autres changements aux structures et pas seulement aux niveaux les plus bas des programmes et des projets.

La présidente: Votre exposé a été très instructif. Ce plan d'action en faveur du changement s'est trop fait attendre. J'espère que nous accomplirons certains progrès.

Merci beaucoup. Merci à vous et Mme Gallant d'être venus témoigner.

Madame Gallant, bonne chance et Dieu vous protège dans votre travail. C'est une grande tâche qui vous attend. Je connais les difficultés que vous devrez surmonter.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Coeur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES:

From the Congress of Aboriginal Peoples:

Dwight A. Dorey, National Chief;

Jamie Gallant, Youth and Labour Market Intern.

TÉMOINS:

Du Congrès des peuples autochtones:

Dwight A. Dorey, chef national;

Jamie Gallant, stagiaire, Jeunesse et marché du travail.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, April 23, 2002

Le mardi 23 avril 2002

Issue No. 17

Fascicule n° 17

Fourteenth meeting on:

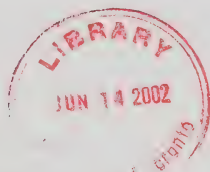
Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Quatorzième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. (ou Robichaud, c.p.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 23, 2002
(28)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:12 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Léger, Pearson and Sibbeston (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Metis National Council:

Mr. Gerald Morin, President;

Ms Jennifer Brown, Chair, Metis National Youth Advisory Council;

Ms Pauline Huppie, Director, Youth Initiatives, Metis National Youth Advisory Council.

Mr. Morin made an opening statement and, with Ms Brown and Ms Huppie, answered questions.

At 10:58 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 23 avril 2002
(28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 12, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénatrice Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Léger, Pearson et Sibbeston (8).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes ainsi que d'autres questions connexes. (*Voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

Du Ralliement national des Métis:

M. Gerald Morin, président;

Mme Jennifer Brown, présidente, Conseil consultatif national des jeunes Métis;

Mme Pauline Huppie, directrice, Initiatives des jeunes, Conseil consultatif national des jeunes Métis.

M. Morin fait une déclaration et, avec l'aide de MMes Brown et Huppie, répond aux questions.

À 10 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 23, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:12 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Mr. Morin, would you care to introduce your colleagues?

Mr. Gerald Morin, President, Metis National Council: With me this morning is Ms Jennifer Brown, the spokesperson of the Metis National Youth Advisory Council and Ms Pauline Huppé, the youth intervener.

The Chairman: We are here to discuss an action plan for change for urban Aboriginals, focusing on youth. In dealing with youth, we will touch on a variety of issues related to the family and how it works.

Please proceed.

Mr. Morin: I would thank the members of this committee for hearing from the Metis National Council this morning. It is a pleasure to make a presentation to you.

As you will hear throughout my presentation, Metis youth are a priority within the Metis Nation. Over the years, youth have played an ever-increasing role within our nation, including our governance structures and institutions at the community, provincial and national levels.

I can personally attest that this youth involvement has strengthened and inspired our nation, and youth will remain a priority as the Metis Nation moves forward toward implementing its self-government aspirations within Canada.

In my presentation, I will be making two specific points. First, I will discuss the need for a significant investment in Metis youth initiatives to assist them in addressing their unique issues, challenges and priorities and, second, I will highlight some successes that the Metis Nation has achieved with the youth sector over the past few years as models to build upon future investments in this area.

I know that many of you around the table are well aware of the history of the Metis people and the role of the Métis National Council. However, in undertaking this type of presentation, it is helpful and important to have a complete understanding of the Metis Nation and its governmental structures and institutions. Therefore, I will provide a cursory overview on the Metis Nation and the MNC to assist this committee in achieving an improved understanding of the two main aspects of my presentation.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 23 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 12, pour examiner l'accessibilité aux services, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Monsieur Morin, auriez-vous l'obligeance de nous présenter vos collègues?

M. Gerald Morin, président, Ralliement national des Métis: Je suis accompagné ce matin de Mme Jennifer Brown, porte-parole du Conseil consultatif national des jeunes Métis, et de Mme Pauline Huppé, directrice des initiatives jeunesse.

La présidente: Nous sommes ici aujourd'hui pour discuter d'un plan d'action pour le changement visant les jeunes Autochtones en milieu urbain. Le sujet de la jeunesse nous amènera à aborder diverses autres questions, dont la famille et son fonctionnement.

Vous pouvez commencer.

M. Morin: J'aimerais remercier les membres du comité de bien vouloir entendre le point de vue du Ralliement national des Métis ce matin. C'est avec plaisir que je témoigne devant vous.

Comme vous le constaterez pendant mon exposé, les jeunes sont une priorité pour la Nation métisse. En effet, les jeunes jouent un rôle toujours grandissant dans notre nation, y compris dans nos structures et nos institutions de gestion communautaires, provinciales et nationales.

Je peux personnellement attester que la participation des jeunes a renforcé et inspiré notre nation, et que les jeunes demeureront une priorité de la Nation métisse, qui aspire toujours à obtenir son autonomie gouvernementale au sein du Canada.

Mon exposé s'articule autour de deux aspects. Premièrement, je tiens à souligner la nécessité d'investir des fonds substantiels dans les initiatives pour les jeunes Métis, afin de les aider à régler les problèmes, à relever les défis et à réaliser les priorités qui leur sont propres. Deuxièmement, j'aimerais souligner quelques belles réussites récentes de la Nation métisse et de ses jeunes, dont nous pouvons nous inspirer pour nos investissements futurs.

Je sais que bon nombre d'entre vous connaissez bien l'histoire du peuple métis et du rôle du Ralliement national des Métis. Cependant, dans ce type d'exposé, il est utile et important de bien comprendre la Nation métisse ainsi que ses structures et ses institutions gouvernementales. Je vais donc commencer par vous donner un bref aperçu de la Nation métisse et du RNM, afin de vous aider à bien saisir les deux aspects centraux de mon exposé.

Although a complete and thorough review and analysis of the history of the Metis Nation is beyond the scope of this presentation, I should like to highlight that the Metis are a distinct Aboriginal people, not just mixed-blood descendants of First Nations or a faceless percentage within the urban Aboriginal population.

The Metis, as an indigenous people, were born on the lands of north central North America prior to Canada's formation as a modern nation. The Metis Nation evolved out of the initial relations of European men and Indian women in the historic northwest of Canada, as well as part of the northern United States. While the initial offspring of these relations were individuals who possessed mixed European and Indian ancestry, these ongoing relations throughout the mid-17th century between European men and Indian women through intermarriages made the way for the birth of a distinct indigenous people — the Metis people.

The genesis of the Metis people was more than just a mixing or adaptation of two divergent cultures. It was a continual evolution that culminated in the birth of a distinct Aboriginal nation with its own unique language — the Michif language — music, dance, culture, self-government, dress and way of life. More importantly, these individuals and historic communities no longer saw themselves as Indian or European, but they identified as a distinct collective. They were also recognized and treated as distinct by outside observers, First Nations, Canadian governments, settlers and others.

The Metis self-realization of their existence as a people is confirmed throughout Canada's history. The Metis people acted as a collective entity at various times to protect our lands, rights, resources, way of life and our distinct communities. The Battle of Seven Oaks in 1816, the Red River resistance in 1869 and 1870, and the Battle of Batoche in 1885 are some of the more well-known events that have shaped the evolution of the federation.

The Metis people and our communities have also influenced Canada through events and actions that are often unknown or not recognized in the non-aboriginal historic record. The reality that the Metis people were willing to stand up and fight for that collective existence endures as one of the features that permeates through Canada's history and continues to define the current state of the Canadian federation.

Today, this Metis collective continues to exist from Ontario westward. Historic Metis communities throughout the homeland, such as Fort Frances, St. Laurent, Duck Lake, Lac Ste. Anne and Fort Nelson continue to keep the Metis nation's culture, values and traditions alive. As well, significant numbers of Metis people are now a part of urban communities within Ontario, the Prairies and British Columbia. However, even within these larger areas, distinct Metis communities continue to exist.

Je ne tenterai pas de passer en revue et d'analyser toute l'histoire de la Nation métisse, mais j'aimerais rappeler que les Métis forment un peuple autochtone distinct, et qu'ils sont beaucoup plus que des descendants croisés des Premières nations ou qu'un pourcentage invisible de la population autochtone urbaine.

Les Métis sont un peuple autochtone à part entière, originaire du centre-nord de l'Amérique du Nord avant la formation du Canada moderne. La Nation métisse est issue des premières relations entre les hommes européens et les femmes amérindiennes du nord-ouest du Canada et d'une partie du nord des États-Unis. Bien que les premiers enfants de ces unions fussent des sang-mêlé de descendance européenne et amérindienne, les croisements continus entre les hommes européens et leurs femmes amérindiennes à la moitié du XVII^e siècle ont mené à la naissance d'un peuple autochtone distinct: les Métis.

La genèse du peuple métis ne saurait se résumer au croisement ou à l'adaptation de deux cultures divergentes. La Nation métisse est le fruit d'une longue évolution, pendant laquelle elle s'est dotée d'une langue — le michif —, d'une musique, de danses, d'une culture, d'un gouvernement autonome, de traditions vestimentaires et d'un mode de vie uniques. Plus important encore, c'est que les personnes et les collectivités métisses de l'époque ne se voyaient plus comme des Amérindiens ou des Européens, mais comme une collectivité distincte. Les Métis étaient également reconnus et traités comme tels par les gens de l'extérieur, les Premières nations, les gouvernements canadiens, les colons et les autres.

Toute l'histoire du Canada témoigne de l'affirmation de soi du peuple métis. À de nombreuses reprises, le peuple métis s'est battu d'une seule voix pour protéger ses terres, ses droits, ses ressources, son mode de vie et ses collectivités distinctes. La bataille de Seven Oaks, en 1816, la résistance de la colonie de la rivière Rouge, de 1869 à 1870, et la bataille de Batoche, en 1885, comptent parmi les événements les plus connus qui ont marqué l'évolution de la fédération canadienne.

Les collectivités et le peuple métis ont influencé le Canada par des événements et des actions qui restent souvent méconnus ou non attestés dans l'histoire des non-Autochtones. Il n'en demeure pas moins que la volonté du peuple métis de défendre son existence collective a marqué l'histoire du Canada et continue de définir l'état de la fédération canadienne.

La collectivité métisse est toujours présente en Ontario et dans l'ouest du pays. Des collectivités métisses de longue date, comme celles de Fort Frances, de St. Laurent, de Duck Lake, de Lac Ste. Anne et de Fort Nelson continuent de garder la culture, les valeurs et les traditions de la Nation métisse bien vivantes d'un bout à l'autre de notre terre. De plus, bon nombre de Métis vivent maintenant dans des villes de l'Ontario, des Prairies et de la Colombie-Britannique. Cependant, même dans ces grands centres, les collectivités métisses demeurent distinctes.

The MNC estimates that the Metis Nation's population is between 250,000 and 300,000. An accurate count is not currently available.

The MNC continues to advocate for resources to establish a national Metis registry from the federal government through the federal interlocutor for Metis and non-status Indians. The MNC also estimates that the majority of Metis people are based within urban areas, and that the majority of the Metis population is located within the three Prairie provinces.

The Metis people and our communities throughout the Metis Nation homeland provide the mandate to the MNC and its governing members for the representation of the Metis Nation within Canada at a provincial, national and international level.

As I mentioned earlier, while an extensive review and discussion on the birth and emergence of the Metis Nation within Canada is beyond the purpose and scope of this presentation, it is important to understand some of the more recent events that have significantly shaped and influenced the Metis Nation's contemporary governance structures and institutions.

There is often a misconception that, by the end of the 1800s, Metis communities within Canada were destroyed, dispersed or assimilated. The effects of the Battle of Batoche, the hanging of Louis Riel and the persecution of other Metis leaders, the fraudulent land grant system, negative public opinion, and shameful government policy vis-à-vis Aboriginal peoples dampened the Metis Nation's public resilience and pride. The Metis as a people, however, continued to do whatever they could to keep their culture, families and communities together.

Based on its extensive research, the Royal Commission on Aboriginal Peoples concluded:

Some Canadians think that the Metis Nation's history ended on the Batoche battlefield or the Regina gallows. The bitterness of those experiences did cause the Metis to avoid the spotlight for many years, but they continued to practice and preserve their culture and to do everything that was possible to pass it on to future generations.

Even in the face of this adversity, Metis continued to gather within our communities throughout the Metis Nation homeland. For example, as early as 1909, a number of Metis patriots began to meet in St. Vital, Manitoba, to write the Metis record on the events which took place in 1870 and 1885. As well, as early as the 1920s, visible Metis political movements emerged to once again assert the rights and existence of the Metis Nation.

In 1928, a small group of Metis in the Cold Lake area began to meet. This group, led by Charles Delorme, created l'Association des Metis d'Alberta et les Territoires du Nord-Ouest. This association evolved into the Metis Association of Alberta, now the Metis Nation of Alberta, which was formed in 1932. Similarly, the Saskatchewan Metis Society, now the Metis Nation of

Saskatchewan, was formed in 1933. Selon le RNM, la population métisse oscillerait entre 250 000 et 300 000 personnes. Nous n'avons pas de chiffres exacts à l'heure actuelle.

Le RNM continue ses pourparlers avec le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire de l'interlocuteur fédéral auprès des Métis et des Indiens non inscrits, en vue d'obtenir les ressources nécessaires pour établir un registre national des Métis. Le RNM estime que la majorité des Métis vivent en milieu urbain et que la plus grande partie de la population métisse se trouve dans les trois provinces des Prairies.

Les collectivités et le peuple métis de l'ensemble du territoire de la Nation métisse confient au RNM et à son exécutif le mandat de représenter la Nation métisse du Canada aux échelles provinciale, nationale et internationale.

Comme je l'ai dit plus tôt, bien qu'il ne soit l'objet de cet exposé de revoir toute l'histoire de l'émergence de la Nation métisse au Canada, il est important que vous compreniez que certains événements récents ont influencé et modifié en profondeur les structures et les institutions de gestion contemporaines de la Nation métisse.

On croit souvent à tort que les collectivités métisses du Canada ont été détruites, dispersées ou assimilées vers la fin des années 1800. La bataille de Batoche, la pendaison de Louis Riel et la persécution d'autres leaders métis, le système frauduleux de concession des terres, l'opinion publique négative et les politiques gouvernementales honteuses envers les peuples autochtones ont certes miné la résistance et la fierté déclarées de la Nation métisse, mais le peuple métis a tout de même continué de faire tout en son pouvoir pour rassembler ses familles et ses collectivités et préserver sa culture.

Après des recherches approfondies, la Commission royale sur les peuples autochtones est arrivée à la conclusion que:

Certains Canadiens pensent que la nation métisse de l'Ouest s'est achevée à la bataille de Batoche ou au pied de la potence de Regina. L'amertume inspirée aux Métis par ces événements les incita à se faire discrets pendant de nombreuses années, mais ils continuèrent à vivre, à entretenir leur culture et à faire tout ce qui était possible pour la transmettre aux générations suivantes.

Ainsi, même après tous ces malheurs, les Métis sont restés unis au sein des collectivités sur la terre de la Nation métisse. Par exemple, dès 1909, un groupe de patriotes métis a commencé à se réunir à St. Vital, au Manitoba, pour rédiger l'histoire des événements de 1870 et de 1885. Puis, dès 1920, des mouvements politiques métis visibles ont émergé de nouveau pour défendre les droits et l'existence de la Nation métisse.

En 1928 s'est constitué un petit groupe de Métis dans la région de Cold Lake. Sous la direction de Charles Delorme, ce groupe a fondé l'Association des Métis de l'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest, qui est ensuite devenue l'Association métisse de l'Alberta puis, en 1932, la Nation métisse de l'Alberta. De même, la Société des Métis de la Saskatchewan a vu le jour en 1938, pour

Saskatchewan, was formed in 1938. Along with others, these political movements led to a revitalization of the Metis Nation and our communities.

In addition, a new Aboriginal political awareness began to develop within Canada as early as the 1950s. The deplorable socio-economic conditions facing Aboriginal peoples were a national embarrassment, while at the same time Aboriginal individuals and communities began to seek justice through the Canadian judiciary. Similar to the Aboriginal and settler confrontations of the 1800s, the Metis were in the forefront of this new agenda, pushing to have our rights and needs addressed.

The Metis Nation joined with non-status Indians and other Aboriginal peoples in forming regional and provincial political organizations and structures to draw attention to the disgraceful socio-economic conditions facing Aboriginal peoples both on and off reserve throughout Canada. These newly formed regional and provincial associations were brought together under a national organization, the Native Council of Canada, NCC. However, even within these pan-Aboriginal organizations, the Metis Nation's distinct and identifiable existence persevered.

In 1982, these organizations realized a monumental success with the recognition and protection of existing Aboriginal and treaty rights in the Canadian Constitution. In particular, this was a triumph for the Metis Nation as they were explicitly recognized as one of the three distinct Aboriginal peoples within section 35 of the Constitution Act, 1982.

Following the 1982 constitutional amendment, a series of four first ministers' conferences were held to agree to additional changes needed to implement the new Aboriginal provisions of the Constitution. Prior to the first ministers' conferences, it became apparent that the Metis Nation needed to represent itself on a national level through its own voice. The pan-aboriginal structure of the NCC, now known as the Congress of Aboriginal Peoples, did not allow for the Metis Nation to effectively represent itself. The Metis Nation had continuing concerns that, when the Metis were grouped into pan-aboriginal processes with non-status Indians and other Aboriginal peoples, their distinct existence and Aboriginal rights were not addressed, recognized and protected. Therefore, in March 1983, the Metis Nation separated from the NCC to form the Métis National Council, our own Metis-specific national representative body.

Aligned with this national direction, the Metis people and their communities began to separate from the pan-aboriginal organizations and return to their own Metis-specific governance structures. These structures, the MNC and its governing members, now represent a contemporary manifestation of the Metis Nation's existence as an Aboriginal people within Canada. Through individual and collective action, these political representative structures continue the Metis Nation's struggle

devenir la Nation métisse de la Saskatchewan. Conjuguées à d'autres mouvements politiques, ces associations ont revitalisé la Nation métisse et ses collectivités.

Par ailleurs, une nouvelle conscience politique des réalités autochtones a commencé à poindre au Canada dans les années 50. Les conditions socioéconomiques déplorables des peuples autochtones devenaient un embarras national, et de plus en plus de personnes et de groupes autochtones recouraient au système judiciaire canadien. Comme dans les années 1800, où les Autochtones et les colons se confrontaient, les Métis étaient au premier plan de l'actualité nationale et faisaient pression pour que soient reconnus leurs droits et leurs besoins.

La Nation métisse s'est jointe aux Indiens non inscrits et aux autres peuples autochtones pour former des structures et des organisations politiques régionales et provinciales afin d'attirer l'attention sur les conditions socioéconomiques désastreuses des peuples autochtones canadiens vivant dans les réserves ou hors réserve. Ces nouvelles associations régionales et provinciales se sont ensuite réunies sous une même enseigne nationale, celle du Conseil national des Autochtones du Canada ou CNAC. Même au sein de ces organisations regroupant tous les groupes autochtones, l'existence de la Nation métisse demeurerait distincte.

En 1982, ces organisations ont connu l'immense succès de voir la Constitution canadienne reconnaître et protéger les droits autochtones ancestraux et issus de traités. Le triomphe est particulièrement marqué par la Nation métisse, que l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982 reconnaît explicitement comme l'un des trois peuples autochtones distincts.

Après la modification constitutionnelle de 1982, les premiers ministres ont tenu une série de quatre conférences afin de convenir des changements nécessaires pour appliquer les nouvelles dispositions de la Constitution sur les Autochtones. Avant les conférences des premiers ministres, il est apparu évident pour la Nation métisse qu'elle devait se représenter elle-même à l'échelle nationale pour faire entendre sa voix. En effet, la structure du CNAC, maintenant devenu le Congrès des peuples autochtones, ne permettait pas à la Nation métisse de se représenter efficacement. La Nation métisse sentait constamment que lorsque les Métis se trouvaient regroupés avec les Indiens non inscrits et les autres peuples autochtones dans des processus globaux, leur existence distincte et leurs droits autochtones n'étaient ni respectés, ni reconnus, ni protégés. Ainsi, en mars 1983, la Nation métisse s'est dissociée du CNAC pour former le Ralliement national des Métis, soit son propre organisme de représentation nationale.

Conformément à cette orientation nationale, les représentants et les collectivités métis ont peu à peu déserté les organisations regroupant toutes les catégories d'Autochtones pour revenir à leurs propres structures de gestion métisses. Ces structures, soit le RNM et son exécutif, représentent maintenant la manifestation contemporaine de l'existence de la Nation métisse comme peuple autochtone du Canada. Par des mesures personnelles et collectives, ces structures politiques représentatives poursuivent

for the implementation of our inherent right to self-government, while continuing to evolve as governance structures for the Metis Nation.

Finally, it is important to clarify some of the misconceptions and misunderstandings commonly held by parliamentarians, bureaucrats and the public at large.

It is a myth that the Metis are nothing more than individuals who claim they have mixed Aboriginal and non-aboriginal ancestry. In reality, the Metis are an identifiable and distinct nation of people that has existed and continues to exist within Western Canada. This existence has been recognized domestically and internationally throughout the Metis Nation's history.

It is a myth that the Metis have access to and are provided assistance from the Department of Indian Affairs and Northern Development. In reality, the Metis receive no benefit from and have no access to the billions of federal dollars expended through DIAND annually.

It is a myth that Metis do not have established governance structures with the capacity to implement self-government. All of the MNC governing members hold province-wide ballot box elections for their leadership. We maintain our registries for membership, deliver Metis-specific programs and services, and are financially and politically accountable to the Metis Nation.

It is a myth that Metis are included within Aboriginal initiatives announced by the federal government. While federal ministers often use the term "Aboriginal," they exclude the Metis from access to these initiatives due to a lack of understanding of the Metis Nation's unique needs and governance structures, or they use the federal government's position with respect to jurisdiction vis-à-vis the Metis to avoid addressing our needs and issues.

It is a myth that the Metis have established processes to address their outstanding claims within the Canadian federation. On the contrary, the substantive outstanding issues between the Metis Nation and the federal government are not being addressed. In many cases this has forced the Metis to seek justice through the judiciary. Current federal policy takes the position that the Government of Canada will not negotiate with the Metis, and refuses to recognize that Metis have existing constitutional rights that need to be reconciled within the Canadian federation.

I will now turn to the subject of Metis youth and their future within the Metis Nation.

I will not spend much time repeating the statistics that this committee has heard many times with respect to the urgent need for action in addressing the challenges facing the Aboriginal youth population. The business case for making a significant investment in Aboriginal youth simply makes sense. To explain the rationale for this investment, only the following facts need be highlighted:

les luttes de la Nation métisse pour que soit appliqué notre droit inhérent à l'autonomie gouvernementale, et veillent à la bonne gestion de la Nation métisse.

Pour terminer, j'estime important de clarifier des faits généralement mal compris par les parlementaires, les bureaucrates et le public en général.

C'est un mythe de dire que les Métis ne sont rien de plus que des gens se réclamant de leur descendance croisée d'Autochtones et de non-Autochtones. En réalité, les Métis forment une nation distincte et reconnaissable qui existe depuis longtemps dans l'Ouest du Canada. Son existence est reconnue au pays comme à l'étranger depuis le début de l'histoire de la Nation métisse.

C'est un mythe de dire que les Métis ont accès aux ressources du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien et qu'ils jouissent de son aide. En réalité, les Métis ne touchent aucun sou des milliards de dollars que le gouvernement fédéral dépense chaque année par l'intermédiaire du MAINC.

C'est un mythe de dire que les Métis n'ont aucune structure de gestion établie leur fournissant une capacité d'autonomie gouvernementale. Tous les membres de l'exécutif du RNM ont été élus par les Métis de leur province. Nous tenons des listes de nos membres, déployons des programmes et des services exclusifs aux Métis et sommes responsables financièrement et politiquement devant la Nation métisse.

C'est un mythe de dire que les Métis bénéficient des initiatives annoncées par le gouvernement fédéral pour venir en aide aux Autochtones. Bien que les ministres fédéraux les destinent apparemment aux «Autochtones», dans bien des cas, ils en excluent les Métis, dont ils comprennent mal les besoins et les structures de gestion uniques ou alors, ils ressassent la position du gouvernement fédéral voulant que les Métis ne relèvent pas de ses compétences pour éviter de répondre à nos besoins et de se pencher sur nos problèmes.

C'est un mythe de dire que les Métis se sont dotés de mécanismes pour régler leurs revendications dans le cadre de la fédération canadienne. Au contraire, les nombreux problèmes entre la Nation métisse et le gouvernement fédéral demeurent en suspens. Cette situation a contraint les Métis à recourir aux tribunaux à de nombreuses reprises. Selon la politique fédérale actuelle, le gouvernement du Canada a décidé de ne pas négocier avec les Métis et refuse de reconnaître les droits constitutionnels ancestraux qui leur reviennent dans la fédération canadienne.

Je vais maintenant passer au sujet des jeunes Métis et de leur avenir au sein de la Nation métisse.

Je ne vais pas passer trop de temps à répéter les statistiques que votre comité a entendues à de nombreuses reprises et qui illustrent le fait qu'il est urgent de prendre des mesures pour relever les défis auxquels est confrontée la jeunesse autochtone. Il est tout simplement sensé, d'après l'analyse de rentabilisation, d'investir de façon significative dans la jeunesse autochtone. Il suffit de souligner les faits ci-dessous pour expliquer la raison d'être d'un tel investissement:

First, the Aboriginal youth population is growing at a significant pace within Canada.

Second, Aboriginal youth face unique challenges and barriers that non-aboriginal youth are fortunate not to have to deal with to the same extent: suicide, family violence, poverty, poor health and so on.

Third, if many of these issues are left unaddressed, a large percentage of our Aboriginal nations' populations will not be able to break the cycle of social disease, poverty, economic dependence and frustration.

Finally, this up-and-coming Aboriginal population will continue to grow as a portion of Canada's overall population. If current socio-economic conditions prevail, this will mean a significant social and financial cost for our nation and all Canadians.

Therefore, the time for action is now. We need to view the efforts made over the next five to 10 years as an investment, rather than simply more government money spent on Aboriginal people. The future of our nations and our country requires this type of proactive intervention.

Metis youth are a distinct component within the Aboriginal youth demographic and face unique challenges that must be considered in developing any Aboriginal youth strategy, initiative or approach. For example, while many Metis youth face similar socio-economic realities and challenges to those of First Nations or Inuit youth, due to the current federal and provincial government positions, they are denied access to many programs and services available to other Aboriginal youth. This denial of assistance often creates additional barriers for Metis youth in achieving their full potential.

As well, the needs and priorities of Metis youth vary across the homeland. In 1998, the MNC, through the Metis National Youth Advisory Council, undertook a national consultation from Ontario westward on the Department of Canadian Heritage's Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre Initiative. This consultation's final report incorporated the input received from over 1,500 Metis youth, as well as feedback from 28 communities across Canada, the Prairies and British Columbia. I encourage the committee to review the final report, which is included in your packages, for greater insight into the consultation's finding.

Metis youth priorities vary depending on the geographic area in question. However, employment and training were clearly main priorities across the board. Many Metis youth indicated uncertainty about their future within the labour market. Access to post-secondary education was a constant concern throughout the community meetings. In addition, many Metis youth are not cognisant of the realities of the future labour market they will face.

Premièrement, la population des jeunes Autochtones croît à un rythme important au Canada.

Deuxièmement, les jeunes Autochtones sont confrontés à des défis et se heurtent à des obstacles que les jeunes non autochtones ont la chance de ne pas connaître de façon aussi marquée: le suicide, la violence familiale, la pauvreté, la mauvaise santé, et cetera.

Troisièmement, si beaucoup de ces questions sont laissées de côté, un pourcentage important de nos populations autochtones ne sera pas en mesure de briser le cycle de la maladie sociale, de la pauvreté, de la dépendance économique et de la frustration.

Enfin, cette population autochtone à l'avenir prometteur va continuer de croître et faire partie de la population générale du Canada. Si les conditions socio-économiques actuelles l'emportent, notre pays et tous les Canadiens devront en supporter le coût social et financier élevé.

Par conséquent, le moment est venu d'agir. Nous devons considérer les efforts fournis au cours des cinq à dix prochaines années comme un investissement, au lieu de les considérer comme simplement des fonds publics affectés aux peuples autochtones. L'avenir de nos nations et de notre pays exige ce genre d'intervention proactive.

Les jeunes Métis sont un élément distinct de la réalité démographique des jeunes Autochtones et sont confrontés à des défis uniques qu'il faut prendre en compte lorsqu'on élabore une stratégie, une initiative ou une approche pour les jeunes Autochtones. Par exemple, alors que beaucoup de jeunes Métis font face à des réalités et des défis socio-économiques similaires à ceux des jeunes des Premières nations ou des Inuits, en raison des positions actuellement prises par les gouvernements fédéral et provinciaux, ils n'ont pas accès à de nombreux programmes et services offerts à d'autres jeunes Autochtones. Ce refus d'aide crée souvent des barrières supplémentaires pour les jeunes Métis qui ne peuvent donc pas réaliser leur plein potentiel.

Par ailleurs, les besoins et priorités des jeunes Métis varient d'une région à l'autre. En 1998, le RNM, par l'entremise du Conseil consultatif national des jeunes Métis, a lancé une consultation nationale à partir de l'Ontario en direction de l'Ouest au sujet de l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones du ministère de Patrimoine canadien. Le rapport final de cette consultation renferme les observations de plus de 1 500 jeunes Métis, ainsi que la rétroaction de 28 collectivités au Canada, dans les Prairies et en Colombie-Britannique. J'encourage le comité à examiner le rapport final, qui se trouve dans la trousse de documentation, afin de mieux saisir les conclusions de cette consultation.

Les priorités des jeunes Métis varient en fonction de la zone géographique en question. Toutefois, l'emploi et la formation sont clairement les grandes priorités à l'échelle du pays. Beaucoup de jeunes Métis font état de leur incertitude à propos de l'avenir dans la population active. L'accès aux études post-secondaires est une préoccupation constante dont il a été fait état dans toutes les réunions communautaires. En outre, beaucoup de jeunes Métis ne connaissent pas les réalités du marché du travail qui sera le leur.

Finally, health and wellness, cultural awareness, social work and counselling, and anti-gang measures were high overall priorities.

Metis youth emphasize specific principles to guide the design and development of initiatives geared towards them. These include holistic approaches; recognizing social factors facing youth; promoting Metis role models; community involvement and support; and fostering healthy and successful mindsets. Part and parcel of this principle is the need to respect the Metis Nation's distinct identity, culture, heritage and current circumstances.

Participants also stressed the need for extensive flexibility in programming in order to meet the unique needs of Metis youth. A pivotal component to any initiative will be a well-thought-out and strategic information and communications plan. Youth need timely, relevant, youth-friendly information at the community level.

Metis youth supported Metis-specific programming, but they also wanted to ensure programs were operated through culturally respectful delivery mechanisms.

Metis youth identified that a strong sense of self-identity supports the self-confidence needed for future successes. The strong sense of self-identity comes from respecting the distinctiveness of the Metis rather than from a pan-Aboriginal approach. True partnerships are essential for the success of any initiative. Partnerships need to be forged between all stakeholders, including Metis youth, Metis governments, provincial and federal governments, Aboriginal organizations, as well as the private and public sectors. A clear accountability framework for grassroots Metis youth needs to be developed in any management model.

Although it may seem like a daunting task overall, beginning to address the challenges faced by the Metis youth is not an impossible mission. Within the Metis Nation over the past few years, successes have been realized through practical solutions being resourced and implemented. Through federal initiatives such as youth intervenor funding provided by Canadian Heritage, the youth funding component of the Aboriginal Human Resource Development Strategy at HRDC, and the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Initiative by Canadian Heritage, we are now witnessing measurable practical results being achieved in this area.

Some of these successes include increased Metis youth involvement in the Metis Nation, horizontal management of resources in order to better address the needs and priorities of Metis youth, and beneficial partnerships between the Metis Nation and other stakeholders to move forward on Metis youth initiatives. There is a need to continue to move forward and build on these successes. To do so, there must be a substantial increase in resources available for these initiatives, as well as a focused

Enfin, la santé et le bien-être, la sensibilisation aux cultures, le travail social et le counselling, ainsi que les mesures antigang sont des priorités généralement élevées.

Les jeunes Métis soulignent les principes particuliers liés à la conception et à l'élaboration d'initiatives axées sur eux. Il faut parler par exemple d'approche holistique, reconnaître les facteurs sociaux auxquels sont confrontés les jeunes, promouvoir les modèles de comportement pour les Métis, obtenir la participation et l'appui des collectivités et favoriser une mentalité saine et gagnante. Le respect de l'identité, de la culture, du patrimoine et de la situation actuelle de la Nation métisse est la condition sine qua non de ce principe.

Les participants ont également souligné la nécessité de prévoir de la souplesse dans les programmes afin de répondre aux besoins uniques des jeunes Métis. Un plan stratégique d'information et de communication bien conçu est un élément essentiel de toute initiative. Les jeunes ont besoin de renseignements opportuns, pertinents et conviviaux au niveau de la collectivité.

Les jeunes Métis appuient les programmes axés sur les Métis, mais souhaitent également que les modes de prestation de ces programmes soient respectueux de leur culture.

Les jeunes Métis précisent qu'un sentiment bien ancré de leur identité favorise la confiance en soi si nécessaire pour la réussite future. Un tel sentiment se manifeste si on respecte le caractère distinct des Métis au lieu d'adopter une approche autochtone globale. La réussite de toute initiative repose sur de véritables partenariats qui doivent être établis entre tous les intervenants, y compris les jeunes Métis, les gouvernements métis, les gouvernements provinciaux et fédéral, les organisations autochtones, ainsi que les secteurs privé et public. Dans tout modèle de gestion, il faut prévoir un cadre clair de responsabilité pour les jeunes Métis de la base.

Même si cela peut, en règle générale, sembler être une tâche décourageante, commencer à envisager des défis auxquels sont confrontés les jeunes Métis n'est pas une mission impossible. Au cours des quelques dernières années, des solutions pratiques mises en oeuvre grâce à l'apport de diverses ressources ont permis de réaliser certains succès au sein de la Nation métisse. Grâce à des initiatives fédérales comme le financement pour l'intervention auprès des jeunes fourni par Patrimoine canadien, volet du financement pour les jeunes de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones de DRHC, et l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones de Patrimoine canadien, nous observons maintenant des résultats pratiques mesurables dans ce domaine.

Parmi ces succès, citons la participation active des jeunes Métis dans la Nation métisse, la gestion horizontale des ressources qui permet de mieux répondre aux besoins et priorités des jeunes Métis et la création de partenariats avantageux entre la Nation métisse et d'autres intervenants, qui favorisent les initiatives pour les jeunes Métis. Il faut continuer de miser sur ces succès. Pour ce faire, il faut augmenter de façon substantielle les ressources disponibles pour ces initiatives et il faut également que le

commitment on the part of the federal government to continue to build on what is working within its partnerships with the Metis Nation.

Over a few short years, the Metis Nation has become witness to the active involvement of Metis youth in all facets of our nation from a community, a provincial and a national level. For example, the MNC's youth secretariat, the MNYAC, is now in its seventh year of existence. From initial funding received from the Department of Canadian Heritage, Secretary of State for Children and Youth, Metis youth from across the homeland were brought together to establish a permanent youth structure within the MNC. Since that inception, the youth movement within the MNC has grown stronger and stronger. I am pleased to state that the initiative has been beneficial to all involved.

Over the years, through additional project-based resources provided by various federal departments, and primarily through the resources received from the UMACY Initiative, the MNYAC has enhanced its capacity and role within the Metis Nation. The MNYAC, which is made up of two youth representatives from each of the governing members, now participates at all meetings of the MNC annual assemblies; has an ex-officio capacity at all meetings of the MNC Board of Governors; coordinates the MNC's national UMACY work plan; undertakes work in specific policy areas relating to youth; coordinates an annual Metis youth conference; oversees the national Metis role model program; and publishes a Metis youth newspaper, biannually.

Based on this success model, many of the MNC's governing members and Metis community governance structures now have youth involvement within their governance structures and institutions. An example of this is the Metis Nation Saskatchewan Youth Council, which has guaranteed delegates within the Metis Nation Saskatchewan Legislative Assembly and within the Metis Nation of Ontario, MNO. The president of the Metis Nation of Ontario Youth Council is elected within the MNO's province-wide ballot box election and sits on the MNO provincial council.

By virtue of having youth intricately incorporated into the Metis Nation's governance, youth involvement is ensured because the voice of youth is always heard. Particularly within the Metis Nation, this has assisted in ensuring that youth issues do not fall off the table; in having youth advice and input on issues of importance to them; in providing support, education and guidance to the Metis Nation's future leaders; and most importantly, in working together as a united nation with all segments of the Metis population.

Within the MNC's UMACY consultations, Metis youth stressed the need to address the whole person. Participants identified the desire for programs and services to reflect a holistic approach that supports not only the individuals' economic aspirations but their social and cultural ones as well. In order

gouvernement fédéral s'engage à miser sur ce qui fonctionne dans ces partenariats avec la Nation métisse.

Depuis peu d'années, la Nation métisse assiste à la participation active des jeunes Métis à tous les aspects de la nation aux paliers communautaire, provincial et national. Par exemple, le Secrétariat à la jeunesse du RNM, le CCNJM, existe maintenant depuis sept ans. Grâce à un financement initial du ministère de Patrimoine canadien, Secrétariat d'État — Enfance et Jeunesse, les jeunes Métis de tout le Canada se sont réunis pour créer une structure permanente des jeunes au sein du RNM. Depuis ces débuts, le mouvement des jeunes au sein du RNM n'a cessé de se renforcer. Je suis heureux de dire que cette initiative a été à l'avantage de toutes les parties.

Au fil des ans, grâce à des ressources supplémentaires axées sur les projets, fournies par divers ministères fédéraux, et essentiellement grâce aux ressources découlant de l'Initiative UMACY, le CCNJM a renforcé sa capacité et son rôle au sein de la Nation métisse. Le CCNJM, composé de deux représentants des jeunes de chacun des membres dirigeants, participe maintenant à toutes les réunions des assemblées générales annuelles du RNM; il est aussi membre d'office à toutes les réunions du conseil d'administration du RNM, coordonne le plan de travail UMACY national du RNM, travaille dans des secteurs politiques particuliers aux jeunes, coordonne une conférence annuelle des jeunes Métis, surveille le Programme national de modèle de comportement pour les jeunes Métis et publie deux fois par an un bulletin pour les jeunes Métis.

C'est en raison de ce succès qu'un grand nombre de dirigeants du RNM et de collectivités métisses acceptent maintenant la participation des jeunes dans leurs structures et institutions gouvernementales. Par exemple, le Conseil des jeunes de la Metis Nation Saskatchewan envoie des délégués à l'Assemblée législative de la Metis Nation Saskatchewan et à la Metis Nation of Ontario, la MNO. Le président du Conseil des jeunes de la Metis Nation of Ontario est élu aux élections provinciales et siège au sein du conseil provincial MNO.

Le fait d'englober les jeunes dans la fonction gouvernementale de la Nation métisse garantit la participation des jeunes, vu que leur voix est ainsi toujours entendue. Au sein de la Nation métisse en particulier, cela a permis de faire en sorte que les questions liées à la jeunesse ne soient pas rejetées, d'entendre les conseils et les avis des jeunes sur les questions qui leur importent, d'apporter un appui, une éducation et des conseils aux futurs leaders de la Nation métisse et, plus important, de travailler ensemble comme une nation unie représentée par tous les segments de la population métisse.

Dans le cadre des consultations UMACY du RNM, les jeunes Métis ont souligné la nécessité de se pencher sur la personne dans son entier. Les participants ont exprimé le souhait d'avoir des programmes et des services qui reflètent une approche holistique appuyant non seulement les aspirations économiques de

to achieve this, there is a need for extensive encouragement, a continuum of support services and interventions on many fronts.

The Metis Nation and Metis service delivery organizations need the capacity to deliver a wide range of programming to meet the historic needs of Metis youth. Quite often, one organization does not have the mandate or resources to undertake such an approach. It is usually the young person who suffers because of the inefficient and splintered delivery structures that exist within the Aboriginal community. In many frustrating situations, youth confront a lack of resources, being shuffled from one office to another, and the requirement to jump through hoops to comply with program guidelines.

It is quite often a reality within the Aboriginal community that a host of organizations compete for very limited resources. This makes the ability of one organization to provide holistic programming nearly impossible. However, some current federal initiatives highlight the beneficial results that can be achieved when horizontal management is employed by ministries when rolling out new programs. For example, the UMAC initiative designated 10 per cent of all resources to the MNC and its governing members. Therefore, rather than set up separate delivery infrastructures, the Metis Nation built on its established delivery infrastructures.

UMAYC resources were used to compliment and build on existing programs and initiatives while still adhering to UMAC specific program guidelines. One example is the governing members' labour market program delivery infrastructures. Through Human Resources Development Canada, over \$43 million is allocated annually to these structures for the delivery of labour market programming to Metis people. Building upon existing infrastructure resources is more effective and efficient rather than having separate administrations that promote discord between organizations.

The horizontal management of resources exist in the Manitoba-Metis Federation. The MMF combines the resources received through UMAC and the youth component of the Aboriginal Human Resources Development Strategy, AHRDS, to establish a youth department. The MMF youth department provides funding to MMF regions to enable them to implement youth-driven projects within their respective regions. Projects focus on personal development of the mental, physical, spiritual and well-being of young people; on employment projects that enable Metis youth to enhance their capacity for labour market skills and/or obtain job experience; on education projects that reinforce positive attitudes towards learning and education, and that enable them to acquire traditional, practical, or academic knowledge; on community development projects that involve youth in community service activities; and on projects that promote and instil pride in Metis culture and heritage among Metis youth.

l'individu, mais aussi ses aspirations sociales et culturelles. Pour y parvenir, des encouragements nombreux, des services de soutien constants et des interventions sur plusieurs fronts s'imposent.

La Nation métisse et les organisations de prestation de services métis doivent être en mesure d'offrir toute une gamme de programmes pour répondre aux besoins traditionnels des jeunes Métis. Très souvent, une organisation n'a pas le mandat ni les ressources voulues pour adopter une telle approche. C'est en général le jeune qui en souffre, à cause des structures de prestation inefficaces et fragmentées qui existent au sein de la collectivité autochtone. Dans de nombreuses situations frustrantes, les jeunes font face à un manque de ressources, sont renvoyés d'un bureau à l'autre et doivent répondre à certains critères pour respecter les lignes directrices des programmes.

Il arrive très souvent au sein de la collectivité autochtone qu'une foule d'organisations se disputent des ressources limitées, si bien qu'une organisation donnée ne peut pratiquement pas offrir de programmes holistiques. Toutefois, certaines initiatives fédérales actuelles illustrent les résultats positifs que l'on peut obtenir lorsque les ministères s'appuient sur la gestion horizontale pour introduire de nouveaux programmes. Par exemple, l'initiative UMAC affecte 10 p. 100 de toutes les ressources au RMN et à ses dirigeants. Par conséquent, au lieu de créer des infrastructures de prestation distinctes, la Nation métisse mise sur ses infrastructures à elle.

Les ressources UMAC ont servi à compléter les initiatives et les programmes existants tout en continuant de respecter les lignes directrices du programme UMAC. À titre d'exemple, citons les infrastructures de prestation du programme du marché du travail des dirigeants. Par l'entremise de Développement des ressources humaines Canada, plus de 43 millions de dollars sont affectés chaque année à ces structures de prestation de programmes du marché du travail pour les Métis. Miser sur les ressources d'infrastructure existantes est plus efficace et efficient que d'avoir des administrations distinctes qui favorisent la discorde entre diverses organisations.

La gestion horizontale des ressources existe au sein de la Fédération métisse du Manitoba (FMM). La FMM a combiné les ressources qu'elle reçoit par le truchement de l'initiative UMAC et celles du volet jeunesse de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones — la SDRHA — pour créer un ministère à la jeunesse. Ce ministère affecte des fonds aux régions FMM afin de leur permettre de mettre en oeuvre des projets dirigés par des jeunes au sein de chaque région. Les projets mettent l'accent sur le développement personnel du bien-être mental, physique et spirituel des jeunes; sur des projets d'emploi qui permettent aux jeunes Métis d'améliorer leurs possibilités pour le marché du travail et d'acquérir une expérience professionnelle; sur des projets d'éducation qui renforcent des attitudes positives à l'égard de l'apprentissage et des études et qui leur permettent d'acquérir des connaissances traditionnelles, pratiques ou scolaires; sur des projets de développement communautaire qui appellent la participation des jeunes dans des activités de service communautaire; et sur des projets qui favorisent et inspirent la fierté de la culture et du patrimoine métis parmi les jeunes Métis.

The MMF youth department has a core staff consisting of a director and administrative assistants. Youth programs are delivered through MMF regional offices. Two youth workers have been hired in each region: one to work with youth at risk, and one to develop a youth centre network at the local and regional levels. The MMF home office is responsible for financial and personal administration, and it monitors compliance with the funding agreements. This model streamlines programming for the benefit of Metis youth and also saves resources by avoiding duplication of services and administrations.

Similar to the MMF model, other horizontal management initiatives are undertaken throughout the Metis Nation for the benefit of Metis youth programming. These models have assisted the Metis Nation in providing better support for Metis youth, as well as enhancing the Metis Nation's capacity and ability to deliver programs and services. The MNC continues to advocate other federal ministries employing a similar approach with the Metis Nation in the areas of health, justice and corrections, economic development, et cetera.

As I indicated above, all too often Aboriginal organizations are put in positions of competing for limited resources from governmental initiatives. This usually leads to divisive politics and bickering within the communities. When a Metis-specific approach is used as outlined above, these kinds of situations may be avoided.

The Metis Nation, through its democratically elected leadership, is able design how delivery will be undertaken to Metis clients. This political body does not involve itself in the actual delivery and operation of programs and services, but has the ability to make strategic decisions in the best interests of the Metis Nation. This respects the Metis Nation's governance structures and allows for positive partnerships to be developed with other stakeholders.

Thus, a governing member is in a position to leverage or combine a Metis-specific component of a federal initiative with other programming or initiatives. This ability provides for new partnerships being developed with provincial governments, First Nations, Aboriginal service delivery organizations and the private sector. These partnerships allow various stakeholders to work effectively together rather than working against each other.

In particular, in the area of youth, partnerships have been built through the MNC's involvement in the UMAC Initiative. For example, due to the enhanced youth capacity within the Metis Nation from the UMAC Initiative, it is able to effectively work with the federal-provincial-territorial-Aboriginal processes on youth issues as well as partner with other stakeholders in the area.

Le ministère de la jeunesse de la FMM est doté d'un personnel composé d'un directeur et d'adjoints administratifs. Les programmes pour la jeunesse sont offerts par l'entremise de bureaux régionaux de la FMM. Deux jeunes employés sont embauchés dans chaque région: l'un s'occupe des jeunes à risque et l'autre met sur pied un réseau pour les jeunes au niveau local et régional. Le siège de la FMM est chargé de l'administration financière et du personnel et il surveille le respect des accords de financement. Ce modèle rationalise les programmes offerts aux jeunes Métis et permet aussi d'économiser des ressources en évitant le double emploi des services et de l'administration.

À l'instar du modèle FMM, d'autres initiatives de gestion horizontale sont lancées à l'intérieur de la Nation métisse pour les programmes axés sur les jeunes Métis. Ces modèles ont permis à la Nation métisse d'apporter un meilleur appui aux jeunes Métis, tout en améliorant la capacité et l'aptitude la Nation métisse à offrir des programmes et des services. Le RNM continue de recommander à d'autres ministères fédéraux une approche similaire pour la Nation métisse dans les domaines de la santé, de la justice et du système correctionnel, du développement économique, et cetera.

Comme je l'ai indiqué plus haut, les organisations autochtones sont trop souvent placées dans une situation qui les pousse à se disputer les ressources limitées des initiatives gouvernementales. Cela conduit habituellement à la division et à la bisbille au sein des collectivités. Lorsqu'une approche particulière aux Métis est adoptée, comme celle décrite ci-dessus, il est possible d'éviter ces genres de situations.

La Nation métisse, par l'entremise de ses leaders démocratiquement élus, est en mesure de concevoir la prestation des programmes à l'intention de ses clients. Cet organe politique ne participe pas lui-même à la prestation et au fonctionnement des programmes et services, mais a la capacité de prendre des décisions stratégiques qui servent les meilleurs intérêts de la Nation métisse. Cela permet de respecter les structures gouvernementales de la Nation métisse, ainsi que de créer des partenariats fructueux avec d'autres intervenants.

Ainsi, un membre dirigeant est en mesure d'aller chercher un élément d'une initiative fédérale applicable aux Métis ou de le combiner à d'autres programmes ou initiatives. Cette capacité permet la création de nouveaux partenariats avec les gouvernements provinciaux, les Premières nations, les organismes autochtones de prestation de services. Ces partenariats permettent aux diverses parties de travailler efficacement ensemble plutôt que de s'entre-déchirer.

Dans le domaine de la jeunesse en particulier, des partenariats ont été créés grâce à la participation du RNM à l'Initiative UMAC. Par exemple, grâce à l'amélioration de la capacité des jeunes, suscitée par l'Initiative UMAC, la Nation métisse est en mesure de travailler efficacement dans le cadre des processus fédéraux-provinciaux-territoriaux-autochtones sur les questions des jeunes, ainsi qu'à être partenaire avec d'autres intervenants dans ce domaine.

In 1999, the MNC acted as the co-chair of the FPTA working group on the development of the National Aboriginal Youth Strategy and continues to play a central role in the implementation of this strategy.

In conclusion, I hope my presentation has given you a better understanding of the Metis Nation and our governance structures and institutions, as well as the unique challenges facing our nation and young people. I would emphasize that there is a need to increase the investment of resources to address the urgent challenges facing all Aboriginal youth within Canada. The current resources available to the Metis Nation to adequately address these priority areas are inadequate and just begin to provide some solutions to a significant problem.

Within my presentation I have highlighted some of the benefits that have been achieved through the federal government's current investment in this area. The MNC is extremely proud of the increased youth involvement within the Metis Nation, the successes achieved through horizontal management of youth resources, and the partnerships that are built with other stakeholders when the Metis Nation has the ability to strategically invest resources. There is a need to build upon what is working to address the future challenges of our young people.

I thank you very much for this opportunity to share some of the ideas and suggestions of the Metis Nation in an area that is very important for our young people.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Morin. Your presentation was very interesting and insightful, and is very much appreciated.

Ms Jennifer Brown, Chair, Metis National Youth Advisory Council, Metis National Council: I am from Saskatchewan and nationally I represent youth as the chair of the Metis National Youth Advisory Council. As Mr. Morin mentioned, we are a body of 10 individuals, two from each of the governing member organizations. We have an elected executive consisting of three.

Mr. Morin referred to some of the initiatives we undertake. These initiatives allow our youth greater exposure to our own government and to the federal government through our national youth conferences. These provide safe fora for youth to come together and explore our limited initiatives and opportunities. This is something we need to build upon.

Our new director of youth initiatives, Pauline Huppé, has been a great resource to us. We are here to answer any questions you may have regarding the youth initiatives and our role within the Métis National Council.

En 1999, le RNM a coprésidé le groupe de travail FPTA sur le développement de la Stratégie nationale pour les jeunes Autochtones et il continue de jouer un rôle essentiel dans la mise en oeuvre de cette stratégie.

Pour conclure, j'espère que mon exposé vous aura donné une meilleure compréhension de la Nation métisse ainsi que de ses structures et institutions gouvernementales, sans compter les défis uniques auxquels sont confrontés notre nation et nos jeunes. Je soulignerais qu'il faut augmenter l'investissement des ressources pour relever les défis urgents auxquels sont confrontés tous les jeunes Autochtones au Canada. Les ressources actuelles mises à la disposition de la Nation métisse pour régler ces questions prioritaires sont insuffisantes et commencent à peine à apporter des solutions à un problème d'envergure.

Dans le cadre de mon exposé, j'ai souligné certains des avantages qui se sont concrétisés grâce à l'investissement actuel du gouvernement fédéral dans ce domaine. Le RNM est extrêmement fier de la participation accrue des jeunes au sein de la Nation métisse, des succès réalisés grâce à la gestion horizontale des ressources pour les jeunes et des partenariats créés avec d'autres intervenants, lorsque la Nation métisse est en mesure d'investir les ressources de manière stratégique. Il faut miser sur ce qui fonctionne pour relever les futurs défis auxquels seront confrontés nos jeunes.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous faire-part de certaines des idées et suggestions de la Nation métisse dans un domaine qui est très important pour nos jeunes.

La présidente: Merci beaucoup, monsieur Morin. Votre exposé, très intéressant, nous donne un aperçu de la situation, ce dont nous vous remercions.

Mme Jennifer Brown, présidente, Conseil consultatif national des jeunes Métis, Ralliement national des Métis: Je suis originaire de la Saskatchewan et je représente les jeunes à l'échelle nationale à titre de présidente du Conseil consultatif national des jeunes Métis. Comme l'a indiqué M. Morin, nous sommes un organisme composé de 10 personnes, chacune des organisations dirigeantes étant représentée par deux membres. Notre exécutif est élu et se compose de trois personnes.

M. Morin a parlé de certaines de nos initiatives, qui permettent à nos jeunes de se faire mieux connaître de notre propre gouvernement et du gouvernement fédéral, grâce à nos conférences nationales pour la jeunesse qui servent de tribunes à nos jeunes, lesquels peuvent ainsi explorer nos initiatives et nos opportunités limitées. C'est un élément sur lequel nous devons miser.

Notre nouvelle directrice des initiatives pour la jeunesse, Pauline Huppé, joue un rôle considérable. Nous sommes prêts à répondre à toutes les questions que vous souhaiteriez poser au sujet des initiatives pour la jeunesse et de notre rôle au sein du Ralliement national des Métis.

Senator Cochrane: Thank you. You have given us some insight into the Metis Nation in general.

Ms Brown, when you attend national conferences, do you attend as a Metis or as part of the Aboriginal group?

Ms Brown: Are you referring to our national youth conferences or UMACY youth conferences?

Senator Cochrane: I am asking about the national conferences.

Ms Brown: We attend as Metis youth specifically, because the conferences are geared toward our youth, but we do not exclude other Aboriginal groups. We like them to come and see what we are doing, because we are the only national organization that has youth conferences. We have invited ITK and the National Association of Friendship Centres to participate because we are working toward developing a better relationship with them.

Our youth attend to learn more about our culture. This year, from April 26 to 28, in Vancouver, we will hold our fifth national Metis youth conference with a focus on the environment. However, we also have a large component of cultural and heritage activities to provide an opportunity for exploration. Youth growing up in urban centres are not exposed to the Red River dance. Square dancing and jigging is just not done in urban centres. We provide that for them.

When we attend the UMACY national conferences with other partners, we are there to represent the Metis view, and that is always at the forefront of our mind because we have limited resources compared to the other organizations.

Senator Cochrane: Do Metis youth from all three provinces attend?

Ms Brown: They attend from five provinces. This year, we are sponsoring five youth from each province. The Metis Nation of Ontario is bringing in an extra five, I believe, and the Metis Nation of Alberta is bringing in an extra 20. We are waiving the registration fee in Vancouver in order that the grassroots youth can attend at no cost to them. It is an open forum. We are anticipating the attendance of between 80 and 120 people. It should be very exciting.

Senator Cochrane: Do you know how many youth there are in the Metis Nation?

Mr. Morin: It is very difficult for the Metis Nation to access Metis-specific data. One of the reasons for that, as I mentioned in our presentation, is that there is no Metis Nation registry. There is no count done of how many Metis people there are in Canada, where they are, and so on. As a result, we cannot get the necessary demographic data to do proper planning for programming and so on.

Le sénateur Cochrane: Merci, vous nous avez donné un aperçu de la Nation métisse en général.

Madame Brown, lorsque vous participez à des conférences nationales, le faites-vous en tant que Métisse ou en tant que membre d'un groupe autochtone?

Mme Brown: Voulez-vous parler de nos conférences nationales pour la jeunesse ou des conférences UMACY?

Le sénateur Cochrane: Je veux parler des conférences nationales.

Mme Brown: Nous représentons les jeunes Métis en particulier, car les conférences sont axées sur nos jeunes, mais nous n'excluons pas d'autres groupes autochtones. Nous apprécions qu'ils viennent voir ce que nous faisons, car nous sommes la seule organisation nationale qui organise des conférences pour la jeunesse. Nous avons invité l'ITK ainsi que l'Association nationale des centres d'amitié à participer, car nous nous efforçons d'établir de meilleures relations avec ces organismes.

Nos jeunes participent pour connaître davantage notre culture. Cette année, notre cinquième conférence nationale pour la jeunesse métisse a lieu à Vancouver, du 26 au 28 avril, et elle traitera essentiellement de l'environnement. Toutefois, nous avons un volet important d'activités culturelles et patrimoniales qui donnent l'occasion d'explorer nos traditions; en effet, les jeunes qui grandissent dans les centres urbains ne connaissent pas les danses de la rivière Rouge et autres danses populaires et c'est ce que nous leur proposons dans le cadre de ces conférences.

Nous participons en présence d'autres partenaires à des conférences nationales de l'UMACY en tant que porte-parole des Métis, ce que nous n'oublions jamais parce que nous disposons, par rapport aux autres organismes, de ressources limitées.

Le sénateur Cochrane: Est-ce que de jeunes Métis des trois provinces y assistent?

Mme Brown: De cinq provinces, en fait. Cette année, nous parrainons la participation de cinq jeunes de chaque province. Cette année, la Metis Nation of Ontario y fait participer cinq jeunes de plus, je crois, et la délégation de la Metis Nation of Alberta comptera 20 personnes de plus. Nous avons décidé de ne pas exiger de frais d'inscription à Vancouver pour que les jeunes de la base puissent assister à la conférence sans frais. Il s'agit d'une tribune ouverte. Nous nous attendons à y accueillir entre 80 et 120 personnes. La conférence devrait être très intéressante.

Le sénateur Cochrane: Avez-vous une idée du nombre de jeunes que compte la Nation métisse?

M. Morin: Il est très difficile pour la Nation métisse d'avoir accès à des données propres à ses membres, du fait entre autres, comme je l'ai mentionné dans notre exposé, qu'il n'existe pas de registre de la Nation métisse. On ne recense pas au Canada les Métis, le lieu où ils se trouvent et ainsi de suite. Par conséquent, il est impossible d'obtenir les données démographiques voulues pour bien planifier les programmes et tout le reste.

There are statistics on Aboriginal people in general. They say that about 55 per cent of the Aboriginal youth population in Canada is 26 years old or younger, and I think that our statistics would be roughly the same.

Senator Cochrane: I am pleased happy to see that you have the National Metis Youth Role Model Program. I think that is crucial. All too often there is a tendency to focus on the negative rather than the positive.

Would you give us a couple of examples of Metis youth success stories and their impact on their communities?

Ms Brown: I will make specific reference to our youth recipients from last year. Dr. Gilles Pinette, from Winnipeg, Manitoba, runs his own practice. He also does a lot of volunteer work and has produced two books on Metis health issues. Jill LaPlante, from Brandon, Manitoba, is visually impaired, but that does not stop her from volunteering in her community. Krystle Pederson, from the Metis Nation of Saskatchewan, excelled in the area of educational achievement through voice and piano. She sang at the National Aboriginal Day celebrations here in Ottawa and has had great exposure throughout the country.

We have a selection process for recognizing Metis youth. We do not say that the recipients we choose are the best. We recognize certain people, but we do not leave out the other nominees. They also receive recognition for their contributions.

Part of the role model program is the keeping of a Metis youth database of all the success stories. In my province, the recipient this year is Jason Mercredi from La Ronge. La Ronge is a small community in northern Saskatchewan where there are limited opportunities. The educational system in the North is not up to par, in my opinion. Yet, Jason managed to overcome all the obstacles faced in Northern Saskatchewan where there is a high rate of drug and alcohol abuse. Jason is an extraordinary individual.

Another Metis youth role model, who was not a recipient, is Jason Madden, who is present here today. Jason is an extraordinary individual. He recently graduated from law school and has passed the bar. He is a dynamic person and a past chair of the Metis National Youth Advisory Council. Many youth from across the homeland look up to him because he is an inspiration due to all that he has accomplished.

The Metis youth do not often have the opportunity to say, "These are our people and this is what they have contributed to society." That is what we want to do.

We hold these award ceremonies in conjunction with our national youth conference so that all of the youth get the opportunity to interact and meet with the recipients. Kim Mueller, who is a past recipient, went on to receive her facilitation in the medicine wheel to promote holistic training. She will be doing presentation at our conference at the end of the month.

Bien sûr, il existe des données statistiques sur les Autochtones en général. D'après cette statistique, 55 p. 100 environ des jeunes Autochtones du Canada ont 26 ans ou moins. Je crois que les données sur les Métis seraient plus ou moins analogues.

Le sénateur Cochrane: Je me réjouis de constater que vous avez le Programme national de modèle de comportement pour les jeunes Métis. Il est selon moi crucial. Bien trop souvent, on a tendance à se concentrer sur le négatif plutôt que sur le positif.

Pourriez-vous nous donner quelques exemples de jeunes Métis qui ont réussi et de l'impact que cela a eu sur leurs collectivités?

Mme Brown: Je vais citer le cas de nos jeunes lauréats de l'an dernier. Dr Gilles Pinette, de Winnipeg, au Manitoba, a son propre cabinet privé. Il fait aussi beaucoup de bénévolat et a produit deux ouvrages sur des questions relatives à la santé des Métis. Jill LaPlante, de Brandon, au Manitoba, a une déficience visuelle, mais cela ne l'empêche pas de faire du bénévolat dans sa localité. Krystle Pederson, de la Metis Nation of Saskatchewan, s'est distinguée sur le plan du rendement scolaire par l'excellence de sa voix et de son piano. Elle a chanté aux célébrations de la Journée nationale des Autochtones qui ont eu lieu ici à Ottawa et s'est fait connaître un peu partout au pays.

Nous avons en place un processus de sélection pour repérer les jeunes Métis prometteurs. Cela ne signifie pas que nous choisissons les meilleurs candidats. Nous reconnaissons la valeur de certains, mais nous n'oublions pas les autres. Eux aussi reçoivent une marque de reconnaissance pour leurs contributions.

Un volet du programme de modèle de comportement consiste à tenir une base de données sur toutes les réussites de jeunes Métis. Dans ma province, le lauréat de cette année est Jason Mercredi, de La Ronge. Cette petite localité du nord de la Saskatchewan n'offre pas beaucoup de possibilités. Le système d'éducation dans le Nord n'est pas à la hauteur, selon moi. Pourtant, Jason a réussi à surmonter tous les obstacles auxquels font face les jeunes de cette région, où le taux d'alcoolisme et de toxicomanie est très élevé. Jason est un être tout à fait exceptionnel.

Un autre modèle de comportement pour les jeunes Métis qui n'a pas été lauréat est Jason Madden, qui se trouve dans la salle aujourd'hui. Jason est lui aussi un être extraordinaire. Fraîchement diplômé de l'école de droit, il vient d'être admis au barreau. Dynamique, il a déjà présidé le Conseil consultatif national des jeunes Métis. Beaucoup de jeunes de chez nous l'admirent. Il est une source d'inspiration en raison de tout ce qu'il a accompli.

Les jeunes Métis n'ont pas souvent l'occasion de dire: «Ce sont des nôtres et voici ce qu'ils ont contribué à la société. C'est ce que nous voulons faire.

Nous tenons ces cérémonies de remise de prix en même temps que notre conférence nationale sur les jeunes pour que tous les jeunes puissent interagir et rencontrer les lauréats. Kim Mueller, ancienne lauréate, a poursuivi ses efforts et est devenue facilitatrice dans la roue de la médecine en vue de promouvoir la formation holistique. Elle fera un exposé lors de notre conférence prévue pour la fin du mois.

You are more than welcome to attend.

Senator Cochrane: This is so positive that I hope that you all go out to the various Aboriginal groups and tell your stories. Have you done that?

Ms Pauline Huppie, Director, Youth Initiatives, Metis National Youth Advisory Council, Metis National Council: An individual at ITK has approached me to learn more about the structure of our national youth role model program because they would like to use it to start their own Inuit role model program.

I want to mention something unique about our role model program. We had recipients in the year 2001 and there will be new recipients this year. Although these young people are about 20 years old now, their work in the program will carry on until he or she is no longer a youth. Each recipient does not have a one-year reign, so that he or she could be involved in the program for 10 years. We like to continue to utilize our role models and build on the base that they create.

Senator Cochrane: As a result of all that you are doing, have you found a decrease in alcohol abuse or drug abuse?

Ms Huppie: We are in second year of the program. It is a little premature at this point to draw conclusions. We are still in the developmental stages of critiquing all the crinkles of the program. We are learning as we go.

Although we have not done much promotion we have frequent calls from people requesting role models to attend functions or workshops. It is very exciting that people are hearing about our program without us having to promote it. It's the "moccasin telegraph" means of communication.

Senator Cochrane: Those fine young people would make good role models not only for the Metis but also for other young people in Canada. I am impressed.

Senator Pearson: Ms Brown, I am interested in the educational system. Obviously, education is a major issue for young people. As I understand it, you do not usually have a separate education system. You deal with the educational system of wherever you live. Have you been able to discover any way in which you could have influence on the particular schools in which you are studying?

You are presumably a little older than high school students. One of the major challenges is the time that people spend at school and how to influence the school board or the school structure, so that it is more culturally aware of its population. Could you elaborate a bit on your experience at school and how you managed to become such a positive role model yourself?

Si vous souhaitez y assister, nous vous y accueillerons avec plaisir.

Le sénateur Cochrane: Tout cela est si encourageant que j'espère que vous allez tous répandre la bonne nouvelle auprès des divers groupes autochtones. L'avez-vous fait?

Mme Pauline Huppie, directrice, Initiatives des jeunes, Conseil consultatif national des jeunes Métis, Ralliement national des Métis: Quelqu'un de chez ITK a communiqué avec moi pour en savoir davantage au sujet de la structure de notre Programme national de modèle de comportement pour les jeunes parce que cet organisme aimerait s'en inspirer pour offrir son propre programme à l'intention des jeunes Inuits.

Je tiens à souligner une caractéristique unique à notre programme de modèle de comportement. Il y avait des lauréats en l'an 2001 et il y en a de nouveau cette année. Bien que ces jeunes aient 20 ans environ actuellement, leur travail dans le cadre du programme se poursuivra longtemps après que leur jeunesse aura pris fin. Le lauréat n'est pas limité à un règne d'un an. Il peut donc participer au programme pendant dix ans. Nous aimons continuer à utiliser nos modèles de comportement et nous en servir comme base pour passer à autre chose.

Le sénateur Cochrane: Grâce à tout ce que vous faites, avez-vous constaté une diminution de la consommation excessive d'alcool ou de drogues?

Mme Huppie: Notre programme en est à sa deuxième année. Il est un peu trop tôt pour en venir à des conclusions. Nous commençons tout juste à faire la critique périodique de tous les ratés du programme. Nous apprenons sur le tas.

Bien que nous n'ayons pas fait d'effort de promotion particulier, nous recevons souvent des appels de personnes qui aimeraient que des modèles de comportement soient présents à des événements ou à des ateliers. Il est très excitant de voir qu'on parle de notre programme sans que nous ayons à en faire la publicité. C'est en quelque sorte notre «téléphone autochtone».

Le sénateur Cochrane: Ces jeunes gens feraient d'excellents modèles de comportement non seulement pour les Métis, mais aussi pour les autres jeunes du Canada. Je suis impressionnée.

Le sénateur Pearson: Madame Brown, le système d'éducation m'intéresse. Naturellement, l'éducation est un enjeu primordial pour les jeunes. Si j'ai bien compris, vous n'avez habituellement pas de système d'éducation distinct. Vous composez avec le système d'éducation en place là où vous habitez. Avez-vous réussi à trouver des moyens d'exercer une influence dans les établissements particuliers où vous faisiez vos études?

Vous êtes probablement un peu plus âgée que les étudiants de collège. Un des grands défis est la durée de fréquentation des établissements et la façon d'influencer le conseil scolaire ou la structure scolaire pour mieux le ou la conscientiser, sur le plan culturel, à sa clientèle. Pourriez-vous nous en dire plus au sujet de votre expérience à l'école et de la façon dont vous avez réussi à devenir vous-même un pareil modèle positif de comportement?

Ms Brown: I went to a Catholic private school with only seven Aboriginal students. There were only two Metis, my sister and myself. That is odd, considering that there is a high Metis population in the community of Prince Albert, but most of them went to public school.

We are trying to make a change to the educational institutions. Speaking specifically for my province, part of the mandate for the provincial youth council is to get involved in the school districts. I sit on the Prince Albert school district board and Chris Brown represents the Saskatchewan Metis youth on the school district boards. Those give us the opportunity to voice our concerns where we feel that there needs to be a change to the curriculum.

The social studies program for Grades 7 to 9 teach that Louis Riel was a traitor and that his actions were not justified. They teach that he was a detrimental individual to Canadian society. That is not true. Some of our effort was aimed at having that removed from the school curriculum. We wanted it to not be taught to our Metis children. They did respect our view, and that textbook is no longer used.

There is an after school program in LaRonge, Saskatchewan that is run under the UMAC Initiative. Teachers work with the school and provide tutoring to students who need it after school.

We also have the Gabriel Dumont Institute in Saskatchewan. Saskatchewan also has the Dumont Technical Institute as well as the Louis Riel Institute.

The MNS caused the University of Saskatchewan to implement a program that teaches the Red River jig, the Michif language and historical facts and figures of the Metis people for university credits. It is run through the Gabriel Dumont Institute. It gives those students greater pride in who they are.

SUNTEP, the Saskatchewan Urban Natives Teacher Education Program, has a high population of Metis students attending school to receive their teaching degrees. They are being hired into the school systems more and more regularly. Having Metis teachers teach Metis children brings a greater awareness of our issues and the problems. A high percentage of the teachers in Saskatchewan are under the age of 29 years and are Aboriginal.

There are many better opportunities now as opposed to when I, and those before me, went to school.

Senator Pearson: That is encouraging news. It provides other role models to share with other groups.

Mme Brown: J'ai fréquenté une école privée catholique qui ne comptait que sept étudiants autochtones. Il n'y avait que deux Métisses, ma sœur et moi-même. C'est étrange, quand on pense à la forte population métisse de Prince Albert, mais la plupart d'entre eux allaient à l'école publique.

Nous essayons d'apporter des changements au système d'éducation. Si je prends l'exemple précis de ma province, une partie du mandat du conseil provincial des jeunes est d'assumer un rôle au sein des conseils scolaires. Je fais moi-même partie du conseil scolaire de Prince Albert, et Chris Brown représente les jeunes Métis de la Saskatchewan au sein des conseils de district scolaire. Nous pouvons ainsi faire valoir nos préoccupations quand nous estimons qu'un changement s'impose au programme d'études.

Ainsi, dans le programme d'études sociales de la septième à la neuvième année, on enseigne que Louis Riel était un traître et qu'il n'était pas justifié dans ce qu'il a fait. On apprend à ces étudiants qu'il était un individu dangereux pour la société canadienne. Ce n'est pas vrai. Nous avons cherché à faire retirer cela du programme de l'école. Nous ne voulions pas que ce soit ce qu'apprennent nos enfants métis. Ils ont tenu compte de notre point de vue, et ce manuel n'est plus utilisé.

Il existe à LaRonge, en Saskatchewan, un programme parascolaire offert en vertu d'une initiative de l'UMAYC. Les enseignants travaillent de concert avec l'établissement à fournir aux étudiants qui en ont besoin du tutorat après les heures de classe.

En Saskatchewan, il y a aussi le Gabriel Dumont Institute, le Dumont Technical Institute, ainsi que le Louis Riel Institute.

Grâce à la MNS, l'Université de la Saskatchewan a mis en place un programme d'enseignement de la gigue de la Rivière Rouge, de la langue michif, ainsi que des faits et des figures historiques de la nation métisse, qui donne droit à des crédits universitaires. Ce programme, offert par l'entremise du Gabriel Dumont Institute, permet aux étudiants de tirer une plus grande fierté de leurs origines.

Le programme de formation d'enseignants autochtones en milieu urbain compte un grand nombre de Métis. Les diplômés de ce programme sont de plus en plus embauchés par les systèmes scolaires. Les enfants métis qui ont des enseignants métis sont mieux sensibilisés aux questions et aux problèmes reliés à notre nation. Un grand pourcentage des enseignants en Saskatchewan est âgé de moins de 29 ans et est autochtone.

Il existe beaucoup plus de débouchés intéressants que dans mon temps.

Le sénateur Pearson: Ce sont des nouvelles encourageantes. D'autres groupes peuvent donc bénéficier de ces modèles de comportement.

Senator Hubley: Your presentation has been a real learning experience.

Ms Brown, I hope that you do not mind if we direct many questions to you this morning. We are very interested in young people, and certainly Aboriginal young people. We feel that there is much hope within the youth of this nation.

I was surprised that the presentation indicated that many times the Metis are not able to access programs that would be designated as Aboriginal. Could you elaborate on that for me? Is that just a fact of life, or are there reasons for this?

Ms Brown: I personally do not think that there is a fair reason for that. We are designated in the Constitution as one of the three Aboriginal peoples, but the funds we receive are less than those that First Nations and Inuit receive.

In my province, the Metis Employment and Training Institute, receives very limited funds. When we do receive our funds, we are able to push a lot of students through training and educational programs. However, our dollars are less than what they should be considering the high population of Metis youth and Metis people in general who do utilize the service.

Mr. Morin might know the reason the funding is less than adequate. I am not sure.

The pamphlets and promotional material for the National Native Role Model Program ask that First Nation or Inuit youth be nominated. It totally excludes the Metis, which is one of the reasons that we developed our own National Metis Youth Role Model Program. For the other program, a nominee must provide proof of band or registry.

Senator Hubley: That does not seem fair. Are there avenues open to you to make your feelings known to these people that perhaps they were shortsighted in establishing the program criteria?

Ms Huppie: I do not believe that we have been in contact with them. I know that we have tried to nominate people.

Mr. Morin: Perhaps I should add that this is a pattern that has been well established and entrenched within the federal government. It has a historical base.

Ms Brown and Ms Huppie are quite correct. There are three Aboriginal peoples that are recognized in The Constitution Act, 1982 — the Indian people, the Inuit people and the Metis people. Our Aboriginal and treaty rights are affirmed in section 35.

However, since Confederation, in 1867, with Canada's first Constitution, the federal government has held that it only has responsibility for First Nations and Inuit people, not Metis. That has been the established practice. That affects us on two tracks. First, no process is in place for Metis people in Canada to implement their rights to self-government, land rights and other rights we are asserting as a people. Second, when it comes to the provision of programs and services, the practice is well entrenched

Le sénateur Hubley: Votre exposé nous a beaucoup informés.

Madame Brown, j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénients aux nombreuses questions que nous désirons vous poser ce matin. Nous nous intéressons beaucoup aux jeunes, et certainement aux jeunes Autochtones. Nous fondons de grands espoirs sur la jeunesse de cette nation.

J'ai été surprise de vous entendre dire que les Métis n'ont souvent pas accès aux programmes destinés aux Autochtones. Pourriez-vous nous donner des détails à ce sujet? S'agit-il d'une réalité de la vie, ou existe-t-il des raisons à ce phénomène?

Mme Brown: Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait de raisons valables. Dans la Constitution, nous faisons partie des trois peuples autochtones, mais nous recevons moins de fonds que les Premières nations et les Inuits.

Dans ma province, le Metis Employment and Training Institute reçoit très peu de fonds, mais lorsqu'il en reçoit, il peut offrir des programmes de formation et d'éducation à un grand nombre d'étudiants. Toutefois, nous recevons des montants inférieurs à ce qu'ils devraient être compte tenu du nombre élevé de jeunes Métis et de Métis en général qui utilisent ce service.

M. Morin sait peut-être pourquoi le financement qui nous est accordé n'est pas adéquat. Pour ma part, je me l'explique mal.

Les dépliants et le matériel de promotion produits pour le Programme national des personnages modèles autochtones invitent à proposer la candidature de jeunes des Premières nations ou de jeunes Inuits, en excluant complètement les jeunes Métis, et exigent une preuve d'appartenance à une collectivité autochtone ou d'inscription à un registre. C'est pourquoi nous avons élaboré notre propre programme national de modèle de comportement pour les jeunes Métis.

Le sénateur Hubley: Cela ne me paraît pas vraiment juste. Disposez-vous de moyens pour faire savoir à ces gens qu'ils ont peut-être manqué de perspicacité lorsqu'ils ont défini les critères du programme?

Mme Huppie: Je ne crois que nous ayons communiqué avec eux, mais je sais que nous avons essayé de poser des candidatures.

M. Morin: Je devrais peut-être ajouter que c'est une tendance de longue date au sein du gouvernement fédéral.

Mme Brown et Mme Huppie ont bien raison. La Loi constitutionnelle de 1982 reconnaît trois peuples autochtones: les Indiens, les Inuits et les Métis. Nos droits ancestraux et nos droits issus d'un traité sont garantis à l'article 35.

Toutefois, depuis la Confédération et la première loi constitutionnelle du Canada en 1867, le gouvernement fédéral maintient qu'il a des obligations envers les Premières nations et les Inuits seulement, à l'exclusion des Métis. Cette pratique bien ancrée nous touche à deux niveaux. Premièrement, aucun processus n'a été mis en place pour les Métis du Canada en ce qui concerne leurs droits à l'autonomie gouvernementale, leurs droits territoriaux et d'autres droits que nous faisons valoir en

that federal departments do not deal with Metis. Because of the well-established jurisdictional position of the federal government, that is not their concern.

Since "Gathering Strength," the federal government's response to the Royal Commission on Aboriginal Peoples, there has been an attempt by various federal departments to make their programs accessible to Metis. We have not always been successful.

As an example, Health Canada funds issues dealing with AIDS and hepatitis C. These are diseases afflicting the youth population in Aboriginal communities such as ours. Sometimes we do not have access to the Aboriginal programs, or if we do there is only marginal involvement and the rate of funding does not compare to what is available to other Aboriginal people. It makes it very difficult for our young people to deal with those issues. To address this, the federal government must accept its responsibility for Metis people as it does with First Nations and Inuit people, and give firm instructions to all federal departments that they must deal with us on a fair and equitable basis.

I will mention one of the political issues we are currently working on with the federal government. The Prime Minister has created the Reference Group of Ministers on Aboriginal Issues. Minister Ralph Goodale, the Federal Interlocuter for Metis and Non-Status Indians, along with the Minister of Justice, will be making a representation to the group before the end of June of this year. The reference group will be deciding on three options: first, remain with the status quo, which shuts out the Metis people completely and denies us any kind of fairness; second, the federal government can change its policy, recognizing the Metis and dealing with us fairly; and third, deal with us on a combination of those on specific issues. We are hoping that the reference group will choose option two and make that recommendation to the Prime Minister.

As they are the most senior ministers, and are nearly the majority of cabinet, whatever recommendation they adopt will carry the day. If you have influence with the ministers, you would certainly be doing us a tremendous favour in convincing those ministers there should be a change. It is time to deal fairly with the Metis reality in Canada.

Senator Cochrane: Perhaps, Madam Chair, you and members of this committee could write a letter to these two ministers in support of their request.

The Chairman: That is a good suggestion. We will make a note of that.

Senator Christensen: As you pointed out, Aboriginal people have the highest birth rate in Canada at the present time. We also know that alcohol remains a major problem in the communities. The resulting problem of fetal alcohol syndrome is a major concern and certainly affects all areas of a community, health,

tant que nation. Deuxièmement, relativement à la prestation de programmes et de services, la pratique des ministères fédéraux consiste à ne pas traiter avec les Métis. Étant donné la position bien établie du gouvernement fédéral en matière de juridiction, ce dernier ne se préoccupe pas des Métis.

Depuis la publication de «Rassembler nos forces», qui était la réponse du gouvernement fédéral à la Commission royale d'enquête sur les peuples autochtones, divers ministères fédéraux ont tenté de rendre leurs programmes accessibles aux Métis, sans que ces efforts soient toujours couronnés de succès.

Par exemple, Santé Canada finance des initiatives relatives au sida et à l'hépatite C. Ces maladies font des ravages parmi les jeunes des collectivités autochtones comme la nôtre. Parfois, nous n'avons pas accès aux programmes destinés aux Autochtones, mais si nous y avons accès, la participation demeure marginale et le taux de financement ne se compare pas à celui qui s'applique aux Autochtones. Nos jeunes ont donc beaucoup de difficulté à faire face à ces problèmes. La seule solution serait que le gouvernement fédéral assume ses responsabilités envers les Métis, comme il le fait avec les Premières nations et les Inuits. De plus, il doit fournir des directives précises à tous les ministères fédéraux afin que ceux-ci nous traitent de manière juste et équitable.

J'aimerais vous parler d'un dossier politique auquel nous travaillons en ce moment avec le gouvernement fédéral. Le premier ministre a créé le Groupe de référence ministériel sur les questions autochtones. Le ministre Ralph Goodale, l'interlocuteur fédéral auprès des Métis et des Indiens non inscrits, et le ministre de la Justice feront une présentation au groupe de référence avant la fin du mois de juin prochain. Le groupe de référence devra choisir parmi trois options: le maintien du statu quo, qui exclut totalement la nation métisse et lui refuse toute équité; la modification de la politique du gouvernement fédéral de manière à reconnaître les Métis et à les traiter équitablement; et une combinaison des deux options précédentes à propos de problèmes particuliers. Nous espérons que le groupe de référence choisira la deuxième option et présentera cette recommandation au premier ministre.

Puisque ces ministres sont les plus influents et qu'ils forment presque la majorité du Cabinet, leur recommandation l'emportera. Si vous avez une certaine influence auprès d'eux, vous nous rendriez certainement un très grand service en les convainquant de la nécessité d'un changement. Le temps est venu de traiter les Métis du Canada comme il se doit.

Le sénateur Cochrane: Madame la présidente, vous et nous, les membres du comité, pourrions peut-être écrire à ces deux ministres afin d'appuyer la demande des témoins.

La présidente: C'est une bonne suggestion. Nous en prenons note.

Le sénateur Christensen: Comme vous l'avez souligné, les peuples autochtones ont actuellement le taux de natalité le plus élevé au Canada. Nous savons aussi que la consommation d'alcool demeure un fléau dans les collectivités et que le syndrome d'alcoolisation foetale qui en résulte est aussi un problème majeur

social, education and justice. Would you say that a similar problem exists in the Metis communities?

Mr. Morin: I would think so. Generally speaking, many of the socio-economic conditions are similar in the Metis communities to what they are in other Aboriginal communities.

Any information I have seen points out the problems of fetal alcohol syndrome, and fetal alcohol effects which is a milder form, in our communities. It all has to do with our circumstances, the cycle of poverty and people being addicted to drugs and alcohol. By virtue of that, and all the other problems and challenges we face in our community, those problems will occur and reoccur. It is startling, when you travel to communities, to see mothers who are pregnant consuming alcohol and so on.

To answer your question, I would say we face the same problems.

Senator Christensen: What resources do you have in your communities to deal with these problems?

Mr. Morin: I do not believe that the Metis in Canada have been able to access any resources to deal with that particular issue.

Senator Christensen: Do you not have programs within your community?

Mr. Morin: Not at the moment. Health Canada is probably the most challenging department we have had to deal with within the federal government.

The Department of Justice has been more willing to work with us, in terms of putting programs in place dealing with Metis concerns in Canada. As a result of federal policies, Justice is charged with the mandate of preserving the status quo and not setting a precedent in terms of dealing with our people by taking an adversarial position against us.

We have had more success in dealing with Justice than with Health Canada. Health Canada has resisted any kind of change in dealing with Metis people. That is in regard to fetal alcohol syndrome, or issues such as AIDS, hepatitis C or even diabetes. In the older Metis population, the diabetes rate is just as high as it is in other Aboriginal communities and populations.

We have had a very difficult time changing mindsets in Health Canada, to allow us access to programs in order to deal with those very serious issues.

Senator Christensen: This committee focuses on the priorities for action in areas affecting urban Aboriginal youth, such as poverty, crime, and gang violence. Our motto is an action plan for

qui affecte toutes les dimensions de la collectivité: la santé, la vie sociale, l'éducation et la justice. Les collectivités métisses sont-elles aux prises avec un problème?

M. Morin: Je le crois. En règle générale, dans les collectivités métisses, les conditions socio-économiques sont en grande partie semblables à celles qui existent dans les autres collectivités autochtones.

Les informations dont je dispose indiquent que le syndrome d'alcoolisation foetale et les effets de l'alcoolisme foetal, une forme moins grave, sont aussi présents dans nos collectivités. Ces problèmes sont tous reliés aux conditions de vie, au cycle de la pauvreté, ainsi qu'à la toxicomanie et à l'alcoolisme chez les Métis. Pour cette raison, et étant donné toutes les autres difficultés et tous les autres défis auxquels nous devons faire face dans nos collectivités, ces problèmes demeureront une réalité. Lorsqu'on se rend dans les collectivités, c'est toujours un choc de voir des mères enceintes consommer de l'alcool et d'autres substances.

Pour répondre à votre question, je dirais que nous faisons face aux mêmes problèmes.

Le sénateur Christensen: De quelles ressources disposez-vous dans vos collectivités pour tenter de résoudre ces problèmes?

M. Morin: Je crois que les Métis du Canada n'ont jamais eu accès aux ressources requises pour régler ce genre de problème.

Le sénateur Christensen: Votre collectivité ne dispose-t-elle pas de programmes dans ce domaine?

M. Morin: Pas en ce moment. Santé Canada est probablement le ministère fédéral le plus difficile avec lequel nous avons eu à traiter.

Le ministère de la Justice accepte plus facilement de collaborer avec nous pour la mise en place de programmes répondant aux besoins des Métis du Canada. En raison des politiques fédérales, le mandat du ministère de la Justice consiste à préserver le statu quo dans les relations qu'il entretient avec notre nation et à ne créer aucun précédent en recherchant l'affrontement.

Nous pouvons donc traiter plus efficacement avec le ministère de la Justice qu'avec Santé Canada, qui a résisté à toute forme de changement dans ses relations avec les Métis, que ce soit en ce qui concerne le syndrome de l'alcoolisation foetale ou des questions telles que le sida, l'hépatite C ou même le diabète. Dans la population métisse âgée, le taux de diabète est aussi élevé que dans les autres collectivités et populations autochtones.

Nous avons eu beaucoup de difficulté à faire changer l'attitude de Santé Canada pour que ce ministère nous donne accès aux programmes qui nous aideraient à résoudre ces graves problèmes.

Le sénateur Christensen: Le comité met l'accent sur les mesures à prendre en priorité relativement aux problèmes touchant les jeunes Autochtones des centres urbains tels que la pauvreté, le

change. What strategic priorities do you think ought to be considered? What importance would they have?

Ms Brown: If you want to look at an action plan to help Metis youth, promotion of education in general as to who we are as a people, who the federal government is and who other Canadian citizens are must be undertaken. Without effective measures, I do not think we are going to be able to work cooperatively with other Canadians in mainstream society.

There also must be an emphasis of the importance of culture and heritage. The Metis people need to be proud of who we are and where we come from. This past weekend, the Manitoba Metis Federation held the Michif language conference. One of those elements was the preservation of that language. In the past, our people have been ashamed to speak our language. When everyone gathered in the room, there was an extraordinary number of older individuals. I was one of only four youth. It was stressed that in order for us to develop and overcome our social problems we have to be proud of who we are and where we come from. We have to reclaim and revitalize our language and restore our traditional values.

If you are going to consider an action plan for change, you do have to address the problems of alcohol and drug abuse. It is a rapidly growing problem. The number of Metis youth who drink continues to increase, as does the number of those who use marijuana. It is a sad fact that they turn to these substances for a source of comfort that they do not find living in urban centres. The comfort that they seek is just not there for them, and there is no support mechanism in place.

At the National Aboriginal Health Organization Metis Resource Conference that we held in Saskatoon last month, the issue of a support structure being put in place for Metis elders was raised. If we trained our Metis youth to work for the Metis elders and address their health problems, such as diabetes, it would provide a safe structure. If we had more interaction with our elders, that would create greater pride and unity as a people. We would also be able to grow from their experiences, and that is currently lacking for us.

The residential school system effect is not greatly talked about. If we had a better understanding about the backgrounds and experiences of the residents, it would help us to know what we need to change so that it does not happen again.

If we are to develop, there must be recognition of who is accountable to the Metis people: Is it the provincial governments or the federal government? It should be the federal government, but no one wants to take ownership. That issue needs to be addressed.

crime et la violence des gangs. Ce que nous visons, c'est un plan d'action axé sur le changement. Selon vous, quelles sont les priorités stratégiques qui devraient être prises en considération? Quelle serait l'importance de ces priorités?

Mme Brown: Si vous désirez établir un plan d'action pouvant aider les jeunes Métis, il faudrait promouvoir l'éducation en général pour que ceux-ci sachent qui nous sommes en tant que nation, ce qu'est le gouvernement fédéral et qui sont les autres Canadiens. Si aucune mesure efficace n'est prise, je ne crois pas que nous pourrions travailler en collaboration avec les autres Canadiens de la société en général.

Il faudrait aussi mettre l'accent sur l'importance de la culture et du patrimoine. Les Métis doivent être fiers de leur nation et de leurs origines. Le week-end dernier, la Manitoba Metis Federation a tenu une conférence sur la langue michif qui portait entre autres sur la préservation de cette langue. Auparavant, les Métis avaient honte d'utiliser leur langue. Lorsque tous se sont rassemblés dans la salle, on a pu observer que la grande majorité était des personnes âgées. Seulement quatre jeunes étaient présents, dont moi-même. Nous avons déterminé que si nous voulions progresser et surmonter nos problèmes sociaux, nous devons être fiers de notre nation et de nos origines. Nous devons reconquérir et revitaliser notre langue, ainsi que rétablir nos valeurs traditionnelles.

Si vous désirez mettre en place un plan d'action axé sur le changement, vous devez accorder une attention spéciale aux problèmes d'alcool et de toxicomanie, qui gagnent rapidement du terrain. Le nombre de jeunes Métis qui consomment de l'alcool et de la marijuana continue de croître. Malheureusement, ils se tournent vers ces substances qui représentent pour eux la source de confort qu'ils ne réussissent pas à trouver en milieu urbain, et il n'existe aucun mécanisme de soutien en place.

Lors de la conférence sur les ressources métisses de l'Organisation nationale de la santé autochtone qui s'est tenue à Saskatoon le mois dernier, on a discuté de la possibilité d'établir une structure de soutien pour les aînés de la Nation métisse. Si nous offrons de la formation aux jeunes Métis pour qu'ils travaillent avec les aînés et pour qu'ils s'attaquent à leurs problèmes de santé, comme le diabète, une structure efficace pourrait être mise en place. Une plus grande interaction avec nos aînés renforcerait le sentiment de fierté et d'unité au sein de notre peuple. Nous pourrions aussi profiter de l'expérience des aînés qui nous fait actuellement défaut.

On ne discute pas beaucoup des conséquences du système des pensionnats. Si nous comprenions mieux ce qu'ont vécu les pensionnaires, nous pourrions déterminer plus efficacement les changements qui doivent être apportés pour que cela ne se produise plus.

Pour que la Nation métisse puisse progresser, on doit reconnaître qui est responsable de cette nation. Sont-ce les gouvernements provinciaux ou le gouvernement fédéral? Ce devrait être le gouvernement fédéral, mais personne ne veut en assumer la responsabilité. C'est une question à laquelle il faut répondre.

I work with the Privy Council Office through the tripartite aspect of the Metis Nation of Saskatchewan. Mr. Bob Brault stresses upon us that we must take ownership. If a strategy is to be implemented, there has to be Metis youth participation so that we can demonstrate what needs to be changed and what needs to be addressed.

Senator Léger: My question for you concerns the identity of the Metis. I am familiar with the name, but I am not familiar with the reality of the name. Who are the Metis? They are not just a mixture of European and Indian peoples. The young people know exactly who they are. Do other Canadians know the differences between the identities of Inuit, First Nations, on-reserve and off-reserve Aboriginals?

In any event, it seems that all young people are headed to the cities.

Ms Brown: As a Metis youth, I do not think that Canadian people know what it is to be Metis. I spend a great deal of time in Nova Scotia, where they had a festival of Aboriginal and ethnic groups. There was a group that claimed to be Metis. When I went to their booth, although they said "Metis," they did not connect to the same historical recognition of the Red River cart or Louis Riel or Buffalo jumps. They do not relate to what we do and to what is culturally important to us.

Senator Léger: Are they Metis?

Ms Brown: If they view themselves as Metis, and I will not take away that right from them.

Senator Léger: How do we know?

Ms Brown: The MNC recognizes Metis people. However, I do not think that particular group would be considered Metis because they do not have the cultural link to Louis Riel or the Battle of Batoche. They do not celebrate the same culture, which is an important part of the Metis people. As well, we have our heritage and our unique language.

When you travel outside of your Metis community, people look at you. If you are darker skinned, they think that you are an Indian or First Nations, and they are not sure what to call you. If you tell them that you are Metis, they look at you as if you are a little bit odd. There is a low level of education about who the Metis people are. Once we decide on a good definition for us as a nation, then Canadian society will be able to understand who we are.

Senator Léger: How can we know who the Metis you met in Nova Scotia are? Are there several Metis identities? Perhaps you cannot provide that information today.

Mr. Morin: I will take a stab at your question, senator.

For us, the Metis Nation was formed in Western Canada. Not only are we a distinct Aboriginal nation, but we are also a distinctly Western Canadian phenomenon. The people in the

Je travaille avec le Bureau du Conseil privé par l'intermédiaire de la composante tripartite de la Metis Nation of Saskatchewan. M. Bob Brault insiste sur le fait que nous devons prendre les choses en main. Dans toute stratégie envisagée, il faut absolument prévoir une participation de la jeunesse métisse, de manière que nous puissions démontrer ce qui doit être modifié et ce dont nous devons nous occuper.

Le sénateur Léger: Ma question concerne l'identité des Métis. Je connais bien le mot, mais je ne connais pas la réalité que ce mot véhicule. Qui sont les Métis? Il ne s'agit pas simplement du mélange d'Européens et d'Indiens. Les jeunes savent exactement qui ils sont. Est-ce que les autres Canadiens connaissent les différences d'identité qui caractérisent les Inuits, les Premières nations, les Autochtones vivant dans une réserve et les Autochtones vivant hors réserve?

De toute façon, il semble que tous les jeunes gens s'en vont dans les villes.

Mme Brown: En tant que jeune Métisse, je ne crois pas que les Canadiens savent ce que c'est que d'être Métis. J'ai passé beaucoup de temps en Nouvelle-Écosse où se déroulait un festival autochtone et ethnique. Il y avait là un groupe qui se prétendait métis. Lorsque j'ai visité le stand de ces gens, j'ai pu constater que même s'ils se disent Métis, ils n'ont pas les mêmes repères historiques tels la charrette de la rivière Rouge, Louis Riel ou les précipices à bisons. Ils n'ont aucun rapport avec ce que nous faisons ou avec ce que nous jugeons important du point de vue culturel.

Le sénateur Léger: Sont-ils des Métis?

Mme Brown: S'ils se considèrent métis, ce n'est pas à moi de les contredire.

Le sénateur Léger: Comment peut-on le savoir?

Mme Brown: Le Ralliement national des Métis reconnaît le peuple métis. Toutefois, je ne crois pas que ce groupe particulier serait considéré comme des Métis parce qu'il n'a pas de lien culturel avec Louis Riel ou avec la bataille de Batoche. Ces gens n'ont pas la même culture, part importante du peuple métis. De plus, nous avons notre patrimoine et une langue unique.

Lorsque vous voyagez en dehors de la communauté métisse, les gens vous regardent. Si votre peau est plus foncée, on pense que vous êtes Indien et on ne sait pas trop comment vous appeler. Si vous dites que vous êtes Métis, on vous regarde comme si vous étiez un peu bizarre. En général, on parle très peu des Métis. C'est lorsque nous avons arrêté une bonne définition de notre nation que la société canadienne sera en mesure de comprendre qui nous sommes.

Le sénateur Léger: Comment pouvons-nous savoir qui sont les Métis que vous avez rencontrés en Nouvelle-Écosse? Y a-t-il plusieurs identités métisses? Vous ne pouvez peut-être pas nous répondre aujourd'hui.

M. Morin: Je vais tenter de répondre, madame le sénateur.

Pour nous, la Nation métisse s'est formée dans l'Ouest du Canada. Non seulement sommes-nous une nation autochtone distincte, mais nous sommes également un phénomène

Maritimes, who are claiming Metis status, are not Metis in our eyes. This is an offshoot of section 35 of the Constitution where the word "Metis" is included. People who do not have recognition may attempt to slot themselves as Metis to legitimize their Aboriginality or some kind of rights. We do not know who they are and certainly, in our eyes, they are not Metis.

We are a distinctly Western Canadian phenomenon. Our people developed a collective identity in the Red River area in Western Canada. We have a Metis homeland that encompasses the Prairie provinces, parts of Ontario, British Columbia, southern areas of the Northwest Territories, and the northern United States. We refer to those areas as the Metis homeland.

We can give you many examples. With our Red River carts, we chased the Buffalo that provided much to the Metis Nation in the Metis homeland. That allowed us to make pemmican, which is one of the main staples of the fur industry. Sometimes there would be 1,000 Red River carts in large hunting parties chasing down the Buffalo to provide food, clothing and pemmican. With these Red River carts, we literally carved out the Metis homeland. Today, when you fly over some areas you can still see the Red River cart ruts. With satellite imaging, you could probably see all of the cart ruts.

If we examine the historical geography of the Metis homeland, we will see that the western boundary starts in Montana. Louis Riel lived for many years at St. Peter's Mission before he moved back to Batoche where he taught school children. The western boundary of the Metis homeland begins in that southwestern corner and reaches all the way up into Alberta and into northeastern British Columbia. That is because the Buffalo did not climb over the mountains and went only as far as the foothills of the mountains. We literally chased the Buffalo with our Red River carts to the foothills. That is the western boundary of the Metis homeland.

The southeastern boundary would be around the area of Minneapolis and St. Paul, which was a historical trading centre where we went to sell our furs.

As a matter of fact, in the *Sayer* trial in 1849, the Hudson's Bay Company, which had a monopoly over the sale of furs and for all intents and purposes was the government and held sovereignty in Western Canada and in Rupert's Land, had a rule that everyone who lived in that territory had to sell their furs to the Hudson's Bay Company and to no one else. They had a monopoly and they did not give our people a fair price for furs. Therefore, we started selling our furs to American free traders. Sometimes we would go to Minneapolis-St. Paul. In order to go east, you would sometimes have to go through Minneapolis-St. Paul as well, just as Riel did. As a result of that history, that became the southeastern corner of the Metis homeland.

typiquement relié à l'Ouest canadien. Le peuple des Maritimes, qui se prétend métis, ne l'est pas à nos yeux. Il s'agit d'une conséquence de l'article 35 de la Constitution où l'on retrouve le mot «Métis». Les gens qui ne sont pas reconnus peuvent essayer de se définir comme Métis pour obtenir la reconnaissance de leur caractère autochtone ou de certains droits. Nous ne savons pas qui ils sont et il est certain qu'à nos yeux, ce ne sont pas des Métis.

Nous sommes un phénomène propre à l'Ouest canadien. Notre peuple a forgé son identité collective dans la région de la rivière Rouge dans l'Ouest canadien. Nous avons une terre métisse qui comprend les provinces des Prairies, des parties de l'Ontario, la Colombie-Britannique, des parties situées dans le sud des Territoires du Nord-Ouest et le nord des États-Unis. C'est ce que nous appelons la terre métisse.

Nous pouvons vous donner de nombreux exemples. Avec la charrette de la rivière Rouge, nous chassions le bison qui était une ressource importante pour la Nation métisse sur la terre métisse. Avec le produit de cette chasse, nous fabriquions le pemmican, un des produits de première nécessité de l'industrie de la fourrure. Parfois, 1 000 charrettes de la rivière Rouge pourchassaient le bison dont on tirait nourriture, vêtement et pemmican. Avec ces charrettes, nous avons littéralement sculpté la terre métisse. Aujourd'hui, lorsqu'on survole certaines régions, on peut toujours voir les ornières creusées par les roues des charrettes, et elles sont probablement visibles sur les images obtenues par satellite.

Si l'on examine la géographie de la terre métisse, nous voyons que la frontière ouest se trouve au Montana. Louis Riel a vécu de nombreuses années dans la mission de St. Peters avant de revenir à Batoche où il a été enseignant. La frontière ouest de la terre métisse débute dans ce coin sud-ouest et s'étend jusqu'en Alberta et dans la partie nord-est de la Colombie-Britannique. Si la terre métisse s'arrête à cet endroit, c'est que le bison ne franchit pas les montagnes et que c'est là que s'arrêtait sa migration. Nous avons littéralement chassé le bison jusqu'au pied des montagnes à l'aide de nos charrettes de la rivière Rouge. C'est la frontière ouest de la terre métisse.

La frontière sud-est se situerait quelque part dans la région de Minneapolis et de St. Paul, poste de traite historique où nous allions vendre nos fourrures.

De fait, comme le révèle le procès *Sayer* qui a eu lieu en 1849, la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait le monopole de la traite des fourrures, et qui avait, à toutes fins pratiques, les pouvoirs d'un gouvernement dont la souveraineté s'étendait sur tout l'ouest du Canada et la Terre de Rupert, exigeait de quiconque vivant sur ce territoire qu'il vende ses fourrures à la Compagnie de la Baie d'Hudson et à personne d'autre. La compagnie avait un monopole et n'accordait pas un prix équitable à notre peuple pour ses fourrures. Par conséquent, nous avons commencé à traiter avec des négociants américains. Parfois nous allions à Minneapolis-St. Paul. Pour aller vers l'est, vous deviez parfois passer par Minneapolis-St. Paul également, comme l'a fait Riel. À la suite de cette histoire, cette région est devenue le coin sud-est de la terre métisse.

Going back to the *Sayer* case, Mr. Sayer, a Metis, was charged under this Hudson's Bay monopoly for selling his furs to American free traders. A trial was held in the Red River area. Technically, Mr. Sayer was guilty under the monopoly rule that was granted by an English king to the Hudson's Bay Company. Mr. Sayer was found guilty because, technically, he had violated that rule. However, due to the fact that more than 100 Metis people surrounded the courthouse with their rifles, the judge gave him an absolute discharge. When our people heard the verdict, they were very happy. It was seen as a victory for our way of life and also for free trade for our people.

Our entire struggle for rights is also a struggle for our identity. That really defines the characteristics of the Metis Nation and Metis individuals. We are a very passionate lot, because we have always had to fight for recognition and respect for our rights.

Much work needs to be done in order that other Canadians will understand that we are not only a First Nation, leftover Indians or non-status Indians, but that we are a distinct and proud nation of people who have contributed immensely to Canada.

Unfortunately, the mass media has simply not done enough to promote that, or has done damage by covering negative stories. When the press perceives that something negative is happening in our community, they go into a feeding frenzy and cover those events. The only information the Canadian public receives is from the mass media. Therefore, they form negative opinions of our people. Our success stories are not told. Much more work must be done to educate Canadians about the Metis and the incredible contributions that our people have made to confederation.

Senator Léger: I understand that the Metis are in the West. I also understand why we use the word "Metis." The word "métissage" means "mixed." Therefore, anyone of mixed culture will say they are Metis, which is not the case. Perhaps you could make that distinction very clear. You need to stress points of identity such as culture, language and so on that make you different from other Aborigines.

Senator Sibbeston: I wish to thank you all for appearing here today. I recognise the Metis distinction in the way you speak.

I am from the Northwest Territories, where the Metis have a very proud history. In the early years, the Metis were the go-between between the settlers and the Aboriginal peoples in the North. We have a proud history of being interpreters, riverboat pilots, dog runners, mail carriers, and so forth in that society. As government came upon the scene and modern society evolved, Metis people were very involved. They were, again, the go-between between the government and the people. We have Metis people involved in all aspects of northern society.

Pour revenir à l'affaire *Sayer*, M. Sayer, un Métis, était accusé en vertu du monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson d'avoir vendu ses fourrures à des négociants libres américains. Un procès a eu lieu dans la région de la rivière Rouge. Techniquement, M. Sayer était coupable d'avoir violé une disposition monopolistique accordée à la Compagnie de la Baie d'Hudson par un roi d'Angleterre. Toutefois, comme le tribunal était entouré par plus d'une centaine de Métis armés, le juge lui a accordé une absolution inconditionnelle. Ce verdict a réjoui les Métis, car il constituait une victoire qui, aux yeux des Métis, consacrait leur mode de vie et leur droit de commercer librement.

Le combat que nous avons mené pour protéger nos droits, c'est également le combat que nous avons mené pour affirmer notre identité. C'est ce qui définit véritablement la Nation métisse et le Métis lui-même. Nous sommes des gens très passionnés, parce qu'il nous a toujours fallu nous battre pour être reconnus et pour faire respecter nos droits.

Il reste encore beaucoup de travail à accomplir pour faire comprendre aux Canadiens que nous ne sommes pas seulement une Première nation, des survivants d'Indiens ou des Indiens non-inscrits, mais que nous sommes une nation distincte et fière, constituée de gens qui ont apporté une contribution considérable au Canada.

Malheureusement, les médias n'ont pas assez fait pour promouvoir cette idée et ont fait du tort en diffusant des histoires négatives. Lorsque la presse perçoit que quelque chose de négatif survient dans notre collectivité, elle s'empresse de couvrir ces événements. La seule information que reçoit le public canadien vient des médias. Par conséquent, les Canadiens se forment une opinion négative de notre peuple. Nos succès passent sous silence. Beaucoup de travail reste à faire pour éduquer les Canadiens au sujet des Métis et de leur contribution incroyable à la confédération.

Le sénateur Léger: Je comprends que les Métis vivent dans l'Ouest. Je comprends également pourquoi nous utilisons le mot «Métis». Le mot «métissage» signifie «mélange». Par conséquent, quiconque a une culture mélangée dira qu'il est Métis, ce qui n'est pas le cas. Peut-être êtes-vous en mesure de rendre cette distinction plus nette. Il faut mettre en relief des caractéristiques qui définissent votre identité, comme la culture, la langue et ainsi de suite, caractéristiques qui vous distinguent des autres Autochtones.

Le sénateur Sibbeston: Je désire vous remercier tous de votre présence ici aujourd'hui. Je reconnais bien le caractère distinct des Métis dans votre façon de parler.

Je viens des Territoires du Nord-Ouest, où les Métis ont un passé dont ils peuvent être fiers. Au tout début, ils servaient d'intermédiaires entre les colons et les peuples autochtones du Nord. On utilisait leurs services, entre autres, comme interprètes, pilotes d'embarcations, conducteurs de traîneaux à chiens et messagers. Les Métis ont grandement contribué à l'entrée en scène du gouvernement et à l'évolution de la société moderne. Une fois de plus, ils ont servi d'intermédiaires entre le gouvernement et la population. Aujourd'hui, les Métis sont présents dans tous les secteurs de la société nordique.

One of the attributes of Metis people is their very proud and independent spirit. In some ways, this may be the reason government has not recognized and responded to Metis people. Government, as a whole, generally tends to deal with the peoples who need the most help. Historically, the Inuit people and the Indian people have had the most trouble integrating into society. The Metis have been successful in integrating and making their own way because of their independent and proud spirit. I should like to hear from you on that subject.

In some respects, we do not receive government support because we are independent. We want to do things ourselves and make our own way in society and in our lives. Yet I recognize that there are many Metis people who are not as fortunate and are experiencing difficult times. I am interested to hear from you on that aspect.

Mr. Morin: You are quite right, senator. As I was saying in my remarks, and I often mention this when I give speeches throughout the homeland, the entire history of the Metis Nation has been one of denial of recognition of our people. We have always been put in circumstances of adversity. We carved out not only an identity but a way of life in Western Canada when we opened up the western frontier through the fur trade with our buffalo hunts and so on. The government has had a policy of non-recognition, and we have had to assert ourselves as a distinct nation of people. It is a struggle not only for rights but also for recognition as a distinct nation.

Throughout our entire existence, we have had to stand up and assert ourselves as a people. We have not had anything to fall back on. Many of the measures that federal and provincial governments have established have not applied to our people.

We have no one to rely on but ourselves — our families, our communities, our fighting spirit. We are the only people who went to war with Canada twice. In 1869-70 at Red River and at Batoche in 1885 we actually picked up guns and fought. Canadian troops had to be sent to the West to crush that resistance. That is a matter of historical record. That sad history culminated in the execution of our great leader, Louis Riel, in Regina on November 16, 1885. Since that time, our people have been persecuted and ostracized. Ms Brown spoke about how many of our people would not admit their identity or speak our language. We dispersed, but we still exist.

In the 1930s, there was development of political movements in Alberta, Saskatchewan and Manitoba. In the 1960s, with the Aboriginal renaissance, our people once again began to strongly assert themselves. In the 1980s, there was a revitalization of "Metis-ness." People were very proud to be Metis and exhibited the fierce and independent spirit to which Senator Sibbeston referred.

Les Métis forment un peuple très fier et farouchement indépendant. D'une certaine façon, c'est peut-être la raison pour laquelle le gouvernement n'en a pas reconnu l'existence. En règle générale, le gouvernement a tendance à s'occuper de ceux qui ont le plus besoin d'aide. Les Inuits et les Indiens ont toujours été ceux dont l'intégration à la société était la plus difficile, tandis que les Métis réussissent bien à s'intégrer et à se débrouiller grâce à leur indépendance et à leur fierté. J'aimerais d'ailleurs entendre ce que vous avez à dire à ce sujet.

D'une certaine façon, nous ne recevons pas d'appui du gouvernement parce que nous sommes indépendants, parce que nous voulons faire les choses à notre manière, faire notre propre chemin dans la société et mener nos vies comme bon nous semble. Toutefois, je reconnais qu'il y a de nombreux Métis qui ne sont pas aussi choyés et qui ont plus de mal à s'en servir. J'aimerais aussi connaître votre opinion à ce sujet.

M. Morin: Monsieur le sénateur, vous avez bien raison. Comme je le disais tout à l'heure et comme je le mentionne souvent lorsque je prononce des discours en terre métisse, tout au long de son histoire, la Nation métisse n'a jamais réussi à se faire reconnaître, et nous avons toujours été placés dans l'adversité. Nous avons donné à l'Ouest canadien non seulement une identité, mais aussi son mode de vie, lorsque nous avons ouvert la frontière de l'Ouest au commerce des fourrures grâce à la chasse au bison et ainsi de suite. Le gouvernement a toujours maintenu sa politique de non-reconnaissance, et nous avons dû revendiquer nous-mêmes notre identité en tant que nation distincte. Nous luttons non seulement pour la reconnaissance de nos droits, mais aussi pour la reconnaissance de notre nation.

Tout au long de notre existence, nous avons dû nous défendre et nous affirmer en tant que peuple. Nous n'avons eu aucun appui. Un grand nombre de mesures prises par les gouvernements fédéral et provinciaux ne s'appliquaient pas à notre peuple.

Nous ne devons compter que sur nous-mêmes — sur nos familles, sur nos collectivités et sur notre esprit combatif. Nous sommes le seul peuple à avoir servi sous le drapeau canadien durant les deux grandes guerres. À Rivière-Rouge en 1869-1870 et à Batoche en 1885, nous avons pris les armes et nous nous sommes battus. Des troupes canadiennes ont dû être envoyées dans l'Ouest pour écraser la résistance. Ces faits font partie de l'histoire et, malheureusement, ils ont conduit à l'exécution de notre grand chef, Louis Riel, à Regina, le 16 novembre 1885. Depuis, notre peuple est persécuté et mis au banc de la société. Mme Brown a mentionné que de nombreux Métis n'admettent pas leur identité et refusent de parler leur langue. Nous nous sommes dispersés, mais nous continuons d'exister.

Dans les années 30, nous avons assisté à la naissance de nouveaux mouvements politiques en Alberta, en Saskatchewan et au Manitoba. Dans les années 60, marquées par la reconnaissance des civilisations autochtones, notre peuple a une fois de plus fait des efforts marqués afin de s'affirmer. Dans les années 80, on a assisté à une revitalisation de l'identité métisse. Les Métis étaient très fiers de leur identité et ils affichaient cet esprit combatif et indépendant dont a parlé le sénateur Sibbeston.

With the formation of the Metis National Council in the early 1980s, the Metis flag began to fly in Metis communities everywhere. The Metis sash and the Red River cart, very important cultural symbols to our people, began to emerge.

We have a very strong Metis National Council with five organizations based in the Metis homeland that have provincial, regional and local infrastructures. People were proudly self-identifying as Metis again.

As president of the Metis National Council since the age of 27 — and I am now 40 — I have long had the privilege of serving my people. I have gone to many meetings, and I have travelled to many communities. I have talked one-on-one with many of our people. I not only hear them, but I see the expressions on their faces. I see the children and that there is a very strong, powerful youth movement within the Metis Nation. We are not only saying it; it is happening.

I go to assemblies in B.C., Manitoba and many of our provinces. After I address the main assembly, I must walk elsewhere to address 150 to 200 youth who are part of the governing structure of any one of those member organizations. The pride of youth is increasing. They are becoming better educated.

I do not mind saying that, from my personal perspective, they are smarter than we were. They have access to more information, given the computer age and technological development. They are outstanding young individuals.

You also see the sense of Metis identity. It is there. No longer do they feel part of this and part of that. They feel that we are the Metis Nation.

I often tell people at these assemblies that I am confident that we will be victorious in what we are seeking as a people. We will make gains from the struggles in which we have engaged for well over 200 years in Western Canada. I know that because I see such tremendous pride and a sense of fighting spirit and independence. I also see a sense of strong resolve in the hearts, souls and minds of our people that I have had the opportunity to meet over many years in carrying out my work.

You cannot get a membership card in our organizations until you are 16 years or 18 years old, which entitles you to vote. Seven- and eight-year-olds are yanking our chain, demanding that they be allowed to have a membership card. They are right. They have a point. At some point when we have the Metis Nation registry, we could have citizenship cards for even young people. It would be a symbol and it would give young people empowerment.

I know that many of the things that we have been seeking will come about because our spirit is so strong. I have never seen the light as bright as it is now. It is a wonderful thing.

À la suite de la création du Conseil national des Métis au début des années 80, les collectivités métisses ont fièrement hissé le drapeau métis. La ceinture fléchée métisse et la charrette de la rivière Rouge, des symboles culturels très importants pour notre peuple, ont retrouvé leur droit de cité.

Le Conseil national des Métis est très énergique, et il compte cinq organismes oeuvrant en terre métisse et dotés d'infrastructures provinciales, régionales et locales. Les Métis sont maintenant fiers de s'identifier comme tels.

En tant que président du Conseil national des Métis depuis l'âge de 27 ans, et j'en ai maintenant 40, j'ai le privilège de servir mon peuple depuis longtemps. J'ai assisté à de nombreuses réunions et je me suis rendu dans un grand nombre de collectivités où j'ai rencontré en tête-à-tête beaucoup de nos membres. Je les écoute, mais je peux aussi voir l'expression sur leurs visages; je rencontre les enfants et je constate qu'il existe un mouvement très fort parmi les jeunes de la Nation métisse. Ce ne sont pas que des paroles. C'est une réalité concrète.

Je participe à des assemblées en Colombie-Britannique, au Manitoba et dans plusieurs de nos provinces. Une fois mon discours terminé, je dois me rendre ailleurs pour m'adresser à 150 ou 200 jeunes qui font partie de l'organe de direction des organismes membres. Le sentiment de fierté chez nos jeunes prend de l'ampleur, et ceux-ci sont de plus en plus informés.

D'après moi, et je n'hésite pas à le dire, ils sont plus intelligents que nous ne l'étions. Ils ont accès à plus d'information grâce à l'ère informatique et au progrès technologique. Ce sont des jeunes remarquables.

On distingue aussi un sentiment réel d'appartenance à la Nation métisse. Les jeunes ne se sentent plus déchirés entre deux groupes d'appartenance; ils s'identifient à la Nation métisse.

Souvent, pendant mes conférences, je dis aux gens que je suis convaincu que nous vaincrons et que nous obtiendrons ce que nous revendiquons en tant que peuple. Les luttes que nous avons entreprises il y a plus de deux siècles dans l'Ouest canadien porteront fruit grâce à notre immense sentiment de fierté et à notre esprit combatif et indépendant. Je remarque aussi une profonde détermination chez ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer durant toutes ces années, dans l'exercice de mes fonctions.

On ne peut pas obtenir sa carte de membre de nos organismes avant d'avoir 16 ou 18 ans. Cette carte donne en effet le droit de voter. Pourtant, des jeunes de sept ou huit ans reviennent constamment à la charge pour qu'on leur remette une carte de membre. Ils ont raison et leur demande est sensée. Un jour, lorsque nous aurons un registre de la Nation métisse, nous pourrions peut-être leur émettre des cartes de citoyenneté qui symboliseront leur émancipation.

Je sais qu'un grand nombre des objectifs que nous nous sommes fixés se réaliseront grâce à notre force d'esprit. Jamais je n'ai été aussi optimiste; c'est merveilleux.

Senator Sibbeston: I would agree that independent spirit and determination is characteristic of the Metis people. I have raised my kids to be independent, to make their own way, and to build their own houses. So far, they have all done so.

That is part of our legacy and part of who we are. However, at the same time, because we are so successful in a sense, government wants to ignore us because governments tend to want to help those that need the most help. Unfortunately, in our country, the Indian people and the Inuit people have needed the most help.

The focus in our study and our committee is Aboriginal people, particularly the young people in the urban centres. A tremendous number of Metis live in the urban centres, possibly more than the First Nations people. Is that not the case?

How can our committee identify and deal with problems in the urban centres? Do you have organizations with which we could deal?

Mr. Morin: Perhaps Ms Brown and Ms Huppie would like to say something, but I will comment before I turn it over to them.

Again, one distinctive feature that your committee has to bear in mind is that there is no such thing as the on-reserve, off-reserve dichotomy within the Metis Nation. The Metis National Council is made up of five member organizations that are based in the Prairie provinces, Ontario and British Columbia. Each of those organizations is province wide. We have ballot box elections. Every Metis person has the right to vote. If they want to run for office, they can. In elections, they have the right to elect their leadership. We are a very democratic nation.

We have been delivering more and more programs and services to all Metis people in our respective provinces, whether they are northern, remote, urban or rural. Our infrastructures are consistent across the board in terms of representing people in the respective province and the delivery of programs and services. It is all-inclusive. There are no barriers. No one has greater access because he or she is rural or urban or northern. You must bear that in mind when you are dealing with the Metis Nation.

We have a record of and capacity for delivering to all Metis people within our respective provinces and jurisdictions as member organizations. We are able to reach them. We have locals and community councils in every one of the urban centres in Western Canada.

Hopefully, that goes some way towards answering your question.

I also strongly encourage you to keep in mind that any programming should be fashioned for a Metis-specific constituency, bearing in mind that we are a distinct nation of

Le sénateur Sibbeston: Je suis d'accord avec vous pour dire que l'indépendance et la détermination caractérisent la Nation métisse. J'ai élevé mes enfants pour qu'ils soient indépendants, pour qu'ils se débrouillent par leurs propres moyens et pour qu'ils ne doivent rien à personne. Jusqu'à maintenant, ils ont tous réussi à le faire.

C'est une partie de notre patrimoine et de notre identité. Toutefois, cette indépendance nous nuit jusqu'à un certain point parce que le gouvernement qui a tendance à aider ceux qui en ont le plus besoin, nous ignore. Malheureusement, dans notre pays, ce sont les Indiens et les Inuits qui ont eu le plus besoin d'aide.

Le comité et l'étude que nous avons entreprise mettent l'accent sur les peuples autochtones, en particulier sur les jeunes des centres urbains. Un très grand nombre de Métis vivent dans des centres urbains, et leur nombre est peut-être encore plus élevé que chez les peuples des Premières nations. Ai-je raison?

Comment notre comité peut-il cerner et tenter de régler les problèmes qui existent dans les centres urbains? Connaissez-vous des organismes qui pourraient nous aider?

M. Morin: Mme Brown et Mme Huppie aimeraient peut-être faire des commentaires à ce sujet, mais j'aimerais d'abord mentionner quelque chose avant de leur laisser la parole.

Je le répète, votre comité doit prendre en considération que la Nation métisse ne fait pas de distinction entre ceux qui habitent à l'intérieur de la réserve et à l'extérieur de la réserve. Le Conseil national des Métis est formé de cinq organismes membres qui ont des bureaux dans les provinces des Prairies, en Ontario et en Colombie-Britannique. Chacun de ces organismes mène des activités à l'échelle de la province, et nous tenons des élections au scrutin. Tous les Métis ont droit de vote et, s'ils veulent se présenter aux élections, ils peuvent le faire. Lors des élections, ils ont le droit d'élire leur chef. Nous sommes une nation très démocratique.

Nous offrons de plus en plus de programmes et de services à tous les Métis dans nos provinces respectives, que ce soit en région nordique, isolée, urbaine ou rurale. Nos infrastructures sont uniformes partout en termes de représentation dans les provinces respectives et en termes de prestation de programmes et de services. Ce sont des infrastructures globales, sans cloisonnement. L'accès aux services et aux programmes est le même pour tous, qu'ils habitent en région rurale, urbaine ou nordique. Lorsque vous traitez avec la Nation métisse, vous devez en tenir compte.

Les organismes membres sont en mesure de fournir des services à tous les Métis dans leurs provinces et leurs territoires respectifs, et c'est ce qu'ils font. Grâce aux sections locales et aux conseils communautaires établis dans chacun des centres urbains de l'Ouest canadien, nous pouvons offrir nos services à tous les Métis.

J'espère avoir ainsi répondu à votre question.

Aussi, je vous encourage fortement à vous rappeler que tous les programmes élaborés devraient être adaptés aux besoins spécifiques des Métis, en n'oubliant pas que nous sommes une

people. We have political infrastructures that represent and deliver to our people, regardless of where they live in the Metis homeland. Those programs must be tailored for Metis people.

Ms Brown: There are Metis locals, and there are also Metis youth organizations in many of the urban centres. In Saskatchewan, there are Metis youth groups in Saskatoon, Regina, Prince Albert and North Battleford. Provincial youth organizations have connections to the urban youth and are familiar with the issues that they face, specifically through the UMACY. Kim Mueller, our provincial UMACY coordinator, lives in Edmonton and deals with the youth issues of Alberta.

If you plan to work towards identifying Metis-specific youth issues, it would be best to utilize our national body, which represents our province's unique situation. That would be an ideal choice. However, you could go through the provincial youth councils.

All of our governing member organizations have provincial youth councils that are either secretariats or affiliates to the governing members, with the exception of the Manitoba Metis Federation. They do have a youth department that would be able to assist you in any information gathering that you may need to do.

Ms Huppie: I would add something to stress the fact that as a Metis people we do not totally fit within the First Nations society or within the non-Aboriginal society. We take the gifts of both the First Nation people and the Europeans and create one beautiful people or one beautiful nation.

We are unique. The ways in which you deal with the First Nation people and the ways in which you deal with the European people are not the same as the ways you would deal with the Metis. We are a mix of both peoples.

We have been successful with what we have been given as Metis people. We have taken the approach of getting "the best bang for our buck." We make it stretch a long way. We have some successful institutions and companies that are run by Metis people. To have something Metis-specific would be best for our Metis youth.

The Chairman: Thank you very much. Before we go into the second round, I have a couple of comments and questions for you.

Mr. Morin, you talked about census and data issues. I know that that has been an issue which has concerned you for many years. Do you have any funding to do a census in order to help define needs, especially for the youth?

Mr. Morin: No, we do not have funding to do a census. We have been working on an agreement with Statistics Canada in relation to the census where post-census surveys would be done to take a sampling of Metis households or Metis people to compile a demographic profile of the Metis Nation. Through such a sampling, we would hope to learn the demographics of the

nation distincte. Nous avons des infrastructures politiques qui représentent nos gens et qui leur fournissent des services peu importe où ils vivent en terre métisse. C'est pourquoi ces programmes doivent être adaptés à la Nation métisse.

Mme Brown: On retrouve des sections locales métisses et des organismes de jeunes métis dans un grand nombre de centres urbains. En Saskatchewan, il existe des groupes de jeunes métis à Saskatoon, à Regina, à Prince Albert et à North Battleford. Les organismes provinciaux de jeunes maintiennent des liens avec les jeunes des centres urbains, surtout par l'entremise de l'UMAYC et ils connaissent les problèmes auxquels ces jeunes doivent faire face. Kim Mueller, notre coordinatrice provinciale de l'UMAYC, demeure à Edmonton et consacre ses efforts aux problèmes des jeunes en Alberta.

Si vous désirez cerner les problèmes propres aux jeunes Métis, il serait préférable que vous communiquiez avec notre organisme national, qui connaît bien notre situation unique dans la province. Ce serait la solution idéale, mais vous pouvez tout même faire appel aux conseils provinciaux de jeunes.

Tous nos organismes de direction comptent des conseils provinciaux de jeunes qui sont soit des secrétariats soit des partenaires des organismes de direction, à l'exception de la Manitoba Metis Federation. Cette fédération a toutefois une section de la jeunesse qui pourrait vous aider à obtenir l'information dont vous avez besoin.

Mme Huppie: J'aimerais souligner le fait qu'en tant que Nation métisse, nous ne faisons vraiment partie ni de la société des Premières nations ni de la société des non-Autochtones. Nous avons conservé ce qu'elles avaient de mieux à offrir et en avons fait un peuple ou une nation magnifique.

Nous sommes uniques. On ne traite pas de la même manière avec les Métis qu'avec les peuples des Premières nations et les peuples européens. Nous sommes un amalgame de ces peuples.

Nous utilisons efficacement ce dont nous disposons en tant que peuple métis. Nous avons comme principe d'en tirer le maximum. Certaines institutions et sociétés prospères sont dirigées par des Métis, et il serait préférable que les jeunes Métis puissent profiter de programmes adaptés à la Nation métisse.

La présidente: Merci beaucoup. Avant que nous entamions à un deuxième tour de table, j'aimerais faire quelques commentaires et vous poser quelques questions.

Monsieur Morin, vous avez parlé de recensement et de données. Je sais que vous vous préoccupez de ces questions depuis de nombreuses années. Avez-vous obtenu des fonds pour effectuer un recensement afin d'aider à définir les besoins, particulièrement les besoins des jeunes?

M. Morin: Non, nous n'avons pas obtenu de fonds pour effectuer un recensement. Nous essayons de nous entendre avec Statistique Canada afin qu'une enquête post-censitaire soit effectuée dans le cadre du recensement et qu'un échantillonnage des ménages ou citoyens métis soit aussi fait pour établir un profil démographique de la Nation métisse. Grâce à cet échantillonnage,

Metis Nation. Based on that, we would be able to work with the federal government in being able to do some programming that will deal with the issues that are identified in the post-census survey.

Beyond that, I am not aware of any funding that we get to do a census. Again, I reiterate that we have been pushing the federal government. In one of the red books there was a commitment to work with the Metis to undertake an enumeration. We want to establish a Metis Nation registry that is controlled by the Metis Nation and supported by the federal government. Based on such a Metis Nation registry, we could enumerate the citizens of the Metis Nation in that registry.

We know who we are. However, people outside the Metis Nation have pushed us to try to get a greater grip on what the Metis Nation is, as has been raised by other senators. One of the things we are doing is developing one Metis Nation definition that would apply to the entire Metis Nation.

At our MNC assembly in Vancouver last year, we adopted a draft definition of the Metis Nation. That draft definition will be coming forward this summer or fall to our next assembly for final ratification. We are hopeful that we will have one Metis Nation definition.

Once that is established, we can begin the Metis national registry and enumeration process. We will then be able to enumerate the citizens of the Metis Nation into that registry, based on that Metis Nation definition.

I should like to drive home the fact that, if the federal government, based on their prior commitment, works with us in supporting that kind of process — and it will take resources to do that — it is not something that would be owned, controlled and maintained by the federal government. That process would be conducted by us and supported by the federal government.

It is not only important to find out how many Metis people there are in Canada, but it is also important to get essential and accurate information. A sampling will not always hit its mark but, if you have that information, then you can collect any kind of information that would particularly allow us to effectively and efficiently plan programming for our people, so that their needs are being addressed effectively. Such a process will accomplish other things, but I wish to underscore that that is something that needs to be done. It is critical that we do that.

The Chairman: In the meantime, we have some serious social problems with our Metis youth in urban centres, especially, as well as in the rural centres. We have gangs, prostitution, and many other serious issues such as FAS, FAE and early pregnancy.

What supports are available to Metis youth when they arrive in the city to help them to make some adjustments so that they do not get into that trap of corruption? These youth are being

nous obtiendrions, avec un peu de chance, des données démographiques sur la Nation métisse, après quoi nous pourrions définir en collaboration avec le gouvernement fédéral des programmes répondant aux besoins repérés par l'enquête post-censitaire.

Outre cela, je ne connais aucun financement auquel nous ayons accès pour faire un recensement. Je le répète, nous faisons pression sur le gouvernement fédéral à cet égard. Dans l'un de ses Livres rouges, le gouvernement s'engageait à collaborer avec les Métis pour entreprendre un recensement de tous les Métis. Nous voulons établir un registre de la Nation métisse, qui serait géré par la Nation métisse elle-même, avec l'aide du gouvernement fédéral. Nous pourrions ainsi recenser tous les citoyens faisant partie de la Nation métisse.

Nous savons qui nous sommes. Or, diverses personnes ne faisant pas partie de la Nation métisse nous poussent à préciser davantage ce qu'est la Nation métisse, comme d'ailleurs, certains sénateurs. C'est pourquoi nous nous efforçons d'arrêter une définition de la Nation métisse qui s'appliquerait à toute notre Nation.

À l'assemblée générale du RNM l'an dernier, à Vancouver, nous avons adopté une définition préliminaire de la Nation métisse. Nous allons de nouveau nous pencher sur cette définition cet été ou cet automne, à notre prochaine assemblée générale, en vue de sa ratification finale. Nous avons bon espoir d'en arriver à une seule et même définition de la Nation métisse.

Une fois cette définition établie, nous pourrions commencer à recenser les Métis pour constituer notre registre national dans lequel nous inscrirons tous les citoyens correspondant à la définition de la Nation métisse.

Je voudrais que vous compreniez bien que même si le gouvernement nous aide à ouvrir notre registre, comme il s'y est engagé — et il nous faudra des ressources pour ce faire — ce ne sera pas son registre, le gouvernement fédéral ne s'occupera ni de sa gestion ni de sa tenue. C'est nous qui serons responsables du processus, et le gouvernement fédéral nous aidera.

Il n'est pas seulement important de savoir combien il y a de Métis au Canada, mais aussi de réunir des renseignements exacts et essentiels. Un échantillonnage ne tombe pas toujours juste; par contre, si on dispose de ces renseignements, on peut recueillir n'importe quelle autre donnée permettant de planifier de façon efficace et efficiente des programmes destinés au peuple métis, qui répondraient efficacement à ses besoins. Ce registre servira d'autres fins, c'est pourquoi j'aimerais souligner combien il est important de l'établir. C'est d'une importance cruciale pour nous.

La présidente: Dans l'intervalle, les jeunes Métis, particulièrement ceux en milieu urbain, mais aussi ceux en milieu rural, ont de graves problèmes sociaux; des problèmes comme les gangs, la prostitution, le syndrome d'alcoolisation foetale et ses effets et les grossesses précoces, pour ne nommer que ceux-là.

À quelles ressources les jeunes Métis ont-ils accès lorsqu'ils arrivent en ville pour apprendre à s'adapter, afin de ne pas sombrer dans la corruption? Ces jeunes sont recrutés par d'autres.

recruited. I hear that children are being recruited by other children into the sex trade in Saskatoon. Do you have any supports that you can utilize? Do you have any funding for supports?

Mr. Morin: Ms Brown has mentioned that, with the limited youth-specific programming we have within the MNC and member organizations, we have tried to stretch that dollar as far as we can in addressing those kinds of issues. The urbanization process is similar in our communities, as it is for other people. People are migrating to urban centres.

The last census that was done paints a picture of Canada being very much an urban society. The vast majority of Canadians now live in the major urban centres in Canada. Your points are well made. We have spoken many times in the past about how people are disillusioned in the Metis communities and in the Indian reserves.

In the hopes of finding a better life, people move to the urban centres, but they are often disappointed and frustrated because of the discrimination that takes place. There is neither proper education nor training. It is not easy for people to get jobs. The result is the things that you talk about, Madam Chair: People go to the street and become involved in drug and alcohol abuse, gangs and prostitution. This situation can also be seen in the smaller communities.

Ms Brown mentioned the affiliates, programs and services that we have been able to establish in our provinces through federal and provincial funding. Through these programs and services, attempts are being made to address this situation, but that is simply not enough.

Returning to our comments regarding not accepting jurisdictional responsibility for our people, there is not anywhere near any kind of fairness or equity when it comes to the delivery of programs and services from the federal government. We are not even stemming the tide. Not enough is being done to address these issues. We are talking about real people and situations, and about real people being hurt. When a young person commits suicide it is real. It is not a Hollywood scene. Suicide affects families and communities. It causes pain, misery and hurt. It takes many years for a family and a community to overcome a suicide. These are serious issues.

We must take into consideration the last census and the urbanization process that we all know has taken place. We have the largest birth rate in Canada and a huge youth population. I would say 55 per cent of our people are 26 and under. That is a lot of young people.

Our people are put in situations due to the lack of opportunity and the lack of fairness from government. The problems you mention are characteristic of this situation. Ways must be found to address these issues. We are not just talking about statistics or about negotiations to implement rights; we are talking about people's lives. We are talking about living, breathing people who

J'ai entendu dire que des enfants en recrutaient d'autres à Saskatoon pour le commerce du sexe. Avez-vous des mécanismes d'aide à leur offrir? Avez-vous des fonds à cette fin?

M. Morin: Mme Brown a déjà indiqué que nous mobilisons au maximum les fonds dont nous disposons pour les programmes déjà limités du RNM et de ses organismes afin d'aider les jeunes aux prises avec ce genre de problèmes. Le processus d'urbanisation de nos collectivités est similaire à celui des autres citoyens. Tout le monde migre vers les centres urbains.

Le dernier recensement dépeint la société canadienne comme une société très urbaine. La grande majorité des Canadiens vit désormais dans les grands centres urbains du Canada. Vous avez absolument raison. Nous répétons depuis longtemps combien les membres des collectivités métisses et les habitants des réserves indiennes sont désillusionnés.

Les gens se déplacent vers les centres urbains dans l'espoir d'y mener une vie meilleure, mais sont souvent déçus et frustrés à cause de la discrimination dont ils sont la cible. Ils n'ont ni l'éducation ni la formation adéquates. Ce n'est pas facile pour les gens de se trouver du travail. Cela mène aux résultats que vous avez cités, madame la présidente: les gens aboutissent dans la rue et se mettent à consommer de la drogue ou de l'alcool, ils se joignent à des gangs et se livrent à la prostitution. La même situation s'observe aussi dans les plus petites villes.

Mme Brown a parlé des partenariats, des programmes et des services que nous sommes arrivés à établir dans nos provinces grâce au financement des gouvernements fédéral et provinciaux. Ces programmes et ces services visent à corriger la situation, mais ils sont simplement insuffisants.

Pour renchérir sur le fait que le gouvernement fédéral refuse d'assumer ses compétences relatives à notre peuple, la prestation des programmes et des services fédéraux est bien loin d'être juste et équitable. Nous n'arrivons même pas à contrôler la situation. Trop peu de mesures sont prises pour régler les problèmes et nous parlons ici de personnes réelles qui souffrent, ainsi que de situations réelles. Lorsqu'un jeune se suicide, c'est réel, ce n'est pas une scène hollywoodienne. Le suicide bouleverse les familles et les collectivités; il est source de douleur, de misère et de souffrances et il faut beaucoup d'années à une famille ou à une collectivité pour se remettre d'un suicide. C'est un problème grave.

Nous devons tenir compte des données du dernier recensement et du processus d'urbanisation qui s'observe actuellement, nous le savons tous. Nous avons le taux de natalité le plus élevé au Canada et une énorme population de jeunes. Je dirais que 55 p. 100 des Métis ont moins de 26 ans. Cela fait beaucoup de jeunes.

Le manque de perspectives d'avenir et l'injustice du gouvernement placent les Métis dans des situations déplorables. Les problèmes que vous avez mentionnés sont tout à fait caractéristiques. Nous devons trouver des moyens d'y remédier. Nous ne parlons pas seulement de statistiques et de négociations pour faire reconnaître nos droits, mais de la vie de vraies

are hurting. Governments cannot turn their back on those issues. These are real, human needs and circumstances. They urgently require to be addressed.

Any recommendations that you could include in your action plan that that will keep all of that in mind and treat our people fairly would not only be much appreciated on our behalf, but it would also be helpful in breaking down the barriers we face in dealing with some of these issues in urban centres.

The Chairman: As a very proud grandmother, my granddaughter, Rheanna Coulter Sand, is graduating on June 5 with honours with distinction in the sciences from the University of Alberta. She is also the treasurer of a newly formed youth group in Edmonton and I am told that she is their role model.

Mr. Morin: Congratulations, that is wonderful. That is a great success story.

The Chairman: That is a positive note. She struggled in attending university without the funding for which she do not qualify. That is another issue that must be addressed.

I have a Metis flag outside my Ottawa office which I very proudly fly.

Senator Pearson: Before I came to this meeting, I was at a meeting to discuss comprehensive community initiatives. There are programs throughout Canada around the model that has been developed, and one of them is in Saskatchewan. You will not be surprised to hear that, since many progressive things go on in Saskatchewan, in Saskatoon.

In regard to partnership, you face the challenge of identity. Your presentation has helped us to understand more about that and about the Metis people.

You also told us that your problems are shared with other peoples. That is, when you are looking at the issue of suicide, it is not only Metis youth who are committing suicide, it is youth from all Aboriginal groups.

When considering the issue of employment, you are not contemplating Metis businesses that will employ only Metis, you are thinking about how to access the business community in general.

On the question of partnership, it is one thing to define your distinctiveness; it is another to make it work in the broader community. I was happy to hear that, in the particular program in Saskatoon, the Aboriginal community is working with less fortunate people, voluntary sector groups, and with some government input. While the governments are important partners, they are by no means the only partners. Jennifer, would you comment on partnerships?

Ms Brown: Within my city, I know that our local and regional councils have made every effort to start partnerships. In fact, one of the main partnerships is with the Saskatchewan penitentiary. In

personnes. Nous parlons de personnes en vie, qui respirent et qui souffrent. Les gouvernements ne peuvent tourner le dos à ces problèmes et à ces besoins humains qui sont bien réels. Il faut s'en occuper et vite.

Toutes les recommandations que vous pourriez inclure dans votre plan d'action, qui feraient état de ces réalités et de la nécessité de traiter notre peuple de façon équitable, seraient non seulement très appréciées de notre Nation, mais contribueraient à briser les barrières qui nous empêchent de nous attaquer convenablement aux problèmes qui s'observent dans les centres urbains.

La présidente: Je suis grand-mère d'une petite-fille, Rheanna Coulter Sand, dont je suis très fière, et qui, le 5 juin, va obtenir son diplôme en sciences, avec distinction, de la University of Alberta. Elle est également trésorière d'un nouveau groupe de jeunes à Edmonton, à qui elle propose un modèle de comportement, à ce qu'on m'a dit.

M. Morin: Félicitations, c'est merveilleux! C'est une très belle réussite.

La présidente: C'est une note positive. Elle s'est battue pour aller à l'université malgré le fait qu'elle n'avait pas droit à l'aide financière. C'est un autre problème sur lequel nous devons nous pencher.

J'ai un drapeau métis que j'arbore avec beaucoup de fierté à l'extérieur de mon bureau d'Ottawa.

Le sénateur Pearson: Juste avant d'arriver ici, j'ai assisté à une réunion sur les initiatives communautaires globales. Partout au Canada sont déployés des programmes inspirés de ce modèle, dont l'un en Saskatchewan. Vous ne serez pas étonné de l'apprendre, car beaucoup de mesures progressistes sont mises en oeuvre en Saskatchewan, à Saskatoon.

Dans tous vos partenariats, vous êtes confrontés au problème de votre identité. Votre exposé nous aide à mieux comprendre le peuple métis et sa quête identitaire.

Vous nous dites aussi que d'autres personnes ont les mêmes problèmes que vous. Le suicide, par exemple, ne touche pas seulement les jeunes Métis, mais tous les jeunes Autochtones.

En ce qui concerne l'emploi, vous ne parlez pas d'entreprises métisses qui n'emploieraient que des Métis, mais plutôt des moyens de donner aux Métis un meilleur accès au monde du travail en général.

Pour ce qui est des partenariats, c'est une chose que de définir votre identité distincte, mais c'en est une autre que de la valoriser au sein de la société. Je suis heureuse d'apprendre que dans le cadre du programme de Saskatoon, la collectivité autochtone collabore avec les démunis, les groupes bénévoles et les gouvernements. Les gouvernements sont certes des partenaires importants, mais ils ne sont pas les seuls partenaires possibles. Jennifer, pouvez-vous parler des partenariats?

Mme Brown: Dans ma ville, je sais que les conseils locaux et régionaux ont fait tous les efforts possibles pour établir des partenariats. En fait, l'un de leurs principaux partenariats est celui

Prince Albert, with a population of some 30,000, we have a federal penitentiary, a provincial jail, a city jail, a youth corrections facility and a women's facility. What the local Metis people did was work through their urban councils. We have a tripartite agreement through the Privy Council Office, and urban governance is one aspect of that. The urban governance committee for the city of Prince Albert put together an employment and training program to train Metis youth to go into the field of corrections. They did a practicum with the federal penitentiary and then they were employed. Thirty-five Metis youth from my community ended up getting jobs through this partnership that the Metis locals had with the federal jail.

You also raised the issue of Saskatoon and prostitution. The Saskatoon Metis Youth Council ran a program to deter prostitution among Metis youth. They are working towards buying a facility in which to that program year round. Prince Albert has a high rate of child prostitution.

There is no real Metis-specific resource where these youth can come to get help when they come in from the rural regions surrounding the city. The only thing that they can hope for is social or family support and they do not often get that because of substance abuse.

More dollars must be allocated for Metis resource centres to help our people. As a Metis person, I personally would not feel comfortable going to a Caucasian organization for help because they would not understand where I am coming from. I think that is how our youth feel as well. While many private organizations in Saskatchewan do aid and assist Metis people, they do not have an understanding of who we are or of our specific needs. We often get "pan-Aboriginalized," which does not benefit our people.

However, there are some venues that we can and do use. For example, the Metis Addictions Council of Saskatchewan, which is an affiliate to the Metis Nation — Saskatchewan, has a treatment house in Prince Albert that is run by Metis people for Metis people. Essentially, we are helping ourselves to improve our own quality of living. There needs to be greater focus and importance attached to that.

Partnerships are a large reality of what we must do, since there is no core funding for Metis youth. Nationally, we have relationships with the Aboriginal Relations Office of Human Resources Development Canada, the Department of Canadian Heritage, the Privy Council Office and Environment Canada. We also have a seat on the Canadian Environmental Network's capacity building project. We must form partnerships because we do not have the resources to better assist ourselves.

qu'ils ont conclu avec le pénitencier de la Saskatchewan. À Prince Albert, où la population s'élève à environ 30 000 personnes, il y a un pénitencier fédéral, une prison provinciale, une prison municipale, un établissement correctionnel pour les jeunes et une prison pour femmes. Là-bas, les Métis participent à divers comités de la ville. Nous avons signé une entente tripartite avec le Bureau du Conseil privé, qui porte notamment sur la gestion urbaine. Le comité de gestion urbaine de la ville de Prince Albert a mis en place un programme pour former les jeunes Métis à l'emploi dans le domaine correctionnel. Ces jeunes ont fait un stage au pénitencier fédéral, qui les a embauchés par la suite. Ainsi, 35 jeunes Métis de ma collectivité se sont trouvés un emploi grâce à ce partenariat entre les Métis de la ville et la prison fédérale.

Vous avez également soulevé la question de la prostitution à Saskatoon. Le Conseil des jeunes Métis de Saskatoon a mis en oeuvre un programme de prévention de la prostitution chez les jeunes Métis. Ce conseil songe actuellement à acheter un établissement qui resterait ouvert toute l'année pour les besoins de ce programme. Le taux de prostitution juvénile est très élevé à Prince Albert.

Il n'existe aucune ressource vraiment propre aux Métis, où ces jeunes pourraient demander de l'aide lorsqu'ils arrivent des régions rurales en périphérie la ville. Pour l'instant, ils ne peuvent compter que sur l'appui social ou familial, qui fait souvent défaut en raison d'abus d'alcool et d'autres drogues.

Il faut allouer davantage d'argent aux centres de ressources destinés aux Métis pour aider notre peuple. En tant que Métisse, je ne me sentrais pas à l'aise et préférerais éviter de solliciter l'aide d'un organisme caucasien, parce que les Blancs ne comprendraient pas d'où je viens. Je pense que c'est la façon dont les autres jeunes Métis se sentent aussi. De nombreux organismes privés en Saskatchewan viennent en aide aux Métis, mais ils ne comprennent pas bien qui nous sommes et quels sont nos besoins particuliers. Nous sommes souvent englobés dans le grand groupe des Autochtones, ce qui n'est pas à notre avantage.

Il y a toutefois quelques ressources qui s'offrent à nous et que nous utilisons. Notamment, le Métis Addictions Council of Saskatchewan, partenaire de la Nation métisse de la Saskatchewan, tient à Prince Albert un centre de traitement géré par des Métis pour les Métis. En gros, nous nous aidons à améliorer notre propre qualité de vie. Il faut attacher davantage d'importance à ce type d'initiative et axer nos efforts en ce sens.

Les partenariats sont l'une des principales solutions à notre portée, parce qu'il n'y a aucun véritable financement consacré aux jeunes Métis. À l'échelle nationale, nous entretenons diverses relations avec le Bureau des relations avec les Autochtones de Développement des ressources humaines Canada, le ministère du Patrimoine canadien, le Bureau du Conseil privé et Environnement Canada. Nous participons également au projet de mise en valeur du potentiel chapeauté par le Réseau canadien de l'environnement. Nous devons former des partenariats parce que nous n'avons pas les ressources nécessaires pour aider davantage notre peuple.

I think that some of this is due to the fact that there are no proper statistics on the Metis population. If the government had an accurate count of how many Metis people there are, they would have to increase our funding, because we do not get adequate funding to help the number of Metis people we have in Canada.

Senator Pearson: Do you not think partnerships are a good concept on their own — not just something that you must go into because you cannot get funding from somewhere else?

Ms Brown: Partnerships are a good resource but it would be better if there were a Metis focus for specific topics.

Senator Pearson: I understand that.

The Chairman: I should like to thank all three of you very much. This morning's session has been very enlightening and, in my opinion, you have assisted us greatly in developing an action plan for change. We want our action plan to assist you so that, when you enter into negotiations, you will have a document outlining your requirements.

Would you care to make some concluding comments?

Mr. Morin: Thank you once again for giving us this opportunity. It has been wonderful to be able to have this exchange, dialogue and understanding, in the course of which we, hopefully, have assisted you in putting a good action plan in place, which will help our people and address Metis youth in particular. This has also been an excellent opportunity to have a genuine, face-to-face discussion with parliamentarians to help you understand who we are and what our aspirations are all about.

Your work on Parliament Hill is multi-faceted and you get to talk to many people. With that understanding of who we are, you will be able to bear in mind our situation and perhaps help us in trying to achieve what we have been fighting for for many years, that is, recognition for our people, our rights and our aspirations. The bottom line is that we have been trying to get fair treatment from the federal government, which has a responsibility to do that under Canada's Constitution.

We have really enjoyed the discussion we have had with you this morning. It is nice to see so many new faces as well as some of our friends who are members of this committee. I especially mention the Chair, Senator Chalifoux, who has been very active in the Metis movement for many years. She has distinguished herself by being involved as a proud Metis nationalist in the Metis movement and as a person who represents our communities.

Whenever the Prime Minister appoints someone from our community, especially someone who has distinguished himself or herself in Metis public service, it is not only an honour to that person, which it is to Senator Chalifoux and her family, but it is also a recognition of and an honour for the Metis nation. We were very proud when Prime Minister Chrétien appointed you,

Je pense que cela est dû en partie au fait qu'il n'existe aucune statistique convenable sur la population métisse. Si le gouvernement savait exactement combien il y a de Métis, il serait obligé d'augmenter les fonds qui nous sont accordés, parce que nous n'en recevons pas assez pour aider tous les Métis du Canada.

Le sénateur Pearson: Pensez-vous que les partenariats sont un bon concept en soi, et pas seulement un recours obligé parce que vous ne pouvez recevoir de financement ailleurs?

Mme Brown: Les partenariats sont une bonne chose, mais il serait encore préférable d'avoir des ressources exclusivement réservées aux Métis, axées sur des problèmes précis.

Le sénateur Pearson: Je le comprends.

La présidente: J'aimerais vous remercier beaucoup, tous les trois. La session de ce matin a été très éclairante et, à mon avis, vous nous avez beaucoup aidés pour concevoir notre plan d'action pour le changement. Nous souhaitons que notre plan d'action vous servira de document officiel illustrant vos besoins et que vous pourrez l'utiliser dans le cadre de vos négociations.

Auriez-vous quelques mots à nous adresser en guise de conclusion?

M. Morin: Merci encore une fois de nous avoir donné cette merveilleuse occasion d'échanger, de dialoguer et de se comprendre; nous espérons avoir été de quelque assistance pour vous permettre d'élaborer un bon plan d'action qui aidera notre peuple et qui visera plus particulièrement la jeunesse métisse. Ce fut également une excellente occasion d'avoir une discussion franche et directe avec vous, les parlementaires, pour vous aider à mieux comprendre qui nous sommes et quelles sont nos aspirations.

Votre travail sur la colline parlementaire comprend de multiples facettes et vous êtes appelés à discuter avec de nombreuses personnes. Maintenant que vous comprenez qui nous sommes, vous pourrez garder notre situation à l'esprit et peut-être pourrez-vous nous aider à réaliser l'objectif pour lequel nous nous battons depuis de nombreuses années, à savoir la reconnaissance de notre peuple, de nos droits et de nos aspirations. En fin de compte, nous avons essayé d'obtenir un traitement équitable de la part du gouvernement fédéral, obligation qui lui revient en vertu de la Constitution canadienne.

Nous avons vraiment apprécié la discussion que nous avons eue avec vous ce matin. Il est agréable de voir tous ces nouveaux visages ainsi que certains de nos amis qui sont membres de ce comité. Je pense tout particulièrement à la présidente, le sénateur Chalifoux, qui a été un membre très actif du mouvement métis pendant de nombreuses années. Elle s'est illustrée en tant que nationaliste métisse fière au sein du mouvement métis et comme représentante de nos collectivités.

Chaque fois que le premier ministre nomme quelqu'un de notre communauté, surtout quelqu'un qui s'est distingué au service des Métis, il s'agit d'un honneur non seulement pour cette personne, comme c'est le cas du sénateur Chalifoux et de sa famille, mais également un honneur — et une forme de reconnaissance — pour la nation métisse toute entière. Nous avons été remplis de fierté,

Senator Chalifoux, as a senator to the Senate of Canada from our community. It is very nice to see you and to have you involved in what is happening here. Thank you very much. It was nice to see you all.

The Chairman: Thank you very much.

The committee adjourned.

madame le sénateur, lorsque le premier ministre Chrétien vous a nommée au Sénat du Canada pour représenter notre communauté. Il est très agréable de vous voir jouer un rôle dans ce qui se passe ici. Merci beaucoup, ce fut très agréable de vous voir tous.

La présidente: Merci beaucoup.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES

From the Metis National Council:

Mr. Gerald Morin, President;
Ms Jennifer Brown, Chair, Metis National Youth Advisory
Council;
Ms Pauline Huppé, Director, Youth Initiatives, Metis National
Youth Advisory Council.

TÉMOINS

Du Ralliement national des Métis:

M. Gerald Morin, président;
Mme Jennifer Brown, présidente, Conseil consultatif national d
jeunes Métis;
Mme Pauline Huppé, directrice, Initiatives des jeunes, Conse
consultatif national des jeunes Métis



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, April 30, 2002
Wednesday, May 1, 2002

Le mardi 30 avril 2002
Le mercredi 1^{er} mai 2002

Issue No. 18

Fascicule n° 18

Fifteenth and sixteenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Quinzième et seizième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

INCLUDING:
THE SEVENTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget)

Y COMPRIS:
LE SEPTIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. (ou Robichaud, c.p.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 30, 2002
(29)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:00 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Johnson, Léger and Pearson (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the National Association of Friendship Centres:

Marie Whattam, Vice-President;

Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, Policy Advisor.

Ms Whattam and Ms Koebel made opening statements and then, together, answered questions.

At 10:45 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, May 1, 2002
(30)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 5:50 p.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Hubley, Johnson and Léger (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 30 avril 2002
(29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 heures, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Hubley, Johnson, Léger et Pearson (8).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes. (*Voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De l'Association nationale des centres d'amitié:

Marie Whattam, vice-présidente;

Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council;

Alfred Gay, conseiller en politiques.

Mme Whattam et Mme Koebel font une déclaration et répondent ensemble aux questions.

À 10 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 1^{er} mai 2002
(30)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 17 h 50, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Hubley, Johnson et Léger (5).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Aboriginal Healing Foundation:

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research;
Giselle Robelin, Communications Department.

Dr. Valaskakis made an opening statement and answered questions.

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes. (*Voir le texte complet de l'ordre de renvoi dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De la Fondation pour la guérison des Autochtones:

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche;
Giselle Robelin, Service des communications.

Mme Valaskakis fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, April 25, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples has the honour to present its

SEVENTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, September 27, 2001, to examine issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place in Canada, for the purpose of its examination.

Pursuant to Section 2:07 of the *Procedural Guidelines for the Financial Operation of Senate Committees*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

La présidente,

THELMA J. CHALIFOUX

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 25 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones a l'honneur de présenter son

SEPTIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, à examiner les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada, demande respectueusement que le comité soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, ainsi qu'à se déplacer à travers le Canada aux fins de son enquête.

Conformément à l'article 2:07 des *Directives régissant le financement des Comités du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

APPENDIX (A) TO THE REPORT
STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES
SPECIAL STUDY ON URBAN ABORIGINAL YOUTH
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2003

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, September 27, 2001:

The Honourable Senator Chalifoux moved, seconded by the Honourable Senator Christensen:

THAT the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples, pursuant to the input it has received from urban Aboriginal people and organizations, be authorized to examine and report upon issues affecting urban Aboriginal youth in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters;

THAT the Committee report to the Senate no later than June 28, 2002; and

THAT the Committee be authorized, notwithstanding customary practice, to table its report to the Clerk of the Senate if the Senate is not sitting, and that a report so tabled be deemed to have been tabled in the Senate.

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

| | |
|-----------------------------------|-------------------|
| PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES | \$ 87,550 |
| TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS | \$ 300, 980 |
| OTHER EXPENDITURES | \$ <u>11,000</u> |
| TOTAL | \$ 399,530 |

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples on February 19, 2002.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date

Senator Thelma J. Chalifoux, Chair, Standing Committee on
Aboriginal Peoples

Date

Chairman, Standing Committee on Internal Economy Budgets
and Administration

EXPLANATION OF COST ELEMENTS

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Professional Services (0402)

| | |
|---|------------------|
| Communications consultant (30 days @ \$500) | \$ 15,000 |
| Special advisor (30 days @ \$500) | \$ <u>15,000</u> |

Subtotal \$ 30,000

2. Reporting and Transcribing Services for Public Hearings in Canada (0403)

A. First Portion

(Vancouver, Edmonton, Yellowknife)

| | |
|---|-----------------|
| (3 days of testimony @ \$2,150 per day) | \$ 6,450 |
| (French Reporter – Attendance fee (3 days @ \$400 per day)) | \$ <u>1,200</u> |

Subtotal \$ 7,650

B. Second Portion

(Regina, Winnipeg, Toronto)

| | |
|---|-----------------|
| (4 days of testimony @ \$2,150 per day) | \$ 8 600 |
| (French Reporter – Attendance fee (4 days @ \$400 per day)) | \$ <u>1,600</u> |

Subtotal \$ 10,200

C. Third Portion

(Montreal, Halifax)

| | |
|---|---------------|
| (2 days of testimony @ \$2,150 per day) | \$ 4,300 |
| (French reporter – Attendance Fee (2 days @ \$400 per day)) | \$ <u>800</u> |

Subtotal \$ 5,100

3. Translation and Interpretation Services for Public Hearings in Canada (0412)

A. First Portion

| | |
|------------------------------------|----------|
| (Vancouver, Edmonton, Yellowknife) | \$ 9,600 |
|------------------------------------|----------|

B. Second Portion

| | |
|-----------------------------|-----------|
| (Regina, Winnipeg, Toronto) | \$ 12,000 |
|-----------------------------|-----------|

C. Third Portion

| | |
|---------------------|-----------------|
| (Montreal, Halifax) | \$ <u>6,000</u> |
|---------------------|-----------------|

Subtotal \$ 27,600

4. Working meals (0415)

| | |
|----------------------------------|----------|
| (20 lunches and dinners @ \$350) | \$ 7,000 |
|----------------------------------|----------|

TOTAL \$ 87,550

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS**1. Travel expenses (0201)**

12 Senators
 3 Committee staff (Clerk, Administrative Assistant, Communications Consultant)
 1 Researcher
 1 Stenographer
3 Interpreters
 20 Participants

(a) Air Transportation**A. First Portion (6 days)**

(Ottawa-Vancouver-Edmonton-Yellowknife-Ottawa)

(12 Senators @ \$5,820 + 8 staff @ \$5,240) \$ 111,760

B. Second Portion (6 days)

(Ottawa-Regina-Winnipeg-Toronto-Ottawa)

12 Senators @ \$3,620 + 8 staff @ \$3,220) \$ 69,200

C. Third Portion (4 days)

(Montreal-Halifax-Ottawa)

(12 Senators @ \$2,040 + 8 staff @ \$1,620) \$ 37,440**Total – Air Transportation****\$ 218,400****(b) Ground Transportation****A. First Portion (6 days)**

6 taxis @ \$25 X 20 people \$ 3,000

Minibus rental \$ 2,000

B. Second Portion (6 days)

6 taxis @ \$25 x 20 people \$ 3,000

Minibus Rental \$ 2,500

C. Third Portion (4 days)

4 taxis @ \$25 x 20 people \$ 2,000

Minibus Rental \$ 2,000

Train (Ottawa-Montreal)

8 staff @ \$100 \$ 800**Total – Ground Transportation****\$ 15 300****(c) Per Diem****A. First Portion (6 days)**

6 days @ \$61.50 per day for 20 people \$ 7,380

B. Second Portion (6 days)

6 days @ \$61.50 per day for 20 people \$ 7,380

C. Third Portion (4 days)4 days @ \$61.50 per day for 20 people \$ 4,920**Total - Per Diem****\$ 19,680**

(d) Hotel Accommodations**A. First Portion (6 days)**

2 nights Vancouver @ \$160
per person x 20 people \$ 6,400

1 night Edmonton @ \$150
per person x 20 people \$ 3,000

2 nights Yellowknife @ \$150
per person x 20 people \$ 6,000

B. Second Portion (6 days)

1 night Regina @ \$150
per person x 20 people \$ 3,000

2 nights Winnipeg @ \$150
per person x 20 people \$ 6,000

2 nights Toronto @ \$220
per person x 20 people \$ 8,800

C. Third Portion (4 days)

1 night Montreal @ \$220
per person x 20 people \$ 4,400

2 nights Halifax @ \$200
per person x 20 people \$ 8,000

Total - Hotel Accommodations \$ 45,600

2. Courier Services (0213) \$ 2,000

TOTAL \$ 300,980

ALL OTHER EXPENDITURES**1. Meeting room rentals (0500)****A. First Portion**

(Vancouver, Edmonton, Yellowknife) \$ 3,000

B. Second Portion

(Regina, Winnipeg, Toronto) \$ 4,000

C. Third Portion

(Montreal, Halifax) \$ 2,000

Miscellaneous (0799) \$ 2,000

TOTAL \$ 11,000

GRAND TOTAL \$ 399,530

The Senate administration has reviewed this budget application.

Date

Heather Lank, Principal Clerk of Committees

Date

Richard Ranger, Director of Finance

**ANNEXE (A) AU RAPPORT
COMITÉ PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES
ÉTUDE SPÉCIALE SUR LES JEUNES AUTOCHTONES EN MILIEU URBAIN
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET
POUR L'ANNÉE FISCALE SE TERMINANT LE 31 MARS 2003**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 27 septembre 2001:

L'honorable sénateur Chalifoux propose, appuyée par l'honorable sénateur Christensen,

QUE le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, conformément aux opinions qu'il a reçues des peuples et organisations autochtones des villes, soit autorisé à examiner, pour ensuite en faire rapport, les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada. Plus précisément, que le Comité soit autorisé à examiner ; l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services ; les problèmes liés aux politiques et aux compétences ; l'emploi et l'éducation ; l'accès aux débouchés économiques ; la participation et l'autonomisation des jeunes ; et d'autres questions connexes.

QUE le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 28 juin 2002;

QUE le Comité soit autorisé, contrairement à l'usage, à déposer son rapport devant le greffier du Sénat si celui-ci ne siège pas et que le rapport ainsi déposé soit réputé déposé au Sénat.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

SOMMAIRE DES DÉPENSES

| | |
|-----------------------------------|------------------|
| SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES | 87 550 \$ |
| TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS | 300 980 \$ |
| AUTRES DÉPENSES | <u>11 000 \$</u> |
| TOTAL | 399 530 \$ |

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones le 19 février 2002.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

Sénateur Thelma J. Chalifoux, présidente, Comité permanent
des peuples autochtones

Date

Président, Comité permanent de la Régie interne,
des Budgets et de l'Administration

EXPLICATION DES COÛTS

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES SERVICES

1. Services professionnels (0402)

| | | |
|---|------------------|--|
| Consultant en communication (30 jours @ 500 \$) | 15 000 \$ | |
| Conseiller spécial (30 jours @ 500 \$) | <u>15 000 \$</u> | |

Total 30 000 \$

2. Services de compte rendu et de transcription pour audiences publiques au Canada (0403)

A. Première portion

| | | |
|--|-----------------|----------|
| (Vancouver, Edmonton, Yellowknife) | | |
| (3 jours d'audiences @ 2150 \$ par jour) | 6 450 \$ | |
| (Sténographe français – (3 jours @ 400 \$ par jour)) | <u>1 200 \$</u> | |
| Total | | 7 650 \$ |

B. Deuxième portion

| | | |
|--|-----------------|-----------|
| (Régina, Winnipeg, Toronto) | | |
| (4 jours d'audiences @ 2 150 \$ par jour) | 8 600 \$ | |
| (Sténographe français – (4 jours @ 400 \$ par jour)) | <u>1 600 \$</u> | |
| Total | | 10 200 \$ |

C. Troisième portion

| | | |
|---|---------------|----------|
| (Montréal, Halifax) | | |
| (2 jours d'audiences @ 2 150 \$ par jour) | 4 300 \$ | |
| (Sténographe français– (2 jours @ 400 \$ par jour)) | <u>800 \$</u> | |
| Total | | 5 100 \$ |

3. Services de traduction et d'interprétation pour des audiences publiques au Canada (0412)

A. Première portion

| | | |
|------------------------------------|----------|--|
| (Vancouver, Edmonton, Yellowknife) | 9 600 \$ | |
|------------------------------------|----------|--|

B. Deuxième portion

| | | |
|-----------------------------|-----------|--|
| (Régina, Winnipeg, Toronto) | 12 000 \$ | |
|-----------------------------|-----------|--|

C. Troisième portion

| | | |
|---------------------|-----------------|--|
| (Montréal, Halifax) | <u>6 000 \$</u> | |
|---------------------|-----------------|--|

Total 27 600 \$

4. Repas de travail (0415)

| | | |
|-----------------------------------|-----------------|--|
| (20 déjeuners et dîners @ 350 \$) | <u>7 000 \$</u> | |
|-----------------------------------|-----------------|--|

TOTAL 87 550 \$

TRANSPORT ET COMMUNICATIONS**1. Frais de déplacement (0201)**

12 sénateurs

3 employés de comité (greffier, adj. adm., consultant en communication)

1 attaché de recherche

1 sténographe

3 interprètes

20 participants

a) Transport aérien**A. Première portion (6 jours)**

(Ottawa-Vancouver-Edmonton-Yellowknife-Ottawa)

(12 sénateurs @ 5 820 \$ + 8 employés @ 5 240 \$) 111 760 \$

B. Deuxième portion (6 jours)

(Ottawa-Régina-Winnipeg-Toronto-Ottawa)

12 sénateurs @ 3 620 \$ + 8 employés @ 3 220 \$ 69 200 \$

C. Troisième portion (4 jours)

(Montréal-Halifax-Ottawa)

(12 sénateurs @ 2 040 \$ + 8 employés @ 1 620 \$) 37 440 \$**Total – Transport aérien****218 400 \$****b) Transport terrestre****A. Première portion (6 jours)**

6 taxis @ 25 \$ X 20 personnes 3 000 \$

Location d'un minibus 2 000 \$

B. Deuxième portion (6 jours)

6 taxis @ 25 \$ x 20 personnes 3 000 \$

Location d'un minibus 2 500 \$

C. Troisième portion (4 jours)

4 taxis @ 25 \$ x 20 personnes 2 000 \$

Location d'un minibus 2 000 \$

Train (Ottawa-Montréal)

8 employés @ 100 \$ 800 \$**Total - Transport terrestre****15 300 \$****c) Indemnité journalière****A. Première portion (6 jours)**

6 jours @ 61,50 \$ par jour pour 20 personnes 7 380 \$

B. Deuxième portion (6 jours)

6 jours @ 61,50 \$ par jour pour 20 personnes 7 380 \$

C. Troisième portion (4 jours)4 jours @ 61,50 \$ par jour pour 20 personnes 4 920 \$**Total - Indemnité journalière****19 680 \$**

d) Hébergement**A. Première portion (6 jours)**

2 nuits à Vancouver @ 160 \$ par personne x 20 personnes 6 400 \$

1 nuit à Edmonton @ 150 \$ par personne x 20 personnes 3 000 \$

2 nuits à Yellowknife @ 150 \$ par personne x 20 personnes 6 000 \$

B. Deuxième portion (6 jours)

1 nuit à Régina @ 150 \$ par personne x 20 personnes 3 000 \$

2 nuits à Winnipeg @ 150 \$ par personne x 20 personnes 6 000 \$

2 nuits à Toronto @ 220 \$ par personne x 20 personnes 8 800 \$

C. Troisième portion (4 jours)

1 nuit à Montréal @ 220 \$ par personne x 20 personnes 4 400 \$

2 nuits à Halifax @ 200 \$ par personne x 20 personnes 8 000 \$**Total – Hébergement**

45 600 \$

2. Services de messagerie (0213)2 000 \$**TOTAL**

300 980 \$

AUTRES DÉPENSES**1. Location de salles de réunions (0500)****A. Première portion**

(Vancouver, Edmonton, Yellowknife) 3 000 \$

B. Deuxième portion

(Régina, Winnipeg, Toronto) 4 000 \$

C. Troisième portion

(Montréal, Halifax) 2 000 \$

2. Divers (0799)2 000 \$**TOTAL**11 000 \$**GRAND TOTAL**

399 530 \$

L'Administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Date

Heather Lank, greffière principale des comités

Date

Richard Ranger, directeurs des Finances

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 25, 2002

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Committee on Aboriginal Peoples for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2003 for the purpose of its Special Study on Urban Aboriginal Youth, as authorized by the Senate on Thursday, September 27, 2001. The approved budget is as follows:

| | |
|---------------------------------|-------------------|
| Professional and Other Services | \$ 42,250 |
| Transport and Communications | \$ 139,540 |
| Other Expenditures | \$ <u>4,000</u> |
| Total | \$ 185,790 |

Respectfully submitted,

Le président,

RICHARD H. KROFT

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 25 avril 2002

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget présenté par le Comité permanent des Peuples autochtones concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2003 aux fins de leur Étude spéciale, relativement aux jeunes autochtones en milieu urbain, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001. Le budget approuvé se lit comme suit:

| | |
|-----------------------------------|-------------------|
| Services professionnels et autres | 42 250 \$ |
| Transports et communications | 139 540 \$ |
| Autres dépenses | <u>4 000 \$</u> |
| Total | 185 790 \$ |

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 30, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:00 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I am happy to have you visit us today to give us your perceptions of the issues facing urban Aboriginal people. We are focusing on youth particularly today.

As an organizer of friendship centres, I am really pleased to see you here.

Ms Marie Whattam, Vice-President, National Association of Friendship Centres: On behalf of the National Association of Friendship Centres, we would like to thank the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples for the opportunity to make a presentation on issues affecting urban Aboriginal youth. Our presentation will focus on providing the committee with an overview of the friendship centre movement, the NAFC and the Aboriginal Youth Council, NAFC national programs that focus on prevention, intervention and development, and next steps and recommendations. We will also be providing additional resource material, including NAFC-AYC packages, Urban MultiPurpose Aboriginal Youth Centres magazines and Aboriginal youth statistics.

The concept of the friendship centre originated in the mid-1950s. A noticeable number of Aboriginal people were moving into the larger urban areas of Canada, primarily to seek an improved quality of life. In an effort to address the needs expressed by their communities, concerned individuals began to push for the establishment of specialized agencies. These agencies would provide referrals and offer counselling on matters of employment, housing, education, health and liaison with community organizations.

In their early development, friendship centres were dependent to a large degree on individual volunteers and their ability to raise operating funds through various fund-raising events, private donations and small grants from foundations and provincial and federal governments. Centres also began to evolve from the provision of referrals to front-line delivery of social services.

In 1972, the Government of Canada formally recognized the viability of friendship centres in Canada by implementing the Migrating Native Peoples Program. By the end of 1972, the number of friendship centres had grown to 43 across the country. That year also saw the establishment of a national office, the NAFC.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 30 avril 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 heures, pour examiner l'accessibilité aux services, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je suis très heureuse de vous recevoir aujourd'hui pour connaître votre perception des problèmes des Autochtones en milieu urbain. Aujourd'hui, nous mettons particulièrement l'accent sur les jeunes.

C'est avec grand plaisir que je vous accueille à titre d'organisatrice des centres d'amitié.

Mme Marie Whattam, vice-présidente, Association nationale des centres d'amitié: Au nom de l'Association nationale des centres d'amitié, j'aimerais remercier le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones de nous donner l'occasion de lui présenter un exposé sur les problèmes des jeunes Autochtones en milieu urbain. Nous tenterons, au cours de notre exposé, de vous donner un aperçu du mouvement des centres d'amitié, de l'ANCA et du Conseil des jeunes Autochtones, des programmes nationaux de prévention, d'intervention et de développement de l'ANCA, des prochaines étapes et de nos recommandations. Nous vous distribuerons également diverses ressources documentaires, dont la trousse de l'ANCA et du CJA, le bulletin des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones et vous donnerons des statistiques sur les jeunes Autochtones.

Le concept des centres d'amitié est né au milieu des années 50. À cette époque, un nombre important d'Autochtones migraient vers les grands centres urbains du Canada en espérant y jouir d'une meilleure qualité de vie. Pour combler les besoins exprimés par leurs communautés, des gens ont commencé à insister pour que soient établis des organismes spécialisés. Ces organismes s'occuperaient de diriger les gens vers des ressources et de les conseiller en matière d'emploi, de logement, d'éducation et de santé, en plus d'assurer la liaison avec les divers organismes communautaires.

Au début, les centres d'amitié dépendaient en grande partie de bénévoles et des fonds qu'ils arrivaient à amasser par diverses activités de financement, en dons privés et en petites subventions de fondations provinciales et fédérales. À l'époque, les centres dirigeaient beaucoup les gens vers les services sociaux de première ligne.

En 1972, le gouvernement du Canada a officiellement reconnu la viabilité des centres d'amitié du Canada par la mise en oeuvre du Programme des migrants autochtones. À la fin de 1972, 43 centres d'amitié étaient établis au Canada, ainsi qu'un bureau national, soit l'ANCA.

After evaluating the program in 1976, the Canadian government realized the vital role that friendship centres played in their communities. In 1983, the NAFC and the Department of the Secretary of State successfully negotiated the evolution of the program to an enriched Native Friendship Centre Program. This new five-year program formally recognized friendship centres as legitimate urban native institutions responding to the needs of native people.

The end of 1983 saw more growth within the movement, with 37 new centres having been established, bringing the total to 80 core funded centres across Canada. In 1988, the Native Friendship Centre Program became the Aboriginal Friendship Centre Program, through which permanent funding was secured from the government. On March 29, 1996, the administration of the AFCP was officially transferred to the NAFC.

Currently, there are 117 friendship centres across the country, all providing programs for urban Aboriginal people, particularly urban Aboriginal youth. The National Association of Friendship Centres is a non-profit organization governed by a voluntary board of directors that represents the concerns of friendship centres and provincial and territorial centre associations across Canada.

The primary objectives of the NAFC are to act as an essential unifying body for the friendship centre movement, to promote and advocate the concerns of Aboriginal peoples and to represent the needs of local friendship centres across the country to the federal government and to the public in general.

Throughout the past two decades, the friendship centre movement has seen the development of a national youth movement, which formally began in July 1985 with a first National Friendship Centre Youth Conference at the NAFC's 14th annual general meeting. The youth movement has grown immensely over the past seven years. Its strength can be attributed to the participation of youth within local friendship centres and their respective regions.

More and more friendship centres are electing youth representatives to their board of directors and have established youth councils and groups. Provincial and territorial associations are hosting provincial youth forums and have voting youth representatives on their boards and provincial/territorial youth councils.

The NAFC established a voting youth representative to the NAFC board of directors. A youth is a member on the NAFC executive committee.

Youth possess one-third of the total votes at our AGM. National youth forums have been occurring annually, and government programming continues to focus on youth.

The NAFC has continually supported the inclusion of urban Aboriginal youth within all aspects of the association. In July 1994, at the association's 23rd AGM, the definite and distinct role

Après évaluation du programme en 1976, le gouvernement canadien a pris conscience du rôle vital des centres d'amitié dans leurs communautés. En 1983, l'ANCA et le Secrétariat d'État du Canada ont négocié avec succès l'évolution de ce programme vers une version enrichie, soit le Programme des centres d'accueil autochtones. Par ce nouveau programme quinquennal, les centres d'amitié étaient officiellement reconnus comme institutions urbaines autochtones légitimes et destinées à répondre aux besoins des Autochtones.

Le mouvement a ainsi pris une ampleur nouvelle, et à la fin de 1983, 37 nouveaux centres avaient été créés, faisant passer le nombre total des principaux centres financés à 80 pour l'ensemble du Canada. En 1988, le Programme des centres d'accueil autochtones est devenu le Programme des centres d'amitié autochtones, auquel le gouvernement a garanti un financement permanent. C'est le 29 mars 1996 que l'administration du PCAA a officiellement été confiée à l'ANCA.

Le nombre de centres d'amitié s'élève maintenant à 117 au pays; ils offrent tous des programmes aux Autochtones en milieu urbain et particulièrement aux jeunes. L'Association nationale des centres d'amitié est un organisme à but non lucratif administré par un conseil d'administration composé de bénévoles, qui défendent les intérêts des centres d'amitié et des associations provinciales et territoriales de centres du Canada.

Les principaux objectifs de l'ANCA sont d'assumer le rôle d'organisme unificateur essentiel du mouvement des centres d'amitié, de promouvoir et de défendre les intérêts des Autochtones et de faire connaître les besoins des centres d'amitié locaux de tout le pays au gouvernement fédéral et au public en général.

Au cours des deux dernières décennies, le mouvement des centres d'amitié a assisté à la création d'un mouvement national de jeunes, qui a officiellement vu le jour en juillet 1985 lors de la première Conférence nationale des jeunes des centres d'amitié, dans le cadre de la 14^e assemblée générale de l'ANCA. Le mouvement jeunesse a beaucoup progressé depuis ce temps. Sa force est attribuable à la participation des jeunes aux centres d'amitié locaux et à la vie dans leur région respective.

De plus en plus de centres d'amitié élisent des représentants jeunesse au sein de leur conseil d'administration et mettent sur pied des groupes et des conseils de jeunes. Les associations provinciales et territoriales tiennent des forums jeunesse et comptent des membres votant représentant les jeunes à leur conseil d'administration en plus d'avoir des conseils provinciaux ou territoriaux de jeunes.

Le Conseil d'administration de l'ANCA compte un membre votant représentant les jeunes. Un jeune est également membre de son comité exécutif.

À notre assemblée générale, le vote des jeunes équivaut au tiers du vote total. Chaque année ont lieu des forums des jeunes, et le gouvernement continue d'axer ses programmes sur les jeunes.

L'ANCA favorise sans cesse la participation des jeunes Autochtones des milieux urbains à tous les aspects de son mandat. En juillet 1994, à la troisième AG de l'association,

young people play in the movement was recognized with the passing of a resolution stating that regularly scheduled meetings with youth would take place. Such meetings were to further the aims of the NAFC youth, encourage them to stay actively involved in the friendship centre movement, and support them in all of their endeavours.

As a result of this resolution and a subsequent youth board meeting, the NAFC Aboriginal Youth Council was established in September 1994.

The AYC defines youth as people between the ages of 14 and 24 years of age and recognizes their membership as being constituted of youth and anyone having an interest in youth issues. The council members must meet the age requirements and must be members in good standing of a local friendship centre.

The mission of the AYC is to create positive change for friendship centre youth through inclusion, empowerment and culture, by increasing communication, training and development opportunities, youth involvement, both internally and externally, in the friendship centre movement and facilitating the development of youth leaders. Positive change is also created by providing awareness on issues facing urban Aboriginal youth and encouraging and supporting their ongoing spiritual, emotional and physical development while preserving and promoting our culture and heritage.

The AYC conducts quarterly board meetings, which may include conference calls, to discuss numerous issues related to urban Aboriginal youth within the friendship centre movement. The AYC and their membership meet annually at the national youth forum, which is held three days prior to the NAFC's AGM. The members conduct their business within the three days, including elections.

At the national youth forums, youth delegates in attendance, representing friendship centres from across the country, determine priorities and develop action plans for the AYC and the NAFC to undertake. Through the Aboriginal Youth Council, the NAFC ensures that priorities determined at each youth forum and through the AYC quarterly meetings are taken into consideration for all national programming and development within funding parameters and national policy issues. Urban Aboriginal youth have had direct input into all national programming of the NAFC, particularly the urban Aboriginal youth programs.

Since its inception, the Aboriginal Youth Council has established a stronger link with both the national association's board of directors and the national office. The AYC has also established linkages with national projects, including youth peer counselling, Aboriginal employment services networks, sacred plants, sacred ways, National Tobacco Demand Reduction Strategy, race relations, Young Canada Works for Urban Aboriginal Youth, the Aboriginal Strategic Initiative, the Youth

l'ANCA a reconnu le rôle défini et distinct des jeunes au sein du mouvement par l'adoption d'une résolution à tenir des réunions périodiques avec les jeunes. Ces réunions ont pour but de favoriser les objectifs des jeunes membres de l'ANCA, de les encourager à continuer de participer activement au mouvement des centres d'amitié et de les appuyer dans toutes leurs entreprises.

Après l'adoption de cette résolution, en septembre 1994, s'est tenue une réunion d'un groupe de jeunes, qui a mené à la création du Conseil des jeunes Autochtones de l'ANCA.

Le CJA vise les jeunes âgés de 14 à 24 ans et se compose exclusivement de jeunes et de gens qui travaillent pour les jeunes. Les membres du Conseil doivent obligatoirement se situer dans la tranche d'âge requise et être membres en bonne et due forme d'un centre d'amitié local.

Le CJA a pour mission d'amener un changement positif dans la vie des jeunes des centres d'amitié en favorisant leur inclusion, leur autonomisation et leur épanouissement culturel, en augmentant la communication, la formation, les débouchés économiques, ainsi que la participation des jeunes, tant à l'interne qu'à l'externe, au mouvement des centres de l'amitié et en stimulant le développement du leadership chez les jeunes. Le changement positif passe également par la sensibilisation aux problèmes des jeunes Autochtones en milieu urbain et par leur développement spirituel, émotif et physique continu dans le respect et la valorisation de notre culture et de notre patrimoine.

Le conseil d'administration du CJA tient quatre réunions annuelles, dont deux téléconférences, où les membres discutent de divers problèmes touchant les jeunes Autochtones en milieu urbain faisant partie du mouvement des centres d'amitié. Le CJA et ses membres se réunissent aussi chaque année lors du forum national des jeunes, qui se tient pendant les trois jours précédant l'AG et l'ANCA et pendant lesquels les jeunes débattent de divers enjeux et élisent leurs représentants.

Aux forums nationaux des jeunes, les jeunes délégués des centres d'amitié du pays fixent leurs priorités et préparent des plans d'action pour le CJA et l'ANCA. En collaboration avec le Conseil des jeunes Autochtones, l'ANCA s'assure que les priorités établies à chaque forum des jeunes et à chaque réunion trimestrielle du CJA sont intégrées dans tous les programmes et projets nationaux en fonction des critères de financement préétablis et des politiques nationales. Les jeunes Autochtones des milieux urbains participent donc directement à la gestion de tous les programmes nationaux de l'ANCA et particulièrement de ceux qui leur sont destinés.

Depuis sa création, le Conseil des jeunes Autochtones a renforcé les liens entre les jeunes et le conseil d'administration de l'association nationale ainsi que le bureau national. Le CJA a également tissé des liens avec divers projets nationaux sur l'entraide entre jeunes, les plantes et les rites sacrés, les relations raciales, ainsi que le Réseau de services d'emploi autochtone, la Stratégie triennale de réduction de la demande de tabac, Jeunesse Canada au travail pour les jeunes Autochtones en milieu urbain,

Intervenor Initiative, the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre Initiative, and the youth leader development initiative.

In addition, partnerships have been formed with other youth groups, non-Aboriginal organizations, national voluntary organizations, national serving agencies and government departments, other national Aboriginal organizations and their respective youth bodies, and, on the international front, the World Conference against Racism process.

As you are aware, urban Aboriginal youth face many challenges, including racism, teen pregnancy, alcohol and drug abuse, homelessness, retention in the education system, et cetera.

You have heard many presentations on the issues that affect urban Aboriginal youth, with statistics that paint a bleak picture. The NAFC's extensive experience with program administration and consultation with urban Aboriginal youth have enabled us to develop a strategy for program development and delivery that addresses their needs. The strategy focuses on prevention, including awareness programs, engagement of youth in ongoing dialogue and provision of culturally and socially relevant activities.

Intervention includes the implementation of programs and activities that address the cultural and social needs of urban Aboriginal youth in a holistic manner. Empowerment of urban Aboriginal youth can be achieved through the development of leadership skills and by creating positive role models for Aboriginal peoples.

Ms Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council, National Association of Friendship Centres: The Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, UMAC, initiative is a five-year initiative from 1998 to 2003. It was funded by the Department of Canadian Heritage and designed to provide urban Aboriginal youth with a wide range of programs, services and activities that are locally controlled and designed in conjunction with Aboriginal youth. These programs, services and activities are structured in a manner that empowers Aboriginal youth to address the challenges they face and determine their own future with a sense of pride and in a culturally relevant environment.

The primary goal of the UMAC initiative is to create a network of urban Aboriginal youth centres to support and assist Aboriginal youth in enhancing their economic, social and personal prospects. In 1999 and 2000, a NAFC-UMAC committee approved 54 projects. In 2000 and 2001, the number of projects increased to 73 across Canada. For the 2001-02 fiscal year, 76 projects were implemented.

Throughout the duration of the UMAC initiative, urban Aboriginal youth continue to play a significant role. You will find in the information kit that the UMAC national magazine highlights regional best practices. The current priority of the

les Initiatives stratégiques autochtones, l'Initiative d'intervention auprès des jeunes, l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones et l'Initiative de développement du leadership chez les jeunes.

De plus, divers partenariats ont été formés avec d'autres groupes de jeunes, dont des organismes non autochtones, des organismes nationaux bénévoles, des organismes et des ministères de Services nationaux, d'autres organismes autochtones nationaux et leurs ailes jeunesse respectives, de même que la Conférence mondiale contre le racisme, à l'échelle internationale.

Comme vous le savez, les jeunes Autochtones en milieu urbain vivent de nombreuses difficultés, dont le racisme, la grossesse précoce, les abus d'alcool et de drogues, l'itinérance, le décrochage scolaire, et cetera.

Vous avez entendu de nombreux exposés sur les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain et avez vu les statistiques, qui dressent un bilan bien sombre. La vaste expérience de l'ANCA en ce qui concerne l'administration de programmes et la consultation des jeunes Autochtones en milieu urbain nous a permis d'élaborer une stratégie en vue de la création et de la mise en oeuvre d'un programme qui répondrait à leurs besoins. Celle-ci est axée sur la prévention et comprend des programmes de sensibilisation, l'ouverture d'un dialogue continu avec les jeunes et la création d'activités culturelles et sociales pertinentes.

L'intervention comprend la mise en oeuvre, dans une perspective globale, de programmes et d'activités répondant aux besoins culturels et sociaux des jeunes Autochtones en milieu urbain. On peut favoriser l'autonomisation de ces jeunes au moyen du renforcement des compétences en leadership et de la création de modèles inspirants.

Mme Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council, Association nationale des centres d'amitié: L'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, les CUPJA, s'étale sur cinq ans (de 1998 à 2003). Elle a été créée par le ministère du Patrimoine canadien et vise à fournir aux jeunes des Premières nations une vaste gamme de programmes, de services et d'activités gérés localement et conçus en collaboration avec ces jeunes. Les programmes, services et activités proposés sont structurés de manière à permettre aux jeunes Autochtones de relever les défis auxquels ils font face et de construire leur avenir avec fierté, au sein d'un environnement culturel adapté.

L'objectif premier de l'Initiative des CUPJA est d'aider les jeunes Autochtones à élargir leurs perspectives économiques, sociales et personnelles. En 1999 et 2000, un comité mixte de l'ANCA et des CUPJA a approuvé 54 projets. En 2000 et 2001, ce nombre est passé à 73 pour l'ensemble du Canada, et durant l'exercice financier 2001-2002, on a mis en oeuvre 76 nouveaux projets.

Grâce à la durée de cette initiative, les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain continuent de jouer un rôle appréciable. Le magazine national des CUPJA — dont un exemplaire figure dans le dossier d'information qui vous a été remis — met l'accent

national UMAC committee is to ensure the renewal of the UMAC initiative beyond March 31st, 2003.

The Young Canada Works for Urban Aboriginal Youth, YCW-UAY, is one of six components under Young Canada Works funded by the Department of Canadian Heritage. The YCW-UAY is in its sixth year of administration. It provides summer employment opportunities for urban Aboriginal youth, either students or unemployed youth between the ages of 16 and 24, within friendship centres across Canada. The youth employed through the YCW-UAY assist in the delivery of programs to the community, primarily focused on youth-related activities such as recreation, special events, drop-in centres, outreach programs and peer counselling.

The Youth Intervenor Initiative, funded through Human Resources Development Canada, HRDC, is currently in its seventh year of operation. It is responsible for coordinating the activities of the Aboriginal Youth Council, distributing information on national youth initiatives to the membership, and promoting HRDC youth initiatives within the friendship centre movement. An additional responsibility of the youth intervenor is to represent the NAFC and UMAC on the Federal/Provincial/Territorial/Aboriginal Youth Strategy working group.

The National Aboriginal Youth Strategy initiative is to guide governments in the design and delivery of Aboriginal youth services. The strategy recognizes the key role that Aboriginal communities and organizations play in the design and delivery of such programs. The FPTA's working group is currently developing a national Aboriginal organizations youth committee to strengthen the dialogue with Aboriginal youth across the country. Aboriginal youth issues will be at the forefront of the upcoming FPTA leaders and ministers meeting in 2002 in Iqaluit.

The initiative provides friendship centres with an opportunity to enhance their capacity to engage young people in the life and activities of the friendship centre and the friendship centre movement by encouraging the development, enhancement and integration of new and existing practices of working with and for young people. The Youth Leadership Development Initiative, YLDI, provides an opportunity for friendship centres to take advantage of innovative ideas developed by involved youth.

The NAFC will continue to develop and pursue resources for programs based on urban Aboriginal youth consultation. The programs that the NAFC is currently developing will focus on prevention by providing awareness programs and activities targeting younger Aboriginal youth; and on intervention through its involvement in the National Community Victimization Project, which will examine urban Aboriginal youth crime, victimization and the impacts on the community. The research will be the basis for the development of national work plans in the area of justice, health and human resources, and

sur les meilleures pratiques régionales en la matière. La priorité actuelle du comité national des CUPJA est d'assurer le renouvellement de son initiative après le 31 mars 2003.

Jeunesse Canada au travail pour les jeunes Autochtones en milieu urbain est l'une des six composantes de Jeunesse Canada au travail créée par le ministère du Patrimoine canadien. Elle fonctionne depuis six ans et offre des emplois d'été à des jeunes âgés entre 16 et 24 ans, qu'ils soient étudiants ou chômeurs, dans les centres d'amitié, partout au Canada. Les jeunes recrutés participent à l'application de programmes au sein de la communauté, programmes qui sont essentiellement axés sur les jeunes et proposent des activités récréatives, des événements spéciaux, des centres d'accueil, des programmes d'action communautaire et de l'entraide par les pairs.

L'Initiative d'intervention auprès des jeunes, financée par Développement des ressources humaines Canada, est maintenant en place depuis sept ans. Elle vise à coordonner les activités du Conseil des jeunes Autochtones, à informer ses membres sur l'initiative nationale à l'intention des jeunes et de promouvoir les initiatives sur la jeunesse menées par Développement des ressources humaines Canada dans les centres d'amitié. Elle représente également l'ANCA et les CUPJA au sein du groupe de travail FPTA sur la Stratégie pour les jeunes Autochtones.

L'initiative menée dans le cadre de la Stratégie nationale pour les jeunes Autochtones vise à guider les gouvernements dans l'élaboration et la prestation de services aux jeunes des Premières nations. Cette stratégie reconnaît le rôle central des collectivités et des organisations autochtones dans la conception et l'application de tels programmes. Le groupe de travail FPTA cherche actuellement à mettre sur pied un comité de la jeunesse regroupant des organisations autochtones nationales, dans le but de resserrer le dialogue avec les jeunes Autochtones des quatre coins du pays. Les problèmes de ces jeunes seront à l'ordre du jour de la prochaine réunion des ministres et des représentants FPTA qui se tiendra à Iqaluit, en 2002.

Grâce à cette initiative, les centres d'amitié pourront aider les jeunes à se lancer dans la vie et dans le mouvement des centres d'amitié, en favorisant le développement, la promotion et l'intégration de pratiques nouvelles ou éprouvées dans le travail réalisé pour et avec les jeunes. L'Initiative de développement du leadership chez les jeunes permet aux centres d'amitié de profiter des idées novatrices élaborées par les jeunes.

L'ANCA continuera de se développer et de mobiliser des ressources pour la création de programmes axés sur la consultation des jeunes Autochtones en milieu urbain. Les programmes que prépare actuellement l'ANCA à l'intention des jeunes Autochtones seront concentrés sur les activités de prévention et de sensibilisation, ainsi que sur la participation au projet national sur la victimisation communautaire, qui s'attaque au problème de la criminalité chez les jeunes Autochtones en milieu urbain et qui traite de la victimisation et des répercussions sur la communauté. Cette recherche servira de fondement à

in which urban Aboriginal youth issues will be a central focus. It is anticipated that comprehensive work plans will be tabled at the association's upcoming AGM in July 2002 in Edmonton.

The NAFC will also focus on development. It is currently researching funding resources to continue the existing YLDI program and to develop and implement an Aboriginal youth exchange program to further develop urban Aboriginal youth leaders in our communities.

There are four recommendations: that the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, UMAC, initiative be renewed for an additional five years to build upon its success to date; that the NAFC be a full member on the FPTA steering committee to ensure that the friendship centre movement is given a voice at the highest level of government; that stable funding be secured over an extended period of time — three- to five-year commitments — for existing and future programs targeted at urban Aboriginal youth; that the NAFC be accorded full partner status in the Aboriginal Human Resource Development Strategy for capacity building, labour market programs, child care, youth and the disabled; and that this groundbreaking research partnership be extended to other provinces and cities. We acknowledge the support of the federal government in funding the National Community Victimization Project.

In conclusion, friendship centres will continue to provide programs specific to urban Aboriginal youth for as long as the centres exist. However, increased funding can only complement existing programs and the current work, enabling friendship centres to improve the quality of life for urban Aboriginal youth.

The Chairman: Thank you. The presentation was enlightening and it has been interesting to learn more about the friendship movement.

Senator Johnson: I am from Winnipeg, where we have had friendship centres for years.

In 1996, the report of the Royal Commission On Aboriginal Peoples stated that friendship centres have generally been more successful than other Aboriginal institutions in meeting the needs of Aboriginal people in urban areas. The commission also found that not only have their programs helped Aboriginal people to maintain their cultural identity and group solidarity, but also they are often the only major voluntary association available to Aboriginal people to fulfil their social, recreational and cultural development needs.

Can you tell me what makes the friendship centres better suited than other organizations to meet the needs of our Aboriginal people in urban areas?

l'élaboration de plans de travail nationaux en matière de justice, de santé et de ressources humaines, centrés sur les problèmes des jeunes Autochtones des villes. Un plan de travail détaillé devrait être présenté à la prochaine assemblée générale annuelle de l'Association qui se tiendra en juillet 2002, à Edmonton.

L'ANCA va également se concentrer sur le développement. Elle cherche actuellement du financement pour poursuivre une initiative de développement du leadership chez les jeunes et pour élaborer et mettre en oeuvre un programme d'échange de jeunes Autochtones, afin d'augmenter le nombre de jeunes leaders autochtones dans nos collectivités.

Il y a essentiellement quatre recommandations: Que l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones soit renouvelée pour cinq ans, compte tenu du succès remporté jusqu'à présent; que l'ANCA devienne membre à part entière du groupe de travail FPTA, pour veiller à ce que le mouvement des centres d'amitié ait une voix aux plus hautes instances du gouvernement; que l'on puisse compter sur du financement stable pendant une très longue période — des engagements sur trois à cinq ans — pour les programmes actuels et futurs destinés aux jeunes Autochtones en milieu urbain; que l'ANCA soit considérée comme un partenaire à part entière dans la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones pour le renforcement des capacités, les programmes d'emploi, la garde d'enfants, ainsi que les questions touchant les jeunes et les personnes handicapées; et enfin, que ce nouveau partenariat en recherche soit étendu à d'autres provinces et villes. Nous apprécions l'aide financière consentie par le gouvernement fédéral pour la mise en oeuvre du projet national sur la victimisation communautaire.

En guise de conclusion, je dirais que tant qu'ils existeront, les centres d'amitié continueront d'offrir des programmes axés sur les jeunes Autochtones en milieu urbain. Par ailleurs, l'augmentation du financement nous permettrait de mener à bien les programmes existants et les travaux en cours et d'aider les centres d'amitié à améliorer la qualité de vie de ces jeunes Autochtones.

La présidente: Merci. Votre exposé nous a beaucoup éclairés et s'est révélé très intéressant puisqu'il nous a permis d'en apprendre plus sur le mouvement des centres d'amitié.

Le sénateur Johnson: Je viens de Winnipeg, une ville où les centres d'amitié sont établis depuis des années.

En 1996, le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones révélait que les centres d'amitié avaient, de manière générale, réussi plus que toute autre institution autochtone à répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain. La Commission a également conclu que ces centres avaient non seulement aidé les Autochtones à conserver leur identité culturelle et à maintenir la solidarité de groupe, mais qu'en plus ils étaient aussi souvent la principale association de bénévoles capable de combler leurs besoins en matière de développement social, créatif et culturel.

Pouvez-vous me dire comment il se fait que les centres d'amitié soient mieux dotés que n'importe quelle autre organisation pour répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain?

Ms Whattam: I will use myself as an example, because I was in the friendship centre movement. I was adopted out of my community and raised in Ottawa with a non-Aboriginal family. I had no understanding of my culture or where I came from. I knew only that I was born in Manitoba. I began working for a friendship centre when I was a youth, and now I like to call myself an "elder," although I am just kidding. The friendship centre is a grassroots organization that is run by many individuals dedicated to Aboriginal people. I learned about the culture, traditions and how to become proud of where I come from.

It was most important for me to return to the movement about seven years ago and give back to the community. I know there are many people who still depend on friendship centres for essential and basic programs and services, from the very young to seniors. Aboriginal people with disabilities, and many others in the community, depend on our programming.

Senator Johnson: If I might continue in this vein, I think your personal experience is important and relevant. I know other people who have had similar experiences.

To what extent can non-Aboriginal service agencies and organizations meet the needs of the urban Aboriginal populations? What roles can they, or should they, play? It is often difficult for these organizations to know. Can you enlighten us?

Ms Whattam: The non-Aboriginal organizations help people with basic needs. When you consider on-reserve people coming to the city for the first time, you realize that they know nothing about housing, schooling and social services in urban centres.

Friendship centres often act as referral agencies to these organizations. They are stepping-stones. It is nice to see a reflection of yourself when you come into a big place and do not know anyone, and to be referred to somewhere friendly, a non-Aboriginal service organization with which we have developed those relationships and partnered with them to help provide essential services.

Senator Johnson: How important is culturally appropriate programming, and to what extent is it now available in urban areas? I have some idea of Winnipeg and the West, but I am not sure about the rest of the country.

Ms Whattam: Culturally appropriate programming is so important in the context of mainstream education and preschool programs. Health Canada's Aboriginal Head Start program is a good example. I did not have that. I went into kindergarten and I did not know anything about Aboriginal culture. If I had been four years old a couple of years ago, I would have gone into a Head Start program, where you learn the culture, traditions, your language, and you associate with other children of your background. When you move into mainstream

Mme Whattam: Je vais me citer comme exemple car j'ai été dans le mouvement des centres d'amitié. J'ai été adoptée et élevée à Ottawa, dans une famille non autochtone. Je ne savais rien de ma culture ni de mes origines. Je savais seulement que je suis née au Manitoba. J'ai commencé à travailler pour un centre d'amitié lorsque j'étais jeune et aujourd'hui j'aime dire, à la blague, que je me considère comme une «aînée». Le centre d'amitié est un organisme de base populaire géré par de nombreuses personnes qui s'intéressent aux Autochtones. Je me suis initiée à la culture et aux traditions de mon peuple et j'ai aussi appris à devenir fière de mes origines.

Cela a été très important pour moi de revenir dans le mouvement, il y a environ sept ans, et d'apporter quelque chose à la communauté. Je sais que beaucoup de gens, jeunes et vieux, s'adressent encore aux centres d'amitié pour bénéficier de programmes et de services de base. Les Autochtones handicapés, et bien d'autres membres de la communauté, comptent beaucoup sur nos programmes.

Le sénateur Johnson: Pour continuer dans la même veine, je dirais que votre expérience personnelle est importante et pertinente. Je connais d'autres personnes qui ont vécu des expériences semblables.

Dans quelle mesure les agences et les organismes de service non autochtones peuvent répondre aux besoins des populations autochtones vivant en milieu urbain? Quel rôle jouent-ils ou devraient-ils jouer? C'est souvent difficile pour eux de le savoir. Pouvez-vous nous éclairer sur ce point?

Mme Whattam: Les organisations non autochtones aident des gens qui ont des besoins fondamentaux. Lorsque des Autochtones sortent pour la première fois de leur réserve pour aller s'installer en ville, ils n'ont aucune idée des services d'hébergement, éducatifs ou sociaux à leur disposition.

Les centres d'amitié agissent souvent comme des agences d'aiguillage pour ces organisations non autochtones. Ce sont des intermédiaires. C'est agréable de rencontrer quelqu'un comme vous lorsque vous arrivez dans une agglomération où vous ne connaissez personne et d'être aiguillé de manière amicale, de se tourner vers un organisme non autochtone avec lequel on a tissé des liens et des relations de partenariat pour fournir de services essentiels.

Le sénateur Johnson: En quoi est-ce important d'offrir une programmation culturelle adéquate, et dans quelle mesure cette programmation est-elle disponible actuellement dans les régions urbaines? J'en ai une vague idée pour Winnipeg et l'Ouest, mais je ne sais pas ce qui se passe dans le reste du pays.

Mme Whattam: L'élaboration d'une programmation culturelle adaptée revêt une importance capitale dans l'enseignement général et dans les programmes d'éducation préscolaire. Le programme d'aide préscolaire aux Autochtones de Santé Canada en est un bon exemple. Malheureusement, je n'en ai pas profité. Je suis allée à la garderie, mais je n'ai rien appris sur la culture autochtone. Si j'avais eu quatre ans il y a quelques années, j'aurais bénéficié du programme Bon départ, qui permet de se familiariser avec la culture, les traditions et la langue de son

education, you know that other people are supporting you and you can believe in Aboriginal pride when there are not too many people who look like you in the room. That is really important.

Senator Christensen: I had the privilege of being on the board of directors of our friendship centre in the Yukon when it first started over 30 years ago. What do you see as some of the principal gaps in the program when trying to meet the needs of urban youth in particular? One thing I see in friendship centres is that bureaucracy starts taking over. What has been your experience?

Ms Whattam: Right now, with the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, we are addressing that 16- to 24-year-old age group. There is a gap in terms of those 12 to 16 or younger. We need to provide more programming and services to these students before and after school, such as breakfast programs, tutoring, and even high-end programs such as culture, sports, arts, drama and music. It would be wonderful to be able to offer an Aboriginal music program to youth.

Senator Christensen: Are you familiar with the program across the country?

Ms Whattam: Yes.

Senator Christensen: Is more weight given to dealing with youth, or is it more on the mid-age and older?

Ms Whattam: It is mostly on youth. There are the pre- and post-natal programs for babies and young mothers. We have a family support program that deals with stay-at-home mothers. We have people who can provide childcare.

Senator Christensen: Is it true that there was a problem with funding and opening new centres?

Ms Whattam: Yes. Canadian Heritage now provides core funding to 117 centres. It is not enough, however, for new and developing centres. Ideally, we would like to have a friendship centre in all urban communities. It is just not possible.

Senator Pearson: Did you go to Durban?

Ms Koebel: No. I had two babies, so I was not able to attend. I went the year before, and we did send someone from our youth council.

Senator Pearson: What the press reported and the experience of young people was not necessarily the same thing. Did he or she have an interesting time? Was it a good experience?

peuple, tout en rencontrant des enfants de même origine que soi. Lorsque vous intégrez le système d'enseignement ordinaire, vous vous savez appuyé et vous pouvez afficher votre fierté d'être Autochtone, même en étant minoritaire. C'est vraiment important.

Le sénateur Christensen: J'ai eu le privilège de siéger au conseil d'administration de notre centre d'amitié, au Yukon, lorsqu'il a été créé voilà déjà 30 ans. À votre avis, que manque-t-il au programme pour combler les besoins des jeunes Autochtones en milieu urbain, plus particulièrement? Je me rends compte que dans certains centres d'amitié, la bureaucratie commence à prendre le dessus sur tout le reste. Quelle est votre expérience en la matière?

Mme Whattam: Actuellement, les Centres polyvalents pour les jeunes Autochtones en milieu urbain s'occupent de jeunes âgés entre 16 et 24 ans. Nous ne nous concentrons pas assez sur les adolescents de 12 à 16 ans ni sur les jeunes enfants. Nous devons proposer davantage de programmes et de services à ces étudiants, avant et après l'école, en offrant des petits déjeuners, par exemple, de l'encadrement et même des programmes spécialisés en culture, en sports, en art, en expression dramatique et musicale. Ce serait merveilleux de pouvoir offrir aux jeunes un programme de musique autochtone.

Le sénateur Christensen: Connaissez-vous les programmes offerts un peu partout au pays?

Mme Whattam: Oui.

Le sénateur Christensen: Selon vous, de qui s'occupe-t-on le plus, des jeunes ou des vieux?

Mme Whattam: Je pense que les programmes se concentrent davantage sur les jeunes. Il existe des programmes pré et postnataux pour les bébés et les jeunes mamans. Nous offrons aussi un programme de soutien familial aux mères au foyer. Il y a également des gens qui s'occupent de la garde d'enfants.

Le sénateur Christensen: Est-il vrai que vous avez un problème de financement et de la difficulté à ouvrir de nouveaux centres?

Mme Whattam: C'est exact. Patrimoine canadien offre actuellement du financement de base à 117 centres. Cela demeure insuffisant pour les centres qui démarrent ou pour ceux qui prennent de l'expansion. Dans l'idéal, nous aimerions avoir un centre d'amitié dans chaque centre urbain. Mais ce n'est pas possible.

Le sénateur Pearson: Êtes-vous allée Durban?

Mme Koebel: Non. Je devais m'occuper de deux bébés, alors je n'ai pas pu m'y rendre. J'y suis allée l'année d'avant, mais cette fois, nous avons envoyé une représentante du Conseil des jeunes Autochtones.

Le sénateur Pearson: On a remarqué une différence entre ce qu'en a rapporté la presse et ce qu'en ont dit les jeunes qui s'y sont rendus. La personne qui est allée à Durban a-t-elle trouvé son expérience enrichissante?

Ms Koebel: Jamie Lewis, the secretary of the Aboriginal Youth Council, went and she said it was phenomenal for her because she had not travelled anywhere internationally. She said the information I provided was enough for her to understand what was taking place. It was a grand experience for her. She had a stop in New York on the way home and was there for the unfortunate events of September 11. That was a big downside, and no one could have foreseen that. Otherwise, the experience was phenomenal for her.

Senator Pearson: It is important for people to recognize that that conference was not a total disaster. There was much that was significant, particularly in the area of discrimination.

You recommend that funding for the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres Initiative be extended. Can you provide us with a few examples of things that have worked well so we can build a case?

Ms Koebel: I have been on the Aboriginal Youth Council for about seven years. I began when I was 12 years old, when there was limited programming for youth. Now with UMAC, one of my goals is to have a youth council in every friendship centre across Canada. With the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, we have been able to implement not only youth councils within individual friendship centres, but also provincial youth councils. It mirrors the structure already in place. It facilitates the growth of Aboriginal youth.

One example is a cultural program in British Columbia. They started with teachings from elders, and they were going to carve a canoe out of a big tree. It was a long process, and then they actually took the canoe and went camping with the elders for a month or so. It was a cultural experience that probably would not have taken place without the program.

There are numerous programs across the country such as that. They were able to start a youth council in my hometown of Lac La Biche, Alberta. Those are just two small examples out of 117 friendship centres.

Senator Pearson: However, it has generated more leadership among young people, too.

Ms Koebel: Yes.

Senator Pearson: I brought up the Durban conference in the context of reaching out to make connections to other parts of the world and to other indigenous cultures and so on.

Ms Koebel: That is how I got started on the international aspect. That was amazing for me, to see other indigenous people. Living in Canada, I took for granted that we were the only Aboriginal people in the world. Then when you meet other indigenous people, your whole experience of being an Aboriginal person changes in so many ways. You see the differences within indigenous nations around the world.

Mme Koebel: C'est Jamie Lewis, la secrétaire du Conseil des jeunes Autochtones. Elle a trouvé l'expérience phénoménale car c'était la première fois qu'elle sortait du pays. Elle m'a dit que l'information que je lui avais fournie l'avait aidée à comprendre la situation. C'était pour elle une expérience inoubliable. Elle s'est arrêtée à New York, durant son voyage de retour, et a vécu les terribles événements du 11 septembre. C'est une grande tragédie que personne n'aurait pu prédire. À part cela, elle a passé des moments extraordinaires.

Le sénateur Christensen: Il est bon que des gens reconnaissent que cette conférence n'a pas été un échec total. Il s'y est dit des choses très importantes, notamment en matière de discrimination.

Vous recommandez que le financement destiné à l'Initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones soit accru. Pourriez-vous nous donner quelques exemples de réussite pour étayer votre demande?

Mme Koebel: Je fais partie du Conseil des jeunes Autochtones depuis sept ans environ. J'y ai fait mon entrée à 12 ans, lorsque les programmes offerts aux jeunes étaient limités. Dans le cadre de l'initiative des centres urbains polyvalents, j'espère avoir un conseil de jeunes dans chaque centre d'amitié du Canada. En effet, les centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones ont permis de mettre en place non seulement des conseils de jeunes dans chaque centre d'amitié, mais également des conseils de jeunes provinciaux. S'inspirant de la structure déjà en place, ils facilitent l'épanouissement des jeunes Autochtones.

À titre d'exemple, il existe en Colombie-Britannique un programme culturel dans le cadre duquel les aînés montrent aux jeunes comment fabriquer un canoë en abattant un gros arbre. Il a fallu bien du temps pour le construire, mais par la suite les jeunes ont utilisé le canoë pour aller camper avec les aînés pendant un mois à peu près. Ils ont vécu une expérience culturelle qui n'aurait probablement jamais été possible en l'absence de ce programme.

Il existe plusieurs programmes de ce genre un peu partout au pays. On a réussi à faire démarrer un conseil de jeunes dans ma localité natale, c'est-à-dire à Lac La Biche, en Alberta. Ce ne sont là que deux exemples très limités de ce qui se fait dans les 117 centres d'amitié.

Le sénateur Pearson: Cela a aussi permis aux jeunes de développer un plus grand esprit d'initiative.

Mme Koebel: Oui.

Le sénateur Pearson: J'ai parlé de la conférence de Durban comme moyen de rencontrer des gens d'autres régions du monde et d'autres cultures autochtones, par exemple.

Mme Koebel: C'est ainsi que j'ai découvert la dimension internationale. Ce fût pour moi une révélation de voir d'autres peuples autochtones. N'ayant jamais vécu ailleurs qu'au Canada, je tenais pour acquis que nous étions le seul peuple autochtone du monde. Quand vous en rencontrez d'autres, cela change de bien des façons toute votre perception de vous-même en tant qu'Autochtone. Vous pouvez constater les différences qui existent entre les différents peuples indigènes du monde.

Senator Hubley: Ms Koebel, I will ask you to expand further on some of your projects. There has been an increase, which is wonderful to see. In 1999-00, 54 projects were approved. It increased to 73 in 2000-01 and to 76 in 2001-02.

Would you give us examples of some of those projects?

Has the type of project changed over the years? Do you see the youth looking for a different type of project?

Ms Koebel: There is still a cultural aspect, but we have seen more of an increase structure-wise, with the youth councils developing.

At the beginning, there were many youth drop-in centres. However, they were there for community support and not as well structured as a youth council is today.

Ms Whattam: The Odawa Native Friendship Centre is an Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative. I have seen increased participation of Aboriginal youth at the friendship centre through that program. People never used the centre because there was nothing for them. They could come and throw a basketball around, but there was no cultural component. I have seen the pride develop in these Aboriginal youth as they participate in drug-free and alcohol-free programming.

These programs keep the youth off the street, out of the bars and out of trouble. They gain a sense of self-esteem because they are learning about their culture. Many of them are not familiar with their backgrounds. Many of them were adopted, raised in foster homes or came from troubled backgrounds. We are giving them a sense of autonomy and building their social skills to either run a program or get involved with other organizations in town. It is really exciting.

I like to see the youth when they are drumming, singing and happy and are proud of who they are and where they come from. That is a sign that we are doing the right thing. They can walk around town with their heads held high because they are doing good things.

As honourable senators are aware, this program expires next March. We are approaching Canadian Heritage to ensure that the program is renewed, with increased funding. It would be wonderful if any of you could help with that.

Ms Koebel: My first annual general meeting was in Brandon, Manitoba. There were perhaps 30 youth at our youth forum. We had to scrounge for people to run for president and secretary or to be the provincial youth representative. Thanks in large part to the UMAC program, people are now actually putting their names in ahead of time to run for a certain position. Participation at our youth forums has grown to over 100 youth. This year, we hope it will be larger.

Le sénateur Hubley: Madame Koebel, j'aimerais que vous nous en disiez davantage au sujet de certains de vos projets. Je constate qu'il y a eu une augmentation du nombre de projets, ce dont je me réjouis. En 1999-2000, 54 projets ont en effet été approuvés. Ce nombre est passé à 73 en 2000-2001 et à 76 en 2001-2002.

Pouvez-vous nous donner des exemples qui illustrent certains de ces projets?

Sont-ils à la recherche d'un nouveau genre de projet?

Mme Koebel: La dimension culturelle demeure, mais nous constatons qu'on insiste davantage sur la structure, avec le développement des conseils de jeunes.

Au début, il y avait de nombreux centres d'accueil pour les jeunes. Toutefois, ils visaient surtout à offrir du soutien communautaire et ils n'étaient pas aussi bien structurés que les conseils de jeunes contemporains.

Mme Whattam: Le centre d'amitié autochtone Odawa s'inscrit dans l'initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones. J'ai vu la participation des jeunes Autochtones augmenter à ce centre d'amitié grâce à l'initiative. Nul n'utilisait le centre parce qu'il n'avait rien à lui offrir. Il pouvait venir lancer un ballon, mais il n'existait pas de composante culturelle. J'ai vu la fierté se développer chez ces jeunes Autochtones à mesure qu'ils participaient aux programmes de milieu sans drogue et sans alcool.

Ces programmes aident à sortir les jeunes de la rue, des bars et du pétrin. Ils acquièrent de l'estime de soi parce qu'ils apprennent à connaître leur culture. Nombre d'entre eux ne connaissent pas l'histoire de leur peuple. Soit qu'ils ont été adoptés, qu'ils ont été élevés dans des foyers d'accueil ou venaient de familles dysfonctionnelles. Nous leur apprenons à être autonomes et à acquérir les compétences sociales voulues pour soit exécuter un programme ou participer à d'autres organismes de la ville. C'est vraiment excitant.

J'aime voir les jeunes frapper les tambours et chanter, visiblement heureux et fiers de ce qu'ils sont et d'où ils viennent. C'est signe que ce que nous faisons est bien. Ils peuvent se promener la tête haute dans la ville parce qu'ils n'ont rien à se reprocher.

Comme les honorables sénateurs le savent, le programme prend fin en mars prochain. Nous sommes actuellement en pourparlers avec le ministère du Patrimoine canadien pour en assurer le renouvellement et obtenir des fonds supplémentaires. Ce serait merveilleux si vous pouviez nous aider à cet égard.

M. Koebel: La première assemblée générale annuelle à laquelle j'ai assisté a eu lieu à Brandon, au Manitoba. Il y avait peut-être 30 jeunes au forum pour les jeunes. Nous avons eu du mal à trouver des candidats à la présidence et au poste de secrétaire ainsi que des délégués provinciaux des jeunes. Grâce en grande partie au programme des CUPJA, nous recevons maintenant des candidatures à certains postes à l'avance. Plus de 100 jeunes assistent maintenant à nos forums sur les jeunes. Cette année, nous espérons y accueillir plus de participants.

The quality of young people entering the friendship centre movement has amazed me. There has been an impressive evolution to what we will see this year since I have been with the movement.

The Chairman: Many years ago, when the movement was just beginning, there was a mission statement that the friendship centres were to bridge the gap between the non-Aboriginal and the Aboriginal people. At that time, many non-Aboriginal people wanted to participate. Is that mission still in existence? Are you still bridging that gap between the non-Aboriginal and the Aboriginal people to create a better understanding of our culture within mainstream society?

Ms Whattam: Basically, our mission statement is to improve the quality of life for urban Aboriginal people. It is a partnership, not only with Aboriginal people in the community, but also the non-Aboriginal people.

I have always said that the best advocates for Aboriginal people are non-Aboriginal people. Our powwows and social activities, including our socials at the friendship centres, help to bridge the culture gap. Non-Aboriginal people come out to our powwows and socials. They love the food and the music. They love to see the regalia and the dancers and to hear the drumming. They love to learn about the culture, the smudging, the prayers and the traditional knowledge. This process is a two-way street. Many non-Aboriginal people support us at our meetings. They are advocates for us at all levels of government, in private organizations and other places. We always have people who have heard about friendship centres and know the good work we do.

Ms Koebel: On a personal note, my mother is non-native. She always had questions on how to raise me as an Aboriginal child. My step-father was non-Aboriginal as well. My mother began to volunteer at the friendship centre in Lac la Biche. She asked if I wanted to go as well. From the age of 12, I went. Through the friendship centre, we were able to build a bridge in our personal relationship while I was able to build a relationship with my culture. My mother knew that she was not able to give me all the answers, and so the friendship centre did that for me.

I realized that once I experienced that in my local community, I could go almost anywhere in Canada and find a friendship centre.

When I went to university in Edmonton, I went to the friendship centre there. I will be attending school in Ottawa, and there is a friendship centre here.

The Chairman: We spoke about culture. As we know, there are many different nations of Aboriginal people in this country. I am Metis and from Alberta. I find that the Metis often feel alienated from the friendship centres because the focus is on the powwow; it is not on our culture and history.

La qualité des jeunes s'engageant dans le mouvement des centres d'amitié m'a abasourdi. Elle s'est considérablement améliorée depuis que je suis dans le mouvement.

La présidente: Il y a longtemps, quand le mouvement en était à ses balbutiements, un énoncé de mission prévoyait que les centres d'amitié devaient combler l'écart entre les non-Autochtones et les Autochtones. De nombreux non-Autochtones souhaitaient alors y participer. Cette mission existe-t-elle encore? Continuez-vous de combler l'écart entre les non-Autochtones et les Autochtones afin de favoriser le rayonnement de notre culture dans la société canadienne?

Mme Whattam: Essentiellement, notre énoncé de mission consiste à améliorer la qualité de vie des Autochtones en milieu urbain. Il s'agit d'un partenariat, non seulement avec les peuples autochtones de la localité, mais également avec les non-Autochtones.

J'ai toujours dit que les meilleurs porte-parole des Autochtones sont les non-Autochtones. Nos pow-wows et nos activités sociales, y compris les petites fêtes tenues au centre d'amitié, aident à combler l'écart culturel. Les non-Autochtones y viennent pour goûter nos mets, écouter la musique, regarder les costumes et les danseurs et entendre les tambours. Ils aiment en apprendre au sujet de la culture, du port des peintures traditionnelles, des prières et du savoir traditionnel. D'ailleurs, l'échange se fait dans les deux sens. Bien des non-Autochtones nous appuient à nos assemblées. Ils sont nos porte-parole à tous les ordres de gouvernement, au sein des organismes privés et ailleurs. Il y a toujours quelqu'un qui a entendu parler de nos centres d'amitié et qui vante l'excellent travail qui s'y fait.

Mme Koebel: Ma mère, qui n'est pas autochtone, s'est toujours demandée comment s'y prendre pour m'élever comme une enfant autochtone. Mon beau-père ne l'était pas, lui non plus. Ma mère a commencé à faire du bénévolat au centre d'amitié du Lac La Biche. Elle a demandé si je pouvais l'y accompagner. C'est ainsi que, dès l'âge de 12 ans, j'allais au centre. Cela nous a permis, à ma mère et moi, de nous rapprocher tout en me mettant en contact avec ma culture. Ma mère savait qu'elle n'avait pas toutes les réponses pour moi, et c'est le centre d'amitié qui m'a fourni les autres.

Je me suis rendu compte qu'après avoir vécu cette expérience dans ma localité, je pouvais me rendre presque n'importe où au Canada et y trouver un centre d'amitié.

Quand j'ai fréquenté l'université à Edmonton, je me rendais au centre d'amitié de cette ville. Bientôt, je ferai des études à Ottawa, et il y a un centre d'amitié là.

La présidente: Nous avons parlé de culture. Comme nous le savons, les peuples autochtones du Canada regroupent de nombreuses nations différentes. Moi-même, je suis une Métisse de l'Alberta. Je constate que les Métis se sentent souvent marginalisés dans les centres d'amitié parce qu'on y met l'accent sur le pow-wow. Or, il n'y en a pas dans notre culture et notre histoire.

How do you deal with that here? You have the Six Nations, the Inuit and so on, throughout Canada. How is the National Association of Friendship Centres addressing this issue?

Ms Whattam: The friendship centre movement is inclusive of all three groups: First Nations, Metis and Inuit. Everyone is welcome.

If we have a social or any kind of gathering, we always try to ensure that there is representation from all three groups. We try not to focus only on First Nations. We try to include the Metis culture. Sometimes we will have a celebration or an activity that focuses on Inuit people. Many of their cultural traditions are not well known either.

The National Association of Friendship Centres is a non-political organization; we are non-partisan. We try to be inclusive of all three groups.

The Chairman: I was quite impressed when I went to the Vancouver friendship centre during the pre-study for this action plan for change. They have one night for the Haida, another for the Salish and another for the Metis. That is very exciting. They told us that as many as 200 to 400 people attend these celebrations. They celebrate each nationality on a separate evening and it is a wonderful experience.

I have been involved with the friendship centre in Calgary since the 1960s, when friendship centres were first starting up. At that time, they were the focal point in the community. In today's much larger cities, many people cannot access the friendship centres.

In your deliberations or projections, are you looking at creating some sort of better outreach so that the people coming to the city really know where you are and how to access you? Many of them do not even have money for bus fare.

Ms Whattam: I can speak from the experience here in Ottawa. Many new Aboriginal organizations are starting up. There is the Aboriginal Women's Support Centre, a shelter for Aboriginal women and an Aboriginal health centre. The friendship centre is often a sponsor of these new organizations. It is like we grandfather them or give birth to them or support them. I think this happens across the country. There is a partnership with other organizations. Often, you find the same board members in these organizations. It is a true sense of community.

On your earlier question about Aboriginal representation within the governing structures of the organizations, we often have First Nation, Metis and Inuit representatives on those boards. That also ensures inclusivity.

Comment réglez-vous ce problème? Le Canada compte six nations, plus les Inuits et d'autres encore. De quelle manière l'Association nationale des centres d'amitié s'attaque-t-elle au problème?

Mme Whattam: Le mouvement des centres d'amitié inclut les trois groupes, soit les Premières nations, les Métis et les Inuits. Tous sont les bienvenus.

Si nous organisons une réunion sociale, par exemple, nous essayons toujours de faire en sorte que les trois groupes soient représentés. Nous ne nous concentrons pas uniquement sur les Premières nations. Nous tentons d'inclure la culture métisse. Parfois, nous tiendrons une cérémonie ou une activité consacrée aux Inuits. Bon nombre de leurs traditions culturelles sont souvent méconnues également.

L'Association nationale des centres d'amitié est un organisme apolitique et impartial. Elle tente de rassembler les trois groupes.

La présidente: J'ai été fort impressionnée par ma visite au centre d'amitié de Vancouver, dans le cadre de notre étude préalable du Plan d'action pour le changement. Une soirée est réservée aux Haïda, une autre, aux Salish et une autre encore aux Métis. C'est très excitant. Ils nous ont dit que de 200 à 400 personnes peuvent parfois assister à ces fêtes. On y célèbre chaque nation un soir différent, et c'est une expérience merveilleuse à vivre.

Je travaille au centre d'amitié de Calgary depuis les années 60, soit depuis le tout début. À ce moment-là, il servait de point central de la localité. Dans les centres urbains beaucoup plus grands d'aujourd'hui, bien des personnes n'ont pas accès aux centres d'amitié.

Lors de vos délibérations ou dans vos prévisions, envisagez-vous de créer des programmes améliorés d'extension en quelque sorte pour que ceux qui arrivent en ville sachent vraiment où vous trouver et comment vous rejoindre? Bon nombre d'entre eux n'ont même pas les moyens de se payer un trajet en bus.

Mme Whattam: Je peux vous relater l'expérience vécue ici à Ottawa. De nombreuses nouvelles organisations autochtones voient le jour. Il y a ainsi le Centre de support des femmes autochtones, un refuge pour femmes autochtones de même qu'un centre de santé autochtone. Le centre d'amitié est souvent le parrain de ces nouveaux organismes. Il agit un peu comme le grand-parent ou bien comme le parent nourricier. C'est ainsi partout au pays, je crois. Il existe un partenariat avec d'autres organismes. Souvent, vous retrouvez au conseil d'administration de ces organismes les mêmes membres que chez nous. Il existe un véritable sens de la communauté.

Quant à la question que vous avez posée tout à l'heure au sujet de la représentation autochtone au sein des organes d'administration de ces organismes, ils comptent souvent des représentants des Premières nations, des Métis et des Inuits. Cela garantit aussi l'inclusivité.

The Chairman: What are the issues facing the friendship centres today in the area of funding and the gaps that you see that this action plan for change could recommend upon to give you the ammunition to negotiate?

Ms Whattam: As you know, we have had Aboriginal friendship centre program funding from Canadian Heritage for the last five years, and it has not increased. In fact, we experienced a decrease at some point in the past. At the local level, friendship centres have experienced increasing operating costs with declining program funding, and they are struggling.

At one point, the core funding was based on person-years. For example, the friendship centre here in Ottawa is based on three person-years at about \$30,000 a year. We get approximately \$114,000 from Canadian Heritage to run a friendship centre that has about a \$2-million budget. It is not adequate. We are almost always in a deficit at the end of the fiscal year and depend on outside program administration fees and immense fundraising efforts to try to balance the budget.

Increase core funding. Increase program funding to all the programs in all provinces and territories. We need the support.

Senator Pearson: Partly picking up on Senator Chalifoux's comments, Ms Whattam is interested in the relationship with the municipality. I think we are seeing that urban centres in Canada are becoming more and more important, yet they are stuck in constitutional arrangements in which they are dependent on the provinces for their funding. In provinces like Ontario, there is more and more downloading to municipalities without either the funding necessary to go with it or the taxing capacity.

I will take Ottawa as an example because that is what you can describe for me. Under the reorganization, is there a particular liaison person with the municipality? Is there a sector of the municipality of Ottawa, or other municipalities, for the support of the Aboriginal population?

Ms Whattam: Friendship centres in whatever city they are located often have a very good working relationship with the municipal government. We have had the mayor over to our friendship centre here in Ottawa. They have different programs for the different age groups in the city — babies, children, or seniors. All the program managers at the friendship centres have ongoing relationships with those representatives. Yes, it is a good relationship.

Senator Pearson: Has that happened because you established those relationships? Is there anything that would improve them? I do not just mean in Ottawa, but any centre. We are looking for practical suggestions for things that we could recommend.

La présidente: Quels sont les problèmes de financement auxquels sont confrontés les centres d'amitié actuellement et quels écarts au sujet desquels vous pourriez recommander des solutions dans le Plan d'action pour le changement pourraient vous servir de munition dans des négociations?

Mme Whattam: Comme vous le savez, nous recevons de Patrimoine canadien depuis cinq ans des fonds pour le programme de centres d'amitié autochtones, financement qui n'a pas augmenté depuis lors. En fait, il a même baissé à un moment donné. Au niveau local, les centres d'amitié voient leurs coûts de fonctionnement augmenter alors que les fonds destinés aux programmes diminuent, de sorte qu'ils ont de la difficulté à boucler leur budget.

À un certain moment donné, le financement de base était établi en fonction des années-personnes. Par exemple, le Centre d'amitié d'Ottawa qui avait trois années-personnes recevait 30 000 \$ environ par année. Nous obtenons 114 000 \$ approximativement de Patrimoine canadien pour faire fonctionner un centre d'amitié dont le budget est de 2 millions de dollars environ. Cela ne suffit pas. Nous sommes presque toujours dans le rouge à la fin de l'exercice et il faut alors organiser d'importantes levées de fonds ou compter sur des fonds de l'extérieur pour essayer d'équilibrer le budget.

Augmentez le financement de base. Augmentez le financement de tous les programmes dans toutes les provinces et dans tous les territoires. Nous avons besoin de ce soutien.

Le sénateur Pearson: Pour en revenir plus ou moins à ce que disait le sénateur Chalifoux, Mme Whattam s'intéresse aux rapports avec les municipalités. Les centres urbains du Canada deviennent de plus en plus gros. Pourtant, ils ont les mains liées par la Constitution qui les soumet à la bonne volonté des provinces pour le financement. Dans des provinces comme l'Ontario, on pellette de plus en plus de responsabilités aux municipalités sans leur donner les fonds requis pour les assumer et sans leur donner le pouvoir de taxer correspondant.

Je vais me servir d'Ottawa comme exemple parce que c'est un cas que vous connaissez bien. Depuis la réorganisation, y a-t-il une personne en particulier qui est chargée de la liaison avec la municipalité? Existe-t-il un secteur de la municipalité d'Ottawa ou d'une autre municipalité qui appuie la population autochtone?

Mme Whattam: Les centres d'amitié, quelle que soit la ville où ils se trouvent, entretiennent souvent de fort bonnes relations de travail avec le gouvernement municipal. Ainsi, le Centre d'amitié d'Ottawa a déjà accueilli le maire. Les centres d'amitié offrent différents programmes selon le groupe d'âge — pour les nouveaux-nés, pour les enfants ou pour les personnes âgées. Tous les gestionnaires de programme des centres d'amitié entretiennent des rapports soutenus avec les élus municipaux. Les relations sont bonnes.

Le sénateur Pearson: Cela tient-il au fait que vous avez établi de bonnes relations? Peut-on faire quelque chose pour les améliorer? Je ne parle pas seulement d'Ottawa, mais de n'importe quel centre. Nous aimerions avoir des exemples pratiques pour étayer notre recommandation.

Ms Whattam: I would encourage the municipalities to improve Aboriginal representation within their committee structures. I know they do put out calls for volunteers to sit on the committees, and I have had those calls. The city has called me, and I said, "I am sorry, but I am on too many committees. I cannot sit on anything else, but I will definitely refer people." That would be a definite recommendation.

Senator Pearson: On the funding side, do you get any core money from the municipality?

Ms Whattam: We apply for grants and program funding through the city. A friendship centre would like to get a 10 per cent administration fee to run a program through the city. Often, the administration fee is 1 or 2 per cent, and it is not adequate.

Senator Pearson: These issues are powerful, because generally speaking, you deal with a population that cannot pay a service fee, so you cannot depend on that kind of income.

What about your relationship with businesses and so on when you are doing fundraising?

Ms Whattam: The Aboriginal businesses sponsor activities. We have to do that constantly. We have to always be out there, fundraising and approaching Aboriginal businesses, especially here in town, for corporate dollars to support us.

Senator Pearson: I am looking at this for cities in general. Do you become a focus for the kinds of problems for which you can provide support, for example, a family with a disabled child? It sounds to me like you do. This is exciting. You can rally support around an individual who is having difficulties of that sort and needs someone to visit on a regular basis. Does that happen?

Ms Whattam: Yes, we have family support workers, and also for Aboriginal people with disabilities. We have visitors, including lifelong care visitors for those with chronic illnesses. We take people to their pre- and post-natal appointments, and provide all that kind of care.

Senator Pearson: Are these people volunteers, are they paid, or is it a combination?

Ms Whattam: It is paid staff and volunteers.

[Translation]

Senator Gill: I would imagine you provide a range of services such as employment assistance, information about available services and so forth to those who visit your centre. Most likely some of your clients are the growing number of persons who are more or less homeless who live in large cities.

Do you make any demands of the people you help? Must they make some kind of personal commitment? Must they do certain things to help themselves and support your centre? Are they given certain responsibilities?

Mme Whattam: J'encouragerais les municipalités à accroître la représentation des Autochtones au sein de leurs comités. Je sais qu'elles invitent les gens à siéger à différents comités; j'ai reçu quelques appels de ma ville dans ce sens, mais j'ai dû refuser car je siégeais déjà à un trop grand nombre de comités. Je ne peux pas être partout, mais j'ai promis d'envoyer des gens. Voilà une bonne recommandation.

Le sénateur Pearson: À propos du financement, recevez-vous de l'argent de la municipalité?

Mme Whattam: Nous lui demandons des subventions ainsi que le financement de programmes. Un centre d'amitié aimerait que la municipalité paye, disons, 10 p. 100 de ses frais d'administration pour gérer un programme. Bien souvent, seulement 1 ou 2 p. 100 de ces frais d'administration sont couverts, ce qui est insuffisant.

Le sénateur Pearson: C'est un argument de taille, mais de manière générale, vous travaillez auprès d'une population qui n'a pas les moyens de se payer des frais de service, donc vous ne pouvez pas compter sur ce type de revenus.

Quelles sont vos relations avec les entreprises, lorsque vous organisez des collectes de fonds?

Mme Whattam: Les entreprises autochtones parrainent des activités. Nous devons être continuellement sur le terrain pour collecter des fonds auprès d'entreprises autochtones, particulièrement ici, en ville, pour financer nos travaux.

Le sénateur Pearson: Je parlais des villes en général. Devenez-vous incontournables pour fournir certains types de services comme, par exemple, de l'aide à une famille ayant un enfant handicapé? Il me semble que vous faites cela. C'est fantastique. Vous pouvez vous mobiliser pour aider une personne confrontée à des difficultés de ce genre et qui a besoin qu'on lui rende visite régulièrement. Cela arrive-t-il?

Mme Whattam: Oui, nous offrons des services de soutien familial et nous venons également en aide aux Autochtones handicapés. Des travailleurs rendent visite à ces personnes, quelquefois de façon suivie, si elles souffrent de maladies chroniques. Nous offrons des services pré et postnataux et prodiguons toutes sortes de soins.

Le sénateur Pearson: Ces travailleurs sont-ils bénévoles, sont-ils payés ou bien les deux?

Mme Whattam: Certains sont rémunérés et d'autres, bénévoles.

[Français]

Le sénateur Gill: J'imagine que vous offrez différents services tels que l'aide à l'emploi, de l'information sur les services qui existent et ainsi de suite, aux gens que vous accueillez à votre centre. Vous touchez probablement aussi les gens qui sont plus ou moins itinérants qui, d'ailleurs, viennent de plus en plus dans les grands centres.

Avez-vous des exigences vis-à-vis les gens que vous aidez? Ont-ils des engagements personnels? Doivent-ils faire des choses eux-mêmes pour s'aider et pour supporter votre centre? Doivent-ils assumer certaines responsabilités?

[English]

Ms Whattam: I am thinking in terms of providing any kind of employment and referral services for those types of people. Unemployed people will come to the friendship centre. They do not know anything about how to look for a job.

We will provide resumé writing training and referrals to employers. If they need a place to live, we will assist them with housing.

With regard to technical skills, various friendship centres have computer training programs. They may provide upgrading for people to get their high school diplomas. Through the employment and referral training programs, they may provide funding for various courses, such as truck driver training. This applies to people who are not able to get funding from their band.

[Translation]

Senator Gill: Do you expect anything in return from the people who receive your help?

[English]

Ms Whattam: No. Our expectation is that they will say good things about us because we have helped them, and that perhaps once they are set up, they will volunteer with us, perhaps even join our governing structures.

Part of the recovery process for people in culturally appropriate drug and alcohol rehabilitation programs is to help out at social activities through the friendship centre, be it a powwow, children's programming or whatever. That rebuilds pride in their heritage and gives them the opportunity to give something back. In our tradition, we like to give gifts and get something back.

[Translation]

Senator Gill: Do you follow up on individual cases to see if the situation of people who have asked for your help has improved at all?

[English]

Ms Whattam: We help these people get re-established. When they come to the city, we get them started with their education or training. Sometimes they do return to their community and are happy there, but I have heard from many people at many levels that they come back to the friendship centres to thank them.

[Traduction]

Mme Whattam: Je parlais de fournir des services d'emploi et d'aiguillage à ces personnes. Les chômeurs arrivent dans les centres d'amitié sans avoir aucune idée de la façon de chercher un emploi.

Nous leur montrons comment rédiger un curriculum vitae et se présenter devant un employeur. S'ils n'ont pas trouvé d'hébergement, nous les aidons à se loger.

Pour ce qui est des compétences techniques, plusieurs centres d'amitié proposent des programmes d'apprentissage par ordinateur. Ils peuvent également offrir des programmes de perfectionnement professionnel pour permettre aux étudiants d'obtenir leur diplôme d'études secondaires. Grâce à ces programmes de formation professionnelle et d'aiguillage, les centres peuvent financer différents types de cours, comme des cours d'apprentissage pour devenir chauffeur de camion. Ces programmes s'appliquent aux personnes qui n'ont pu recueillir l'argent nécessaire auprès de leur bande.

[Français]

Le sénateur Gill: Exigez-vous un engagement quelconque de la part des gens que vous aidez?

[Traduction]

Mme Whattam: Non. Nous nous attendons à ce qu'ils parlent en bien de nous puisque nous les avons aidés, et nous espérons même qu'une fois qu'ils seront installés, ils travailleront pour nous comme bénévoles ou qu'ils intégreront nos structures dirigeantes.

Une partie du processus destiné à aider les jeunes toxicomanes ou alcooliques participant à des programmes de réhabilitation culturellement adaptés consiste à organiser des activités sociales, par l'intermédiaire du centre d'amitié, comme un pâwâ ou une fête pour enfants, par exemple. Ces jeunes retrouvent ainsi la fierté de leur héritage et ont la possibilité de donner quelque chose en échange de ce qu'ils ont reçu. Dans notre tradition, lorsque nous offrons des présents, nous aimons recevoir quelque chose en retour.

[Français]

Le sénateur Gill: Faites-vous le suivi des gens que vous aidez, à savoir s'il y a eu ou non amélioration des conditions pour lesquelles ils ont sollicité votre appui?

[Traduction]

Mme Whattam: Nous aidons ces personnes à prendre un nouveau départ. Lorsqu'elles arrivent en ville, nous veillons à ce qu'elles suivent des cours ou une formation. Quelquefois, elles retournent dans leur communauté et sont heureuses là-bas. Mais beaucoup de personnes, de tous horizons, m'ont dit qu'elles revenaient dans les centres d'amitié pour remercier ceux qui les avaient aidées.

Matthew Coon Come is a big advocate of the friendship centre movement. He has told us many times that if it had not been for the friendship centre, he does not know where he would have ended up. Many leaders in our Aboriginal communities have been helped greatly by friendship centres.

[Translation]

Senator Gill: Does each friendship centre receive a certain amount allocated over a five year period and subsequently set its own priorities, or does the full allocation go to the Association of Friendship Centres which then distributes the money?

[English]

Ms Whattam: The allocation to each centre is determined through set criteria through the Aboriginal Friendship Centre Program. We have a contribution agreement with Canadian Heritage that contains various criteria, one of which is geography. You may get a little more in the North because things are more expensive there. Other criteria are the size of the friendship centre and the population base of Aboriginal people in the area.

There is currently no friendship centre in Prince Edward Island. There are Aboriginal people there and they would really like to have one.

[Translation]

Senator Gill: I am not as concerned about the geographic distribution as I am about the type of services you want to offer to your clients.

[English]

Do you decide that yourself?

Ms Whattam: No. That is a grassroots issue. The friendship centre determines that in consultation with its membership. Membership can range from 300 people to 2,000. They establish their priorities at their annual meetings. They determine the needs in consultation with their community members, be they programs for babies, youth, seniors or disabled people. It is up to each community.

Senator Johnson: The number of Aboriginal youth in cities is increasing. Winnipeg is a good example. Our major concern there is the 2,000 young people involved in gangs — the Indian Posse, Deuce, and, increasingly, others.

Do those youth have any involvement with you? Is there any outreach to them, or are they alienated from you? Alternatively, do they have other peers in the community?

Ms Whattam: Involvement in gangs is an issue for urban Aboriginal youth. With adequate funding, we could do more for these people. Currently, friendship centres can only deal with day-to-day issues. It is like putting out fires. We would need more resources to address the issue of Aboriginal gangs.

Matthew Coon Come est un grand défenseur du mouvement des centres d'amitié. Il a souvent répété que sans le soutien d'un de ces centres, il ne sait pas comment il aurait fini. Les centres d'amitié ont grandement aidé beaucoup de chefs de collectivités autochtones.

[Français]

Le sénateur Gill: Le financement, qui est étalé sur une période de cinq ans, est-il attribué au centre d'amitié, qui ensuite décide de ses priorités ou est-il offert globalement à l'Association des centres d'amitié qui, par la suite, répartit les montants?

[Traduction]

Mme Whattam: Les sommes allouées à chaque centre sont déterminées au moyen d'une série de critères élaborés à partir du Programme des centres d'amitié autochtones. Nous avons signé une entente de contribution avec Patrimoine canadien, laquelle repose sur différents critères, dont la situation géographique. Vous pouvez obtenir un peu plus d'argent dans le Nord car la vie y est plus chère. Un autre critère est la taille du centre d'amitié et le bassin de population autochtone vivant dans le secteur desservi.

Il n'y a actuellement aucun centre d'amitié sur l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a pourtant des Autochtones, là-bas, qui aimeraient vraiment en avoir un.

[Français]

Le sénateur Gill: Ce n'est pas tant la répartition géographique que le genre de services que vous voulez offrir qui me préoccupe.

[Traduction]

Décidez-vous cela tout seuls?

Mme Whattam: Non. C'est une décision qui se prend à la base. Les centres d'amitié consultent leurs membres, dont le nombre peut varier entre 300 et 2 000. Ils définissent leurs priorités lors de leurs rencontres annuelles. Ils cernent les besoins avec les membres de la communauté, pour élaborer des programmes destinés aux bébés, aux jeunes, aux aînés ou encore aux personnes handicapées. Cela dépend de chaque collectivité.

Le sénateur Johnson: Le nombre de jeunes Autochtones ne cesse de croître dans les agglomérations. Winnipeg en est un bon exemple. Notre plus grande préoccupation, dans cette ville, concerne les 2 000 jeunes impliqués dans des gangs de rue comme le Indian Posse ou le Deuce, pour n'en citer que quelques-uns.

Les jeunes faisant partie de ces gangs viennent-ils vous voir, y a-t-il un moyen d'entrer en contact avec eux ou bien se détournent-ils de vous? Si c'est le cas, y a-t-il d'autres personnes dans la communauté sur qui ils peuvent compter?

Mme Whattam: La question de la participation des jeunes Autochtones à des gangs de rue est un problème. Si nous disposions du financement adéquat, nous pourrions faire davantage pour eux. Actuellement, les centres d'amitié ne peuvent parer qu'au plus pressé et se contentent d'éteindre des feux. Nous aurions besoin de ressources supplémentaires pour régler le problème des gangs d'Autochtones.

I am not familiar with the situation in Winnipeg, but the problem exists in all large urban centres.

Senator Johnson: Where are we failing these youth that they are finding a home within these gangs?

I have spoken to Wayne Helgason, who was one of the originators of the friendship centre movement. We are very concerned because we just cannot seem to connect with them.

Could us give any suggestions for facilitating communication with these people? These groups are very isolated.

I do not think they are integrating anywhere else. I do not know if most of them are even going to school or partaking in programs. For the most part, they have left their families, too.

Ms Whattam: That is definitely a troubled part of our community. We need that continuing presence to provide such programs and safe places for these people to go.

I think about my own teenage daughter, who is not into that kind of thing at all. However, peer pressure has to be considered. We need more role models in the communities and schools. We need to start sooner. Hopefully, that will reduce the problem.

I am sure they have their challenges in Winnipeg and in the bigger centres.

Senator Johnson: In Regina, too.

Do you have any comments, Ms Koebel? I know that they are joining these gangs starting at age 8, not just 12 and 14.

Ms Koebel: I am not sure about any specific programs for Winnipeg. I know some of the programming in friendship centres has to do with youth justice.

The youth council is far away from doing anything nationally about this problem. We have a scholarship of \$500 for people entering the justice field, which I know does not directly tackle that issue in Winnipeg.

Senator Johnson: I know it is not part of your mandate to deal specifically with this population. We are not connecting with this group, either through Aboriginal or non-Aboriginal intervention. I was curious to know if they had any relationship with you anywhere in the country.

Senator Christensen: With respect to national outreach, are any of the centres ensuring that the rural communities and band councils are fully aware of the programs? Do you send people out to inform those who are leaving the rural areas and coming to urban centres that their first contact could be with a friendship centre, rather than a negative contact somewhere else? If they

Je ne connais pas bien la situation à Winnipeg, mais je sais que le problème existe dans toutes les grandes agglomérations.

Le sénateur Johnson: Pourquoi ces jeunes cherchent-ils refuge auprès de ces gangs, où avons-nous échoué?

J'ai parlé à Wayne Helgason, qui est l'un des fondateurs du mouvement des centres d'amitié. Nous sommes très préoccupés car il ne semble y avoir aucun moyen d'entrer en contact avec ces jeunes.

Avez-vous des suggestions pour faciliter la communication? Ces groupes sont très isolés.

Je ne pense pas qu'ils soient intégrés à quelque autre structure. Je ne sais même pas si la plupart d'entre eux vont à l'école ou bénéficient de quelque programme que ce soit. La majorité de ces jeunes ont quitté leur famille également.

Mme Whattam: C'est effectivement un groupe tourmenté au sein de notre communauté. Nous devons assurer une présence permanente pour offrir des programmes adéquats et des lieux sûrs où accueillir ces jeunes.

Je pense à ma propre fille, adolescente, qui ne connaît pas du tout ce type de problèmes. Toutefois, il ne faut pas négliger la pression des pairs. Nous avons besoin de plus de modèles dans nos communautés et dans les écoles. Nous devons commencer plus tôt. Ainsi, nous pourrions espérer corriger la situation.

Je suis sûre qu'ils ont beaucoup de défis à relever à Winnipeg et dans d'autres grands centres.

Le sénateur Johnson: À Regina, aussi.

Souhaitez-vous dire quelque chose, madame Koebel? Je sais que certains enfants entrent dans ces gangs dès l'âge de huit ans, et plus seulement à 12 ou 14 ans.

Mme Koebel: Je ne suis pas sûre qu'il y ait de programme spécifique pour Winnipeg. Je sais que certains des programmes offerts dans les centres d'amitié ont à voir avec la justice pour les jeunes.

Le Conseil des jeunes Autochtones est loin de faire quelque chose à l'échelle nationale pour éliminer ce fléau. Nous offrons une bourse de 500 \$ aux personnes qui veulent travailler dans le domaine de la justice, mais je sais que ce n'est pas un moyen de s'attaquer directement aux problèmes que connaît Winnipeg.

Le sénateur Johnson: Je sais que cela ne fait partie de votre mandat de vous occuper précisément de ce segment de population. Nous n'avons pas noué de liens avec ce groupe, ni par l'intermédiaire d'Autochtones ni grâce à une intervention non-autochtone. Je voulais seulement savoir si vous aviez établi des relations avec eux, quelque part dans le pays.

Le sénateur Christensen: Pour ce qui est de la diffusion de l'information à l'échelle nationale, y a-t-il des centres qui veillent à ce que les collectivités rurales et les conseils de bande soient au courant de l'existence de ces programmes? Y a-t-il des personnes qui se rendent dans les zones rurales pour dire à ceux qui prévoient s'installer dans les centres urbains qu'ils peuvent

were able to make that kind of contact, they would have that support and be able to develop in a more positive way.

Ms Whattam: We have those types of relationships with First Nations communities that are two hours from urban centres with friendship centres.

Senator Christensen: However, that is not the case for people who are in the far North, is it?

Ms Whattam: Someone from the far North coming to Ottawa would not necessarily know about the friendship centre.

Senator Christensen: Their community would not necessarily be able to give them information and say, "When you get to Ottawa, here is a number you should call"?

Ms Whattam: I think they would be aware of it.

Senator Christensen: Do the friendship centres have programs like that?

Ms Whattam: There is really no program like that.

Ms Koebel: It is spread by word of mouth. Aboriginal communities are pretty close-knit. I am sure every Aboriginal person knows what a friendship centre is.

Senator Christensen: Is there any sort of semi-formal process? That leads to my next question. You receive core funding and funding from provincial and territorial governments. Do you receive any program funds from band councils to assist you?

Ms Whattam: Not generally, no. Those are usually for on-reserve issues such as education.

Senator Christensen: I am wondering about when someone has come to the urban area from a rural community.

Do you have any programs that deal with persons who have physical or mental challenges such as FAS?

Ms Whattam: Yes, we do.

Senator Hubley: Could you comment on your substance abuse programs and some of the difficulties you face in administering such programs? Senator Gill touched briefly on what they term the "turn factor," where there is continual migration. Is there a way, through the friendship centres, to encourage young people who may be having these problems and leaving a friendship centre to go somewhere where there is another centre? Can you track young people? Or is it too much of a challenge to track them to ensure they are receiving medication and are on the right track to healing?

prendre contact avec un centre d'amitié plutôt que d'aller ailleurs et d'avoir une mauvaise expérience? Si cela se faisait, les personnes concernées disposeraient du soutien nécessaire et pourraient se développer de manière plus positive.

Mme Whattam: Nous avons ce type de relations avec des collectivités des Premières nations situées à deux heures de route de centres urbains où il y a des centres d'amitié.

Le sénateur Christensen: Mais ce n'est pas le cas pour les gens qui vivent dans l'extrême Nord, n'est-ce pas?

Mme Whattam: Quelqu'un qui vient du Grand Nord pour s'installer à Ottawa ne connaîtra pas nécessairement l'existence du centre d'amitié.

Le sénateur Christensen: Y a-t-il des gens, dans la collectivité, pour dire: «Lorsque tu arriveras à Ottawa, voici où tu dois appeler»?

Mme Whattam: Je pense qu'il doit y en avoir.

Le sénateur Christensen: Les centres d'amitié ont-ils des programmes comme celui-là?

Mme Whattam: Non, pas vraiment.

Mme Koebel: L'information se transmet par le bouche à oreille. Les collectivités autochtones sont assez solidaires. Je suis sûre que chaque Autochtone sait ce qu'est un centre d'amitié.

Le sénateur Christensen: Existe-t-il une forme de processus un peu informel? Cela m'amène à ma prochaine question. Vous recevez du financement de base, entre autres, des gouvernements provinciaux et territoriaux. Est-ce que les conseils de bande vous aident aussi à financer vos programmes?

Mme Whattam: En général, non. L'argent est habituellement réservé pour des programmes à l'intérieur des réserves, comme ceux en éducation.

Le sénateur Christensen: Je me demande ce qui se passe quand quelqu'un doit quitter une région rurale pour aller s'installer en ville.

Existe-t-il des programmes pour s'occuper des personnes qui souffrent de troubles physiques ou mentaux comme le syndrome d'alcoolisation foetale?

Mme Whattam: Oui, ces programmes existent.

Le sénateur Hubley: Pourriez-vous nous parler des programmes de prévention de la toxicomanie et des difficultés que vous éprouvez dans l'administration de tels programmes? Le sénateur Gill a parlé brièvement du suivi des personnes, particulièrement quand il y a une migration continue. Existe-t-il une façon, par l'intermédiaire des centres d'amitié, d'inciter les jeunes qui sont aux prises avec de tels problèmes et qui quittent un centre d'amitié à aller vers un autre centre? Pouvons-nous suivre ces jeunes ou est-ce trop compliqué de veiller à ce qu'ils prennent leurs médicaments et s'orientent dans la voie de la guérison?

Ms Whattam: We make referrals to substance abuse programs. If, for instance, people who come into a centre definitely need a drug or alcohol rehab program, we refer them to the various agencies that are responsible for those kinds of programs.

Friendship centres have a reputation for being drug and alcohol free. Many of our members who have such problems would be involved with a friendship centre because they know it is a safe place to go. There is no temptation because there is no chance that one day, we will be serving wine with lunch.

Some friendship centres offer healing circles and those types of activities, where recovering alcoholics or drug addicts can have meetings and workshops.

Ms Koebel: It would be hard to track that sort of thing because each friendship centre is different. Some friendship centres may have a drug and alcohol program, whereas others may have suicide or prostitution prevention programs. The issues vary from centre to centre.

Senator Hubley: How important is the cultural component in the healing process?

Ms Whattam: It is very important.

Ms Koebel: It is a priority.

Senator Hubley: Within your own friendship centre, can you see that need within young people to find out about the history and background of the culture?

Ms Koebel: Yes, it happens right from birth. Recently, the Odawa Friendship Centre had a welcoming ceremony for all the babies born over the winter. One of the elders here in Ottawa is from Saskatchewan. She is a Cree. They also bring in Metis people, Metis elders. Particularly in Ottawa, they are very flexible and facilitate the many different nations that congregate here.

Culture is very important right from birth through to the veterans' dinner. It is of prime importance not just in local friendship centres, but also throughout the movement.

Last year, at the annual general meeting of the Aboriginal Youth Council, we asked all the young people in attendance to name their priorities. The number one priority was education, and the social and cultural aspects were also very important. I believe they were number two in the order of priority.

Senator Hubley: You mentioned elders. Do you have palliative care workers through the friendship centres?

Ms Whattam: There is a program in Ontario called the "lifelong care program," which is for people with disabilities, the chronically ill, and seniors. The demographics of the Aboriginal

Mme Whattam: Nous informons les jeunes de l'existence de programmes de prévention de la toxicomanie. Si, par exemple, quelqu'un qui vient dans notre centre doit participer à un programme de réhabilitation, nous l'orientons vers différentes agences capables de lui fournir les services dont il a besoin.

Les centres d'amitié sont réputés pour être exempts de drogues et d'alcool. Beaucoup de nos membres aux prises avec de tels problèmes s'adresseront à un centre d'amitié car ils savent que c'est un endroit sûr. Ils n'y seront soumis à aucune tentation puisqu'il n'y a aucune chance qu'un jour on serve du vin à table.

Certains centres d'amitié organisent des cérémonies du cercle de guérison et d'autres activités du même genre auxquelles participent des alcooliques et des toxicomanes en voie de guérison — des rencontres qui prennent la forme de réunions ou d'ateliers.

Mme Koebel: Il est difficile de se faire une idée de la situation étant donné que tous les centres d'amitié sont différents. Certains offrent des programmes de prévention de l'alcoolisme et de la toxicomanie alors que d'autres sont davantage axés sur des programmes de prévention du suicide ou de la prostitution. Les problèmes varient d'un centre à l'autre.

Le sénateur Hubley: Quelle importance revêt la composante culturelle dans le processus de guérison?

Mme Whattam: Elle occupe une place très importante.

Mme Koebel: C'est une priorité.

Le sénateur Hubley: Dans votre propre centre d'amitié, sentez-vous que les jeunes ont besoin d'en savoir plus sur leur histoire ou leur culture?

Mme Koebel: Oui, dès leur plus jeune âge. Récemment, le centre d'amitié Odawa a organisé une cérémonie de bienvenue pour les bébés nés durant l'hiver. L'une des aînées, qui vit à Ottawa, est originaire de la Saskatchewan. Elle est Crie. Le centre invite également des Métis, des aînés métis. À Ottawa, ils sont particulièrement souples et facilitent les échanges entre les différentes nations.

La culture est un droit très important de la célébration de la naissance à celle des anciens combattants. C'est un droit primordial non seulement dans les centres d'amitié locaux, mais dans tout le mouvement.

L'an dernier, à l'assemblée générale du Conseil des jeunes Autochtones, nous avons demandé à tous les jeunes présents d'énumérer leurs priorités. La priorité numéro un était l'éducation, suivie des aspects sociaux et culturels, qui étaient également très importants. Je pense qu'ils se situaient au deuxième rang des priorités.

Le sénateur Hubley: Vous avez parlé des aînés. Les centres d'amitié offrent-ils des programmes de soins palliatifs?

Mme Whattam: Il existe un programme en Ontario, le «programme de soins permanents», qui s'adresse aux personnes souffrant d'un handicap ou d'une maladie chronique et aux

population show that many of the people in that age group become disabled. The need for those kinds of programs will only increase.

Senator Léger: My first question has been answered. I was happy to hear about the participation of both Aboriginals and non-Aboriginals in the powwows, and the link that is beginning to form.

I am curious about something. The term "First Nations" is plural, and there are so many differences. Are there no problems when you get together? Does everybody think the same? I was surprised last week to hear about the Metis in the West and how there were people in P.E.I. who thought they were Metis. There must be common ground. Is it difficult?

Ms Whattam: When we are discussing First Nations, I think of people who come from reserves, who are status or treaty Indians and can be identified with a particular band or tribe, for example, Mohawk, Algonquin, Cree or Ojibway — there are many. As I mentioned earlier, we in the friendship centre movement are inclusive. We do not differentiate between First Nations, Metis or Inuit; we are all proud to be Aboriginal peoples. It does not really matter.

Senator Léger: I imagine the sharing of the different cultures among the Aboriginal peoples must be enriching, and perhaps the young people may come up against fewer walls.

Ms Koebel: You were talking about sharing. As I said, I am from Alberta, and the way we dance in Alberta is not the same as the way people dance in Ottawa. I went with a friend of mine who is also from Alberta to a powwow here at the Odawa Friendship Centre, and we noticed that they dance quite differently from the way we do. There is a great deal of sharing, and we can say, "Okay, that is different." It is really flexible, in that if we want to talk to a Plains Cree elder or to a Metis elder here in Ottawa, they will try to find one for us.

Senator Léger: That is common ground. That is the main thing. We were asking if the bands continued to follow up with their young people going to urban centres. It is not a complete cut-off, is it? I know they cannot help financially because they have their own needs, but there must be communication.

Ms Whattam: Many people, when they make that move from the reserve to the urban environment, will often go back for visits. Sometimes they go back to work for various periods of time and then return to urban centres again, so they do maintain that connection with their community. People who have grown up on reserve and then move away maintain a very strong connection to their community. It is very important. Only those people who have grown up on a reserve and who have moved away feel that. They have that connection with their home.

personnes âgées. Les données démographiques sur la population autochtone montrent que beaucoup de membres de ce groupe d'âge sont frappés d'invalidité. L'importance de ce genre de programme ne pourra qu'augmenter.

Le sénateur Léger: Vous avez déjà répondu à ma première question. Je suis heureuse d'apprendre que non seulement des Autochtones, mais aussi des non-Autochtones, participent aux pow-wow et que des liens sont en train de s'établir.

Je me demande une chose. Le terme «Premières nations» est pluriel; il englobe un nombre impressionnant de différences. Cela ne pose-t-il pas problème lorsque vous vous retrouvez tous ensemble? Tout le monde pense-t-il de la même façon? J'ai été étonnée d'entendre les Métis de l'Ouest nous parler de leur situation la semaine dernière et d'apprendre qu'il y avait des gens à l'Île-du-Prince-Édouard qui se croyaient Métis. Il doit y avoir un terrain d'entente. Est-ce une difficulté?

Mme Whattam: Lorsque nous parlons des Premières nations, je pense aux personnes vivant dans les réserves, aux Indiens inscrits ou visés par un traité et qu'on peut associer à une bande ou à une tribu en particulier, comme les Mohawks, les Algonquins, les Cris ou les Ojibways, pour ne nommer que ceux-là. Comme je l'ai déjà dit, le mouvement des centres d'amitié accueille tout le monde. Nous ne faisons pas la différence entre les Premières nations, les Métis et les Inuits; nous sommes tous fiers d'être Autochtones. Cela ne fait pas vraiment de différence.

Le sénateur Léger: Je suppose que le contact des différentes cultures autochtones doit être très enrichissant et peut-être cela permet-il aux jeunes de se heurter à moins d'obstacles.

Mme Koebel: Vous parlez de contacts. Comme je l'ai déjà dit, je viens de l'Alberta et la façon de danser en Alberta n'est pas la même qu'à Ottawa. J'ai participé à un pow-wow ici, au Centre d'amitié d'Odawa, avec un de mes amis de l'Alberta, et nous avons remarqué que les gens dansaient fort différemment de nous. Nous partageons beaucoup et cela nous permet de constater nos différences. C'est très ouvert, de sorte que si nous voulons parler à un aîné cri des Plaines ou à un aîné métis ici, à Ottawa, les gens essaieront d'en trouver un pour nous.

Le sénateur Léger: Il y a donc une bonne entente. C'est le principal. Nous nous demandions si les bandes demeuraient en contact avec leurs jeunes partis vivre en milieu urbain. Il n'y a pas de coupure totale, n'est-ce pas? Je sais qu'elles ne peuvent pas les aider financièrement, parce qu'elles doivent subvenir à leurs propres besoins, mais elles doivent rester en communication avec eux.

Mme Whattam: Beaucoup de personnes, lorsqu'elles déménagent de la réserve à la ville, retournent souvent visiter les gens de la réserve. Certaines y retournent parfois pour y travailler quelque temps, puis reviennent en ville. Bref, elles restent effectivement en contact avec leur communauté. Les gens qui ont grandi dans une réserve et qui partent plus tard gardent un lien très fort avec leur communauté. C'est très important. Seuls ceux qui l'ont vécu peuvent le ressentir. Ils restent liés à leur communauté d'origine.

I was adopted out. However, I know now where I am from and I made that connection when I was 18. I went back and found my mother and my family and made that connection with the reserve. Even though I have never actually lived there for any period of time, I do make that annual migration home to renew my ties with my extended family. What is really important to Aboriginal people is their sense of being with their family and their community.

The most important thing about friendship centres for me personally, and for many other people, is that they promote that sense of community. You may have a diverse group of Aboriginal people in a room, but we have a sense of community because we know each other. We have been living in the same urban environment for over 20 years; we have seen the children grow up; we have seen those children get married and have children, and so on. We have an extended family here.

The most wonderful thing for me in being involved at the national level, and Ms Koebel mentioned this earlier, is that I can now go anywhere in Canada, except for P.E.I., and there is a friendly face to greet me because they know about me and I know about them. I can go there and say, "Hey, I am here, and we can visit." That is the most important thing. Not having that sense of community is very isolating. People who go to church get their sense of community from that, but we find it in our friendship centres.

Senator Léger: You mentioned P.E.I. Why do they not have a friendship centre?

Ms Whattam: I do not really know why.

Senator Léger: Maybe it is the population.

Ms Koebel: I wanted to add to what Ms Whattam said. Although I am not from a reserve myself, I am from a small community where there are two Métis settlements and four reserves in the area, and I still go back every year. My friendship centre has asked me to return to my community of 3,000 people on June 21 to give a presentation on being a role model and the kinds of things I have experienced since leaving the community. Unfortunately, when I went to school, not many Aboriginal youth were leaving the community. In a way that is good, but we do not have a university in our community. There is one high school and one junior high school.

When I returned last year, I noticed at my little sister's graduation that there were more young women graduating. When I went to school, a lot of young women were dropping out for various reasons — drug and alcohol abuse or having kids. In my sister's year, even though the Aboriginal girls were still having kids, they were finishing school. If you ask any Aboriginal person, "Why do you want to go to school?" or "why do you want to do this or that," they will say they want to do it for their community. I am on my way to law school. I want to do it for the 3,000 people in my community of Lac La Biche and for the other Aboriginal people across Canada.

Pour ma part, j'ai été adoptée, mais je sais d'où je viens et j'ai établi des liens avec ma communauté à l'âge de 18 ans. J'y suis retournée, j'ai retrouvé ma mère et ma famille et j'ai tissé des liens avec les gens de la réserve. Même si je n'ai jamais vraiment habité là-bas, j'y retourne chaque année pour resserrer mes liens avec ma famille élargie. C'est extrêmement important pour les Autochtones de se sentir près de leur famille et de leur communauté.

La plus grande qualité des centres d'amitié, selon moi et beaucoup d'autres, c'est qu'ils favorisent cet esprit de communauté. Un groupe d'Autochtones peut être très hétéroclite, mais nous sommes unis par un esprit de communauté, parce que nous nous connaissons tous. Nous vivons dans le même milieu urbain depuis 20 ans; nous avons vu nos enfants grandir, se marier, avoir des enfants, et cetera. Nous avons une famille élargie ici.

Le plus grand avantage que je retire de ma participation nationale, Mme Koebel l'a dit elle aussi, c'est que je peux aller partout au Canada, sauf à l'Île-du-Prince-Édouard, et qu'il y aura un visage amical pour m'accueillir parce que les gens auront entendu parler de moi et que j'aurai entendu parler d'eux. Je peux arriver et dire: «Bonjour, je suis là et je viens vous rendre visite!» C'est le principal. Sans cet esprit de communauté, nous serions très isolés. Les autres vont à l'église, où ils trouvent cet esprit de communauté, mais nous, nous le trouvons dans nos centres d'amitié.

Le sénateur Léger: Vous dites: «Sauf à l'Île-du-Prince-Édouard, pourquoi n'y a-t-il pas de centre d'amitié là-bas?»

Mme Whattam: Je ne sais vraiment pas.

Le sénateur Léger: Peut-être est-ce à cause de la population.

Mme Koebel: J'aimerais ajouter quelque chose à ce qu'a dit Mme Whattam. Bien que je ne vienne pas d'une réserve, j'ai grandi dans une petite collectivité entourée de deux peuplements métis et de quatre réserves, j'y retourne chaque année. Mon centre d'amitié m'a demandé de rendre visite à ma communauté de 3 000 personnes le 21 juin pour lui présenter un exposé sur les modèles de comportement et sur mon expérience depuis que j'ai quitté la communauté. Malheureusement, lorsque je suis allée à l'école, peu de jeunes Autochtones quittaient la communauté. D'une certaine façon, c'est une bonne chose, mais nous n'avons pas d'université dans la communauté. Il y a une école secondaire et une école secondaire de premier cycle.

Lorsque j'y suis retournée l'année dernière, j'ai assisté à la remise des diplômes de ma petite sœur et j'ai remarqué qu'il y avait plus de jeunes femmes qui terminaient leurs études. Lorsque j'étais à l'école, beaucoup de jeunes femmes décrochaient pour diverses raisons, dont les abus de drogues ou d'alcool ou la grossesse précoce. Dans le groupe de ma sœur, par contre, même s'il y avait toujours des filles qui avaient des enfants, elles finissaient leurs études. Si vous demandez à n'importe quel Autochtone pourquoi il veut aller à l'école ou pourquoi il veut faire ceci ou cela, il vous dira qu'il le fait pour sa communauté. Je m'apprete à commencer des études en droit. Je veux le faire pour les 3 000 personnes de ma communauté de Lac La Biche et pour les autres peuples autochtones du Canada.

Senator Cochrane: Many of my questions have been answered. Do you have some programs that stand out as being a success, and have you communicated these to other friendship centres so that they can also adopt them?

Ms Koebel: When people ask me that question, the two that come immediately to mind are the youth intervenor program of the AYC — that is how I got started — and the UMAC. They go hand in hand. The UMAC enhances the Aboriginal Youth Council. Friendship centres are generally youth oriented. That is how I got my start. That is why I am still with friendship centres, and I will probably stay with friendship centres forever. You learn leadership from both the AYC and the UMAC.

The AYC stands out for me because I have had local, provincial, national and international experience. The UMAC complements the AYC because it built on the Aboriginal Youth Council structure.

I have a seat on the board of directors. We have two youths on our board. It has empowered us because we know that we will be listened to and taken seriously. Youth have one-third of the vote within our movement. If we wanted to — I doubt we would — we could block votes. They gave us that power.

Those are the two that stand out the most. The UMAC is very grassroots oriented and also national. It touches all aspects of the movement. If you look at it in a wider sense, it is very holistic.

Senator Cochrane: Do all centres have those two?

Ms Koebel: Not necessarily. If they have a UMAC program, chances are they are involved with the national youth council. If you want a UMAC program, you have to have a youth on your board. If there is a provincial youth council, they are usually involved in that. Then that province is connected to the national council. It is kind of confusing.

Senator Cochrane: I have seen the positive effects of sports and recreation programs for youth. Within your friendship centres, or are you aware of any studies that have examined the impact of programs like that on self-esteem, confidence and giving youth the ability to stand on their own two feet?

Ms Koebel: There was youth peer counselling. The UMAC has a youth leadership development initiative that friendship centres could access. However, the UMAC is the most important for that. It covers sports and recreation, leadership and a wide range of issues for Aboriginal people, whether cultural or educational. UMAC is the best program for young people.

Le sénateur Cochrane: Vous avez répondu à bon nombre de mes questions. Certains de vos programmes réussissent-ils particulièrement bien et en avez-vous parlé aux autres centres d'amitié, qui pourraient les adopter eux aussi?

Mme Koebel: Lorsque les gens me posent cette question, deux programmes me viennent immédiatement à l'esprit, soit le Programme d'intervention auprès des jeunes du CJA — c'est celui qui m'a poussé à aller de l'avant — et celui des CUPJA. Les deux sont étroitement liés. Les CUPJA complètent les programmes du Conseil des jeunes Autochtones. Les centres d'amitié mettent généralement l'accent sur les jeunes. C'est là où tout a commencé pour moi. C'est pourquoi je fais toujours partie des centres d'amitié et pourquoi j'en ferai probablement toujours partie. Le CJA et le CUPJA nous font acquérir beaucoup de leadership.

Le CJA est particulier pour moi, parce que j'y ai participé aux niveaux local, provincial, national et international. Les CUPJA complètent les programmes du Conseil des jeunes Autochtones parce qu'ils sont étroitement liés à sa structure.

Je siége au conseil d'administration. Deux jeunes en sont membres. Cela nous donne beaucoup d'autonomie, parce que nous savons que nous serons écoutés et pris au sérieux. Les jeunes détiennent le tiers des votes de notre mouvement. Si nous le voulions — j'en doute — nous pourrions faire obstruction aux votes. Nous en avons le pouvoir.

Ce sont les deux programmes qui ressortent le plus. Les CUPJA sont surtout actifs à l'échelle locale, mais aussi à l'échelle nationale. Ils touchent à tous les aspects du mouvement. D'un point de vue général, ils sont très complets.

Le sénateur Cochrane: Est-ce que tous les centres participent à ces deux programmes?

Mme Koebel: Pas nécessairement. S'ils ont un CUPJA, il y a de fortes chances qu'ils participent aussi au conseil national des jeunes. Les centres d'amitié doivent obligatoirement compter un jeune au sein de leur conseil d'administration pour avoir le droit d'établir un CUPJA. S'il existe un conseil des jeunes dans leur province, ils y seront généralement représentés. Les provinces sont reliées au conseil national. Il y a de quoi s'y perdre!

Le sénateur Cochrane: Je vois bien les effets positifs des programmes de sports et de loisirs chez les jeunes. Les centres d'amitié étudient-ils les incidences de ce genre de programmes sur l'estime de soi, la confiance en soi et la capacité des jeunes de se tenir debout ou s'est-il renseigné sur les études déjà réalisées à ce sujet?

Mme Koebel: Il y a des projets d'entraide entre jeunes. Les CUPJA offrent un programme de développement du leadership chez les jeunes, auquel les centres ont accès. C'est toutefois les CUPJA qui jouent le plus grand rôle à cet égard. Ils offrent des activités de sports et de loisirs, de développement du leadership et diverses activités culturelles ou pédagogiques conçues pour les jeunes Autochtones. Le programme des CUPJA est le meilleur qui soit pour les jeunes.

Senator Cochrane: Are there urban areas, aside from P.E.I., that you see as having a dire need for a friendship centre?

Ms Koebel: We recognize, as Senator Johnson was saying, that the urban areas are becoming bigger. Toronto has two friendship centres, and either Grande Prairie or High Prairie, one of the two, in Alberta has a friendship centre on the university campus. While all communities are in need of a friendship centre, I am not aware of any with a dire need.

Senator Cochrane: Let us return to your funding. You said each centre develops its own objectives before receiving funding. Is that funding from Ottawa or from a one-of-kind friendship centre?

Ms Whattam: Canadian Heritage is currently providing core funding to 99 friendship centres. In 2001-02, they provided one-time funding to 17 or 18 non-core-funded friendship centres.

We currently have a new contribution agreement with Canadian Heritage, and we are negotiating enhancements to that agreement and program funding to ensure that all friendship centres get core funding. That does not address new and developing friendship centres. We would hope that, at a minimum, each new friendship centre could obtain at least \$100,000 for core funding. At present, it is not like that.

We have four board meetings a year at the national level. At least twice a year, we receive an application from a new and developing friendship centre saying they would like to become a member of the national association and they have the required documents, as requested. However, we do not have core funding for them. It is a challenge for those centres to fund-raise or go to the province and the federal government and get program dollars that way.

Senator Cochrane: Is it Heritage Canada that decides how much each friendship centre gets?

Ms Whattam: No. Canadian Heritage provides the dollars to the national association and we determine the amount each friendship centre receives.

Senator Pearson: I would like to return to your recommendations. I understand the first one, and certainly support it.

Could you explain the second one, which is about being a full member of the Federal/Provincial/Territorial Aboriginal steering committee?

Ms Whattam: This recommendation comes as a result of having Aboriginal representation only in terms of consultation. If we are not represented at the table, it is difficult to get our views discussed. If only First Nations, Métis, and Inuit organizations

Le sénateur Cochrane: Y a-t-il des zones urbaines, ailleurs qu'à l'île-du-Prince-Édouard, où vous voyez un besoin impérieux d'établir un centre d'amitié?

Mme Koebel: Nous voyons bien, comme l'a souligné le sénateur Johnson, que les villes deviennent de plus en plus grandes. Il y a deux centres d'amitié à Toronto et un autre sur le campus universitaire de Grande Prairie ou High Prairie, je ne sais plus, en Alberta. Toutes les communautés ont besoin d'un centre d'amitié, mais il n'y a pas de besoins plus impérieux à un endroit ou à un autre, à ma connaissance.

Le sénateur Cochrane: Pour revenir à la question du financement, vous dites que chaque centre fixe ses propres objectifs avant de recevoir du financement. Ce financement vous vient-il d'Ottawa ou d'un centre d'amitié en particulier?

Mme Whattam: À l'heure actuelle, Patrimoine canadien assure le financement de base de 99 centres d'amitié. En 2001-2002, le ministère a subventionné 17 ou 18 centres d'amitié ne bénéficiant pas de financement de base.

Nous avons maintenant une nouvelle entente de contribution avec Patrimoine canadien, et nous négocions des améliorations à cette entente et au financement des programmes pour nous assurer que tous les centres d'amitié reçoivent une aide financière de base. En effet, les nouveaux centres d'amitié et ceux qui sont en train de s'établir ne reçoivent pas de financement de base. Nous espérons que chaque nouveau centre d'amitié puisse obtenir au moins 100 000 \$ de financement de base. Ce n'est pas le cas à l'heure actuelle.

Il y a quatre réunions du conseil d'administration par année à l'échelle nationale. Au moins deux fois par année, nous recevons une demande d'un nouveau centre d'amitié en voie d'établissement qui souhaite devenir membre de l'Association nationale et qui est prêt à nous fournir tous les documents requis, au besoin. Cependant, nous n'avons pas de financement de base à leur offrir. Il est difficile pour ces centres de ramasser des fonds, d'obtenir des subventions provinciales ou fédérales et de recueillir les fonds nécessaires pour financer leurs programmes.

Le sénateur Cochrane: Est-ce Patrimoine canadien qui décide combien reçoit chaque centre d'amitié?

Mme Whattam: Non. Patrimoine canadien verse les fonds à l'Association nationale, et c'est elle qui détermine combien recevra chaque centre d'amitié.

Le sénateur Pearson: J'aimerais revenir à vos recommandations. Je comprends bien la première et je suis tout à fait en accord avec vous.

Pouvez-vous, toutefois, expliquer la deuxième, soit de faire de vous un membre à part entière du Comité directeur fédéral-provincial-territorial-autochtone?

Mme Whattam: Cette recommandation vient du fait que les Autochtones ne sont représentés que par voie de consultation à l'heure actuelle. Si nous ne sommes pas représentés directement au conseil, c'est très difficile de nous assurer qu'on tient compte de

are at the table, the urban component is missing. That was behind that recommendation. We feel we know urban Aboriginal issues best.

Senator Pearson: What is the make-up of that steering committee?

Ms Whattam: It is the ministers responsible for the Aboriginal portfolios and the political Aboriginal organizations.

Senator Pearson: The third recommendation I understand.

Who leads the Aboriginal Human Resource Development Strategy?

Ms Whattam: HRDC.

Senator Pearson: You have taken part in it, but you are not full partners.

Ms Whattam: That is, again, the Aboriginal organizations.

Senator Pearson: We have not talked about the fifth one at all, which is the National Community Victimization Project. Could you tell us about that?

Mr. Alfred Gay, Policy Advisor, the National Association of Friendship Centres: I was going to refer to this, as it ties into several of the questions about how we track transients, as well as Senator Johnson's questions on the gangs.

We are a partner in what is called the "national community victimization study." This is a groundbreaking study involving six or seven federal partners, including HRDC, Indian affairs, Justice and PCO, led by Simon Fraser University. We were asked to be a host organization and sponsor certain elements of it.

The victimization project is actually a series of six or seven different sub-surveys. These are sample surveys. They take a sample questionnaire and target Aboriginal people, as opposed to a census, where everyone has a statutory duty to reply.

We have been involved in this project for several years and it is starting to turn out results. They have done interviews in Vancouver. As many of you know, Aboriginal peoples in Vancouver are in a bad situation. Those conducting the survey interview Aboriginal people in the community.

The interviews are quite extensive, lasting two and one-half hours. Participants are paid \$30. Part of the interview process examines victimization, social issues, drug and alcohol issues and family violence. You could name all the devils that face Aboriginal people, and this survey hopes to touch on them all.

nos points de vue. Si seuls les organismes des Premières nations, des Métis et des Inuits sont représentés, il y manque la composante urbaine. C'est l'idée de cette recommandation. Nous pensons être les mieux placés pour connaître les problèmes des Autochtones en milieu urbain.

Le sénateur Pearson: De qui se compose ce comité directeur?

Mme Whattam: Des ministres responsables des affaires autochtones et des organismes politiques autochtones.

Le sénateur Pearson: Je comprends la troisième recommandation.

Qui assume la responsabilité de la Stratégie de développement des ressources humaines autochtones?

Mme Whattam: C'est DRHC.

Le sénateur Pearson: Vous y avez pris part, mais vous n'en êtes pas un partenaire à part entière.

Mme Whattam: Ce sont plutôt, encore une fois, les organismes autochtones.

Le sénateur Pearson: Nous n'avons pas du tout abordé la cinquième recommandation, soit le projet national relatif à la victimisation de la collectivité. Pourriez-vous nous en parler un peu plus?

M. Alfred Gay, conseiller en politiques, Association nationale des centres d'amitié: J'allais en parler puisque cela a un rapport avec plusieurs questions relatives à la façon dont nous assurons le suivi des itinérants, de même qu'avec les questions posées par le sénateur Johnson au sujet des bandes de jeunes.

Nous sommes partenaires de ce qu'on appelle l'enquête nationale sur la victimisation de la collectivité. Il s'agit d'une étude pionnière engageant la participation de six ou sept partenaires fédéraux, y compris DRHC, les Affaires indiennes, la Justice et le BCP, sous la direction de l'université Simon Fraser. Nous avons été priés de servir d'organisme d'accueil et d'en parrainer certains éléments.

L'enquête sur la victimisation englobe en réalité une série de six ou sept sous-enquêtes différentes effectuées par sondage. On utilise un questionnaire qui cible les Autochtones, plutôt qu'un questionnaire de recensement auquel tous sont légalement tenus de répondre.

Nous participons à ce projet depuis plusieurs années. Il commence à donner des résultats. Des entrevues ont eu lieu à Vancouver. Comme nombre d'entre vous le savent, les Autochtones de Vancouver sont en mauvaise posture. Ceux qui effectuent l'enquête interrogent des Autochtones au sein même de la collectivité.

Les entrevues sont très longues. Elles durent de deux heures à deux heures et demie. Chaque répondant reçoit 30 \$ pour sa participation. Une partie de l'entrevue porte sur la victimisation, sur des questions sociales, des questions liées à la drogue et à l'alcool et sur la violence familiale. L'enquête porte sur tous les maux avec lesquels sont aux prises les Autochtones.

It is an extensive project, costing something like \$1.5 million. Certain elements of the study are being undertaken in Thompson, Manitoba, and also in Winnipeg.

The study is looking at discrimination in housing. A separate questionnaire is being administered to track the transient. Also, there is a question relating to the rural population. They interview rural Aboriginal people and identify the services available to them.

The study is to provide a solid foundation for what the buzz phrase today calls "evidence-based decision making." We can say that Aboriginal people face all these social ills. However, if we do not have numbers attached, the success of our lobbying efforts will be limited.

This is the kind of work that we are undertaking. It is very targeted and very discreet. We hope to get a feel for what exactly is out there.

Currently, we rely on anecdotal evidence. There are a million and one surveys. We hope to get a good data set from those three communities.

From that, we will have the database to develop policies and programs, measure successes and analyze some of the best practices. The results should give us a really clear idea of what is happening out there. It will help us determine the effectiveness of existing policies and develop some future directions on issues that we may wish to address.

Our survey is limited to those three communities — Vancouver, Thompson and Winnipeg. Some of the preliminary results will be available in September.

Regarding youth incarceration, the Vancouver young offender survey has been completed. I would be pleased to give copies of the survey to this committee. I am not sure if it has been given academic clearance, so I was hesitant to release it. I would need to get clearance from the authors of the survey to do that.

Again, we are only one partner out of about 20 involved in this. I will ask them if we could release this to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

The findings provide us with a benchmark. Here is where we are now. How can we improve?

Ideally, we would like to bring that survey to bear in Toronto, Winnipeg, Saskatoon, Regina, Halifax and other major centres.

People are asking, "Where is your evidence?" This specific project will allow us to get those answers. However, we are limited by size and cost in such a huge undertaking. It is a very complex issue. This research should mesh everything together and give us a broader picture, rather than trying to put all the pieces of the puzzle together from separate points of view.

Il s'agit d'un projet énorme qui coûte quelque 1,5 million de dollars. Certains volets de l'étude se déroulent à Thompson, au Manitoba, et à Winnipeg.

L'étude porte notamment sur la discrimination en matière de logement. Un autre questionnaire sert à assurer le suivi de l'itinérance. De plus, une question a trait à la population rurale. On interroge des Autochtones vivant en milieu rural et on recense les services dont ils disposent.

L'étude doit fournir une assise solide pour ce que l'on appelle, pour reprendre l'expression à la mode actuellement, la prise de décision fondée sur les résultats. On peut affirmer à qui mieux mieux que les Autochtones font face à tous ces maux sociaux. Toutefois, tant que nous ne fournirons pas de données à l'appui de ces affirmations, nos efforts de lobbying n'auront qu'un succès mitigé.

Voilà le genre de travail que nous faisons. Il est très ciblé et très discret. Nous espérons ainsi pouvoir nous faire une idée de la situation.

Actuellement, nous nous fions à des faits anecdotiques. Des sondages, nous en avons à la tonne. Nous espérons obtenir une bonne série de données à partir de ces trois localités.

Nous disposerons alors de la base de données voulue pour élaborer des politiques et des programmes, pour en mesurer le succès et pour analyser certaines des meilleures pratiques. Les résultats devraient nous donner une idée vraiment bonne de ce qui se passe. Cela nous aidera à juger de l'efficacité des politiques existantes et à élaborer de nouvelles orientations au sujet de certains problèmes que nous souhaitons régler.

Notre sondage est limité à ces trois localités, c'est-à-dire à Vancouver, à Thompson et à Winnipeg. Certains des résultats préliminaires seront connus dès septembre.

En ce qui a trait à l'incarcération des jeunes, le sondage portant sur les jeunes délinquants de Vancouver est terminé. J'en laisserais avec plaisir des exemplaires au comité, sauf que je ne suis pas sûre qu'il a reçu le sceau d'approbation des chercheurs. J'hésite donc à le diffuser. Il faudrait d'abord que j'obtienne l'autorisation des auteurs du sondage.

Je répète que nous ne sommes qu'un des 20 partenaires environ de cette étude. Je vais demander si nous pouvons en fournir un exemplaire au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Les conclusions nous donnent un point repère qui nous permet d'évaluer où nous en sommes et ce qui reste à faire pour améliorer la situation.

Idealement, nous aimerions que le sondage reflète la situation de Toronto, Winnipeg, Saskatoon, Regina, Halifax et d'autres grands centres.

On nous demande d'étayer nos affirmations. Le projet dont je vous parle nous permettra d'obtenir ces réponses. Toutefois, nous sommes limités par la portée et le coût d'un projet d'une telle envergure. Il s'agit d'une question très complexe. Ce travail de recherche devrait nous donner un tableau d'ensemble, plutôt que de regrouper différents points de vue.

I would be more than pleased to get the background information to you. I will leave my card with the committee for anyone to contact me.

Senator Pearson: Thank you. I am glad that I asked the question. That was very interesting.

The Chairman: When the friendship centre movement had just begun in the 1960s, we were all very concerned that the Aboriginal people of this country were migrating to the urban centres. The friendship centres at that time were the "be all and end all" for people moving into the cities. It has changed through the years.

We now have generations of Aboriginal people who have always lived in the city. They do not live on reserves. They do not live in Metis settlements. They are marginalized within the cities.

I am finding that many of those people now have their own small agencies in their own communities. They do not access the friendship centre because they have established their own community centres. I was referring to that change when I asked you about your outreach program.

Do you work with the smaller agencies? In Calgary, they have just started a Metis agency in Forrest Lawn and the friendship centre has moved out to another area.

Has the National Association of Friendship Centres improved access? Are you really working towards changing your programming so that it is more relevant for the Aboriginal people who have lived in the cities for a long time?

The children who have grown up in the city are the ones who are getting into trouble. They are getting into gangs because they have lost their identity.

Has the National Association of Friendship Centres begun looking at how to change with the times?

Ms Whattam: That could be addressed when the national board does its strategic planning. As you know, the representation on our national board is one representative from each region across Canada.

Our contacts at the regional level have the networks at the local level. It is a grassroots-fed organization. Everything comes from the bottom and moves to the top.

The people in B.C. identify different priorities from those in Ontario or the East. Many people realize now that their father, aunt and daughter have been involved. Generations of people have been involved in the friendship centre movement.

As I said earlier, I would like to see an expansion of programs and services for the higher end. I hear from the Ottawa community that we have nothing for the double income, no kids, high-end people. I am asked, "Why do you not have an Aboriginal drama program or theatre program for us?" I say that we are still trying to feed, house and clothe people.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous fournirai de la documentation. Je laisserai ma carte auprès du comité au cas où on voudrait communiquer avec moi.

Le sénateur Pearson: C'est moi qui vous remercie. Je suis contente d'avoir posé la question. Ce fut fort intéressant.

La présidente: Au tout début du mouvement des centres d'amitié, dans les années 60, le fait que les Autochtones du pays se déplacent vers les centres urbains nous préoccupait tous beaucoup. Les centres d'amitié tel qu'envisagés à ce moment-là étaient le but suprême de tous ceux qui s'en allaient vivre en ville. Cela a changé au fil des ans.

Il existe maintenant des générations d'Autochtones qui n'ont jamais vécu ailleurs qu'en ville. Ils n'ont jamais habité dans une réserve. Ils ne vivent pas dans des peuplements métis. En ville, ils sont marginalisés.

Je constate que bon nombre de ces Autochtones ont désormais leurs propres petits organismes implantés au sein de leurs propres localités. Ils ne fréquentent pas le centre d'amitié parce qu'ils ont établi leur propre centre communautaire. C'est à ce changement que je faisais allusion quand je vous ai posé une question au sujet de votre programme d'extension.

Travaillez-vous de concert avec les petits organismes? À Calgary, ils viennent tout juste de démarrer un organisme métis à Forrest Lawn, et le centre d'amitié a été réinstallé ailleurs.

L'Association nationale des centres d'amitié a-t-elle amélioré l'accès? Vous efforcez-vous vraiment de changer vos programmes de manière à les adapter aux besoins des Autochtones qui vivent en milieu urbain depuis longtemps?

Les enfants qui ont grandi dans des centres urbains sont ceux qui se retrouvent dans le pétrin. Ils deviennent membres de bandes de jeunes parce qu'ils ont perdu leur identité.

L'Association nationale des centres d'amitié a-t-elle commencé à s'interroger sur la façon de s'adapter à la nouvelle conjoncture?

Mme Whattam: Il en sera question lorsque le conseil national fera sa planification stratégique. Comme vous le savez, la représentation au sein de notre conseil national est d'un délégué par région du pays.

Nos personnes-ressources au niveau régional ont en place les réseaux locaux. Nous sommes un organisme de la base. Tout se fait du bas vers le haut.

Les Autochtones de la Colombie-Britannique ont des priorités différentes de ceux de l'Ontario ou de l'Est. Beaucoup se rendent maintenant compte que leur père, leur tante et leur fille ont participé au mouvement. Des générations complètes ont contribué au mouvement des centres d'amitié.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, j'aimerais que l'on offre plus de programmes et de services en haut de la pyramide. Les Autochtones d'Ottawa me disent que nous n'offrons rien aux familles à double revenu et sans enfants. On me demande pourquoi nous n'offrons pas de programme de théâtre autochtone. Je réponds que nous en sommes encore à essayer de nourrir, de loger et de vêtir des gens.

We are certainly looking at how we could change with the times and at the new demands in our strategic and long-term planning. We are looking at where we want to go as a movement.

The Chairman: I understand that there will be a powwow May 24, 2002 in Ottawa. Would you like to tell us about that? I am sure that some of the senators would be interested.

Ms Whattam: I would certainly love for all of you to attend. It is the 26th Annual Odawa Powwow. It will be held at the Ottawa-Nepean Tent and Trailer Park on Corkstown Road, which is off Moody Drive. If you like, I will send you some information about that. It starts Friday afternoon around four o'clock. There will be drumming, dancing, Aboriginal food, arts and crafts. It will bring Aboriginal people within the community together to reconnect and share their culture and traditions with the non-Aboriginal community. It would be wonderful if all of you could attend.

Senator Christensen: Will it be this weekend?

Ms Whattam: It will be on May 24, the last weekend in May. The powwow is always the weekend after the Victoria Day holiday Monday.

Senator Johnson: Thank you for appearing before the committee today. I am certain that we will discuss these issues with you in the future as we travel across the country in the fall to talk with people at the friendship centres in the course of our study.

You are currently seeking an additional five-year-funding plan from Canadian Heritage. Your recommendations target future programs for urban Aboriginal youth. Could you tell us the key programs that you are targeting for the next five years? I see from these recommendations that there are extensive services listed for a number of areas. I am, of course, interested in knowing more about your five-year requirements for more funding. What are the key target areas?

Ms Whattam: In terms of the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative, because of the diversity of communities, the projects that come forward are focused on the particular community. It depends on where the project comes from, whether it is a mentoring project, peer counselling or some kind of cultural project that would teach them about their culture and traditions, about their food, about their relationships with their elders and with their environment, or about living off the land — any of those survival kinds of programs.

Ms Koebel: We had determined from last year's annual youth forum that our main priorities — and there were about 100 of us from various centres across Canada — were social, cultural and educational issues.

Although they are vague terms, we have to leave them like that because we are from so many places across Canada. Young people want to tackle those issues.

Nous examinons certes comment nous pourrions évoluer et nous adapter aux nouvelles exigences dans notre planification stratégique et à long terme. Nous sommes en train de réfléchir à l'avenir du mouvement.

La présidente: Je crois savoir qu'il y aura un pow-wow à Ottawa, le 24 mai 2002. Aimerez-vous nous en parler? Je suis sûre que cela intéresserait des sénateurs.

Mme Whattam: Je serais certes ravie de tous vous y accueillir. Il s'agit du 26^e pow-wow Odawa annuel. Il aura lieu au terrain de camping d'Ottawa-Nepean qui se trouve sur le chemin Corkstown, qui débouche sur le chemin Moody. Si vous le voulez, je peux vous envoyer de l'information à ce sujet. Le pow-wow débutera le vendredi après-midi, vers 16 heures. Il y aura des tambours, de la danse, de la cuisine autochtone, des arts et des métiers. Il rassemblera les Autochtones de la collectivité pour leur permettre de renouer avec leurs origines et de partager leur culture et leurs traditions avec les non-Autochtones. Ce serait merveilleux si vous pouviez tous y être.

Le sénateur Christensen: Est-ce le week-end prochain?

Mme Whattam: Il aura lieu le 24 mai, c'est-à-dire durant le dernier week-end de mai. Le pow-wow a toujours lieu le week-end qui suit la fête de Victoria.

Le sénateur Johnson: Je vous remercie d'être venue rencontrer le comité aujourd'hui. Je suis sûre que nous discuterons à nouveau de ces questions avec vous lorsque nous ferons la tournée du pays à l'automne pour rencontrer les gens dans des centres d'amitié, dans le cadre de notre étude.

Vous demandez actuellement à Patrimoine canadien de renouveler le plan de financement quinquennal. Vos recommandations ciblent des programmes futurs à l'intention des jeunes Autochtones en milieu urbain. Pouvez-vous nous dire quels sont les principaux programmes que vous aimeriez offrir au cours des cinq prochaines années? Je vois, dans vos recommandations, une longue énumération de services dans plusieurs domaines. Je suis naturellement curieuse d'en savoir un peu plus au sujet de vos besoins quinquennaux en matière de financement. Quels sont les principaux domaines visés?

Mme Whattam: En ce qui concerne l'initiative des Centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, étant donné la diversité des collectivités, les projets sont avancés en fonction d'une collectivité en particulier. Tout dépend d'où vient le projet, s'il s'agit d'un projet de mentorat, de conseil par des pairs ou d'un projet culturel qui leur ferait connaître leur culture et leurs traditions, leur cuisine, leurs liens avec les aînés et avec leur environnement ou qui leur apprendrait comment se nourrir de la terre — toutes sortes de programmes de survie de ce genre.

Mme Koebel: À la suite du forum annuel des jeunes de l'an dernier — et 100 d'entre nous environ venus de divers centres du Canada y assistaient —, nous avons décidé que nos principales priorités étaient le social, la culture et l'éducation.

Bien que ces termes soient vagues, nous sommes obligés de les conserver parce que nos origines sont tellement diverses au Canada. Les jeunes veulent s'attaquer à ces questions.

Senator Johnson: Are there 99 friendship centres?

Ms Whattam: There are 117 friendship centres and funding for the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres initiative is limited. Of the 117 friendship centres, only some have a UMAC project. If we divided that money equally among all the friendship centres, it would amount to about \$100,000. That is not enough to run a program.

That is why we would like to see an enhancement to the friendship centre core program funding.

Senator Johnson: Thank you. We will call on you as we progress in our work over the next year.

The Chairman: Thank you. I found it interesting and important. We have been studied to death and do not need another study. This will be an action plan for change.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, May 1, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 5:50 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening and welcome. This is an important action plan for change looking at how we can improve the lives of urban Aboriginal people, especially the youth within the cities.

I should like to welcome you both. Dr. Valaskakis, please introduce your colleague.

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research, Aboriginal Healing Foundation: With me is Giselle Robelin, who works in the communications department of the Aboriginal Healing Foundation.

The Aboriginal Healing Foundation thanks you very much for inviting a presentation to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. We know this is an extremely important area, and we are grateful to be included in your deliberations.

The Aboriginal Healing Foundation, as you may know, is a federally funded, Aboriginal-run, not-for-profit corporation. It was established in March 1998 to support the healing

Le sénateur Johnson: Y a-t-il 99 centres d'amitié?

Mme Whattam: En fait, il y en a 117, mais les fonds affectés à l'initiative des Centres urbains polyvalents pour jeunes Autochtones sont limités. Parmi les 117 centres d'amitié, seulement quelques-uns ont un projet CUPJA. Si nous répartissions l'argent également parmi tous les centres d'amitié, ils ne recevraient chacun que 100 000 \$ environ. Ce n'est pas assez pour exécuter un programme.

C'est pourquoi nous aimerions que soit augmenté le financement de base des centres d'amitié.

Le sénateur Johnson: Lorsque nos travaux auront suffisamment progressé l'année prochaine, nous irons vous rencontrer.

La présidente: Merci. J'ai trouvé cet échange intéressant et important. Nous croulons sous les études et n'avons pas besoin d'une autre. C'est pourquoi nous travaillons à un plan d'action pour le changement.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 1^{er} mai 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 17 h 50 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bonsoir et bienvenue à tout le monde. Nous avons ici un important plan d'action en vue de changements, qui examine la manière dont nous pouvons améliorer la situation des Autochtones des milieux urbains, particulièrement des jeunes qui vivent dans les villes.

Je vous souhaite la bienvenue à toutes deux. Madame Valaskakis, veuillez présenter votre collègue.

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche, Fondation pour la guérison des Autochtones: Je suis accompagnée de Gisèle Robelin, qui travaille au département des communications de la Fondation pour la guérison des Autochtones.

La Fondation pour la guérison des Autochtones vous remercie infiniment de l'avoir invitée à témoigner devant le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Nous savons que c'est un sujet extrêmement important, et nous sommes heureux de pouvoir participer à vos délibérations.

La Fondation pour la guérison des Autochtones, vous le savez certainement, est une organisation à but non lucratif qui est administrée par les Autochtones et financée par le gouvernement

initiatives for those who were affected by the physical and sexual abuse that occurred in Canada's residential schools. That includes the intergenerational impacts of those residential schools.

The foundation addresses that legacy through funding community-based, holistic healing projects that are developed under the terms of our funding agreement and also on the basis of ongoing dialogue with Aboriginal people. We hold regular gatherings across the country. We have a great many hits on our Web site. We produce newsletters and have a lot of communication with Aboriginal people.

The agreement provided \$350 million to a healing fund. We were given one year to set up, five years to spend or commit the funds, and that included the interest, and four years to monitor the projects and submit a final report. That final report will be submitted on March 31, 2008, the end of our 10-year period. That will be the end of the Aboriginal Healing Foundation as we know it now.

Our focus is on the prevention of abuse and the process of reconciliation between victims and offenders, between Aboriginal people and Canadians. Intergenerational impacts among First Nations, Métis and Inuit are a priority focus of what we are doing at the Aboriginal Healing Foundation. We have priority areas in terms of both regions and communities of interest. Youth is an important community of interest.

As a reminder — I am sure people know this — between 1847 and 1969, approximately 130 boarding schools, industrial schools or hostels operated in Canada. They were run as a partnership between the Canadian government and the major churches, including primarily the Catholic, Anglican, Methodist, United and Presbyterian Churches. Though the government ceased this partnership in April 1969, a number of boarding schools continued in some form or another until the 1970s or 1980s. The schools were focused on assimilating, acculturating and Christianizing Aboriginal children who, after 1920, were obligated to go to school from the age of five to 15.

The 1991 Aboriginal Peoples Survey by StatsCan found that approximately 105,000 to 107,000 survivors of the residential school system were still alive at that time. The 2001 Aboriginal Peoples Survey suggests that 93,000 are alive at this time. In the earlier survey, of those survivors, 80 per cent were First Nations, 9 per cent were Métis — Métis were not supposed to be in boarding schools, but indeed they were — 6 per cent were non-status and 5 per cent were Inuit.

Almost 70 per cent of those claiming Aboriginal origins today live in cities or off reserve. Many of those people were affected by the intergenerational impacts of residential schools. According to the most recent survey data, Aboriginal people under the age of

fédéral. Elle a été créée le 30 mars 1998 pour aider les Autochtones affectés par les abus physiques et sexuels perpétrés dans les pensionnats et aussi les Autochtones qui subissent les répercussions intergénérationnelles de ces abus, et à mettre en oeuvre des projets de guérison.

La Fondation s'attaque à cet héritage en finançant des projets communautaires de guérison holistique qui sont formulés conformément aux critères de notre accord de contribution et aussi en tenant compte des rétroactions obtenues de notre dialogue régulier avec les peuples autochtones. Nous tenons régulièrement des rassemblements dans tout le pays. Nous avons de nombreuses visites sur notre site Web. Nous diffusons des bulletins de nouvelles et nous avons d'amples communications avec les peuples autochtones.

L'accord de financement prévoyait 350 millions de dollars pour un fonds de guérison. La Fondation disposait de un an pour s'organiser, cinq ans pour distribuer ou engager les fonds et les intérêts accumulés, et quatre ans pour réaliser les activités régulières de suivi et rédiger un rapport final. Ce mandat de dix ans se terminera le 31 mars 2008. Ce sera la fin de la Fondation pour la guérison des Autochtones telle que nous la connaissons maintenant.

Nous nous concentrons sur la prévention des abus et sur le processus de réconciliation entre les victimes et les agresseurs, entre les peuples autochtones et d'autres Canadiens. Les répercussions intergénérationnelles au sein des Premières nations, des Métis et des Inuits sont le principal point de mire de nos activités à la Fondation pour la guérison des Autochtones. Nous avons établi des priorités, au plan des régions et des groupes d'intérêt. Les jeunes sont un important groupe d'intérêt.

À titre de rappel — je suis sûre que tout le monde le sait — entre 1847 et 1969, environ 130 pensionnats, écoles industrielles et résidences scolaires pour Indiens étaient exploitées au Canada. Ces établissements étaient dirigés en partenariat entre le gouvernement du Canada et l'Église catholique, l'Église anglicane, l'Église méthodique, aussi appelée l'Église unie, et l'Église presbytérienne. Bien que le gouvernement ait mis fin à ces partenariats en avril 1969, plusieurs de ces écoles ont poursuivi leurs activités pendant les années 70 et 80. Les écoles avaient été créées pour assimiler, acculturer et christianiser les enfants autochtones. Après 1920, la fréquentation de ces écoles est devenue obligatoire pour les enfants de cinq à 15 ans.

D'après le recensement des peuples autochtones qu'a fait Statistique Canada en 1991, environ 105 000 à 107 000 personnes qui avaient fréquenté les pensionnats étaient encore vivantes à ce moment-là. Le recensement effectué en 2001 concluait que 93 000 anciens pensionnaires vivaient encore. Dans le premier recensement, 80 p. 100 des sujets étaient membres des Premières nations, 9 p. 100 étaient Métis — les Métis n'étaient pas censés être dans ces pensionnats, mais ils l'étaient — 6 p. 100 étaient des Indiens non-inscrits et 5 p. 100 étaient Inuits.

Près de 70 p. 100 des personnes qui font état d'origines autochtones habitent aujourd'hui dans des villes ou hors des réserves. Bon nombre ont subi les répercussions intergénérationnelles des écoles résidentielles. Selon les données

25 constitute 56.2 per cent of the total Aboriginal population. People in residential schools were impacted through the loss of their families, their communities, their language and culture. Many Aboriginal youth have also been impacted indirectly. Many of the people who were in residential schools either witnessed or themselves suffered physical and sexual abuse. It is that intergenerational impact that is important to the work of the committee and to the work of the Aboriginal Healing Foundation.

According to the 1996 census, youth make up 60 per cent of the Inuit population, 50 per cent of the Metis population and 54 per cent of the First Nations population. That figure is 50 per cent in census metropolitan areas. Other people have appeared before the committee and given you much greater demographic detail, but I wanted to bring that to your attention once again.

Youth today are not direct survivors of residential schools. The impact of abuse, however, is passed on from generation to generation. That is the legacy of residential schools. That is the legacy that we are addressing at the Aboriginal Healing Foundation. Intergenerational impacts are the effects of the physical and sexual abuse that are passed on to children, grandchildren and great-grandchildren of the Aboriginal people who attended residential schools.

There is a wide range of intergenerational impacts. I have included in the brief two suggested lists of intergenerational impacts. One comes from the doctoral thesis of Rosalind Ing, who suggests that there are 46 intergenerational impacts. She did an interesting study in relation to residential schools over three generations: second, third and fourth generation Aboriginal people. That is in the first appendix to your package. The second is from the Nuxalk Nation Community Healing and Wellness Development Plan compiled in 2000. That suggests 32 intergenerational impacts of residential schools. It is found in the second appendix. There are others, but I bring those two to your attention.

One of the things that the committee raised is the definition of "youth." I am sure you are aware of this, but I wanted to explain that different Aboriginal organizations have different definitions. The National Association of Friendship Centres, the Congress of Aboriginal Peoples and the Métis National Council talk about "youth" as age 15 to 24. The Inuit Tapirisat, or Tapiriit Kanatami, uses a broader range. They talk about "youth" as age 13 to 29. Finally, the Assembly of First Nations, the Native Women's Association of Canada and the Aboriginal Healing Foundation all define it as age 18 to 24. There are reasons for defining "youth" differently, but it is something that the committee might want to consider.

recueillies lors du tout dernier recensement, les Autochtones de moins de 25 ans constituent 56,2 p. 100 de l'ensemble de la population autochtone. Les enfants qui ont fréquenté ces pensionnats ont subi des répercussions par le biais de la perte de leur famille, de leur collectivité, de leur langue et de leur culture. De nombreux jeunes Autochtones en ont aussi subi des effets indirects. Un bon nombre des pensionnaires de ces écoles ont été témoins d'abus physiques et sexuels ou en ont été eux-mêmes victimes. Ce sont ces répercussions intergénérationnelles qui font l'objet des travaux du comité et des activités de la Fondation pour la guérison des Autochtones.

Selon le recensement de 1996, les jeunes Autochtones composent aujourd'hui 60 p. 100 de la population inuite, 50 p. 100 de la population métisse et 54 p. 100 de la population des Premières nations. Ce chiffre atteint 50 p. 100 dans le recensement des régions métropolitaines. D'autres personnes ont témoigné devant votre comité et vous ont donné beaucoup plus de détails démographiques, mais je tenais à les signaler encore une fois à votre intention.

Les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas les survivants directs des pensionnats mais l'impact des abus perpétrés dans le système des pensionnats se transmet de génération en génération. C'est l'héritage des pensionnats. C'est cet héritage auquel s'intéresse la Fondation pour la guérison des Autochtones. L'expression répercussions intergénérationnelles désigne les effets des abus physiques et sexuels qui sont transmis aux enfants, aux petits-enfants et aux arrière-petits-enfants des Autochtones qui ont fréquenté les pensionnats.

Il y a une vaste gamme de répercussions intergénérationnelles. J'ai annexé à mon mémoire deux listes de répercussions intergénérationnelles. L'une est tirée d'un texte de doctorat de Rosalind Ing, qui conclut à 46 répercussions intergénérationnelles. Elle a fait une étude intéressante des effets des pensionnats sur trois générations, soit la seconde, la troisième et la quatrième génération d'Autochtones. C'est la première annexe du document. La deuxième vient de la Nuxalk Nation Community Healing et du Plan de développement du bien-être qui a été dressé en 2000. L'on y trouve une liste de 32 répercussions intergénérationnelles des pensionnats. C'est à la deuxième annexe. Il y en a d'autres, mais ce sont ces deux listes que je voulais porter à votre attention.

L'une des questions qu'a soulevé le comité vise la définition de «jeune». Je suis sûre que vous le savez, mais je voulais expliquer que différentes organisations autochtones ont des définitions différentes. L'Association nationale des centres d'amitié, le Congrès des peuples autochtones et le Conseil national des Métis désignent, par «jeunes», les gens âgés de 15 à 24 ans. L'Inuit Tapirisat, ou Tapiriit Kanatami, a une définition plus vaste. Pour eux, les jeunes sont âgés de 13 à 29 ans. Enfin, l'Assemblée des premières nations, l'Association des femmes autochtones du Canada et la Fondation autochtone de guérison définissent les jeunes comme étant âgés de 18 à 24 ans. Il y a des raisons de définir les «jeunes» de différentes façons, et peut-être le comité s'intéressera-t-il à la question.

The Aboriginal Healing Foundation has produced an interim evaluation report, which I have included in the package. I would be pleased to send any additional information that people would like to have. That evaluation is based on 36 sample files and a survey of 344 projects that were active in January 2001. On the basis of the 74 per cent response to that survey, which is high, we know that 1,686 communities were being served at that time, and that 29 per cent of those communities were urban. We know that approximately 59,000 participants in healing activities responded to that survey. That was much higher than we expected.

The most amazing finding is that only 1 per cent of those people had ever been involved, according to their survey responses, in healing activities prior to the creation of the Aboriginal Healing Foundation. We are hitting a target group that had not engaged in healing prior to that, for whatever reason.

Of the participants in healing, 44 per cent were male. That is also quite remarkable because a lot of Aboriginal men had not accessed healing. Fifty-three per cent were female.

Almost 11,000 people were participating in training programs — First Nations on reserve 60 per cent, off reserve 26 per cent, Métis 9 per cent, and Inuit 5 per cent. Again, there is less participation in urban areas than on reserves, but it is sizable nonetheless.

Another remarkable feature was that over 7,500 people identified themselves as having special needs in regard to healing that related to their having suffered severe trauma whose impact they still felt, the inability to participate in a group, or a history of suicide attempts or life-threatening addictions — indications of a need for some precise and long-term healing.

It is of interest that 24.5 per cent of our funding was invested in urban areas. We spent \$2,000,547 and some cents on youth projects. If we look at projects in which youth are specified — they are included, in other words, with other people, but they are specified as one of the target groups — then our budget goes up to \$3,397,637. Youth, although not necessarily in urban areas, have benefited from a quarter of the money that we have spent at the Aboriginal Healing Foundation to date.

As of today, we have committed \$208,765,867.37 to 922 projects. However, the 24.5 per cent I just gave you would have applied to the money that had been spent when we did the evaluation in January 2001. I am not sure that we are still spending a quarter of the funds on youth, although I suspect we are.

I wanted to bring to your attention that our board is concerned about youth issues. Because of that and because youth are a priority, we actually held a small conference where we convened 21 people who were either representatives of projects that we fund

La Fondation de guérison des Autochtones a déposé un rapport intérimaire d'évaluation, que j'ai annexé à mon document. Je serais heureuse de vous faire parvenir toute autre information que vous souhaitez avoir. Cette évaluation est fondée sur 36 dossiers et un examen des 344 projets financés qui étaient en cours en janvier 2001. D'après le taux de réponse de 74 p. 100 à ce sondage, un taux relativement élevé, nous savons que 1 686 communautés étaient desservies à ce moment-là et que 29 p. 100 de ces communautés étaient en région urbaine. Nous savons qu'environ 59 000 participants aux activités de guérison ont répondu à ce sondage. C'était beaucoup plus que nous ne nous y étions attendus.

La plus étonnante découverte, d'après les réponses obtenues au sondage, est que seulement 1 p. 100 de ces gens avaient un jour participé à des activités de guérison avant la création de la Fondation pour la guérison des Autochtones. Nous atteignons un groupe cible qui n'a pas participé à des activités de guérison avant cela, quelle que soit leur raison.

Au sujet des participants aux activités de guérison, 44 p. 100 étaient des hommes. C'est aussi assez remarquable, parce que beaucoup d'hommes autochtones n'avaient jamais participé à ce type d'activité. Cinquante-trois pour cent étaient des femmes.

Près de 11 000 personnes participaient à des programmes de formation — les Premières nations sur réserve 60 p. 100, hors réserve 26 p. 100, les Métis 9 p. 100 et les Inuits 5 p. 100. On voit encore qu'il y a moins de participation dans les régions urbaines que sur les réserves, mais elle est tout de même importante.

Un autre fait remarquable est que plus de 7 500 répondants ont affirmé avoir des besoins spéciaux en matière de guérison, lesquels découlaient des traumatismes graves subis dont ils ressentaient encore les séquelles; ils ont aussi dit être incapables de participer à des activités de groupe, avoir fait des tentatives de suicide ou avoir des toxicomanies qui menaçaient leur vie — facteurs révélateurs de la nécessité de mesures de guérison précises et à long terme.

Il est intéressant de constater que 24 p. 100 de nos fonds ont été investis dans les régions urbaines. Nous avons dépensé 2 000 547 millions de dollars et quelques sous sur les projets axés sur les jeunes. Si nous regardons les projets où les jeunes sont cités — ils sont englobés, autrement dit, avec d'autres personnes, mais ils sont cités comme l'un des groupes cibles — alors, notre budget monte à 3 397,637 millions de dollars. Les jeunes, bien que pas nécessairement seulement ceux des régions urbaines, ont bénéficié d'un quart de l'argent qu'a investi la Fondation pour la guérison des Autochtones jusqu'à maintenant.

À ce jour, nous avons engagé 208 765 867,37 \$ sur 922 projets. Cependant, les 24,5 p. 100 dont je viens de parler s'appliqueraient à l'argent qui avait été dépensé au moment où nous avons fait l'évaluation, en janvier 2001. Je ne suis pas sûre que nous dépensions encore le quart des fonds sur les jeunes, bien que je soupçonne que ce soit le cas.

Je voulais porter à votre attention que notre conseil d'administration se préoccupe des questions relatives aux jeunes. Pour cette raison, et parce que les jeunes sont une priorité, nous avons tenu une petite conférence, à laquelle nous avons convoqué

or of national organizations. We got them together for three days and asked the following: What kind of projects do you think are important? How might youth participate more meaningfully? What do you think we should be looking at in regard to best practices for youth projects?

At the current time, 79 of our 908 board-approved projects serve youth along with others and 48 serve youth only, of which 14 are targeted as urban Aboriginal youth projects. Summaries of those projects have been appended to the documents you have received.

You want to be able to replicate best practices in the Aboriginal youth projects. You want something adaptable, a technique or intervention that can address healing needs of Aboriginal youth, and urban youth in particular, in many different contexts.

An overview of the growing literature on best practice shows it is focused very much on governance, administration, systemic aspects of organizations and accountability. We are very interested, and we have just begun research on this, in focusing on best healing practices. What kinds of practices emerge from what we have learned through our evaluations and also through the evaluations the projects conduct themselves that we can share with our communities? In other words, what can be learned about prevention, interventions and recovery from the intergenerational impacts of residential schools?

Some of those best practices — and some of them are systemic, they are of the sort that I mentioned — have already begun to emerge, and they come to light from the characteristics of the projects that we are funding, but also from the responses of our youth at the conference that we held.

I would like to bring six of those to your attention. One is that projects are most effective — and this was the number one thing our youth pointed out — when they are initiated and administered by youth. That is now the number one priority in our board's youth strategy: We must have youth-accountable and youth-administered projects.

They are probably most effective when they are partnered with or integrated into other community services. They should involve elders, parents and mentors.

It is really interesting that the number one recommendation of the 30 that they made is to tell youth about residential schools. Our parents and grandparents went there, and they will not talk about it. We do not know what they experienced. Please let us meet with our parents and our grandparents; create situations where we have to talk to them and we can be with them. Let us meet elders; we want to.

21 personnes représentant soit des projets que nous finançons, soit des organisations nationales. Nous les avons rassemblés pendant trois jours pour leur poser les questions suivantes: Quel genre de projets, à votre avis, sont importants? Comment les jeunes pourraient-ils participer de façon plus concrète? D'après vous, sur quoi devrions-nous nous concentrer, en matière de pratiques exemplaires relativement aux projets axés sur les jeunes?

Actuellement, 79 de nos 908 projets qui ont reçu l'approbation du conseil desservent les jeunes et d'autres membres de la population et 48 ne desservent que les jeunes, dont 14 ciblent les jeunes des milieux urbains. Les sommaires de ces projets ont été annexés aux documents que vous avez reçus.

Nous voulons pouvoir reproduire les pratiques exemplaires des projets axés sur les jeunes. Il faut quelque chose d'adaptable, une technique ou une intervention qui puisse répondre aux besoins de guérison des jeunes Autochtones, et de ceux des milieux urbains en particulier, dans de nombreux contextes différents.

D'après un examen des documents de plus en plus nombreux sur les pratiques exemplaires, celles-ci sont fortement axées sur la régie, l'administration, les aspects systémiques des organisations et la reddition des comptes. Nous sommes très intéressés, et nous venons seulement d'entamer des recherches sur la question, à nous concentrer sur les pratiques exemplaires en matière de guérison. Quel genre de pratiques ressortent de ce que nous ont appris nos évaluations, et aussi quelles évaluations effectuées dans le cadre des projets pouvons-nous partager avec nos communautés? Autrement dit, quelles leçons pouvons-nous tirer en matière de prévention, d'interventions et de rétablissement des séquelles intergénérationnelles des pensionnats?

Certaines de ces pratiques exemplaires — et d'autres sont systémiques, elles sont du genre dont j'ai parlé — ont déjà commencé à faire surface, et elles ressortent des caractéristiques des projets que nous finançons, mais aussi des réponses que nous avons reçues des jeunes et à la conférence que nous avons tenue.

J'aimerais porter six de ces réponses à votre attention. L'une est que les projets sont plus efficaces — et c'est le principal élément qu'ont fait ressortir les jeunes — lorsqu'ils sont générés et administrés par des jeunes. C'est maintenant la plus grande priorité de la stratégie de notre conseil d'administration axée sur les jeunes: nous devons avoir des projets qui sont générés et administrés par les jeunes.

Ils sont probablement plus efficaces lorsqu'ils sont réalisés en partenariat avec d'autres services communautaires ou intégrés à eux. Devraient y participer les aînés, les parents et les mentors.

Il est très intéressant que la principale recommandation des 30 personnes est de parler aux jeunes des pensionnats. Nos parents et nos grands-parents les ont fréquentés, et ils n'en parlent toujours pas. Nous ne savons pas ce qu'ils ont vécu. Laissez-nous rencontrer nos parents et nos grands-parents; créer des situations propices au dialogue et où nous pouvons être avec eux. Laissez-nous rencontrer les aînés; c'est ce que nous voulons.

That is indicative of the third point, that they really must involve parents, elders and mentors in different situations. Projects should build identity, community and a sense of belonging. I will speak about that sense of belonging and how important that is in regard to suicide in just a minute.

Projects promote Aboriginal language and culture. Language, of course, is the medium, the carrier of culture, and culture is the carrier of belonging, of community, of family. For that reason, it is really important that that be the focus.

We recognize that healing is a long-term process; it will not happen overnight. It has physical, spiritual, emotional and social dimensions. We must address that wider scope.

I want to speak about one critical issue facing Aboriginal youth, including urban Aboriginal youth, and that is youth suicide. As we know, Aboriginal youth in the cities are vulnerable to poverty and cultural and social alienation. That fosters deeply antisocial, sometimes self-destructive behaviours. It is important to realize that we have done very little research into these kinds of issues.

I speak regularly with Laurence Kirmayer, as we are co-chairing the Aboriginal mental health research network. He is well-known for his work on suicide and did a formidable and fundamental study on youth suicide for the Royal Commission on Aboriginal Peoples. He currently sits on Health Canada's advisory group on suicide prevention. I asked him about information on suicide among Aboriginal youth in urban areas. He said there is nothing that he knows of.

Senators surely are better informed, but there is nothing he knows of, and therefore nothing I know of, that precisely targets urban Aboriginal youth suicide.

In looking at the data generally, there are many areas in which there is nothing dealing precisely with urban Aboriginal youth. Thus, one of the very important roles this committee can have is in regard to research in these areas.

At the same time, we can look at information from other areas. There is research being done on land-based groups, including on suicide rates. It is five to six times higher among Aboriginal youth than other peers, and the number is even larger if one looks at attempted suicides, self-inflicted injuries, and accidents, which are also significantly, that is, two to three times, higher. This is an extremely important area. Because the risk factors are presented in different ways in urban areas, and the ways that one would foster belonging are different, it is really critical that that kind of research be done.

Ceci nous amène au troisième élément, soit qu'il faut vraiment faire participer les parents, les aînés et les mentors à diverses situations. Les projets devraient renforcer l'identité, le sentiment de communauté et d'appartenance. Je parlerai dans un moment de ce sentiment d'appartenance et de son importance en ce qui concerne le suicide.

Les projets favorisent la langue et la culture autochtones. La langue, bien sûr, est le véhicule de la culture, et la culture est l'assise du sentiment d'appartenance, de communauté, du sens de la famille. Pour cette raison, il est très important d'en faire notre point de mire.

Nous reconnaissons que la guérison est un processus à long terme; ça n'arrive pas du jour au lendemain. Elle comporte des dimensions physiques, spirituelles, émotionnelles et sociales. Nous devons nous intéresser à ces aspects plus vastes.

J'aimerais parler d'un problème critique que connaissent les jeunes Autochtones, y compris les jeunes des milieux urbains, celui du suicide chez les jeunes. Nous le savons, les jeunes Autochtones des villes sont vulnérables à la pauvreté, à l'aliénation culturelle et sociale. Cela favorise des comportements profondément antisociaux et parfois autodestructeurs. Il est important de réaliser que nous n'avons fait que très peu de recherche sur ce type de problèmes.

Je m'entretiens régulièrement avec Laurence Kirmayer, et nous sommes coprésidents du réseau de recherche sur la santé mentale des Autochtones. Il est bien connu pour ses travaux sur le suicide et il a fait une étude formidable et fondamentale sur le suicide chez les jeunes, pour la Commission royale sur les peuples autochtones. Il siège actuellement au groupe consultatif de Santé Canada sur la prévention du suicide. Je lui ai demandé s'il existe des données sur le suicide chez les jeunes Autochtones des milieux urbains. Il m'a répondu qu'il n'en connaît pas.

Les sénateurs sont certainement mieux informés, mais il n'existe rien à sa connaissance, et par conséquent, à la mienne, qui cible le problème du suicide chez les jeunes Autochtones des milieux urbains.

Si nous regardons les données en général, il y a de nombreux sujets sur lesquels il n'existe rien qui concerne précisément les jeunes Autochtones des régions urbaines. Par conséquent, ce comité pourrait jouer un rôle très important relativement à la recherche dans ces domaines.

Cependant, nous pouvons examiner l'information dont nous disposons sur d'autres sujets. Des recherches sont effectuées sur les groupes qui vivent en territoire, y compris sur les taux de suicide. Il est cinq à six fois plus élevé chez les jeunes Autochtones que chez les jeunes de la population générale, et c'est encore pire si l'on tient compte des tentatives de suicide, des blessures auto-infligées et des accidents, qui sont aussi très nombreux, qui doublent ou triplent les chiffres. C'est un domaine extrêmement important. Parce que les facteurs de risque sont présentés différemment dans les régions urbaines, et que les moyens que l'on prendrait pour stimuler le sentiment d'appartenance sont différents, il est absolument essentiel d'effectuer ce type de recherche.

However, I want to point out to you one study that gained a great deal of attention recently. It was done in 1998 by Chandler and LaLonde, in which they surveyed 196 communities in British Columbia over a five-year period. They recognized a relationship between cultural continuity and youth suicide. The research is really quite astounding, as they took six factors and analyzed them in relation to communities and to a continuum of suicide rates.

They discovered that personal identity formation that is critical during youth is linked not only to a sense of belonging, but a realization that one is connected to one's own past and that one is building a future. A sense of cultural continuity and a sense of empowerment are critical.

They also found cultural continuity is revealed and expressed in a series of activities and practices a community engages in with its members. Those activities and practices showed they had some control over their lives. They have looked at governance. Because they studied land-based communities, they looked at land claims. They looked at education, health and cultural facilities and control over policing and firefighting. They found that the practices that contribute to cultural continuity are interrelated and that their effectiveness is interdependent.

When you look at these six activities on a continuum, and at the continuum in relation to suicide rates, you find that it went from zero to 500 to 800 times the national average, and that there was a direct correlation between communities that engaged in no activities or practices related to these six factors and communities that had activities and practices related to all six. That is a really striking piece of work.

Other people are saying maybe there are other reasons. The authors themselves say maybe there are, but it is a very convincing piece of work that will stimulate other people to do more on this.

What it really indicates is the importance of a sense of cultural belonging, of community. We know that cities and urban areas are not necessarily places where the culture of Aboriginal people is strengthened or supported. Many Aboriginal people live in a very blended world in urban areas, but they really are Métis, First Nations or Inuit, and they feel that belonging very strongly.

There is a deep legacy of colonialism, and that includes sexual and physical abuse, from the residential school system, and that has made it very difficult to maintain cohesion and health in Aboriginal families. Urban Aboriginal people often fall into a cultural and service void between the jurisdictional areas of the federal and provincial governments, and that does not help matters either.

Cependant, j'aimerais porter vous signaler une étude qui a attiré beaucoup d'attention récemment. Elle a été effectuée en 1998 par Chandler et Lalonde. Ils ont sondé 196 communautés de la Colombie-Britannique sur une période de cinq ans. Ils ont établi un lien entre la continuité culturelle et le suicide chez les jeunes. La recherche est véritablement renversante, parce qu'ils ont défini six facteurs, qu'ils ont analysés en rapport avec les communautés et un continuum de taux de suicide.

Ils ont découvert que la formation de l'identité personnelle, qui est critique pendant la croissance, est liée non seulement à un sentiment d'appartenance mais aussi à la prise de conscience de notre lien avec notre propre passé et que l'on prépare son avenir. Il est absolument vital d'avoir un sentiment de continuité culturelle et d'habilitation.

Ils ont aussi découvert que la continuité culturelle se révèle et s'exprime dans diverses activités et pratiques de la communauté avec ses membres. Ces activités et ces pratiques sont l'expression de l'exercice d'un certain contrôle sur leur vie. Ils ont examiné l'aspect de la gouvernance. Comme ils étudiaient les communautés en territoire, ils se sont intéressés aux revendications territoriales. Ils ont observé les aspects de l'éducation, de la santé et des installations culturelles, ainsi que du contrôle sur les activités policières et sur celles de la lutte contre les incendies. Ils ont trouvé que les pratiques qui contribuent à la continuité culturelle sont interreliées et que leur efficacité est interdépendante.

Lorsque l'on observe ces six activités dans le cadre d'un continuum, et ce continuum en rapport avec les taux de suicide, l'on découvre un saut de zéro à 500 ou 800 fois la moyenne nationale, et qu'il y avait une corrélation directe entre les communautés qui n'avaient ni activités, ni pratiques liées à ces six facteurs et les communautés qui en avaient. Ce sont des conclusions absolument frappantes.

D'aucuns soutiennent qu'il peut y avoir d'autres raisons. Les auteurs ont eux-mêmes admis qu'il en existe peut-être, mais les résultats de leur recherche sont très convaincants et inciteront d'autres personnes à suivre leur exemple.

Ce que révèle véritablement cette recherche, c'est l'importance du sentiment d'appartenance culturelle, de communauté. Nous savons que les villes et les régions urbaines ne sont pas nécessairement des endroits où la culture des peuples autochtones est renforcée ou soutenue. De nombreux Autochtones vivent dans un monde dont tous les éléments se confondent maintenant, dans les régions urbaines, mais ils sont en réalité des Métis, des membres des Premières nations ou des Inuits, et ils ressentent profondément cette appartenance.

Le colonialisme a laissé des marques profondes, dont les abus sexuels et physiques, par le système de pensionnat, et cela a beaucoup compliqué la tâche de la préservation de la cohésion et de la santé des familles autochtones. Les Autochtones des milieux urbains tombent dans un vide culturel et de service, entre les fentes des domaines de compétence des gouvernements fédéral et provinciaux, et cela ne fait rien pour améliorer la situation.

Improving the personal, social and economic prospects has to do with a number of areas. One is research, as I mentioned. It has such an important role in helping us learn more about urban Aboriginal youth. The second is the federal, provincial, territorial and municipal support for culturally relevant and community-based urban Aboriginal initiatives.

I would suggest three kinds. One is youth-initiated and administered healing projects, not unlike the ones of which we have included profiles, because that is what youth are interested in.

The second is the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres, which is a wonderful example of pulling together the six best practice items I mentioned into a flexible format that is available in urban areas.

Finally, friendship centres, women's shelters, halfway houses and other community organizations should provide services for urban Aboriginal youth.

The Chairman: Thank you very much for a very interesting and informative presentation.

I have several comments. My father was a product of the residential school system. My uncle died a simple man because of the effects of that system. My children had to attend one for a while, and my oldest son experienced some different physical terrors, but I tuned them in very well.

I think back on how resilient the First Nations, the Metis and the Inuit were, given the residential school system, the reservation system, the half-breed scrip and the forced Inuit relocation. Our people are so strong they survived all that. That is an important thing that a lot of people do not even realize.

I have to wonder about your percentages, because the Metis were not counted. There were many Metis in the residential schools, but the government did not pay for them. I remember one of my colleagues from many years ago said he attended a residential school for 12 years and learned two things. He learned how to sign his name and how to plant potatoes, because he was a Metis and there was no money for Metis. Your percentages could be a little deceptive because they were not recorded. A lot of Metis and Inuit were forced to go to the residential schools.

Do you focus only on First Nations on reserve or do you consider all of the Aboriginal groups?

Dr. Valaskakis: We consider all of the Aboriginal groups. One of our major priorities is the North, because we have not had as many projects there as we would like.

As you know, the majority of people who attended residential schools did so in the West or the North, and according to the 1991 Aboriginal Peoples Survey, the majority of survivors are

L'amélioration des perspectives personnelles, sociales et économiques concerne de nombreux domaines. L'un d'eux est la recherche, comme je l'ai dit. Elle a un rôle très important, celui de nous aider à mieux connaître les jeunes Autochtones des milieux urbains. Le deuxième domaine est le soutien fédéral, provincial, territorial et municipal des initiatives autochtones communautaires et de pertinence culturelle.

J'en proposerais trois genres. D'abord, les projets générés et administrés par les jeunes, semblables, en quelque sorte, à ceux dont nous avons fourni un aperçu, parce que c'est ce qui intéresse les jeunes.

Deuxièmement, il y a les maisons de la jeunesse autochtone à vocation multiple en milieu urbain, qui sont un merveilleux exemple de l'intégration des six pratiques exemplaires, dont j'ai parlé, en un format adaptable et réalisable en milieu urbain.

Enfin, les centres d'amitié, les refuges pour femmes, les maisons de transition et autres organismes communautaires devraient fournir des services aux jeunes Autochtones des milieux urbains.

La Présidente: Merci beaucoup de cet exposé très intéressant et instructif.

J'ai plusieurs commentaires à faire. Mon père était un produit du système des pensionnats. Mon oncle a quitté ce monde encore un homme simple à cause des séquelles qu'avait laissé ce système sur lui. Mes enfants ont dû fréquenter l'un d'eux pendant un certain temps, et mon fils aîné a connu diverses terreurs physiques, mais j'ai pu les ajuster.

Je pense à la résistance dont ont fait preuve les Premières nations, les Métis et les Inuits, étant donné le système des pensionnats, les réserves, les concessions de terres aux Métis et le déplacement forcé des Inuits. Nos peuples sont tellement forts qu'ils ont survécu à tout cela. C'est un facteur important dont peu de gens ont réellement conscience.

Je m'interroge cependant sur vos pourcentages, parce que les Métis n'ont pas été recensés. Il y a eu de nombreux Métis dans les pensionnats, mais le gouvernement ne payait pas pour eux. Je me rappelle l'un de mes collègues, il y a de nombreuses années, qui a dit avoir fréquenté un de ces pensionnats pendant 12 ans et avoir appris deux choses. Il a appris comment signer son nom et comment planter des pommes de terre, parce qu'il était Métis et qu'il n'y avait pas d'argent pour les Métis. Vos pourcentages pourraient être un peu trompeurs, parce que les Métis n'étaient pas recensés. Beaucoup de Métis et d'Inuits ont été forcés de fréquenter ces écoles.

Est-ce que vous mettez l'accent sur les Premières nations des réserves, ou est-ce que vous tenez compte de tous les groupes autochtones?

Mme Valaskakis: Nous tenons compte de tous les groupes autochtones. Une de nos grandes priorités est le Nord, parce que nous n'y avons pas réalisé autant de projets que nous l'aurions voulu.

Comme vous le savez, la majorité des gens qui ont fréquenté les pensionnats étaient dans l'Ouest ou dans le Nord, et d'après le recensement des peuples autochtones réalisé en 1991, la majorité

living in the Northwest Territories now, but many of the people who actually went to residential schools were in Saskatchewan and other places.

We focus on all Aboriginal people and they are all represented on our board. It is a 17-person board with representatives from First Nations, non-status, status, Metis, Inuit and the five national organizations. Therefore, the women's organization, AFN, et cetera, all have appointees on the board as well as members at large. It is a very interesting experience.

The Chairman: I would like to talk about youth suicide. I was very fortunate to be appointed to the very first Suicide Prevention Committee for the Province of Alberta. Two psychiatrists from the University of Calgary on that committee did a lot of research. I cannot remember their names. It was a long time ago.

I notice that suicide is increasing rather than decreasing, both on and off reserve. Do you feel that what you are doing is helping?

Dr. Valaskakis: It is difficult to know. There is a modelling factor in terms of the literature, so it happens to cluster. That is very difficult to work against, but I do think that talking and healing circles, people having access to elders and better communication with others, and working with peers and mentors do help. It is a long-term process, and we certainly have work to do on suicide.

The Chairman: I can understand that. Now, do you know what percentage of your funding goes to Metis, Inuit or First Nations?

Dr. Valaskakis: We do break it down. I do not know if it is broken down by funding or numbers of projects.

With regard to the Metis, the question on the 1991 Aboriginal Peoples Survey was indirect. The question was: Did you go to school? There was a follow-up question: Was it a residential school? That was the basis for all the information. That is the basis for the 5 per cent Inuit and the 9 per cent Metis, et cetera.

The latest Aboriginal Peoples Survey asks a very direct question: Did you go to a residential school defined as a boarding school, hostel or industrial school? Did any of the following in your family attend such a school? There is a listing, including grandmother, grandfather. We would like to find out how many people were impacted intergenerationally. We will have an answer to your question shortly. When that survey is analyzed, we will have more exact information.

The Chairman: When I sat on the Suicide Prevention Committee for the Province of Alberta, we developed a training module that is still used by the RCMP. We went to Dallas, Texas, to talk about it, and the Americans are using that training module. I found that it did not relate to the Aboriginal communities. We tried to develop a training module related to

des survivants vivent encore dans les Territoires du Nord-Ouest, mais bon nombre des anciens élèves des pensionnats vivaient en Saskatchewan et ailleurs.

Nous mettons l'accent sur les peuples autochtones et ils sont tous représentés à notre conseil d'administration. C'est un conseil de 17 personnes, composé de représentants des Premières nations, des Indiens inscrits et non inscrits, des Métis, des Inuits et des cinq organisations nationales. Par conséquent, l'organisation féminine, l'APN, et cetera, ont tous des représentants au conseil, et des membres à titre individuel. C'est une expérience des plus intéressante.

La présidente: J'aimerais parler du suicide chez les jeunes. J'ai eu la chance de siéger au tout premier comité de prévention du suicide de la province de l'Alberta. Deux psychiatres de l'Université de Calgary qui siégeaient à ce comité ont fait beaucoup de recherches. Je ne peux pas me rappeler leur nom. C'était il y a longtemps.

Je remarque que le suicide est à la hausse plutôt qu'à la baisse, tant dans les réserves qu'en dehors d'elles. Avez-vous l'impression que ce que vous faites contribue à quelque chose?

Mme Valaskakis: C'est difficile à dire. Il y a un facteur de modélisation en ce qui concerne la documentation, alors elle forme bloc. C'est très difficile à contrer, mais je pense que le fait de parler et les cercles de guérison, le fait que les gens ont accès aux aînés et communiquent mieux entre eux, le travail avec les pairs et les mentors sont effectivement utiles. C'est un processus à long terme, et nous avons certainement beaucoup de travail à faire au sujet du suicide.

La présidente: Je peux le voir. Maintenant, savez-vous quel pourcentage de votre budget va aux Métis, aux Inuits ou aux Premières nations?

Mme Valaskakis: Nous faisons effectivement une ventilation, mais je ne sais pas si c'est par nation ou par projet.

En ce qui concerne les Métis, la question qui a été posée lors du recensement, en 1991, des peuples autochtones était indirecte. La question était: avez-vous fréquenté l'école? Il y avait une question connexe: était-ce un pensionnat? C'est de là qu'est venue toute l'information. C'est de là que viennent les statistiques des 5 p. 100 d'Inuits et 9 p. 100 de Métis, et cetera.

Le tout dernier recensement des peuples autochtones pose une question très directe: Êtes-vous allé à une école définie comme un pensionnat, une résidence scolaire ou une école industrielle? Est-ce que l'un des membres suivants de votre famille a fréquenté une telle école? Suit une liste, qui comprend la grand-mère et le grand-père. Nous aimerions savoir combien de gens ont eu des séquelles intergénérationnelles. Nous aurons bientôt une réponse à votre question. Lorsque les résultats de ce recensement auront été analysés, nous aurons des renseignements plus précis.

La présidente: Lorsque je siégeais au comité de prévention du suicide de l'Alberta, nous avons conçu un module de formation qu'utilise encore la GRC. Nous sommes allés à Dallas, au Texas, pour en parler, et les Américains ont adopté ce module de formation. J'ai trouvé qu'il n'avait pas de rapport avec les communautés autochtones. Nous avons essayé de concevoir un

the Aboriginal people, but we found — and this was 1981-82 — that it was not satisfactory because at that time, nobody would listen to us. Everyone thought that they were the saviours of the Aboriginal people. I hope that a training module is being developed to work with the communities, and especially the youth, because the situation is so tragic. When I see eight- and nine-year-olds committing suicide, when I hear of 11- and 12-year-olds committing suicide, I wonder what we as Aboriginal people are doing. What are we doing to work in partnership with mainstream society in Canada?

Do you have any information on training modules relevant to Aboriginal people?

Dr. Valaskakis: Training modules are being developed, as well as curriculum units and other material, and we will find that the report of the advisory group on suicide prevention of Health Canada and the Assembly of First Nations, which is coming out very soon, will have some very good material to share with us as well.

The Chairman: Are there Metis, Inuit and First Nations on those committees?

Dr. Valaskakis: There is not on that committee, to my knowledge.

The Chairman: That is where the mistake is. Unless you have consultation — and we have very well educated people in our communities now who understand the culture and the history — no matter how well meaning members of the non-Aboriginal community are, they cannot relate. There must be Aboriginal input into their training modules and their curriculum, in my opinion.

Dr. Valaskakis: We only fund Aboriginal organizations, so the training modules and curriculum units that we are producing through the Aboriginal Healing Foundation are indeed Aboriginal-based.

The Chairman: Who is doing it?

Dr. Valaskakis: This committee on suicide prevention is in Health Canada, and it is working with AFN, but to my knowledge, it does not have Inuit and Metis members.

The Chairman: Are they working with the Metis National Council or the Congress of Aboriginal People?

Dr. Valaskakis: I doubt that they are on this particular one.

The Chairman: It is important that our leadership become involved because that way, it gets down into our communities.

Dr. Valaskakis: In regard to the money that is going to Metis, I will have to look it up in the evaluation. I will submit that to you.

module de formation qui se rattache aux peuples autochtones, mais nous avons trouvé — et c'était en 1981-1982 — qu'il n'était pas satisfaisant parce qu'à l'époque, personne ne voulait nous écouter. Tout le monde voulait se penser le sauveur des peuples autochtones. J'espère qu'un module de formation est en voie de développement, pour travailler avec les communautés, et particulièrement avec les jeunes parce que la situation est tellement critique. Lorsque je vois que des enfants de 8 et de 9 ans se suicident, des jeunes de 11 et 12 ans, je me demande ce que nous, en tant qu'Autochtones, faisons pour l'empêcher. Que faisons-nous de concert avec la société dominante du Canada?

Avez-vous de l'information sur les modules de formation qui se rapportent aux peuples autochtones?

Mme Valaskakis: Des modules de formation sont effectivement en voie de développement, ainsi que des unités de curriculum et d'autres documents, et nous verrons que le rapport du groupe consultatif sur la prévention du suicide de Santé Canada et de l'Assemblée des premières nations, qui doit bientôt être diffusé, comportera des renseignements très utiles aussi.

La présidente: Y a-t-il des Métis, des Inuits et des membres des Premières nations à ces comités?

Mme Valaskakis: Pas à celui-ci, pas à ma connaissance.

La présidente: Voilà l'erreur. À moins qu'il y ait consultation — et nous avons des gens très instruits dans nos communautés maintenant, qui comprennent la culture et l'histoire — quelle que soit la bonne volonté des membres de la communauté non autochtone, ils ne peuvent pas comprendre. Il faut, à mon avis, une participation autochtone à la préparation de modules de formation et du curriculum.

Mme Valaskakis: Nous ne finançons que les organisations autochtones, alors les modules de formation et les unités de curriculum que nous produisons par l'entremise de la Fondation pour la guérison des Autochtones ont effectivement un contenu autochtone.

La présidente: Qui les fait?

Mme Valaskakis: Ce comité sur la prévention du suicide est à Santé Canada et collabore avec l'APN, mais à ma connaissance, il ne s'y trouve pas de membres inuits ou métis.

La présidente: Est-ce qu'il collabore avec le Conseil national des Métis ou le Conseil des peuples autochtones?

Mme Valaskakis: J'en doute pour celui-là.

La présidente: Il est important que nos dirigeants participent parce qu'ainsi, cela se rend jusqu'à nos communautés.

Mme Valaskakis: En ce qui concerne la part du budget consacrée aux Métis, il faudra que je vérifie l'évaluation. Je vous ferai parvenir la réponse.

Senator Christensen: The statistics are extremely useful. How are your projects developed? How do people access them? How do we put the meat on the bones and actually have things happen in communities, or wherever the need is? Where is that? I did not see it here.

Dr. Valaskakis: The communities themselves apply for funding for projects. Because we were a new organization, many people did not apply initially. What we did was twofold. We have regional community workers across the country. We had 10 originally. We now have six because we are well on the way to moving into another stage of development. These workers were in the communities talking about the foundation, the nature of the projects and helping people understand the application forms. They were holding workshops in communities to talk about the issues, the resources and the meaning of the various terms.

That has been an extremely successful program because they are the eyes and ears of the foundation in the communities.

We made small grants of \$5,000 when we first started for people to hire, if they chose, someone to help them complete these grant application forms.

We do that because we are working in the area of healing, which is not an easy thing. We wanted to do something solid. We also wanted to fund projects on their merits and not prorated the money. At the same time, we did not want to discourage people. We encourage them to resubmit their applications.

During the first round we did say, "No." However, we then became aware of how we could better help communities. We would send back a series of documents saying, "You do not have this. Please detail a treatment plan for that." They would then respond. No one was automatically turned down.

The success rate has changed dramatically. In part, that is because we have taken a great deal of time to analyze what comes in from communities, using it as a learning experience.

Capacity building is one of our focuses. We need to do that since we must form partnerships among the organizations that we fund and other groups, or there will not be sustainable funding. We would then be going down the same trail that many have gone down before.

Our approval rating in the first year was 62.5 per cent. In the second year it was 78.3 per cent. In the current funding year, it is 86.5 per cent. That increase is the result of much work on our part, as well as on the part of the community.

Le sénateur Christensen: Les statistiques sont extrêmement utiles. Comment vos projets sont-ils conçus? Comment les gens y ont-ils accès? Comment pouvons-nous faire quelque chose de concret et faire que les choses bougent vraiment dans les communautés, ou encore là où il y en a besoin? Où est-ce? Je ne l'ai pas vu dans ces documents.

Mme Valaskakis: Les communautés elles-mêmes présentent les demandes de fonds pour leurs projets. Comme nous sommes une nouvelle organisation, il y en a beaucoup qui n'ont rien demandé au début. Nous avons procédé en deux volets. Nous avons des travailleurs communautaires régionaux dans tout le pays. Ils étaient 10 au début. Ils sont maintenant six parce que nous sommes sur le point de passer à un autre stade de développement. Ces travailleurs allaient dans les communautés parler de la Fondation et de la nature des projets, et ils aident les gens à comprendre les formules de demande de financement. Ils tenaient des ateliers dans les communautés pour parler des problèmes, des ressources et du sens des divers termes utilisés.

Ce programme a eu beaucoup de succès parce que ces travailleurs sont les yeux et les oreilles de la Fondation dans les communautés.

Nous avons versé des petites subventions de 5 000 \$ au début pour que les gens puissent embaucher, s'ils voulaient, quelqu'un pour les aider à remplir ces formules de demande de subvention.

Nous faisons cela parce que nous oeuvrons dans le domaine de la guérison, ce qui n'est pas facile. Nous voulions faire quelque chose de concret. Nous voulions aussi financer des projets selon leurs mérites et non pas répartir l'argent au prorata. En même temps, nous ne voulions pas décourager les gens. Nous les encourageons à présenter à nouveau leur demande.

Pendant la première ronde, nous avons en effectivement rejeté. Par la suite, nous avons pris conscience de la façon dont nous pouvions mieux aider les communautés. Nous avons renvoyé une série de documents en disant «Il manque ceci. Veuillez fournir un plan détaillé de traitement pour cela». On nous répondait. Personne n'était automatiquement rejeté.

Le taux d'acceptation a changé du tout au tout. C'était en partie parce que nous avons pris beaucoup de temps pour analyser ce qui vient des communautés, en considérant cette démarche comme un apprentissage.

Le renforcement des capacités est l'un de nos objectifs. Il le faut le faire parce que nous devons créer des partenariats entre les organisations que nous finançons et d'autres groupes, sinon il ne peut y avoir de financement durable. Nous connaîtrions alors le même sort que bien d'autres avant nous.

Notre taux d'approbation, la première année, était de 62,5 p. 100. La deuxième année, c'était 78,3 p. 100. Pour l'exercice actuel, c'est 86,5 p. 100. Cette augmentation est en grande partie attribuable à beaucoup de travail de notre part, mais aussi de celle de la communauté.

Senator Christensen: I appreciate what you are saying, but once they have gone through this bureaucratic process of making the application, what happens to the people who are supposed to be healed? Who monitors the success rate, not of filling out the applications, but of the people who are receiving the benefits of the project?

Ms Valaskakis: The project monitors it. We have an entire monitoring staff in the finance department. Projects send in quarterly reports that are monitored carefully. To date, funding has only been provided on a one-year basis. People have to reapply.

We will now provide multiyear funding. Again, we have learned, and the communities have learned. Everything is monitored on a quarterly basis.

Senator Christensen: You say "everything," but are the results of the healing process monitored?

Dr. Valaskakis: Yes, but remember that we are a funding organization. We do allow people to define what "healing" is for them. The Aboriginal Healing Foundation is concerned that we do not dictate healing.

In addition to the evaluation, of which you have a copy, and which we will redo in late 2003 and have it available in 2004, we have done a series of case studies. We have funded 13 different types of projects. One would be a curriculum unit, for instance. Another would be a multidimensional healing centre.

We have eight case studies completed. I would be pleased to send those over to the committee, should you wish to see them.

The problem is that the unit of analysis for those case studies is the community. We have looked at the community in relation to five social indicators, including rates of incarceration, suicide and family domestic violence. We had hoped to look at those communities again in 10 years. We now realize that we will not be around in 10 years. There will be no reason to do that.

Dr. Kirmayer and I co-direct one of the research projects funded through the Canadian Institute of Health Research, namely, the Aboriginal Health Research Project. We will be doing in-depth case studies. We will take six of the case studies and look at them in a much deeper way.

One of the problems is that the board has felt strongly that we should not identify individuals, nor should we invade their privacy in any way. As a researcher, that has made it difficult, because if you cannot follow the healing path of that individual, then you cannot make a judgment on what you are asking, which is, "Did someone heal? How did they heal? What was the time period, and what were the factors involved in that?"

We had long discussions and struggles over whether people should be named. One reason for that is that one of the exciting projects we are doing, and you are all invited to it, is an exhibit on

Le sénateur Christensen: Je comprends ce que vous dites, mais une fois qu'ils ont passé ce processus bureaucratique de demande, qu'arrive-t-il aux gens qui sont censés être guéris? Qui fait un suivi du taux de succès, non pas en ce qui concerne le fait de remplir des demandes, mais plutôt les bénéficiaires de ces projets?

Mme Valaskakis: Il y a un suivi des projets. Nous avons toute une équipe de suivi au département des finances. Les groupes des projets remettent des rapports trimestriels qui sont minutieusement analysés. Jusqu'à maintenant, le financement n'a été versé que sur une base annuelle. Les demandes doivent être présentées à nouveau.

Nous allons maintenant offrir des subventions pluriannuelles. C'est encore une leçon que nous avons apprise, et les communautés aussi. Tout est vérifié aux trois mois.

Le sénateur Christensen: Vous avez dit «tout», mais est-ce qu'il y a un suivi des résultats du processus de guérison?

Mme Valaskakis: Oui, mais n'oubliez pas que nous sommes une organisation de financement. Nous laissons les gens définir ce qu'est pour eux la «guérison». La Fondation pour la guérison des Autochtones ne veut pas dicter la guérison.

En plus de l'évaluation dont vous avez eu copie, que nous referons à la fin de 2003 et dont les résultats seront disponibles en 2004, nous avons fait plusieurs études de cas. Nous avons financé 13 types différents de projets. Il y a eu, par exemple, une unité de curriculum. Un autre vise un centre de guérison multidimensionnelle.

Nous avons achevé huit études de cas. Je serais heureuse d'envoyer leurs conclusions au comité, s'il le veut.

Le problème, c'est que l'unité d'analyse de ces études de cas est la communauté. Nous avons analysé la communauté selon cinq indicateurs sociaux, dont les taux d'incarcération, de suicide et de violence familiale. Nous avions espéré pouvoir réexaminer ces communautés dans 10 ans. Nous prenons maintenant conscience que nous ne serons pas là dans 10 ans. Il n'y aurait pas de raison pour que nous le soyons.

Le Dr Kirmayer et moi-même dirigeons ensemble des projets de recherche financés par le biais de l'Institut canadien de recherche sur la santé, notamment le projet de recherche sur la santé des peuples autochtones. Nous ferons des études de cas approfondies. Nous prendrons six de ces études de cas pour les approfondir encore.

L'un des problèmes, c'est que le conseil d'administration tient fermement à ce que nous ne donnions pas de noms, ni ne portions atteinte à la vie privée de quiconque, d'aucune façon. Pour un chercheur, c'est très difficile, parce que si on ne peut pas suivre le cheminement de la guérison d'une personne, on ne peut pas tirer de conclusions sur ce qui nous intéresse, c'est-à-dire: «Est-ce que quelqu'un a guéri? Comment? En combien de temps, et quels facteurs y ont participé?».

Nous avons eu de longues discussions et débats pour déterminer s'il convenait de citer des noms. Une raison à cela est que l'un des projets captivants que nous menons, et vous y êtes

residential schools in partnership with the National Archives of Canada. The Governor General will open that exhibit on June 17, 2002.

There was great discussion about whether the photographs of people should include their names. One of the board members said, "I went to residential school for years and years, and I have a photograph of myself next to my abuser. It has taken many years, but I have dealt with that abuse. I do not mind if you name me, but I know that the person standing on the other side of my abuser was also abused. I do not know if that person has dealt with the abuse." That was that.

They do now say that we can name people as long as we have appropriate consent. However, we are careful about that, and it is a problem with regard to research.

Senator Johnson: This is obviously a huge topic. My colleague was getting at a concrete example. I know you are a funding agency, but can you give me one example in my province of Manitoba of what you are funding and the results?

Dr. Valaskakis: That is what we attempted to do in the brief.

Senator Johnson: I would like something specific. You hand out the money. They determine the kind of healing process they will use in a given situation. There are 93,000 people alive now who attended residential schools. What is their average age? I guess that it would be in the 50s?

Dr. Valaskakis: Indeed, I do not know what the average age would be.

Senator Johnson: They would be in their 50s to 80s now?

Dr. Valaskakis: I do not know if they would necessarily be in their eighties?

Ms Giselle Robelin, Communications Department, Aboriginal Healing Foundation: The last school closed in 1996, so there would be people who are still relatively young.

Dr. Valaskakis: Participation varies. We have good, solid participation in Manitoba. In the North, it is much more difficult, because one of the measures of our success is whether people are talking about the program more.

That is just beginning to happen in the North.

Senator Johnson: Do you fund Thunderbird Lodge, for example?

Dr. Valaskakis: I do not know about Thunderbird Lodge specifically because there are 999 projects, but I can check that for you. I think we do, actually; it sounds familiar, but I cannot be

tous invités, est une exposition sur les pensionnats, en collaboration avec les archives nationales du Canada. La Gouverneure générale inaugurerait cette exposition le 17 juin 2002.

De longues discussions ont eu lieu pour décider si les photographies exposées devaient indiquer les noms des sujets. L'un des membres du conseil d'administration a dit: «J'ai fréquenté un pensionnat pendant des années, et j'ai une photographie de moi à côté de mon agresseur. Cela m'a pris de nombreuses années, mais j'ai finalement pu laisser cette part de mon passé derrière moi. Je veux bien que vous indiquiez mon nom, mais je sais que la personne qui se tient de l'autre côté de mon agresseur en a aussi été une victime. Je ne sais pas si cette personne-là a réussi à laisser son passé derrière elle».

Ils disent maintenant que nous pouvons donner des noms, du moment que nous avons le consentement des sujets des photos. Cependant, nous faisons très attention, et c'est un problème que pose la recherche.

Le sénateur Johnson: C'est de toute évidence un sujet très vaste. Mon collègue allait donner un exemple concret. Je sais que vous êtes un organisme de financement, mais pouvez-vous me donner un exemple, dans ma province, au Manitoba, de ce que vous financez et des résultats obtenus?

Mme Valaskakis: C'est ce que nous avons essayé de faire dans notre mémoire.

Le sénateur Johnson: J'aimerais avoir des détails. Vous donnez l'argent. Ils déterminent le genre de processus de guérison qu'ils appliqueront dans une situation donnée. Il y a actuellement 93 000 anciens élèves de ces pensionnats qui vivent encore. Quel est l'âge moyen? Je suppose que c'est environ 50 ans?

Mme Valaskakis: En fait, je ne sais pas quel est l'âge moyen.

Le sénateur Johnson: Ils auraient entre 50 et 80 ans maintenant?

Mme Valaskakis: Je ne sais pas s'ils pourraient vraiment avoir 80 ans.

Mme Giselle Robelin, Service des communications, Fondation pour la guérison des Autochtones: La dernière école a fermé en 1996, alors il peut y avoir des gens qui sont encore relativement jeunes.

Mme Valaskakis: La participation varie. Nous avons une bonne participation concrète au Manitoba. Dans le Nord, c'est beaucoup plus difficile, parce que l'un des moyens de déterminer notre succès est la mesure dans laquelle les gens parlent plus du programme.

Cela ne fait que commencer dans le Nord.

Le sénateur Johnson: Est-ce que vous financez Thunderbird Lodge, par exemple?

Mme Valaskakis: Je ne sais rien de précis sur Thunderbird Lodge, parce que nous avons 999 projets, mais je peux le vérifier si vous voulez. Je pense, en fait, que nous le

sure. Every project is listed on the Web site, including how much money they are receiving and a summary of the project.

Senator Johnson: Do you make use of experiential staff at your foundation, people who have come through it?

Dr. Valaskakis: Yes, absolutely. People are asked about those who are survivors. That is one of the aspects and is covered as well in the evaluation.

Senator Johnson: We have not had a chance to read through all of your documents.

Dr. Valaskakis: About 50 per cent of the people working at the foundation are survivors of the residential school system and 88 per cent of the people who are working in the projects are Aboriginal.

Senator Johnson: The most important people impacted are the younger generation — that is, those whose parents and grandparents were in the system. They are your focus. Is education not as important as research? You talked about research, mental health issues and the required cultural continuity in terms of belonging and living in a blended world now. I still think education is important, too.

Dr. Valaskakis: I do not think the intergenerational aspect is the most important, rather I suspect that the survivors themselves are important. The intergenerational impacts are very important, as is education.

We have a number of projects developing curricula on residential schools, and we too are doing the same, because there has been so much interest in this area. That, again, is because the young people feel it is absolutely necessary to talk about issues that their parents and grandparents are extremely reluctant to discuss.

Senator Johnson: Are they still reluctant?

Dr. Valaskakis: Yes, they are, particularly in the North.

Senator Johnson: I do not find that to be the case in Winnipeg and some of the other centres. What can be done about that? I suppose we can just work on more projects with people who have been involved and make use of the available expertise.

Dr. Valaskakis: Yes. Parenting skills are necessary as well.

Senator Johnson: Of course, this ties into all the other work we are trying to do in our study of urban Aboriginal youth. I remember a residential school on Academy Road in Winnipeg that no one was allowed to go near when we were kids. It sat there in the middle of the city, on a major road in an affluent area, but it was off limits to everyone. People came out of that kind of system and are now living in the city, where they have raised their

finançons; le nom me semble familier, mais je n'en suis pas absolument sûr. Il y a une liste de tous les projets sur le site Web, avec le montant attribué à chacun et un sommaire du projet.

Le sénateur Johnson: Est-ce que vous recourez à du personnel expérimenté à votre fondation, quelqu'un qui a vécu cette expérience?

Mme Valaskakis: Oui, absolument. On interroge les gens sur les survivants. C'est l'un des aspects qui est aussi couvert dans l'évaluation.

Le sénateur Johnson: Nous n'avons pas eu la possibilité de lire tous vos documents.

Mme Valaskakis: Environ 50 p. 100 des gens qui travaillent à la Fondation sont des survivants du système de pensionnat et 88 p. 100 des gens qui travaillent au projet sont des Autochtones.

Le sénateur Johnson: Les plus importants, parmi les gens touchés sont les membres de la plus jeune génération — c'est-à-dire, ceux dont les parents et les grands-parents étaient dans le système. C'est là que vous mettez l'accent. Est-ce que l'éducation n'est pas aussi importante que la recherche? Vous avez parlé de recherche, de problèmes de santé mentale et de la continuité culturelle nécessaire, relativement à l'appartenance et à la vie dans un monde dont tous les éléments se confondent. Je pense quand même que l'éducation est importante aussi.

Mme Valaskakis: Je ne pense pas que l'aspect intergénérationnel soit le plus important, mais plutôt les survivants eux-mêmes. Les séquelles intergénérationnelles sont très importantes, comme l'est l'éducation.

Nous avons plusieurs projets de préparation de programmes sur les pensionnats, et nous faisons de même, parce que le sujet a suscité tellement d'intérêt. Là encore, c'est parce que les jeunes ressentent tellement le besoin de parler de problèmes que leurs parents et grands-parents sont très réticents à aborder.

Le sénateur Johnson: Est-ce qu'ils sont encore réticents?

Mme Valaskakis: Oui, particulièrement dans le Nord.

Le sénateur Johnson: Je n'ai pas l'impression que ce soit le cas à Winnipeg et dans d'autres centres. Que peut-on faire à ce sujet? Je suppose que nous pouvons simplement travailler sur d'autres projets avec les gens qui ont été touchés, et faire bon usage de l'expertise disponible.

Mme Valaskakis: Oui. Les compétences parentales sont aussi nécessaires.

Le sénateur Johnson: Bien entendu, il y a un lien avec tous les autres travaux que nous essayons de faire dans le cadre de notre examen sur les jeunes Autochtones des milieux urbains. Je me rappelle un pensionnat, sur Academy Road à Winnipeg, que personne n'était autorisé à approcher lorsque nous étions enfants. Il était là, au milieu de la ville, sur l'une des principales artères d'un secteur huppé, mais c'était interdit à tout le monde. Des gens

families. It has been three generations and we are still dealing with those issues. Is that what you are finding?

Dr. Valaskakis: Yes, we are definitely still dealing with those issues.

Senator Johnson: How successful do you think we will be?

Dr. Valaskakis: There will be a range of success.

Senator Johnson: I am talking about people feeling some measure of peace and a level of comfort with the past. How many more generations will this take?

Dr. Valaskakis: I do not think there is a quick fix in healing. However, this sense of belonging and of fostering the lost identity of Aboriginal people is the secret to that.

I do not know if I should speak on the basis of my own experience, but I was the founding director of the Native Friendship Centre in Montreal and served on that board for eight years; I was also the president. I did a great deal of work in the prisons back in those days. I was always struck by the fact that the prison brotherhoods and sisterhoods were really the training grounds for leadership. As people got involved in those, you would actually see the shift from a kind of criminal identity, which is probably not a proper term, to an Aboriginal identity. As that shift occurred, there was also a shift from, "poor me, woe is me, look what happened to me in life," to "look what happened to the people" — period. A sense grew that it was just a system and that the people who survived it could do something about it. This incredible change occurred and people really put themselves headlong into working for the Aboriginal community. I have always been struck by the fact that that identity of belonging and seeing one's past and future, such as one sees reflected in the Chandler and Lalonde study, is very persuasive in thinking of a way to approach long-term healing. So much of what we see around us is a kind of dysfunctional Aboriginal world — the Aboriginal gangs, for example, are, in a sense, another way of belonging. They are a formation of community.

Healing is so much cheaper than incarceration. We did a study of two successful healing programs, and I would be pleased to send those documents to you. We partnered with Aboriginal Corrections on a cost/benefit analysis of healing.

Senator Johnson: That would be great.

Dr. Valaskakis: That is indicative of the fact that healing is a lot cheaper than incarceration or having people on welfare. Education is much cheaper than welfare.

Senator Johnson: Yes, that is what I am saying. I find that there has been change in my own community of Manitoba, where I grew up with Aboriginals in Gimli and went to school with them.

sont sortis de ce genre de système et vivent maintenant en ville, où ils ont élevé leurs familles. Cela fait déjà trois générations, et nous essayons encore de composer avec ces problèmes. Est-ce que c'est ce que vous découvrez?

Mme Valaskakis: Oui, il est certain que nous essayons encore de composer avec eux.

Le sénateur Johnson: Dans quelle mesure, pensez-vous, réussissons-nous?

Mme Valaskakis: Il y aura une gamme de degrés de succès.

Le sénateur Johnson: Je parle des gens qui ressentent une certaine paix et un certain confort avec leur passé. Combien de générations de plus faudra-t-il?

Mme Valaskakis: Je ne pense pas qu'il y ait de raccourci vers la guérison. Cependant, ce sentiment d'appartenance et la récupération de l'identité perdue des peuples autochtones en un élément de la cure.

Je ne sais pas si je devrais parler d'après ma propre expérience, mais j'ai été la directrice fondatrice du Centre d'amitié autochtone de Montréal et j'ai siégé à son conseil d'administration pendant huit ans; j'en ai aussi été la présidente. J'ai beaucoup travaillé dans les prisons, à l'époque. J'étais toujours frappée par le fait que les fraternités, dans les prisons, étaient réellement le champ d'entraînement du leadership. Tandis que les gens s'y greffaient, on pouvait observer la mutation d'une espèce d'identité criminelle, qui n'est probablement pas le bon terme, à une identité autochtone. Tandis que survenait cette mutation survenait aussi un changement, de «pauvre moi, malheur à moi, regardez ce qui m'est arrivé dans la vie» à «regardez ce qui est arrivé au peuple» — point à la ligne. Il y avait une plus grande prise de conscience du fait que ce n'était qu'un système et que les rescapés de ce système pouvaient y faire quelque chose. Ce changement incroyable est survenu et les gens se sont vraiment mis à l'oeuvre, pour la communauté autochtone. J'ai toujours été frappée par le fait que cette identité et cette appartenance, et le fait de voir le passé et l'avenir, tels que le reflète l'étude qu'ont fait Chandler et Lalonde, est un élément très persuasif qui amène à réfléchir à un moyen de guérison à long terme. Nous voyons tellement autour de nous une espèce de monde autochtone dysfonctionnel — les bandes d'Autochtones, par exemple, sont, en un certain sens, un autre mode d'appartenance. C'est la formation d'une communauté.

La guérison coûte tellement moins que l'incarcération. Nous avons fait une étude de deux programmes réussis de guérison et je serais heureuse de vous en envoyer les documents. Nous avons collaboré avec les services correctionnels offerts aux Autochtones à une analyse coût/avantages de la guérison.

Le sénateur Johnson: Ce serait excellent.

Mme Valaskakis: On y voit que la guérison coûte beaucoup moins que l'incarcération ou la prestation d'aide sociale. L'éducation est beaucoup moins chère que l'aide sociale.

Le sénateur Johnson: Oui, c'est ce que je dis. Je trouve qu'il y a eu des changements dans ma propre communauté, au Manitoba, où j'ai grandi avec des Autochtones à Gimli, et où je suis allé à

There are young people who are not carrying this burden around anymore, unlike those who are my age who could have been in the system. There are good programs, that I have seen, and I commend you. I look forward to reading the rest of these documents. You are a dynamic individual and the work you are doing will be helpful to our committee. Although you are a funding agency, you can appreciate what it is like for people around this table who have come from the North or the West, have grown up with Aboriginal peoples and have been extraordinarily distressed about the lack of movement over the years. I see now that there is much movement and good things are happening. Suicide is still a factor, but I think we are making progress.

Dr. Valaskakis: I believe we are making progress. There are strong Aboriginal people in the urban world, and we can draw on them.

Senator Johnson: That is right. They have more role models and mentors now.

Dr. Valaskakis: I would be pleased to submit any information that would be of use to this committee.

Senator Hubley: I too thank you for your presentation this evening.

You were established, I believe, in 1998 to support the healing initiatives of the Aboriginal people who were affected by the physical and sexual abuse in Canada's residential school system. You are addressing a specific area of concern. Are your projects perhaps different from those that would be presented to other Aboriginal agencies?

Dr. Valaskakis: I think so. The critical difference is our insistence that, first, they must be community based and, secondly, they must be holistic healing projects. At the same time, there is a range, because curriculum obviously does not sound like a holistic healing project. Somehow, whatever they do must relate to, first, residential school survivors and, secondly, physical and sexual abuse.

Senator Hubley: Do you find that Aboriginal people have taken ownership of the search for a healing process, given the opportunity?

Dr. Valaskakis: Very much so. There has been a real response to that.

Senator Hubley: That is very encouraging.

Dr. Valaskakis: "Healing" is a word in widespread use now in the Aboriginal community. It is being taken up in a general way, but people are also engaged in healing. That is wonderful. People are talking and working with each other. Peer groups are working with elders. There is much more attention to this now than in the past.

Senator Léger: In 1981 you said, "no one listened," and in 1998 we realized the need. Your research will continue until 2008?

l'école avec eux. Il y a des jeunes qui ne portent plus ce fardeau avec eux, au contraire d'autres de mon âge qui ont pu faire partie du système. Ce sont de bons programmes, je l'ai constaté et je vous en félicite. Je suis impatient de lire le reste de ces documents. Vous êtes quelqu'un de dynamique et le travail que vous faites sera utile à notre comité. Bien que vous représentiez un organisme de financement, vous pouvez comprendre ce que cela représente pour tous les participants ici, autour de cette table, qui sont venus du Nord ou de l'Ouest, ont grandi avec les peuples autochtones et ont été extraordinairement angoissés par l'absence de progrès au fil des ans. Je vois maintenant que beaucoup de choses se passent, de bonnes choses. Le suicide reste une préoccupation, mais je pense que nous progressons.

Mme Valaskakis: Je crois que nous faisons des progrès. Il y a des Autochtones très forts dans le monde urbain, et nous pouvons compter sur eux.

Le sénateur Johnson: C'est vrai. Il existe plus de modèles et de mentors, maintenant.

Mme Valaskakis: Je serais heureuse de vous transmettre toute information qui peut être utile au comité.

Le sénateur Hubley: Je vous remercie aussi de votre présentation ce soir.

Votre organisation a été créée, je crois, en 1998, pour soutenir les initiatives de guérison des peuples autochtones marqués par les agressions physiques et sexuelles survenues dans le système des pensionnats du Canada. Vous vous intéressez à un domaine particulier. Est-ce que vos projets, peut-être, sont différents de ceux qui seraient présentés à d'autres organismes autochtones?

Mme Valaskakis: Je le pense. La principale différence est notre insistance pour que, d'abord, ils soient communautaires et, deuxièmement, que ce soit des projets de guérison holistique. En même temps, il y a une marge de manœuvre, parce que le curriculum ne donne évidemment pas l'impression d'être un projet de guérison holistique. D'une façon ou d'une autre, quel que soit leur objectif, ils doivent avoir un lien, d'abord, avec les survivants des pensionnats et, deuxièmement, avec les agressions physiques et sexuelles.

Le sénateur Hubley: Avez-vous l'impression que les peuples autochtones ont pris en charge la recherche d'un processus de guérison, puisque l'occasion leur en est donnée?

Mme Valaskakis: Absolument. La réaction a été vive.

Le sénateur Hubley: C'est très encourageant.

Mme Valaskakis: Le terme «guérison» est très répandu, maintenant, dans la communauté autochtone. Il est pris dans un sens général, mais les peuples sont aussi engagés dans le processus de guérison. C'est merveilleux. Les gens se parlent et coopèrent. Les groupes de pairs travaillent avec les aînés. Beaucoup plus d'attention est portée là-dessus maintenant que dans le passé.

Le sénateur Léger: En 1981, vous avez dit que «personne n'avait écouté» et, en 1998, nous avons pris conscience du besoin. Vos recherches doivent se poursuivre jusqu'en 2008?

Dr. Valaskakis: The Aboriginal Healing Foundation itself, which will fund the projects. Research is a small aspect because the Aboriginal Healing Foundation was a response, in part, to RCAP, the royal commission. In our funding agreement, the emphasis is on research on implementing, evaluating, designing or redesigning healing projects. Healing is the focus.

Senator Léger: That is until 2008. Am I right in my understanding of what was said a while ago, that there were no Aboriginals presently involved in the leadership? In other words, if you continue to 2008, can you change the present leaders? As you find them, can you add them, or do you have to wait until 2008?

Dr. Valaskakis: You mean in our organization?

Senator Léger: Yes.

Dr. Valaskakis: Our organization is entirely Aboriginal. They are all Aboriginal leaders.

Senator Léger: I misunderstood something, then.

The Chairman: I think we were talking about Health Canada.

Dr. Valaskakis: The Health Canada group, perhaps.

Senator Léger: It was something we mentioned here.

The Chairman: Yes, it was the Health Canada advisory committee.

Dr. Valaskakis: That advisory group includes Aboriginal and non-Aboriginal people, but I think the Aboriginal people are appointees of the Assembly of First Nations.

Senator Léger: Therefore, that cannot be changed. It is not your department. Is that the conclusion?

Dr. Valaskakis: The Aboriginal Healing Foundation is an entirely Aboriginal organization. The 17 board members are all Aboriginal.

Senator Léger: I understood from you that when applicants present a project, you do not simply say, "No, that is not right," and you tell them to reapply. Can you also send a person to help them out because often these papers are hard to follow? Is that a good idea?

Dr. Valaskakis: Yes, we do that through our community support workers. We did have 10; we now have six, I believe. They visit communities upon request and do exactly that. That has been a successful aspect of what we have done.

Senator Léger: My personal experience of questionnaires is that very often, the questions are asked in such a way that we do not really understand — when I say "we," I imagine it is the same for Aboriginals. We have the same good intentions but the

Mme Valaskakis: La Fondation pour la guérison des Autochtones, elle-même, financera le projet. La recherche est un aspect minime, parce que la Fondation pour la guérison des Autochtones était une réponse, en partie, à la CRPA, la Commission royale. Notre accord de financement, met l'accent sur la recherche en vue de la mise en oeuvre, de l'évaluation, de la conception ou de la refonte des projets de guérison. C'est la guérison qui est le point de mire.

Le sénateur Léger: Ça, c'est jusqu'en 2008. Est-ce que j'ai bien compris ce qu'on a dit tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'Autochtones qui participent actuellement au leadership? Autrement dit, si vous continuez jusqu'en 2008, pouvez-vous changer les leaders actuels? Au fur et à mesure que vous en trouvez, pouvez-vous les ajouter, ou devez-vous attendre 2008?

Mme Valaskakis: Vous voulez dire au sein de notre organisme?

Le sénateur Léger: Oui.

Mme Valaskakis: Notre organisme est constitué exclusivement d'Autochtones. Ce sont tous des chefs autochtones.

Le sénateur Léger: J'ai mal compris quelque chose alors.

La présidente: Je crois que nous parlions de Santé Canada.

Mme Valaskakis: Le groupe de Santé Canada, peut-être.

Le sénateur Léger: Il s'agit de quelque chose que nous avons mentionné ici.

La présidente: Oui, il s'agissait du comité consultatif de Santé Canada.

Mme Valaskakis: Ce groupe consultatif regroupe des Autochtones et des non-Autochtones, mais je crois que les Autochtones sont désignés par l'Assemblée des premières nations.

Le sénateur Léger: Par conséquent, cela ne peut être changé. Cela ne relève pas de vous. Est-ce la conclusion à tirer?

Mme Valaskakis: La Fondation pour la guérison des Autochtones est un organisme entièrement autochtone. Les 17 membres du conseil sont tous autochtones.

Le sénateur Léger: J'ai cru comprendre que lorsque des projets vous sont soumis, vous ne vous contentez pas de répondre que cela ne convient pas et que la demande doit être présentée de nouveau. Pouvez-vous aussi envoyer quelqu'un pour les aider à remplir ces formulaires qui sont parfois difficiles à comprendre? Est-ce une bonne idée?

Mme Valaskakis: Oui, nous le faisons par l'entremise de nos travailleurs en soutien communautaire. Nous en avons 10; nous en avons maintenant 6, je crois. Ils se rendent dans les collectivités sur demande et c'est exactement ce qu'ils font. Il s'agit là d'une de nos réussites.

Le sénateur Léger: Mon expérience avec les questionnaires, c'est qu'il arrive très souvent que les questions soient formulées de telle façon que nous ne comprenons pas vraiment — lorsque je dis «nous», j'imagine qu'il en va de même pour les Autochtones.

process is long. That is why I wondered whether a human being was also accompanying the letter, as much as we can do that.

Senator Johnson was talking about the positive reviews. Do send them out. Spread the word, please. When we heard about suicide and all these terrible things that happened, which is the basis of your study, I was crying because I have never been faced with this before. When I heard about that, I became extremely emotional. We must bring the suicide rates down. Please spread the good news about all the successful work and accomplishments of the Aboriginals.

Senator Johnson: I have found my list of projects and I wanted to ask about this one: The Winnipeg Metis Association received \$345,800 for a project to determine the needs of residential school survivors and their families and then to develop a holistic healing program. These residential school survivors would have to be in their 50s. I suppose the focus would then be on the families. Would that be why they have received that much money?

Dr. Valaskakis: Yes.

Senator Johnson: I will find out about this program at home. I was curious to know if you had any information.

Dr. Valaskakis: It would be youth and their families.

Senator Johnson: We would have to ask them how many residential school survivors are actually involved in this particular program. It is a Metis association. However, I am sure that if I went to them, they could give me further details.

Dr. Valaskakis: Yes. We would have exact numbers on the application form, because they must submit how many people involved in or advising on their project are residential school survivors.

Senator Johnson: Before we go on the road in the fall, we must decide where we will go and to whom we will talk. I have not had a chance to read all the material, but I noticed that there are two or three here from Winnipeg or other parts of Manitoba. I did not know anything about one of them and I usually know about the ones in Winnipeg, at least.

Dr. Valaskakis: I can provide you with more information on the ones from Manitoba, if you like.

Senator Johnson: We will probably come to you for more information as we finalize our travel plans. We want to find out more about these things on site so that we can integrate it with the rest of our work.

The Chairman: I just happened to find this in your documents, too. I only see one from Alberta, and that is from Lethbridge. What is happening with our youth projects in Alberta?

Nous avons les mêmes bonnes intentions, mais le processus est long. C'est la raison pour laquelle je me demandais si une personne est envoyée sur place dans la mesure où nous pouvons le faire.

Le sénateur Johnson parlait des évaluations positives. Diffusez-les. Répandez la bonne parole, s'il vous plaît. Lorsque j'ai entendu parler de suicide et de toutes ces terribles choses qui se sont passées, ce qui constitue le fondement de votre étude, j'ai pleuré parce que je n'avais jamais été touchée par cela. Lorsque j'en ai entendu parler, j'ai été très émue. Nous devons faire baisser les taux de suicide. S'il vous plaît, répandez la bonne nouvelle au sujet des succès et des accomplissements des Autochtones.

Le sénateur Johnson: J'ai trouvé ma liste de projets et je voulais vous demander quelque chose. La Winnipeg Metis Association a reçu 345 800 \$ pour déterminer les besoins des survivants des pensionnats et de leurs familles de même que pour mettre au point un programme de guérison globale. Les survivants de ces pensionnats auraient dans la cinquantaine. Je suppose qu'on se concentrerait alors sur les familles. Est-ce la raison pour laquelle l'association a reçu autant d'argent?

Mme Valaskakis: Oui.

Le sénateur Johnson: Je vais me renseigner sur ce programme chez moi. J'étais curieuse de savoir si vous aviez de l'information.

Mme Valaskakis: Ce programme s'adresserait aux jeunes et à leurs familles.

Le sénateur Johnson: Il faudrait leur demander combien de survivants des pensionnats participent en fait à ce programme particulier. C'est une association de Métis. Cependant, je suppose que si je m'adressais à eux, ils pourraient me donner des précisions.

Mme Valaskakis: Oui. Nous aurions les chiffres exacts sur le formulaire de demande parce qu'ils doivent nous dire combien de personnes qui participent au projet ou donnent leur avis sont des survivants des pensionnats.

Le sénateur Johnson: Avant d'entreprendre notre tournée à l'automne, nous devons décider des endroits où nous rendrons et à qui nous parlerons. Je n'ai pas eu la chance de lire tous les documents, mais j'ai remarqué qu'il y a deux ou trois projets ici de Winnipeg ou d'ailleurs au Manitoba. Je ne connaissais rien au sujet d'un d'entre eux et je suis habituellement au courant à tout le moins des projets qui touchent Winnipeg.

Mme Valaskakis: Je peux vous fournir des précisions sur ceux du Manitoba, si vous voulez.

Le sénateur Johnson: Nous allons probablement communiquer avec vous pour obtenir davantage d'information lorsque nous mettrons la dernière main à notre programme de voyage. Nous voulons nous renseigner davantage sur place afin d'intégrer cette information au reste de nos travaux.

La présidente: Je viens tout juste de trouver cette information dans vos documents également. Je ne vois qu'un seul projet en Alberta et c'est à Lethbridge. Qu'en est-il de nos projets destinés aux jeunes en Alberta?

Dr. Valaskakis: There are not as many youth projects as one would imagine, I think, and part of the reason is that it is difficult for youth to apply for projects like this. That is why we held the conference. We had hoped to have a second youth conference but, as it happens, we will hold a large residential school conference in 2004. We will have youth gather as part of that, but we will not have a separate conference for them now. I agree with you. It is surprising how few Aboriginal youth in urban areas are organized to apply for projects.

The Chairman: I find they are getting organized, but do they know about the projects? I know they have heard about the healing foundation, but do they feel that they could apply? I think it could be a lack of communication.

Dr. Valaskakis: You may be right. It is difficult to get in contact with youth. We have tried to go through the youth delegates at the conference we held.

The Chairman: I can assure you that they will be made aware of it as soon as I get home.

Dr. Valaskakis: Good. I mentioned that the board has a youth strategy, because they are so concerned about youth. A special issue of our newsletter dealt with youth. We forgot to bring it, but we could send it over.

The Chairman: I would appreciate that.

Dr. Valaskakis: A part of our Web site is devoted to youth so they can talk to each other about issues. We have tried to emphasize youth more. We have a youth member on our board. The original group that gathered in what we call "the Squamish meeting" suggested that. That board member communicates with youth as well, but I know that we are not as successful as we would like.

The Chairman: I would appreciate it if you could send me the information so I could get it out to our youth, because I deal with them pretty well all the time throughout Alberta.

Dr. Valaskakis: I will.

The Chairman: If there are no other questions or comments from any of the committee members, I thank you both very much for making this presentation. It gives us hope. I know lots of things are happening in the communities in spite of the lack of funding and the lack of communication. I am sure we will be in touch with you again.

Dr. Valaskakis: We are grateful to be invited. I just remembered that we have one grant program for projects under \$50,000, and I will send that application form over,

Mme Valaskakis: À mon avis, il n'y a pas autant de projets pour les jeunes qu'on le penserait. Cela est dû en partie au fait qu'il est difficile pour les jeunes de présenter une demande à l'égard de projets de ce genre. C'est la raison pour laquelle nous avons tenu la conférence. Nous avions espéré tenir une deuxième conférence des jeunes, mais nous tiendrons plutôt en 2002 une conférence d'envergure sur les pensionnats. Les jeunes se réuniront en marge de cette conférence, mais nous n'organiserons pas une conférence distincte pour eux. Je suis d'accord avec vous. Il est surprenant de voir combien de jeunes Autochtones dans les régions urbaines sont en mesure de présenter une demande pour des projets.

La présidente: Je constate qu'ils sont en train de s'organiser, mais sont-ils au courant des projets? Je sais qu'ils ont entendu parler de la fondation pour la guérison mais ont-ils l'impression qu'ils pourraient présenter une demande? Je crois qu'il pourrait s'agir d'un manque de communication.

Mme Valaskakis: Vous avez peut-être raison. Il est difficile d'entrer en communication avec les jeunes. Nous avons essayé de le faire par l'entremise des jeunes délégués à la conférence que nous avons tenue.

La présidente: Je puis vous assurer qu'ils seront mis au courant de la situation dès que je rentre à la maison.

Mme Valaskakis: C'est bien. J'ai dit que le conseil d'administration dispose d'une stratégie en ce qui a trait aux jeunes parce que leur situation les préoccupe énormément. Un numéro spécial de notre bulletin a été consacré aux jeunes. Nous avons oublié de l'apporter, mais nous pourrions vous le faire parvenir.

La présidente: Nous vous en saurions gré.

Mme Valaskakis: Une partie de notre site Web est consacrée aux jeunes. Ils peuvent ainsi se parler de leurs problèmes. Nous avons essayé de mettre davantage l'accent sur les jeunes. Un jeune Autochtone siège au conseil. C'est le groupe initial qui s'est rassemblé à ce que nous appelons la réunion Squamish qui avait fait cette suggestion. Ce membre du conseil communique également avec les jeunes, mais je sais que nous n'obtenons pas les résultats escomptés.

La présidente: Je vous saurais gré de me faire parvenir l'information pour que je puisse la transmettre à nos jeunes étant donné que j'ai affaire à eux presque tout le temps partout en Alberta.

Mme Valaskakis: Je le ferai.

La présidente: Si personne d'autre n'a de questions à poser ou d'observations à faire je vais alors remercier nos deux témoins de cet exposé. Cela nous donne de l'espoir. Je sais qu'il se passe beaucoup de choses dans les collectivités en dépit du manque de financement et de communication. Je suis convaincue que nous communiquerons de nouveau avec vous.

Mme Valaskakis: Nous vous remercions de nous avoir invités. Je viens tout juste de me rappeler que nous avons un programme de subvention pour les projets de moins de 50 000 \$. Je vais vous

because that would be very good for youth. Many of the youth who have applied for that have been successful, because that is not as complicated to fill out.

Again, thank you. You are doing important work and we are very grateful for it.

The Chairman: Thank you.

The committee adjourned.

faire parvenir le formulaire de demande vu qu'il s'agit d'un très bon programme à l'intention des jeunes. Un grand nombre des jeunes qui ont présenté une demande ont reçu une réponse favorable parce que le formulaire n'est pas aussi compliqué que l'autre à remplir.

Je vous remercie une fois de plus. Le travail que vous accomplissez est important et nous vous sommes très reconnaissants.

La présidente: Merci.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES:

Tuesday, April 30, 2002

From the National Association of Friendship Centres:

Marie Whattam, Vice-President;
Jaime Koebel, President, Aboriginal Youth Council;
Alfred Gay, Policy Advisor.

Wednesday, May 1, 2002

From the Aboriginal Healing Foundation:

Dr. Gail Valaskakis, Director of Research;
Giselle Robelin, Communications Department.

TÉMOINS:

Le mardi le 30 avril 2002

De l'Association nationale des centres d'amitié:

Marie Whattam, vice-présidente;
Jaime Koebel, présidente, Aboriginal Youth Council;
Alfred Gay, conseiller en politiques.

Le mercredi le 1^{er} mai 2002

De la Fondation pour la guérison des Autochtones:

Mme Gail Valaskakis, directrice de la recherche;
Giselle Robelin, Service des communications.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, May 7, 2002

Le mardi 7 mai 2002

Issue No. 19

Fascicule n° 19

Seventeenth meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Dix-septième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. | * Lynch-Staunton |
| (or Robichaud, P.C.) | (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. | * Lynch-Staunton |
| (ou Robichaud, c.p.) | (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 7, 2002
(31)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:20 a.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Deputy Chair, the Honourable Senator Johnson, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Christensen, Gill, Hubley, Johnson, Léger and Sibbeston (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (See *Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From Inuit Tapiriit Kanatami:

Jose Amaujaq Kusugak, President;

Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council.

Mr. Buscemi made an opening statement and, along with Mr. Kusugak, answered questions.

At 10:57 a.m., the committee proceeded *in camera* to consider a draft agenda.

At 11:08 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 7 mai 2002
(31)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 20 dans la salle 160-S de l'édifice du Centre sous la présidence de l'honorable sénateur Johnson (*vice-présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Christensen, Gill, Hubley, Johnson, Léger et Sibbeston (7).

Sont présentes: De la Direction de la recherche, Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De l'Inuit Tapiriit Kanatami:

Jose Amaujaq Kusugak, président;

Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council.

M. Buscemi fait une déclaration et, avec M. Kusugak, répond aux questions.

À 10 h 57, le comité poursuit la séance à huis clos pour examiner une ébauche de programme.

À 11 h 08, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 7, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:20 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Janis G. Johnson (*Deputy Chairman*) in the Chair.

[English]

The Deputy Chairman: Our witnesses today are from Inuit Tapiriit Kanatami. Mr. Buscemi, please proceed.

Mr. Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council, Inuit Tapiriit Kanatami: Honourable senators, it is a privilege for me to be here today as a representative of Inuit youth. I appreciate the opportunity to share with you some of our needs, particularly those of urban Inuit youth. To be clear, senators, while youth are the future of this country, Inuit youth are vested with the additional responsibility of ensuring the future of a vital culture.

As Inuit youth look to the future, we cannot escape the fact that we are products of the past. We often live struggling in the shadow of the damage created by government-sanctioned dislocation and attempted assimilation. The host of damages that have accumulated over the generations — dysfunctional families, pervasive substance abuse, family violence, unemployment, poverty and others — has fed the soil in which our roots grow. Yet, I am here today as a strong, healthy Inuk man to tell you that respect is a key to the future of Inuit youth, and almost certainly of Inuit culture, but it will take hope to turn the doorknob.

Inuit youth arrive in urban centres for a variety of reasons, some within their control and some outside of it. While some Inuit youth come south because their parents have sought work to escape the cycle of poverty too often found in the North, others leave the Arctic to escape family violence or to access medical care unavailable in the North.

Addressing the needs of urban Inuit youth who have come south for any of these reasons is impossible without examining the crisis that exists in many of our home communities. Among the many issues that put Inuit youth at risk in the North is the dismal state of housing. Senators, there is little hope for privacy when three families are crammed into houses designed for one family. Overcrowding often puts Inuit children and youth at risk for

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 7 mai 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 20 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Janis G. Johnson (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La vice-présidente: Nous accueillons ce matin les représentants de l'Inuit Tapiriit Kanatami. Monsieur Buscemi, vous avez la parole.

M. Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council, Inuit Tapiriit Kanatami: Honorables sénateurs, c'est un privilège d'avoir aujourd'hui l'occasion de comparaître devant le comité à titre de représentants des jeunes Inuits. Je suis très heureux de pouvoir discuter avec vous de nos besoins, et surtout de ceux des jeunes Inuits vivant en milieu urbain. Je tiens d'ailleurs à préciser une chose, sénateurs: si les jeunes représentent l'avenir de notre pays, les jeunes Inuits ont la responsabilité additionnelle de protéger l'avenir d'une culture qu'ils jugent vitale.

En envisageant notre avenir, nous, les jeunes Inuits, ne pouvons nier l'évidence: nous sommes hantés par le passé. Nous vivons souvent notre vie dans l'ombre des torts qui nous ont été causés par les projets de dislocation des communautés avalisés par le gouvernement et ses tentatives d'assimilation. Les nombreux préjugés que nous avons subis au fil des générations — entre autres, des familles dysfonctionnelles, un problème généralisé d'abus des drogues et de l'alcool, la violence familiale, le chômage, et la pauvreté — ont fécondé le sol qui nourrit nos racines. Moi, un homme inuk fort et vigoureux, je me présente devant vous aujourd'hui pour vous dire que le respect est la clé de l'avenir des jeunes Inuits, et tout aussi sûrement, de la culture inuite, mais il faudra de l'espoir pour passer ce seuil.

Les jeunes Inuits s'installent dans les centres urbains pour diverses raisons, dont certaines qui sont indépendantes de leur volonté, et d'autres, non. Certains jeunes Inuits se dirigent vers le Sud parce que leurs parents y ont cherché du travail pour échapper au cycle de la pauvreté qui caractérise trop souvent les conditions de vie des peuples du Nord, alors que d'autres quittent l'Arctique pour échapper à la violence familiale ou accéder à des soins médicaux qu'il est impossible d'obtenir dans le Nord.

Il sera impossible de commencer à satisfaire les besoins des jeunes Inuits qui se sont installés dans le Sud pour une de ces raisons si l'on n'examine pas de près la nature de la crise qui caractérise bon nombre de nos collectivités d'origine. L'une des nombreuses difficultés qui compromettent l'avenir des jeunes Inuits dans le Nord est l'état déplorable des logements. Sénateurs, comment espérer bénéficier d'un peu d'intimité lorsque les

abuse. It increases the likelihood of exposure to violence, often borne of frustration, and it is one of the biggest barriers to academic achievement among Inuit youth.

Without the direct and realistic support of the Canadian government, there is little hope the situation will change any time soon and another generation of Inuit youth will be damaged because of inaction.

Other Inuit youth come south because they see post-secondary education as a kind of fertilizer necessary to nurture their future and the future of their people. We must leave our families, our communities and our culture to pursue most post-secondary education because only limited options exist for us in the North.

Imagine how you would feel to be set adrift alone in a kayak in the Arctic Ocean and you might begin to understand what it is like for an Inuk youth to arrive at a southern university and realize that there are more students in the school than there are Inuit in Canada. A move from a small isolated Arctic community of culture and family to a big urban centre school, where you are likely to be the only Inuk, is a move wrought with danger. Unknown territory, different rules and disconnection from culture and family are enormous challenges, especially when Inuit students are not provided support in their efforts to reach their goals. The lack of coordinated support for Inuit students too often results in failure that is accompanied by shame that then leads down a slippery slope to street life, prostitution, substance abuse, depression and, all too often, suicide.

Inuit youth need supportive housing programs in urban centre schools — programs that celebrate culture, are coordinated by Inuit and help Inuit youth maintain a connection to their home communities and families. Keep in mind, senators, that you would not be alone in the Arctic Ocean if only one of your colleagues were with you.

There is a pervasive lack of knowledge among non-Inuit Canadians — especially among youth — that feeds misunderstanding, encourages labelling and perpetuates racism against Inuit. The effects of racism are clear to each of you. The lives of Inuit youth would forever change if their non-Inuit counterparts were taught even a modicum of Inuit history and culture in schools. The lives of non-Inuit would be enriched by that knowledge, as well. If knowledge is power, then providing Canadian youth with cultural knowledge can only serve to strengthen efforts to reduce racism in this country.

membres de trois familles vivent les uns sur les autres dans une maison conçue pour abriter une seule famille? Le surpeuplement est un facteur de risque important chez les enfants et les jeunes Inuits pour la consommation abusive d'alcool et de drogues. Cette façon de vivre augmente la probabilité que les jeunes seront exposés à la violence qu'engendre souvent la frustration, et le fait est qu'il s'agit là d'un des plus importants obstacles à la réussite scolaire chez les jeunes Inuits.

Sans l'appui direct et réaliste du gouvernement canadien, il est très peu probable que la situation change dans un proche avenir, si bien qu'une autre génération de jeunes Inuits sera atteinte en raison de l'inaction des pouvoirs publics.

D'autres jeunes Inuits s'installent dans le Sud parce qu'ils considèrent les études secondaires comme une sorte d'engrais qui leur est nécessaire pour soutenir leur avenir et celui de leur peuple. Nous sommes d'ailleurs obligés, dans la grande majorité des cas, de quitter nos familles, nos communautés et notre culture pour faire des études postsecondaires, puisque les possibilités à cet égard sont extrêmement limitées dans le Nord.

Imaginez votre réaction si vous vous trouviez dans un kayak à la dérive au milieu de l'océan Arctique; vous comprendrez peut-être ce que c'est pour un Inuk d'arriver dans une université du Sud et de réaliser qu'elle compte plus d'étudiants que le nombre d'Inuits dans tout le Canada. Avoir à quitter une petite localité située dans un coin reculé de l'Arctique, le foyer de sa culture et de sa famille, pour fréquenter une grande école urbaine, où l'on risque d'être le seul Inuk, c'est une entreprise qui présente bien des dangers. Un territoire inconnu, des règles différentes et l'éloignement de sa culture et de sa famille constituent des défis de taille, notamment lorsque les étudiants inuits ne bénéficient d'aucun soutien qui leur faciliterait la réalisation de leurs objectifs. Le manque de mesures de soutien coordonnées à l'intention des étudiants inuits entraîne trop souvent des échecs qui s'accompagnent d'un sentiment de honte qui fait qu'ils se trouvent sur une mauvaise pente qui amène à une vie dans la rue, la prostitution, l'abus des drogues et de l'alcool, la dépression et, trop souvent, le suicide.

Les jeunes Inuits ont besoin de programmes de logement assortis de services de soutien et d'initiatives, dans les écoles des centres urbains, qui célèbrent la culture, sont coordonnées par des Inuits et aident les jeunes Inuits à entretenir leurs liens avec leurs collectivités et leurs familles. Rappelez-vous, sénateurs, que vous ne seriez pas seuls au milieu de l'océan Arctique si un seul de vos collègues vous accompagnait.

Il y a un manque généralisé de connaissances chez les Canadiens non inuits — et surtout les jeunes — qui favorise les malentendus et les préjugés et perpétuent des attitudes racistes à l'endroit des Inuits. Les effets du racisme sont clairs pour chacun d'entre vous. La vie des jeunes Inuits changerait à tout jamais si on communiquait à leurs homologues non inuits un minimum d'information sur l'histoire et la culture inuites dans nos écoles. En même temps, la vie des non-Inuits serait enrichie par ces connaissances. S'il est vrai que savoir, c'est pouvoir, la transmission de connaissances culturelles aux jeunes Canadiens ne peut que contribuer à la lutte contre le racisme au Canada.

It would be silly of me to attempt to provide any real insight into our health care needs or our health issues in the 10 minutes I have been allocated today. I do feel, however, that it is important for you to realize that the plight of urban Inuit youth in respect of health issues can be clearly linked to the lifetime of poor access to quality health care in their home communities. Health information remains often linguistically inaccessible to Inuit youth and their parents, making it next to impossible for us to make informed health-related choices, much less to be active participants in our own health care.

Inuit youth have begun the journey to play a pivotal role in the health education of their communities and have shown true leadership in the process. We have also proven ourselves to be innovative and often ingenious when it comes to sharing health information with each other and with other communities.

Over the last three years, Inuit youth have been increasingly involved in prevention and education activities about HIV/AIDS. Inuit youth were provided the opportunity to participate in a project to develop HIV/AIDS information for Inuit youth and their communities. We rose to the challenge. We have shared our message of both protection and compassion with our communities during the community feasts, and we have begun to share our insights with other indigenous peoples in Panama, New Zealand and Dominica. This is only one example of how Inuit youth, when given the opportunity, are leaders.

Inuit youth make up a significant part of our Inuit population in Canada, and it serves all Inuit for us to have a strong, meaningful place in discussions about health-related issues that affect us. Senators, true wisdom is often found in the hearts, minds and eyes of the young.

Sarah Anala, one of only two Inuit Elder liaisons in the Correctional Services of Canada, wrote a poem about Inuit in federal corrections. It sits in a prominent place in my office to remind me of the need to help others understand. Sarah's poem describes, in a very poignant way, the relationship between Inuit offenders and the non-Inuit justice system. I would like to share a short passage from her poem with you now that expresses the impact culture class has on Inuit youth in conflict with the law. I quote:

You don't know me, you only know me from paper. How can you know and speak anything about me when you have never lived with me, have never lived in my community? You do not know my true history.

Kangissimak — gone past

Tikkingituk — Not here yet

Mana — Now

J'aurais tort de vouloir essayer d'approfondir, dans les 10 minutes dont je dispose ce matin, la question de nos besoins en matière de soins médicaux ou des problèmes de santé qui nous touchent. J'estime néanmoins qu'il importe que vous vous rendiez compte que le sort des jeunes Inuits vivant en milieu urbain et les problèmes de santé qu'ils connaissent sont directement liés à l'absence permanente de soins médicaux de bonne qualité dans leur localité d'origine. Souvent l'information sanitaire n'est pas accessible aux jeunes Inuits et à leurs parents dans leur langue, si bien qu'il nous est guère possible de faire des choix éclairés en matière de santé, et encore moins de participer activement aux décisions touchant les soins de santé.

Les jeunes Inuits ont commencé à prendre des initiatives pour jouer un rôle important dans leurs collectivités en ce qui concerne l'éducation sanitaire, et ils ont vraiment joué un rôle de chef de file dans ce domaine. Nous avons prouvé notre capacité d'innovation et notre ingéniosité pour ce qui est d'échanger de l'information sanitaire entre nous et avec d'autres collectivités.

Au cours des trois dernières années, les jeunes Inuits ont commencé à participer de plus en plus aux activités de prévention et d'éducation concernant le VIH/sida. De jeunes Inuits ont eu l'occasion de participer à un projet visant à élaborer de l'information sur le VIH/sida à l'intention des jeunes Inuits et de leurs collectivités. Nous avons été à la hauteur de la tâche. Ainsi nous avons communiqué notre message de protection et de compassion à l'ensemble de nos collectivités pendant les fêtes communautaires, et partagé nos vues sur la question avec d'autres peuples autochtones du Panama, de la Nouvelle-Zélande et de la Dominique. Ce n'est qu'un exemple du rôle de direction que peuvent jouer les jeunes Autochtones, lorsqu'on leur en donne l'occasion.

Les jeunes Inuits représentent une proportion importante de la population inuite du Canada, et c'est donc dans l'intérêt de tous les Inuits que nous jouions un rôle utile dans les discussions sur les problèmes de santé qui nous touchent directement. Sénateurs, c'est souvent dans l'esprit et les yeux des jeunes que se trouve la vraie sagesse.

Sarah Anala, l'une des deux Aînés inuits qui assurent la liaison avec le Service correctionnel du Canada, a écrit un poème sur les Inuits qui se trouvent dans le système correctionnel fédéral. Je le garde toujours bien en vue dans mon bureau pour me rappeler la nécessité d'aider les autres à comprendre. Le poème de Sarah décrit de façon très poignante, la relation entre les détenus inuits et le système judiciaire non inuit. J'aimerais vous lire un petit extrait de son poème qui parle de l'impact de la culture et de la classe sur les jeunes Inuits qui ont des démêlés avec la justice. Je cite:

Vous ne me connaissez pas; vous me connaissez seulement sur papier. Comment pouvez-vous me connaître ou parler de moi puisque vous n'avez jamais vécu avec moi ni dans ma collectivité? Vous ne connaissez pas ma véritable histoire.

Kangissimak — Ce qui est passé

Tikkingituk — Ce qui n'est pas encore là

Mana — Ce qui est là maintenant, le présent

I only have now. I can only predict the weather because the signs are there, on the land, the sea, the wind, the clouds, the snows. You have never been in my mind, my body, my spirit, therefore, in reality, you do not know me; you only know me from paper.

More than 45,000 Inuit live in Canada, and 55 per cent of them are youth. They live in 53 strategically located communities created to establish Canadian sovereignty in the Arctic. The Inuit are a people of culture and language. They are also compliant taxpayers.

It frightens me when I will hear the word "Aboriginal" used in discussions about the Inuit. My fear is founded in the fact that too many Canadians have limited or no knowledge of what that word means. They generally interpret "Aboriginal" to mean First Nations. It is a message constantly re-enforced by the Government of Canada and all its departments. Inuit are not, as is too often assumed, a tribe of First Nations people.

Senators, homogenization is something you do to milk, not to people or cultures. Too often Inuit youth are merged into programs designed by and for First Nations with a total disregard for cultural differences or linguistic needs, much less the experiential differences which set us apart. We are a distinct people with distinct needs that include Inuit-specific goals, objectives and desires that are heavily influenced by traditional teachings intended to guide our path into the future.

When the Government of Canada sanctions the creation of programs for "Aboriginal youth" without the direct equal and meaningful participation of Inuit youth, it sanctions the creation of biased discriminatory programs that only increase the isolation felt by Inuit youth living in urban centres.

Imagine if you can, what it feels like for an Inuk youth seeking support from an Aboriginal youth program and finding only First Nations teachings such as the medicine wheel. While the medicine wheel is a vital part of First Nations' tradition, it is as foreign a concept to Inuit youth as a polar bear hunt is to non-aboriginal youth in downtown Toronto. Programs such as these do not support our cultural needs and they send a message of cultural erasure. The power of these messages can and often does undermine our strength, damages our spirit and devalues us as people. Inuit youth have much to share that can benefit Canadian youth, Aboriginal or not. We are a vital thread in the fabric of the future of this country.

Je n'ai que le présent. Je ne peux prévoir le temps que parce que les signes sont là sur la terre, la mer, et dans le vent, les nuages et les neiges. Vous n'avez jamais pénétré dans mon esprit, mon corps, mon âme, et donc, vous ne me connaissez pas en réalité; vous me connaissez sur papier, voilà tout.

Plus de 45 000 Inuits vivent au Canada, et 55 p. 100 d'entre eux sont jeunes. Ils habitent 53 collectivités établies dans des lieux stratégiques pour permettre au Canada d'affirmer sa souveraineté dans l'Arctique. Le peuple inuit a sa propre culture et sa propre langue. En même temps, les Inuits paient leurs impôts comme les autres.

Cela me fait peur quand j'entends le mot «Autochtone» lorsqu'on discute de la situation des Inuits. Et ma crainte est fondée parce qu'il y a trop de Canadiens qui ne savent guère ce que signifie ce terme. Pour eux, le mot «Autochtone» désigne les Premières nations. Voilà justement le message répété sans arrêt par le gouvernement du Canada et tous ses ministères. Mais contrairement à ce que pensent généralement les gens, le peuple inuit n'est pas une tribu regroupant des membres de Premières nations.

Sénateurs, l'homogénéisation, c'est un procédé qui s'applique au lait, mais pas aux peuples, ou aux cultures. Trop souvent les jeunes Inuits participent à des programmes qui sont conçus par et pour les membres de Premières nations, sans tenir le moindre compte de différences culturelles ou de besoins linguistiques, et encore moins des différences expérientielles qui nous séparent. Nous sommes un peuple distinct ayant des besoins distincts qui comprennent des objectifs et des désirs particuliers fortement influencés par les enseignements traditionnels qui doivent nous servir de guide durant notre parcours.

Lorsque le gouvernement du Canada cautionne la création de programmes à l'intention des «jeunes Autochtones», sans prévoir la participation directe, équitable et valable des jeunes Inuits, il cautionne la création de programmes discriminatoires entachés de préjugés qui ne font qu'aggraver le sentiment d'isolement que ressentent les jeunes Inuits vivant en milieu urbain.

Imaginez, si vous le pouvez, ce que doit ressentir un jeune Inuk cherchant de l'aide par l'entremise d'un programme destiné aux jeunes Autochtones qui découvre qu'il y est question uniquement des enseignements des Premières nations, comme le cercle d'influences. Bien que le cercle d'influences fasse partie intégrante des traditions des Premières nations, c'est un concept aussi étranger à l'expérience d'une jeune Inuk qu'une chasse à l'ours polaire le serait à celle d'un jeune non autochtone vivant au centre de Toronto. Des programmes de ce genre ne répondent aucunement à nos besoins culturels et nous communiquent un message d'effacement culturel. Ces messages sont tellement puissants qu'ils peuvent saper notre force, affaiblir notre esprit et nous dévaloriser en tant que peuple, et malheureusement, c'est souvent le résultat. Or les jeunes Inuits peuvent apporter une contribution très utile à l'ensemble des jeunes Canadiens, autochtones ou non. Nous sommes un fil essentiel du tissu social futur de ce pays.

Honourable senators, we need policies respecting and supporting Inuit-specific needs and traditions to guide the development of programs nurturing a connection to our own culture, our land and communities. We do not need programs encouraging us to adopt the culture of other Aboriginal peoples.

In closing, I hope whatever results from today and the work of your committee is rooted in respect for Inuit youth — not their issues or their plight, but their culture, history and the remarkable potential that is inside each and every one of us.

The Deputy Chairman: That was an excellent presentation, very heartfelt.

That was a beautiful poem. I must say, if many of us were alone in a kayak in the Arctic Ocean, I do not think we would fair very well. That is a great metaphor to begin our discussions today.

Before my colleagues ask their questions, can you tell me what you have done since you came south as a young Inuit? How has your life gone? Talking about individual experiences is helpful for our study.

Mr. Buscemi: I see my particular case as lucky, in a sense, in that I came from Iqaluit seven years ago. I was 13 at the time. My first name is not hard to say. It is not an Inuit name, it is Italian, and I do not look as Inuit as many of my friends. I was lucky not to look and feel different.

The Deputy Chairman: Has it made a difference to your experience?

Mr. Buscemi: Yes. I was very active in school sports and that helped me take down the barriers. Outside of that, I felt alone. After our practices and after school, I was by myself.

The Deputy Chairman: Would you say that most of the Inuit youth that come south stay south now? I am from Winnipeg and we have a small population of Inuit youth there.

Mr. Buscemi: Yes. The population in the south appears to have grown over the last couple of years, especially here in Ottawa. I only know a few people that have stayed here in Ottawa.

The Deputy Chairman: Do most of them go back, or are they staying in the urban centres?

Mr. Buscemi: A few of them are going back because they are finding it too difficult. My girlfriend has been here for two years. She found it very difficult when she first moved here because she was away from her family for the first time, and that was very hard on her.

Honorables sénateurs, nous avons besoin de politiques qui respectent et satisfont les besoins et traditions inuites qui sauront orienter l'élaboration de programmes qui favorisent une forte identification avec notre culture, nos terres et nos collectivités. Nous n'avons pas besoin de programmes qui nous encouragent à adopter la culture d'autres peuples autochtones.

En terminant, je formule le souhait que tout ce qui résultera de nos discussions de ce matin et du travail de votre comité s'appuiera sur le respect des jeunes Inuits — pas sur leurs problèmes ou leur sort, mais plutôt leur culture, leur histoire et le potentiel remarquable qui caractérise chacun d'entre nous.

La vice-présidente: C'était un excellent exposé qui venait vraiment du coeur.

Merci de nous avoir lu des extraits de ce très beau poème. Je dois dire que si un d'entre nous se trouvait seul dans un kayak au milieu de l'océan Arctique, il aurait certainement du mal à s'en sortir. Voilà donc une excellente métaphore pour encadrer les discussions de ce matin.

Avant de donner la parole à mes collègues pour poser leurs questions, pourriez-vous m'indiquer ce que vous faites depuis que vous vous êtes installé dans le Sud en tant que jeune Inuit? Comment votre vie s'est-elle déroulée pendant ce temps? Il sera utile, dans le cadre de notre étude, de connaître un peu vos expériences individuelles.

M. Buscemi: J'estime que j'ai eu de la chance, en quelque sorte, puisque j'ai quitté Iqaluit il y a sept ans, à l'âge de 13 ans. Mon prénom n'est pas difficile à prononcer. Ce n'est pas un nom inuit, mais plutôt italien, et j'ai l'air moins Inuit que bon nombre de mes amis. J'ai eu la chance de ne pas être physiquement différent et de ne pas me sentir différent des autres.

La vice-présidente: Est-ce que cela a pu avoir un impact en ce qui concerne vos expériences personnelles?

M. Buscemi: Oui. Je faisais énormément de sport à l'école et cela m'a permis d'éliminer les barrières. Mais à part cela, je me sentais seul. Après les séances d'entraînement et en dehors de l'école, j'étais toujours seul.

La vice-présidente: À votre avis, la plupart des jeunes Inuits qui s'installent dans le Sud ont-ils tendance à y rester? Moi, je suis de Winnipeg, qui compte une petite population de jeunes Inuits.

M. Buscemi: Oui. La proportion d'Inuits s'installant dans le Sud semble s'être accrue au cours des dernières années, surtout ici à Ottawa. Mais je ne connais que quelques personnes qui ont décidé de rester à Ottawa.

La vice-présidente: Donc, la plupart d'entre eux rentrent chez eux, ou vont-ils dans d'autres centres urbains?

M. Buscemi: Certains rentrent chez eux parce qu'ils trouvent ça trop difficile. Ma petite amie habite ici depuis deux ans. Elle a trouvé ça très difficile au départ, puisque c'était la première fois qu'elle quittait sa famille, et elle a donc beaucoup souffert.

I was lucky because I moved with my parents. My parents moved to Ottawa, so, at the age of 13, I did not have much choice. I had my parents, as well as my sister who was living here and going to school. I was fortunate to have family here.

The Deputy Chairman: You had a support system. Is the Tungasuvvingat Inuit, TI, community centre in Ottawa considered to have a positive impact on the community, could we use it as a model in other Canadian cities? Apparently the Montreal Inuit are interested in doing something similar, as they do not have a facility at this time. Do you think Inuit Tapiriit Kanatami, ITK, could supply such an initiative, or has this one worked as a transition or a place for Inuit youth here?

Mr. Buscemi: I cannot speak for ITK myself. TI, I believe, is a good program. However, there is only one youth worker — he was the one who was supposed to give this presentation. As he is the only youth worker, he was unable to allocate the time. It is a good program but it needs more support and work.

The Deputy Chairman: Tell me two things that could be done with it. We are trying to focus on urban youth, Aboriginal or First Nations, Inuit and Métis. We are not lumping everyone into a pan-Aboriginal context. We have heard you are not comfortable accessing pan-Aboriginal services and that the Inuit prefer to go to the ordinary services provided for all Canadians. Is that the way they feel?

However, in terms of the youth themselves that are staying in the south, are any of these programs of value at this point?

Mr. Buscemi: Which ones?

The Deputy Chairman: The ones on the ground now. I do not know how many there are. The one in Ottawa is one of the bigger ones.

Mr. Buscemi: Yes. Many Inuit youth in Ottawa participate in their programs. Montreal, however, does not have one.

The Deputy Chairman: They are looking at setting one up.

Mr. Buscemi: Yes. A lot of them go to the friendship centres, which are run by First Nations.

The Deputy Chairman: They do use the friendship centres then?

Mr. Buscemi: Yes, that is the only resource they have. However, it does not help because it is not their culture, and that is not what they have learned.

J'ai eu de la chance, parce que j'ai déménagé avec mes parents. Mes parents se sont installés à Ottawa, et donc, comme je n'avais que 13 ans, je n'avais pas vraiment le choix. J'avais mes parents, et une sœur qui allait à l'école. J'ai donc eu la chance d'être entouré de ma famille.

La vice-présidente: Vous aviez donc un réseau de soutien. À votre avis, le centre communautaire Tungasuvvingat Inuit (TI) d'Ottawa a-t-il eu un impact positif au sein de la collectivité, et serait-il possible de suivre ce même modèle dans d'autres villes canadiennes? Il paraît que les Inuits de Montréal voudraient faire quelque chose de semblable, mais ils n'ont pas de locaux pour l'instant. Pensez-vous que l'Inuit Tapiriit Kanatami (ITK) pourraient prendre ce genre d'initiative, et diriez-vous que ce centre-là a servi de maison de transition ou de lieu de rassemblement pour les jeunes Inuits qui se trouvent ici?

M. Buscemi: Je ne peux pas parler pour l'ITK. Personnellement, j'estime que le programme du centre TI est excellent. Cependant, il n'y a qu'un seul travailleur auprès des jeunes — c'est lui qui devait faire l'exposé de ce matin. Comme c'est la seule personne qui travaille auprès des jeunes, il n'a pas pu trouver le temps de venir ce matin. C'est un bon programme, mais il a besoin d'être élargi et de bénéficier de plus de soutien.

La vice-présidente: Parlez-moi de deux choses qu'il serait possible de faire dans le cadre de ce programme. Nous essayons de nous concentrer sur les jeunes en milieu urbain, Autochtones, membres de Premières nations, Inuits et Métis. Nous ne cherchons pas à rassembler tout le monde au sein d'un même programme qui toucherait l'ensemble des peuples autochtones. Nous vous avons entendu dire que vous ne voulez pas être obligés d'accéder aux services destinés à l'ensemble des peuples autochtones, et que vous, en tant qu'Inuit, préférez vous prévaloir des services ordinaires qui sont assurés à toute la population. C'est bien ça?

Mais en ce qui concerne les jeunes qui restent dans le Sud, êtes-vous d'avis que ces programmes leur apportent quelque chose?

M. Buscemi: Lesquels?

La vice-présidente: Ceux qui sont en place sur le terrain. Je ne sais pas combien il y en a. Je sais que celui d'Ottawa est l'un des plus importants.

M. Buscemi: Oui. Beaucoup de jeunes Inuits d'Ottawa participent à leurs programmes. Mais Montréal n'en a pas.

La vice-présidente: Oui, mais ils envisagent d'en créer un.

M. Buscemi: Oui. Bon nombre d'entre eux vont aux centres d'accueil, qui sont dirigés par les Premières nations.

La vice-présidente: Ils vont dans les centres d'accueil?

M. Buscemi: Oui, puisque c'est la seule ressource qui soit disponible. Mais cela ne les aide pas beaucoup parce qu'ils ne véhiculent pas leur culture et ce qu'on leur dit ne correspond pas à ce qu'ils ont appris.

For myself, before I started working at Pauktuutit, the Inuit Women's Association, I had a limited knowledge of what "Aboriginal" meant. I also interpreted it as First Nations myself.

The Deputy Chairman: I see. But you do now?

Mr. Buscemi: I know the difference now.

The Deputy Chairman: Do you feel strongly about that?

Mr. Buscemi: I feel a lot stronger about it, yes. When you went to an Aboriginal program before, all you could find was First Nations people. If you are not involved, I guess, in the politics in the background or in the work, it was hard.

The Deputy Chairman: To access your own cultural heritage when you are not in the North, you must have a different kind of programming than Aboriginal services can provide at this time?

Mr. Buscemi: Yes.

Senator Sibbeston: I am from the Northwest Territories so I am familiar with the eastern Arctic and with the political aspirations of the Inuit people in the eventual creation of Nunavut.

You say you have been in Ottawa for seven years. Have you had occasion to go back to any places in the Arctic? Did you get an idea of what the feelings of young people are since the creation of Nunavut?

Mr. Buscemi: I have been able to go back a few times to my home community. It was not work related; it was to see my family.

Senator Sibbeston: The Inuit people up in the Arctic looked to the creation of Nunavut and their land claims as a means of self-determining their own futures. I am curious to know whether the creation of Nunavut has given young people hope in their future. Can you comment on that?

Mr. Buscemi: I believe they have some hope. One example in education would be the law school that opened in Iqaluit. I believe they are working towards a good cause. They are trying to provide as many options as they can. However, I cannot provide any deep insight, as I do not work for them.

Senator Sibbeston: Tell me about yourself and young Inuit people like you who are in the city here. Are most of the young people in the city here for educational purposes? How do you feel the education of young Inuit people is going?

Mr. Buscemi: This will be a personal opinion. My friends in the south have an option of staying home with their parents and going to post-secondary education schools. However, my friends

Dans mon cas, avant de commencer à travailler chez Pauktuutit, l'Association des femmes inuites, je ne savais pas vraiment ce que signifiait le terme «Autochtone». Moi, aussi, je pensais que ça désignait les Premières nations.

La vice-présidente: Je vois. Et ce n'est plus le cas?

M. Buscemi: C'est-à-dire qu'à présent je comprends la différence.

La vice-présidente: Et cette différence vous semble importante?

M. Buscemi: Oui, beaucoup plus qu'avant. Quand on participait autrefois à un programme autochtone, on se retrouvait exclusivement entre membres des Premières nations. Je suppose que si l'on ne participe pas au travail politique dans les coulisses ou aux programmes proprement dits, c'est assez difficile.

La vice-présidente: Donc, pour maintenir vos liens avec votre patrimoine culturel quand vous n'êtes pas dans le Nord, vous avez besoin de programmes qui sont différents de ceux qui sont actuellement disponibles sous la rubrique «Services autochtones»?

M. Buscemi: Oui.

Le sénateur Sibbeston: Comme je suis des Territoires du Nord-Ouest, je connais bien l'Arctique de l'Est et les aspirations politiques du peuple inuit en ce qui concerne la création du territoire du Nunavut.

Vous dites que vous habitez Ottawa depuis sept ans. Avez-vous eu l'occasion de retourner dans l'Arctique? Avez-vous une idée de ce que ressentent maintenant les jeunes de la région depuis la création du Nunavut?

M. Buscemi: J'ai pu retourner à ma localité à plusieurs reprises. Ce n'était pas pour le travail; c'était pour voir ma famille.

Le sénateur Sibbeston: Les Inuits de l'Arctique estimaient que la création du Nunavut et le règlement de leurs revendications territoriales seraient enfin l'occasion de disposer librement d'eux-mêmes. J'aimerais donc savoir si la création du Nunavut a ressuscité l'espoir des jeunes dans leur avenir. Qu'en pensez-vous?

M. Buscemi: Oui, je pense qu'ils ont de l'espoir. Un exemple du domaine de l'éducation serait l'inauguration de l'école de droit à Iqaluit. Je pense qu'ils travaillent toujours pour défendre une bonne cause. Ils essaient de faire en sorte qu'il y ait autant d'options possibles pour les habitants de cette région. Je ne peux pas vraiment vous faire une analyse complète de la situation, étant donné que je ne travaille pas pour eux.

Le sénateur Sibbeston: Parlez-moi de vous-même et de jeunes Inuits comme vous qui habitez la ville. Est-ce que la plupart des jeunes vivant en milieu urbain viennent ici pour poursuivre leurs études? À votre avis, quelle est la situation actuelle des jeunes Inuits en ce qui concerne leur éducation?

M. Buscemi: Je peux vous faire part de mon avis personnel à cet égard. Mes amis du Sud ont la possibilité de rester chez leurs parents et de faire des études postsecondaires. Cependant, mes

in the North have only one option, which is to leave their family, their community and everything behind to pursue post-secondary education. Can you repeat the question?

Senator Sibbeston: I am curious to know whether there is a spirit among young people that they should be educated and that education will help them a lot and that, if they are to live any kind of life in the North in the future, they depend on education. Is education a motivation and an interest amongst Inuit people?

Mr. Buscemi: I think so. There is a program called Nunavut Sivuniksavut here in Ottawa helps Inuit youth prepare for opportunities that are being created by the Nunavut Land Claims Agreement. Education is seen by Inuit youth as an important part of our future.

Senator Sibbeston: I want to commend you for coming here. I am sure it must seem like a difficult task. When I was your age, I do not know whether I would have been willing to do something like that.

Senator Hubley: I am from Prince Edward Island. I want to thank you for coming here today. I hope you will feel comfortable because it is important for our committee to hear from the Inuit youth. It is what our action plan will be all about.

I understand that you live here in Ottawa. Do you liaise with other youth organizations in the North? Is that part of your responsibilities?

Mr. Buscemi: No. I should explain a bit about myself. I work at Pauktuutit with the HIV and AIDS projects. I have been working there for two years. I was asked to do this because I have spoken on behalf of Inuit youth at events such as the AIDS walk last year and the President of the National Inuit Youth Council, NIYC, was unable to attend. That area of connecting with all the youth groups in the North is not my responsibility. I have a hard enough time connecting with everyone in the North with our HIV and AIDS projects.

Senator Hubley: We have heard from some other youth organizations. They have been able to identify education and training as a priority. How do you see that happening for the Inuit? Should it take place in your home communities? Should there be better programs within universities in the south? Is that something that you may have had discussions on?

Mr. Buscemi: I am not part of the NIYC committee. However, I feel that if a school can be opened in the North, then I guess the prime location would be Iqaluit because the population is larger than any other community. However, I do know that a lot of people coming from Nunavut are going to Trent University. I do not know for what reason. Perhaps Trent University and Nunavut can work in partnership together to create a cultural support network. I mentioned earlier that the Inuit youth need

amis du Nord n'ont qu'une possibilité, c'est-à-dire quitter leur famille, leur localité et tout le reste pour faire des études postsecondaires. Pourriez-vous répéter la question?

Le sénateur Sibbeston: Je me demande simplement si les jeunes estiment qu'ils devraient recevoir une bonne éducation, qu'il est avantageux d'avoir fait des études et que s'ils comptent mener une vie utile dans le Nord à l'avenir, ils ont besoin de faire des études. L'éducation est-elle quelque chose qui motive et intéresse les Inuits?

M. Buscemi: À mon avis, oui. Il y a un programme à Ottawa qui s'appelle Nunavut Sivuniksavut qui aide les jeunes Inuits à se préparer à profiter des occasions qui sont créées grâce à l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut. L'éducation est donc considérée par les jeunes Inuits comme un élément important de leur avenir.

Le sénateur Sibbeston: Je tiens à vous féliciter d'avoir accepté de comparaître devant le comité. Je sais que ça doit vous sembler difficile. Quand j'avais votre âge, je ne sais pas si j'aurais été prêt à faire ce genre de chose.

Le sénateur Hubley: Je suis de l'Île-du-Prince-Édouard. Je voudrais vous remercier de votre présence aujourd'hui. J'espère que vous allez vous sentir à l'aise, parce qu'il est très important que les membres du comité connaissent le point de vue des jeunes Inuits. Notre plan d'action va justement porter là-dessus.

Je sais maintenant que vous habitez Ottawa. Avez-vous des contacts avec d'autres groupes jeunesse dans le Nord? Cela fait-il partie de vos responsabilités?

M. Buscemi: Non. Je devrais peut-être vous expliquer un peu ce que je fais. Je travaille au Pauktuutit dans le cadre du projet VIH/sida. J'y travaille depuis deux ans. On m'a demandé d'assumer cette responsabilité, étant donné que j'ai représenté les jeunes Inuits à l'occasion du marcheron national du sida lorsque le président du National Inuit Youth Council (NIYC) n'a pas pu y participer. Le réseautage avec les groupes jeunesse du Nord ne fait pas partie de mes responsabilités. J'ai déjà assez de mal à rester en contact avec mes homologues du Nord dans le cadre de notre projet VIH/sida.

Le sénateur Hubley: Nous avons reçu les représentants d'autres groupes jeunesse. Ils nous ont dit que l'éducation et la formation sont des priorités. À votre avis, comment peut-on répondre à ce besoin chez les Inuits? Faut-il faire en sorte que les Inuits puissent poursuivre leurs études dans leurs localités? Faudrait-il de meilleurs programmes dans les universités du Sud? Est-ce quelque chose dont vous avez discuté dans votre groupe?

M. Buscemi: Je ne fais pas partie du comité du NIYC. Par contre, s'il était possible d'ouvrir un établissement dans le Nord, à mon avis, il devrait être situé à Iqaluit, qui compte une plus forte population que n'importe quelle autre localité. Je sais aussi que beaucoup d'habitants du Nunavut fréquentent l'université Trent. Je ne sais pas exactement pourquoi. Peut-être que l'université Trent et le Nunavut pourraient collaborer à la création d'un réseau de soutien culturel. Je vous ai dit tout à l'heure que les

help to stay in touch with their families. Perhaps a dormitory-type place would be a great idea for a school to house a lot of Inuit youth.

Senator Hubley: To have a separate identity within the university system and for support?

Mr. Buscemi: Yes. When I moved here, a lot of my friends were under the impression that Inuit get a free ride for everything. I joked with them but I had to explain to them that we do not get a free ride. When I was going to school, I was given financial support from the Nunavut government and I explained to them that we pay taxes. There is a misconception among Canadian youth that we do not pay taxes either.

I would like to understand my culture a lot more because I have not been exposed to it growing up. I spoke the language but I was never part of the traditions of hunting or camping or any of that. I would like to build a greater knowledge of that part of my cultural background. If other Canadian youth were taught a bit of Aboriginal history which included all three groups — First Nations, Métis and Inuit — that would be a good start.

Senator Carney: I understand that you are being asked to answer many questions about things that you are not actually doing. You are being asked to represent 20,000-odd Inuit youth, and that is really not fair.

Can you tell me something about your program? You say you are working with HIV. That is your job?

Mr. Buscemi: Yes.

Senator Carney: Why are you doing that? Is that a big problem with Inuit youth? What drew you to that kind of work?

Mr. Buscemi: I started working there as a summer student three years ago. My aunt had passed away from AIDS. That is how I became interested. I see it as a big threat not only for Inuit youth, but also for communities in the North.

The biggest message we are trying to get across is that the isolation of the communities is not a protection against the virus due to mobilization of people going in and out. That is a message that we are trying to get across.

Senator Carney: What do you do? You say it is a big threat. We hear much about social problems such as solvent sniffing and alcoholism. However, I have not heard a lot about the need for work in HIV and AIDS. Yet here you are, and that is what you do. I would like to hear why it is important. Instead of asking you about that which you are not responsible, I am asking you about that for which you are responsible.

jeunes Inuits ont besoin d'aide pour rester en contact avec leurs familles. Il serait peut-être bon que les universités songent à créer des sortes de résidences pour les jeunes Inuits.

Le sénateur Hubley: Pour qu'ils puissent maintenir leur identité propre au sein du système universitaire et bénéficier de mesures de soutien?

M. Buscemi: Oui. Quand je me suis installé à Ottawa, bon nombre de mes amis avaient l'impression que tout était gratuit pour les Inuits. On faisait toujours des blagues là-dessus mais le fait est que j'ai dû leur expliquer que tout n'est pas gratuit pour nous. Quand je fréquentais l'école, je bénéficiais d'une aide financière du gouvernement du Nunavut et j'ai expliqué à mes amis que nous payons des impôts. Les jeunes Canadiens s'imaginent à tort que nous ne payons pas non plus d'impôts.

J'aimerais avoir l'occasion de mieux comprendre ma culture, étant donné que je n'y ai pas été beaucoup exposé pendant mon enfance. Je parlais la langue, mais je n'ai jamais participé aux traditions inuites, comme la chasse, le bivouac, et cetera. Je voudrais mieux connaître cet aspect-là de mon patrimoine culturel. Si on enseignait aux jeunes Canadiens l'histoire autochtone — c'est-à-dire celle des trois groupes, les Premières nations, les Métis et les Inuits — ce serait déjà un très bon début.

Le sénateur Carney: J'ai l'impression qu'on vous demande de répondre à toutes sortes de questions concernant des activités qui ne vous concernent pas directement. On vous demande essentiellement de représenter 20 000 et quelques jeunes Inuits, et ce n'est pas vraiment très juste.

Pourriez-vous donc me parler de votre programme? Vous dites que vous êtes l'un de ceux chargé du programme sur le VIH. Est-ce ça le travail que vous faites?

M. Buscemi: Oui.

Le sénateur Carney: Et pourquoi faites-vous ça? S'agit-il d'un problème grave chez les jeunes Inuits? Qu'est-ce qui vous a incité à faire ce genre de travail?

M. Buscemi: J'ai commencé à y travailler en tant qu'étudiant d'été il y a trois ans. Ma tante est morte du sida. C'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser à la question. J'estime qu'il s'agit d'une menace grave non seulement pour les jeunes Inuits, mais pour l'ensemble des collectivités du Nord.

Le principal message que nous essayons de communiquer aux gens, c'est que l'isolement des collectivités ne constitue pas une protection contre ce virus, étant donné la grande mobilité des gens dans cette région. Voilà le message que nous essayons de faire passer.

Le sénateur Carney: Et que faites-vous? Vous dites qu'il s'agit d'une menace importante. Nous entendons beaucoup parler de problèmes sociaux, tels que l'inhalation de solvants et l'alcoolisme. Mais je n'ai pas souvent entendu parler de la nécessité d'intensifier le travail du côté du VIH/sida. Mais vous êtes là aujourd'hui, et voilà justement ce que vous faites. J'aimerais savoir pourquoi c'est si important. Au lieu de vous

Mr. Buscemi: Yes, this is a question that I can answer comfortably.

Senator Carney: I have never heard that HIV is a problem among Aboriginal youth.

Mr. Buscemi: We are trying to prevent the problem. Teenage pregnancy and STD rates are much higher in the North than in the rest of Canada.

Senator Carney: Teenage pregnancies?

Mr. Buscemi: Yes, the rate in the North is the highest in Canada, which means unprotected sex. We do not use the message: "Do not have sex." We will not stop that.

At the Arctic Winter Games we provided these passports with information on HIV, HEP-C, solvent abuse and sexual assault. One chief de mission objected to us handing these passports to the athletes. His rationale was that we were promoting sex. We were not promoting sex; we do not promote sex. We promote safe sex. There is no need to promote sex; it is all instinct.

HIV/AIDS is not a problem yet, and it is not dealt with seriously. The Pauktuutit Inuit Women's Association has been the only organization to work on HIV and AIDS and provide language appropriate information.

Senator Carney: What is the best way of communicating with Inuit or Inuk youth? Do you use English or Inuktitut?

Mr. Buscemi: We use English for all of our publications. We try to have as many dialects translated as we can. It is usually the dialect most commonly used in each region. We would publish in about three languages.

Senator Carney: Do you find them receptive? Many Inuit youth live, as you point out, in small settlements across Nunavut. How do you reach them? Do you use radio? If we were to have programs to communicate with youth in the smaller areas, what would we use? What is the best way to reach youth?

Mr. Buscemi: Given the size of the communities, you can take advantage of hard copy documents. Unfortunately, e-mail is not as accessible in the North as it is in the south.

interroger sur des activités qui ne relèvent pas de votre responsabilité, je préfère vous poser des questions sur les activités dont vous êtes responsable.

M. Buscemi: Oui, et c'est une question à laquelle je peux facilement répondre.

Le sénateur Carney: Je n'ai jamais entendu dire que le VIH posait problème chez les jeunes Autochtones.

M. Buscemi: Nous essayons de prévenir le problème. La fréquence des grossesses chez les adolescentes et des maladies transmises sexuellement est beaucoup plus élevée dans le Nord que dans le reste du Canada.

Le sénateur Carney: Les grossesses chez les adolescentes?

M. Buscemi: Oui, c'est dans le Nord que le taux est le plus élevé, ce qui signifie que les gens ont des rapports sexuels non protégés. Nous ne disons pas aux gens de ne plus avoir de rapports sexuels. Nous savons très bien que c'est inutile.

À l'occasion des Jeux d'hiver de l'Arctique, nous avons distribué des «passeports» contenant de l'information sur le VIH, l'hépatite C, l'inhalation de solvants et les agressions sexuelles. L'un des chefs de mission n'était pas d'accord pour qu'on distribue ces passeports aux athlètes. Il prétendait que nous faisons la promotion du sexe. C'est faux; nous ne faisons aucunement la promotion du sexe; nous ne faisons pas ça. Ce faisons plutôt la promotion des rapports sexuels protégés. Il n'est pas nécessaire de promouvoir le sexe; l'instinct est là pour ça.

Le VIH/sida ne pose pas encore problème, et on ne le considère pas non plus avec sérieux. La Pauktuutit Inuit Women's Association est le seul organisme à avoir établi un programme sur le VIH/sida et à distribuer de l'information à ce sujet dans notre langue.

Le sénateur Carney: Et quelle est la meilleure façon de communiquer avec les jeunes Inuits? Vous parlez-vous en anglais ou en inuktitut?

M. Buscemi: Toutes nos publications sont rédigées en anglais. Nous essayons aussi de les faire traduire dans autant de dialectes que possible. Normalement, on les fait traduire dans le dialecte le plus fréquemment utilisé dans la région concernée. Par conséquent, nous avons l'habitude de publier nos documents dans environ trois langues.

Le sénateur Carney: Et est-ce qu'on vous fait un bon accueil? Comme vous l'avez dit vous-même, bon nombre de jeunes Inuits vivent dans de petites localités situées d'un bout à l'autre du territoire du Nunavut. Comment faites-vous pour vous mettre en rapport avec eux? Utilisez-vous la radio? Si nous créions des programmes en vue de faciliter vos contacts avec les jeunes des petites localités quel moyen de communication faudrait-il employer? Quelle est la meilleure façon de rejoindre les jeunes?

M. Buscemi: Vu la taille des collectivités, des documents sur support papier sont avantageux. Malheureusement, le courrier électronique est moins accessible dans le Nord que dans le Sud.

Senator Carney: It is not accessible on the West Coast of British Columbia, either. It is a highly urban technique.

Mr. Buscemi: We fax anything that we want to send. We rarely use e-mail unless it is with people in urban centres, which slows down a lot of processes.

Senator Carney: Do you think things like the Arctic Winter Games are a good way to reach youth or good programs for youth?

Mr. Buscemi: They are very good. The youngest participant this year was 11 years old. I was too old to participate at the age of 19 years. The youth are in the range of 11 years to 18 years of age.

Senator Carney: In which sport were you interested?

Mr. Buscemi: Hockey.

Senator Carney: From reading the background papers for this committee, which is looking at urban youth programs, it seems that most of the programs for Inuit youth are in places like Ottawa or Winnipeg. We do not seem to be looking at the programs delivered in the North itself.

Is that accurate? Are most of the programs of which you are aware deal with migrants to the south? Is there a greater need for those kinds of programs?

Mr. Buscemi: More programs like the ones in the North or in the south?

Senator Carney: I am not clear whether the programs we are discussing are programs for Inuit here in the south or are they programs for Inuit in the North.

The Deputy Chairman: I should interject here. Mr. Kusugak is on his way, and he would probably be better able to answer these questions.

Senator Carney: Are your programs are delivered in the North?

Mr. Buscemi: Yes, in all 53 communities.

Senator Carney: What is your education? You said that you were in school here. What field of education were you doing?

Mr. Buscemi: I was studying business administration.

Senator Carney: At Carleton?

Mr. Buscemi: At Algonquin College. Are you asking me about my background on HIV/AIDS?

Senator Carney: No, I was asking about your programs. I do not know whether we are trying to reach Inuit youth in the North or trying to deliver programs to them in the south.

Le sénateur Carney: Ce n'est pas non plus accessible sur la côte ouest de la Colombie-Britannique. C'est un moyen de communication qui est surtout utilisé en milieu urbain.

M. Buscemi: Nous avons l'habitude d'envoyer les documents par télécopieur. Nous avons rarement recours au courrier électronique à moins que les destinataires ne soient en milieu urbain, et bien souvent, cela retarde beaucoup les choses.

Le sénateur Carney: À votre avis, les Jeux d'hiver de l'Arctique et des initiatives de ce genre constituent-ils un bon moyen de rejoindre les jeunes et apportent-ils quelque chose aux jeunes?

M. Buscemi: Oui, ils sont excellents. Le plus jeune participant cette année avait 11 ans. À l'âge de 19 ans, j'étais déjà trop âgé pour y participer. Les jeunes athlètes qui participent aux Jeux doivent être âgés de 11 à 18 ans.

Le sénateur Carney: Et c'est quel sport qui vous intéressait?

M. Buscemi: Le hockey.

Le sénateur Carney: D'après la documentation préparée pour le comité, qui se penche actuellement sur les programmes destinés aux jeunes en milieu urbain, on dirait que la plupart des programmes à l'intention des jeunes Inuits sont à Ottawa ou à Winnipeg. Il ne semble pas y avoir beaucoup de programmes dans le Nord proprement dit.

Est-ce vrai? À votre connaissance, la plupart des programmes s'adressent-ils aux jeunes qui sont installés dans le Sud? Faut-il à votre avis plus de programmes de ce genre?

M. Buscemi: Vous parlez de programmes comme ceux qui existent dans le Nord ou dans le Sud?

Le sénateur Carney: Je ne sais pas vraiment si les programmes dont on discute ici sont destinés aux Inuits du Sud ou du Nord.

La vice-présidente: Excusez-moi de vous interrompre. M. Kusugak devrait arriver d'une minute à l'autre, et il serait mieux placé à mon avis pour répondre à ces questions-là.

Le sénateur Carney: Vos programmes sont-ils exécutés dans le Nord?

M. Buscemi: Oui, dans toutes les 53 localités du Nord.

Le sénateur Carney: Qu'avez-vous fait comme études? Vous nous disiez que vous avez été à l'école ici à Ottawa. Quel genre d'études avez-vous faites?

M. Buscemi: J'étudiais la gestion des affaires.

Le sénateur Carney: À l'Université Carleton?

M. Buscemi: Non, au Collège Algonquin. Vous voulez savoir ce que j'ai fait comme études qui seraient pertinentes pour mon travail au programme du VIH/sida?

Le sénateur Carney: Non, je vous parlais plutôt de vos programmes. Je ne sais pas au juste si l'objet est de rejoindre les jeunes Inuits du Nord ou de leur offrir des programmes dans le Sud.

What is the objective of these programs? Are you trying to integrate the Inuit in the south, or are you trying to prepare them to go back to Nunavut, if they chose that?

I am not exactly clear on what some of these programs are designed to do. Are they transition programs? I am not asking you to answer all this, but I am not clear what some of these programs are supposed to do.

Mr. Buscemi: The programs should provide support. People will not base their decision on whether to remain in an urban centre on a program. The programs are to help make the transition easier while they are in school or visiting.

Many students feel very alone. I spoke to my partner about this. She was ready to go home after three months because she was completely alone, without any family. The only support she had was from her friends who were in the same program.

Senator Carney: Do you think that is why there are such high drop-out rates?

Mr. Buscemi: That is a big reason, yes.

Senator Carney: You are looking for programs that help the transition and that will have the affect of assisting youth to reach their goals and not drop-out of the system?

Mr. Buscemi: Yes, support from anyone with the same understanding you have is very important. I was fortunate enough to have my parents, who understand where I come from, and my sister, who came from the same place I did.

Senator Carney: The word "Aboriginal" is a problem for us, even in British Columbia. For instance, this committee cannot get a definition of "Metis." Different parts of the country use different words, so we have trouble trying to define what is Aboriginal and what is not.

Are you suggesting very clearly you want to keep your identity and not be included as part of First Nations?

Mr. Buscemi: Yes. I do not want to be considered First Nations. I am not First Nations. For us in particular, when we go to our HIV and AIDS conferences, oftentimes there is "smudging," which I respect that is very important to First Nations.

Senator Carney: There is what?

Mr. Buscemi: Smudging. A lot of our Inuit members find the smell makes them feel weird.

Senator Carney: That is a good point. We tend to use it as just a catch-all phrase. If you do not know what else to say, you use Aboriginal, for example, the Aboriginal fishery or the Aboriginal this or that.

Quelle est la finalité de ces programmes? Essayez-vous d'intégrer les Inuits du Sud ou plutôt de les préparer à retourner au Nunavut, s'ils décident de le faire?

Je ne comprends pas très bien à quoi doivent servir ces programmes. S'agit-il de programmes de transition? Je ne m'attends pas à ce que vous répondiez à toutes mes questions; disons simplement que je ne comprends pas très ce à quoi doivent servir certains de ces programmes.

M. Buscemi: Il s'agit de programmes de soutien. Les gens ne vont pas décider de rester en milieu urbain tout simplement à cause d'un programme de ce genre. Mais ces programmes doivent leur faciliter la transition pendant qu'ils sont à l'école ou en visite.

Beaucoup d'étudiants se sentent très seuls. J'en ai d'ailleurs discuté avec mon amie. Elle était prête à rentrer chez elle après trois mois parce qu'elle se sentait complètement seule, sans sa famille. Le seul soutien qu'elle avait venait de ses amis qui participaient au même programme qu'elle.

Le sénateur Carney: À votre avis, est-ce pour cela que les taux d'abandon sont si élevés?

M. Buscemi: Je pense que c'est un facteur très important, oui.

Le sénateur Carney: Donc, vous avez besoin de programmes qui facilitent la transition et permettent d'aider les jeunes à atteindre leur objectif, plutôt que d'abandonner leurs études et de se retirer du système?

M. Buscemi: Oui, mais il est très important que ce soutien soit assuré par quelqu'un qui comprend vraiment votre situation. J'ai eu la chance d'avoir mes parents, qui comprennent mes origines, et ma sœur, qui a grandi dans la même localité que moi.

Le sénateur Carney: Même en Colombie-Britannique, nous estimons que le mot «Autochtone» pose problème. Par exemple, le comité n'arrive pas à obtenir une définition de «Métis». Dans différentes régions du pays, ils utilisent des termes différents, si bien que nous avons du mal à définir ce qui est englobé par le terme «Autochtone».

Êtes-vous donc en train de nous dire que vous voulez conserver votre identité propre et ne pas être inclus dans les initiatives destinées aux Premières nations?

M. Buscemi: Oui, absolument. Je ne veux pas être considéré comme membre d'une Première nation. Je ne suis pas membre d'une Première nation. Par exemple, quand nous assistons aux conférences sur le VIH/sida, il y a souvent la cérémonie de purification — «smudging», en anglais — et je comprends très bien que c'est très important pour les membres des Premières nations.

Le sénateur Carney: Comment dites-vous?

M. Buscemi: Cette cérémonie est désignée par le nom «smudging». Bon nombre d'Inuits trouvent que l'odeur leur fait une drôle de sensation.

Le sénateur Carney: C'est vrai ce que vous dites. Nous avons tendance à penser que ce terme englobe tout le monde. Quand on ne sait pas quoi dire, on utilise le terme «Autochtone» — par exemple, les pêches autochtones, et cetera.

Mr. Buscemi: I think it is okay to have First Nations-specific programs and Inuit-specific programs. I do not see the need to move them all together and trying to make them respectful of other cultures. I think that is impossible.

The Deputy Chairman: We are trying to do that in our study, to deal with those three, the Inuit, the First Nations, or the Aboriginal, and the Metis, too.

[Translation]

Senator Gill: First of all, congratulations on your presentation. I particularly liked the comparison with the kayak, which aptly describes the situation of an aboriginal person in a non-aboriginal sea.

The term in French is “Amérindiens.” Amerindians, for the First Nations, and “Inuits” for the Inuit. The term “autochtone”, aboriginal, is used to describe those who were present before the arrival of the Europeans, because that probably facilitates governmental bureaucracy. It is my impression that this also includes the Metis.

I am a Montagnais Innu. Fifty years ago, I found myself in a similar situation to the one you are in now. I did not look like an Indian, I loved sports and I really liked to win. That is what kept me in school. Clearly, it is not easy for Inuit youth in the city, especially when the schools teach nothing at all about the Inuit or First Nations. It is as if history began only with the arrival of the Europeans. I imagine that all this goes through the minds of the young people who come here to learn. We need to learn what is important, and how can a person feel when the history of his people is not considered part of the history of his country?

[English]

Mr. Buscemi: When I was taking my mandatory history credits in high school, I did not have much of an interest. It did not even go back to the origin of Canada. I guess they consider it modern history, which included things such as invention of the automobile, things like that.

Even with respect to Canada's culture in general, very little was taught, at least, in my class. I was not too interested.

Having Aboriginal history included would have been very helpful to me because I do not have very many places — I cannot even think of one right now — to go to learn about my cultural history, unless I go to an elder, for which often I would have to go back up North.

If there were history classes focused on where Canada's first peoples come from would be very interesting, and it would build a large understanding for Canadian youth in general.

M. Buscemi: À mon avis, il conviendrait d'avoir des programmes qui soient destinés aux membres des Premières nations et d'autres programmes qui soient destinés aux Inuits. Il n'est pas nécessaire de regrouper tout le monde et d'essayer de faire en sorte que chacun respecte la culture de l'autre. Pour moi, c'est impossible.

La vice-présidente: C'est ce que nous essayons de faire dans le cadre de notre étude — c'est-à-dire d'examiner les besoins de ces trois groupes, soit les Inuits, les Premières nations ou les Autochtones, et les Métis.

[Français]

Le sénateur Gill: D'abord, j'aimerais vous féliciter pour votre exposé. J'ai apprécié la comparaison avec le kayak qui décrit bien la situation d'un Autochtone dans une mer non autochtone.

En français, on dit «Amérindiens» pour désigner les Premières nations et «Inuits» pour les Inuits. On utilise le mot «Autochtones» pour décrire les gens de souche présents avant l'arrivée des Européens parce que cela facilite probablement la bureaucratie gouvernementale. J'ai l'impression que cela inclut les Métis aussi.

Je suis un Innu Montagnais. Il y a 50 ans, je me trouvais un peu dans la même situation où vous vous trouvez maintenant. Mon physique n'avait pas l'air indien, j'aimais beaucoup les sports et j'étais très heureux lorsque je remportais une victoire. Cela m'a gardé à l'école. Il est clair qu'il n'est pas facile pour un jeune Inuit d'être en ville, surtout quand, à l'école, il n'est aucunement question de l'histoire des Inuits ou des Premières nations. Il semblerait que l'histoire commence avec l'arrivée des Européens. J'imagine que tout cela passe par la tête des jeunes qui viennent ici pour apprendre. Les choses importantes, il faut les apprendre. Quel sentiment avez-vous lorsque vous constatez que votre peuple ne fait pas partie de l'histoire de votre propre pays?

[Traduction]

M. Buscemi: Quand je suivais les cours obligatoires d'histoire à l'école secondaire, je dois dire que cela ne m'intéressait pas beaucoup. On ne remontait même pas aux origines du Canada. Je suppose qu'on considérait que c'était un cours d'histoire moderne, puisqu'il a été question de l'invention de l'automobile, et cetera.

Même en ce qui concerne la culture générale du Canada, on en parlait très peu — du moins, dans ma classe. Et ça ne m'intéressait pas beaucoup.

J'aurais certainement trouvé bien utile qu'on raconte l'histoire des Autochtones parce que je n'ai pas beaucoup d'occasions — d'ailleurs, je ne trouve même pas un seul exemple à vous citer — de me renseigner sur l'histoire culturelle de mon peuple, à moins de m'adresser à un Aîné, et pour cela, il faudrait que je retourne dans le Nord.

Si on avait la possibilité de suivre des cours d'histoire portant sur les origines des premiers peuples à habiter le Canada, ce serait vraiment intéressant, et ce serait bien enrichissant pour les jeunes Canadiens en général.

I did not have a tough time with racism, but I think little comments such as “blubber eater” could be very hurtful to others. I was able to stand my ground all the time. I did not look very vulnerable; I did not get picked on or bullied. However, my partner was. She experienced some racism when she first moved here, and she looks a lot more fragile than me. I think I was fortunate not to look very vulnerable.

[Translation]

Senator Gill: Would you like to see more about the Inuit included in the history that is being taught to everybody — Inuit and non-Inuit? Would you like to see the existence of the Inuit for thousands of years part of history, not prehistory? Would you like to see something done about this?

[English]

Mr. Buscemi: I would really like to see that — especially the part where Inuit communities were created by government for sovereignty of the North. I was very surprised at that. I would like to see someone work on history components for that.

I have learned a few things about Inuit history from colleagues at work. I always find it very interesting. I happened to read an article that Inuit artifacts were found in Saskatchewan. That means that the Inuit were migrating. I like to learn about such things, how Inuit communities were created and why they were created. That would be useful for all Canadians. That would take away many misconceptions.

[Translation]

Senator Gill: You talked about your friend who had a lot of problems when she went back home.

[English]

Would you say that people who come south, study and adapt themselves as much as they can, have problems when they return north because they are not able to cope when they experience problems of reintegration in their communities? Would you say that is the case?

Mr. Buscemi: I was away for seven years. When I went back up north, I had some small problems at first. For many people there, sharing is a big part of the culture. I was not used to that because I had been away from it for so long. Here, much of the mentality has to do with, “This is mine; this is yours.” It is not so much greed; it is just very possessive.

I had problems when I went back up north. Other people would have similar problems to different degrees.

Senator Léger: I wish to express my thanks for the poetry. We all appreciate Inuit art.

Je n’ai pas eu de problème de racisme, mais je peux très bien comprendre que ce ne soit pas agréable de se faire traiter de «mangeur de blanc de baleine». J’ai toujours pu me défendre. Je ne donnais pas l’impression d’être vulnérable, et donc, je ne faisais pas l’objet de brimades ou d’intimidation. Mais je ne peux pas en dire autant de ma petite amie. Elle a fait l’objet de comportements racistes quand elle s’est installée ici, et elle a l’air beaucoup plus fragile que moi. Je pense que j’avais l’avantage de ne pas avoir l’air d’être très vulnérable.

[Français]

Le sénateur Gill: Aimerez-vous voir, dans l’histoire enseignée à tous — y compris les non-Inuits — plus de faits concernant les Inuits? Que l’existence des Inuits depuis des milliers d’années fasse partie de l’histoire et non de la préhistoire? Souhaiteriez-vous que quelqu’un travaille sur ce point?

[Traduction]

M. Buscemi: J’aimerais vraiment qu’on parle de ça — et surtout de la décision du gouvernement de créer des collectivités inuites à certains endroits pour protéger la souveraineté du Nord. J’ai trouvé ça surprenant. J’aimerais bien que quelqu’un prépare des modules qui présentent cette partie-là de notre histoire.

J’ai appris des choses au sujet de l’histoire inuite grâce à des collègues. C’est toujours très intéressant. Je lisais un article un jour qui indiquait que des artefacts inuits ont été trouvés en Saskatchewan. Cela veut donc dire que les Inuits migraient. J’aime bien apprendre des choses de ce genre, savoir comment les collectivités inuites ont été créées et pourquoi elles ont été créées. D’ailleurs, je pense que ce serait utile que tous les Canadiens sachent ça. Ça permettrait de dissiper bien d’idées fausses.

[Français]

Le sénateur Gill: Vous parliez de votre amie qui avait eu beaucoup de problèmes en retournant chez elle.

[Traduction]

À votre avis, les gens qui vont dans le Sud pour faire des études et doivent s’adapter autant que possible à leur nouvelle situation ont-ils des problèmes quand ils retournent dans le Nord parce qu’ils ne savent pas à qui s’adresser s’ils ont du mal à se réintégrer dans leur localité? Est-ce que ça se produit à votre avis?

M. Buscemi: Je me suis absenté sept ans. Quand je suis retourné dans le Nord, j’ai eu quelques petits problèmes au début. Pour bien des gens de cette région, le partage fait partie intégrante de la culture. Je n’avais pas l’habitude de ça parce que j’avais été absent depuis longtemps. Ici, dans cette partie du monde, l’attitude des gens, c’est «Ceci est à moi; cela est à vous». Ce n’est pas vraiment une question de cupidité; c’est tout simplement que les gens sont très possessifs.

J’ai eu quelques problèmes quand je suis retourné dans le Nord. Je suppose que d’autres seraient susceptibles de connaître les mêmes difficultés, à des degrés variables.

Le sénateur Léger: Je voudrais vous remercier pour cette poésie. Nous apprécions tous beaucoup l’art inuit.

The Deputy Chairman: I wish to introduce and welcome Mr. Kusugak.

Mr. Buscemi has done a marvellous job, but he cannot answer every question. If you would like to make any further comments before we go into further questioning in terms of your position as the head of the ITK, the floor is yours.

Mr. Jose Amaujaq Kusugak, President, Inuit Tapiriit Kanatami: Honourable senators, I had hoped to be here to introduce Mr. Buscemi and support him during questions and so on.

The Deputy Chairman: Mr. Buscemi has been superb. He is a wonderful young man and a tribute to your community.

Mr. Kusugak, the population of the community that you represent is concentrated in rural areas of Canada, although 16 per cent are now located in small urban areas. For the purposes of our study, could you tell us what factors in your view have caused the Inuit youth to move away from home communities to small or large urban areas?

Mr. Kusugak: Many students pursue post-secondary education. Many Inuit youth follow their parents who move away from the community. Some move away from the region because of problems in the home.

Many of those who form the Inuit population in Ottawa leave home looking for work. Their lack of education does not necessarily get them jobs, so they end up living in a city without real opportunities. Few young Inuit people who go to live by themselves; some of them have gone to school, left school and end up living in cities. I know there are a few in Ottawa.

The Deputy Chairman: Mr. Buscemi covered some of that information for us. I was just wondering what you thought. He also said that the most difficult thing is the transition and the lack of cultural connectedness in the south.

In terms of our study, we wish to look at these issues in terms of what we can recommend as we go across the country. We are cognizant of the differences between Inuit, First Nations, Aboriginal and Metis. We are sensitive to that and know how you feel. Mr. Buscemi has explained that well.

In regard to the ITK, the Ottawa Inuit community centre, and the support that you give that centre, is it considered a positive organization? I know that it is being considered as a model in other communities, especially in Montreal. Should we be funding it? Is it performing well? Are there things that should be done with it? Is this the type of place on which we should be recommending and focusing our work?

La vice-présidente: Je vous présente M. Kusugak et je lui souhaite la bienvenue.

M. Buscemi a fait un excellent travail, mais il n'est pas en mesure de répondre à toutes les questions. Si vous voulez faire quelques remarques avant que nous ne poursuivions la période des questions, étant donné que vous êtes président de l'ITK, je vous cède la parole.

M. Jose Amaujaq Kusugak, président, Inuit Tapiriit Kanatami: Honorables sénateurs, j'aurais voulu être là pour vous présenter M. Buscemi et pour l'aider à répondre à vos questions.

La vice-présidente: M. Buscemi a fait un travail extraordinaire. C'est un jeune homme plein de talent qui fait honneur à votre communauté.

Monsieur Kusugak, la population de la communauté que vous représentez est concentrée dans les régions rurales du Canada, bien que 16 p. 100 habitent à présent les petites localités urbaines. Pour les fins de notre étude, pourriez-vous nous dire quels facteurs auraient incité les jeunes Inuits à quitter leurs collectivités pour s'installer dans de petites ou grandes localités urbaines?

M. Kusugak: Beaucoup d'étudiants font des études postsecondaires. Il y a aussi beaucoup de jeunes Inuits qui suivent leurs parents lorsqu'ils quittent la collectivité. Certains quittent la raison en raison de problèmes à la maison.

Une bonne proportion des Inuits qui sont établis à Ottawa ont quitté leurs collectivités pour chercher du travail. S'ils n'ont pas vraiment fait d'études, ils ne peuvent pas nécessairement se trouver un emploi, et par conséquent, ils finissent dans une ville qui n'a pas grand-chose à leur offrir. Très peu d'Inuits qui quittent leurs régions le font pour vivre seuls; certains d'entre eux ont fait des études et ensuite quitté l'école, et finissent par vivre en milieu urbain. Je sais qu'il y en a un certain nombre dans cette situation.

La vice-présidente: M. Buscemi nous a déjà parlé de ça. Je voulais simplement savoir ce que vous en pensez. Il nous a également dit que c'est la transition qui pose le plus problème de même que le manque de contact avec des gens qui ont la même culture dans le Sud.

En ce qui concerne notre étude, nous nous penchons sur toutes ces questions en vue de faire des recommandations sur ce qui peut être fait dans les différentes régions du pays. Nous sommes conscients des différences entre les Inuits, les Premières nations, les Autochtones et les Métis. Nous y sommes sensibles et nous comprenons très bien votre point de vue. M. Buscemi nous l'a très bien expliqué.

Pour ce qui est de l'ITK, le centre communautaire pour les Inuits d'Ottawa, et le soutien que vous assurez à ce centre, est-ce qu'on peut dire qu'il représente un modèle positif? Je sais qu'on envisage de l'adopter dans d'autres collectivités, notamment à Montréal. Convient-il de financer ce genre de centre? Remplit-il bien son rôle? Y a-t-il autre chose qu'on devrait faire dans ces centres? Est-ce le genre d'organisme que nous devrions recommander et sur lequel nous devrions nous concentrer dans le cadre de notre étude?

Mr. Kusugak: I would say yes.

The Deputy Chairman: I know that people also go to friendship centres; however, as Mr. Buscemi has explained, that does not only apply to Inuit.

Mr. Kusugak: That is the only place that we have. I know that from their board meetings and the reports that they give us, they do a significant amount of organizational things for both youth and other Inuit in Ottawa. They are very good organization. They teach music, culture and so on to the youth. They are very good ambassadors for the Inuit. In the last week, our mayors from Nunavut were here in Ottawa and were entertained by a performance.

They keep culture and language alive in that organization. It is a very worthwhile organization in every way. They do much with very little.

The Deputy Chairman: I am sure they do.

Senator Christensen: Thank you both for being here. Mr. Buscemi, I appreciate your nervousness at appearing before a bunch of old people such as us. Just think of us as elders who are here to give you some wisdom and to get wisdom back from you.

The establishment of Nunavut has opened great opportunities for the Inuit. Do you see a change in the people who are leaving Nunavut to come south to get additional education? There seem to be opportunities for them to go back and, in fact, find positions. Whereas perhaps the First Nations and Metis that are coming from rural areas and reserves where there are not a lot of opportunities are coming to seek opportunity and to stay in urban areas. They get caught up in things, drop out of school and then do not have an education. Do you see a difference with the young people coming out now as opposed to, say, 15 years ago? Are they coming back with their education, or are they staying in the south?

Mr. Kusugak: I see a difference. I try to tell my fellow Inuit that when we give education to anyone, that we are doing it to give them choice. We do need to provide opportunities for them in the Arctic. It is not just Nunavut. We are talking about Northern Labrador, Northern Quebec, and the western part of the Northwest Territories, along with Nunavut. We should educate young people and hope that they do stay in their respective regions. We do not want to put them on a kind of a leash.

We should teach them to make a choice to go out into the world. It does not matter if it is the south, overseas or wherever. As a matter of fact, every year, from Nunavut we give opportunities for 20 young people to go to school in Ottawa. Out of 100 applicants from across Nunavut, we pick the 20 that we consider the best and who could learn how to live down south. When they are here, they learn about parliamentary procedures,

M. Kusugak: Je dirais que oui.

La vice-présidente: Je sais que les gens vont également dans les centres d'accueil; seulement, comme nous l'expliquait M. Buscemi, ils ne sont pas destinés aux Inuits.

M. Kusugak: C'est la seule possibilité en ce qui nous concerne. Pour avoir assisté aux réunions du conseil d'administration et avoir reçu les différents rapports qu'ils nous transmettent, je sais qu'ils organisent bon nombre d'activités pour les jeunes et d'autres Inuits à Ottawa. C'est un très bon organisme. Ils enseignent la musique, la culture, et cetera aux jeunes. Ce sont d'excellents ambassadeurs pour les Inuits. La semaine dernière, les maires du Nunavut étaient à Ottawa et ont pu assister à un de leurs spectacles.

C'est grâce à eux qu'on arrive à préserver la culture et la langue au sein de l'organisme. C'est un organisme très louable à bien des égards. Ils font beaucoup de choses avec très peu de ressources.

La vice-présidente: Je n'en doute pas.

Le sénateur Christensen: Merci à vous deux de votre présence. Monsieur Buscemi, je comprends que vous ayez été nerveux devant un groupe de vieilles personnes comme nous. Dites-vous simplement que nous sommes des aînés dont le rôle consiste à vous transmettre notre sagesse et de bénéficier de la vôtre.

La création du Nunavut a créé toutes sortes de possibilités intéressantes pour les Inuits. Constatez-vous des changements en ce qui concerne les gens qui quittent le Nunavut pour poursuivre leurs études dans le Sud? On a vraiment l'impression qu'il y a des débouchés intéressants chez eux et qu'ils peuvent trouver des emplois à leur retour. Par contre, les membres de Premières nations et les Métis qui sont originaires de localités rurales et de réserves, où les possibilités sont limitées, vont dans les centres urbains pour trouver un emploi et finissent souvent par y rester. Ils s'y installent, décident ensuite de laisser tomber leurs études, si bien qu'ils n'ont pas un niveau d'éducation très élevé. Constatez-vous un changement chez les jeunes qui reviennent maintenant, par opposition à il y a une quinzaine d'années? Est-ce qu'ils reviennent après avoir terminé leurs études, ou ont-ils plutôt tendance à rester dans le Sud?

M. Kusugak: Je dois dire que je constate une différence. Ce que j'essaie de dire à mes confrères inuits, c'est que lorsqu'on donne le choix à quelqu'un de faire des études, c'est pour qu'il puisse faire des choix. Il est vrai qu'il faut élargir les possibilités pour les gens vivant dans l'Arctique. Il n'y a pas que le Nunavut qui soit en cause. On parle du Nord du Labrador, du Nord du Québec, de la région de l'ouest des Territoires du Nord-Ouest, et du Nunavut. Il faut instruire nos jeunes et espérer qu'ils voudront rester dans leurs régions respectives. Par contre, il ne faut pas non plus les tenir en laisse.

Il faut plutôt leur apprendre à faire le choix d'aller dans le monde. Peu importe que ce soit le Sud, l'étranger ou une autre destination. En fait, chaque année, nous offrons l'occasion à 20 jeunes du Nunavut de poursuivre leurs études à Ottawa. Sur 100 demandeurs dans tout le territoire du Nunavut, nous en choisissons 20 que nous considérons comme les meilleurs et qui pourraient à notre avis apprendre à vivre dans le Sud. Quand ils

for example. They take public speaking, budgeting, banking, some Inuit cultural stuff and so on. At the end of their nine months here in Ottawa, we give them a choice to go to any country of their choice. The students from this year, as we speak, are in Costa Rica. Last year they went to Japan. The year before that they went to Australia, and the year before that to New Zealand.

We try to give them real knowledge, again with the hope that they will choose to return to the North, but we do not insist on that. I am getting attached to this city myself, having been here for several years. I always tell politicians in the Arctic that if you want them to come back, you have to make room for them and give them the opportunities and so on.

I think there is a balance. If they are pushed away from home, then of course they will stay down south. A number of students have decided to stay. I know of one young lady who is now in Germany and is not going back to the Arctic.

When I was a teenager, I went to school in Saskatchewan. It was very hard. Luckily, I was there with my two brothers. However, many young people go down south by themselves with no peers. As Mr. Buscemi said, it is very hard to live by yourself. It was a real shock when I first went to Saskatoon. At the beginning of the school year, we had to get up and actually take a bow in front of 600 other students as they introduced us as "the Eskimos from the Arctic." That was in the mid-1960s. I think now people know who the Eskimos are, or the Inuit now, so we are not a real novelty any more.

We have a philosophy of trying to go out into the world and work, not necessarily to assimilate but to learn about the white people and so on. I was born in an igloo and I thought there were two white people in this world. One was a Roman Catholic priest and the other a fur trader in Repulse Bay. From that time — 52 years ago now — to being able to sit here today and make presentations to you, it is a very different world. That is what we try to encourage in youth.

Senator Christensen: Mr. Buscemi, perhaps you can answer this. The young people you know and have associated with who have come down to further their education do not, as you pointed out, have a lot of support systems. If they do drop out, do they stay, or do they go back generally? There are always exceptions.

Mr. Buscemi: Generally, I think it is a very even. Those who go back home need the company of their friends and family. One thing I had a hard time with was leaving my friends.

sont sur place, on leur apprend les procédures parlementaires, par exemple. Ils apprennent à parler en public, à préparer un budget, à se charger de leurs opérations bancaires, et en même temps, on leur parle de leur culture inuit, et cetera. À la fin de leur séjour de neuf mois à Ottawa, nous leur donnons la possibilité de faire un voyage au pays de leur choix. Les étudiants de cette année sont actuellement au Costa Rica. L'année dernière, ils sont allés au Japon. L'année précédente, c'était l'Australie, et l'année d'avant celle-là, c'était la Nouvelle-Zélande.

Nous essayons de leur transmettre de véritables connaissances, encore une fois en espérant qu'ils vont décider de retourner vivre dans le Nord, même si nous n'insistons pas là-dessus. Moi-même je me sens attaché à cette ville, puisque j'y habite depuis plusieurs années. Je dis toujours aux hommes et femmes politiques de l'Arctique que si on veut que les gens retournent, il faut leur faire de la place, leur offrir des débouchés intéressants, et cetera.

À mon avis, il faut établir un bon équilibre. Si on les encourage à quitter leurs foyers ou leurs régions d'origine, bien sûr, ils resteront dans le Sud. Plusieurs étudiants ont décidé de rester. Je connais une jeune femme qui se trouve actuellement en Allemagne et qui n'a pas du tout l'intention de retourner dans l'Arctique.

Lorsque j'étais adolescent, j'ai fait mes études en Saskatchewan. C'était très dur. Heureusement, j'étais là avec mes deux frères. Mais beaucoup de jeunes vont dans le Sud tout seuls, sans la compagnie de gens de leur âge. Comme vous le disait M. Buscemi, il est très difficile de vivre tout seul. Cela m'a vraiment fait un choc quand je suis arrivé à Saskatoon pour la première fois. Au début de l'année scolaire, nous avons dû nous lever et saluer 600 autres étudiants lorsqu'on a présenté les «Esquimaux de l'Arctique». C'était au milieu des années 60. À l'heure actuelle, les gens savent qui sont les Esquimaux, ou plutôt les Inuits, et donc nous ne sommes plus considérés comme une nouveauté.

Notre philosophie consiste à aller dans le monde pour travailler, pas nécessairement pour être assimilés mais pour apprendre comment vivent les Blancs, et cetera. Je suis né dans un igloo et je pensais qu'il n'y avait que deux Blancs dans le monde: un prêtre catholique et un commerçant de fourrures à Repulse Bay. Depuis cette époque — il y a 52 ans et — et le moment présent, où je me retrouve devant vous pour faire un exposé, le monde a beaucoup évolué. Voilà donc ce que nous essayons d'encourager chez les jeunes.

Le sénateur Christensen: Monsieur Buscemi, peut-être que vous pourrez répondre à cette question. Comme vous nous l'avez si bien expliqué, les gens que vous connaissez qui sont venus poursuivre leurs études dans le Sud ne bénéficient pas de beaucoup de mesures de soutien. S'ils décident de décrocher, ont-ils tendance à rester, ou retournent-ils dans leurs régions? Je suppose qu'il y a toujours des exceptions.

M. Buscemi: C'est à peu près la même proportion de personnes qui font l'un ou l'autre. Ceux qui rentrent chez eux ont besoin d'être avec leurs amis et leurs familles. Personnellement, ce que j'ai trouvé particulièrement difficile, c'était d'avoir à quitter mes amis.

For those who stay, I think they make it harder on themselves. Those who do stay need extra support. Obviously there is something keeping them in the urban centre rather going back to their home community. If they are not comfortable going back to their home community to seek support, they need more support from their fellow Inuit in their community. It goes either way. For those who do stay back, we need to help them more.

Senator Christensen: In numbers, would it be half and half?

Mr. Buscemi: I do not know the statistics.

Mr. Kusugak: That is a problem with the Inuit right across Canada. We do not have any health statistics. I know in the Speech from the Throne, when they were talking about how much money they would spend on Aboriginal people, the numbers were all about First Nations and Indian people. There were no numbers on Inuit at all.

We are now asking McGill or Laval — one of the two universities — to help us set some statistics up on urban Inuit across Canada. We do not have any health statistics. I know in the Speech from the Throne, when they were talking about how much money they would spend on Aboriginal people, the numbers were all about First Nations and Indian people. There were no numbers on Inuit at all.

We always say that the federal government should provide us with highways and so on, which would be a real plus. However, one of the good things about not having a highway is that people do not have an opportunity to actually leave their communities and go to cities where they might end up staying. It costs an awful lot to travel, so a lot of people stay home. They do not go on holidays, for example, because it is a real impossibility to be able to provide yourself with a ticket.

We really do not have a good number of how many youth actually stay, but we are making a point of getting those statistics now.

The Deputy Chairman: That is an important thing to do. It will be part of our recommendations.

Senator Léger: You said you found hope in youth with your new law school. At the same time, there is only one option left for the Inuit, namely, to leave. However, you have this new law school. Therefore, there is hope. Does that mean there is a high school there? Is this a beginning so that you can have your own basic training and education there?

Ceux qui restent se rendent la vie plus difficile en quelque sorte. Ils ont besoin de soutien supplémentaire. De toute évidence, il y a quelque chose qui les incite à rester en milieu urbain, plutôt que de retourner dans leurs localités. Et s'ils ne sont pas disposés à retourner dans leurs localités pour demander de l'aide, ils ont besoin d'encre plus de soutien de la part de confrères inuits dans la collectivité où ils habitent. Donc, ça peut être les deux. Il est certain, cependant, que ceux qui restent sur place ont besoin d'encre plus d'aide.

Le sénateur Christensen: À votre avis, il s'agit à peu près de la même proportion?

M. Buscemi: Je ne suis pas au courant des statistiques.

M. Kusugak: C'est un problème qui touche les Inuits dans tout le Canada. Nous n'avons pas de statistiques sanitaires. Je sais que dans le discours du Trône, quand il était question des sommes qui seraient consacrées aux peuples autochtones, les montants en question étaient destinés exclusivement aux membres des Premières nations et aux Indiens. Il n'y avait absolument rien pour les Inuits.

En ce moment, nous demandons à l'Université McGill ou à l'Université Laval — l'une des deux — de nous aider à préparer des statistiques sur les Inuits vivant en milieu urbain dans tout le Canada; comme nos revendications territoriales sont maintenant réglées, nous essayons de déterminer qui sont des Inuits et quelles personnes doivent bénéficier du règlement, et cetera. Ils n'ont pas de chiffres exacts pour le moment. Nous pourrions donc vous fournir ce genre de statistiques à la fin de l'exercice qui est actuellement en cours. Nous savons, par exemple, qu'il y a environ 145 Inuits à Winnipeg, mais nous ne savons pas combien d'entre eux sont des jeunes, et combien sont des personnes âgées.

Nous affirmons souvent que le gouvernement fédéral devrait nous fournir des routes, parce que ce serait vraiment avantageux. Mais l'un des avantages à avoir peu de routes, c'est que les gens ne peuvent pas facilement quitter leurs collectivités pour s'installer dans une ville où ils pourraient décider de rester. Les déplacements coûtent horriblement cher, si bien que beaucoup de gens restent chez eux. Ils ne prennent pas de vacances, par exemple, parce qu'il est à peu près impossible de se payer un billet.

Donc, nous n'avons pas vraiment de bonnes statistiques sur le nombre de jeunes qui restent, mais nous avons pris des mesures pour les obtenir.

La vice-présidente: Oui, c'est bien important. Nous allons justement en parler dans nos recommandations.

Le sénateur Léger: Vous avez dit que l'établissement d'une nouvelle école de droit avait donné de l'espoir aux jeunes. En même temps, vous dites que la seule possibilité pour les Inuits, c'est de quitter leurs collectivités. Cependant, vous avez cette nouvelle école de droit. Donc, il y a de l'espoir. Est-ce que cela signifie qu'il y a également une école secondaire? Est-ce un nouveau début qui va vous permettre de dispenser vos propres programmes d'éducation et de formation de base?

Mr. Buscemi: I think so. Presently, if you want to pursue education in the North, the only two major options are nursing and law. If you have no interest in either of those subjects, then you have no choice but to leave or abandon your dreams.

Senator Léger: It is a beginning. Hopefully, there will be a third and a fourth choice.

Inuit art is the next point. We all marvel at it. We are dumbfounded by it. We admire its beauty. In your presentation, you began with the image of the kayak and then cited the poem that is in your office. I am alarmed that with all this beauty and art around us we are becoming blasé. We all want some in our offices, if we can pay for them, which is a good thing for you.

However, I think that, more and more, words should come into play. Are we printing that poem? Can we hear you? Perhaps we are deaf — I would not be surprised.

Mr. Buscemi: Inuit art is a modern idea. In the past, I could not imagine someone who is trying to live on the land — which is tough — carving something merely for pleasure. I agree that, perhaps, people are awed by it a little too much.

The Inuit use a lot of body language. Perhaps we need to learn how to read some of that. When I first moved here, I had a tough time. Lifting your eyebrows means “yes” and wrinkling your nose means “no.” I got into trouble for not responding verbally to questions. I agree that we need to get the language in.

Senator Léger: I said that perhaps we are deaf. I am sure we are. I do not think that is your problem. I liked what you were saying. We should place the stress on the Whites so that we can learn and have courses on Inuit people and culture. That would be an opening.

The government puts a great deal of money into studies when it should be in training Whites about what is there. Perhaps we will then hear and see a bit more.

The Deputy Chairman: You are correct, Senator Léger. Last week, I was reading two Inuit children’s books to my nieces. They are beautiful stories. Starting with the kids in both cultures is a wonderful thing for all of us to do.

Can you list for us the programs that ITK has for Inuit youth in urban areas? We need this information for our study.

M. Buscemi: Je pense que oui. À l’heure actuelle, si vous voulez faire des études dans le Nord, les seuls choix possibles sont les soins infirmiers et le droit. Si ces deux domaines ne vous intéressent pas, vous n’avez pas le choix: vous devez soit quitter votre localité, soit abandonner vos rêves.

Le sénateur Léger: Donc, c’est un début. On peut espérer qu’il y aura bientôt un troisième et un quatrième choix.

L’autre point que je voulais soulever concerne l’art inuit. Nous en sommes tous émerveillés. Nous admirons sa grande beauté. Dans votre exposé, vous avez commencé par évoquer l’image du kayak pour ensuite citer des extraits du poème que vous avez affiché dans votre bureau. Je crains que nous devenions blasés devant toute cette beauté et tout cet art merveilleux qui nous entoure. Nous en voulons tous dans nos bureaux, et si nous pouvons nous les payer, c’est une bonne chose pour vous.

Mais de plus en plus, je me dis qu’il nous faut des mots. Est-ce que ce poème a été publié? Avons-nous la possibilité de vous entendre? Peut-être sommes-nous sourds — cela ne m’étonnerait pas.

M. Buscemi: L’art inuit est quelque chose de moderne. Dans le passé, j’aurais difficilement imaginé qu’une personne qui essaie de vivre de la terre — ce qui est très difficile — décide de faire des sculptures juste pour le plaisir d’en faire. Je suis d’accord avec vous pour dire que les gens sont un peu trop émerveillés par ça.

Les Inuits ont tendance à s’exprimer par leur corps. Peut-être nous faut-il apprendre à comprendre leur langage corporel. Quand je suis arrivé ici, j’ai eu du mal. Par exemple, les Inuits disent oui en levant les sourcils, et non, en plissant le nez. À mon arrivée, j’ai eu des problèmes parce que je ne répondais pas verbalement aux questions qu’on me posait. Donc, je suis d’accord pour dire qu’il faut s’intéresser davantage à la question de la langue.

Le sénateur Léger: Je vous disais que nous sommes peut-être sourds. D’ailleurs, j’en suis sûr. À mon avis, ce n’est pas ça votre problème. J’ai jamais beaucoup ce que vous disiez. Il faut plutôt insister auprès des Blancs pour qu’ils apprennent, en leur donnant des cours sur le peuple et la culture inuits. Ce serait déjà une sorte d’ouverture.

Le gouvernement consacre beaucoup d’argent aux études, alors qu’il devrait essayer de renseigner les Blancs sur ce qui existe. Peut-être que nous serions alors à même de mieux vous entendre et de mieux vous voir.

La vice-présidente: Vous avez raison, sénateur. La semaine dernière, j’ai lu deux livres pour enfants à mes nièces, des récits inuits. Ce sont de très beaux récits. Nous devrions tous commencer par transmettre cet héritage aux enfants des deux cultures.

Pourriez-vous nous énumérer les programmes créés par l’ITK à l’intention des jeunes Inuits vivant en milieu urbain? Nous avons besoin de cette information pour notre étude.

Mr. Kusagak: We are an organization of organizations. We represent the beneficiaries of the different land claims groups in Canada. Any money that we manage to get — either from the federal government or otherwise — we immediately try to give to the field.

There is the National Inuit Youth Council. I am sure Mr. Buscemi mentioned it. We have a small office with one person who deals with youth issues in Canada. That young lady who works at our office distributes the monies that we receive to the regional youth organizations for any programs that they have.

I wish to respond to Senator Léger's question concerning other opportunities. There is a law school, which is in its second year. It is an excellent program.

We also have the teachers' education program. That is one thing that we have been trying to focus on for a long time. We have had excellent teachers from the South, however, for some reason, for many years, they seemed to have lower expectations of Inuit students. It must be racism somehow without them knowing it. Yet, now that we have trained and certified some Inuit teachers, we can see that the expectation level has been raised.

Now, in our Christmas concerts, for example, the kind of pageantry that we see is higher than it used to be. It is a big plus to have our own teachers. That is not to take anything away from excellent teachers we get from the South, however.

Concerning books, I saw Minister Sheila Copps talking to the mayors of Nunavut the other day. I was encouraged to hear her suggest that we should put out as many Inuit books as possible. We have a couple of authors who have written children's books. My brother is one of them. We are trying to encourage that.

In addition, we are trying to develop a standard writing system. We have one language, Inuktitut, which is spoken in Greenland, Alaska and Canada. There are different dialects, of course. However, a system of writing depends on which church people attend. We are trying to develop a standard writing system so that people living in Greenland or Alaska can read the same books.

On the arts side, some have suggested that it is hard to develop a world market, although we have had a bit in Ottawa, Winnipeg, and so on. We are now encouraged to try to develop a virtual site using the computer. It is a new world for us. A lot of your questions are encouraging, yet it seems as though we are just beginning. I hope that we are taking the right steps to answer some of your questions.

M. Kusagak: Nous sommes un organisme qui représente d'autres organismes. Par exemple, nous représentons les bénéficiaires des différentes revendications territoriales au Canada. Tout l'argent que nous réussissons à obtenir — du gouvernement fédéral ou d'une autre source — est immédiatement renvoyé dans la région, dans la mesure du possible.

Il y a aussi le National Inuit Youth Council, dont M. Buscemi vous a certainement parlé. Nous avons un petit bureau où travaille une personne chargée des questions touchant la jeunesse au Canada. Cette jeune femme qui travaille à notre bureau répartit les fonds que nous recevons aux divers groupes jeunesse régionaux pour leur permettre d'exécuter des programmes.

Je voudrais répondre à la question du sénateur Léger concernant les autres possibilités qui existent. Nous avons l'école de droit, qui entame sa deuxième année d'opérations. Il s'agit d'un excellent programme.

Nous avons également le programme de formation du personnel enseignant. Voilà justement un secteur où nous déployons beaucoup d'efforts depuis bien longtemps. Nous avons obtenu d'excellents enseignants du Sud, mais pour une raison qui m'échappe, et ce depuis bien longtemps, ils semblent avoir des attentes moins élevées à l'égard des étudiants inuits. Il doit s'agir d'une manifestation de racisme qu'ils ignorent. Maintenant que nous avons réussi à former et accréditer des enseignants inuits, nous constatons que les attentes sont plus élevées.

À l'heure actuelle, à l'occasion des concerts organisés pour Noël, par exemple, on insiste beaucoup plus à présent sur la pompe et l'apparat qu'autrefois. C'est un grand avantage d'avoir nos propres enseignants. Cela ne veut pas dire pour autant que nous ne sommes pas contents de profiter des services des excellents enseignants qui viennent du Sud.

En ce qui concerne les livres, j'ai vu la ministre Sheila Copps en discussion avec les maires du Nunavut l'autre jour. J'étais encouragé de l'entendre dire que nous devrions publier autant de livres inuits que possible. Plusieurs auteurs inuits ont écrit des livres pour enfants — entre autres, mon frère. Nous essayons d'encourager ce genre de choses.

De plus, nous tâchons d'élaborer un système d'écriture standard. Nous avons une langue, l'inuktitut, qui se parle au Groenland, en Alaska et au Canada. Bien sûr, il existe différents dialectes. Et le système d'écriture qu'utilisent les gens dépend de l'église qu'ils fréquentent. Nous essayons donc d'élaborer un système d'écriture standard pour que les gens qui habitent le Groenland ou l'Alaska puissent lire les mêmes livres.

Du côté des arts, certains estiment qu'il est difficile de créer un marché global, même si nous avons réussi à le faire jusqu'à un certain point à Ottawa, Winnipeg, et ailleurs. Cela nous a encouragés au point où nous essayons à présent de mettre au point un site virtuel à l'aide de l'ordinateur. Pour nous, c'est un monde tout à fait nouveau. Bon nombre de vos questions sont encourageantes, mais nous avons l'impression de commencer à peine. J'espère que nous prenons les bonnes mesures pour permettre de répondre à vos questions.

The Deputy Chairman: Mr. Kusugak, they are new footprints in the snow for both of us. When you see the Inuit art collection in Winnipeg, the beauty of the work boggles the mind.

Senator Hubley: I should like to thank you for coming here this morning. I enjoyed hearing about the 20 students that you choose from the North who come to Ottawa.

At what educational level would they be before they come to Ottawa? Would they have grade 12? Are they high school graduates?

Mr. Kusugak: Yes. Most of them make a point of applying either to Ottawa University or Carleton, for example. I make a point of going there to give presentations to them about our work and so on. They said that they had to take a couple of credits in their community, one was on mathematics, the other was English, I believe. Apparently, they have their grade 12, but some of them are a couple of credits short of being able to receive entry to the university. They said they would return to complete those courses and come back later.

We encourage them to look at universities outside of Ottawa as well.

Senator Hubley: That is an encouraging program.

How do you view programs such as *North of 60*, the excellence awards, or the famous movie that everyone is hoping to see, *Atanajurat: The Fast Runner*? Are these positive things for the Inuit?

Mr. Buscemi: *North of 60* is Dene. It is not Inuit.

Senator Hubley: There is a common error we make, then.

Mr. Kusugak: There are actually quite a few programs. One is for youth in Inuktitut on the APTN channel. Inuktitut is an oral tradition. Traditionally, we did not have a writing system. Everything that passed down from generation to generation was by mouth.

People do listen to radio and many watch television. When there are programs such as *Atanajurat* or an APTN show, for example, they are well used. We are encouraging reading, of course. As is the case with white youth, you try to encourage them to read but they tend to watch a lot of television.

Senator Hubley: Yes, they do.

Senator Sibbeston: It is nice to see you, Mr. Kusugak. I remember in the 1980s when I was in government and you were in Rankin Inlet, you were with the CBC. We have both come a long way since then, have we not?

There have been many changes in the North since then. The Inuit people have aspired for self-determination. They have Nunavut and their land claims. I have always been impressed with

La vice-présidente: Monsieur Kusugak, c'est un monde tout à fait nouveau pour nous deux. Et quand on voit la collection d'art inuit à Winnipeg, sa beauté vous coupe le souffle.

Le sénateur Hubley: Je tiens à vous remercier de votre présence ce matin. J'étais bien contente que vous nous parliez des 20 étudiants du Nord que vous avez sélectionnés pour venir à Ottawa.

Ils ont quel niveau d'instruction au moment de venir à Ottawa? Ont-ils terminé la 12e année? Ont-ils terminé leurs études secondaires?

M. Kusugak: Oui. La plupart d'entre eux présentent une demande d'admission soit à l'Université d'Ottawa, soit à l'université Carleton. Je vais dans leurs localités pour leur parler de notre travail, et cetera. Ils nous disaient qu'ils ont dû obtenir quelques crédits dans leurs collectivités, l'un pour les mathématiques, et l'autre pour l'anglais, si je ne m'abuse. Il paraît qu'ils ont terminé leur 12e année, mais certains d'entre eux ont besoins de quelques crédits de plus pour être admis à l'université. Ils nous ont dit qu'ils retourneraient à l'école pour suivre les cours en question et qu'ils reviendraient plus tard.

Nous les encourageons également à demander l'admission à des universités à l'extérieur d'Ottawa.

Le sénateur Hubley: C'est un programme encourageant.

Quelle est votre opinion d'émissions comme *North of 60*, des prix d'excellence ou du fameux film que tout le monde a envie de voir intitulé *Atanajurat: The Fast Runner*? À votre avis, s'agit-il de réalisations positives pour les Inuits?

M. Buscemi: L'émission *North of 60* raconte l'histoire des Dénés. Ce ne sont pas des Inuits.

Le sénateur Hubley: C'est le genre d'erreur qu'on commet fréquemment.

M. Kusugak: En fait, il y a plusieurs émissions. L'une, en inuktitut, s'adresse aux jeunes et est diffusée sur la chaîne APTN. L'inuktitut est une langue qui repose sur une tradition orale. Dans le passé, nous n'avions pas de système d'écriture. Tout était transmis d'une génération à l'autre de vive voix.

Par contre, les gens écoutent la radio et nombreux sont ceux qui regardent la télévision. On peut dire que dans le cas d'un film comme *Atanajurat* ou une émission sur APTN, les gens les regardent. Nous encourageons la lecture, bien entendu. Comme c'est le cas pour les jeunes de race blanche, même si on essaie de les encourager à lire, ils ont tendance à regarder beaucoup de télévision.

Le sénateur Hubley: Oui, en effet.

Le sénateur Sibbeston: Je suis très content de vous voir, monsieur Kusugak. Je me rappelle que dans les années 80, j'étais au gouvernement et vous travailliez pour CBC à Rankin Inlet. Nous avons tous les deux fait beaucoup de chemin depuis, n'est-ce pas?

Il y a eu de nombreux changements dans le Nord depuis cette époque. Les Inuits ont aspiré à l'autodétermination. Maintenant ils ont le territoire du Nunavut et leurs revendications territoriales

the Arctic, with the North. The Inuit people are trying to make the change from a traditional society to living in communities. Now, with the government of Nunavut in Rankin Inlet and Iqaluit, I think many southern Canadians would be impressed to see the development and involvement of Inuit people.

I wish to get your views on the phenomena of Inuit people coming from a traditional lifestyle, living off the land in igloos, to living in communities now with the creation of Nunavut. Where are things for the Inuit people, particularly the young people? I would be interested to hear your comments on the future of Inuit people, particularly Inuit people as society is changing in the North.

Mr. Kusugak: That is an excellent question. When we were first working at the Inuit Tapiriit, the organization at which I am now president, it was at the end of the sixties and the beginning of the seventies. I was 21 years old when I first came down here. We did not have a manual regarding how to negotiate land claims or how to start thinking of splitting the territories into two. It was a real learn-as-you-go development politically for Inuit.

At the same time, as much as we tried to learn from Inuit traditional knowledge, we also had to learn about the qallunaat — the white people — way of negotiating, for example. If we say that this jug is worth \$10 in Inuktitut, the qallunaat negotiating side would offer us \$8. However, it is really worth \$10. We had to start learning how to lie like other people in Canada.

It was a learning process. At the same time, after the land claims were finished, it was a new world. We are encouraging them to continue education and to be children for a while. We had to grow up rather quickly. When I was Mr. Buscemi's age, we were doing political work, negotiating land claims, and so on. I now have children who are past grade 12 and going on to university. I encourage youth to stay in school. All my friends who have gone to school in Churchill or Yellowknife or Iqaluit are also encouraging their children to stay. As leaders for the Inuit, we are also trying to encourage parents to keep their kids in school.

There are so many opportunities right now that we are fighting between universities trying to attract them and governments trying to hire them. There are other institutions that are trying to get them as well. It is a big fight. There is a lot of opportunity. I know through the youth committees and those types of organizations that they can encourage them to be youth for a while.

sont réglées. J'ai toujours été impressionné par l'Arctique et le Nord en général. Les Inuits essaient de faire la transition d'une société traditionnelle à la vie dans les collectivités. Avec la nouvelle administration du Nunavut à Rankin Inlet et Iqaluit, je pense que beaucoup de Canadiens du Sud seraient très impressionnés de voir le degré d'évolution et de participation du peuple inuit.

J'aimerais connaître vos vues sur ce phénomène de transition chez les Inuits qui sont passés d'un mode de vie traditionnel consistant à vivre de la terre dans des igloos, à la vie dans les collectivités surtout depuis la création du Nunavut. Où en est la situation du point de vue du peuple inuit, et surtout les jeunes? J'aimerais bien savoir comment vous voyez l'avenir du peuple inuit dans le contexte des changements qui s'opèrent dans le Nord au sein de la société.

M. Kusugak: Vous me posez une excellente question. Quand nous avons commencé à travailler chez Inuit Tapiriit, l'organisme dont je suis actuellement président, c'était vers la fin des années 60 ou au début des années 70. J'avais 21 ans quand je suis arrivé ici pour la première fois. Il n'y avait pas de manuel expliquant la procédure à suivre pour négocier des revendications territoriales ou ce qu'il fallait faire pour diviser les territoires en deux. Sur le plan politique, les Inuits ont été bien obligés d'apprendre sur le tas.

En même temps, même si nous avons essayé de nous appuyer sur les connaissances traditionnelles des Inuits, nous avons dû aussi apprendre les façons de faire des qallunaat — les Blancs — et surtout leur façon de négocier, par exemple. Si nous disons que ce pot vaut 10 \$ en inuktitut, les négociateurs qallunaat vont nous offrir 8 \$. Mais en réalité, ce pot vaut 10 \$. Donc, nous avons dû apprendre à mentir comme d'autres au Canada.

C'était tout un processus d'apprentissage. En même temps, après le règlement des revendications territoriales, nous voyions un nouveau monde s'ouvrir devant nous. Nous encourageons les gens à poursuivre leurs études et à continuer d'être des enfants pendant un certain temps. Quant à nous, nous avons dû grandir assez rapidement. Quand j'avais l'âge de M. Buscemi, je faisais un travail politique, puisque je négociais des revendications territoriales, et cetera. À présent j'ai des enfants qui ont terminé leur 12^e année et se préparent à faire des études universitaires. J'encourage toujours les jeunes à rester à l'école. Tous mes amis qui ont fait leurs études à Churchill, Yellowknife ou Iqaluit encouragent aussi leurs enfants à rester à l'école. En tant que dirigeants inuits, nous déployons beaucoup d'efforts pour encourager les parents à faire en sorte que leurs enfants restent à l'école.

Il y a tellement de possibilités qui se présentent maintenant que les universités se battent entre elles pour attirer les jeunes Inuits et les gouvernements font la même chose en vue de les embaucher. D'autres établissements essaient aussi de les avoir. Il y a toute une rivalité. Donc, les possibilités sont nombreuses. Je sais pour avoir eu des contacts avec les comités jeunesse et ce genre de groupes que ces derniers peuvent effectivement les encourager à continuer de se comporter comme des jeunes pendant encore un certain temps.

One of our mistakes is to tell our youth that they are the leaders of the future. Sometimes telling them that shows you that the future never comes. We must learn how to talk about the future with youth and also to understand the present. We should ensure that our youth develop the tools now that they need for their life tomorrow.

I know that this will be on CPAC, for example, and there are people watching. We are constantly trying to teach, through television, that message of developing the tools now for tomorrow.

We have one more land claim being ratified in Labrador. Once that is done, there will be amazing opportunities for our youth. Looking 10 years down the road, there will be many opportunities for them to develop through business. We have multinationals knocking on our doors to develop partnerships in those areas.

Senator Carney: I should like to leave this session on Mr. Kusugak's powerful statement about what they are trying to do and how the world will unfold, hopefully, for Mr. Buscemi.

Thank you very much. You proved an observation that I have always held: Inuit are a self-reliant people. You do not ask for much. You solve your problems your own way. Your record as a people in Canada proves that. You are a very powerful part of our country.

Mr. Kusugak: Do you live in Yellowknife?

Senator Carney: Yes. From there is how I visited some of your communities and got my impression of your people. You do not need a lot of patronizing help from Ottawa. You have been good at pushing the people from Ottawa out the door.

Senator Gill: You have an agreement in Nunavut. You have agreement in northern Quebec, in Nunavik. You now have an agreement coming to Labrador. Is this creating many problems for the national organization because the agreements are all different?

Mr. Kusugak: No. When I was with the Nunavut Tunngavik, the land claims organization for the Nunavut region, I made a point of superimposing the objectives of the land claims organization with the national organization of which I am now president.

The land claims organizations vary because they are negotiating different things. If you are from a different region, you negotiate differently. Ultimately, however, those are negotiated, modern-day treaties.

L'une des erreurs que nous avons tendance à commettre est de dire aux jeunes qu'ils sont nos futurs dirigeants. Parfois quand on leur dit ça, on se rend compte que l'avenir n'arrive jamais. Il faut donc apprendre non seulement à parler de l'avenir aux jeunes mais aussi à bien comprendre le présent. Nous devons nous assurer que nos jeunes acquièrent maintenant les outils dont ils auront besoin pour bien mener leur vie future.

Je sais que nos délibérations seront diffusées sur CPAC, par exemple, et qu'il y a bien des gens qui vont voir l'émission. Par le biais de la télévision justement, nous essayons de communiquer sans arrêt le message qu'il faut élaborer maintenant les outils qui vont nous servir demain.

Il y a une autre revendication territoriale en voie de règlement au Labrador. Une fois que ce sera chose faite, il y aura toutes sortes de possibilités intéressantes pour nos jeunes. Dans une dizaine d'années, disons, il y aura de nombreux débouchés commerciaux et autres. Les grandes multinationales frapperont à notre porte pour demander à travailler en partenariat avec nous.

Le sénateur Carney: J'aimerais conclure cette discussion en se rappelant les propos très forts de M. Kusugak concernant ce qu'ils essaient de faire et l'évolution de leur monde, évolution qui sera, nous l'espérons, fort positive pour M. Buscemi.

Merci infiniment. Vous avez prouvé quelque chose qui a toujours correspondu à ma conviction profonde: le peuple inuit est un peuple autonome et autosuffisant. Vous ne demandez pas grand-chose. Vous réglez vos problèmes à votre façon. Vos réussites en tant que peuple le prouvent. Votre peuple a une influence très profonde sur notre pays.

M. Kusugak: Habitez-vous Yellowknife?

Le sénateur Carney: Oui. C'est à partir de Yellowknife que j'ai visité certaines de vos collectivités pour me faire une impression de votre peuple. Vous n'avez pas besoin de l'aide condescendante des gens d'Ottawa. Vous avez très bien réussi à les empêcher de s'immiscer dans vos affaires.

Le sénateur Gill: Vous avez maintenant un accord au Nunavut. Même chose dans le nord du Québec, au Nunavik. Au Labrador, vous allez bientôt conclure un accord. Est-ce que ça crée des problèmes pour l'organisme national, étant donné que tous ces accords sont différents?

M. Kusugak: Non. Quand j'ai travaillé au Nunavut Tunngavik, l'organisme chargé des revendications territoriales pour tout le territoire du Nunavut, j'ai fait exprès d'incorporer les objectifs de l'organisme chargé des revendications territoriales avec ceux de l'organisme national dont je suis maintenant président.

Les organismes qui sont responsables des revendications territoriales varient forcément, étant donné qu'ils négocient des choses différentes. Si vous êtes d'une région différente, votre façon de négocier est nécessairement différente. Mais en fin de compte, ce qu'il ressort de ce processus sont des traités modernes obtenus par la négociation.

There are many other issues, including health, education, communication and youth, which are outside the negotiated claims. All the issues that have fallen outside the land claims negotiations forms the work that we are doing.

We have an opportunity to focus on youth issues. Many of the land claim groups are working on business, wildlife, parks and those kinds of issues. We are the peoples' organization and focus on more than land claims issues.

The Deputy Chairman: Mr. Buscemi and Mr. Kusugak, thank you. You have enlightened us tremendously today. We admire your courage and everything you have said to us.

I hope our committee can portray your situation with fairness and with respect to your Northern culture and roots. We will endeavour to do this knowing that you are facing new challenges in the south, as we have discussed thoroughly.

I wish that we had more time. However, you have made a difference and increased our knowledge of you and the young Inuit. Thank you for making an appearance here today.

If you should like to speak with us after, you are welcome to do so.

Mr. Buscemi: I would like to thank you and Mr. Kusugak for giving me this opportunity. It has been a great opportunity for me.

The Deputy Chairman: You have been a valiant soldier and have done a terrific job. Keep up the good work.

Mr. Kusugak: Thank you for this opportunity. You are joining us at the beginning of our work in the youth area. I am sure that we will have other opportunities to supply you with the statistics that you want. Good luck to us all.

The Deputy Chairman: It is wonderful to know that our timing is dead on in terms of meeting with you.

The committee continued *in camera*.

Par contre, toutes sortes d'autres questions — la santé, l'éducation, les communications et les jeunes, entre autres — ne sont pas du tout visées par le processus de négociation des revendications territoriales. Et notre travail correspond justement à toutes ces questions qui ne sont pas visées par le processus de négociation des revendications territoriales.

Nous avons la possibilité de nous concentrer sur les questions qui intéressent plus particulièrement les jeunes. Bon nombre de groupes qui négocient des revendications territoriales se concentrent sur des enjeux comme les affaires, la faune, les parcs, et cetera. Mais nous sommes un organisme qui représente le peuple et par conséquent, nous nous intéressons à beaucoup plus que l'aspect revendications territoriales.

La vice-présidente: Monsieur Buscemi et monsieur Kusugak, merci infiniment de votre présence. Vos témoignages nous ont beaucoup éclairés. Nous admirons votre courage et nous sommes sensibles à tout ce que vous nous avez dit aujourd'hui.

J'espère que notre comité saura représenter votre situation de façon juste et dans le respect de votre culture du Nord et de vos racines. Nous nous efforcerons certainement d'être à la hauteur de la tâche, sachant que vous êtes confrontés à toutes sortes de nouveaux défis dans le Sud, comme ceux dont nous avons longuement parlé ce matin.

J'aurais aimé que nous disposions de plus de temps pour nos discussions. Mais je vous assure que nous ne sommes pas indifférents à ce que vous nous avez dit et qu'au contraire, nous sommes très contents d'avoir eu cette occasion de mieux vous connaître ainsi que votre jeune collègue inuit. Merci infiniment d'avoir pris le temps de comparaître aujourd'hui.

Si vous souhaitez nous parler après, nous sommes à votre disposition.

M. Buscemi: Je tiens à vous remercier, ainsi que M. Kusugak, de l'occasion qui m'a été donnée ce matin. J'ai trouvé ça formidable.

La vice-présidente: Et vous vous êtes montré à la hauteur de la tâche. Continuez ce bon travail.

M. Kusugak: Merci infiniment de votre invitation. Notre travail auprès des jeunes commence à peine. Je suis d'ailleurs sûr que nous aurons d'autres occasions de vous fournir les statistiques qui vous intéressent. Bonne chance à vous tous.

La vice-présidente: Il est bon de savoir que nous avons vraiment bien choisi le moment de vous parler.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada – Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition
45 Boulevard Sacré-Cœur
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

WITNESSES

From Inuit Tapiriit Kanatami:

Jose Amaujaq Kusugak, President;

Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council.

TÉMOINS

De Inuit Tapiriit Kanatami:

Jose Amaujaq Kusugak, président;

Franco Sheatiapik Buscemi, National Inuit Youth Council.

7C30
-A16



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:
The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:
L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Wednesday, May 29, 2002

Le mercredi 29 mai 2002

Issue No. 20

Fascicule n° 20

Eighteenth meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Dix-huitième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. (ou Robichaud, c.p.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 29, 2002
(32)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 5:52 p.m., this day, in room 160-S, CentreBlock, the Deputy Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Cochrane, Gill, Johnson, Léger, Pearson, and Sibbeston (7).

Other senator present: The Honourable Senator Watt (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Pauktuutit Inuit Women's Association:

Ms Veronica Dewar, President;

Mr. Murray Angus, Instructor, Nunavut Sivuniksavut;

Ms June Shappa, Nunavut Sivuniksavut.

Ms Dewar made an opening statement and then, along with other witnesses, answered questions.

At 7:26 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mercredi 29 mai 2002
(32)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 17 h 52, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*vice-présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Cochrane, Gill, Johnson, Léger, Pearson et Sibbeston (7).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Watt (1).

Également présentes: Du Service de recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Mary Hurley et Tonina Simeone.

En conformité avec l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 6, en date du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De Pauktuutit Inuit Women's Association:

Mme Veronica Dewar, présidente;

M. Murray Angus, instructeur, Nunavut Sivuniksavut;

Mme June Shappa, Nunavut Sivuniksavut.

Mme Dewar fait un exposé puis, avec l'aide des autres témoins, répond aux questions.

À 19 h 26, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 29, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 5:52 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I would like to welcome you to our committee. This is an important study, with a national plan for change, on urban Aboriginals, focusing on youth.

Ms Veronica Dewar, President, Pauktutit Inuit Women's Association: Before I begin, I should say that Ms Shappa is a recent graduate of the Nunavut Sivuniksavut program, which has students from across Nunavut, and she will be answering some of the questions you may have. Mr. Angus is a director. I work with him quite closely. It is good to have them here with me.

I would like to thank the members of the committee for inviting me to speak today on issues related to young Inuit women.

Pauktutit is a national association that represents all Inuit women in Canada. We are active on a wide range of health and social issues. Generally, the issues and priorities of concern to Inuit women are those that affect the health, safety and well-being of all members of our families and communities, including our youth.

It is important to distinguish Inuit from other Aboriginal peoples in Canada. Our culture, language and geographical location make us different from any other group of people in Canada. It is therefore essential that any recommendations made by this committee reflect the unique needs, circumstances and solutions to the problems facing our youth today. Pan-Aboriginal solutions are not the answer.

I would also like to recommend that, for Inuit, the concept of "urban" be redefined. The majority of us live in our homelands in the Arctic. We may come south for education, health or employment reasons, but the Arctic remains our home. There are regional centres in each of the six regions of Arctic Canada. In the original development and design of the federal Urban Multi-Purpose Aboriginal Youth Centre Initiative, Inuit youth in the Arctic would have been excluded from this project. We were able to successfully argue that our regional centres should be considered our "urban" areas. This redefinition allowed Inuit youth in the regions to participate in this initiative.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 29 mai 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 17 h 52 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je vous souhaite la bienvenue au comité. Il s'agit d'une étude importante, assortie d'un plan national d'action pour le changement, consacrée aux Autochtones en milieu urbain, où l'accent est mis sur les jeunes.

Mme Veronica Dewar, présidente, Pauktutit Inuit Women's Association: Avant de commencer, je tiens à préciser que Mme Shappa est une diplômée de fraîche date du programme Nunavut Sivuniksavut, auquel participent des élèves des quatre coins du Nunavut. Elle répondra à certaines de vos questions. M. Angus est membre du conseil d'administration. Je travaille en étroite collaboration avec lui. Je suis heureuse de l'avoir à mes côtés.

Je tiens à remercier les membres du comité de m'avoir invitée à m'exprimer aujourd'hui sur les problèmes qui concernent les jeunes femmes inuites.

Pauktutit est une association nationale qui représente toutes les femmes inuites du Canada. Nous intervenons dans un grand nombre de dossiers sanitaires et sociaux. En règle générale, les problèmes et les priorités des Inuites ont trait à la santé, à la sécurité de même qu'au bien-être de tous les membres de nos familles et de nos collectivités, y compris les jeunes.

Il importe de distinguer les Inuits des autres peuples autochtones du Canada. Notre culture, notre langue et notre situation géographique font de nous un groupe à part. Il est donc essentiel que les recommandations formulées par le comité rendent compte des besoins et des circonstances uniques de nos jeunes et proposent des solutions qui leur sont propres. On ne pourra arrêter de solutions applicables à tous les Autochtones.

Je recommande également que, pour les Inuits, on redéfinisse la notion d'«urbain». La majorité d'entre nous vivons sur nos terres ancestrales de l'Arctique. Il arrive que nous venions dans le Sud pour faire des études, recevoir des soins ou travailler, mais l'Arctique demeure notre chez-nous. Chacune des six régions de l'Arctique canadien compte des centres régionaux. En vertu de la conception et de la mise en œuvre initiales de l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones du gouvernement fédéral, les jeunes Inuits de l'Arctique auraient été exclus. Nous avons réussi à faire comprendre que nos centres régionaux devraient être considérés comme des centres «urbains». Cette redéfinition a permis aux jeunes Inuits des régions de participer à l'initiative.

There are very serious social issues facing Inuit in the communities. Almost on a daily basis in our office in Ottawa, we are touched by the suicide of another bright, promising young person. Inuit have the highest suicide rate in the country, and we are losing our youth at an alarming rate. This must be recognized as a national epidemic.

These social issues have a tremendous impact on our youth. Too often, they grow up with abuse or neglect in their homes as a consequence of the difficulties their parents are still having in adjusting to the culture clash of the last decades. I cannot give you statistics on the incidence of child sexual abuse in our communities, as I am not aware of any research that has been done with Inuit. It is also a very difficult issue to get at for many reasons. We do know anecdotally that the rates are high, and the problem is not going away.

We have the highest birth rate in the country, and more than half of our population is under 25. Unfortunately, the average age of our young mothers is also very young. The national Canadian rate for teenage pregnancy between 15 and 19 years of age is 27 per thousand. In one community in Nunavut, the same teenage pregnancy rate is estimated at 230 per thousand. These young mothers are still in their own childhoods, and the vast majority raise their babies alone. The population growth rate also makes our well-known housing crisis even worse.

We also know that these very high rates of unprotected sex among Inuit youth are exposing them to far more than pregnancy. We have the highest STD rates in the country, and we have been working hard to raise awareness about the need to protect ourselves from diseases such as HIV and AIDS.

At Pauktuutit, we have long been concerned about this situation. One of our main objectives is enhancing women's position in society. We also work very hard to raise women's and girls' self-esteem. There are many issues related to unresolved sexual abuse that contribute to such high-risk personal behaviour. In Pauktuutit, we would like to do a great deal more to address the issues facing young Inuit women, but we are severely limited by a lack of human and financial resources.

That is an issue I have been raising repeatedly with many different groups, but we see no political will to change the situation.

I raise these issues because they have a direct relationship to the experiences of our youth, both in the North and the South. Many of our young people see the South as an escape from the boredom, violence, unemployment, overcrowded housing and poverty that is a reality for far too many Inuit families. There are very few employment opportunities in our communities. Many of the jobs that exist pay very little and offer little opportunity for advancement. Many of our youth see no alternative but to come

Dans leurs collectivités, les Inuits font face à de très graves problèmes sociaux. À nos bureaux d'Ottawa, nous sommes presque tous les jours touchés par le suicide d'un autre jeune brillant et prometteur. C'est chez les Inuits qu'on observe le taux de suicide le plus élevé au pays, et nos jeunes disparaissent à un rythme alarmant. Il convient d'admettre que nous avons affaire à une épidémie nationale.

Ces problèmes sociaux ont un impact extraordinaire sur nos jeunes. Trop souvent, ils sont victimes d'abus ou de négligence à la maison, en raison de la difficulté qu'éprouvent toujours leurs parents à s'adapter au choc des cultures des dernières décennies. Je ne suis pas en mesure de vous citer de statistiques sur l'incidence des cas d'exploitation sexuelle des enfants dans nos collectivités, puisque, à ma connaissance, aucune recherche n'a été effectuée auprès des Inuits. Il s'agit également d'un problème très difficile à aborder, pour de multiples raisons. De façon anecdotique, nous savons que les taux sont élevés et que le problème n'est pas près de disparaître.

Nous avons le taux de natalité le plus élevé au pays, et plus de la moitié de notre population se compose de personnes de moins de 25 ans. Malheureusement, l'âge moyen de nos jeunes mères est également très bas. Au niveau national, la proportion des grossesses chez les adolescentes âgées de 15 à 19 ans est de 27 par millier. Dans une collectivité du Nunavut, on estime cette proportion à 230 par millier. Ces jeunes mères sont encore elles-mêmes des enfants, et la vaste majorité d'entre elles élèvent leur bébé seules. Le taux de croissance démographique aggrave encore une crise du logement bien documentée.

Nous savons aussi que les taux très élevés de relations sexuelles non protégées entre jeunes Inuits ne se traduisent pas que par des grossesses. Nous avons aussi les taux les plus élevés de MTS au pays, et nous avons travaillé avec acharnement pour sensibiliser notre collectivité au besoin de se protéger contre le VIH et le sida.

Notre association se préoccupe depuis longtemps de cette situation. L'un de nos principaux objectifs consiste à améliorer la situation des femmes dans la société. Nous travaillons également d'arrache-pied pour hausser l'estime que les femmes et les filles ont d'elles-mêmes. Il existe de nombreux problèmes d'agression sexuelle non résolus qui contribuent à l'adoption de tels comportements personnels à risque élevé. Notre association aimerait faire davantage pour remédier aux problèmes auxquels les jeunes femmes inuites sont confrontées, mais nos ressources humaines et financières limitent considérablement nos possibilités d'intervention.

Il existe aussi un problème que j'ai soulevé à maintes reprises auprès de nombreux groupes différents, mais les politiciens ne semblent pas désireux de corriger la situation.

Si je soulève ces problèmes, c'est parce qu'ils ont une influence directe sur la vie de nos jeunes, dans le Nord comme dans le Sud. Bon nombre de nos jeunes voient dans le Sud le moyen de fuir l'ennui, la violence, le chômage, les logements surpeuplés et la pauvreté, qui sont le lot d'un trop grand nombre de familles inuites. Dans nos collectivités, les débouchés sont très rares. Bon nombre d'emplois sont mal rémunérés et offrent peu de possibilités d'avancement. Un grand nombre de nos jeunes ne

to the South for employment and to try to fulfil their hopes for a positive and productive lifestyle. However, what they find in the South is often very different from what they imagine life will be.

Unfortunately, all too often our youth experience severe culture shock when they arrive in the cities in the South. Even I have experienced that as an adult. I do not need to tell you about the racism and marginalization experienced by many Aboriginal people in the cities. Our youth, who may come south without even having finished high school, may have a difficult time finding and keeping a job. They can also be attracted to the nightlife that is found in the city and too often start using drugs or alcohol. For young women, this path can also lead to prostitution, violence and premature death.

I am not going to make detailed recommendations on how to break this cycle. The Royal Commission on Aboriginal Peoples, RCAP, studied that and made excellent recommendations on all of these issues, and Inuit are still trying to negotiate an Inuit-specific response to RCAP with the federal government. I would also refer you to the excellent presentation made on May 7 by Franco Buscemi, who works in our office on HIV/AIDS. This is a very promising young man.

While there are also undoubtedly many new initiatives that can be developed to meet the needs of Inuit youth in urban settings, the committee and the government should not overlook support to existing initiatives.

A case in point would be the Nunavut Sivuniksavut program, which operates right here in Ottawa. It is a unique eight-month college preparatory program for Inuit youth who are beneficiaries of the Nunavut Land Claims Agreement. It has been in existence since 1985. It is incorporated, with its own board of directors, and is affiliated with Algonquin College here in Ottawa.

The program has a tremendous record of success in helping Inuit youth make a successful transition to living in the South and in the city. It is very highly regarded by educators and parents across Nunavut, and has been gaining an international reputation for its innovation and success.

The Nunavut Sivuniksavut program derives its funding from a variety of sources. The most reliable and stable of these have been Nunavut Tunngavik Incorporated, NTI, the organization mandated to implement the Nunavut Land Claims Agreement, and the three regional Inuit organizations that engage in training and economic development in different parts of Nunavut.

If there has been a weak link in the program's funding in recent years, it has been the federal government's own Department of Indian Affairs and Northern Development. DIAND recognized that the Nunavut Sivuniksavut program was valuable and

voient d'autres solutions que de venir dans le Sud à la recherche d'un emploi. Ils espèrent ainsi trouver le modèle de vie positif et productif auquel ils aspirent. Cependant, la réalité qu'ils découvrent dans le Sud est souvent très différente de celle qu'ils avaient imaginée.

Malheureusement, à leur arrivée dans le Sud, nos jeunes sont trop souvent victimes d'un choc culturel. À l'âge adulte, j'en ai moi-même fait l'expérience. Inutile de vous parler du racisme et de la marginalisation que vivent de nombreux Autochtones dans les villes. Nos jeunes, qui arrivent parfois dans le Sud sans avoir même terminé leurs études secondaires, éprouvent de la difficulté à trouver et à conserver un emploi. Séduits par la vie nocturne des villes, ils commencent trop souvent à consommer des drogues ou de l'alcool. Pour les jeunes femmes, il arrive que ce cheminement conduise à la prostitution, à la violence et à une mort prématurée.

Je ne vais pas faire de recommandations détaillées sur les moyens de mettre un terme à ce cycle. La Commission royale sur les peuples autochtones (CRPA) a étudié la question et formulé d'excellentes recommandations sur tous ces problèmes, et les Inuits s'efforcent toujours de négocier avec le gouvernement fédéral une réponse à la CRPA propre aux Inuits. Je vous incite aussi à vous référer à l'excellent témoignage que Franco Buscemi, qui, à nos bureaux, s'occupe des questions liées au VIH/sida, a présenté le 7 mai. On a là affaire à un jeune homme des plus prometteurs.

S'il est certain que de nombreuses initiatives nouvelles pourraient être mises en œuvre pour répondre aux besoins des jeunes Inuits en milieu urbain, le gouvernement et le comité ne devraient pas oublier de soutenir celles qui existent déjà.

À titre d'exemple, mentionnons le programme Nunavut Sivuniksavut, dont les activités se déroulent ici même à Ottawa. Il s'agit d'un programme unique d'une durée de huit mois destiné aux jeunes Inuits bénéficiaires de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut. Le programme, qui existe depuis 1985, a été constitué en société. Doté de son propre conseil d'administration, il est affilié au Collège Algonquin ici même à Ottawa.

Le programme a obtenu un succès retentissant en aidant les jeunes Inuits à réussir la transition nécessaire pour vivre dans le Sud et en ville. Les parents et les éducateurs du Nunavut le tiennent en très haute estime. En outre, le programme, en raison de son innovation et de sa réussite, jouit aujourd'hui d'une réputation enviable sur la scène internationale.

Le programme Nunavut Sivuniksavut bénéficie d'un financement provenant de diverses sources. La plus fiable et la plus stable d'entre elle a été le Nunavut Tunngavik Incorporated, NTI, organisme ayant pour mandat d'assurer la mise en œuvre de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut, et les trois organismes inuits régionaux qui s'occupent de la formation et du développement économique dans différents secteurs du Nunavut.

Au cours des dernières années, c'est le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (MAINC) qui a été le maillon faible du financement du programme. Le MAINC a reconnu que le programme Nunavut Sivuniksavut était valable et précieux

worthwhile because it provided consistent funding for several years in the late 1990s. More recently, however, its support has become unpredictable and unreliable. It went from \$100,000 in 1999-00 to zero in 2000-01, and then back up to only \$36,000 in 2001-02.

This kind of instability is undermining the program's ability to plan for the future and meet the growing demand for its services. Nunavut Sivuniksavut regularly gets three times as many applicants as it can accept. If the government wanted to do something positive and concrete to help Inuit youth adjust to life in one of Canada's main urban centres, it would do well to firm up its commitment to the Nunavut Sivuniksavut program.

A specific opportunity is looming in the next month. The federal government is currently negotiating a contract to implement the next 10 years of the Nunavut Land Claims Agreement. NTI has invited the Nunavut Sivuniksavut program to apply to be included as part of this 10-year contract, lasting from 2003 to 2013. The federal negotiators have yet to give a response.

The committee could do something to help Inuit youth adjust to the city by encouraging the minister to look favourably upon this specific request.

In closing, when governments are developing programs and services intended to benefit all Aboriginal peoples in Canada, it is important to consult equally with First Nations, Métis and Inuit. Similarly, if the government intends to develop programs and services that will meet the specific needs of women, including young women, it must honour its commitment to women's equality and consult with the organizations that express those views, such as Pauktuutit.

The Chairman: Thank you very much for your insightful and interesting presentation. I am sorry you were not aware that you could speak for longer than 10 minutes, because the information you have given us is very important.

Senator Sibbeston: I remember you, Ms Dewar, from when we were all in the Northwest Territories.

I am interested in your views on what has happened since the creation of Nunavut. The Inuit aspired to Nunavut, they worked hard, particularly in the 1980s, when there was a great movement among Inuit leaders for it, and happily it has been created. Now the Inuit people have their own government and self-determination.

I would like to know whether that has improved things, particularly for Inuit women and the young people.

Ms Dewar: I do not know if my answer would be truly honest, because it has been just three years since Nunavut was established, with our land claims settled. I believe that at this

puisque, pendant quelques années vers la fin des années 90, il lui a assuré un financement constant. Plus récemment, cependant, le soutien du ministère s'est révélé imprévisible et incertain. Il est passé de 100 000 \$ en 1999-2000 à rien du tout en 2000-2001, avant de revenir à seulement 36 000 \$ en 2001-2002.

Ce genre d'instabilité nuit à la capacité du programme de planifier et de répondre à la demande croissante de services. Nunavut Sivuniksavut reçoit habituellement trois fois plus de demandes qu'il ne peut en accepter. S'il souhaite prendre des mesures positives et concrètes pour aider les jeunes Inuits à s'adapter à la vie dans l'un des principaux centres urbains du Canada, le gouvernement fédéral aurait intérêt à mieux soutenir le programme Nunavut Sivuniksavut.

Le mois prochain, une occasion en or s'offrira au gouvernement fédéral. Ce dernier, en effet, négocie actuellement un contrat visant la mise en œuvre de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut au cours des dix prochaines années. NTI a invité le programme Nunavut Sivuniksavut à demander son inclusion à ce contrat d'une durée de dix ans, soit de 2003 à 2013. Les négociateurs fédéraux n'ont toujours pas donné de réponse.

Le comité pourrait aider les jeunes Inuits à s'adapter à la vie en ville en incitant le ministre à étudier cette demande précise d'un oeil favorable.

Je précise en conclusion que les gouvernements, au moment d'élaborer des programmes et des services destinés à tous les peuples autochtones du Canada, doivent impérativement consulter les Premières nations, les Métis et les Inuits à parts égales. S'il entend mettre au point des programmes et des services répondant aux besoins précis des femmes, y compris les jeunes, le gouvernement doit, de la même façon, donner suite à son engagement envers l'égalité des femmes et consulter les organismes qui, comme Pauktuutit, défendent ce point de vue.

La présidente: Merci beaucoup de ce témoignage perspicace et intéressant. Je regrette qu'on ne vous ait pas informée du fait que vous pouviez parler pendant plus de dix minutes puisque les renseignements que vous nous avez fournis sont très importants.

Le sénateur Sibbeston: Je me souviens d'avoir fait votre connaissance, madame Dewar, à l'époque où nous vivions tous dans les Territoires du Nord-Ouest.

J'aimerais avoir votre opinion sur ce qui est arrivé depuis la création du Nunavut. Les Inuits tenaient à la création du Nunavut, ils ont travaillé d'arrache-pied à ce projet, en particulier dans les années 80, où les dirigeants inuits étaient animés d'une forte volonté en ce sens, et, fort heureusement, le projet est devenu réalité. Les Inuits ont aujourd'hui leur propre gouvernement et s'autodéterminent.

J'aimerais savoir si la création du Nunavut a amélioré la situation, en particulier celle des femmes inuites et des jeunes.

Mme Dewar: Je ne suis pas certaine de pouvoir fournir une réponse tout à fait honnête puisque trois ans seulement se sont écoulés depuis la création du Nunavut et le règlement de nos

time, everybody is busy implementing programs and local government infrastructure.

I have been in contact with many women in the Nunavut area, and they are still not satisfied with the level of improvement. Rather, I have been hearing that things have deteriorated.

It is premature to talk about whether things are working or not. Programs have not yet been implemented in the communities. There are not enough job opportunities for our youth. When I speak to young women, I make a point of listening to their hopes and dreams, what they plan to do and what they do in the communities. The answer I get is: "There is nothing. We are bored. There are no job opportunities in our communities. Nothing has really changed."

The women are still crying out for training funds for specific projects that they would like to see happen in their communities. They do not exist, especially in Nunavut.

Senator Sibbeston: I would like to ask Ms Dewar whether her organization, Pauktuutit, has programs in the communities.

Are you a political organization representing women and situated in Ottawa, or do you actually get involved in program development and delivery in Nunavut?

Ms Dewar: Yes, we have projects on issues such as fetal alcohol syndrome and its effects, HIV/AIDS, and tobacco-use cessation. There are other projects as well. We try to get the communities involved as much as possible. When projects are developed in communities with national funding, we try to work with other departments and local governments in the regions and get the Inuit women involved as much as possible.

After a project is in place, we will go to the northern communities. We have steering committees involved in each region. They plan the project and give input to the communities on how they would like to see it take effect. These are the kinds of things we do, while at the same time advocating on behalf of Inuit women. Violence against women and sexual abuse is horrendous. I do speak often about these issues to various government departments.

Senator Sibbeston: The study that the Senate committee is undertaking deals in part with young people in urban centres. You mentioned that your urban centres would be Iqaluit, Rankin Inlet and Cambridge, the regional centres. I am interested in the experiences of people moving from the small communities to bigger centres and trying to make a life. Unfortunately, there is oftentimes social turmoil as people move to the larger centres. I would like to hear from you on that subject, because this is what we are trying to find solutions for. I would like your views on the Arctic experience in this regard.

revendications territoriales. Pour le moment, je crois que chacun s'affaire à la mise en œuvre des programmes et de l'infrastructure gouvernementale locale.

J'ai discuté avec bon nombre de femmes de la région du Nunavut, et elles ne se disent pas encore satisfaites du niveau d'amélioration. En fait, elles me disent plutôt que les choses se sont détériorées.

Il est trop tôt pour dire si les résultats sont probants ou non. Les programmes restent à mettre en œuvre dans les collectivités. Il n'y a pas assez de débouchés pour nos jeunes. Quand je discute avec de jeunes femmes, je me fais un point d'honneur d'écouter leurs espoirs et leurs rêves, ce qu'elles envisagent et ce qu'elles font dans les collectivités. Ce qu'elles me disent, c'est: «Il n'y a rien. Nous nous ennuyons. Il n'y a pas de débouchés dans nos collectivités. Au fond, rien n'a changé».

Les femmes revendiquent toujours à corps et à cri des fonds pour la formation dans le cadre de projets précis dont elles rêvent pour leurs collectivités. Dans ce domaine, rien ne bouge, en particulier au Nunavut.

Le sénateur Sibbeston: Je veux demander à Mme Dewar si son organisme, Pauktuutit, offre des programmes dans les collectivités.

Êtes-vous un organisme politique établi à Ottawa et ayant pour mandat de représenter des femmes, ou participez-vous vraiment à la mise en œuvre et à l'exécution de programmes au Nunavut?

Mme Dewar: Oui, nous avons des projets portant notamment sur le syndrome d'alcoolisme fœtal et ses effets, le VIH/sida et le renoncement au tabagisme. Il existe aussi d'autres projets. Nous tentons dans toute la mesure du possible d'intervenir dans les collectivités. Lorsque des projets sont créés au niveau communautaire à l'aide de fonds nationaux, nous nous efforçons de collaborer avec d'autres ministères et des administrations locales des régions et d'assurer la plus grande participation possible des Inuites.

Une fois un projet en place, nous nous rendons dans les collectivités nordiques. Nous avons des comités de direction dans chacune des régions. Ils planifient le projet et informent les collectivités des modalités qu'ils privilégient. Voilà le genre de travail que nous effectuons, tout en assurant la défense des intérêts des Inuites. Le problème de la violence faite aux femmes et de la violence sexuelle prend des proportions horribles. Je discute souvent de ces questions avec des représentants de divers ministères.

Le sénateur Sibbeston: L'étude que le comité du Sénat entreprend porte en partie sur les jeunes en milieu urbain. Vous avez dit qu'Iqaluit, Rankin Inlet et Cambridge, les centres régionaux, étaient vos centres urbains. J'aimerais vous entendre au sujet de l'expérience des personnes qui quittent de petites collectivités pour s'établir dans de grands centres dans l'espoir d'une vie meilleure. Malheureusement, l'établissement dans de grands centres s'accompagne souvent de problèmes sociaux. J'aimerais vous entendre à ce sujet puisque nous sommes à la recherche de pistes de solutions à ce problème. J'aimerais vous entendre parler de l'expérience des Canadiens de l'Arctique.

Ms Dewar: My presentation speaks for itself. Even coming from a bigger community like Rankin Inlet, arriving in Ottawa was a big culture shock. Inuit are very connected to one another. We speak to each other anywhere and we smile at each other at any time. When you come down here, nobody looks at you and nobody speaks to you. If you speak, they think there is something wrong with you. These are the kinds of things that shock you tremendously. You feel you are not human at times. I am sorry to say that, but that is how I felt.

It is difficult for a family, when they have not prepared themselves for the transition from a small community to a large city, and where they virtually do not know anybody, to try to obtain services. Language is also another factor. Many Inuit are not educated about the southern, western world. They are educated in their own ways because they have traditional knowledge. They have survived for many years with this knowledge. However, when they come here, they are stripped completely of their connectedness.

It is difficult for all Inuit, actually, not only youth, when they move to the larger centres.

Senator Sibbeston: I appreciate hearing of your experiences in coming to the big city. In the Arctic, in the North, there must be movement from the smaller communities to the regional centres as well. You then have the same social difficulty that you might experience when you move to the city. That was what I was inquiring about.

Ms Dewar: The bigger communities already have shortages in housing. That is one of the biggest issues that communities in the North face. Also, job opportunities may be there, but trying to find a house to rent is virtually impossible. They do have struggles in moving from one place to another. They move in with a family with many people already, and there is overcrowding. Those kinds of problems start to arise. That may be the answer you require.

I used to be a board member of a housing association in Rankin Inlet. We had a list for over three years of people waiting for housing. People move and then they must return because they have no place to stay.

Senator Pearson: I direct my questions to Ms Shappa. I am interested in your experience as a young girl growing up in the North. In the work I have been doing for many years with children and youth in all parts of the world, one of the first things I learned is the importance of young girls getting an education, feeling empowered and having a better sense of their rights as individuals. Usually the more a young person delays pregnancy or marriage, the more she feels empowered.

Mme Dewar: Mon témoignage est en soi éloquent. Même si je venais d'une collectivité de plus grande taille, soit Rankin Inlet, j'ai, à mon arrivée à Ottawa, subi un choc culturel important. Les Inuits entretiennent entre eux des liens très serrés. Nous nous parlons partout et nous nous sourions tout le temps. Ici, personne ne nous regarde et personne ne nous parle. Lorsqu'on ouvre la bouche, les gens se demandent ce qui nous prend. Voilà le genre de situations qui nous choquent profondément. Par moments, on n'a pas l'impression d'être humain. Pardonnez ma franchise, mais c'est ainsi que je me sentais.

Une famille mal préparée à la transition entre une petite collectivité et une grande ville et qui ne connaît pratiquement personne éprouve de la difficulté à obtenir des services. La langue constitue un autre facteur. Bon nombre d'Inuits ne connaissent pas le Sud, le monde occidental. On les initie à leurs coutumes ancestrales et ils possèdent des connaissances traditionnelles qui leur ont permis de survivre pendant des années. À leur arrivée ici, cependant, ils sont dépouillés de tout lien.

Venir vivre dans un grand centre est difficile pour tous les Inuits, pas seulement pour les jeunes.

Le sénateur Sibbeston: Je vous suis reconnaissant de nous avoir fait part du choc que vous avez vécu en venant vivre dans une grande ville. Dans l'Arctique, dans le Nord, il doit bien y avoir aussi des mouvements entre les collectivités plus petites et les centres régionaux. J'imagine que les intéressés font alors face aux mêmes genres de problèmes que ceux qui viennent vivre à la ville. C'est la question que je posais.

Mme Dewar: Les collectivités plus grandes sont déjà en proie à des pénuries de logements. C'est l'un des plus graves problèmes auxquels les collectivités du Nord sont confrontées. Dans certains cas, il y a des débouchés, mais il est pratiquement impossible de trouver une maison à louer. Les familles tiennent le coup en passant d'un endroit à un autre. On s'établit avec une famille déjà nombreuse, et on fait face à un problème de surpeuplement. On commence à rencontrer ce genre de problème. C'est peut-être la réponse que vous attendiez.

J'ai autrefois siégé au conseil d'administration d'une association de Rankin Inlet qui s'occupait du logement. La liste d'attente des personnes en quête d'un logement s'étendait sur plus de trois ans. Des gens se déplacent et doivent retourner chez eux faute de logements.

Le sénateur Pearson: Ma question s'adresse à Mme Shappa. J'aimerais que vous nous fassiez part de votre expérience de jeune fille grandissant dans le Nord. Dans le cadre du travail que j'effectue depuis des années auprès d'enfants et de jeunes des quatre coins du monde, l'une des premières leçons que j'ai tirées a trait à l'importance que revêtent, pour les jeunes filles, l'éducation, l'habilitation et une meilleure compréhension des droits personnels. Habituellement, plus une jeune femme retarde la venue d'enfants ou le mariage, plus elle se sent habilitée.

I recently came across a situation in Nepal where the children in many communities developed their own clubs. They began to work amongst themselves and looked at their environment to figure out the things they would like to do to make their lives more interesting and empowered.

Has that phenomenon happened in the North? What opportunities, to say nothing of challenges, do the girls face?

Ms June Shappa, Nunavut Sivuniksavut: Many of the issues that we have in the North today are not necessarily gender related. I do not think they apply specifically to girls or boys.

Senator Pearson: In an early pregnancy, there is a father, of course, but the person dealing with it is the girl. I think that is a gender issue.

Ms Shappa: I have never read a statistical analysis of this, but I think it is because men lack ideas about their responsibility.

Senator Pearson: You grew up in the North?

Ms Shappa: I grew up in Arctic Bay, a little community in North Baffin.

Senator Pearson: When you were young, did you and your friends have dreams and plans and clubs and so forth?

Ms Shappa: We have teachers in the North who are very special, and I guess through them, we did. We had teachers to help us, but there were no specific positions created for anyone to help us with our endeavours. A lot of the help that is provided to young women comes from teachers. Social workers help too.

Senator Pearson: I am trying to get a feeling for whether it was you yourselves, not teachers or other adults. One is beginning to see in a number of places where things are getting better because the young people are taking charge.

Ms Shappa: One of the reasons the program I took is so helpful is that while many of the young people in the North are not naive, they do not fully understand the generation ahead of them. We do not fully understand the events our parents went through. The Nunavut Sivuniksavut program helped me to understand what my mom and her generation went through. In that sense, I will have a better idea of how to help young women or the youth around me in the North if I have an understanding of the society that I live in. Many of the young people in the North do not know, for example, how that society came to be. The majority of the youth in the North do not know about the Nunavut Land Claims Agreement or the Nunavut Territory. A program like Nunavut Sivuniksavut helps a lot. There is no other institution like it, and it only accepts 20 students a year.

The Chairman: There should be more.

Récemment, au Népal, je suis tombée sur des enfants qui, dans de nombreuses collectivités, fondent leurs propres clubs. En collaboration, ils examinent leur milieu pour déterminer ce qu'ils aimeraient faire pour rendre leur vie plus intéressante et se donner des moyens à eux-mêmes.

Observe-t-on un tel phénomène dans le Nord? Laissons de côté les problèmes et parlez-moi des possibilités qui s'offrent aux filles?

Mme June Shappa, Nunavut Sivuniksavut: Bon nombre de problèmes qui se posent aujourd'hui dans le Nord ne sont pas nécessairement liés au sexe. Je ne crois pas qu'ils concernent en particulier les garçons ou les filles.

Le sénateur Pearson: Dans les cas de grossesse précoce, il y a un père, bien entendu, mais c'est la fille qui est aux prises avec le problème. Je pense qu'il s'agit d'un problème lié au sexe.

Mme Shappa: Je n'ai jamais lu d'analyse statistique à ce sujet, mais je pense que les hommes ne se font pas une idée très claire de leur responsabilité.

Le sénateur Pearson: Vous avez grandi dans le Nord?

Mme Shappa: J'ai grandi à Arctic Bay, petite localité du Nord de l'île Baffin.

Le sénateur Pearson: Quand vous étiez jeune, vos amis et vous aviez-vous des rêves, des projets, des clubs et ainsi de suite?

Mme Shappa: Dans le Nord, nous avons des enseignants très différents, et je pense que, par leur entremise, nous avions tout ce dont vous avez parlé. Les enseignants nous venaient en aide, mais personne n'avait pour tâche précise de nous appuyer dans nos entreprises. L'aide dont bénéficient les jeunes femmes vient en grande partie des enseignants. Les travailleurs sociaux donnent aussi un coup de main.

Le sénateur Pearson: Ce que je cherchais à déterminer, c'est si vous faisiez des choses vous-mêmes, et non par l'entremise des enseignants ou d'autres adultes. À un certain nombre d'endroits, on commence à noter des progrès parce que les jeunes prennent leur propre situation en main.

Mme Shappa: L'une des raisons qui font que le programme auquel je suis inscrite est si utile, c'est que les jeunes qui vivent dans le Nord, même s'ils ne sont pas naïfs, ne comprennent pas parfaitement la génération qui les précède. Nous ne comprenons pas parfaitement les événements que nos parents ont vécus. Le programme Nunavut Sivuniksavut m'a aidée à comprendre le sort subi par ma mère et sa génération. En ce sens, j'aurai une meilleure idée des moyens à prendre pour venir en aide aux jeunes femmes ou aux jeunes qui m'entourent dans le Nord lorsque je comprendrai la société dans laquelle ils vivent. Dans le Nord, par exemple, de nombreux jeunes n'ont pas une idée claire de ce qui fait que la société est telle qu'elle est aujourd'hui. La majorité des jeunes du Nord ignore tout de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut ou du Territoire du Nunavut. Un programme comme Nunavut Sivuniksavut apporte une aide précieuse. Il n'y a pas d'autre institution pareille, et elle n'accueille que 20 élèves par année.

La présidente: Il devrait y en avoir plus.

Ms Shappa: Yes. We need more of them. Nunavut Sivuniksavut is a good program. It gave me a sense of responsibility to myself, Nunavut and the people around me.

Senator Cochrane: I thought, when I was in Nunavut last year, there were schools organized to do similar things. They had similar objectives — for example, to learn about Nunavut history and the land claims, experience the world outside of the North and learn to live successfully on their own. I thought the Nunavut government today was preparing schools for this. Is that the case?

Mr. Murray Angus, Instructor, Nunavut Sivuniksavut: Not in ways of which I am personally aware. I have been involved in this particular program for about 16 years. We are generally in touch with the comparative opportunities for our students, and we are still being told that they are not finding the opportunities to learn the equivalent content back home, regrettably. There is a lot of support for what young people are doing in this program. Although the government there is new, this program is being looked upon increasingly as one piece of the education puzzle. However, that integration is just starting to take root. I am not aware of any particular schools.

Senator Cochrane: Do you have access to the education system in Nunavut? Is there coordination between the two?

Mr. Angus: There is increasingly. We have good informal relationships with the principals in most of the schools and who have seen the results of their graduates coming to NS and then returning home.

Nunavut was created in 1999, of course, and as of last year, the Department of Education in Nunavut is now a contributor to our program. We have received news today that that will continue, so we have an official relationship as well. There has been much informal discussion about how elements of what we are doing down here could also be done back home in high schools.

Senator Cochrane: I know there was a great deal of discussion on how to live successfully on one's own when I was there last year. That objective was to go ahead within the school system.

Mr. Angus: The program seems very impressive. You have had 160 people graduate since 1985. You take 20 students a year?

Mr. Angus: We have about 20 students in the program each year, yes.

Senator Cochrane: Can you tell us what these young people have gone on to achieve?

Mr. Angus: We make concerted efforts to track our graduates as much as we can. Last winter, we had a review of who has gone where. The number is about 185 now. This pamphlet is slightly outdated. There are 40-odd graduates working with the Nunavut government itself. There is a significant number working for Inuit

Mme Shappa: Oui. Il nous en faut beaucoup plus. Nunavut Sivuniksavut est un bon programme. Il me confère un sentiment de responsabilité vis-à-vis de moi-même, du Nunavut et des personnes qui m'entourent.

Le sénateur Cochrane: Je suis allée au Nunavut l'année dernière, et je pensais qu'il y avait des écoles structurées pour faire ce genre de travail. Elles avaient des objectifs similaires — par exemple, initier les élèves à l'histoire du Nunavut et aux revendications territoriales, donner aux jeunes une idée du monde qui les entoure en dehors du Grand Nord et apprendre à vivre bien de façon autonome. Je croyais que le gouvernement du Nunavut préparait des écoles à cette fin. Est-ce le cas?

M. Murray Angus, instructeur, Nunavut Sivuniksavut: Pas à ma connaissance. Je participe au programme en question depuis environ 16 ans. De façon générale, nous sommes au courant des possibilités comparables qui s'offrent à nos élèves, et on me dit, ce qui est malheureux, qu'ils n'ont pas la possibilité de faire des apprentissages équivalents chez eux. Le travail effectué par les jeunes dans le cadre de ce programme bénéficie de vastes appuis. Même si le gouvernement du territoire est nouveau, on considère de plus en plus le programme comme un élément de la solution du problème de l'éducation. Cependant, l'intégration commence tout juste à prendre racine. Je ne pense à aucune école en particulier.

Le sénateur Cochrane: Avez-vous accès au système d'éducation du Nunavut? Y a-t-il une coordination entre les deux?

M. Angus: De plus en plus. Nous avons établi de bonnes relations de travail informelles avec les directeurs de la plupart des écoles, qui ont été à même de constater les progrès de leurs diplômés qui rentrent après avoir suivi le programme Nunavut Sivuniksavut.

Le Nunavut a été créé en 1999, bien entendu. Depuis l'année dernière, le ministère de l'Éducation du Nunavut contribue à notre programme. On nous a confirmé aujourd'hui que cette participation allait se poursuivre. Nous entretenons également des relations officielles. De façon officielle, on a également beaucoup parlé des éléments de votre programme qui pourraient s'appliquer dans les écoles secondaires de là-bas.

Le sénateur Cochrane: Au moment de ma visite l'année dernière, il était beaucoup question des moyens de réussir sa vie de façon autonome. L'objectif consistait à encourager les jeunes à poursuivre dans le système scolaire.

Monsieur Angus, le programme paraît des plus impressionnants. Depuis 1985, vous avez donc formé 160 diplômés. Vous accueillez 20 élèves par année?

M. Angus: Oui, le programme accueille une vingtaine d'élèves par année.

Le sénateur Cochrane: Pouvez-vous nous dire un mot des réalisations subséquentes de ces jeunes personnes?

M. Angus: Nous déployons des efforts concertés pour assurer le meilleur suivi possible de nos diplômés. L'hiver dernier, nous nous sommes demandé qui avait fait quoi. Aujourd'hui, le nombre de nos diplômés se situe à environ 185. Le présent dépliant n'est pas tout à fait à jour. Une quarantaine de nos

organizations implementing the land claims agreement, and there are many institutions associated with that task. There have been a couple of independent studies done during the history of this program that have shown that graduates from NS are twice as likely to be employed as their peers.

A second study showed that about 85 per cent of graduates were active either in the workforce or in further education. We have done that kind of tracking.

Senator Cochrane: Would you say a lot of graduates have returned home to have an impact on younger people?

Mr. Angus: Absolutely. I would say about 95 per cent of graduates go home right away. A certain proportion will return south for more conventional post-secondary education. Ms Shappa, for example, has her application in at three different universities, as have several others. Those who feel ready will return for other purposes, for more formal education.

Senator Cochrane: You are telling me that the response is positive in the communities of Nunavut?

Mr. Angus: Very much so. From parents, educators and employers. Students are snapped up, frankly, because they possess one thing that makes them unique. They come out of this program knowing the new institutional landscape of their territory.

Senator Cochrane: How do they apply? What standards must they meet in order to be accepted into the program?

Mr. Angus: There is only one absolute requirement, and that is they be beneficiaries of the Nunavut Land Claims Agreement. Beyond that, it is a matter of a combination of academic and personal qualities. There is a very elaborate screening process because there is such a demand to enter the program. We have just finished our selections for next year. There were over 60 applicants and we have taken 22. All our grade 12 graduates go through an interview. We check at least three references and we have them do some writing, sometimes several pieces if we have candidates that look equally qualified, and we keep looking for something to differentiate them. It is a very difficult process. We could take more people than we have room for.

Senator Cochrane: You said grade 12. At what grade do they begin within Nunavut Sivuniksavut?

Mr. Angus: This is a one-year transition program. It is a stepping-stone between grade 12 up North and further post-secondary education or entry into the workforce.

diplômés travaillent au gouvernement du Nunavut lui-même. Un grand nombre d'autres travaillent pour des organismes inuits chargés de la mise en œuvre de l'accord sur les revendications territoriales de même que pour de nombreuses institutions associées à cette tâche. Depuis la création du programme, on a réalisé deux ou trois études indépendantes qui ont montré que les diplômés du programme étaient deux fois plus susceptibles de travailler que leurs pairs.

Une deuxième étude a montré qu'environ 85 p. 100 des diplômés participaient à la population active, à titre de salarié ou d'étudiant. Nous avons assuré ce genre de suivi.

Le sénateur Cochrane: Diriez-vous qu'un grand nombre de diplômés sont rentrés à la maison et ont exercé une influence sur les plus jeunes?

M. Angus: Absolument. Je dirais qu'environ 95 p. 100 des diplômés rentrent tout de suite chez eux. Une certaine proportion d'entre eux reviendront dans le Sud pour poursuivre des études postsecondaires plus conventionnelles. À l'instar de quelques autres, Mme Shappa, par exemple, a présenté une demande d'inscription dans trois universités différentes. Ceux qui se sentent prêts à le faire reviendront pour d'autres fins, pour faire des études plus officielles.

Le sénateur Cochrane: Voulez-vous dire que la réaction est favorable dans les collectivités du Nunavut?

M. Angus: Elle est très favorable, qu'il s'agisse des parents, des éducateurs ou des employeurs. Franchement, on s'arrache nos élèves parce qu'ils possèdent une qualité qui les rend uniques. À l'issue du programme, ils sont au fait du nouveau paysage institutionnel de leur territoire.

Le sénateur Cochrane: Comment posent-ils leur candidature? À quelles normes doivent-ils répondre pour être acceptés?

M. Angus: Il n'y a qu'une seule exigence absolue, c'est qu'ils soient bénéficiaires de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut. Sinon, on se fonde sur les qualités personnelles et le rendement scolaire. À cause de l'importance de la demande, on fait appel à un mécanisme de sélection très complexe. Nous venons tout juste de sélectionner les candidats pour l'année prochaine. Sur plus de 60 candidatures, nous en avons retenu 22. Tous nos élèves de la douzième année se prêtent à une interview. Nous vérifions au moins trois références et nous leur demandons d'écrire quelque chose et parfois même, lorsque les candidats semblent d'égale valeur, de produire quelques textes. Nous sommes à l'affût de caractéristiques nous permettant de les différencier. C'est très difficile. Nous pourrions accueillir plus de candidats, mais la place nous fait défaut.

Le sénateur Cochrane: Vous avez parlé de la douzième année. En quelle année sont les élèves qui débute dans le programme Nunavut Sivuniksavut?

M. Angus: Il s'agit d'un programme de transition d'une durée d'un an. Il s'agit d'un tremplin entre la douzième année dans le Nord et la poursuite d'études postsecondaires ou d'intégration du marché du travail.

Ms Dewar: I have been going to the graduations for four years, since I have been down here, and the difference you see in the students from the beginning of the program is tremendous. Pauktuutit meets the students when they come for orientation and we see them again throughout the course. We see the transition they are going through — Inuit are very shy and timid.

The instructors do tremendous work. They introduce each student at the graduation and tell a little story as to how they have watched the progress of that student from beginning to end. I have never seen another institution do that at length about all the students. We are there until midnight sometimes, hearing about the wonderful successes that they achieved in this program.

It must continue. I would like to see it extended throughout Nunavut and other regions. It really encourages them to go out there and become aggressive in getting an education to become doctors, nurses, dentists and lawyers. We have virtually none of those professions in our communities. This is a great opportunity for this kind of program.

Ms Shappa: I wanted to mention that even though NS can only accept about 22 students, in the long run the effect is felt within the communities as well, because as Mr. Angus said, the majority of students return to the North. Our communities are fairly small and the young children have role models to look up to. They see these teenagers who lived in Ottawa for a year, and they have no idea what we learned, but they do know that we were in the South and completed the program successfully. In that sense, it is very helpful. Even when I was a kid, I had two role models who went south for their education. That is who I looked up to. I think it is awesome that 22 students every year can go back to their communities and have an effect on children.

Mr. Angus: If I could just add a concrete example from today to illustrate Ms Shappa's point. I was talking on the phone to a graduate from two years ago who is back in Rankin. She had finished her first year at the University of Manitoba, and we were debriefing on that. She told me how much she liked her year. Then she mentioned that there were a couple of other kids, friends, who were thinking of going there next year, so there would be more of them. I could not help but think they are going there because she went and came back with good news about it being possible, it being worth it. She was a model. That is the impact right there. She is leading the way for others around her, because, as June says, communities are small and people notice what others do. They lead by whatever they are doing; it is showing the possibilities for others.

Senator Johnson: We are doing a study, as you know, on urban Aboriginal youth. I wonder if I could synthesise a few key facts in my head: Can you give me an idea of the number of young Inuit women in the South? I know they tend to go to Ottawa and Winnipeg. Do you have any idea of what we are dealing with in

Mme Dewar: Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis mon arrivée ici, j'assiste aux collations des grades. La différence entre les élèves qui en sont au début du programme est tout à fait remarquable. Pauktuutit rencontre les élèves à leur arrivée pour les orienter, et nous les voyons de nouveau pendant tout le cours. Nous voyons la transition qu'ils effectuent — les Inuits sont très timides.

Les instructeurs font un travail extraordinaire. Au moment de la collation des grades, ils présentent chaque élève et racontent une petite histoire qui témoigne du progrès accompli du début à la fin. Jamais encore j'ai vu une institution se donner tant de mal pour chacun de ses élèves. Parfois, la cérémonie se poursuit jusqu'à minuit, et les élèves nous font part des réussites extraordinaires qu'ils ont cumulées grâce au programme.

Il faut qu'il se poursuive. J'aimerais qu'il s'étende à tout le Nunavut et à d'autres régions. Il encourage les jeunes à foncer et à tout mettre en œuvre pour parfaire leur éducation et devenir médecins, infirmières, dentistes et avocats. Dans nos collectivités, ces professions sont pratiquement absentes. Le terreau est fertile pour ce genre de programme.

Mme Shappa: Je tenais à mentionner que le programme, même s'il n'accepte qu'environ 22 élèves, a des effets à long terme sur les collectivités dans la mesure où, comme M. Angus l'a dit, la majorité des élèves rentre dans le Nord. Nos collectivités sont relativement petites, et les jeunes enfants ont ainsi des modèles de comportement à imiter. Ils voient ces adolescents qui ont habité à Ottawa pendant un an. Sans avoir la moindre idée de ce que nous avons appris, ces enfants savent que nous avons habité dans le Sud et réussi le programme. En ce sens, le programme joue un rôle très utile. Quand j'étais enfant, j'ai moi-même eu deux modèles de comportement qui ont fait leurs études dans le Sud. Ce sont ces personnes que je voulais imiter. Je pense qu'il est formidable que, chaque année, 22 élèves rentrent dans leurs collectivités et aient un effet de ce genre sur ces enfants.

M. Angus: Pour illustrer le point soulevé par Mme Shappa, je me permets de mentionner un exemple concret datant d'aujourd'hui. J'ai eu au téléphone une finissante d'il y a deux ans qui est rentrée à Rankin. Elle a terminé sa première année d'études à l'Université du Manitoba, et nous en avons parlé. Elle m'a dit à quel point elle avait apprécié son année. Puis, elle m'a dit qu'il y avait deux ou trois jeunes, des amis à elle, qui songeaient à y aller l'année prochaine. Ils allaient donc être plus nombreux. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'ils allaient faire des études parce qu'elle en avait fait, elle, et que, en rentrant, elle avait propagé la bonne nouvelle, montré que c'était possible et prouvé que le jeu en valait la chandelle. Elle a servi de modèle. Voilà le genre d'impact auquel je faisais référence. Elle montre la voie à d'autres parce que, comme June l'a dit, les collectivités sont petites et que les gens s'influencent les uns les autres. Les élèves donnent l'exemple, donnent aux autres une idée des possibilités.

Le sénateur Johnson: Comme vous le savez, nous effectuons une étude sur les jeunes Autochtones en milieu urbain. Je me demandais si vous pourriez m'aider à me faire une idée de quelques faits clés: sauriez-vous me dire combien de jeunes femmes inuites vivent dans le Sud? Je sais qu'elles tendent à aller à

terms of numbers? Are they here alone or in families? Are we talking strictly about coming for an education and staying? We are trying to get a grip on the urban situation, as that is our mandate. The other background information we have had is helpful as well, but we must focus our study on this aspect.

Ms Dewar: I do not know the number, but I know there are a lot of Inuit from different regions of the Arctic living here, over 500. Many of them do have children, and many are single people. I really could not tell you the exact number. I am pretty sure it is large.

Senator Johnson: Would many of them connect with your organization when they arrive?

Ms Dewar: Yes.

Senator Johnson: It says in your presentation that all Inuit women belong to your organization.

Ms Dewar: They do show up, but we are very busy with our work. They come by and have tea and laugh with us. I just do not know the number; I wish I did.

Senator Johnson: We are going to ask for this kind of information because we need it for our work. Perhaps we could ask you to help us with that. At the same time, when you are talking about numbers, I would like to know what they do when they come here. You cited the person who attended the University of Manitoba and then went home. Is she returning to finish the rest of her education?

After that, will she stay in the South or return to the North? Do you have any sense of what this population of young women is doing? Are they coming here for educational purposes or are they attached to family units?

This is related, of course, to the numbers we are talking about. When we do our study, we cannot possibly come up with recommendations if we do not have an idea of what is going on in their lives. You could perhaps today sketch out some of this for us.

For example, when a young person comes from the North to go to school, does she finish her education and stay? Do you have an idea of those figures?

Ms Dewar: I do not have the figures, but I know many of the older women who I see in our office have run away from abusive relationships and lack of job opportunities.

Senator Johnson: These things are important for our study. As I say, I cannot emphasize that enough. This is an urban Aboriginal youth study. There have been so many studies, as I am sure you know, over the years, and so many recommendations. We are trying to focus on this particular population. The rest of it is relevant, but we cannot do it without

Ottawa et à Winnipeg. Avez-vous une idée du nombre d'intéressées? Sont-elles ici seules ou avec leur famille? Avons-nous strictement affaire à des femmes qui viennent ici pour étudier et décident de rester? Nous tentons de nous faire une idée de la situation en milieu urbain, conformément à notre mandat. Les autres renseignements que vous nous avez fournis sont utiles, mais nous devons cibler notre étude sur cet aspect.

Mme Dewar: Je ne connais pas le nombre, mais je sais que de nombreux Inuits des différentes régions de l'Arctique vivent ici, plus de 500 en tout cas. Bon nombre d'entre eux ont des enfants, et bon nombre sont célibataires. Je ne suis vraiment pas en mesure de vous fournir le nombre exact. Je suis relativement certaine qu'il est conséquent.

Le sénateur Johnson: Les Inuites sont-elles nombreuses à communiquer avec votre organisme à leur arrivée?

Mme Dewar: Oui.

Le sénateur Johnson: Dans votre mémoire, on lit que toutes les Inuites appartiennent à votre organisme.

Mme Dewar: Elles viennent nous voir, mais nous sommes occupées. Elles passent à nos bureaux, nous prenons un thé et nous rions un bon coup. Je ne suis pas au courant du nombre exact. J'aimerais bien le connaître.

Le sénateur Johnson: Nous allons demander ce genre d'information parce que nous en avons besoin pour nos travaux. Peut-être pourriez-vous nous aider dans cette tâche. Pendant que vous y serez, j'aimerais savoir ce qu'elles font à leur arrivée ici. Vous avez cité le cas d'une personne qui a fréquenté l'Université du Manitoba et est rentrée chez elle. Va-t-elle revenir pour terminer ses études?

Après, restera-t-elle dans le Sud ou retournera-t-elle dans le Nord? Avez-vous une idée de ce que font ces jeunes femmes? Viennent-elles ici pour poursuivre des études ou sont-elles attachées à une unité familiale?

Bien entendu, cette question est liée au nombre de personnes dont il est question. Dans le cadre de notre étude, nous ne serons pas en mesure de faire des recommandations si nous n'avons pas une idée de la vie de ces personnes. Peut-être pourriez-vous brosser pour nous un portrait de la situation.

Lorsque, par exemple, une jeune personne vient du Nord pour fréquenter un établissement scolaire, finit-elle ses études et reste-t-elle ici? Avez-vous une idée de ces chiffres?

Mme Dewar: Je ne connais pas les chiffres, mais je sais que bon nombre de femmes plus âgées que nous accueillons à nos bureaux ont fui des relations marquées par la violence et l'absence de débouchés.

Le sénateur Johnson: Ce genre de renseignements est important pour notre étude. Comme je l'ai indiqué, je ne saurais trop insister sur ce point. Il s'agit d'une étude sur les jeunes Autochtones en milieu urbain. Au fil des ans, on a, comme vous le savez, réalisé de nombreuses études et formulé de nombreuses recommandations. Nous tentons de mettre l'accent sur cette population en

knowing a few numbers. It is probably easier, because of the fact that the Inuit is a smaller population, to get a better grasp of what is happening.

Many of the people are new to the South. It is not like where I am from, Winnipeg, where several generations have grown up in the inner city and they or their families have been in Winnipeg for 50 years. If you could add anything to that issue in terms of research material, it would be important.

I am also interested to know the reasons why they come south. Is it to acquire education, to look for a better life, for university training programs? When they are here, as you have pointed out in your material, many of the programs servicing this population are not adequate. How do programs for FAS/FAE, HIV/AIDS, smoking, teen pregnancy, single moms, and suicide prevention in the South compare with what there is in the North?

Ms Dewar: We do not have any programs in the city, but we do projects for the Arctic. The services the Inuit receive while they are here are from the City of Ottawa, Orleans, Gloucester, Vanier, or wherever they are situated. There is an organization called Inuit Tunngasukvingat that looks after all the Inuit when they come down for any type of service. That is the organization that registers the Inuit and looks after their needs. Many of them come down without any knowledge of what to do. That is the place for them to get assistance, for example, such as dental or medical assistance. That is the organization that looks after them and gets them an appointment. Whatever they need is provided by that organization.

Senator Johnson: We heard at our last hearing from Mr. Buscemi, a young Inuit man you probably know. He was able to sketch out what his life has been like here and to talk about many of the youth issues. The reason I keep harping on a particular thing is because I feel, as he pointed out in his presentation, that we have a unique opportunity with the Inuit people in the South, because their move down from the North is more recent than for other populations, especially the First Nations. Therefore, if we had more of an idea of what people are doing and whether they are staying or going, it would be easier for us in terms of what we can recommend or think should be done.

We have to work with you. We cannot do it without you. Perhaps your colleagues would have something to say about this. I know we will have to do more homework as well. It is important to not just ask the questions, but to come back with the type of data with which we can deal.

Ms Dewar: I have been so busy that I have not provided you with the kind of information you really need.

Senator Johnson: Ms Dewar, I hope I have sketched out our study more clearly. Could you do that for us?

particulier. Les autres renseignements sont pertinents, mais nous n'arriverons à rien sans quelques chiffres. Parce que le nombre d'Inuits est comparativement plus petit, il est probablement plus facile de se faire une idée de la situation.

Bon nombre de personnes viennent tout juste d'arriver dans le Sud. Ce n'est pas comme là d'où je viens, c'est-à-dire Winnipeg, où des générations ont grandi au centre-ville et où des familles sont présentes depuis 50 ans. Il serait important que vous puissiez nous fournir des documents de recherche à cet égard.

J'aimerais également connaître les raisons qui poussent ces personnes à venir dans le Sud. Es-ce pour faire des études, chercher une vie meilleure ou s'inscrire à des programmes de formation à l'université? Lorsque ces personnes sont ici, ainsi que vous l'avez souligné dans votre mémoire, bon nombre de programmes destinés à cette population ne sont pas adéquats. Comment les programmes portant sur le syndrome d'alcoolisme fœtal ou ses effets, le VIH ou le sida, le tabagisme, la grossesse chez les adolescentes, les mères célibataires et la prévention du suicide dans le Sud se comparent-ils à ceux qui sont offerts dans le Nord?

Mme Dewar: Nous n'offrons pas de programmes en ville, mais nous avons des projets dans l'Arctique. Les services dont bénéficient les Inuits pendant qu'ils sont ici sont offerts par Ottawa, Orléans, Gloucester, Vanier ou l'endroit où ils vivent. Il existe un organisme, Inuit Tunngasukvingat, qui veille sur tous les Inuits venus ici, quel que soit le genre de service recherché. C'est l'organisme qui inscrit les Inuits et répond à leurs besoins. À leur arrivée, bon nombre d'entre eux ne savent pas quoi faire. Il s'agit d'un endroit où s'adresser pour obtenir de l'aide, par exemple des soins dentaires ou médicaux. C'est l'organisme qui s'occupe des Inuits et leur obtient un rendez-vous. Cet organisme répond à tous les genres de besoins.

Le sénateur Johnson: À l'occasion de notre dernière rencontre, nous avons entendu M. Buscemi, un jeune Inuit que vous connaissez probablement. Il nous a brossé un aperçu de sa vie depuis qu'il est ici, en plus d'évoquer bon nombre de problèmes concernant les jeunes. Si je me permets d'insister sur ce point, c'est parce que j'ai le sentiment, comme il l'a lui-même affirmé dans son témoignage, que les Inuits qui vivent dans le Sud nous présentent une occasion unique dans la mesure où leur venue du Nord est plus récente que celle d'autres populations, en particulier les Premières nations. Si, par conséquent, nous avions une meilleure idée de ce que font ces personnes, de l'endroit où elles vivent et de leurs intentions, nous pourrions plus facilement formuler des recommandations et établir les mesures à prendre.

Nous devons travailler avec vous. Sans vous, nous n'arriverons à rien. Peut-être vos collègues ont-ils quelque chose à dire à ce sujet. Je sais que nous allons nous aussi abattre du boulot. Il importe non seulement de poser des questions, mais aussi de mettre sur la table des données que nous pourrions utiliser.

Mme Dewar: J'ai été si occupée que je n'ai pas réuni le genre d'information dont vous avez vraiment besoin.

Le sénateur Johnson: Madame Dewar, j'espère vous avoir donné une idée plus claire de notre étude. Pouvez-vous effectuer ce travail pour nous?

Ms Dewar: Yes, we could do it.

Senator Johnson: I will have our researcher talk to you further about what I am trying to focus on. I do not want another study that does not come out with a few solutions. I want it to say, "Okay, this is what is happening in Ottawa and this is what we think can be done." I want action. I do not want more volumes of rhetoric. I want to say that these are the programs that are working, and these are the numbers of people involved; these are the success stories.

Ms Dewar: We would like to see results as well on the things that we are asking for. It works both ways. We could collect the information and provide you with it.

Senator Johnson: We will look forward to that and we will get back to you.

Ms Shappa: I wanted to ask what age group "youth" encompasses.

The Chairman: In my opinion, 30 is not youth. I think the highest age for "youth" is 24, especially in our Aboriginal communities, because our children seem to experience many things a lot sooner than other nationalities. I think anywhere from nine or 10 is youth.

Senator Johnson: I have heard from the ITK that "youth" is considered to be 13 to 30. Is that approximately right?

Ms Dewar: Yes, it is.

The Chairman: It is whatever you think. You identify it.

Ms Shappa: When you asked why they come south, from what I see, many times it is for educational purposes. I think that most of the time, youth come down south because their parents have moved here for reasons that Ms Dewar mentioned: getting away from violence and looking for a better life. Some of them come south as children.

I think to help urban Inuit youth, there has to be a cultural aspect. This year I have been doing a lot of throat-singing and learning traditional songs and drum dancing, and I think that has a lot of impact on youth and their identity. It helps to have a written language, Inuktitut, to be able to speak it and have Inuktitut classes. It is very helpful to your self-identity, knowing that you come from the North. It is very comforting.

Senator Johnson: Do you feel there is any support for this cultural side of your lives?

Ms Shappa: No.

Senator Johnson: None?

Ms Shappa: I started throat-singing as part of a group in the South. I was taking the Nunavut Sivuniksavut program. A lot of the activity is in a teen drop-in where you play pool and cards.

Mme Dewar: Oui, nous le ferons.

Le sénateur Johnson: Je vais demander à notre attaché de recherche de revenir avec vous sur les questions que j'essaie de cerner. Je ne veux pas prendre part à une autre étude ne débouchant pas sur quelques solutions. Je veux que nous disions: «Voici la situation à Ottawa, et voici ce qui, à notre avis, peut être fait». Je veux du concret. Je veux éviter que nos travaux ne se traduisent que par de nouveaux volumes de considérations rhétoriques. Je veux pouvoir dire que tel ou tel programme donne de bons résultats et s'adresse à tel ou tel nombre de personnes. Ce sont là des histoires de réussite.

Mme Dewar: Nous aimerions également constater qu'on donne suite aux demandes que nous formulons. C'est donnant-donnant. Nous pourrions colliger des données et vous les fournir.

Le sénateur Johnson: Nous les attendrons avec impatience, et nous vous reviendrons à ce sujet.

Mme Shappa: Je veux savoir à quel groupe d'âge correspond votre définition de «jeunes»?

La présidente: À mon avis, une personne de 30 ans n'est plus jeune. Pour moi, l'âge maximal d'un «jeune» est 24 ans, en particulier dans les collectivités autochtones où les enfants semblent faire des expériences à un âge beaucoup plus précoce que ceux d'autres nationalités. Pour ce qui est du seuil inférieur, je dirais neuf ou dix ans.

Le sénateur Johnson: J'ai appris d'ITK que «jeunes» s'entendait de personnes âgées de 13 à 30 ans. Est-ce à peu près exact?

Mme Dewar: Oui.

La présidente: C'est comme vous voulez. C'est vous qui le déterminez.

Mme Shappa: Vous avez demandé pourquoi les Inuits venaient dans le Sud. Selon mon expérience, c'est souvent pour fins d'études. La plupart du temps, les jeunes viennent dans le Sud parce que leurs parents sont venus ici pour les motifs évoqués par Mme Dewar: fuir la violence et chercher une vie meilleure. À leur arrivée dans le Sud, certains sont encore des enfants.

Tout programme destiné à venir en aide aux jeunes Inuits en milieu urbain doit, me semble-t-il, comporter un volet culturel. Cette année, j'ai fait beaucoup de chant guttural, appris des chants traditionnels et fait des danses du tambour. Je pense que ces activités ont un impact considérable sur les jeunes et leur identité. Il est utile d'avoir une langue écrite, l'inuktitut, d'être en mesure de le parler et de suivre des cours d'inuktitut. Lorsqu'on vient du Nord, tout cela contribue beaucoup à l'identité personnelle. C'est très réconfortant.

Le sénateur Johnson: Avez-vous le sentiment que le volet culturel de votre vie bénéficie d'appui?

Mme Shappa: Non.

Le sénateur Johnson: Aucun?

Mme Shappa: J'ai commencé le chant guttural dans un groupe ici même dans le Sud. J'étais inscrite au programme Nunavut Sivuniksavut. Bon nombre d'activités sont offertes dans un centre de jour pour adolescents, où on joue au billard et aux cartes.

Senator Johnson: Would that be a drop-in centre?

Ms Shappa: Yes. I do not think there is enough emphasis on learning about the past.

Senator Watt: I would like to follow up on the questions regarding the movement of our people from small communities into the regions in order to find jobs, whether they are male or female, young or old, which is what is taking place now in the North. It is hard to make a living today without any sort of income.

Ms Dewar, you were talking about the regions, like Iqaluit, for example. This committee is looking at the southern end of the situation, but I think you alerted us to the fact that we should also be looking at regions like Iqaluit, Rankin Inlet and other central points where the jobs are, where people are going to look for work. Sometimes people are successful and sometimes they are not. Sometimes, they end up being abused, do not know how to get back home and feel ashamed, because in the small communities everyone knows everyone else.

Can you give us some details about what you are looking for? If you cannot answer my question now, perhaps you should put it in written form and give it to the committee, with recommendations. Those might be the types of support services we need in those communities, which one day we might also need in Toronto or Montreal, where there are large numbers of Inuit people. For example, there are approximately 500 Inuit in Ottawa. It might even be more than that. I recently heard there were about 800. The number could be between 500 and 1,000. In Montreal there is approximately the same number.

The Inuit people are having a great deal of difficulty. This is an important issue for them. It may be their first time in the South and they are encountering problems. At times, we run across young people who were very healthy when they came down, but years later, their lives change and they feel too ashamed to go back or even let their parents know what is happening to them.

We need concrete recommendations for those who are in the regions and in the capitals, including Montreal, Winnipeg and other cities.

We have criticized the Department of Indian Affairs from time to time. However, in the past they have done some good, especially in the fields of education and health. These are the two sectors I remember from the early 1960s. Indian Affairs and the Department of Health and Welfare were very active. I remember arriving as a young person in Ottawa, when there were only about five Inuit people here. Every one of them was well cared for. They were being helped to plan their future in a new environment. Senator Gill has also had that experience.

Le sénateur Johnson: Vous voulez parler d'un centre de jour au sens traditionnel?

Mme Shappa: Oui. À mon avis, on ne met pas assez l'accent sur les leçons du passé.

Le sénateur Watt: J'aimerais revenir sur les questions concernant nos gens, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, qui quittent les petites collectivités des régions pour aller trouver du travail. Ce phénomène, on l'observe aujourd'hui dans le Nord. Aujourd'hui, il est difficile d'assurer sa subsistance sans une forme ou une autre de revenu.

Madame Dewar, vous avez fait allusion aux régions, Iqaluit par exemple. Le comité s'intéresse à la situation dans le Sud, mais vous avez sensibilisé le comité au fait que nous devrions nous intéresser à des régions comme Iqaluit, Rankin Inlet et d'autres centres, où il y a des emplois et où les gens vont chercher du travail. Parfois, ils ont du succès; d'autre fois, non. Parfois, on abuse d'eux et ils hésitent à entrer dans la maison à cause de la honte qu'ils éprouvent parce que, dans les petites collectivités, tout le monde se connaît.

Pourriez-vous nous fournir certains détails sur ce que vous recherchez? Si vous n'êtes pas en mesure de répondre à ma question, peut-être pourriez-vous préparer un document écrit et le soumettre au comité, assorti de recommandations. Il s'agit peut-être du genre de service de soutien dont ont besoin ces collectivités et dont on aura peut-être un jour besoin à Toronto ou à Montréal, où on retrouve un grand nombre d'Inuits. À titre d'exemple, on dénombre quelque 500 Inuits à Ottawa. Ils sont peut-être même plus nombreux. Récemment, j'ai entendu dire qu'ils étaient environ 800. Leur nombre pourrait donc se situer entre 500 et 1 000. À Montréal, on en retrouve à peu près le même nombre.

Les Inuits éprouvent de graves difficultés. Il s'agit d'une question importante pour eux. Il arrive qu'ils soient dans le Sud pour la première fois et ils se butent à des problèmes. À l'occasion, nous tombons sur de jeunes personnes qui étaient très saines à leur arrivée ici, mais qui, des années plus tard, ont vu leur vie changer du tout au tout et qui, à cause de la honte, n'osent pas entrer chez eux ni même mettre leurs parents au courant de ce qui leur est arrivé.

Nous devons formuler des recommandations concrètes pour ceux qui vivent dans les régions et dans les capitales, qu'il s'agisse de Montréal, de Winnipeg et d'autres villes.

À l'occasion, il nous est arrivé d'adresser des reproches au ministère des Affaires indiennes. Cependant, par le passé, il lui est arrivé de faire du bien, en particulier dans les domaines de l'éducation et de la santé. Ce sont les deux secteurs dont je me souviens du début des années 60. Le ministère des Affaires indiennes et le ministère de la Santé et du Bien-être étaient très actifs. Je me souviens de mon arrivée à Ottawa alors que j'étais encore jeune: il n'y avait ici que cinq Inuits environ. On s'occupait bien d'eux. On les aidait à planifier leur avenir dans un nouvel environnement. Le sénateur Gill a fait la même expérience.

As much as we criticize the Department of Indian Affairs at times, they have done wonders, and they have records, statistics and documents from which we can benefit. Perhaps the committee should take a good look at some of the old documents. As a matter of fact, there are people still living today whom I admired then. One of those is the person who was in charge of the education division. He made sure that not one native or Inuit person was on the street. If he heard about any, he would drive out, pick the people up and bring them to school.

Those are the types of services that we should be looking for because we are dealing with small numbers of people. There was good work done previously; let us benefit from that. The Nunavut Sivuniksavut is operated in a similar fashion.

There is only one thing I would like to recommend to Mr. Angus, and that is that as far as possible, you should also include a cultural component in your teaching. That is important. The more the Inuit know about themselves, the stronger they will be in terms of being able to live in other people's cultures while at the same time holding on to their own.

Ms Dewar: It depends on who is the Minister of Indian Affairs. We have been knocking on the present minister's door for three years and we finally had a meeting last week. It took that long. When Minister Irwin was in office, we saw him almost every second week.

I do not condemn what they have done, and I know they have done wonders. I went to school here in Ottawa through the Department of Indian Affairs, and here I am today talking to you about making changes for our people and making commitments to them. I thank them for that as well.

Senator Léger: I want to make a couple of comments. I was very moved when Ms Shappa was talking about role models, and to hear that others impressed her, therefore she has continued her efforts, and other people today are doing the same. They are returning. That is the part of the story.

Ms Dewar, did I understand correctly at the beginning that your view of the word "urban" is different from the way it is generally understood? When you read the word "urban," is it not the same for Inuit as it is for us? I may have misunderstood.

Ms Dewar: It means our people come down from the Arctic with the ideas of Northerners. They come to a big city and do not know the definition of "urban." The Arctic is very different, and the concept of living in the city is totally foreign to many of them.

Senator Léger: When you read our material and see the word "urban," do you think of the same things? Your understanding is northern, as you were saying, and ours is southern. Are there things we have to change so we understand one another? We are

Malgré les critiques qu'on lui adresse parfois, le ministère des Affaires indiennes a fait des merveilles, et il possède des dossiers, des statistiques et des documents dont nous pouvons nous inspirer. Peut-être le comité devrait-il examiner de près certains documents anciens. En fait, certaines personnes que j'admire à l'époque sont toujours en vie. L'une d'entre elles était responsable du secteur de l'éducation. Il a veillé à ce qu'aucun Autochtone ni aucun Inuit ne soit dans la rue. S'il entendait parler d'un cas, il sautait dans sa voiture, recueillait l'intéressé et le conduisait à l'école.

Comme nous avons affaire à un petit nombre de personnes, c'est précisément le genre de services que nous devrions envisager. On a fait du bon travail par le passé; tirons-en des leçons. Le programme Nunavut Sivuniksavut fonctionne de la même façon.

La seule recommandation que je ferais à M. Angus, c'est que son enseignement devrait, dans la mesure du possible, comporter également un volet culturel. C'est important. Mieux les Inuits se connaîtront, et plus ils seront en mesure de vivre dans la culture de l'autre, tout en préservant la leur.

Mme Dewar: Tout dépend de qui est le ministre des Affaires indiennes. Nous avons frappé à la porte du ministre actuel pendant trois ans, et ce n'est que la semaine dernière que nous avons enfin obtenu une audience. Il a fallu tout ce temps. À l'époque où le ministre Irwin était le titulaire, nous le rencontrions pratiquement toutes les deux semaines.

Je ne condamne pas le travail effectué par le ministère et je sais qu'il a fait des merveilles. C'est par l'intermédiaire du ministère des Affaires indiennes que j'ai fréquenté l'école ici à Ottawa. Et voilà que je me trouve ici pour discuter avec vous d'un changement effectué pour notre peuple et des engagements à contracter envers eux. Je les en remercie aussi.

Le sénateur Léger: Je veux simplement faire deux ou trois commentaires. J'ai été très touchée quand Mme Shappa a parlé des modèles de comportement et d'entendre que d'autres personnes l'avaient impressionnée. Elle a donc poursuivi ses efforts, et d'autres personnes l'imitent aujourd'hui. Elles reviennent. Cela fait partie de l'histoire.

Au début de votre exposé, avez-vous bien dit, madame Dewar, que vous avez une conception du mot «urbain» différente de celle qu'on en a généralement? Le mot «urbain» ne signifie-t-il pas la même chose pour les Inuits que pour nous? Peut-être vous ai-je mal comprise?

Mme Dewar: Ce que je veux dire, c'est que nos gens, lorsqu'ils arrivent de l'Arctique, ont des idées de Nordiques. À leur arrivée, dans une grande ville, ils ne savent pas ce que veut dire le mot «urbain». L'Arctique est très différent, et la notion de vie en ville est totalement étrangère à bon nombre d'entre eux.

Le sénateur Léger: Le mot «urbain», lorsque vous lisez les documents que nous avons produits, évoque-t-il pour vous les mêmes images? Votre vision du monde est nordique, comme vous l'avez dit, tandis que la nôtre est «sudiste». Y a-t-il des choses que

looking for solutions, but perhaps we do not always hear it from your perspective. That is my comment.

Ms Dewar: There is only a small number, so nobody is really hearing them, or perhaps they have not been crying out for changes in the urban centres. They do not make enough noise in many of the communities where I have been. They are complacent about the status quo. They have been told to do this or that, and these are the services that will be offered in the community.

It is changing with the new generation. I tell our women in the Arctic, "Make noises. Lobby. Try to make changes in your community." Although the Department of Indian Affairs or others might say, "These are your services; that is it," I tell them, "No, you have rights as human beings, as true Canadians. We have been in existence for many thousands of years. Do not be satisfied with what you have. Ask, lobby, cry out, put up signs."

They do not do that because they are not used to it. They pull back. When the politicians come to their communities saying that they are going to do this and that, a lot of the women do not make enough noise. That is my experience. I think many of them are suppressed. Their self-esteem is so low that they just do not raise their voices.

Senator Léger: I love your term, "noises." Would you say that it is an advantage that your communities are small, as you will have role models returning?

Ms Shappa: I do not think there are enough role models. There are not enough opportunities for young people to become role models.

Senator Léger: I hear about the cultural aspect so often — for example, you said, Ms Shappa, that you were taking throat-singing — it seems that is where it must begin. We should concentrate 75 per cent of our efforts there and then add on all the other subjects. I do think everything would go faster. I used to be a language teacher, and I always said we started in the wrong place. We start with the word, but we should start with the song. Language is a melody, not a word.

Senator Gill: I would like to return to numbers. You mentioned your capacity is 22 students each year, and you had 60 applications this year. What is the proportion of students who graduate from grade 12 entering your program? Is it a large proportion? Is it 10 per cent?

nous devrions changer pour mieux nous comprendre mutuellement? Nous sommes à la recherche de solutions, mais peut-être ne voyons-nous pas toujours les choses avec vos yeux. Voilà ce que je voulais dire.

Mme Dewar: Dans les centres urbains, ils sont peu nombreux, et donc personne ne les entend, à moins qu'ils ne réclament pas des changements avec assez de force. Dans les collectivités où je me suis trouvée, ils ne font pas assez de bruit. Ils se contentent du statu quo. On leur a dit de faire ceci ou cela; on leur a dit que les services offerts par la collectivité se résument à ceci ou à cela.

Avec la nouvelle génération, on assiste à des changements. Aux femmes de l'Arctique, je dis: «Faites du bruit. Exercez des pressions, Tentez de faire bouger les choses dans votre collectivité». Le ministère des Affaires indiennes ou d'autres auront beau dire: «Voici les services offerts, et il n'y a rien d'autre», je leur dis plutôt ceci: «Non, vous avez des droits en tant qu'êtres humains, en tant que Canadiennes à part entière. Nous existons depuis des milliers d'années. Ne vous contentez pas de ce que vous avez. Présentez des demandes, exercez des pressions, criez, érigez des panneaux».

Si elles ne le font pas, c'est parce qu'elles n'ont pas l'habitude de ce genre de chose. Elles se mettent en retrait. Lorsque des politiciens se rendent dans leurs collectivités pour promettre telle ou telle chose, bon nombre de ces femmes ne font pas assez de bruit. Telle est mon expérience. Je pense que bon nombre d'entre elles sont effacées. L'estime qu'elles ont d'elles-mêmes est si faible qu'elles n'osent tout simplement pas élever la voix.

Le sénateur Léger: J'aime bien le mot «bruit» que vous utilisez. Diriez-vous que le fait que vos collectivités soient petites est avantageux puisque vous bénéficiez du retour de modèles de comportement?

Mme Shappa: À mon avis, il n'y a pas assez de modèles de comportement. On ne donne pas assez l'occasion aux jeunes de devenir des modèles de comportement.

Le sénateur Léger: J'entends si souvent parler de l'aspect culturel — vous, par exemple, madame Shappa, dites faire du chant guttural — que je me dis que c'est par là que tout doit commencer. Nous devrions concentrer 75 p. 100 de nos efforts sur cet aspect avant de nous intéresser à tous les autres. À mon avis, tout irait encore plus vite. Autrefois, je donnais des cours de langue, et je me plaisais à répéter que nous ne commençons pas par là où il fallait. Nous commençons par le mot, mais nous aurions dû commencer par le chant. La langue est une affaire de mélodie, et non de mot.

Le sénateur Gill: J'aimerais revenir aux chiffres. Vous avez dit avoir la capacité d'accueillir 22 élèves par année et que, cette année, vous avez reçu 60 candidatures. Quelle est la proportion des élèves ayant terminé leur douzième année qui s'inscrivent à votre programme? S'agit-il d'une proportion importante? S'agit-il de 10 p. 100?

Mr. Angus: It may well be 10 per cent. I wish I had the exact number. In the winter, we had a precise number of potential grade 12 graduates this year who were prospective applicants. We sent out material to every current grade 12 student and I believe there are about 225 in Nunavut at the moment.

Senator Gill: Reaching grade 12?

Mr. Angus: They are currently enrolled in grade 12. That may not be the exact number, but it is close. If we are taking 22, it is almost 10 per cent.

Senator Gill: Therefore, you need more money so you can take more students. You have a good success rate with the program. You said that most of the students are returning to the North because your program is designed to help people return to jobs. Those who do not attain grade 12 return home and are not doing anything. You also mentioned that the suicide rate is very high. Perhaps that stems from the number of people who do not complete school or do not attend school at all. Where do those who are fed up with life come from?

Ms Dewar: Many of them do go to school. Last week, one student in one of the northern communities in Nunavut came home from school and committed suicide. As to the causes of the despair, you must be in those communities to see the problems that exist.

Over 50 years, there has been so much change, trying to keep up with the western world, the school curriculum, the demands, the job opportunities and the worry. Their parents may not have jobs. It is not easy for them to have hope. I come from a community where there is a lot of drinking and drugs; there is violence and fights because they are drunk. We have hidden that too much. We need to expose it and talk about it. We need to get our local leaders involved in talking about these problems and to stop pretending they do not exist.

When I lived in the community, I would speak on the radio, but I would be told to shut up, that it was none of my business. Yet, I would go back on. It is my business because I care about my community and our young people. That is not happening often enough in the communities. It is hard to know what is in the minds of our young people today, the deep root of their despair.

We have programs and projects in the communities, but you need spiritual as well as material things. They are not connecting with that. We know it, but at the same time it is "unknown." There is a huge problem in the community, but nobody is talking about it and the abusers are not being exposed, so the young people run away; they come to the city. They are fine for a while, they enjoy it, but they get hooked on things like drugs and alcohol

M. Angus: C'est peut-être 10 p. 100. J'aimerais bien avoir le chiffre exact. Au cours de l'hiver, nous avions un nombre précis de diplômés éventuels de la douzième année habilités à poser leur candidature. Nous faisons parvenir les documents à tous les élèves de douzième année, et je crois qu'il y en a aujourd'hui environ 225 au Nunavut.

Le sénateur Gill: Nous parlons des élèves qui se rendent en douzième année?

M. Angus: Ils sont actuellement inscrits en douzième année. Le chiffre n'est peut-être pas exact, mais nous n'en sommes pas loin. Comme nous accueillons 22 élèves, la proportion est de près de 10 p. 100.

Le sénateur Gill: Vous avez donc besoin de plus d'argent pour pouvoir accueillir un plus grand nombre d'élèves. Le programme s'enorgueillit d'un bon taux de réussite. Vous dites que la plupart des élèves rentrent dans le Nord parce que votre programme est conçu pour les aider à trouver du travail à leur retour. Ceux qui ne terminent pas leur douzième année rentrent chez eux et ne font rien du tout. Vous avez également indiqué que le taux de suicide est très élevé. Le phénomène s'explique peut-être par le grand nombre de personnes qui ne terminent pas leurs études ou ne vont pas à l'école du tout. D'où viennent ceux qui en ont assez de la vie?

Mme Dewar: Bon nombre d'entre eux vont à l'école. La semaine dernière, un élève d'une des collectivités nordiques du Nunavut est rentré de l'école et s'est suicidé. Pour ce qui est des causes de désespoir, il faut se rendre dans les collectivités pour prendre la mesure des problèmes qui se posent.

Au cours des 50 dernières années, il y a eu tant de changements — tenter de se mettre au diapason du monde occidental, le programme d'études, les exigences, les possibilités d'emploi et l'inquiétude. Il est possible que leurs parents soient sans emploi. Dans ces conditions, il n'est pas facile d'espérer. Je viens d'une collectivité où l'alcoolisme et la toxicomanie sont répandus; l'alcool est responsable de la violence et des bagarres. Pendant trop longtemps, nous avons jeté un voile sur ces phénomènes. Nous devons les exposer au grand jour et en parler. Nous devons associer nos dirigeants locaux à l'étude de ces problèmes et cesser de faire comme s'ils n'existaient pas.

Quand je vivais dans cette collectivité, je prenais la parole à la radio, mais on m'invitait à me taire et à me mêler de mes oignons. Pourtant, je récidivais. Je me mêle de mes oignons parce que ma collectivité et nos jeunes me tiennent à cœur. Il s'agit d'un phénomène trop peu répandu dans les collectivités. Il est difficile de sonder l'âme des jeunes d'aujourd'hui, de toucher les fondements profonds de leur désespoir.

Dans les collectivités, nous avons des programmes et des projets, mais, outre les besoins matériels, on doit répondre aux besoins spirituels. Sur ce plan, les jeunes sont «déconnectés». Nous le savons, mais en même temps, la situation est «occultée». La collectivité est aux prises avec d'énormes problèmes, mais personne n'en parle et ne dénonce les abuseurs. Par conséquent, les jeunes s'enfuient et viennent en ville. Ils se tirent d'affaire

because they are readily available. Not every family is like that, but there is a lot of violence that we read about in the newspapers and hear on the radio.

Ms Shappa: I wanted to say, as Ms Dewar wrote, these social issues have a tremendous impact on our youth:

Too often, they grow up with abuse or neglect in their homes as a consequence of the difficulties their parents still have in adjusting to the culture clash of the last decades.

I think that has a lot to do with the issues facing youth today. I do not understand why I was not educated about my mom's generation and what they went through. Now that I am, I see it as an essential learning experience. I need to know this in order to continue on and make a difference in Nunavut. To bring down the suicide rates and tackle other social issues, the most important thing is to educate the youth and give them a sense of responsibility. Many youth in the North do not know what to do. They live in a small community. Hunting is no longer readily available; you need gas and a skidoo. Young boys cannot do all these things. A lot of the youth need that sense of responsibility, and educating them about the past and about the goals of the future will help a lot.

The Chairman: Ms Dewar, I will tell you a story. Last year, a young Inuit boy worked in our office as a co-op student, for credits. He was a wonderful young man. His mother had come down here to get away from a violent marriage and she brought her children with her. He was really trying hard, but his mother ended up on drugs. As a result, the young man could not continue his schooling because he had to stay home and look after his two baby brothers and sisters. It was a tragic situation.

I would like to know what your organization is doing to provide services for young people — and his mother was a young mother — or do you have any plans for assisting in situations such as this? This young man had no place to go and he felt totally isolated. I talked to him about the friendship centre. He said there was nothing there. I would like your comments about the services of the friendship centre. I talked to him about the Odawa Native Friendship Centre. He did not know very much about that. We talked to him about going to your office, but he said there was nothing there for him.

We are speaking of urban issues here. You are going to find more and more that your students will not be going back to the North, or if they do, they remain briefly and then they leave again because there is nothing there for them. The lack of economic development is a sorry fact of life.

pendant un certain temps et s'amuse, mais ils s'accrochent à des béquilles comme les drogues et l'alcool, qui sont faciles d'accès. On ne peut pas mettre toutes les familles dans le même sac, mais la violence dont il est question dans les journaux et à la radio existe bel et bien.

Mme Shappa: Je tenais à dire, comme Mme Dewar l'a écrit, que ces programmes sociaux auront un énorme impact sur les jeunes.

Trop souvent, ils sont victimes d'abus ou de négligence à la maison, en raison de la difficulté qu'éprouvent toujours leurs parents à s'adapter au choc des cultures des dernières décennies.

À mon avis, cela explique en grande partie les problèmes auxquels les jeunes sont aujourd'hui confrontés. Je ne comprends pas pourquoi on ne m'a pas parlé de la génération de ma mère et du sort qu'elle avait subi. Maintenant que je suis au courant, j'y vois une expérience d'apprentissage essentielle. Il faut que je me rende compte pour poursuivre et faire bouger les choses au Nunavut. Pour réduire les taux de suicide et s'attaquer à d'autres problèmes sociaux, on doit d'abord et avant tout éduquer les jeunes et leur conférer le sens des responsabilités. Bon nombre de jeunes qui vivent dans le Nord ne savent pas quoi faire. Ils vivent dans une petite collectivité. On ne peut plus s'adonner facilement à la chasse; il faut de l'essence et une motoneige. Ce n'est pas à la portée des jeunes garçons. De nombreux jeunes doivent acquérir le sens des responsabilités, et le fait de les sensibiliser au passé et aux objectifs de l'avenir fera beaucoup en ce sens.

La présidente: Madame Dewar, permettez-moi de vous raconter une histoire. L'année dernière, un jeune Inuit a travaillé dans nos bureaux à titre de participant à un programme d'alternance travail-études pour des crédits. C'était un jeune homme extraordinaire. Sa mère était venue ici pour fuir un mariage violent et avait amené ses enfants avec elle. Malgré ses vaillants efforts, elle avait fini dans la drogue. Pour cette raison, le jeune homme n'a pu poursuivre ses études: il devait rester à la maison pour s'occuper de ses deux petits frères et de ses sœurs. C'était une situation tragique.

J'aimerais savoir ce que votre organisme fait pour offrir des services aux jeunes — et la mère en question était jeune. Intervenez-vous dans de telles situations? Le jeune homme en question n'avait nulle part où aller et se sentait totalement isolé. Je lui ai parlé du centre d'amitié. Il m'a répondu que ce dernier n'avait strictement rien à lui offrir. J'aimerais vous entendre sur les services offerts par le centre d'amitié. Je lui ai parlé de l'Odawa Native Friendship Centre. Il ne savait pas grand-chose à ce sujet. Nous avons évoqué ensemble la possibilité qu'il s'adresse à vos bureaux, mais il m'a dit que vous ne pouviez strictement rien pour lui.

Ici, il est question des problèmes en milieu urbain. De plus en plus, vous allez constater que vos élèves ne rentrent pas dans le Nord ou que, le cas échéant, ils y demeurent pendant peu de temps parce que, là-bas, il n'y a rien pour eux. L'absence de développement économique est une triste réalité.

How do we address the needs of the Inuit community moving from the North down here to a totally alien culture and country? Really, that is exactly what it is. What problems do you have in providing services?

Ms Dewar: I think you heard me talk to the Minister Responsible for the Status of Women in Canada. Pauktuutit is the national organization that deals with Inuit women across the Arctic. We have jurisdictional problems with these kinds of issues. We do not have the resources. We do not have any money to do any of these things. We can make referrals, and we have assisted distressed people by recommending an organization that could help them.

I have been around a long time; I am not a young woman. There is also a lack of leadership in some of these organizations that we need to address. We need to speak out and assist them. Some do not want our help. Sometimes we get pushed aside when we try to advocate on behalf of people. They tell us, "This is none of your business." We could make changes. The very thing we have been fighting for is to get more funding. It is not the answer to everything, but it does help us to do our work and to hire people who can concentrate on those issues while we are undertaking other things. That is the problem I face.

I know the despair. When our people come down here, it is not fun for me to watch them getting into alcohol and drugs, being abused and becoming alcoholics, to the point where they have to beg on the streets. I had never seen an Inuk do that before, and it hurts me to see things like that. The young people need role models, as Ms Shappa said. We are trying to make a difference, to the best of our ability and with the resources that we have.

The Chairman: You have funding issues, you have partnership issues and you have weak leadership. As I say, it will become more common for young people from the North, if there are no economic development opportunities for them there, to come down here looking for greater opportunities and fall between the cracks.

What about racism? Do you find there is racism in the cities?

Ms Dewar: Definitely. Big time. When I go to a store, I am an Inuk. I walk like an Inuk, I eat like an Inuk, and I speak like an Inuk. I cannot change that. People see me, and they brush me off. I do not get the attention they give to others.

The other day, I went to get my coffee at Starbucks. The waitress did not want to serve me. She threw the coffee into the sink, turned around and walked away. Those are the kinds of things that we face every day.

What do you do? I have been taught to be gracious, so that is what I try to do. I turn the other cheek, but it is not easy. Imagine the people coming from the Arctic who are not as used to the city

Comment répondre aux besoins des Inuits qui quittent le Nord pour venir s'établir ici dans une culture et un pays totalement étrangers? Je suis sérieuse. C'est la plus stricte vérité. Quels problèmes éprouvez-vous à fournir des services?

Mme Dewar: Je pense que vous m'avez entendue m'adresser à la ministre responsable de la Situation de la femme du Canada. Pauktuutit est l'organisme national qui représente les femmes inuites de tout l'Arctique. Cette situation entraîne des problèmes de compétences. Nous n'avons pas les ressources nécessaires. Nous n'avons pas l'argent nécessaire pour faire ce genre d'intervention. Nous aiguillons les intéressées vers les services offerts, et nous sommes venus en aide aux personnes en détresse en leur recommandant un organisme capable de leur venir en aide.

Je ne suis pas née de la dernière pluie; je ne suis pas une jeune femme. Dans ces organismes, on déplore aussi un manque de leadership, et nous devons remédier au problème. Nous devons élever la voix et venir en aide aux intéressés. Certains d'entre eux ne veulent rien entendre. Parfois, on nous repousse lorsque nous tentons de défendre les intérêts des gens. On nous dit: «Cela ne vous concerne pas». Nous pourrions faire des changements. C'est précisément pour l'obtention de plus de fonds que nous nous sommes battus. Ce n'est pas la solution à tous les maux, mais l'argent nous aide à faire notre travail et à retenir les services de personnes qui se concentrent sur ces problèmes, pendant que nous faisons autre chose. Voilà le problème auquel je suis confrontée.

Le désespoir, je connais. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je vois nos gens sombrer dans l'alcoolisme et la toxicomanie à leur arrivée ici, être victimes de violence et devenir alcooliques, au point où ils doivent mendier dans les rues. Jamais encore je n'avais vu un Inuk mendier, et ça me fait mal au cœur. Comme l'a dit Mme Shappa l'a dit, les gens ont besoin de modèles de comportement. Nous tentons de faire changer les choses au meilleur de notre connaissance et compte tenu des ressources à nos dispositions.

La présidente: Vous avez des problèmes de financement, vous avez des problèmes de partenariat et vous devez composer avec un leadership faible. Comme je l'ai dit, en l'absence de développement économique dans le Nord, de plus en plus de jeunes viendront ici à la recherche d'occasions meilleures et échapperont aux mailles du système.

Qu'en est-il du racisme? Existe-t-il un phénomène de racisme dans les villes?

Mme Dewar: Certainement, et pas qu'un peu. Quand me rends dans un magasin, je suis une Inuk. Je marche comme une Inuk, je mange comme une Inuk et je parle comme une Inuk. Je ne peux rien y changer. On me voit, et on me repousse. Je n'ai pas droit à la même attention que les autres.

L'autre jour, je suis allée chercher un café dans un Starbucks. La serveuse a refusé de s'occuper de moi. Elle a jeté le café dans l'évier, m'a tourné le dos et est partie. Voilà le genre de comportements auxquels nous sommes tous les jours confrontés.

Que faire? On m'a appris à être aimable, et c'est ce que je tente de faire. Je tends l'autre joue, mais ce n'est pas facile. Imaginez ce qui arrive aux personnes qui arrivent de l'Arctique et n'ont pas

as I am. They have difficulty in dealing with that, so they turn to alcohol, drugs and other things to survive it, I suppose. That is what they try to do. It is an issue many Aboriginal people face.

The Chairman: You should have made some noise and asked to see the manager.

Ms Dewar: I did the next day, and I got a free coffee.

The Chairman: I hope you got an apology too.

Ms Dewar: Yes. That came with it.

The Chairman: That must happen. These are some of the issues you face as an Inuk in a major city. Can you imagine what our young people face? A wonderful young man came to work in our office, and you know what happened to him. We wonder why there are suicides.

English is not the first language for most people who come down here. Are they given English as a second language training? I found that in some of the other centres, our people are not allowed to take English as a second language. They do not have a landed immigrant certificate, so they do not qualify. Is that happening?

Ms Dewar: I do not understand your question.

The Chairman: They cannot get ESL training, English as a second language, because they do not have a landed immigrant status card. You have to have come from another country to get English as a second language lessons. Do you help in your school, Mr. Angus, with English courses?

Mr. Angus: Yes. One of the core courses is a mandatory one required by Algonquin. For students to receive an Algonquin certificate, they must successfully complete the college's first-year English course. That is not just for our program, but for all Algonquin first-year students.

The Chairman: I found out that you cannot take English as a second language classes in Winnipeg or Edmonton unless you come from another country. I could not believe that.

Ms Dewar: I have never heard of it.

The Chairman: Check into it, Ms Dewar, and you will see.

Ms Dewar: I want to tell you something else. One time, when I was flying here from Iqaluit on a weekend, I was wearing jeans. I was not treated well at all. On the return journey, I wore a suit and fixed my hair. I was treated differently. Those are the kinds of things that you face.

The Chairman: That is what happens when our people come to the cities.

comme moi l'habitude de la ville. Elles ont de la difficulté à composer avec ce genre de situation, et elles se tournent vers l'alcool, les drogues et d'autres mécanismes de survie, je suppose. C'est ce qu'elles tentent de faire. C'est un problème auquel de nombreux Autochtones sont confrontés.

La présidente: Vous auriez dû vous plaindre et exiger de voir le directeur de l'établissement.

Mme Dewar: Je l'ai fait le lendemain, et j'ai eu droit à un café gratuit.

La présidente: J'espère qu'on vous a aussi présenté des excuses.

Mme Dewar: Oui. Les excuses sont venues en même temps.

La présidente: C'est ainsi qu'il faut procéder. Voilà le genre de problèmes auxquels un Inuk est confronté dans une grande ville. Imaginez-vous ce à quoi les jeunes font face? Un merveilleux jeune homme est venu travailler dans nos bureaux, et vous savez ce qui lui est arrivé. Après, nous nous demandons pourquoi il y a des suicides.

L'anglais n'est pas la langue maternelle de la plupart des gens qui viennent du Nord pour s'établir ici. Leur donne-t-on des cours d'anglais, langue seconde? J'ai appris que, dans certains autres centres, nos gens ne sont pas autorisés à suivre les cours d'anglais, langue seconde. Parce qu'ils n'ont pas de certificat d'immigrant admis, ils ne sont pas admissibles. Est-ce bien la réalité?

Mme Dewar: Je ne comprends pas votre question.

La présidente: Ils ne peuvent pas obtenir des cours d'anglais, langue seconde, faute d'une carte attestant leur statut d'immigrant admis. Pour avoir droit à des cours d'anglais, langue seconde, on doit venir d'un autre pays. Dans votre programme, monsieur Angus, offrez-vous des cours d'anglais?

M. Angus: Oui. L'un des cours de base est un cours obligatoire du Collège Algonquin. Pour obtenir un certificat du Collège Algonquin, les élèves doivent réussir le cours d'anglais de première année du collège. La condition ne s'applique pas qu'aux élèves inscrits à notre programme; elle concerne tous les élèves de première année du Collège Algonquin.

La présidente: J'ai appris que, à Winnipeg ou à Edmonton, on ne peut suivre de cours d'anglais, langue seconde, que si on vient d'un autre pays. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Mme Dewar: Je n'ai jamais entendu parler de cela.

La présidente: Vérifiez, madame Dewar, et vous verrez.

Mme Dewar: Je vais vous dire autre chose. Un jour, à mon retour d'Iqaluit, un week-end, je portais des jeans à bord de l'avion. On ne m'a pas bien traitée du tout. Sur le trajet du retour, je portais un costume et je m'étais coiffée. On m'a traitée différemment. Voilà le genre de situations auxquelles nous sommes confrontés.

La présidente: C'est ce qui arrive à nos gens lorsqu'ils viennent en ville.

If there are no other comments, I thank the three of you very much, and especially you, Ms Shappa, for being so brave and telling us your story. It is important that we hear these stories, and it is important that you continue with your studies and be a good role model. That is what we need. Thank you.

The committee adjourned.

Si personne n'a d'autres commentaires, je vais profiter de l'occasion pour vous remercier chaleureusement tous les trois et en particulier vous, madame Shappa, qui avez eu le courage de nous faire part de votre histoire. Il est important que nous entendions ces récits tout comme il est important que vous poursuiviez vos études afin de devenir un modèle de comportement précieux. Voilà ce dont nous avons besoin. Je vous remercie.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

From the Pauktuutit Inuit Women's Association:

Ms Veronica Dewar, President;
Mr. Murray Angus, Instructor, Nunavut Sivuniksavut;
Ms June Shappa, Nunavut Sivuniksavut.

TÉMOINS

De Pauktuutit Inuit Women's Association:

Mme Veronica Dewar, présidente;
M. Murray Angus, instructeur, Nunavut Sivuniksavut;
Mme June Shappa, Nunavut Sivuniksavut.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:
The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:
L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, June 4, 2002

Le mardi 4 juin 2002

Issue No. 21

Fascicule n° 21

Nineteenth meeting on:

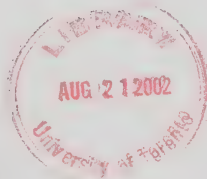
Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Dix-neuvième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. | * Lynch-Staunton |
| (or Robichaud, P.C.) | (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|----------------------|-------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. | * Lynch-Staunton |
| (ou Robichaud, c.p.) | (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 4, 2002
(33)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:07 a.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, and Sibbeston (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Native Women's Association of Canada:

Ms Kukdookaa Terri Brown, President;

Ms Marlene Larocque, Executive Director;

Ms Jelena Golic, Youth Intervener.

Ms Brown made an opening statement and then, along with other witnesses, answered questions.

At 10:38 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 4 juin 2002
(33)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 07, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Johnson (*vice-présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson et Sibbeston (8).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité examine les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De l'Association des femmes autochtones du Canada:

Mme Kukdookaa Terri Brown, présidente;

Mme Marlene Larocque, directrice générale;

Mme Jelena Golic, intervenante auprès des jeunes.

Mme Brown fait une déclaration et, de concert avec les autres témoins, répond aux questions.

À 10 h 38, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 4, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:07 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I welcome you to today's meeting on this important action plan for change. As I have said many times before, I do not think we need another study; however, we do need to listen and to hear the communities, the agencies and the people on this important issue of urban Aboriginals, especially dealing with our youth. This is what we will do this morning.

Our first witness, Ms Kukdookaa Terri Brown from the Native Women's Association of Canada, will present a strong message about her concerns for young Aboriginal women, in particular.

Ms Brown, please proceed.

Ms Kukdookaa Terri Brown, President, Native Women's Association of Canada: Thank you for the invitation to participate in this hearing on urban Aboriginal youth. The time is critical to address the needs of an important sector of our society in a holistic and integrated manner. Greetings from the Native Women's Association of Canada.

The Native Women's Association of Canada, NWAC, is a national body of provincial, territorial and Aboriginal women's groups that works toward empowering women by being involved in developing and changing legislation that affects the lives of Aboriginal women. We also work to foster participation in a national dialogue that creates a space for the full participation of Aboriginal women and youth in Canadian society.

The majority of our presentation today will address the challenges faced by female Aboriginal youth. While we will highlight the many challenges and barriers faced by Aboriginal females, we want to acknowledge that many young Aboriginal women are role models, businesswomen, scholars, artists, writers and mothers with careers, vision and knowledge.

The current reality is that two thirds of Aboriginal Canadians are under the age of 25, with the highest concentration in the Prairie provinces. Aboriginal youth are overrepresented in all statistical data that reflects a reality that is neither hopeful nor fair.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 4 juin 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 07 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je vous souhaite la bienvenue à la réunion d'aujourd'hui, qui porte sur cet important programme d'action pour un changement. Comme je l'ai dit à maintes reprises, nous n'avons pas besoin d'une autre étude; par contre, il nous faut écouter et entendre ce qu'ont à dire les collectivités, les organismes et les gens à propos de ce dossier important que constituent les Autochtones en milieu urbain, surtout en ce qui concerne nos jeunes. C'est ce que nous allons faire ce matin.

Notre premier témoin, Mme Kukdookaa Terri Brown, de l'Association des femmes autochtones du Canada, nous présentera un message sans équivoque sur le souci qu'elle nourrit à l'égard des jeunes femmes autochtones en particulier.

Madame Brown, je vous prie de commencer.

Mme Kukdookaa Terri Brown, présidente, Association des femmes autochtones du Canada: Je vous remercie de m'avoir invitée à participer à cette audience sur les jeunes Autochtones en milieu urbain. Il s'agit d'un moment d'une importance critique pour qui envisage de répondre aux besoins d'un secteur important de notre société, de façon holistique et intégrée. Je vous transmets les salutations de l'Association des femmes autochtones du Canada.

L'Association des femmes autochtones du Canada, ou AFAC, est un organisme national composé de groupes provinciaux et territoriaux de femmes autochtones et qui travaille à donner aux femmes les moyens de leur épanouissement en concevant et en modifiant des lois ayant une incidence sur la vie des femmes autochtones. De même, nous favorisons la participation à un dialogue national qui crée un espace pour la pleine participation des femmes et des jeunes Autochtones dans la société canadienne.

La majeure partie de notre exposé, aujourd'hui, portera sur les défis auxquels font face les jeunes femmes autochtones. Tout en mettant en lumière les nombreux défis et obstacles auxquels font face les femmes autochtones, nous souhaitons souligner qu'elles sont nombreuses à être des modèles de comportement, des femmes d'affaires, des savantes, artistes, écrivaines, mères avec une carrière, une vision d'avenir et des connaissances.

À l'heure actuelle, les deux tiers des Autochtones du Canada ont moins de 25 ans, la concentration la plus élevée se trouvant dans les provinces des Prairies. Le taux de représentation des Autochtones est excessif dans toutes les données statistiques qui renvoient à une réalité qui ne se caractérise ni par l'espérance ni par l'équité.

We need to regain the vitality and resilience of our youth, if we want to build healthy communities, families and people. Our Aboriginal communities, both on-reserve and off-reserve, must invest in developing young leaders with a solid understanding of our values, customs, languages and governance structures. We must also acknowledge that Aboriginal youth represent a diverse population with different issues, concerns and cultural backgrounds.

Aboriginal women are doubly disadvantaged in Canadian society because of their race and gender. Aboriginal women are the poorest of the poor. Because of this, they require the immediate attention of federal, provincial and Aboriginal governments. Aboriginal women's status can only be understood in the context of a range of determinants, including socio-economic status, education and employment conditions, social support networks, physical environment, healthy child development, and access to health services.

The lack of culture and traditions of Aboriginal peoples experienced by dislocated Aboriginal youth allows for the adoption of reduced standards of appropriate norms and values with respect to the roles of Aboriginal women and, in particular, young women. Women are no longer viewed as leaders of the community to be respected for their ability to give life. Young women no longer follow life-stage teachings on how to be a woman and the value and sacredness of a woman's body. This is the foundation of a woman's self-esteem and her understanding of her role within our societies. We must incorporate our elders into this process of community building.

It is often the case that young Aboriginal women are deprived of an initial good start in terms of education and life skills because of poverty, sexual abuse, discrimination and lack of training, all of which leave women in a vicious cycle of low-paying jobs, abuse, addiction, prostitution, jail, poor health and limited options.

When we talk of "migration" to urban centres, we need to better reflect that process by naming it "dislocation." Young Aboriginal women move to cities for reasons differing from their male counterparts. Young Aboriginal females are at epidemic risk of being sexually molested or interfered with by the age of 12. The incidence of incest, inappropriate touch, molestation and rape is such a common factor within the Aboriginal female population and an almost accepted reality that reporting is less frequent than for other populations.

One of the biggest problems in Aboriginal homes and communities is the lack of qualitative sex education. Aboriginal children and youth are desperately in need of solid sex education.

Nous devons nous redonner la vitalité et l'esprit de résistance de notre jeunesse, si nous souhaitons travailler en faveur de la santé de nos collectivités, de nos familles, de nos gens. Nos communautés autochtones, dans les réserves et ailleurs, doivent investir pour préparer les jeunes leaders en leur inculquant une vision solide de ce que représentent nos valeurs, nos coutumes, nos langues et nos structures de gouvernement. De même, il nous faut reconnaître que les jeunes Autochtones représentent une population diversifiée dont les intérêts, les soucis et les contextes culturels diffèrent.

Les femmes autochtones sont doublement défavorisées dans la société canadienne du fait de leur race et de leur sexe. Les femmes autochtones sont les plus pauvres parmi les pauvres. De ce fait, elles ont besoin de l'attention immédiate des autorités fédérales, provinciales et autochtones. La situation des femmes autochtones ne peut être saisie que dans le contexte d'un ensemble de déterminants, notamment la situation socioéconomique, les conditions relatives à l'éducation et à l'emploi, les réseaux d'entraide sociale, le milieu physique, le développement des enfants et l'accès aux services de santé.

L'absence de culture et de traditions propres aux peuples autochtones qui est le fait des jeunes Autochtones déplacés bat en brèche les valeurs et les usages appropriés en ce qui concerne le rôle des femmes autochtones et, en particulier, celui des jeunes femmes. Les femmes ne sont plus considérées comme des chefs de file de la communauté, qu'il faut respecter pour leur capacité de donner naissance à un être humain. Les jeunes femmes n'ont plus pour référence les enseignements traditionnels sur la façon de devenir une femme ainsi que la valeur et le caractère sacré du corps de la femme. Or, c'est là le fondement de l'estime de soi chez la femme, de sa compréhension du rôle qu'elle joue au sein de nos sociétés. Nous devons intégrer nos aînés à ce processus d'édification des communautés.

Souvent, les jeunes femmes autochtones sont privées de la possibilité de bien se lancer dans la vie pour ce qui est de l'éducation et des connaissances pratiques élémentaires, en raison de la pauvreté, de la violence sexuelle, de la discrimination et de l'absence de formation — tout cela poussant la femme dans un cercle vicieux qui se caractérise par des emplois mal rémunérés, la violence, la toxicomanie, la prostitution, la prison, la maladie et la limitation des options.

Quand il est question de la «migration» dans les centres urbains, il vaudrait mieux, pour être plus juste, parler de «déplacement». Les jeunes femmes autochtones s'en vont en ville pour des raisons autres que celles des hommes. Les jeunes femmes autochtones vivent un risque proprement épidémique d'être l'objet de sévices ou d'attouchements sexuels rendus à l'âge de douze ans. La fréquence d'inceste, d'attouchements, d'atteinte à la pudeur et de viol est si élevée chez les femmes autochtones et est pratiquement acceptée au point où les cas sont moins souvent signalés que dans d'autres populations.

Une des plus grandes difficultés que vivent les Autochtones, à la maison comme au sein de la collectivité, c'est le manque d'éducation sexuelle de nature qualitative. Les enfants et les

A concrete result is the high rates of Aboriginal teen pregnancy, with many babies born with health problems and often taken into the foster care system.

Many young Aboriginal women dislocating from reserve to urban centres are financially unstable and without positive frames of reference for themselves. This instability and lack of opportunity for employment and education result in women becoming vulnerable and involved in the criminal subculture.

With the lack of social cohesion based on common family, community and shared values, many youth develop their own sense of self through the formation of gangs. Aboriginal youth are looking for someone to connect with and a gang of Aboriginal youth provides a safe place. Shared culture, racial experience and other forms of oppression lead them to find a family within the urban centre through the gang. A sense of exclusion based on race and income are common factors that lead to the sustenance of gang culture and activity.

The shame of being associated with a criminal subculture or prostitution prevents women from returning to the reserve. Many develop methods of coping with the dislocation and resulting issues such as HIV, children in care, unbalanced mental health, and addictions that fuel dependence on illegal work.

In the process, female Aboriginal youth are lead into the sex trade, often with tragic consequences. We are all well aware of the missing women in Vancouver and in Saskatoon and all those who remain unreported — all prostitution and a large percentage Aboriginal. This is what happens when Aboriginal females are allowed to fall through the social safety net, when social policy does not meet everyone's rights because they do not have an address or a job, cannot access child care in order to access training or a diploma or even to see a doctor.

The health of young Aboriginal females is also compromised. When we look at some statistics, the landscape is bleak. The current health status of Aboriginal women has been chronicled in a number of reports. The Health Canada Women's Health Bureau provides a concise and succinct summary of the current health realities of aboriginal women. Life expectancy for Aboriginal women is 76.2 years versus 81 for non-Aboriginal women. Aboriginal women experience higher rates of circulatory problems, respiratory problems, diabetes, hypertension and cancer of the cervix than the rest of the general female population. Current evidence shows that diabetes is three times as prevalent in Aboriginal communities than in the general

adolescents autochtones ont désespérément besoin d'une bonne éducation sexuelle. Résultat concret de cela: le taux élevé de grossesses chez les adolescentes, nombre de bébés naissant avec des problèmes de santé et, souvent, étant pris en charge par des familles adoptives.

Nombre des jeunes femmes autochtones déplacées des réserves vers les centres urbains sont financièrement instables et ne disposent pas d'une référence positive par rapport à elle-même. Cette instabilité et l'absence de possibilités d'emploi et d'études font qu'elles deviennent vulnérables et liées à la sous-culture criminelle.

En l'absence de la cohésion sociale qui provient d'avoir en commun une famille, une collectivité et des valeurs, les jeunes sont nombreux à «se trouver» par l'entremise de gangs de rue. Les jeunes Autochtones cherchent quelqu'un avec qui créer des liens; or, un gang de jeunes Autochtones est une sécurité. La culture qu'ils ont en commun, l'expérience raciale qu'ils connaissent et les autres formes d'oppression qu'ils peuvent vivre les conduisent à trouver une famille, en milieu urbain, dans le gang. Un sentiment d'exclusion lié à la race et au revenu figure parmi les facteurs courants qui font perdurer l'activité des gangs et la culture qui s'y rattache.

La honte d'être associé à une sous-culture criminelle ou à de la prostitution empêche les femmes de revenir à la réserve. Nombre d'entre elles trouvent des moyens plus ou moins intéressants de s'adapter au déplacement; il peut en résulter une infection à VIH, le placement des enfants en foyer nourricier, une perturbation de la santé mentale et des dépendances qui les contraignent à un travail illégal.

On pousse des adolescentes autochtones à s'engager dans le commerce sexuel, ce qui, souvent, a des conséquences tragiques. Nous sommes tous bien conscients du cas des femmes disparues à Vancouver et Saskatoon, et de tous les cas qui n'ont jamais été signalés — toutes des prostituées et, pour une grande part, des Autochtones. C'est ce qui arrive quand on permet que les femmes autochtones passent entre les mailles du filet de sécurité sociale, quand la politique sociale ne permet pas à tous de réaliser leurs droits, parce qu'ils n'ont plus d'adresse ou d'emploi, qu'ils n'ont pas accès à des services de garde d'enfants en vue d'obtenir une formation ou un diplôme, ou même de consulter un médecin.

La santé des jeunes femmes autochtones est également compromise. Il suffit de prendre connaissance de certaines statistiques pour le voir: la situation est décourageante. L'état de santé actuel des femmes autochtones a fait l'objet de plusieurs rapports. Le Bureau pour la santé des femmes de Santé Canada brosse un tableau concis des réalités que vivent actuellement les femmes autochtones sur le plan de la santé. L'espérance de vie des femmes autochtones est de 76,2 ans, par rapport à 81 ans pour les autres femmes. Chez les femmes autochtones, le taux de problèmes de circulation, de difficultés respiratoires, de diabète, d'hypertension et de cancer du col de l'utérus est plus élevé que dans la population en général. Les données actuelles laissent voir

population. Most Aboriginal diabetics are women, approximately two to one to that of Aboriginal men.

There is a higher percentage of HIV among Aboriginal women than non-Aboriginal women — 15.9 per cent versus 7 per cent. Fifty per cent of Aboriginal females who contract AIDS do so through intravenous drug use, in comparison to 17 per cent of all female cases.

The birth rate among Aboriginal women is twice that of the overall Canadian population. Fifty-five per cent of Aboriginal mothers are under the age of 25, versus 28 per cent for the non-Aboriginal population; 9 per cent are under 18 years of age, versus 1 per cent for the non-Aboriginal population.

The mortality rate due to violence for Aboriginal women is three times the rate experienced by all other Canadian women. For Aboriginal women in the age category of 25 to 44, the rate is five times that for all other Canadian women. Women are often the victims of family dysfunction, which results from alcohol or substance abuse. Hospital admissions for alcohol-related accidents are three times higher among Aboriginal females than they are for the general Canadian population.

Greater than 50 per cent of Aboriginal people view alcohol abuse as a social problem in their communities. Fetal alcohol syndrome and fetal alcohol effects have emerged as a health and social concern in some First Nations and Inuit communities. Suicide rates remain consistently higher for the Aboriginal population than the general Canadian population as a whole, in almost every age category. Over a five-year span, from 1989 to 1993, Aboriginal women were more than three times as likely to commit suicide than non-Aboriginal women.

The Native Women's Association of Canada wishes to make the following recommendations. The first recommendation is to provide adequate and sustained long-term funding to Aboriginal organizations within urban settings to assist in program design, development, implementation and delivery for Aboriginal youth.

Second, devise promotional campaigns related to positive self-esteem that are part of a regular advertising and media programming. To date, we can only see ourselves portrayed positively on APTN and not the larger mainstream media.

Third, develop and deliver educational programs geared to Aboriginal youth. These programs should be culturally sensitive to learning styles and should assist in addressing the rate of expulsion or dropout of Aboriginal youth from regular school systems.

Fourth, a population health approach must be put in place, an approach that considers the total environment within which Aboriginal women's health is realized. Income and social status, social support networks, education, physical surroundings,

que le diabète est trois fois plus fréquent chez les Autochtones que chez les membres de la population en général. Or, la plupart des diabétiques autochtones sont des femmes — dans un rapport de deux femmes pour un homme.

Le pourcentage de femmes autochtones infectées à VIH est plus élevé — 15,9 p. 100, par rapport à 7 p. 100 pour les autres femmes. Cinquante pour cent des femmes autochtones qui contractent le sida le font par l'injection de drogues, par rapport à 17 p. 100 pour l'ensemble des femmes.

Le taux de naissance est deux fois plus élevé chez les femmes autochtones. Cinquante-cinq pour cent des mères autochtones ont moins de 25 ans, par rapport à 28 p. 100 des autres femmes; 9 p. 100 ont moins de 18 ans, par rapport à 1 p. 100 des autres femmes.

Le taux de mortalité imputable à la violence est trois fois plus élevé chez les femmes autochtones que chez les autres Canadiennes. Dans le cas des femmes autochtones ayant entre 25 et 44 ans, il est cinq fois plus élevé. Les femmes sont souvent les victimes de la perturbation du milieu familial, qui provient de l'alcoolisme ou d'une toxicomanie. Les séjours hospitaliers ayant pour origine un accident lié à l'alcool sont trois fois plus fréquents chez les femmes autochtones que chez les Canadiennes en général.

Plus de 50 p. 100 des Autochtones perçoivent l'alcoolisme comme un problème social au sein de leur communauté. Le syndrome d'alcoolisme fœtal et les effets qu'il peut produire figurent au premier rang des préoccupations sanitaires et sociales dans certaines communautés des Premières nations et Inuits. Le taux de suicide demeure systématiquement plus élevé chez les Autochtones que dans l'ensemble de la population canadienne, pour presque toutes les catégories d'âge. Pendant une période de cinq ans, soit de 1989 à 1993, il était trois fois plus probable qu'une femme autochtone se suicide qu'une femme non Autochtone.

L'Association des femmes autochtones du Canada souhaite présenter les recommandations suivantes. La première recommandation consiste à prévoir un financement adéquat et durable des organisations autochtones en milieu urbain, pour aider à la conception, à l'élaboration, à la mise en œuvre et à l'exécution des programmes à l'intention des jeunes Autochtones.

Deuxièmement, il faut concevoir des campagnes de promotion d'estime de soi dans le cadre de programmes périodiques de publicité et de promotion médiatique. Jusqu'à maintenant, la seule image positive de nous-mêmes qui nous est renvoyée provient du réseau APTN, et non pas des médias de masse.

Troisièmement, il faut concevoir et mettre à exécution des programmes pédagogiques en fonction des jeunes Autochtones. Ces programmes devaient être adaptés au contexte culturel et aux styles d'apprentissage, et aider à réduire le taux d'expulsion ou de décrochage des jeunes Autochtones dans les écoles ordinaires.

Quatrièmement, il faut mettre en place une approche de santé des populations, approche qui tient compte, dans son intégralité, du milieu dans lequel la santé des femmes autochtones se réalise. Le revenu et la situation sociale, les réseaux d'entraide sociale,

biological and genetic makeup, child development and health services are key elements to this approach. NWAC adds that this must be done within a contextual framework that acknowledges the continuing oppression of Aboriginal peoples and the impact of colonization.

Fifth, a thorough examination of social policy is needed in order to address the holistic needs of Aboriginal youth who are not able to access basic living assistance and health support structures.

Sixth, NWAC would like to see a more focused effort on the educational policy for Aboriginal youth who live in urban centres. As well, given that Aboriginals have a much higher proportion of young workers than the general population, we would like to see aggressive action taken to promote the hiring of Aboriginal youth who reside in urban settings.

Seventh, bring Aboriginal youth into the development process so as to create an atmosphere of ownership rather than the imposition of a concept or program for their benefit.

Finally, we must engage Aboriginal youth in dialogue. They know their reality best and can articulate their needs most effectively. Our youth are our future. Without our youth, we have no future. It is critical at this stage, because of the high rate of suicide and addiction, in addition to all the social problems I mentioned, for action to be taken immediately because people are dying in the streets of poverty and in social conditions that are deplorable and an embarrassment to the world.

This is our land. We have lost it all and now we are losing our children. We have no future without putting in place policies that are proactive and positive for our youth. They should be able to benefit, like the rest of Canadian society, have good self-esteem, move into respectable, well-paying jobs, have children when they want to have children, marry when they want to marry, leave the workforce when they want to and, most of all, be respected by people.

That respect is critical. The racism they face daily diminishes their view of themselves and erodes their sensibility; they become disillusioned and move into areas of which they are ashamed. We want to help them and tell them that there is no need to be ashamed because the oppression has affected us all.

I would be pleased to answer questions at this time.

The Chairman: That was most interesting and insightful. I appreciate the recommendations your organization has given to this committee. Those recommendations are crucial, if we are to address the needs of the Aboriginal community.

l'éducation, le milieu physique, la biologie et l'hérédité, le développement de l'enfance et les services de santé sont des éléments clés de cette approche. L'AFAC ajoute que cette approche doit être appliquée dans un cadre contextuel qui reconnaît l'oppression dont font toujours l'objet les peuples autochtones ainsi que l'impact de la colonisation.

Cinquièmement, il faut procéder à un examen approfondi de la politique sociale en vue de mieux répondre aux besoins holistiques des jeunes Autochtones qui ne peuvent accéder à une aide de subsistance ou aux structures de soutien du réseau de la santé.

Sixièmement, l'AFAC souhaiterait qu'il y ait une meilleure concertation des efforts déployés en ce qui concerne la politique d'éducation des jeunes Autochtones en milieu urbain. De même, comme les Autochtones comptent une proportion de jeunes travailleurs qui est beaucoup plus élevée, nous aimerions que soient prises des mesures énergiques pour promouvoir l'embauche de jeunes Autochtones qui vivent en milieu urbain.

Septièmement, il faut faire en sorte que les jeunes Autochtones participent eux-mêmes au processus d'élaboration, de manière à ce qu'ils se sentent responsables de l'affaire, plutôt que de leur imposer un concept ou programme qui doit leur profiter.

Enfin, nous devons engager les jeunes Autochtones dans un dialogue. Ce sont eux qui connaissent le mieux leur réalité et qui sont en mesure d'articuler le plus efficacement leurs besoins. Nos jeunes sont notre avenir. Sans nos jeunes, nous n'avons pas d'avenir. Cela est d'une importance capitale au point où nous en sommes, étant donné le taux élevé de suicide et de toxicomanie, en plus des autres problèmes sociaux que j'ai mentionnés, il faut agir immédiatement: il y a des gens qui meurent de pauvreté dans la rue et qui connaissent des conditions sociales déplorables qui sont la honte du monde entier.

Cette terre nous appartient. Nous avons tout perdu et, maintenant, nous perdons nos enfants. Nous n'avons pas d'avenir si nous ne mettons pas en place des politiques qui sont proactives et positives du point de vue de nos jeunes. Ils devraient pouvoir avoir des avantages, comme le reste de la société canadienne, avoir une bonne estime de soi, obtenir des emplois respectables et bien rémunérés, avoir des enfants au moment où ils veulent avoir des enfants, se marier au moment où ils veulent se marier, quitter la population active quand ils souhaitent le faire et, plus que toute autre chose, être respectés par les autres.

Ce respect est d'une importance capitale. Le racisme quotidien auquel ils font face diminue l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et mine leur sensibilité; ils perdent leurs illusions et adoptent des pratiques dont ils ont honte. Nous voulons les aider, leur dire qu'ils n'ont pas à avoir honte, parce que cette oppression nous a affectés, tous.

C'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

La présidente: Voilà un exposé tout à fait intéressant et révélateur. J'apprécie les recommandations que formule votre organisation à l'intention de notre comité. Ce sont des recommandations d'une importance capitale, pour que nous puissions répondre aux besoins de la communauté autochtone.

Senator Pearson: As I hear the unhappy recital of difficulties, I am trying to envisage practical, hands-on ideas. Could you describe a situation within an Aboriginal community where the young people are being empowered rather than disillusioned by what is happening? Do you have any practical experience? We are looking at things that work. We want to recommend some good models and practices that work in the community.

Ms Marlene Larocque, Executive Director, Native Women's Association of Canada: I have an example of a program that is unfolding right now at the University of Saskatchewan, in its Indigenous Peoples program. The program is entitled *Iskwewak*, which is the Cree word for women. Under that program, Aboriginal youth who live in Saskatoon, an urban setting, mentored with professional Aboriginal women. They are undertaking activities that foster their self-esteem and provide the basis of a lifestyle that leads to participation in society and in the economy and gives them a different set of values.

Senator Pearson: One of the points you are making is the importance of mentoring; correct?

Ms Larocque: Exactly, especially by Aboriginal women.

Senator Pearson: That is an important thing that needs to be worked out.

All of us who have children and who have watched them grow up, along with our grandchildren, know that the challenge is to enhance the child within as well as the community outside, because it is the capacity of those young people to take charge of their own lives that becomes the important thing. Do you have some examples where you thought that was working successfully?

Ms Brown: In the Vancouver area, there are five youth groups that have been active in promoting a positive image for youth and in getting them into employment and training. The Vancouver Native Education Centre, which has been around for about 30 years, is a positive example. Their approach is holistic; they include spiritual teaching and traditional culture. Youth who attend the centre make all sorts of cultural items. They participate in drumming, and they become involved in singing and dancing, along with academic education, which has been successful.

Senator Pearson: I am interested in the question of working with very small children. We know that so much of the roots of self-confidence and the inherent sense of self starts in early childhood. Has the Aboriginal Head Start program, for example, a model that has been successful?

Ms Brown: Not specifically, but Head Start has been helpful to mothers. Greater than 50 per cent of Aboriginal families are headed by single mothers. Head Start was very beneficial in terms of providing nutrition and support to the mother and in preparing the children for school.

Le sénateur Pearson: En écoutant cette litanie de malheurs, j'ai essayé d'envisager des idées pratiques, concrètes. Pouvez-vous décrire une communauté autochtone où la situation fortifie les jeunes, plutôt que de les désillusionner? Avez-vous une expérience concrète à faire valoir? Nous sommes à la recherche d'idées qui marchent. Nous souhaitons recommander des modèles et des pratiques qui marchent au sein de la communauté.

Mme Marlene Larocque, directrice générale, Association des femmes autochtones du Canada: Je connais un programme qui, en ce moment même, se déroule à l'Université de la Saskatchewan — le programme des peuples autochtones. Le programme est baptisé *Iskwewak*, terme cri qui veut dire «femmes». Dans le cadre de ce programme, des jeunes Autochtones qui vivent à Saskatoon, en milieu urbain, sont jumelés avec une professionnelle autochtone qui leur sert de mentor. Ils entreprennent des activités qui favorisent leur estime de soi et jettent les fondements d'un style de vie qui conduit à la participation à la société et à l'économie, et leur donne un ensemble de valeurs différent.

Le sénateur Pearson: Une des choses que vous dites, c'est que le mentorat est important, n'est-ce pas?

Mme Larocque: Tout à fait, surtout quand les femmes autochtones servent de mentor.

Le sénateur Pearson: C'est une chose importante qu'il faut régler.

Tous ceux parmi nous qui ont eu des enfants et qui les ont vus grandir, et c'est le cas aussi des petits-enfants, savent que le défi consiste à faire en sorte que l'enfant s'épanouisse à l'intérieur aussi bien qu'au sein de la communauté, à l'extérieur, parce que c'est la capacité qu'ont ces jeunes de se prendre en main qui devient la chose la plus importante. Êtes-vous au courant d'exemples où, selon vous, cela marchait bien?

Mme Brown: Dans la région de Vancouver, il y a cinq groupes de jeunes qui se sont activés à promouvoir une image positive des jeunes et à faire en sorte que les jeunes obtiennent du travail et de la formation. Le Vancouver Native Education Centre, qui existe depuis environ 30 ans, est un exemple positif à cet égard. Son approche est holistique; les responsables y prévoient un enseignement spirituel et tiennent compte de la culture traditionnelle. Les jeunes qui fréquentent le centre fabriquent toutes sortes d'articles culturels. Ils jouent du tambour, ils chantent et ils dansent, tout en recevant une éducation, ce qui a porté fruit.

Le sénateur Pearson: Je m'intéresse au travail qui est fait auprès des enfants très jeunes. Nous savons que, pour une bonne part, la confiance en soi et l'identité plongent leurs racines dans la petite enfance. Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, par exemple, est-il un modèle fructueux?

Mme Brown: Pas précisément, mais ce programme a été utile aux mères. Plus de 50 p. 100 des familles autochtones ont à leur tête une mère seule. Le Programme d'aide préscolaire a été très avantageux dans la mesure où il a permis à la mère de bénéficier de services nutritionnels et de soutien, et a préparé les enfants en vue de l'école.

One to five years old is a critical age. It is important that there be longevity for organizations that provide services. Disruption of funding, a lack of funding and short-term funding all remain a problem for organizations. It is important for organizations to have long-term stability rather than short-term funding; otherwise, they experience total disruption every time they must engage in negotiations.

Senator Pearson: We know that the regular presence of a public health nurse is one of the most successful ways of helping young families and children. Is that a model that is being used at all? The model that really works is a nurse who comes in before birth and continues to work with that family over a period of two years. Again, it is a question of continuity. This has been proved to be enormously beneficial in helping families work closely with their children. Is that a model that is used?

Ms Brown: The health centres work well in providing health support, and continuity is important. It is difficult for the centres to keep doctors and qualified staff. In the more remote parts of the country, there seems to be a new doctor every two weeks, so there is no continuity at all. Continuity is lacking.

Senator Christensen: Your first recommendation was to provide adequate and sustained long-term funding to Aboriginal organizations to assist in program design, development, evaluation and delivery for Aboriginal youth. How do you see that happening? Would the programs be delivered through friendship centres? Bands receive funding. However, as you are well aware, once people are wooed from the bands into urban settings, that funding does not follow. Obviously, that is a problem. How do we get to a point where we can get those kinds of programs into the urban areas, for example, through friendship centres? How do you see it happening?

Ms Brown: You mentioned the friendship centres. They are effective. Friendship centres are located across Canada, as are our offices. We receive funding, which we allocate to our regions. This is effective because it gets to the grassroots, where the money is needed and where they can provide their own programming. Women's organizations are seriously underfunded. Capacity must be increased.

Senator Christensen: You said that women are no longer viewed as respected leaders of the community. Why is that happening in the rural areas?

Ms Brown: The displacement of women under the Indian Act is a major reason. It has been happening over generations. Women are second-class citizens within our own communities because of the way the act is written and the way it discriminates against women. It does not honour the role of Aboriginal women, a role

La période qui va de la naissance à la cinquième année est une période d'une importance capitale. Il importe que les organisations chargées de fournir des services puissent durer. La perturbation du financement, l'absence de financement et l'attribution d'un financement à court terme seulement — tout cela demeure un problème pour les organisations. Il importe pour les organisations d'avoir une stabilité à long terme, plutôt qu'un financement à court terme; sinon, c'est le bouleversement total chaque fois qu'on doit engager des négociations.

Le sénateur Pearson: Nous savons que la possibilité de consulter périodiquement une infirmière en santé publique représente l'une des meilleures façons de venir en aide aux jeunes familles et aux enfants. Est-ce un modèle que l'on applique? Le modèle qui fonctionne vraiment, c'est celui où une infirmière arrive avant la naissance et continue de travailler auprès de la même famille pendant deux ans. Encore une fois, c'est une question de continuité. Cela s'est révélé extraordinairement avantageux pour les familles, que de travailler auprès des enfants. Est-ce un modèle qui est appliqué?

Mme Brown: Les centres de la santé font un bon travail pour ce qui est du soutien, et la continuité est une chose importante. Il est difficile pour les centres de garder dans la région les médecins et professionnels qualifiés. Dans les régions éloignées du pays, on dirait qu'il y a un médecin nouveau toutes les deux semaines; il n'y a donc aucune continuité. La continuité fait défaut.

Le sénateur Christensen: Votre première recommandation, c'était de prévoir un financement adéquat et durable aux organisations autochtones qui aident à concevoir, à élaborer, à évaluer et à exécuter les programmes à l'intention des jeunes Autochtones. Sous quelle forme voyez-vous cela? L'exécution des programmes serait-elle l'affaire des centres d'amitié? Les bandes reçoivent le financement. Toutefois, comme vous le savez bien, une fois que les gens sont persuadés de quitter la bande pour aller vivre en milieu urbain, le financement ne suit pas. Évidemment, c'est un problème. Comment pouvons-nous procéder pour que ce genre de programme existe en milieu urbain, par exemple, par l'entremise des centres d'amitié? Comment voyez-vous cela?

Mme Brown: Vous avez parlé des centres d'amitié. Ils sont efficaces. On trouve des centres d'amitié partout au Canada, à l'exemple de nos bureaux. Nous recevons du financement, que nous répartissons entre nos régions. C'est efficace parce que nous rejoignons ainsi la base, là où on a besoin d'argent et où on peut concevoir ses propres programmes. Les organisations de femmes souffrent d'un sous-financement grave. Il faut accroître la capacité.

Le sénateur Christensen: Vous avez dit que les femmes ne sont plus considérées comme des leaders respectés de la communauté. Pourquoi cela survient-il dans les régions rurales?

Mme Brown: Le déplacement des femmes en application de la Loi sur les Indiens en est une des grandes raisons. Cela s'est fait sur plusieurs générations. Les femmes sont des citoyens de second rang dans nos propres communautés, en raison de la façon dont la loi est écrite et de la manière dont les femmes y sont l'objet de

that was very significant in the past. Women participated in all areas, in the economic, political and social structures. Our role has been diminished; we are fighting to regain it.

Senator Hubley: One of the young women from the Native Women's Association of Canada who presented before us emphasized the importance of young people having input into organizations and being a part of them. In your organization, is there a youth representation?

Ms Jelena Golic, Youth Intervener, Native Women's Association of Canada: As a youth coordinator, one of my roles is to present the views of the youth council to the government.

Yes, our organization has a youth council, made up of a representative from each of our provincial and territorial regional offices. There is also a youth who represents us at the national level. This is our opportunity to lobby for certain issues.

Our council faces a funding challenge, which is a threat to the youth council. The youth council is a very effective means to fight for some issues.

In terms of the Native Women's Association of Canada, great importance is placed on youth, which is the next generation. For example, our youth program offers scholarships for young Aboriginal women. We are trying to put in place programs that will enable those young women to assume the position of the president of our organization, say, in the future. However, our youth council cannot be effective without adequate funding. In order to hold meeting, we require funding. It is not effective for us to be communicating via e-mail with each other, in an attempt to test some government initiative. Meeting in person is much more effective. This is a constant complaint.

When youth hear about a government initiative, they would like to be consulted. They would like to gather in a room to discuss the issue and to provide some input. That is important for youth. That is how we function best. We need to discuss issues. Sometimes it is difficult to consult with youth through one national organization. More direct input is what they would like, rather than just being told about government initiatives. Then they often ask: "Who gave recommendations for that? Where did it come from?"

Senator Hubley: That was certainly the idea raised by the young ladies who presented before us. Given the unique needs of Aboriginal women living in Canadian major cities, should government consider different forms of assistance in programming? I am sure that you review programming that government has put in place with good intentions, but do you feel

discrimination. La loi ne fait pas honneur au rôle des femmes autochtones, rôle qui a été très important par le passé. Les femmes participaient à tous les secteurs de la société, aux structures économiques, politiques et sociales. Notre rôle a été réduit; nous nous battons pour nous le réapproprier.

Le sénateur Hubley: Une des jeunes femmes de l'Association des femmes autochtones du Canada qui est venue témoigner a insisté sur l'importance pour les jeunes d'avoir leur mot à dire dans les organisations et d'en faire partie. Y a-t-il des jeunes qui sont représentés au sein de votre organisation?

Mme Jelena Golic, intervenante auprès des jeunes, Association des femmes autochtones du Canada: En tant que coordonnatrice jeunesse, j'ai notamment pour rôle de présenter au gouvernement le point de vue du conseil des jeunes.

Oui, notre organisation a un conseil des jeunes, qui compte un représentant de chacun de nos bureaux régionaux des provinces et des territoires. Il y a aussi un jeune qui nous représente à l'échelle nationale. C'est là l'occasion, pour nous, de faire pression en rapport avec certains dossiers.

Notre conseil éprouve des problèmes de financement, ce qui est une menace pour le conseil des jeunes. Le conseil des jeunes est un moyen très efficace de se battre dans certains dossiers.

À l'Association des femmes autochtones du Canada, nous accordons une grande importance aux jeunes, la génération à venir. Par exemple, notre programme jeunesse comporte des bourses à l'intention des jeunes femmes autochtones. Nous essayons de mettre en place des programmes qui permettront à ces jeunes femmes d'occuper, à l'avenir, par exemple, le poste de présidente de notre organisation. Toutefois, notre conseil jeunesse ne saurait être efficace s'il ne dispose pas d'un financement adéquat. Pour nous réunir, il nous faut des fonds. Il n'est pas efficace pour nous de communiquer par courriel quand il faut mettre à l'essai une initiative gouvernementale. Se réunir face à face est beaucoup plus efficace. C'est une plainte qui revient toujours.

Quand les jeunes entendent parler d'une initiative gouvernementale, ils disent qu'ils auraient aimé être consultés. Ils aimeraient se réunir quelque part pour discuter de la question et révéler leur point de vue. C'est important pour les jeunes. C'est de cette façon que nous fonctionnons le mieux. Nous avons besoin de discuter des choses. Parfois, il est difficile de consulter les jeunes par le truchement d'une organisation nationale. Les jeunes aimeraient bien contribuer plus directement à la discussion, plutôt que d'être mis au fait des initiatives gouvernementales adoptées. À ce moment-là, ils posent souvent la question suivante: qui a recommandé cela? D'où cela vient-il?

Le sénateur Hubley: C'est certes l'idée dont nous ont fait part les jeunes dames qui ont témoigné avant vous. Étant donné les besoins uniques des femmes autochtones qui habitent dans une grande ville canadienne, les pouvoirs publics devraient-ils envisager diverses formes d'aide en matière de programmes? Je suis sûre que vous examinez de bonne foi les programmes que le

you have the input into those programs that is required to make it a successful program for Aboriginal women or youth?

Ms Brown: From my experience, we have not really had enough input. Normally, we hear about programs and policies after they have been developed. We do not have input from the very beginning. Many of the programs are problematic because the people who develop them neither work for us nor have an agenda similar to ours. In many instances, there are no checkpoints in place for an evaluation process, where we can be involved and say, "This person is doing a great job," or "We need some changes."

In many case, we have program officers who are very ineffective. I am hoping that we can have some input into the people who deliver programs and services, because the attitudes of those people are critical as well.

Senator Sibbeston: You present a bleak picture. One part of me does not want to believe or admit that the situation is as bad as you indicate. I come from the Northwest Territories, where, while there are problems, the situation is not as bleak as you paint it for the rest of the country. I am not fully aware of the situation in the south and in urban areas, so I have to believe what you say.

While we may have problems in the Northwest Territories, we have been able to make a great deal of progress. Aboriginal people in the North are faring reasonably well because they are the majority, not the minority. They have been able to make inroads into all aspects of society, including government. Through land claims they have made progress, using the resources and money to become involved in the economic life of the North.

The picture you paint is bleak, as I said. How do you get out of the situation you portray? While I see that you recommend things like more funding and more promotional campaigns, is there any hope for Aboriginal peoples who move from the country to the city? That phenomenon is happening with native people moving from the reserves or rural areas to seek new lives and opportunity in the cities. What happens to people when they hit the city? Is there any hope? Some I suspect integrate in society and make their way, while others fall by the wayside. The things you talk about, such as prostitution and health problems, happen to people who do not cope well in the city and who are on the margins of city life.

I would be interested to hear from you your thoughts. What is the hope? What does our government or our society need to do to raise the state of Aboriginal women in particular so that they have a good and meaningful life?

gouvernement a mis en place, mais croyez-vous avoir l'occasion d'exprimer comme il se doit votre avis sur ces programmes, pour que la démarche soit fructueuse pour les femmes ou les jeunes Autochtones?

Mme Brown: Si je me fie à mon expérience, je dirais que nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de le faire. Normalement, nous entendons parler des programmes et des politiques une fois qu'ils ont été conçus. Nous n'avons pas notre mot à dire dès le départ. Nombre de programmes posent des difficultés parce que les gens qui les conçoivent ne travaillent pas pour nous ou encore n'ont pas les mêmes intérêts que nous. Dans de nombreux cas, aucune étape n'est prévue pour un processus d'évaluation, qui nous permettrait d'entrer en jeu et de dire: «Ce type fait un excellent travail» ou «nous avons besoin d'un changement».

Dans de nombreux cas, nous constatons que l'agent de programme est très inefficace. Mon espoir, c'est que nous puissions avoir notre mot à dire dans la décision d'engager les gens chargés des programmes et des services, parce que l'attitude des gens en question revêt, elle aussi, une importance capitale.

Le sénateur Sibbeston: Vous brossez un tableau sombre de la situation. Il y a une partie de moi qui ne veut pas croire ce que vous dites ou admettre que la situation est aussi sombre que vous le faites valoir. Je suis originaire des Territoires du Nord-Ouest, là où, bien qu'il y ait des problèmes, la situation n'est pas aussi sombre que le tableau que vous brossez du reste du pays. Je ne suis pas parfaitement conscient de la situation dans le Sud et dans les zones urbaines, de sorte que je dois vous croire sur parole.

Bien que nous ayons eu des difficultés dans les Territoires du Nord-Ouest, nous avons pu réaliser des progrès considérables. Les Autochtones dans le Nord se tirent raisonnablement bien d'affaire parce qu'ils forment la majorité, et non pas la minorité de la population. Ils ont réussi des percées dans tous les aspects de la société, notamment le gouvernement. Par l'entremise de revendications territoriales, ils ont fait des progrès, utilisant les ressources et l'argent ainsi établis pour participer à la vie économique du Nord.

Le tableau que vous brossez est sombre, comme je l'ai dit. Comment se sortir de la situation que vous décrivez? Je vois que vous recommandez des choses comme un accroissement du financement et plus de campagnes de promotion, mais y a-t-il un quelconque espoir pour les Autochtones qui quittent la campagne pour s'établir en ville? Le phénomène survient quand les Autochtones quittent la réserve ou la région rurale qu'ils habitent pour une ville nouvelle, une occasion nouvelle dans la ville. Qu'arrive-t-il aux gens quand ils arrivent en ville? Y a-t-il de l'espoir? Certains, je présume, s'intègrent à la société et se font une place, alors que d'autres échouent. Les difficultés dont vous parlez, par exemple la prostitution et les problèmes de santé, sont éprouvées par des gens qui ne s'adaptent pas bien à la ville et qui ont une existence qui se situe à la périphérie de la vie urbaine.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Quel espoir peut-on avoir? Que doit faire notre gouvernement ou notre société pour corriger la situation des femmes autochtones, en particulier, pour qu'elles aient une vie bonne et qu'elles s'épanouissent?

One wants to improve the picture you paint. Our committee will try to make recommendations to government that will improve the lives of Aboriginal people, but it is difficult. Can we make any changes as a result of our recommendations? What needs to be done so that the lives of Aboriginal women in particular are improved?

Ms Brown: On the point about the bleakness, in a survey done in Yellowknife and carried out by one of our youth, we learned that approximately 80 per cent of the youth surveyed were engaged in prostitution or sex trade activities. There are many realities about which people do not know. Ignoring the facts does not change those realities. The facts are that we have high levels of the most serious social conditions in this country. We are not telling tales. We do not need to tell any. People have chosen to ignore us and to ignore the high statistics of violence and all the conditions that we experience as Aboriginal people.

With regard to what we can do to gain some hope, some of the recommendations are succinct and very good. If there is a commitment to follow the recommendations rather than sitting down and listening to us year after year and not taking the action, things will change. For example, it has been 35 years since we have had the dilemma of arguing with jurisdictional issues. That is a long time. There should have been change by now. We get tired of repeating this over and over and going on and on.

I would like to see some concrete work done right away rather than waiting for more studies, as Senator Chalifoux mentioned. We do not need more studies; we need money injected into the community to do effective work. We have been doing volunteer work for far too long. We cannot continue to carry our nations; we cannot continue to carry our men. They need to stand up. They may not be prepared for that, but we are prepared. We are prepared to move ahead and follow some of the recommendations, if the government could give us more money. We have very good ideas.

Senator Sibbeston: Some weeks ago, there was some news about women in British Columbia telling their men that they were more to blame than even the government in terms of the state of women. I do not know whether you recall that being said. I read it in the news.

While it is easy to blame government and society, how much of the problems are really internal to native society? Should the men who do not treat Aboriginal women very well accept any blame? Can you comment on what needs to be done in your own society rather than just blaming the government?

On souhaite améliorer la situation que vous décrivez. Notre comité essaiera de formuler à l'intention du gouvernement des recommandations permettant d'améliorer la vie des Autochtones, mais cela est difficile. Pouvons-nous apporter des modifications en conséquence de nos recommandations? Que faut-il faire pour que la vie des femmes autochtones en particulier soit meilleure?

Mme Brown: Pour ce qui est du tableau sombre dont il est question, on a fait un sondage à Yellowknife, c'est un de nos jeunes qui l'a réalisé. Nous avons appris que quelque 80 p. 100 des jeunes sondés s'adonnaient à la prostitution ou à des activités relevant du commerce du sexe. Il existe nombre de réalités dont les gens ne sont pas conscients. Ce n'est pas en détournant le regard qu'on changera les choses. Le fait est que nous vivons, à un taux élevé, les pires conditions sociales au pays. Ce ne sont pas des histoires que nous racontons. Nous n'avons pas besoin d'en raconter. Les gens ont choisi de ne pas nous entendre, de ne pas voir les taux élevés de violence et toutes les conditions que nous vivons en tant qu'autochtones.

Quant à ce que nous pouvons faire pour avoir de l'espoir, certaines des recommandations sont succinctes et très bonnes. Si les responsables s'engagent à donner suite aux recommandations plutôt qu'à s'asseoir et à nous écouter, d'année en année, sans agir, les choses vont changer. Par exemple, cela fait 35 ans que nous sommes pris dans le dilemme que fait intervenir la querelle des compétences. C'est beaucoup de temps. Les choses auraient dû changer depuis. Nous sommes las de toujours répéter et répéter, de reprendre toujours et à jamais le même récit.

J'aimerais voir du travail concret dès aujourd'hui, plutôt que d'attendre que d'autres études soient produites, comme l'a souligné le sénateur Chalifoux. Il ne faut pas d'autres études; il faut que de l'argent soit injecté dans la communauté pour qu'un travail efficace puisse se faire. Nous faisons un travail bénévole depuis beaucoup trop longtemps. Nous ne pouvons continuer à porter nos nations; nous ne pouvons continuer à porter nos hommes. Ils doivent se lever. Ils ne sont peut-être pas prêts à le faire, mais nous, nous sommes prêtes. Nous sommes prêtes à aller de l'avant et à mettre en place certaines des recommandations, si le gouvernement peut nous donner plus d'argent. Nous avons de très bonnes idées.

Le sénateur Sibbeston: Il y a quelques semaines de cela, on a entendu parler de femmes en Colombie-Britannique qui disaient à leurs hommes que ceux-ci étaient davantage à blâmer que le gouvernement pour ce qui est de la situation de la femme. Je ne sais pas si vous vous en souvenez. J'ai lu cela dans les journaux.

Il est facile de jeter la pierre au gouvernement et à la société, mais dans quelle mesure les problèmes en question sont-ils vraiment des problèmes internes à la société autochtone? Les hommes qui ne traitent pas très bien les femmes autochtones devraient-ils accepter le blâme? Pouvez-vous nous dire ce que vous devez faire, au sein de votre propre société, plutôt que de jeter la pierre au gouvernement?

Ms Brown: There is much to be done. In terms of blame, we can blame the men. However, our people have a long history of oppression. They know nothing else in many cases. This experience is what they are reacting to in many cases.

The politics on reservations is a direct result of the legislation that governs our lives and land. In particular, it is dictated that we have to be in a specific location to gain benefits or to be regulated by certain acts. No one in the world is subject to that sort of oppression, aside from South Africa, which has been freed after so many years.

The politics on reservations drives women to urban settings. If we could stay in our homelands, I am sure we would. If there were services, a healthy community and our children were not at risk, we would stay. We come to the urban setting to get an education and to access opportunities for our children.

We seek the same things that other people do not have to leave their homelands to find. Other people are not forced off their homeland; they do not have to move 2,000 miles, in my case 5,000 miles, to get a job and an education. The closest university to my home is at least 1,500 miles away. One must relocate and leave everything behind to get an education. Other people do not have to do that.

Our youth are challenged because they are dislocated when they go away for training. In many cases, they get into the wrong crowd because they can be influenced in certain areas.

Let us talk about what oppression has done to us.

Senator Carney: I will follow the line of discussion started by Senator Sibbeston. First, has anyone explained the meaning of your first name?

Ms Brown: That is my traditional name, given to me at birth. We are given a few names, but this is my formal name.

Senator Carney: Where are you from?

Ms Brown: I am from northern British Columbia, near the Alaska Pan Handle. It is Taltan country.

Senator Carney: I want to ask you about Bill C-31 in relation to your views on oppression and legislation. I was a member of the House of Commons and one of the 16 women who pressured to have Bill C-31 passed, which restored status to Indian women who married off-reserve or married non-Aboriginal men. We now know that there are some flaws in the legislation that have led to some inequities for women, particularly in passing on status rights to their descendants.

Mme Brown: Il y a beaucoup à faire. Pour ce qui est du blâme, nous pouvons blâmer les hommes. Toutefois, nous avons une longue histoire marquée par l'oppression. Dans bon nombre de cas, les gens ne connaissent rien d'autre. C'est à cette expérience qu'ils réagissent dans nombre de cas.

Le contexte politique où évoluent les réserves découle actuellement de la loi qui régit notre vie et notre terre. En particulier, il est prescrit que nous devons nous trouver à un endroit précis pour tirer certains bienfaits ou être visés par certaines lois. Il n'y a personne dans le monde qui soit assujéti à cette forme d'oppression, mis à part en Afrique du Sud, là où les gens ont été libérés après tant d'années.

La situation politique dans les réserves pousse les femmes à s'en aller en ville. Si nous pouvions demeurer sur nos terres d'origine, je suis certaine que nous le ferions. S'il y avait des services, une communauté saine et des enfants qui ne sont pas à risque, nous y demeurerions. Nous allons en ville pour obtenir une éducation et avoir accès à des occasions, pour nos enfants.

Nous recherchons les mêmes choses que d'autres trouvent sans avoir à quitter leur terre. Les autres ne sont pas forcés à quitter leur terre; ils n'ont pas à faire 2 000 milles — dans mon cas, 5 000 milles — pour obtenir un emploi et une éducation. L'université la plus proche de chez nous est située à au moins 1 500 milles. Il faut se réinstaller ailleurs, tout laisser derrière soi, pour obtenir une éducation. D'autres gens n'ont pas à faire cela.

Nos jeunes font face à des difficultés parce qu'ils sont déplacés, quand ils s'en vont ailleurs pour obtenir une formation. Dans de nombreux cas, ils finissent par avoir de mauvaises fréquentations parce qu'ils sont influençables sous certains rapports.

Parlons de l'oppression dont nous sommes l'objet.

Le sénateur Carney: Je vais revenir au thème soulevé par le sénateur Sibbeston. D'abord, quelqu'un a-t-il expliqué ce que signifie votre prénom?

Mme Brown: C'est mon nom traditionnel, celui qui m'a été donné à ma naissance. On nous donne plusieurs noms; celui-là est mon nom officiel.

Le sénateur Carney: D'où venez-vous?

Mme Brown: Je suis originaire de la partie nord de la Colombie-Britannique, près de l'Alaska Pan Handle. Nous sommes en pays taltan.

Le sénateur Carney: J'aimerais vous demander ce que vous pensez du projet de loi C-31 compte tenu de votre position sur l'oppression et la législation. J'ai été députée à la Chambre des communes et j'ai été parmi les 16 femmes qui ont fait pression pour que le projet de loi C-31 soit adopté, qui a redonné le statut d'Indien inscrit aux Indiennes qui s'étaient mariées en dehors de la réserve ou qui avaient épousé un homme autre qu'autochtone. Nous savons maintenant que certains défauts de la loi ont conduit à certaines inégalités pour les femmes, particulièrement pour ce qui touche la transmission des droits relatifs au statut d'Indien aux descendants.

Can you tell us what the impact of that bill has been and the personal interest in this? How might the legislation be changed?

Ms Brown: The move to urban areas has been a long legacy of the Indian Act. When Bill C-31 was enacted, it was viewed as a great victory for women.

Senator Carney: We thought so, until we found that we had not written it properly.

Ms Brown: A few generations later, we find that the discrimination is removed a couple generations. Again, we face the same issue of people being stripped of membership and benefits as Aboriginal people.

Senator Carney: Can you explain how that works? Can you give us an example of how it comes about that people lose their rights?

Ms Brown: Section 6 of the Indian Act relates to membership. Under section 6(1), a person has full benefits, including access to education, health, housing, everything that exists on the reserve.

Section 2 relates to partial benefits. It regards a blood quantum when someone marries out. A native woman who marries a non-native is still included. As well, her descendants are unaffected. However, if a descendant marries out, the children of that union get partial benefits. An individual who has a blood quantum of less than 25 per cent loses all rights. In that case, the descendants cannot inherit any part of the home. They lose all benefits.

Senator Carney: Can you explain to me what "blood quantum" means? I understand that it does not apply to men, but to women only.

Ms Brown: No, it applies to both now. In the old days, women who married out lost their status. When those women regained status, they did not regain 6(1) status. They were at a disadvantage. They did not regain full status. Thus, their children lost benefits quicker than they should have. They should have been reinstated to full status, which was not done.

Senator Carney: We are told that that created part of the migration problem. People went to urban centres because they did not have any rights to stay on their reserve; is that right?

Ms Brown: Yes.

Senator Carney: When you say "married out," for the purposes of the record, what do you mean?

Pouvez-vous nous dire quel a été l'impact de ce projet de loi et quel est votre intérêt personnel à cet égard? Comment pourrait-on modifier la loi?

Mme Brown: L'aménagement des Autochtones en milieu urbain est un phénomène de longue date attribuable à la Loi sur les Indiens. Quand le projet de loi C-31 a été édicté, on y a vu une victoire importante pour les femmes.

Le sénateur Carney: C'est ce que nous pensions, jusqu'au moment où nous avons constaté que le texte n'était pas rédigé convenablement.

Mme Brown: Quelques générations plus loin... on constate que la discrimination est déplacée de quelques générations. Encore une fois, nous sommes aux prises avec le même cas: les gens sont privés de leur appartenance à la communauté autochtone et des avantages qui en découlent.

Le sénateur Carney: Pouvez-vous expliquer comment cela fonctionne? Pouvez-vous nous donner un exemple de la façon dont les gens perdent leurs droits?

Mme Brown: L'article 6 de la Loi sur les Indiens traite du statut d'Indien. En application du paragraphe 6(1), la personne inscrite a droit à tous les avantages prévus, notamment l'accès à l'éducation, à la santé, à un logement, tout ce qui existe dans la réserve.

L'article 2 porte sur les avantages partiels. Il est question de la concentration de quantité de sang dans le cas d'un mariage à un non-Autochtone. La femme autochtone qui épouse un non-Autochtone est toujours incluse. De même, ses descendants ne sont pas touchés. Toutefois, si un descendant marie un non-Autochtone, les enfants nés de l'union ont droit seulement à des avantages partiels. Quiconque a une concentration de moins de 25 p. 100 perd tous ses droits. Dans un tel cas, les descendants ne peuvent hériter d'une quelconque partie de la maison. Ils perdent tous leurs avantages.

Le sénateur Carney: Pouvez-vous préciser la notion de quantité de sang? Je crois savoir que cela s'applique non pas aux hommes, mais seulement aux femmes.

Mme Brown: Non, maintenant, cela s'applique aux deux. Dans l'ancien temps, les femmes qui contractaient un mariage hors bande perdaient leur statut. Quand le statut de ces femmes a été rétabli, cela n'était pas le statut conféré par le paragraphe 6(1). Elles étaient défavorisées. Ce n'est pas le statut entier qui a été rétabli. Ainsi, leurs enfants ont perdu des avantages plus rapidement que cela aurait dû se passer. C'est leur statut intégral qui aurait dû être rétabli, ce qui n'a pas été le cas.

Le sénateur Carney: On nous dit que cela a créé une partie du problème de la migration. Les gens vont vivre en ville parce qu'ils n'ont pas de droits s'ils demeurent dans la réserve; est-ce bien cela?

Mme Brown: Oui.

Le sénateur Carney: Vous avez parlé de «mariage hors bande». Pour le compte rendu, pouvez-vous nous dire ce que vous entendez par là?

Ms Brown: I mean marrying a non-Aboriginal. There would not be a problem if an Aboriginal woman married an Aboriginal man. If an Aboriginal woman were to marry someone who was, say, 50 per cent or part Aboriginal, it would mean something different again.

Senator Carney: Who keeps track of the blood quantum? How do you do that?

Ms Brown: Robert Nault.

Senator Carney: I know that the band councils determine membership. We are told that there are some First Nations whose membership is being very narrowly constricted through the generations. Some may actually disappear because of this application of this law. That is why I ask how it works.

Ms Brown: There is quite a cumbersome process when children are born. In the wake of the act, a woman has to provide proof of the father of her child. In many cases, the father may not be around to sign the certificate, in turn putting the children at risk. It is now incumbent on a father to sign a form saying that he agrees that the child of the union should be a member of either his band or the mother's. Much of the determination still remains in the father's control. A man can agree to sign the form or not.

The records are all kept by Indian Affairs. Many forms are involved. Birth certificates must be provided. I have heard that in certain cases DNA testing has been done.

Senator Carney: If a child were born into the section 6(2) category, he or she would receive partial benefits; correct?

Ms Brown: Right.

Senator Carney: At some point, that child have to leave the reserve because he or she would not qualify for particular benefits; correct?

Ms Brown: Right.

Senator Carney: In terms of some of these changes, are you participating in the review of the Indian Act by the minister? Is your organization actively participating in that process?

Ms Brown: We applied to participate, but we were not approved for any funding.

Senator Carney: To whom did you apply?

Ms Brown: We applied to Indian and Northern Affairs. Our proposal was not approved.

Senator Carney: Can you explain why? We know that some organizations are boycotting the consultation process established by the minister.

Mme Brown: Je parle du mariage avec un non-Autochtone. Il n'y aurait pas de difficulté si la femme autochtone mariait un homme autochtone. Si la femme autochtone devait marier quelqu'un qui est, disons, à moitié autochtone ou en partie autochtone, ce serait tout à fait différent.

Le sénateur Carney: Qui établit la quantité de sang? Comment procédez-vous?

Mme Brown: Robert Nault.

Le sénateur Carney: Je sais que les conseils de bande déterminent l'appartenance. On nous dit que l'appartenance à certaines Premières nations se rétrécit beaucoup d'une génération à l'autre. Certaines nations vont même finir par disparaître en raison de l'application de cette loi. C'est la raison pour laquelle je vous demande comment cela fonctionne.

Mme Brown: Il y a une marche à suivre assez difficile quand naissent les enfants. Du fait de la loi, la femme doit fournir une preuve de paternité. Dans bien des cas, le père n'est peut-être pas là pour signer le certificat, ce qui met les enfants à risque. Il appartient maintenant au père de signer un formulaire où il dit accepter que l'enfant né de l'union devra appartenir soit à sa bande, soit à celle de la mère. Pour une grande part, la décision demeure encore l'affaire du père. L'homme peut décider de signer ou de ne pas signer le formulaire.

Les dossiers sont tous tenus aux Affaires indiennes. Il y a de nombreux formulaires à remplir. Il faut fournir des certificats de naissance. J'ai même entendu dire que, dans certains cas, il faut se soumettre à un test d'ADN.

Le sénateur Carney: Si l'enfant qui naît appartient à la catégorie prévue au paragraphe 6(2), il reçoit des avantages partiels, c'est bien cela?

Mme Brown: Oui.

Le sénateur Carney: À un moment donné, l'enfant doit quitter la réserve parce qu'il n'aurait pas droit à des avantages particuliers, c'est bien cela?

Mme Brown: Oui.

Le sénateur Carney: Pour ce qui est de certains des changements dont il est question, participez-vous à l'examen de la Loi sur les Indiens dont se charge le ministre? Votre organisation participe-t-elle activement à ce processus?

Mme Brown: Nous avons demandé de participer, mais notre demande de financement n'a pas été approuvée.

Le sénateur Carney: À qui avez-vous présenté la demande?

Mme Brown: Nous l'avons présentée aux Affaires indiennes et du Nord. Notre proposition n'a pas été approuvée.

Le sénateur Carney: Pouvez-vous dire pourquoi? Nous savons que certaines organisations boycottent le processus de consultation établi par le ministre.

Ms Brown: Initially, we did not call it a boycott, but we were clearly aligned with the Assembly of First Nations last year at the conference in Halifax. We had a very difficult time with our membership because of some lack of understanding. We could not decide to go to with the government's initiative at that point.

We asked for a three-month period of time to think about what we wanted to do. The AFN was boycotting then, and we were aligned with them. Indian and Northern Affairs misunderstood what we wanted; they thought we were totally opting out, which we were not. We wanted to have further discussions with our membership, to ascertain a clearer objective.

The department became disgruntled with us, because they wanted to enter into an agreement. However, we did not agree with the conditions, which did not address women's issues — matrimonial property rights, nationhood. The initiative did not address those issues.

Senator Carney: Who is "they"?

Ms Brown: The department, Robert Nault's ministry. The department was talking about three key areas: accountability, legal entity of the nation, and a third one.

In our opinion, they were not talking about women's issues. We wanted the issues we were talking about put on the table, but they were not prepared to do that. We said we wanted three months to think about things. They misinterpreted our meaning.

Following that, the National Aboriginal Women's Association was formed. I was elected in October. This new group was funded with the money that we were expecting to get or had anticipated getting to move ahead.

Senator Carney: What is your present plan? A review of the Indian Act is taking place, and this committee will be part of that at some point. The issues are important and are of interest to you, but I do not see how you will be able to participate in these key issues without funding.

Ms Brown: We have not been involved in their committees or any issues like that because we have not had the money to do so. We are still of the opinion that they are not talking about the key women's issues. They are talking about accountability.

Senator Carney: What about AFN? How can you work through them?

Ms Brown: I have had discussions with various women chiefs, and we keep in touch that way, but of course their funding has been cut because of their political position as well.

Mme Brown: À l'origine, nous n'avons pas qualifié l'acte de boycott, mais nous nous étions clairement accordés avec l'Assemblée des premières nations, l'an dernier, à la conférence de Halifax. Nous avons passé un moment très difficile avec nos membres, du fait d'un certain manque de compréhension. Nous ne pouvions décider d'appuyer l'initiative du gouvernement à ce moment-là.

Nous avons demandé un délai de trois mois pour réfléchir à ce que nous pouvions faire. L'APN boycottait alors la démarche, et nous nous étions accordés avec elle. Le ministère des Affaires indiennes a mal compris ce que nous voulions; ils croyaient que nous avions renoncé tout à fait à la démarche, ce qui n'était pas le cas. Nous voulions discuter davantage avec nos membres pour établir un objectif plus clair.

Le ministère est devenu mécontent, parce qu'il souhaitait conclure une entente. Tout de même, nous n'étions pas d'accord avec les conditions, qui ne traitaient pas des questions relatives aux femmes — les droits relatifs aux biens matrimoniaux, le rang de nation. L'initiative ne tenait pas compte de ces questions.

Le sénateur Carney: «Ils», qui était-ce?

Mme Brown: Le ministère, le ministère de Robert Nault. Les gens du ministère parlaient de trois secteurs clés: la responsabilisation, la qualité juridique de la nation et un autre.

À notre avis, ils ne parlaient pas des questions relatives aux femmes. Nous voulions que les questions dont nous parlions soient mises sur la table, mais ils n'étaient pas prêts à le faire. Nous avons dit que nous voulions trois mois pour réfléchir. Ils ont mal interprété ce que nous avons dit.

Ensuite, l'Association nationale des femmes autochtones a été créée. J'ai été élue en octobre. Le nouveau groupe a été financé grâce aux sommes auxquelles nous nous attendions ou que nous avions prévu obtenir pour aller de l'avant.

Le sénateur Carney: Quels sont vos projets en ce moment? Il y a un examen de la Loi sur les Indiens qui est en cours, et notre comité y participera à un moment donné. Ce sont des questions importantes qui vous intéressent, mais je ne vois pas comment vous allez pouvoir participer au débat sur ces questions clés sans financement.

Mme Brown: Nous n'avons pas participé aux travaux de leurs comités ni discuté de quelque question que ce soit parce que nous n'avions pas l'argent voulu pour le faire. Nous sommes toujours d'avis qu'ils ne parlent pas des questions clés touchant les femmes. Ils parlent de responsabilisation.

Le sénateur Carney: Qu'en est-il de l'APN? Comment pouvez-vous agir, par leur entremise?

Mme Brown: J'ai discuté avec divers chefs féminins, et nous restons en communication comme cela, mais, bien entendu, leur financement a été réduit en raison de la position politique qu'elles adoptent, aussi.

Senator Carney: You are suggesting to this committee that, in the review of the Indian Act, the department and the AFN are not interested in women's issues. This committee is dealing with women and youth issues. That is an important omission or oversight.

Ms Brown: That is right.

Senator Carney: I would like to explore, perhaps with other witnesses, why women's issues are not being addressed in the proposed changes to the Indian Act.

Ms Brown: The initiative itself is viewed as problematic.

Senator Carney: What does that mean?

Ms Brown: Under their agenda, they are dealing with accountability and legal issues. I do not know particularly what their agenda is, but we can make assumptions on why they wanted to focus on accountability. Was it to dismantle? Was it to affect the leadership or to undermine it? I do not know. They did not have our agenda at the heart of any of the issues.

Senator Carney: Chair, I would ask what this committee can do or how we can assist to ensure that these issues affecting women are incorporated in the Indian Act or the proposed review of the legislation.

Ms Brown: One thing we would like to do is to an extensive research project on Bill C-31, 20 years later, to determine the impacts of it. That has not been done, to my knowledge.

Senator Carney: We have asked the department repeatedly for information on this; if any information exists, it certainly has never been presented to my office.

Ms Brown: I have asked for meetings with Minister Nault, and I have not been successful. I have lobbied ministers on various issues. It is important for us to have some people on side to lobby in Parliament for us, because we have all sorts of issues.

Senator Carney: What is the position of the Minister of State, Ethel Blondin-Andrew?

Ms Brown: We have met with her, and she is supportive of us. I cannot say specifically what her position is, but she has been supportive. Our organization is 27 years old. We have been around a while, and she is supportive of our organization.

The Chairman: It is my understanding that the proposed governance act and the proposed legislation regarding the amendments to the Indian Act will be coming to this committee, at which time we can address many of these issues.

Have you seen any of the drafts of the amendments that are being proposed?

Ms Brown: We have not received them.

Le sénateur Carney: Vous dites au comité que, pour ce qui est de l'examen de la Loi sur les Indiens, le ministère et l'APN ne s'intéressent pas aux questions touchant les femmes. Notre comité traite de femmes et de questions touchant les jeunes. Voilà une omission importante.

Mme Brown: Tout à fait

Le sénateur Carney: J'aimerais, peut-être avec d'autres témoins aussi, explorer les raisons pour lesquelles les questions intéressant les femmes ne sont pas prises en considération dans les modifications proposées de la Loi sur les Indiens.

Mme Brown: L'initiative elle-même pose des problèmes.

Le sénateur Carney: Qu'est-ce que vous voulez dire?

Mme Brown: Leur plan d'action traite de responsabilisation et de questions juridiques. Je ne sais pas à quoi revient particulièrement leur programme d'action, mais nous pouvons présumer qu'ils souhaitent se concentrer sur la responsabilisation. Est-ce pour défaire l'ensemble? Est-ce pour influencer sur le leadership ou le miner carrément? Je ne le sais pas. Notre programme d'action à nous ne se trouve pas au cœur de l'une quelconque des questions qui les intéressent.

Le sénateur Carney: Madame la présidente, je demanderais ce que peut faire notre comité ou la façon dont nous pourrions nous y prendre pour que ces questions touchant les femmes soient intégrées à la Loi sur les Indiens ou à l'examen proposé de cette loi.

Mme Brown: Un des projets que nous aimerions réaliser, c'est un projet de recherche d'envergure sur le projet de loi C-31, sur les effets qu'il a eus, après 20 ans. À ma connaissance, cela n'a jamais été fait.

Le sénateur Carney: Nous avons demandé continuellement au ministère de nous donner des renseignements là-dessus. S'il existe des renseignements, il est certain qu'ils n'ont jamais été présentés à mon bureau.

Mme Brown: J'ai demandé de rencontrer le ministre Nault, en vain. J'ai fait pression sur les ministres en rapport avec diverses questions. Il importe pour nous d'avoir l'appui de certaines personnes quand nous faisons des pressions sur le Parlement, parce que nous avons toutes ces questions qui nous intéressent.

Le sénateur Carney: Quelle est la position de la ministre d'État, Mme Ethel Blondin-Andrew?

Mme Brown: Nous l'avons rencontrée et nous avons son appui. Je ne saurais dire quelle est sa position en particulier, mais elle nous appuie. Notre organisation a 27 ans. Nous existons depuis un certain temps, et elle nous appuie.

La présidente: La loi sur la gouvernance qui est proposée et la législation qui est proposée en ce qui concerne les modifications de la Loi sur les Indiens seront renvoyées en comité, et à ce moment-là nous pourrions nous pencher sur nombre de ces questions.

Avez-vous vu le libellé provisoire des modifications qui sont proposées?

Mme Brown: Nous ne les avons pas reçus.

The Chairman: I understand that the minister is tabling the proposed amendments within the next two weeks in the House of Commons. I would suggest that you keep track of that.

Senator Léger: I loved your statements: "This is our land. We have lost it all and now we are losing our children." Thank you for saying that.

Where are the powerful women and the strong mothers? You said you have had success with the Head Start Program and the University of Saskatchewan. You mentioned the friendship centres and scholarships. Is enough money being given to you, or are there enough projects to promote the success of your women?

On March 8, in Fredericton, the lieutenant-governor invited some women to attend an event, to celebrate Women's Day. A woman from Big Cove attended. She was just like us. She began talking. She said she had six daughters and was very proud of them. Toward the end, she told us she also had six sons. Here was a mother, an ordinary woman, who was very powerful.

Are you receiving funding to enable you to tell these stories, to talk about women like the one I met and about your customs? Are any projects underway that tell us about your success stories?

Our way of telling stories and being awarded is Hollywood, television and movies.

Ms Brown: There are a few awards given out throughout the different regions. However, it would be a good idea award people for their successes, as you mentioned. It does sound bleak; however, there are women who are successful in parenting, in business, in politics and in other areas.

Senator Léger: It would be important to tell these stories in the urban areas, because in a sense you have an audience there. Your people are there.

Can you think of any projects that could be created where the emphasis would be on saying it your way? I am pretty sure we would want to hear it.

Ms Brown: Yes, that would be very helpful. We do not have the money, though.

Senator Léger: I think projects should be undertaken, because there are extraordinary people whose stories should be told.

Ms Larocque: The mentoring project at the University of Saskatchewan worked for more than a year to get funding. It was hard to access federal funding because the project was limited in the scope of what it could do. Had we chosen to help homeless Aboriginal women, we could have received a lot of money.

We need to ask young Aboriginal women the critical question of what made a difference in making the choice of a particular lifestyle.

La présidente: On m'a fait savoir que le ministre déposera les modifications proposées au cours des deux prochaines semaines à la Chambre des communes. Je vous suggérerais de suivre sa démarche.

Le sénateur Léger: J'ai beaucoup aimé votre déclaration: «C'est notre terre. Nous l'avons perdue et maintenant nous perdons nos enfants». Je vous remercie d'avoir dit cela.

Où sont les femmes puissantes et les mères fortes? Vous dites que vous avez connu du succès avec le programme Bon départ et l'Université de la Saskatchewan. Vous avez mentionné les centres d'amitié et les bourses d'études. Est-ce qu'on vous donne suffisamment d'argent? Y a-t-il suffisamment de projets pour promouvoir la réussite de vos femmes?

Le 8 mars, à Fredericton, le lieutenant-gouverneur a invité des femmes à assister à un événement pour célébrer la Journée de la femme. Une femme de Big Cove y a assisté. Elle était tout comme nous. Elle a commencé à parler. Elle a dit qu'elle avait six filles et qu'elle en était très fière. Vers la fin, elle nous a dit qu'elle avait aussi six fils. Voilà une mère, une femme ordinaire, qui est très puissante.

Est-ce que vous recevez du financement pour vous permettre de raconter ces histoires, pour parler des femmes comme celle que j'ai rencontrée, et de vos coutumes? Y a-t-il des projets en cours qui feront état de vos réussites?

Notre façon de raconter les histoires et d'être récompensé est liée à Hollywood, à la télévision et au cinéma.

Mme Brown: On attribue quelques prix dans diverses régions. Toutefois, ce serait une bonne idée de récompenser les gens qui réussissent, comme vous l'avez mentionné. Effectivement, la situation semble sombre; cependant, il y a des femmes qui réussissent à titre de parent, en affaires, en politique ou dans d'autres domaines.

Le sénateur Léger: Il serait important de raconter ces histoires dans les régions urbaines, car, d'une certaine façon, vous y avez un public. Votre peuple est là.

Avez-vous entendu parler d'un projet où on s'attacherait à raconter les choses de votre façon? Je suis assez certaine que nous voudrions entendre cela.

Mme Brown: Oui, cela serait très utile. Toutefois, nous n'avons pas l'argent nécessaire.

Le sénateur Léger: Je crois qu'il faudrait lancer des projets, car il y a des gens extraordinaires dont l'histoire devrait être racontée.

Mme Larocque: Le projet de mentorat à l'Université de la Saskatchewan a cherché du financement pendant plus d'un an. Il était difficile d'obtenir des fonds fédéraux, car le projet était d'une portée limitée. Si nous avions choisi d'aider des femmes autochtones sans abri, nous aurions reçu beaucoup d'argent.

Nous devons poser aux jeunes femmes autochtones la question cruciale: qu'est-ce qui les a menées à choisir un mode de vie particulier?

Senator Léger: That is most interesting. We do not have enough money; we are all aware of that. I am not diminishing the importance of dealing with homelessness; however, projects like the ones I am suggesting lead to an understanding of the issues.

Senator Gill: You said in your presentation that you have been repeating yourself for 30 or 35 years, trying to express the needs with little success thus far. We have been hearing that from everyone. I am not talking about money; I am talking about something else. Why is it that you have to repeat the same things year after year?

Ms Brown: It is apparent to me that there does not seem to be the commitment or the political will to get at the real issues. We may see proposed changes in the Speech from the Throne or something around an election, but the will then dwindles. We need to sit down and make a commitment to each other that we will work this through. It has been a lengthy process, yes.

Senator Gill: Do you feel that it is a lack of willingness on the part of the government, or is it because the people responsible do not understand what is happening on the reserve with women? Is it a lack of knowledge, a lack of respect?

Ms Brown: It is part of all those things. A committed partnership would make a difference. When you talk about the knowledge and the training, the capacity is not there. Poor people do not have a lot of energy or resources to be at your doorstep pressuring you all the time. We do not have the resources to be on your doorstep nor do we have an extensive lobbying strategy. At times we have resources; at other times we do not. It is inconsistent. There are many factors.

Senator Gill: Young people are moving to urban centres across the country. Are youth returning to their community? So many are leaving and perhaps not returning. Why is that?

Ms Brown: The conditions on the reservations are not ideal. If they want opportunities, they need to move away in order to get training and education. A lot of times they do not go back. It is difficult to return once you have left a community because you may not want to live in that environment anymore. There may be varying conditions. When there is sexual abuse and so on, it is very difficult for these individuals. Communities are small. It is difficult to go back where there is incest, child abuse or if they have been rejected. There are many factors.

Ms Larocque: Speaking as someone who left and did not go back, there are many issues. There is a lack of opportunity, a lack housing. I cannot get my own house on the reserve; legislation prevents that from happening. My community is isolated; it is in northern Saskatchewan. An individual who is a teacher or a nurse

Le sénateur Léger: C'est très intéressant. Nous n'avons pas assez d'argent; nous en sommes tous conscients. Je ne veux en rien diminuer l'importance des projets visant les sans-abri; toutefois, les projets comme ceux que je suggère permettent de comprendre les enjeux.

Le sénateur Gill: Vous avez mentionné, dans votre exposé, que vous vous répétiez depuis 30 ou 35 ans, tentant de faire connaître, avec bien peu de succès jusqu'à maintenant, vos besoins. Nous avons entendu ce commentaire de tout le monde. Je ne parle pas d'argent; je parle d'autre chose. Pourquoi avez-vous à répéter les mêmes choses, année après année?

Mme Brown: Il est évident à mes yeux qu'il ne semble pas y avoir l'engagement ou la volonté politique nécessaires pour s'attaquer aux vraies questions. Nous allons peut-être voir des changements proposés au moment du discours du Trône ou quand il y aura une élection en vue, mais la volonté diminue alors. Il nous faut nous asseoir et nous engager les uns face aux autres, pour dire que nous allons nous entendre. Oui, c'est un processus qui exige du temps.

Le sénateur Gill: Croyez-vous qu'il s'agit d'un manque de volonté de la part du gouvernement, ou encore est-ce que ce sont les gens responsables qui ne comprennent pas la situation des femmes dans les réserves? Est-ce un manque de connaissance, un manque de respect?

Mme Brown: C'est une partie de tout cela. Un partenariat auquel tous les gens s'engagent ferait la différence. Quand on parle de connaissance et de formation, il faut dire que la capacité n'y est pas. Les pauvres n'ont pas beaucoup d'énergie ou de moyens; ils ne peuvent venir tout le temps frapper à votre porte pour faire pression. Nous n'avons pas les moyens nécessaires pour aller frapper à votre porte, et nous n'avons pas de grande stratégie de lobbyisme. Parfois, nous avons les moyens voulus; d'autres fois encore, nous ne les avons pas. C'est variable. Nombre de facteurs entrent en ligne de compte.

Le sénateur Gill: Les jeunes emménagent en ville partout au pays. Y a-t-il des jeunes qui reviennent dans leur communauté? Ils sont si nombreux à s'en aller et, peut-être, à ne pas y retourner. Pourquoi?

Mme Brown: Les conditions dans les réserves ne sont pas idéales. S'ils veulent avoir accès à des occasions, ils doivent s'en aller, pour obtenir une formation et une éducation. Souvent, ils ne reviennent pas. Il est difficile de revenir une fois qu'on a quitté une communauté, parce qu'on ne veut plus vivre dans un tel milieu. Les conditions peuvent varier d'un cas à l'autre. Quand il y a eu violence sexuelle et des choses du genre, il est très difficile pour la personnes de revenir. Les communautés sont peu nombreuses. Il est difficile d'y retourner quand il y a eu un cas d'inceste, de mauvais traitement infligé à un enfant, de rejet. Les facteurs sont nombreux.

Mme Larocque: Étant quelqu'un qui a quitté sa communauté et qui n'y est jamais retourné, je peux dire qu'il y a de nombreuses questions qui entrent en jeu. Il y a le manque d'occasions, le manque de logements. Je ne peux avoir ma propre maison à la réserve; la loi m'empêche de le faire. Ma communauté est isolée;

can access the jobs on the reserve; if not, then one must be aligned with certain families to get a job. It is not conducive to young people going back. We go back to visit but not to live.

Senator Gill: Which would you prefer? Is the answer to your needs in an urban centre or on your reserve, in your environment and in your region?

Ms Larocque: I would prefer to see the building of healthy communities both on and off reserve, not necessarily for my needs but the needs of every community member. They are both beautiful places to live.

Ms Brown: Especially my hometown!

The Chairman: I should like to address the issue of discrimination toward youth within the urban centres. Have you done any studies? Have you experienced it? What is your opinion of discrimination within the urban centres?

Ms Brown: I know the Vancouver area best in terms of an urban setting. Many kids drop out of school at a very young age because there is a lot of discrimination within the school system. I experienced it when I was a youth and so have my children. It is ongoing. A lot of times Aboriginal youth feel they don't fit in. There may not necessarily be blatant racism, but there may be subtle forms of racism. For example, we do not hear about ourselves in history. We do not see positive images or hear positive stories about ourselves. Aboriginal youth are very displaced within the school system.

Concerning discrimination, a couple of Aboriginal youth in Vancouver were harassed, one so much so that she committed suicide. The other, a young man, was killed because he was harassed for many years within the school system. For too long that has been tolerated. There has been more awareness around that recently, but there was no Aboriginal spin on it. People do not know that there were Aboriginal children or young people involved in those incidents. The discrimination is blatant.

People are of two minds. In Toronto, there is an Aboriginal school. Some say it may not work. I believe that would be one way to go. People need not be forced into that sort of school system, but it should be an option for our children because many are not getting a proper education within the school system as it exists. There are many challenges.

The Chairman: You were reading my mind. Amiskwaciy Academy, which is an Aboriginal school, is located in Edmonton. I want to know your opinion regarding Aboriginal schooling.

elle est située dans le nord de la Saskatchewan. L'enseignant, l'infirmière peuvent avoir un emploi dans la réserve; sinon, il faut s'allier avec certaines familles pour avoir du travail. Cela n'encourage pas les jeunes à revenir. Nous y retournons pour rendre visite aux gens, mais pas pour y vivre.

Le sénateur Gill: Quelle serait votre préférence? Pour répondre à vos besoins, devez-vous vivre dans un centre urbain ou dans la réserve, dans votre environnement et dans votre région?

Mme Larocque: Je préférerais voir l'édification de communautés saines dans les réserves elles-mêmes et en dehors de celles-ci, mais pas forcément pour mes besoins, mais plutôt pour les besoins de tous les membres de la communauté. Ce sont de beaux endroits où vivre.

Mme Brown: Surtout ma ville natale!

La présidente: J'aimerais aborder la question de la discrimination pratiquée envers les jeunes dans les centres urbains. Avez-vous fait des études là-dessus? En avez-vous fait l'expérience personnellement? Quelle est votre opinion pour ce qui est de la discrimination dans les centres urbains?

Mme Brown: Je connais d'abord et avant tout la région de Vancouver, pour ce qui est du milieu urbain. Nombre de jeunes quittent l'école à un très jeune âge parce qu'il y a beaucoup de discrimination dans les écoles. J'ai connu cela étant jeune, et mes enfants l'ont connu aussi. Cela existe toujours. Souvent, le jeune Autochtone n'a pas l'impression d'être dans son milieu à lui. Ce n'est pas qu'il y ait forcément un racisme flagrant, mais cela peut prendre des formes subtiles. Par exemple, les cours d'histoire ne disent rien sur nous. Nous n'avons pas droit à des images positives ou à des récits positifs à notre sujet. Les jeunes Autochtones sont très «déplacés» dans les écoles.

À propos de la discrimination, je suis au courant de l'affaire de quelques jeunes Autochtones de Vancouver qui ont été harcelés, à tel point que l'une d'entre elles s'est suicidée. L'autre, un jeune homme, a été tué après avoir été harcelé pendant de nombreuses années à l'école. Cela est toléré depuis trop longtemps. Il y a eu une certaine conscientisation récemment à ce sujet, mais le point de vue autochtone n'a pas été exprimé. Les gens ne savent pas que ces incidents touchaient des enfants ou des adolescents autochtones. La discrimination est flagrante.

Il y a deux solutions envisagées. À Toronto, il y a l'école autochtone. Certains disent que cela ne fonctionnera peut-être pas. Je crois que c'est une façon possible de procéder. Les gens n'ont pas à être inscrits de force à une telle école, mais c'est une option pour nos enfants, car nombre d'entre eux n'obtiennent pas une éducation adéquate dans les écoles ordinaires en ce moment. Il y a beaucoup de difficultés à surmonter.

La présidente: Vous lisez dans mes pensées. L'Amiskwaciy Academy — école autochtone — est située à Edmonton. J'aimerais connaître votre point de vue sur les écoles autochtones.

There has been much discussion and debate about the academy, that it was promoting segregation, things like that. Throughout the West, in Alberta and B.C., there are French-immersion schools.

I should like to know your opinion on separate Aboriginal school systems.

Ms Brown: I am in favour of that because I have seen the struggles of children in the urban setting. Not everyone, however, would prefer that type of school. I have three children, all of whom have passed through the school system, and so I am aware of what happens there, especially in high school. It is a war zone. We want to eliminate that. There is a lot of gang activity. I am not saying, however, that that would not happen if we ran the schools.

There are some schools in B.C. as well, around the Mount Currie area, that have done well. All the teachers have degrees and they are all trained to deliver an effective curriculum. Not everyone would be in favour of that type of school, but it should be an option.

The Chairman: Once again, that brings me to the gang situation.

Do you know how prevalent female gang associations are? How is that affecting our young women, especially in Western Canada where there are many gangs?

Ms Brown: I do not know that there are gangs that are 100 per cent female. However, there is a high number of young Aboriginals being lured into gang activities. In the Vancouver area especially, I am very aware of the drug activity and the selling of drugs and prostitution.

Ms Larocque: Eventually, young Aboriginal women become involved in gangs as prostitutes; ultimately however, it is not really their own decision to get involved.

The Chairman: In another life, I was involved in the Edmonton Young Offenders Centre, where I did a great deal of volunteer work. It really disturbed me, the last time I was there, to see the increase in number of young female Aboriginals, many of whom had committed violent crimes. I am hearing about some of our young women beginning their own gangs and becoming involved in violent crimes. These girls are only 13 and 14 years old. It would be a good idea if there were some research and a study done on young women because it is of great concern to me, as an Aboriginal woman, to see our young women doing that.

I will be attending the convocation tomorrow at the University of Alberta, where many young Aboriginal women and men will graduate. We will see three Aboriginal doctors graduate tomorrow, so there is hope for the youth. Through strong women and organizations such as yours, we have much hope, but there is also much work to do.

Il y a eu toute une discussion et tout un débat à propos de cette école, on disait qu'elle favorisait la ségrégation, des choses comme ça. Dans l'ensemble de l'Ouest canadien, en Alberta et en Colombie-Britannique, il y a bien des écoles d'immersion française.

J'aimerais savoir ce que vous pensez d'un système d'écoles séparées pour les Autochtones.

Mme Brown: Je suis en faveur de cela, parce que j'ai vu les difficultés qu'éprouvent les enfants en milieu urbain. Ce n'est quand même pas tout le monde qui préférera ce genre d'écoles. J'ai trois enfants, tous ayant fréquenté l'école ordinaire, de sorte que je suis consciente de ce qui s'y passe, surtout à l'école secondaire. C'est une zone de guerre. Nous voulons éliminer cela. Les gangs sont très actifs. Je n'affirme tout de même pas que cela n'arriverait jamais si nous étions chargés de diriger les écoles.

Il y a aussi des écoles autochtones en Colombie-Britannique, dans la région de Mount Currie, qui présentent un bon bilan. Tous les enseignants ont un diplôme; ils sont formés pour mettre à exécution un programme d'études efficace. Ce n'est pas tout le monde qui sera en faveur de ce genre d'école, mais il devrait y avoir cette possibilité.

La présidente: Encore une fois, cela m'amène à parler de la situation en ce qui a trait aux gangs.

Savez-vous dans quelle mesure le phénomène des gangs de filles est fréquent? Quelle est l'incidence de cela sur les jeunes femmes, surtout dans l'ouest du Canada, là où il y a tant de gangs?

Mme Brown: Je ne sais pas s'il y a des gangs où il n'y a que des filles. Tout de même, les activités des gangs parviennent à attirer un nombre élevé de jeunes Autochtones. Pour ce qui est de la région de Vancouver, surtout, je sais très bien qu'il y a le trafic de la drogue et de la prostitution.

Mme Larocque: Les filles autochtones finissent par se retrouver là-dedans en tant que prostituées; en dernière analyse, toutefois, la décision de le faire n'est pas vraiment la leur.

La présidente: Autrefois, je fréquentais le centre de jeunes contrevenants d'Edmonton, endroit où j'ai fait beaucoup de bénévolat. Cela m'a vraiment troublée, à l'époque, de constater le nombre de jeunes femmes autochtones qui s'y trouvaient, dont bon nombre avaient commis des actes criminels violents. J'entends parler de jeunes femmes qui forment leur propre gang et participent à des crimes violents. Ce sont des filles qui n'ont que 13 ou 14 ans. Il serait bon de faire des recherches et des études sur les jeunes femmes parce que cela m'inquiète beaucoup, en tant que femme autochtone, de voir que nos filles font cela.

Je serai présente à la collation des grades demain, à l'Université de l'Alberta; à ce moment-là, nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes autochtones se verront remettre leur diplôme. Demain, trois autochtones verront souligner leurs études doctorales; il y a donc de l'espoir pour les jeunes. Grâce à des femmes fortes et à des organisations fortes comme la vôtre, nous avons beaucoup d'espoir, mais il y a encore beaucoup de chemin à parcourir.

Ms Larocque: It is extremely important to ask people who are graduating, especially the doctors, what made that difference in their choices and in their lifestyle.

The Chairman: That is a good idea.

Senator Christensen: We discussed today the question of money and the need for funding to strengthen programs and the education system to allow First Nations to understand their culture better and to be proud of their culture. These are two areas that consistently come forward.

We have examined the funding in a number of areas, and certainly there is much of it going out. How do we focus that funding? It seems to go to bands and major programs, but the smaller programs must obtain funding from either the bands or from the major programs. The money does not seem to filter down to those groups. The administration seems to eat it up; it does not go to where it should go, to help people.

How do we overcome that? There is a great deal of money going out, but it does not seem to get to where it is needed. How do we get it to where it is really needed, without creating a huge bureaucracy to accomplish that?

Ms Brown: Part of it is that, sometimes, the capacity to access the funds does not exist. Groups may not be aware of the resources and may not know how to access them in terms of proposal writing or administration. The capacity needs to be built. That would help to put the money where it is needed.

The only funding to which women's organizations have access from Indian and Northern Affairs is funding for the summer student program. We do not have access to any other funding. We are totally excluded and have not received any of it. Rather, the money goes to Indian bands living on-reserve. We do not qualify for any of that funding. Our main source of funding has been with HRDC, which provides employment programs, and Status of Women Canada.

Senator Christensen: Those are not native programs but general programs.

Ms Brown: There is Aboriginal funding within Status of Women Canada, which has been effective in supporting the autonomous women's organizations, which is key. The autonomous groups are much more focused and much more effective.

Senator Christensen: What would your recommendation be to deal with the education program? I would agree with you that a separate school system, perhaps, should be an option; however, it should not necessarily be the answer, because we would be getting into the whole problem of funding and providing people who can teach in those situations.

Mme Larocque: Il est extrêmement important de demander aux gens dont c'est la collation des grades, et surtout les titulaires d'un doctorat, quel a été le facteur déterminant dans leur choix et leur style de vie.

La présidente: C'est une bonne idée.

Le sénateur Christensen: Nous avons discuté aujourd'hui de la question de l'argent et de la nécessité de trouver des fonds pour renforcer les programmes et le système d'éducation, pour permettre aux Premières nations de mieux comprendre leur culture et d'être fiers de leur culture. Ce sont deux secteurs où les progrès ont été constants.

Nous avons examiné le financement sous plusieurs rapports et, certes, il y a de bonnes sommes d'argent qui sont versées. Comment canaliser ce financement? Il semble aller aux bandes et aux programmes d'envergure, mais les petits programmes doivent bénéficier de fonds provenant soit des bandes, soit des programmes d'envergure. L'argent ne semble pas se rendre jusqu'à ces groupes. L'administration semble le dévorer; l'argent ne va pas là où il devrait aller, où il peut aider les gens.

Comment surmonter cette difficulté? Il y a beaucoup d'argent qui est versé, mais il ne semble pas se rendre là où le besoin se fait sentir. Comment faire en sorte qu'il se rende vraiment là, sans créer une énorme bureaucratie pour s'en charger?

Mme Brown: Cela est dû au fait, en partie, que, parfois, la capacité d'accéder aux fonds n'existe pas. Les groupes ne sont peut-être pas conscients des ressources existantes et ne savent peut-être pas comment accéder aux ressources, c'est-à-dire comment rédiger une proposition ou traiter avec l'administration. Il faut bâtir cette capacité. Cela aiderait à faire parvenir l'argent là où le besoin se fait sentir.

Le seul financement auquel ont accès les organisations de femmes, du côté du ministère des Affaires indiennes et du Nord, est celui qui est prévu dans le cadre du programme d'emplois d'été pour étudiants. Nous n'avons pas d'accès à d'autres sources de financement. Nous sommes exclus tout à fait du financement; nous n'en avons reçu aucun. Plutôt, l'argent est remis aux bandes indiennes dans les réserves. Nous ne sommes pas admissibles à ce financement. Notre source principale de financement est DRHC, qui se charge de programmes d'emploi, et Condition féminine Canada.

Le sénateur Christensen: Ce ne sont pas des programmes autochtones; ce sont des programmes généraux.

Mme Brown: Il y a à Condition féminine Canada un volet de financement pour les Autochtones, qui s'est révélé efficace au moment de soutenir les organisations de femmes autonomes, ce qui est pour nous un élément clé. Les groupes autonomes font un travail nettement plus concerté et nettement plus efficace.

Le sénateur Christensen: Que recommandez-vous en ce qui concerne le programme d'éducation? Je suis d'accord avec vous quand vous dites qu'un système d'écoles séparées serait peut-être une option; tout de même, ce n'est pas forcément la solution à tous les problèmes, parce qu'il y aurait alors tout le problème du financement et la tâche des gens aptes à enseigner dans les situations de ce genre.

What would your recommendations be to bring into the school system, from a historical point of view, more of the information that is needed on the role that First Nations have played in North America and around the world?

Ms Brown: The history and the role of First Nations would help in many areas of young people's lives. It would be very beneficial if it were a key part of the school curriculum.

How would that be accomplished? There are many Aboriginal historians who can tell the real story, from our perspective. It is not necessarily the only story, but from our perspective, it would be important.

Senator Carney: I wish to talk about the educational issue; however, I want to clarify, for the record, that the focus of this study on urban Aboriginal youth includes the issues that lead to urban migration. In that context, Bill C-31 is a critical element, which is why I raised it. It is a factor in migration and it is a factor in Senator Sibbeston's important question; that is, how much of Aboriginal problems are internal to Aboriginal society?

It is extremely paternalistic, and even oppressive, of us to suggest that non-Aboriginal society holds all the answers to Aboriginal problems. We tend to sometimes think, in our line of questioning, that we reflect the concept that we can resolve all of the problems of the non-Aboriginal society. That is demeaning and incorrect. I want to put that on the record.

The chair of this committee will attend the convocation ceremony at the University of Alberta, and that is wonderful. This week, I will attend a ceremony established by the Vancouver school board at the grade 7 graduation level for all First Nation students to be assembled in one place, honoured, feasted and given certificates of achievement. The reason for that, I am told, is to fortify their sense of having achieved something by reaching grade 7 and to encourage them to continue their education. Your records indicate that two thirds of Aboriginal children not in school do not finish high school.

Ms Brown, are you familiar with that program? Is it worthwhile? Does it keep kids in school?

Ms Brown: It is a very good program. My kids participated in the Burnaby school board, which has a similar event. It has a very positive influence. They honoured the children and had a beautiful feast for them. They invited elders to attend the ceremony, and each of the children received an eagle feather, which is a high honour. The children were walking on air. The event featured awards for attendance, achievement, et cetera. It was for all grade 7 students. It was a very positive experience.

I spoke to a graduate from Terrace who described the events at the high school graduation as beautiful.

Que recommanderiez-vous pour les cours d'histoire dans les écoles, pour qu'il y ait plus des renseignements voulus sur le rôle joué par les Premières nations en Amérique du Nord et partout dans le monde?

Mme Brown: L'histoire des Premières nations et le rôle historique qu'elles ont joué seraient utiles sous de nombreux rapports dans la vie des jeunes. Ce serait très bénéfique si cela était un élément clé du programme d'études.

Comment faire cela? Il existe de nombreux historiens autochtones capables de raconter l'histoire authentique, de notre point de vue. Ce n'est pas forcément la seule histoire, mais de notre point de vue, ce serait important.

Le sénateur Carney: J'aimerais parler de l'éducation; toutefois, je veux préciser, pour le compte rendu, que notre étude, qui porte sur les jeunes Autochtones en milieu urbain, comprend les facteurs qui mènent à la migration vers les centres urbains. Dans le contexte, le projet de loi C-31 est un élément capital, et c'est ce pourquoi j'en ai parlé. C'est un facteur de la migration et c'est un facteur pour ce qui est de la question importante qu'a posée le sénateur Sibbeston; c'est-à-dire: dans quelle mesure ces problèmes autochtones sont-ils des problèmes internes de la société autochtone?

Il est extrêmement paternaliste, voire oppresseur de notre part de laisser entendre que la société non autochtone est apte à proposer la solution à tous les problèmes autochtones. Nous avons parfois tendance à croire, d'après les questions que nous posons, que nous sommes aptes à résoudre tous les problèmes de la société non autochtone. Or, cela est dégradant, cela est faux. Je le dis, pour le compte rendu.

La présidente du comité assistera à la cérémonie de remise des diplômes à l'Université de l'Alberta, et c'est merveilleux. Cette semaine, j'ai assisté à une cérémonie de la commission scolaire de Vancouver, pour la «collation des grades» de tous les élèves des Premières nations en septième année, assemblés à un endroit, honorés, avec un festin et des certificats de réalisation. La raison de cela, me dit-on, c'est qu'on veut renforcer leur sentiment d'avoir accompli quelque chose rendu à la septième année et les encourager à poursuivre leurs études. Selon vos dossiers, les deux tiers des enfants autochtones ne terminent pas leurs études secondaires.

Madame Brown, êtes-vous au courant de ce programme? Est-il utile? Permet-il aux jeunes de ne pas décrocher?

Mme Brown: C'est un très bon programme. Mes enfants relèvent de la commission scolaire de Burnaby, où il y a eu une cérémonie semblable. Cela a eu une influence très positive. Ils ont honoré les enfants et organisé à leur égard un beau festin. Ils ont invité des aînés à assister à la cérémonie, et chacun des enfants a reçu une plume d'aigle, ce qui est un grand honneur. Les enfants flottaient sur un nuage. Il y avait des prix de présence, de réalisation et ainsi de suite. C'était pour l'ensemble des élèves de la septième année. Cela a été une expérience très positive.

J'ai parlé à un diplômé de Terrace qui a affirmé qu'il était très beau de voir les activités qui ont été organisées à l'occasion de la collation des grades à l'école secondaire.

Senator Carney: These interim measures are ways to support the kids and to encourage them to continue with their education.

I wanted to mention that the reason I was asked to participate on that committee has to do with Canadian content, which is an expression of the fact that it is not only the Aboriginal communities that value Aboriginal youth but also a country called "Canada" that values them. Canada honours them and needs them.

Is that element helpful for students, to feel that there is a broader society in which they can participate?

Ms Brown: Yes. That is a very good message for them.

Senator Carney: That will give me more support when I give my speech.

What other measures can be taken to support the image of Aboriginal women in the school system? I know that you need role models, we all need role models, but is there anything else? You talk about advertising in the media, and so on, but what can you do internally? We could have Senator Léger's mother of six daughters, but what can you do internally in Aboriginal society to promote the self-esteem of women?

Ms Brown: What we have been talking about is the role of women in terms of the internal issues within our communities. Many of our communities come from matrilineal and matriarchal cultures, so the role of women has been displaced as there is no place for that within the Indian Act. I am embracing that kind of philosophy, or way of being. It would be important in re-establishing and strengthening our women's roles. That is key, because we have been mistreated and treated badly for far too long. Much of it stems from the Indian Act, where patriarchy began within our communities.

Senator Carney: What do you do within your association to bring young women into the political process and make them aware of these issues? I ask this because I find that — and I am told — older women think the status quo is all right because that is how they grew up, that is the way the world is. What do you do to help educate younger Aboriginal women, in the urban centres in particular, that there is a larger role to play, or is that beyond your resources at the moment?

Ms Brown: It is not totally beyond our resources, but it has been a struggle. There has been difficulty getting our youth council established. We have many youth working in our office, so it is important to have them in those mentorship roles with other women in leadership who are involved in our organization because we are very focused on particular issues and they would not necessarily hear that anywhere else.

Le sénateur Carney: Ces mesures provisoires représentent des façons de soutenir les enfants et de les encourager à poursuivre leurs études.

Je voulais signaler que la raison pour laquelle j'ai été appelé à participer aux travaux de ce comité est liée au contenu canadien, ce qui veut dire que ce sont non seulement les communautés autochtones qui accordent de la valeur aux jeunes Autochtones, mais aussi un pays qui s'appelle «Canada». Le Canada les honore et a besoin d'eux.

Est-ce là un élément utile aux élèves, d'avoir l'impression qu'il y a une société plus vaste à laquelle ils peuvent participer?

Mme Brown: Oui. C'est un très bon message pour eux.

Le sénateur Carney: Cela me permettra d'obtenir plus d'appuis quand je prononcerai mon discours.

Quelles autres mesures peut-on prendre pour soutenir l'image des femmes autochtones dans les écoles? Je sais que vous avez besoin de modèles à suivre, nous avons tous besoin d'un modèle à suivre, mais y a-t-il autre chose? Vous parlez de la publicité dans les médias et ainsi de suite, mais que pouvez-vous faire à l'interne? Nous pourrions demander à la mère mentionnée par le sénateur Léger de le faire — elle a eu six filles —, mais que pouvez-vous faire à l'interne, au sein de la société autochtone, pour favoriser l'estime de soi des femmes?

Mme Brown: Nous avons parlé du rôle des femmes pour ce qui est des questions internes, au sein de nos communautés. Nombre de nos communautés découlent d'une culture matrilineaire et matriarcale, de sorte que le rôle des femmes a été «déplacé», car il n'y a pas de place pour cela dans la Loi sur les Indiens. J'adhère à ce genre de préceptes, à ce genre de façon d'être. Ce serait important pour rétablir et renforcer le rôle de nos femmes. C'est un élément clé parce que nous avons été maltraitées pendant beaucoup trop longtemps. Une bonne part de cela provient de la Loi sur les Indiens, qui a signifié le début du patriarcat au sein de nos communautés.

Le sénateur Carney: Au sein de votre association, que faites-vous pour amener les jeunes femmes à participer au processus politique et pour les conscientiser à ces questions? Je pose la question parce que je constate — qu'on me dit — que les femmes âgées jugent convenable le statu quo, parce que c'est comme cela qu'elles ont été élevées, c'est comme cela que le monde est. Que faites-vous pour éduquer les jeunes femmes autochtones, dans les centres urbains en particulier, pour leur dire qu'elles ont un rôle plus large à jouer ou que cela échappe à vos ressources pour l'instant?

Mme Brown: Cela n'échappe pas entièrement à nos ressources, mais nous avons dû nous battre. Nous avons eu de la difficulté à mettre sur pied notre conseil jeunesse. Les jeunes sont nombreux à travailler à notre bureau, de sorte qu'il est important qu'ils aient pour mentors des femmes au sein de la direction qui participent aux travaux de notre organisation, parce que nous nous concentrons sur des questions particulières dont ils n'entendraient pas forcément parler ailleurs.

For myself, there is not really an opportunity to do the work at the grassroots levels, to travel and meet these women and speak to them and engage in a dialogue. I am not sure that older women are more accepting. Perhaps we have not had that political discussion. Women are so involved in community, really supporting the community, looking after family, and supporting the whole social structure, that it has taken up all of their time.

Senator Carney: You mentioned discrimination in the Vancouver area and violence against Aboriginal youth. One of the high-profile cases in Vancouver right now involves the beating up of a non-Aboriginal young man by Aboriginal youth from Musqueam. That perpetrators of that crime were given light sentences, that is, house arrest. These are juveniles, not the adult who is before the courts.

Do you feel that a system that seems to deliver less punishment to Aboriginals vis-à-vis non-Aboriginals is helpful to Aboriginal society? There seems to be a feeling that Aboriginal youth who commit acts of violence, as in this case, are justified in receiving a less punitive sentence than they might if they were non-Aboriginals. As a matter of fact, that was part of the Senate amendments to the Criminal Youth Justice Act.

There are some Aboriginals who think this is not helpful, that telling Aboriginal youth they will get off lightly if they perpetuate crimes is not helpful to Aboriginal society. Do you have any personal views on that?

Ms Brown: We speak out against crime and violence in any form. We do not want to see that. Unfortunately, what racism and discrimination has produced is young people who are very angry and who have a lot of animosity and hatred.

This case is unusual, though. It is uncommon for Aboriginals to get off easy. Most Aboriginal people serve long sentences for menial crimes, compared to the other population, so I would not see that as very prevalent.

Senator Pearson: I want to pick up on your earlier comments about the issues of sex education. This is an important issue. It is also a challenging one, and not only in the Aboriginal community.

I have worked with Cherry Kingsley and the issues around the commercial sexual exploitation of children. It seems that healthy sexuality is something we should all teach our children. Do you have any examples from the Aboriginal community of approaching this issue in a healthy way in terms of education?

Ms Golic: From my discussions with our youth council members, I remember a discussion on this topic with one of our delegates from Nova Scotia who was talking about her particular

Pour moi-même, je n'ai pas vraiment l'occasion de travailler à la base, de voyager et de rencontrer ces femmes pour leur parler et engager un dialogue. Je ne suis pas sûre que les femmes âgées acceptent davantage la situation. Peut-être n'avons-nous pas eu avec elles cette discussion politique. Les femmes participent tant aux affaires de la communauté, elles appuient vraiment les affaires communautaires, elles s'occupent de la famille, elles soutiennent toute la structure sociale, si bien que cela prend tout le temps qu'elles ont à leur disposition.

Le sénateur Carney: Vous avez parlé de la discrimination dans la région de Vancouver et de la violence faite aux jeunes Autochtones. Un des cas les plus médiatisés à Vancouver, en ce moment, est celui d'un jeune non-Autochtone qui a été battu par des jeunes Autochtones de Musqueam. Les auteurs de cet acte criminel ont reçu une peine légère, c'est-à-dire la détention à domicile. Ce sont des adolescents et non pas des adultes aux yeux des tribunaux.

Croyez-vous que le système devrait comporter des sanctions moins lourdes envers les Autochtones, par rapport aux non-Autochtones, pour être utile à la société autochtone? On semble croire que les jeunes Autochtones qui commettent des actes violents, comme c'est le cas ici, peuvent légitimement recevoir une peine moins sévère que s'ils n'étaient pas autochtones. De fait, cela faisait partie des modifications apportées par le Sénat à la Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents.

Il y a des Autochtones qui croient que ce n'est pas utile, que le fait de dire aux jeunes Autochtones qu'ils vont s'en tirer à bon compte s'ils commettent des crimes n'est pas utile à la société autochtone. Avez-vous des idées personnelles là-dessus?

Mme Brown: Nous dénonçons la criminalité et la violence sous toutes leurs formes. Nous ne voulons pas voir cela. Malheureusement, le racisme et la discrimination ont donné des jeunes qui sont très en colère et qui ont beaucoup d'hostilité et de haine.

C'est un cas exceptionnel, tout de même. Il est rare que les Autochtones s'en tirent à bon compte. La plupart des Autochtones purgent une longue peine pour avoir commis un crime d'ordre mineur, en comparaison avec les autres membres de la population; je ne crois pas que cela soit très présent.

Le sénateur Pearson: J'aimerais revenir aux observations que vous avez formulées au sujet de l'éducation sexuelle. C'est une question importante. C'est également une question difficile et pas seulement au sein de la communauté autochtone.

J'ai travaillé avec Cherry Kingsley aux questions touchant l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales. Il semble que la notion d'une saine sexualité soit quelque chose que nous devrions tous inculquer à nos enfants. Connaissez-vous des cas, au sein de la communauté autochtone, où la question a été abordée de manière saine, en ce qui concerne l'éducation?

Mme Golic: Je me souviens que nous avons eu une discussion à ce sujet, durant les discussions avec les membres de notre conseil jeunesse, avec une des délégués de la Nouvelle-Écosse, qui parlait

school. It varies from school to school. I am not sure of any example from a particular community.

In contrast to some of our delegates from more remote areas such as Labrador, where they do not have access to sexual education and where there is a lack of pamphlets on sexual education, the Nova Scotia delegate I had a conversation with was telling me there are not enough of those. We all know how many pamphlets are produced. Youth in some of those remote areas do not have access to that information. The Nova Scotia delegate said that her school holds workshops and hands out pamphlets on sexual education. The topic is not treated as a big taboo in that delegate's school. She found it is useful for Aboriginal youth in urban areas as well. However, it depends from school to school.

That youth said that one of the ways to improve the situation in schools is to approach the student council and ask them to request that programs on sexual education be put on the curriculum. It is not easy to get career counselling courses into the curriculum; it is an even bigger challenge to get something on sexual education. Based on conversations I have had with our youth, however, sexual education is not always shut out of the curriculum. In some communities, in some schools, there is sexual education.

For our organization as a whole, youth are identifying teenage pregnancy as a big priority, especially in Edmonton at the National Aboriginal Youth Strategy Conference. She said that in her particular area teenage pregnancy is not a big problem because they have access to that. There are some positive examples.

Senator Pearson: That is good. Are you aware of the interesting workbook on sexuality produced by L'Association des femmes autochtones du Québec, AFAQ? I wish to bring that to the attention of our committee because it is quite a helpful resource. This is one of the issues that we need to look at seriously to determine what models would be good to share in our report.

Senator Léger: We were just speaking a minute ago about the history of native peoples and that it be passed on from your perspective, not from our perspective. Is this possible as a project? Currently in urban schools everywhere, where there are native peoples in the history class, there would be in the textbooks the history of native peoples. Should we recommend that Aboriginal history for all Canadians be included in school curricula, and not just for Aboriginal peoples?

I think a project like that could be started immediately. Perhaps things are moving a bit faster these days because of all the work that has been done before. History courses could be implemented almost immediately, and they would be different in all the many areas of the country.

de son école à elle. Cela varie d'une école à l'autre. Je ne suis pas sûr de connaître un exemple qui provienne d'une communauté en particulier.

À l'inverse de certains de nos délégués, qui proviennent de régions éloignées comme le Labrador, là où on n'a pas accès à l'éducation sexuelle et où il n'y a pas de dépliants sur l'éducation sexuelle, la déléguée de la Nouvelle-Écosse avec qui j'ai eu la conversation m'a dit qu'il n'y en avait pas suffisamment. Nous savons tous combien de dépliants sont produits. Les jeunes dans certaines de ces régions éloignées n'ont pas accès à cette information. La déléguée de la Nouvelle-Écosse a affirmé que son école tenait des ateliers et distribuait des dépliants sur l'éducation sexuelle. La question n'a rien d'un tabou à l'école de cette déléguée. Celle-ci croyait que c'était utile pour les jeunes Autochtones en milieu urbain aussi. Tout de même, cela dépend de l'école.

Cette adolescente a affirmé qu'une des façons d'améliorer la situation dans les écoles consiste à aborder le conseil étudiant et à lui donner pour consigne de demander que l'éducation sexuelle soit inscrite au programme d'études. Il n'est pas facile de faire inscrire l'orientation professionnelle au programme d'études; il est encore plus difficile de le faire dans le cas de l'éducation sexuelle. Si je me fie aux conversations que j'ai eues avec nos jeunes, toutefois, l'éducation sexuelle n'est pas toujours exclue du programme d'études. Dans certaines communautés, dans certaines écoles, il y a de l'éducation sexuelle.

Pour ce qui est de notre organisation dans son ensemble, les jeunes affirment que la grossesse chez les adolescentes est un gros problème, surtout à Edmonton à la conférence nationale sur la stratégie jeunesse autochtone. Elle a affirmé que, dans son coin, les cas de grossesse chez les adolescents ne représentent pas une grande difficulté parce qu'ils ont accès à de l'éducation sexuelle. Il existe certains exemples positifs.

Le sénateur Pearson: C'est bon. Savez-vous que l'Association des femmes autochtones du Québec, l'AFAQ, a produit une brochure intéressante sur la sexualité? Je souhaite signaler cela à notre comité parce qu'il s'agit d'une ressource très utile. Voilà une des questions qu'il nous faut examiner sérieusement afin de déterminer les modèles qu'il conviendrait de diffuser dans notre rapport.

Le sénateur Léger: Nous parlions il y a un instant de l'histoire des peuples autochtones et du fait que celle-ci soit présentée de votre point de vue et non pas du nôtre. Est-ce possible en tant que projet? À l'heure actuelle, dans les écoles urbaines, partout où il y a des Autochtones présents au cours d'histoire, le manuel relate l'histoire des peuples autochtones. Devrions-nous recommander que l'histoire des Autochtones pour tous les Canadiens, figure dans le programme d'études générales et non pas seulement celui des peuples autochtones?

Je crois qu'un projet comme celui-là pourrait être lancé immédiatement. Peut-être que les choses évoluent plus rapidement aujourd'hui en raison de tout le travail qui a été fait auparavant. Les cours d'histoire pourraient être mis en place presque tout de suite, et ils seraient différents dans les nombreuses régions du pays.

The Chairman: In light of the fact that this committee is about an action plan for change, what would be the two most important action plans for change, in your opinion, that this committee could examine?

Ms Brown: The issue of funding is of prime importance. People cannot organize, meet or contribute without funding. The second is with respect to the education of Aboriginal youth, to commit to keeping them in school so that they can become successful young people with high self-esteem and high hopes for the future like any other person in Canadian society.

Ms Larocque: It is hard to prioritize the recommendations. I would say that health, and sexual health in particular, for Aboriginal women is critical. Also of high importance is employment for Aboriginal youth; we need to see them working. I am from Saskatoon, originally, where there is a high population of Aboriginal youth in the malls. You do not see Aboriginal youth working at the mall, for example. It is important that they work and learn how to build leadership skills.

Ms Golie: The provision through youth centres of basic health services and mental health services is important. Aboriginal youth want and need somewhere to hang out and to spend time so that they are deterred from engaging in destructive behaviour. Centres of that kind would be important. There are some excellent centres now. It would be a challenge to try to fill those gaps, to assess the successful ones and ensure that they are distributed in different communities.

Post-secondary education is also important, to help Aboriginal youth achieve the success of their role models. Many say that they wish there were more scholarships for Aboriginal youth. I am aware of some, but again there is the problem of accessing them. Often there is not enough information about scholarship availability. Improvement in that area to ensure that Aboriginal youth know what is available to them would be extremely beneficial.

Aboriginal youth would like to see better coordination of health, education and employment issues. They are often interconnected. Take, for example, the situation of a pregnant teen who is unable to find work and falls into depression. The issues surrounding that teen involve health, education and employment. There needs to be better coordination of these things in the communities.

The Chairman: There are many Aboriginal organizations that have done a great deal of curriculum development. Nevertheless, the provinces whose departments are charged with putting curriculae into the schools have not accessed those. How would you see your organization negotiating and working with curriculum development departments within each province,

La présidente: Comme le comité a pour tâche de concevoir un plan d'action pour que les choses changent, quels seraient les deux projets les plus importants, à cet égard, que le comité, à votre avis, pourra examiner?

Mme Brown: La question du financement revêt une importance capitale. Les gens ne peuvent s'organiser, se rencontrer ou réaliser des projets sans financement. La deuxième question touche l'éducation des jeunes Autochtones, l'idée de faire en sorte qu'ils n'abandonnent pas leurs études pour qu'ils puissent s'épanouir, avoir une bonne estime de soi et de bons espoirs pour l'avenir, comme toute autre personne au sein de la société canadienne.

Mme Larocque: Il est difficile de classer les recommandations par ordre d'importance. Je dirais que la santé, et la santé sexuelle en particulier, des femmes autochtones revêt une importance capitale. L'emploi chez les jeunes Autochtones est également très important; nous devons avoir des jeunes qui travaillent. Je suis originaire de Saskatoon, là où il y a beaucoup de jeunes Autochtones dans les centres commerciaux. On ne voit pas de jeunes Autochtones qui travaillent au centre commercial, par exemple. Il importe qu'il travaille et qu'ils acquièrent les aptitudes nécessaires pour diriger.

Mme Golie: L'administration des services de santé de base et des services de santé mentale par l'entremise des centres jeunesse est importante. Les jeunes autochtones souhaitent avoir un endroit où se tenir et passer du temps, ils en ont besoin, pour être dissuadés de s'engager dans un comportement destructeur. Les centres de cette nature seraient importants. Il y en a d'excellents en ce moment. Ce serait un défi à relever: combler les lacunes relevées, évaluer les cas fructueux et s'assurer de diffuser le tout dans différentes communautés.

Les études postsecondaires sont également importantes pour que les Autochtones puissent en arriver au même point que leurs modèles de comportement. Les gens sont nombreux à dire qu'ils souhaiteraient qu'il y ait plus de bourses d'études pour les jeunes Autochtones. J'en connais quelques-unes, mais, encore une fois, il y a le problème de l'accès. Souvent, il n'y a pas suffisamment de renseignements sur les bourses offertes. Une amélioration à cet égard — pour s'assurer que les jeunes Autochtones savent ce qui leur est offert — serait extrêmement avantageuse.

Les jeunes Autochtones aimeraient qu'il y ait une meilleure coordination des dossiers de la santé, de l'éducation et de l'emploi. Souvent, tout cela est relié. Prenez, par exemple, le cas d'une adolescente enceinte qui n'arrive pas à trouver du travail et qui devient dépressive. Les questions qui entrent en ligne de compte touchent la santé, l'éducation et l'emploi. Il faut une meilleure coordination de ces choses au sein des communautés.

La présidente: De nombreuses organisations autochtones ont conçu des programmes d'études assez poussés. Néanmoins, les provinces dont le ministère est chargé de mettre en application les programmes d'études, dans les écoles, ne s'en sont pas servi. Comment croyez-vous que votre organisation pourrait négocier cela et collaborer avec le service chargé des programmes d'études

because it is provincial jurisdiction? How would you see your organization working with them to encourage them and to ensure that this entire curriculum is raised?

One good example is in British Columbia where we did a curriculum development for the Prince George school division. At a workshop with the teachers, they told us that they had five or six very good curriculum programs sitting on the shelf. Could you see your organization working within that?

Ms Brown: Yes. We have many research projects and much information that we could contribute.

The Chairman: I would like to thank all of you for an insightful and informative session today.

Ms Brown: We came here expecting only a half-hour hearing. Thank you for spending so much time with us.

I want to dedicate this session to the young woman who was found in the Ottawa River the other day. That kind of tragedy has become far too common among our people — young women who are killed and who never have the opportunity to grow, to achieve their goals in life and to have their dreams fulfilled.

I also wish to dedicate this session to the missing women of Vancouver's Downtown Eastside. Of those missing, 60 per cent were young Aboriginal women. We want to keep that in focus. People will be at great risk if we do not take any action.

The committee adjourned.

dans chacune des provinces, puisqu'il s'agit d'une compétence provinciale? Comment croyez-vous que votre organisation pourrait travailler avec eux pour les encourager à faire cela et s'assurer que toute cette question est bien soulevée?

Un bon exemple à cet égard: en Colombie-Britannique, nous nous sommes occupés de l'élaboration d'un programme d'études pour la division scolaire de Prince George. Au cours d'un atelier, les enseignants nous ont dit qu'il y avait, sur la tablette, cinq ou six très bons programmes d'études. Croyez-vous que votre organisation pourrait travailler dans ce contexte?

Mme Brown: Oui. Nous avons de nombreux projets de recherche et nous disposons de nombreux renseignements que nous pourrions fournir.

La présidente: Je vous remercie tous d'avoir fait en sorte que la séance d'aujourd'hui nous instruisse et nous éclaire.

Mme Brown: Nous nous attendions à une audience d'une demi-heure seulement. Merci d'avoir passé tant de temps avec nous.

J'aimerais dédier notre séance à la jeune femme qui a été repêchée dans la rivière des Outaouais l'autre jour. Ce genre de tragédie est devenu beaucoup trop courant parmi nos jeunes — des jeunes femmes qui sont assassinées et qui n'ont jamais eu l'occasion de grandir, de se réaliser, de réaliser leurs rêves.

J'aimerais aussi dédier la séance aux femmes disparues dans le Downtown Eastside de Vancouver. Soixante pour cent des disparues sont de jeunes femmes autochtones. Nous tenons à vous le rappeler. Les gens vont courir un grand risque si nous n'agissons pas.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

From the Native Women's Association of Canada:

Ms Kukdookaa Terri Brown, President;
Ms Marlene Larocque, Executive Director;
Ms Jelena Golic, Youth Intervener.

TÉMOINS

De l'Association des femmes autochtones du Canada:

Mme Kukdookaa Terri Brown, présidente;
Mme Marlene Larocque, directrice générale;
Mme Jelena Golic, intervenante auprès des jeunes.

CA1
Yc30
- A16



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

La présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, June 11, 2002

Le mardi 11 juin 2002

Issue No. 22

Fascicule n° 22

Twentieth meeting on:

Vingtième réunion concernant:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, P.C. | Léger |
| * Carstairs, P.C. (or Robichaud, P.C.) | * Lynch-Staunton (or Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, P.C. |
| Hubley | Tkachuk |

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

| | |
|---|-----------------------------------|
| Carney, c.p. | Léger |
| * Carstairs, c.p. (ou Robichaud, c.p.) | * Lynch-Staunton (ou Kinsella) |
| Christensen | Pearson |
| Cochrane | Sibbeston |
| Gill | St. Germain, c.p. |
| Hubley | Tkachuk |

**Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 11, 2002
(34)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 9:07 a.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Johnson, Léger, Pearson and Sibbeston (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Mary Hurley and Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

From the Assembly of First Nations:

Matthew Coon Come, National Chief;
Ginger Gosnell, Youth Representative;
Terry Young, Youth Representative;
Jean Larose, Director of Communications.

Chief Coon Come made an opening statement and then, along with other witnesses, answered questions.

The Assembly of First Nations tabled a report of the taskforce on urban issues.

At 11:08 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

*Le greffier suppléant du comité,
Michel Patrice
Acting Clerk of the Committee*

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 11 juin 2002
(34)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 07, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Cochrane, Gill, Johnson, Léger, Pearson et Sibbeston (8).

Également présentes: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Mary Hurley et Tonina Simeone.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité procède à l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

TÉMOINS:

De l'Assemblée des premières nations:

Matthew Coon Come, chef national;
Ginger Gosnell, représentante des jeunes;
Terry Young, représentant des jeunes;
Jean Larose, directeur des communications.

Le chef Coon Come fait une déclaration et, avec l'aide des autres témoins, répond aux questions.

L'Assemblée des premières nations dépose un rapport du groupe de travail sur les problèmes urbains.

À 11 h 08, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 11, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:07 a.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I wish to welcome our witnesses. First some history.

These hearings are being held in the Aboriginal Room. The room was dedicated about four years ago with a special ceremony that took place here. Therefore, it is a special room, particularly for Aboriginal people of Canada. I feel it creates a good atmosphere for us to discuss some very important issues.

This committee has decided to draft an action plan for change concerning urban Aboriginal issues, with a particular focus on youth. Honourable senators are well aware that Aboriginal youth is the fastest growing population in Canada. We live on the sidelines in the urban centres, and there are many serious issues facing us that we must address.

I have always said that Aboriginal people have been studied to death. We do not need more studies; we need an action plan for change. That is what this committee has decided to do.

Please proceed, Mr. Coon Come.

Mr. Matthew Coon Come, National Chief, Assembly of First Nations: [*Mr. Coon Come spoke in his native language*]

Honourable senators, I was just speaking in my own language, the Cree language, to welcome everyone here this morning. I have the privilege of sharing this presentation with Ms Ginger Gosnell and Mr. Terry Young. They are young people who will help in our discussions and deliberations. I will proceed with the presentation and they will intervene as we go along.

The Assembly of First Nations, the AFN, is a national organization representing all First Nations peoples in this country. The First Nations, or "Indians," are one of the three Aboriginal peoples recognized in section 35 of Canada's Constitution Act of 1982. Section 35 also recognizes existing inherent Aboriginal and treaty rights of our peoples.

As committee members know, many of our First Nations signed treaties with the Crown. The fact that we signed those treaties demonstrated that we, and our nations, were in a government-to-government relationship with the Crown.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 11 juin 2002

Le comité se réunit aujourd'hui à 9 h 07 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Honorables sénateurs, souhaitons la bienvenue à nos témoins. Je vais commencer par une petite leçon d'histoire.

Nous tenons aujourd'hui nos audiences dans la Salle des peuples autochtones. Il y a environ quatre ans, lors d'une cérémonie spéciale, cette salle leur a été dédiée. Il s'agit donc d'un endroit très particulier, surtout pour les Autochtones du Canada. J'ai l'impression que cela contribue à créer une atmosphère propice aux importantes discussions que nous allons tenir.

Le comité a décidé de rédiger un plan d'action pour le changement en ce qui concerne les questions urbaines touchant les Autochtones, et plus particulièrement les jeunes. Les honorables sénateurs sont au courant que les jeunes Autochtones sont la population qui connaît la croissance la plus rapide au Canada. Nous vivons en bordure des centres urbains, et nous devons affronter des problèmes très sérieux.

J'ai toujours dit que les peuples autochtones ont été étudiés à outrance. Nous n'avons pas besoin de nouvelles études, il nous faut un plan d'action pour le changement. C'est d'ailleurs à cela que notre comité va s'employer.

Vous pouvez commencer, monsieur Coon Come.

M. Matthew Coon Come, chef national de l'Assemblée des premières nations: [*M. Coon Come s'adresse aux membres du comité dans sa langue traditionnelle*]

Honorables sénateurs, je vous ai adressé quelques mots dans la langue crie, afin de souhaiter la bienvenue à tout le monde. J'ai le privilège de m'adresser à vous ce matin en compagnie de Mme Ginger Gosnell et de M. Terry Young. Ces jeunes nous aideront dans nos discussions et nos délibérations. Je vais d'abord faire mon exposé, puis ils prendront la parole.

L'Assemblée des premières nations, ou APN, est un organisme national qui représente tous les peuples des Premières nations du pays. Les Premières nations — ou les «Indiens» — forment un des trois groupes autochtones reconnus à l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982. L'article 35 reconnaît également que nos peuples jouissent de droits inhérents ancestraux et issus de traités.

Comme les membres du comité le savent, bon nombre de nos Premières nations ont signé des traités avec la Couronne. Le fait que nous ayons signé ces traités démontre que nous étions et demeurons des nations entretenant une relation de gouvernement à gouvernement avec la Couronne.

As I walked into this room, Madam Chair, I was most interested in the artwork. As a matter of fact, one of the pieces was done by a lady from my community. Her name is Glenna Matoush. I read, with great interest, the introduction on the art that reflected her work. Glenna Matoush is well known internationally.

The AFN, as you all know, has always maintained that its members are citizens of our First Nations regardless of where they choose to live, whether it is in the Far North, in towns or in cities. I always believed that in this country anyone could live wherever they wanted to. Unfortunately, we are in a situation whereby we describe ourselves by legislation or whether we are off-reserve, on-reserve, urban or rural. It is said that if you are a treaty Indian, you should be on-reserve. That is unfortunate. The reality is that this country does have mobility rights, and we can live where we want to live. Certainly, members who have chosen to live in those areas should be provided, without penalty, the same services and programs that they would have elsewhere.

When I leave my community up north near James Bay, I do not necessarily take off my so-called "Indianness" as if it were a jacket and leave it at the community boundary. My citizenship and my rights stay with me wherever I travel.

As a political representative, I can say that our leaders want to be responsible to their citizenship, regardless of where they live. I was one of the people involved in the Charlottetown accord. Unfortunately, it was rejected, but we fought for it. The premiers of Canada, even though the public rejected the accord, had agreed that the First Nations could have jurisdiction and responsibility over their citizens who were living off the so-called reserves. One should look at those provisions because they are still applicable and much work went into them. Certainly, we moved forward more than ever before. At the end of the day, we were extremely interested in providing services to our youth, our elders or our women who live in our communities. Some people were saying that Indians are a federal responsibility. Then, the provinces said that they had no responsibility over Indians who live on-reserve or off-reserve. Thus, Indians were caught in a vacuum and no one provided the services to them. We wanted to gain control over that situation. We tried to extend the jurisdictions because of those legislative problems. The only way to do that was to amend the legislation, and work began toward achieving that goal.

My point is that the Assembly of First Nations is working to ensure that First Nations governments can represent the interests of all their citizens. The federal government must work with us to move beyond the Indian Act and its colonial mentality. It must provide us with the tools to establish self-government powers

Lorsque je suis entré dans cette pièce, madame la présidente, mon attention a été attirée par les oeuvres d'art. En fait, l'une de ces oeuvres a été réalisée par une dame de ma collectivité. Cette dame s'appelle Glenna Matoush. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la description de son travail. Glenna Matoush est reconnue mondialement.

L'APN, comme vous le savez, a toujours maintenu que les citoyens de nos Premières nations ne sont rien de moins : des citoyens de leurs nations. Ils sont citoyens de ces nations, peu importe où ils choisissent de vivre — que ce soit dans le Grand Nord, dans des villages ou dans des villes. J'ai toujours pensé que dans ce pays, quiconque était libre de vivre où bon lui semblait. Malheureusement, nous nous retrouvons dans la situation où nous sommes forcés de nous décrire en faisant référence à une loi ou alors en précisant que nous vivons à l'extérieur de réserves, dans des réserves, en milieu urbain ou dans des zones rurales. On entend même dire qu'un Indien visé par un traité devrait vivre dans une réserve. C'est malheureux. Parce que, en réalité, dans ce pays le droit à la mobilité existe, et nous pouvons vivre où bon nous semble. Évidemment, les membres qui ont choisi de vivre ailleurs que dans une réserve devraient bénéficier, sans subir aucune pénalité, des mêmes services et programmes dont ils pourraient bénéficier dans la réserve.

Lorsque je quitte ma réserve, dans le nord, près de la Baie James, je ne me départs pas de mon statut d'Indien comme si je retirais un manteau. Ma citoyenneté et mes droits me suivent où que j'aille.

En tant que représentant politique, je peux dire que nos dirigeants veulent rendre des comptes à leurs citoyens, où qu'ils vivent. J'ai participé aux travaux entourant l'Entente de Charlottetown. Malheureusement, il a été rejeté, mais nous nous sommes battus pour qu'il soit adopté. Les premiers ministres du Canada, même si le grand public a rejeté l'accord, avaient accepté que les Premières nations puissent avoir l'autorité et la responsabilité en ce qui concerne leurs citoyens vivant à l'extérieur des soi-disant réserves. Il faudrait que l'on relise ces dispositions parce qu'elles sont toujours applicables et qu'elles ont nécessité passablement de travail. Naturellement, nous avons fait plus de progrès que jamais auparavant. En fin de compte, nous nous étions montrés extrêmement intéressés à fournir des services à nos jeunes, à nos aînés et aux femmes qui vivent dans nos collectivités. Certains disaient que les Indiens relèvent de l'autorité du gouvernement fédéral. Par ailleurs, les provinces ont dit qu'elles n'ont aucune responsabilité en ce qui concerne les Indiens qui vivent dans les réserves ou à l'extérieur de ces réserves. Par conséquent, les Indiens se sont retrouvés dans une sorte de vide et on ne leur a offert aucun service. Nous avons voulu reprendre la situation en main. Nous avons essayé d'étendre nos champs d'action afin de régler ces problèmes législatifs. Le seul moyen d'y arriver consistait à modifier la loi, et nous avons amorcé les travaux en vue d'atteindre ce but.

Ce que je dis, c'est que l'APN s'efforce de veiller à ce que les gouvernements des Premières nations puissent défendre les intérêts de tous leurs citoyens. Le gouvernement fédéral doit travailler avec nous pour laisser derrière la Loi sur les Indiens et sa mentalité colonialiste, et nous fournir les outils qu'il faut pour

under the authority of section 35 of the Constitution Act, 1982. Only then will we be able to establish the institutions that will ensure that all of our citizens are provided with the necessary programs and services for their well-being. Only then will we be in a position to provide our youth with the tools to start preparing for their futures and taking control of their lives.

The Supreme Court's *Corbiere* decision in 1999 made this same point. That decision focused on voting rights for people living off-reserve. However, it made some larger points. First, it agreed that citizens living outside of the reserve boundaries are still citizens of their First Nations community.

Let us be clear about one point right now. When we speak of urban centres, we do not speak of the major centres like Toronto, Vancouver or Ottawa. Many of our youth and citizens also move from smaller urban centres, or even rural towns. Our efforts here today are also directed at them.

It is also noted that people leave First Nations communities for good reasons, not simply because they want nothing to do with their home. They often have to leave if they want to attend university, if there is no employment on the reserve or if they have to wait for housing. Others choose to leave because of the social and health conditions they face in their communities. In any case, this is, again, the effect that the destructive policies of the past have brought upon our citizens. Government must work with us to improve the social and health conditions in our communities. Our citizens can only be as healthy as our communities are healthy.

At the AFN, we believe on the one hand that we need to strengthen our communities so that people who want to stay can do so and enjoy a healthy quality of life. On the other hand, we want to ensure that our people who leave can maintain a connection to their communities and be entitled to the same programs and services available to our citizens on the reserve.

While I refer to these issues as major concerns facing all First Nations citizens, all of our youth may not agree. I have five children, so I should know. Youth have specific concerns, such as access to education, proper health and housing. These bread-and-butter issues are the major concerns that they will address later. These concerns face them whether they live on-reserve or off-reserve.

I want the members of this committee to understand that the daily reality of the lives of Aboriginal youth is a priority today. First Nations leaders, the government and all Canadians must recognize their needs and address them so that they may move beyond daily survival. We must work with them to correct this situation and to give them hope for the future. That is why we welcome the opportunity of this Senate committee that is taking time to consider options for action plans to develop a national

doter nos gouvernements de pouvoirs d'autonomie, conformément à l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982. Alors seulement, nous serons en mesure de mettre en place des institutions et des programmes pour que tous nos citoyens disposent des services nécessaires à leur mieux-être. Alors seulement, nous pourrions fournir à nos jeunes les outils dont ils ont besoin pour commencer à forger leur avenir et prendre leur vie en main.

En 1999, l'arrêt *Corbiere* de la Cour suprême du Canada présentait le même raisonnement. Il se concentrait sur les droits de vote des gens vivant hors réserve, et a fait valoir d'autres points plus importants. D'abord, il a reconnu que les citoyens vivant à l'extérieur des limites des réserves faisaient toujours partie de leur Première nation.

Et précisons un point dès maintenant: Lorsque nous parlons des centres urbains, nous ne faisons pas uniquement référence aux grands centres comme Toronto, Vancouver et Ottawa. Plusieurs de nos jeunes et de nos citoyens s'installent dans des centres urbains plus petits, et même dans des villages de campagne. Aujourd'hui, nos efforts tiennent aussi compte de ces personnes.

De plus, il convient de signaler que les gens ont de bonnes raisons pour quitter les collectivités des Premières nations — ce n'est pas seulement qu'ils ne veulent rien savoir de leur patelin. Ils doivent bien souvent partir pour aller étudier à l'université, pour se trouver de l'emploi ou pour avoir un endroit où se loger. D'autres choisissent de partir en raison des piètres conditions sociales et sanitaires qui règnent dans leur collectivité. Dans un cas comme dans l'autre, c'est encore là le résultat des politiques destructrices d'hier. Le gouvernement doit travailler avec nous pour améliorer les conditions sociales et sanitaires de nos collectivités. La santé de nos citoyens est à l'image de celle de nos collectivités.

À l'APN, nous croyons d'une part que nous devons renforcer nos collectivités pour que ceux qui souhaitent y rester puissent avoir droit à une meilleure qualité de vie. Toutefois, nous voulons également voir à ce que nos citoyens qui partent puissent entretenir un lien avec leur collectivité et avoir droit aux mêmes programmes et services que ceux qui vivent dans la réserve.

Je fais référence à toutes ces questions comme de grandes préoccupations pour tous les citoyens des Premières nations, et il se peut que nos jeunes ne soient pas tous d'accord. J'ai cinq enfants, alors je sais de quoi je parle. Les jeunes ont des problèmes particuliers, par exemple, l'accès à l'éducation, la santé et le logement. Ces questions de nécessité sont leurs principales difficultés et ils vous en parleront plus tard. Ces préoccupations les habitent qu'ils vivent «dans la réserve» ou à l'extérieur.

J'aimerais que vous, les membres du comité, compreniez que leur réalité quotidienne est aujourd'hui leur priorité. Les dirigeants des Premières nations, le gouvernement du Canada et la population canadienne doivent reconnaître leurs besoins et s'y attaquer de sorte qu'ils fassent plus que survivre au jour le jour. Nous devons travailler avec eux pour rectifier cette situation et leur donner l'espoir d'un lendemain meilleur. C'est la raison pour laquelle je suis heureux d'avoir l'occasion de m'adresser aux

youth strategy.

Over the years, the government has legislated division amongst our peoples. Not only does the government not take responsibility for our people who must leave the community, as its fiduciary obligations demand, but it also does not provide native governments with the necessary resources and programs to allow us to deliver programs and services to our off-reserve citizens.

We are working to remedy this situation, which we see as an injustice. I would not be surprised if we see some of our citizens initiating legal action based on *Corbiere* to eliminate this on-reserve/off-reserve split. We are also being practical in that we are looking for ways to move forward on this issue right now.

In the spring of 1999, the AFN set up a task force that met with our citizens in all the major urban centres of Canada to determine their expectations of our leaders. Overwhelmingly, they stated that they expected us to ensure that programs and services offered to our citizens on-reserve are also offered to those living off-reserve. I believe you have a copy of "Helping us to Help Ourselves," which we have at the table.

The task force met with First Nations youth, elders, women and men. Their comments and expectations are vividly expressed in the report, a copy of which we are tabling with this committee today. We urge senators to read it and to continue your valuable work by speaking with our citizens across this land to determine how members of the committee are best able to provide First Nations youth with the assistance they so urgently require.

The AFN has also been working with the National Association of Friendship Centres to determine how we might cooperate on issues related to our citizens who live away from their communities. This is especially important because the needs of these individuals, and the youth that comprise a large percentage of this group, are not being fully met by current structures. We hope to work together to convince governments that their tremendous needs are not being met, at the expense of the lives and well-being of our citizens.

Allow me to provide committee members with a brief overview of how the National Youth Council was established after the second National Youth Conference held in March 1999, in Ottawa. At that meeting, the youth passed two resolutions: a call for the chiefs and leaders to bring youth to national meetings, such as confederacies and assemblies; and the establishment of a youth steering committee to find out how youth wanted to be involved with the Assembly of First Nations. The youth steering committee met during the July 1999 AGM of the AFN, where they presented a resolution recognizing the youth steering committee and endorsing their involvement in the Assembly of

membres du comité qui prennent le temps de considérer les possibilités qui s'offrent d'adopter un plan d'action visant à élaborer une stratégie nationale de la jeunesse.

Au fil des ans, par contre, le gouvernement a semé la division parmi nos peuples à coups de lois. Non seulement il refuse de prendre la responsabilité de nos citoyens qui doivent quitter leur collectivité, comme le veulent ses obligations, mais il ne veut pas fournir à nos gouvernements les ressources et les programmes dont ils ont besoin pour offrir des services à nos citoyens vivant hors réserve.

Nous travaillons à corriger ce qui, à nos yeux constitue une situation injuste. En fait, je ne serai pas surpris si quelques-uns de nos citoyens intentaient des poursuites fondées sur l'arrêt *Corbiere* afin d'éliminer la division entre les gens qui vivent «à l'intérieur» des réserves et ceux qui sont établis «à l'extérieur». Mais nous avons aussi l'esprit pratique. Nous cherchons des moyens d'aller de l'avant dès maintenant dans ce dossier.

Au printemps 1999, l'APN a formé un groupe de travail qui s'est rendu dans tous les grands centres urbains du Canada pour rencontrer nos citoyens et déterminer ce qu'ils attendaient de nous et de leurs dirigeants. Ils ont été nombreux à dire qu'ils s'attendaient à ce que nous mettions les mêmes programmes et services offerts aux citoyens des réserves à la portée de ceux qui vivent à l'extérieur des réserves. Je pense que vous avez entre les mains un exemplaire du rapport du groupe de travail sur les questions urbaines intitulé «Aidez-nous à nous en sortir».

Le groupe de travail a rencontré des jeunes, des aînés, des hommes et des femmes des Premières nations. Leurs commentaires et leurs attentes sont vivement exprimés dans le rapport que nous vous avons apporté. Nous vous incitons à le lire et à poursuivre votre important travail en parlant à nos citoyens aux quatre coins du pays afin de déterminer comment vous pouvez mieux apporter aux jeunes des Premières nations l'aide dont ils ont tant besoin.

L'APN travaille également avec l'Association nationale des centres d'amitié pour déterminer comment nous pourrions collaborer sur des dossiers ayant trait à nos citoyens qui vivent hors de leur collectivité. Voilà qui est particulièrement important, puisque les besoins de ces personnes — et les jeunes forment un large pourcentage de ce groupe — ne sont pas tous couverts par les structures actuelles. Nous espérons pouvoir travailler ensemble pour convaincre les gouvernements que de pressants besoins sont ignorés au détriment de la vie et du mieux-être de nos citoyens.

Permettez-moi de vous résumer la création du Conseil national des jeunes. Le Conseil a été mis sur pied à la suite de la deuxième conférence nationale des jeunes, qui se tenait en mars 1999, à Ottawa. Lors de cette rencontre, les jeunes ont adopté deux résolutions. L'une d'elle appelait les chefs et les dirigeants à se faire accompagner de jeunes aux rencontres nationales comme les conférences et les assemblées. La deuxième résolution annonçait la création d'un comité directeur des jeunes qui cernerait la façon dont les jeunes souhaitent participer aux activités de l'APN. Le Comité directeur des jeunes s'est rencontré à l'AGA de l'APN, en juillet 1999, et a présenté une résolution reconnaissant le Comité

First Nations. The youth met again in December 1999 when a decision was made to change the youth steering committee name to the National Youth Council.

One of the goals of the Assembly of First Nations Youth Council was to be recognized and included in the Assembly of First Nations Charter. This was done through resolution at the July 2001 Annual General Assembly. The National Youth Council is now a principal component of the Assembly of First Nations, and its composition, role and function are described in the charter.

The youth council is made up of two representatives, one male and one female, from each of the 10 AFN regions, appointed by the vice chief of each region. Members of the council are between the ages of 16 and 29 years. That leaves most of us out of that council. At the December 2001 meeting of the youth council, it was decided that each representative would take on the profile of their respective vice chief. This would allow each youth council member to work directly with their vice chiefs and would also assist them in staying informed of the issues.

The Assembly of First Nations works with our young leaders to create the youth council. Everyone agrees that they must have a voice in our work. Rebuilding our nations is an existing task and requires the best effort and dedication of all our peoples. We know that we need people who can carry this work forward into the future.

For First Nations, it is especially important that we draw on the expertise and skills of our young people. In fact, it is important for the country as a whole. More than half of the First Nations' population is under the age of 25. The rest of Canada is aging and retiring, but the babies from our baby boom are now coming of age. This is a dynamic resource that is in some ways untapped, but business and industry are realizing these are the leaders of the future. Government needs to follow the lead of industry and reach out to these young people, who want education and skills to reach out to their elders and learn the teachings of their traditions so they can chart their path to the future.

With that, I will turn the presentation over to the representatives of our youth council. The first to speak will be Ms Gosnell from the Nisga'a Nation, and she will be followed by Mr. Young of the Maliseet Nation.

Ms Ginger Gosnell, Youth Representative, Assembly of First Nations: Honourable senators, I wish to start by reading an excerpt from *Peace, Power and Righteousness: An Indigenous Manifesto* by Taiaiake Alfred.

To take indigenous traditions seriously means to have a vision for the future; and the current situation of indigenous youth provides a crystal clear picture of the general state of our communities. Native...youth are real human beings, and that as a group they represent needs and wants, good and

directeur des jeunes et appuyant sa participation à l'APN. Les jeunes se sont réunis à nouveau en décembre 1999, et ils ont décidé de renommer le Comité directeur des jeunes pour en faire le Conseil national des jeunes.

Parmi ses objectifs, le Conseil national des jeunes voulait se faire reconnaître et inclure dans la charte de l'APN. À l'Assemblée générale annuelle de juillet 2001, le Conseil atteignait cet objectif grâce à une résolution. Le Conseil national des jeunes compte maintenant parmi les principales composantes de l'APN, et sa composition, son rôle et sa fonction sont décrits dans la charte.

Pour chacune des 10 régions administratives de l'APN, le Conseil national des jeunes compte deux représentants (un homme et une femme) qui sont nommés par leur chef régional respectif. Les membres du conseil ont entre 16 et 29 ans. Cela exclut la majorité d'entre nous. À la rencontre de décembre 2001 du Conseil national des jeunes, on a décidé que chaque représentant s'attarderait aux mêmes dossiers que son chef régional. Cela permettrait à chaque membre de travailler directement avec son chef régional et de se tenir au fait des dossiers.

L'APN a travaillé avec les jeunes dirigeants pour créer le Conseil national des jeunes, puisque tous ont convenu que notre travail devait tenir compte de leur point de vue. La réédification de nos nations constitue une tâche excitante qui exige l'engagement de tous nos peuples ainsi que leurs plus valeureux efforts. Et nous savons que nous avons besoin de gens pour poursuivre ce travail.

Il est particulièrement important, pour les Premières nations, de s'inspirer de l'expertise et des connaissances de nos jeunes. En fait, c'est important pour tout le pays. Plus de la moitié de la population des Premières nations a moins de 25 ans. Le reste du Canada prend de l'âge et se retire de la population active, et les bébés issus de notre explosion démographique arrivent à l'âge adulte. Il s'agit d'une ressource dynamique. D'une certaine façon, c'est une ressource non exploitée dans laquelle les entreprises et le secteur privé commencent à voir les dirigeants de demain. Le gouvernement doit emboîter le pas au secteur privé et tendre la main à ces jeunes. Ces jeunes veulent une éducation et des compétences; ils veulent communiquer avec leurs aînés et apprendre les enseignements traditionnels de façon à tracer leur avenir.

J'aimerais maintenant céder la parole aux représentants de notre Conseil national des jeunes. Ginger Gosnell, de la nation niska'a, parlera en premier et Terry Young, de la nation malécite, prendra la relève.

Mme Ginger Gosnell, représentante des jeunes, Assemblée des premières nations: Honorables sénateurs, j'aimerais tout d'abord vous lire un extrait de *Peace, Power, Righteousness: An Indigenous Manifesto* de Taiaiake Alfred.

Prendre au sérieux les traditions autochtones signifie avoir une vision de l'avenir; or, la situation dans laquelle se trouvent les jeunes Autochtones reflète fidèlement l'état général de nos collectivités. Les Autochtones [...] les jeunes sont des êtres humains et, en tant que groupe, ils comptent

bad characteristics, and a collective way of thinking that will soon come to define the social and political landscape in native communities.

In many of the presentations made before this committee, honourable senators have heard statistics outlining the dire situation being faced by Aboriginal and First Nations youth across this country. I am curious as to the source of this data. I say this because recently a youth colleague and myself completed research on all literature published since 1990 on high-risk behaviours of Aboriginal youth in Canada. In the literature, we also took inventory of successful interventions and deterrents as reflected in these publications.

What was discovered is that there is very little relevant information on high-risk topics that are Canadian-based, published here in Canada. In fact, most of the Canadian data on high-risk Aboriginal activities spoke only of adults or children, not of youth or adolescents. A lot of what is out there has much American data as well, which refers to youth who are not even of this country. Also — and this is disturbing — data from decades ago, as far back as the 1960s, which is obviously outdated, is still being cited today as information upon which to base youth problems and situations today. As well, there is a significant amount of biased and slanted information given to make you believe something that is really not the whole truth.

This clearly reflects one of the problems you face as a committee and we face as First Nations youth. Very little relevant work has been done on youth-adolescent specific research. What concerns me even more is the limited amount of youth-specific programs designed and delivered by First Nations youth and people. It is my personal belief that this is the biggest failing of many youth-specific programs that currently exist. Many programs in existence are designed using adult-based models. Taking a program that was designed for adults and expecting it to work the same way for youth only adds to its failure.

I understand that this committee is looking for an action plan for change for Aboriginal and First Nations youth in Canada, especially in the urban centres. I will relay to you a solution that not only do I firmly believe in, but also many other Aboriginal youth issue experts. We found it repeated quite a few times in all of the reviewed literature. There are many issues to address and overcome. One must look to a root solution, a starting point that everyone can benefit from.

Our recommendation is a national collection of all Aboriginal youth projects and programs currently out there. This is because there is no knowledge of what is out there. We do not know if we are reinventing the wheel when it comes to projects and programs needed for Aboriginal youth. The majority of these programs end up crashing and burning, but who learns from that? There is no national Aboriginal youth organization for others to draw

des besoins et des désirs, de bonnes et de mauvaises caractéristiques, et un mode de pensée collectif qui aura tôt fait de définir la scène politique et sociale des collectivités autochtones [trad].

Dans bon nombre des présentations qui vous ont été faites, vous avez eu droit à des statistiques qui soulignaient la situation déplorable des Autochtones et des Premières nations de tout le pays. Je suis curieuse de connaître la source de ces données. Je vous dis cela, puisque, récemment, j'ai entrepris avec un autre jeune une recherche sur tous les documents publiés depuis 1990 sur les comportements à risque des jeunes Autochtones du Canada. De ces ouvrages, nous avons également relevé les interventions et actions préventives réussies.

Nous avons découvert très peu de données canadiennes pertinentes sur des facteurs de risque élevé. En fait, la plupart des données canadiennes entourant les activités à risque chez les Autochtones avaient trait aux adultes et aux enfants, et non aux jeunes ou adolescents. Bien des données étaient de source américaine et font par conséquent référence à des jeunes qui ne vivent même pas ici. Par ailleurs — et c'est très inquiétant — on cite encore de vieux ouvrages qui remontent aussi loin que les années 60, et sont de toute évidence dépassés. Ces vieilles données sont encore citées aujourd'hui pour illustrer les problèmes et les situations que vivent les jeunes aujourd'hui. On note aussi que quantité de renseignements sont biaisés et orientés afin de vous inciter à croire à quelque chose qui n'a rien à voir avec la réalité.

Je crois que cela reflète clairement l'un des problèmes auquel vous vous butez en tant que comité — et avec lequel nous devons composer en tant que jeunes des Premières nations. Il existe très peu de recherches pertinentes portant particulièrement sur les jeunes et les adolescents. Mais ce qui m'inquiète encore plus, c'est le nombre limité de programmes pour jeunes conçus et exécutés par les jeunes des Premières nations. Je crois personnellement que c'est la plus importante faille de nombreux programmes actuellement axés sur les jeunes. Plusieurs programmes sont conçus à partir de modèles orientés vers les adultes; or, l'échec peut être d'autant plus grand quand on prend un programme taillé pour des adultes et qu'on s'attend à ce qu'il fonctionne de la même manière pour les jeunes.

Je sais que le comité cherche à élaborer un plan de changement pour les jeunes Autochtones du Canada, particulièrement dans les centres urbains. Je vous présente une solution en laquelle je crois fermement, comme bien d'autres «spécialistes» des questions relatives aux jeunes Autochtones. Dans la documentation que nous avons consultée, nous avons trouvé cette solution répétée à plusieurs reprises. Bien des problèmes et des obstacles doivent être éliminés. Pour cela, il faut chercher une solution qui part de la base — un point de départ qui profitera à chacun.

Nous recommandons un inventaire national de tous les projets et programmes pour jeunes Autochtones qui existent, car on n'a aucune idée de ce qui se fait actuellement. Nous ne savons pas si nous sommes à réinventer la roue lorsqu'il est question de projets et de programmes dont les jeunes Autochtones ont besoin. La majorité de ces programmes finissent par tomber à l'eau — mais qui en tire des leçons? Aucun organisme pour jeunes Autochtones

experience and information from. However, we must learn what is out there. For example, are programs working or failing? Were they designed by youth, for whom the programs are meant to serve, or adults? Were they designed for youth on reserve or in urban centres? Were they designed for youth in school or out of school? How long have these projects and programs been in existence?

There is so much that we can learn from one another if we expose and share this type of information. By exposing what is lacking, we would be in a better position to identify what is needed or what can make a program succeed or fail. This information is a starting point, but it has not been gathered. No one out there can tell us what is truly needed because there is no gauge for that yet. Some may say that increased funding for programs may help, and I completely agree that we need more funding for our projects. However, something else must take place first for them to succeed. A program database would ensure that one does not waste any more valuable time reinventing a broken wheel. With that information, programs for Aboriginal youth can only get better and grow.

We all see a need for programs that work. Each youth is a resource waiting to explode into purpose. We should try hard to access that resource without negativity. If we do not, we may have failed our history and our purpose.

Mr. Terry Young, Youth Representative, Assembly of First Nations: I wish to comment on the National Aboriginal Youth Strategy, or NAYS. NAYS provides a framework for addressing the health, employment, training, education and social development needs of Aboriginal youth by identifying a series of goals and suggested approaches. Although the strategy is fairly comprehensive in its identification of goals and suggested approaches, the probability of it being universally implemented across all jurisdictions seems unlikely. One concern is that without a comprehensive agreement to change how youth programming is designed or delivered or how youth policy is developed federally, provincially or territorially, once again we will be getting youth programs that meet the needs of government but not the needs of Aboriginal and First Nations youth.

The Assembly of First Nations is not a program delivery organization. It is a political lobby group seeking to ensure that our treaty and Aboriginal rights are respected and protected across this land. As such, we do not have the capacity to identify success stories or best practices as has been requested by the committee.

I suggest that, as members of this committee, you are in the best position to travel across the land, to visit our communities, our urban centres, and to meet these youth to hear them out. Work in collaboration with the youth and you will find out firsthand what their needs are. You will, therefore, be in a

n'est là pour permettre à d'autres d'apprendre ou de s'informer. Mais si nous savons ce qui existe — si des programmes fonctionnent ou échouent, s'ils sont conçus pour des jeunes ou des adultes, à qui ils s'adressent (les gens des réserves, des villes, des milieux scolaires ou autres), et depuis combien de temps ils existent.

Nous pouvons apprendre tellement les uns des autres en divulguant et en partageant ce genre d'information. En soulevant ce qui fait défaut, nous serions mieux outillés pour cerner ce dont nous avons besoin, ou ce qui contribue au succès ou à l'échec d'un programme. Ces renseignements constituent un point de départ. Cela n'a pas été fait jusqu'ici. Personne ne peut dire ce qu'il manque vraiment, puisque nous n'avons encore aucun point de repère. Certains pourraient dire qu'un financement accru des programmes serait peut-être utile, et je suis entièrement d'accord, mais il faut d'abord faire autre chose pour que cette mesure réussisse. Une base de données sur les programmes éviterait que l'on gaspille davantage de temps précieux à réinventer une roue cabossée. Grâce à ces renseignements, les programmes pour jeunes Autochtones ne peuvent que s'améliorer et prendre de l'ampleur.

Nous voyons tous le besoin de disposer de programmes qui fonctionnent. Chaque jeune est une ressource qui n'attend qu'à se trouver un but. Alors nous devrions tous essayer très fort d'accéder à ces ressources dans un esprit positif. Sans quoi, nous aurons peut-être entaché notre histoire et notre destinée.

M. Terry Young, représentant des jeunes, Assemblée des premières nations: J'aimerais maintenant faire des commentaires sur la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone. Cette stratégie établit un cadre pour combler les besoins des jeunes Autochtones en matière de santé, d'emploi, de formation, d'éducation et de développement social, et ce en cernant une série d'objectifs et d'approches proposés. Même si la stratégie parvient assez bien à déterminer les buts et les approches suggérées, la possibilité de l'appliquer à toutes les compétences semble assez improbable. Une de nos préoccupations est que sans entente globale pour modifier la façon dont les programmes pour jeunes sont conçus et offerts, et dont les politiques sur les jeunes sont élaborées sur les scènes fédérale, provinciale et territoriale, nous nous retrouverons une fois de plus avec des programmes qui satisfont aux besoins du gouvernement, mais non à ceux des jeunes Autochtones et des Premières nations.

Comme vous le savez, l'APN n'est pas un organisme axé sur l'offre de programmes. Elle est un groupe de pressions politiques qui cherche à faire en sorte que nos droits ancestraux et issus de traités soient respectés et protégés partout au pays. Nous ne sommes donc pas en mesure de relever des réussites retentissantes ou des pratiques exemplaires, comme l'a demandé le comité.

Je crois que vous, les membres du comité, êtes mieux placés pour voyager dans tout le pays, visiter nos collectivités et rencontrer nos jeunes des régions urbaines afin d'entendre ce qu'ils ont à dire. Travaillez avec les jeunes et vous apprendrez de première source ce que sont leurs besoins. Vous serez donc en

position to take their recommendations and bring them forward to government. You have an important role to play in this debate, and we urge you to fulfil it to the best of your abilities.

Honourable senators, as you develop your action plan for change, we believe the most important change you could and should recommend is that youth need to be involved in all aspects of program development and delivery. We believe that projects that exist and are successful are that way because youth involvement has been maintained from start to finish.

To also ensure success, youth need access to resources such as increased long-term funding, consistent adult support, capacity building and access to traditional knowledge.

For the most part, current youth programming receives only minimal and short-term funding. It does not allow youth to focus on high-risk areas such as HIV/AIDS, substance abuse, violence, homelessness and sexual exploitation. Funding must be made available for awareness and prevention programs around these issues.

Finally, education reform is crucial to Aboriginal and First Nations youth so that they are able to achieve the highest standard of living possible.

Mr. Coon Come: In closing, I should like to provide our recommendations to the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

First, as the standing committee gathers information on best practices and success stories, they should compile the information in a database that can be accessed by anyone looking for this information. There is a lack of information on youth programming that is working. The information would fulfil a need by helping urban communities develop programming.

The database should not just contain information that is program-specific. It should also provide enough details that an interested service provider would know how to develop a similar program. I do not believe in the one-size-fits-all program. It must be adapted to the changes in circumstances and needs. Certainly, some templates would be very helpful.

Gathering this information would also provide a starting point for the standing committee in that it would provide you with information on how you should proceed. It would answer questions such as: Do existing successful programs have access to stable long-term funding? What other kinds of programs are needed? How can they further develop what is working? All of this would assist you in your work in developing your action plan for change.

Second, as recommended in the Assembly of First Nations' Urban Task Force Report, First Nations people, and more specifically First Nations youth, should design and deliver their

mesure de présenter leurs recommandations au gouvernement. Vous avez un important rôle à jouer dans ce débat. Nous vous pressons de vous en acquitter au mieux de vos connaissances.

Honorables sénateurs, dans le cadre de l'élaboration de votre plan de changement, nous croyons que le plus important changement que vous pouvez et devriez recommander serait la participation des jeunes à toutes les facettes de la conception et de l'offre des programmes. Nous croyons que les projets qui connaissent actuellement du succès comptent sur la participation des jeunes du début à la fin.

En outre, pour assurer le succès, les jeunes doivent accéder à des ressources, par exemple du financement à plus long terme, un appui constant de la part des adultes, le renforcement des capacités, et l'accès au savoir traditionnel.

La plupart du temps, les programmes pour jeunes ne reçoivent qu'un financement minimal à court terme et ne permettent pas aux jeunes de se concentrer sur des domaines très à risque comme le VIH/sida, l'abus de substances, la violence, l'itinérance et l'exploitation sexuelle. Des fonds doivent être alloués aux programmes de sensibilisation et de prévention ayant trait à ces questions.

Enfin, la réforme scolaire est cruciale pour les jeunes Autochtones et des Premières nations vivant en milieu urbain, de sorte qu'ils puissent atteindre la meilleure qualité de vie possible.

M. Coon Come: Pour conclure, j'aimerais transmettre nos recommandations au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Premièrement, à mesure que le comité permanent recueille de l'information sur les pratiques exemplaires et les réussites retentissantes, il devrait les intégrer dans une base de données que pourraient consulter tous ceux qui s'y intéressent. Il existe très peu d'information sur les programmes offerts aux jeunes qui fonctionnent bien, et on comblerait un besoin en aidant les collectivités urbaines à concevoir des programmes.

La base de données ne devrait pas contenir que des renseignements sur des programmes, mais aussi suffisamment de détails pour informer un fournisseur de services intéressé de la façon de concevoir un programme similaire. Je ne crois pas en une formule unique de programme. Au contraire, ces programmes doivent pouvoir s'adapter aux circonstances et aux besoins particuliers. Mais je suis sûr que des modèles seraient très utiles.

La collecte de ces données marquera également un point de départ pour le comité permanent, puisqu'elle le dotera de renseignements sur la façon de procéder. Le comité obtiendrait des réponses à des questions comme: Les programmes actuels qui connaissent du succès comptent-ils sur un financement stable et permanent? Quels autres genres de programmes sont nécessaires? Comment peut-on améliorer ce qui fonctionne déjà bien? Les réponses à ces questions aideraient le comité permanent à élaborer un plan de changement.

Deuxièmement, comme le recommandait le rapport du groupe de travail de l'APN sur les questions urbaines, les jeunes des Premières nations devraient concevoir et offrir leurs propres

own youth programs. They are best suited to make them relevant, sustainable and culturally specific to our youth. Youth programs need to have long-term sustainable funding attached to them.

Third, the standing Senate committee must travel across the country to both small towns and large cities and speak directly to First Nations and Aboriginal youth so that the youth can directly inform and educate the committee on what is working and what is not.

With that, we thank you for listening to us, and we look forward to a dialogue.

The Chairman: I wish to thank all three of you for your insightful, interesting and informative presentation. You have expressed it very well, from what I have been hearing for many years from our youth.

Senator Gill: I am glad to see you here, Mr. Coon Come. I do not know the young people here, but I imagine that you are working very closely together.

One of your recommendations, Mr. Coon Come, is that a program be built by youth themselves to fit the needs of the region and the people living in the region. What about collecting information? You do not say that you should do that yourself, but that it should be done by the committee. It could be done by anyone. Am I correct in saying that? I am surprised to hear that.

Mr. Coon Come: We would love to do it if we had the funding. The committee has the necessary financial and human resources. We, as the Assembly of First Nations, do not have the resources. If we had the financial resources, we would accept the challenge of collecting that data and working closely with the Senate committee.

Senator Gill: For me, it is a change. Perhaps I am old and that is why I have not changed my mind. I am surprised to hear that you cannot do it. You come and say, "If we had the financing, we would like to do it."

You should say in your recommendation that you be given the tools to do it because you should do it. You should recommend that you would do it because you want to see something according to the needs of the people. No one else could better address the needs of your people.

Mr. Coon Come: The youth are insisting, in terms of a priority, that they want to develop a program themselves. They want to be involved from day one.

While the data collection has been done, the lives of our young people are at stake. Certainly, you would like to do a parallel process where you are collecting data. That is the work of your

programmes. Ils sont les mieux placés pour rendre ces programmes pertinents, durables et adaptés à leur culture. Les programmes à l'intention des jeunes doivent être assortis d'un financement à long terme.

Troisièmement, le comité permanent doit parcourir le pays pour visiter à la fois les petites et les grandes villes afin de parler directement aux jeunes Autochtones et des Premières nations, de sorte qu'ils puissent informer de vive voix le comité sur ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas.

Nous vous remercions d'avoir pris la peine de nous écouter, et nous sommes prêts à ouvrir le dialogue.

La présidente: Je vous remercie tous les trois pour cet exposé éclairant, intéressant et instructif. Vous avez très bien exprimé ce que j'entends dire depuis plusieurs années par notre jeunesse.

Le sénateur Gill: Je suis heureux de vous voir ici, monsieur Coon Come. Je ne connais pas les jeunes gens qui vous accompagnent, mais j'imagine que vous devez collaborer très étroitement.

L'une de vos recommandations, monsieur Coon Come, est qu'un programme devrait être élaboré par les jeunes eux-mêmes afin de répondre aux besoins d'une région et des gens qui y vivent. Mais qu'en est-il de la collecte de données? Vous ne dites pas que vous devriez le faire vous-même, mais que cette collecte devrait être effectuée par le comité. En fait, la collecte de renseignements pourrait être effectuée par n'importe qui. Est-ce que je me trompe? J'ai été surpris de vous entendre dire cela.

M. Coon Come: Nous serions ravis de recueillir nous-mêmes ces données, si nous avions de l'argent. Le comité possède les ressources financières et humaines nécessaires. Mais à l'Assemblée des Premières nations, nous n'avons pas les ressources. Si nous les avions, nous serions trop heureux d'entreprendre ce projet ambitieux qui consiste à recueillir toutes ces données et de collaborer étroitement avec le comité sénatorial.

Le sénateur Gill: Pour moi, voilà du nouveau. Peut-être que je me fais vieux, et que c'est la raison pour laquelle je n'ai pas changé ma façon de penser. Je suis très surpris de vous entendre dire que vous ne pouvez pas le faire. Vous arrivez ici et vous dites: «Si nous avions l'argent, nous aimerions le faire.»

Vous devriez dire dans votre recommandation que l'on doit vous fournir les outils nécessaires parce que c'est vous qui devriez le faire. Vous devriez recommander que ce soit vous et personne d'autre qui devriez recueillir ces données, parce que vous voulez obtenir quelque chose qui réponde aux besoins de votre peuple. Personne n'est mieux placé que vous pour le faire.

M. Coon Come: Les jeunes insistent, c'est pour eux une priorité, ils veulent élaborer ce programme eux-mêmes. Ils veulent participer du début à la fin.

Même si les données ont déjà été recueillies, il reste que l'avenir de nos jeunes est en jeu. Évidemment, ce serait bien que l'on mette en place un processus parallèle pour recueillir ces données. C'est le

committee. At the same time, these young people are developing the programs to with the day-to-day issues with which they must live. We should have a parallel process.

Senator Pearson: I should like to know more about the youth council and how it works. It is relatively new, having been established in 1999. Could you tell me about your experience? Both of you are members of the council. Is this your second or third year?

Mr. Young: I have been on the council since December 1999. I believe that they had their first meeting earlier that year. I made it to the second meeting. I have been part of the council since then.

Senator Pearson: How did you get there?

Mr. Young: The vice chiefs of the region, with the Assembly of First Nations, appoint two youth from each of their regions. Manitoba has a forum where the youth vote for the members of the AFN National Youth Council. In the other regions, members are appointed by our vice chiefs.

It is difficult sometimes because some people might not be able to attend the meetings, so new people are appointed. I met Ms Gosnell about a year ago when she was appointed to the council.

Ms Gosnell: That was in September, actually. I do not think Mr. Young mentioned this yet, but the council is composed of youth from each of the regions in Canada. We have a 20-member council at this point.

Senator Pearson: How often are you able to meet?

Mr. Young: It depends on the situation. Sometimes the Assembly of First Nations can bring us in for a confederacy or an annual general assembly. Most times, we have collaboration meetings. We will meet with the elders for two days and then with the youth council for two days. It might be once, maybe twice a year that we can all come together.

We have developed a Web page in order to stay in contact. All of the youth council can post any information. After today, we will post what we did and what we presented so that the rest of the council can see what we have done.

Ms Gosnell: We also have no money for the youth council, which is a complete barrier to us getting together to provide AFN with some solutions on how they can push a youth agenda toward something that we could actually produce.

Senator Pearson: That is an important point.

Ms Gosnell: It is very frustrating.

travail du comité. Par ailleurs, les jeunes travaillent d'ores et déjà à l'élaboration des programmes destinés à venir à bout des problèmes qu'ils éprouvent au jour le jour et avec lesquels ils doivent vivre. Nous devrions mettre en place un processus parallèle.

Le sénateur Pearson: J'aimerais que vous m'en disiez un peu plus au sujet du Conseil national des jeunes et que vous m'expliquiez comment il fonctionne. Il est relativement nouveau, puisqu'il n'a été mis sur pied qu'en 1999. Pourriez-vous me parler un peu de l'expérience que vous avez vécue? Vous êtes tous les deux membres de ce conseil. Est-ce que vous êtes dans votre deuxième ou dans votre troisième année?

M. Young: Je suis membre du conseil depuis décembre 1999. Je pense que le conseil avait tenu sa première réunion un peu plus tôt au cours de la même année. J'ai participé à la deuxième réunion. Et je fais partie du conseil depuis lors.

Le sénateur Pearson: Comment en êtes-vous arrivé là?

M. Young: Les chefs régionaux, avec l'Assemblée des premières nations, nomment deux jeunes représentants dans chaque région. Il existe au Manitoba un forum où les jeunes peuvent voter pour élire les membres du Conseil national des jeunes de l'APN. Dans les autres régions, les membres sont nommés par nos chefs régionaux.

C'est difficile parfois parce que certains sont incapables de se rendre aux réunions, alors il faut en nommer d'autres. J'ai rencontré Mme Gosnell il y a environ un an lorsqu'elle a été nommée au conseil.

Mme Gosnell: C'était en septembre. Je ne pense pas que M. Young l'ait mentionné, mais le conseil est formé de jeunes qui sont issus de toutes les régions du Canada. À l'heure actuelle, le conseil compte 20 membres.

Le sénateur Pearson: À quelle fréquence vous réunissez-vous?

M. Young: Tout dépend de la situation. Parfois, l'Assemblée des premières nations nous convoque à une confédération ou à une assemblée générale annuelle. La plupart du temps, nous tenons des réunions de collaboration. Nous nous réunissons avec les aînés durant deux jours, puis avec le conseil des jeunes durant deux autres journées. Ces réunions peuvent avoir lieu une fois ou même deux fois par année.

Nous avons créé une page Web afin de pouvoir rester en communication. Tous les membres du conseil des jeunes peuvent y afficher tous les renseignements qu'ils veulent. Par exemple, plus tard, nous y afficherons ce que nous avons fait aujourd'hui et ce que nous nous avons présenté afin que le reste du conseil puisse en prendre connaissance.

Mme Gosnell: Le conseil des jeunes n'a aucun budget, c'est un obstacle de taille qui nous empêche de nous réunir pour trouver des solutions que nous pourrions suggérer à l'APN afin de l'aider à trouver des moyens pour favoriser notre programme et nous aider à atteindre notre objectif.

Le sénateur Pearson: Voilà un point important.

Mme Gosnell: C'est très décourageant.

Senator Pearson: It is frustrating. Ontario has now mandated that every school board have at least one youth trustee. They have only been meeting now for about two or three years. Their school boards are mandated to pay for them to meet once a year in a council where they meet alone. They invite whomever they want. They organize it. The youth board members are the only ones there. You can see already, in two or three years, the coming together of these young people from quite different backgrounds — francophone, anglophone, Catholics or whatever. They are finding common issues that they are now taking to their school boards as advice.

I am really encouraged that your youth council exists. I would support that you receive core funding so that you can communicate more often, make resolutions about things and have some influence on programs. I look forward to hearing more about what you are doing. We are trying to make a list of what is out there, which we can share with you. Good luck in your continuing work.

The Chairman: As a supplementary to Senator Pearson's questions, in the urban centres we have Métis youth, we have Inuit and we have Bill C-31. Are you communicating with any of these groups? Are you coming together as youth? I know the Métis have a youth council. They have the same issues as you have, with funding, et cetera. Are you dialoguing with them? Are you working with them?

I am finding that our youth come from reserves into the urban areas and they come from Métis settlements into the urban areas. Then we have the youth that have been there for three, four or five generations. They have lost their identity. Are you doing anything in that area to begin a dialogue?

Mr. Young: The National Aboriginal Youth Strategy had a meeting in Edmonton. The Métis, Inuit and AFN youth councils were there. Native women and the Congress of Aboriginal Peoples, or CAP, had representation. We did actually have workshops together. There was dialogue and there was communication between the people.

In the Atlantic region, where I come from, there is no Métis population in the urban centres, per se, but I do communicate with First Nations or Inuit people on a regular basis. As far as the other regions are concerned, I am not really fully knowledgeable about that. I do know that NAYS has been working toward sharing ideas, just to talk, just to get some communication open and share some thoughts and ideas on how we can move ahead.

Ms Gosnell: In B.C., particularly in Vancouver, we are trying not to recognize stuff that sets us apart — "I am Nisga'a and you are Métis and you are urban; you are Cree, you are not from here." We do not get into that at all. We do have a good

Le sénateur Pearson: Oui, c'est décourageant. L'Ontario a exigé que chaque conseil scolaire crée au moins un conseil des jeunes. Ces conseils se réunissent maintenant depuis deux ou trois ans. Les conseils scolaires sont mandatés pour leur fournir les fonds nécessaires afin qu'ils puissent se réunir une fois par année au sein d'un conseil où ils se retrouvent entre eux. Ils peuvent inviter qui ils veulent. Ce sont eux d'ailleurs qui organisent ces réunions. Les membres du conseil des jeunes sont les seuls à participer à cette réunion. On assiste déjà, depuis deux ou trois ans, à ces réunions de jeunes qui proviennent de divers milieux — francophones, anglophones, catholiques ou peu importe. Ils se réunissent pour discuter de problèmes communs et ils font des recommandations qu'ils soumettent ensuite aux conseils scolaires.

Je trouve réconfortant que votre conseil des jeunes existe. Je serais très favorable à ce que vous receviez un financement de base qui vous permettrait de communiquer plus souvent, de prendre des résolutions sur certains sujets et d'exercer une certaine influence sur les programmes. J'espère bien avoir l'occasion d'entendre parler de ce que vous faites. Nous travaillons à l'élaboration d'une liste de tout ce qui se passe au sein des jeunes, et nous serons très heureux de vous la communiquer. Bonne chance dans vos projets.

La présidente: Pour compléter la question du sénateur Pearson, dans les centres urbains, on retrouve de jeunes Métis, des Inuits et des Indiens visés par le projet de loi C-31. Est-ce que vous avez des relations avec les membres de ces groupes? Est-ce que vous vous réunissez ensemble en tant que jeunes? Je sais que les Métis ont un conseil des jeunes. Ils ont les mêmes problèmes que vous, avec le financement, et ainsi de suite. Est-ce que vous dialoguez avec eux? Collaborez-vous ensemble?

Je constate que les jeunes des centres urbains proviennent des réserves et également des établissements Métis. Il y a aussi ceux qui y vivent depuis trois, quatre ou même cinq générations, ceux-là ont perdu leur identité. Est-ce que vous faites quelque chose dans ce domaine pour amorcer un dialogue?

M. Young: La Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone a tenu une réunion à Edmonton. Les conseils des jeunes des Métis, des Inuits et de l'APN y étaient présents. Les femmes autochtones, le Congrès des peuples autochtones, ou CPA, y avait aussi des représentants. Nous avons participé à des ateliers tous ensemble. Le dialogue s'est établi et il y a eu un échange de communications.

Dans la région de l'Atlantique, d'où je viens, il n'y a pas de population métisse dans les centres urbains, en tant que telle, mais j'entretiens des liens de communication avec des gens des Premières nations ou des Inuits régulièrement. Pour ce qui est des autres régions, je ne suis pas au courant. Je sais par contre que la Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone favorise les échanges d'idées et la communication afin d'ouvrir le dialogue et que l'on puisse échanger sur les moyens que nous pourrions utiliser pour aller de l'avant.

Mme Gosnell: En Colombie-Britannique, et plus particulièrement à Vancouver, nous essayons de ne pas mettre de l'avant ce qui nous différencie — «je suis une Nisga'a, tu es un Métis, vous vivez dans un centre urbain; ou alors tu es un Cri et tu

relationship with one another in Vancouver.

In B.C., we too are working together with all of the organizations and all B.C. youth council member counterparts to develop a strategy for Aboriginal B.C. youth. We just started a few months ago. It is at the stage of baby steps right now. However, in terms of working with the other nations, the other Aboriginal groups, we do it quite well in Vancouver. We hate that separation.

The Chairman: This committee will be travelling. We do not have much of a budget, but we will be going to some centres, and Vancouver is one of them.

Whom from your region would you recommend make a presentation to this committee? Also, what recommendations would you give us to put into our report regarding the issue of the separation of nations within the urban areas?

Ms Gosnell: It is hard to have a blanket approach to this issue. Each of the regions is different. As Mr. Young said earlier, they have limited Aboriginal distinctions or population. In Vancouver, we are completely different, too.

I would recommend the Urban Native Youth Association in Vancouver or the Vancouver Aboriginal Council, which does hold a youth portfolio that meets every month and brings all the organizations and all interested people together to discuss projects that are happening at that time, future projects, funding and other issues.

The Chairman: Our committee members have done a lot of brainstorming. We do not want this to be a report where we propose all of the recommendations. We need to hear from you, what you want to recommend. We want you to guide us on how this report is written. I think that is very important.

Mr. Coon Come: One thing that is important to clarify is what percentage we are talking about. According to AFN information, we say that 46 per cent of the population of our 633 First Nations live off reserve, meaning that they live in small towns or in urban centres. Out of that, what is the percentage? I am sure you have heard CAP says it is up to 70 per cent. We disagree.

What is more important to me is to find the exact youth target group within that population. If we can come to grasp that number, we will have a target group.

n'es pas d'ici». Nous faisons en sorte de ne pas faire ressortir ce qui nous distingue. Nous avons de bonnes relations les uns avec les autres à Vancouver.

En Colombie-Britannique, nous nous efforçons aussi de collaborer avec toutes les organisations et tous les membres des conseils nationaux de jeunes de la province à l'élaboration d'une stratégie pour l'ensemble des jeunes Autochtones. Nous n'avons commencé notre travail qu'il y a quelques mois. Nous n'en sommes vraiment qu'à nos tout premiers pas. Cependant, pour ce qui est de collaborer avec les autres nations, les autres groupes autochtones, nous nous en tirons très bien à Vancouver. Nous refusons vraiment tout ce qui nous sépare.

La présidente: Le comité va se déplacer. Nous n'avons pas un budget énorme, mais nous avons l'intention de visiter quelques centres, et Vancouver en fait partie.

Avez-vous des noms de personnes à suggérer que nous pourrions inviter à venir témoigner devant le comité lorsque nous serons dans votre région? Par ailleurs, auriez-vous des recommandations à faire que nous pourrions mettre dans notre rapport concernant le problème de la séparation entre les nations dans les centres urbains?

Mme Gosnell: Il est difficile d'adopter une approche généralisée sur cette question. Chaque région est différente. Comme le disait M. Young tout à l'heure, on essaie autant que possible de ne pas faire trop de distinction entre les Autochtones ou la population. À Vancouver, nous sommes complètement différents.

Je vous recommanderais d'inviter la Urban Native Youth Association à Vancouver ou encore le Vancouver Aboriginal Council, qui a un programme pour la jeunesse dont les membres se réunissent chaque mois et qui rassemble toutes les organisations et toutes les personnes intéressées pour qu'elles viennent discuter des projets en cours, des projets futurs de financement et de diverses autres questions.

La présidente: Nous avons fait passablement de remue-ménages avec les autres membres du comité. Nous ne voulons pas publier un rapport qui fera état uniquement de nos recommandations à nous. Nous voulons entendre ce que vous avez à dire, vos propres recommandations. Nous voulons que vous nous guidiez sur le contenu de ce rapport. Je pense que c'est très important.

M. Coon Come: À mon avis, il serait important de clarifier le pourcentage de personnes dont nous parlons. D'après les renseignements dont dispose l'APN, 46 p. 100 de la population des 636 Premières nations vivrait à l'extérieur des réserves, ce qui signifie que ces gens vivent dans de petites villes ou dans des centres urbains. Mais de ce chiffre, quel est le pourcentage exact? Je pense que vous avez entendu les membres du Congrès des peuples autochtones parler de 70 p. 100, mais nous contestons ce chiffre.

Selon moi, il est plus important de définir exactement le groupe cible chez les jeunes au sein de cette population. Si nous arrivons à préciser ce nombre, alors nous aurons notre groupe cible.

Also, when you do go to the communities, I hope that you will not forget places in the North that have become real hubs for First Nations across this country and that have the same problems as major urban areas, be it Winnipeg or Saskatoon or Montreal or even Vancouver. There are lots of First Nations people in mid-sized towns like Val d'Or, Timmins or Prince Albert. We probably see one in five First Nations people on the street.

One good agency that has been working extensively with many First Nations to deal with the real hurt and pain of our people — HIV, substance abuse, violence, homelessness — is the Aboriginal Healing Foundation. They have a very good body of information. Also, they have a list of organizations with which they deal, like Aboriginal councils, friendship centres, all the social agencies that work for First Nations and know the First Nations issues. These are groups that can be invited to make presentations.

Senator Christensen: You have highlighted many of the problems that we know about and, of course, with which you live on a regular basis. We always return, whether we are dealing with Aboriginal problems or other issues, to the question of money to support programs and development. It seems that what we must first do is maximize monies that are available. In many cases that is not happening.

When I talk to people who work at the grass roots level, there seems to be a significant amount of money coming into the umbrella programs, but accessing it is a problem. It seems to get lost in the First Nations bureaucracy as well as the federal and provincial bureaucracies. Our committee must address that problem of maximizing the dollars because there are a lot of dollars out there. How do we maximize that money?

I believe that the Assembly of First Nations produced a report written by an urban issue task force. One of the report's recommendations was that there should be an urban issues secretariat. Was that ever developed?

Mr. Coon Come: I will ask one of our people who worked on that report to respond.

Mr. Jean Larose, Director of Communications, Assembly of First Nations: I was one of the persons who established the task force and helped it organize meetings throughout Canada in 1999.

Following the tabling of the report that was adopted at our Annual General Assembly in 1999, we approached the federal government to obtain funding to set up the secretariat and move on the various recommendations, which included more communication with our citizens living off reserve and

Aussi, lorsque vous vous rendrez dans les collectivités, j'espère que vous n'oublierez pas d'aller visiter ces endroits dans le Nord qui sont devenus de véritables plaques tournantes pour les Premières nations de tout le pays et qui ont les mêmes problèmes que les grands centres urbains, qu'il s'agisse de Winnipeg, de Saskatoon, de Montréal ou même de Vancouver. Il y a beaucoup de membres des Premières nations dans des villes moyennes comme Val d'Or, Timmins ou Prince Albert. Il est probable qu'une personne sur cinq qui erre dans les rues est un membre des Premières nations.

La Fondation pour la guérison des Autochtones est un organisme qui a travaillé en étroite collaboration avec bon nombre des Premières nations afin d'aider à soulager la douleur et le chagrin réel de notre peuple — VIH, abus de substances, violence, itinérance. Cette fondation possède une excellente base de données. Elle dispose également d'une liste d'organismes avec lesquels elle fait affaire comme les conseils autochtones, les centres d'amitié et tous les organismes sociaux qui travaillent pour les Premières nations et qui sont bien au fait de ces problèmes. Ce sont des groupes que vous pourriez inviter à venir témoigner devant le comité.

Le sénateur Christensen: Vous avez souligné bon nombre des problèmes que nous connaissons déjà et, bien entendu, avec lesquels vous devez vivre au jour le jour. Nous en revenons toujours, qu'il s'agisse des problèmes ou des autres enjeux qui touchent les Autochtones, à la question du financement des programmes et du développement. Il me semble que la première chose que nous devrions faire serait de trouver le moyen d'augmenter ces sources de financement. Mais dans bien des cas, ce n'est pas ce qui se produit.

Lorsque je parle à des gens qui travaillent avec la base, il me semble qu'il y a passablement d'argent injecté dans les programmes-cadres, mais que cet argent arrive difficilement à la base. Je pense que le financement se perd quelque part dans les méandres de la bureaucratie des Premières nations ainsi que des administrations fédérale et provinciale. Notre comité devrait se pencher sur ce problème et s'efforcer de maximiser l'utilisation des crédits, parce qu'il y a des sommes importantes en cause. Comment pourrions-nous faire en sorte de maximiser cet argent?

Je pense que l'Assemblée des Premières nations a produit un rapport rédigé par un groupe de travail sur les questions urbaines. L'une des recommandations de ce rapport était que l'on devrait mettre sur pied un secrétariat aux questions urbaines. Est-ce que cela a été fait?

M. Coon Come: Je vais demander à quelqu'un ayant travaillé à la rédaction de ce rapport de répondre à votre question.

M. Jean Larose, directeur des communications, Assemblée des premières nations: J'ai contribué à la création de ce groupe de travail et j'ai participé à l'organisation de ces réunions dans tout le Canada en 1999.

Après le dépôt du rapport qui a été adopté lors de notre Assemblée générale annuelle en 1999, nous avons demandé au gouvernement fédéral de nous fournir du financement afin de mettre ce secrétariat sur pied et d'aller de l'avant avec diverses recommandations, dont l'établissement de meilleurs canaux de

conducting a formal survey of how many of our citizens are living off reserve. We have conflicting data depending on who we receive it from, such as StatsCan, DIAND or whomever. We are not getting the same numbers from all of the parties. It is hard for us to determine exactly who we are trying to serve, who we are representing and where they are because we do not have access to that information.

Unfortunately, the request for funding was denied. Up to this point, as an organization, we have been trying to provide some services and some assistance, either through our regional offices or through cooperative work with organizations such as the friendship centres to try to help as best we can. However, there is still no structure, which we feel is critical, within the organization to assist our citizens.

If you read the task force report, our citizens state overwhelmingly that one organization represents First Nations, whether we live on or off reserve, and that is the AFN. They say, "No one else can do the role that you do and no one else represents us except you." That is where we have been trying to move ever since.

Senator Christensen: Mr. Coon Come, I agree with you that a First Nation or Indian person is an Indian person whether or not he lives on reserve. He does not suddenly change and become something else, just as when we travel abroad we do not change and become something else. Do you have any thoughts on how that problem is resolved?

Certainly, bands on reserves and on their own lands have agreements but have great difficulties meeting the needs of the people in the communities. As those communities grow, because they are limited in size, people have to leave because they have no opportunities. Do you have any idea how those people are served? They are still members of that band or community, but they have moved into another area. How are they served by the community that they have left?

Mr. Coon Come: We are talking here about the long term and the question of meeting needs and how our leadership is trying to provide programs to our members and citizens who do not live in our area.

At present, I agree with you when you talk about the reallocation of funds and trying to centralize and maximize the return on that dollar. However, we must go beyond that.

In the long term, First Nations people are looking at building capacity. We are looking at the recommendations from the Royal Commission on Aboriginal People, in particular the

communication avec nos citoyens qui vivent à l'extérieur des réserves et la tenue d'une enquête en bonne et due forme afin de déterminer le nombre de nos citoyens qui vivent à l'extérieur des réserves. Selon que c'est Statistique Canada, AINC ou une autre source qui nous les fournit, ces données sont discordantes. Les chiffres varient selon la source. C'est difficile pour nous de déterminer exactement qui est notre clientèle, qui nous représentons et où ces gens vivent parce que nous n'avons pas accès à ces renseignements.

Malheureusement, on nous a refusé le financement. Pour le moment, en tant qu'organisation, nous avons essayé d'offrir certains services et de l'aide, que ce soit par l'entremise de nos bureaux régionaux ou en collaborant avec des organismes comme les centres d'amitié que nous essayons d'aider du mieux que nous le pouvons. Cependant, il n'y a toujours pas de structure en place au sein de notre organisation, et à notre avis c'est absolument essentiel, pour pouvoir venir en aide à nos citoyens.

Si vous lisez le rapport du groupe de travail, vous verrez que nos citoyens affirment massivement qu'un seul organisme représente les Premières nations, peu importe si les gens vivent dans les réserves ou à l'extérieur des réserves, et cet organisme est l'APN. Les gens disent: «Personne d'autre ne peut jouer le rôle qui vous est dévolu, et personne ne peut mieux nous représenter que vous.» C'est ce que nous essayons de faire depuis le début.

Le sénateur Christensen: Monsieur Coon Come, je suis d'accord avec vous qu'un membre d'une Première nation ou un Indien conserve son statut d'Indien peu importe s'il vit ou non dans une réserve. Il ne change pas subitement pour devenir quelqu'un d'autre tout comme lorsque nous voyageons à l'étranger, nous ne changeons pas d'identité. Avez-vous des suggestions à faire pour corriger ce problème?

Naturellement, les bandes qui vivent dans des réserves et qui ont leur propre territoire disposent de certains accords, mais ces bandes éprouvent de sérieuses difficultés à répondre aux besoins de la population qui vit dans la collectivité. Étant donné que le territoire est limité, au fur et à mesure que la collectivité grandit, certains doivent la quitter parce qu'il n'y a plus aucune possibilité pour eux. Auriez-vous des suggestions à faire sur la façon de venir en aide à ces gens? Ils sont toujours membres de la bande ou de la collectivité, mais ils ont tout simplement déménagé ailleurs. Comment peuvent-ils bénéficier des services de la collectivité qu'ils ont quittée?

M. Coon Come: Nous abordons la question de l'avenir à long terme ainsi que des moyens que nous pourrions prendre pour répondre aux besoins et comment nos dirigeants essaient d'offrir des programmes à nos membres et à nos citoyens qui ne vivent pas dans notre région.

Pour le moment, je suis d'accord avec vous lorsque vous mentionnez que nous devrions procéder à une réaffectation des fonds et que nous devrions nous efforcer de centraliser et de maximiser le rendement de ce financement. Toutefois, il faut aller au-delà.

À long terme, les membres des Premières nations s'efforceront de mettre en valeur leur potentiel. Nous examinons les recommandations de la Commission royale sur les peuples

recommendations that talked about the redistribution of lands and resources. I believe it is through that redistribution that we can generate new revenues.

This government now wants to pass legislation called the First Nations governance initiative. If the government wants to pass legislation, they should pass the legislation that was recommended by the Royal Commission on Aboriginal Peoples, which was to implement the treaties through legislation. That would give a mandate for the federal government. We would then be talking about customs and traditions and how we can share in the wealth of this country.

In this country, 80 per cent of our reserves rest on some kind of natural resource. If there was a change in attitude in this country so that we could share in the wealth of this country, we could generate revenue. Right now, the funds that we presently receive only administer our own poverty. Our population is increasing; our budgets are not. They are decreasing. How can we provide services to our people? I am talking about those who live in the community, let alone the people who live off reserve.

Certainly, there are jurisdictional problems. Those jurisdictional problems can be resolved. We are trying very hard to raise this issue. We have succeeded with the federal, provincial, territorial and Aboriginal conferences where we meet about three or four times a year. The youth strategy is on the agenda. We want to deal with the whole question of provincial jurisdiction.

Our youth, whether they are Métis or off reserve or treaty Indians, are people. They are human beings. As Ginger Gosnell quoted from Taiaiake's writings, she said that we must give the youth a choice and allow them to make decisions. It know it is difficult.

I want to share with you the presentation of a young man named Mike. He made a powerful presentation to the Federation of Saskatchewan Nations just last week. I spoke right after him. This young man grew up in the streets. This young man was addressing the issues that the youth are facing. Some of it was very graphic. He said to the leadership, "Do not forget us." He challenged us on the problems that we face. Most of us know what those problems are. If a young girl is a prostitute and is making \$1,000 a day, it is hard to compete when we try to get them off the street and into a program. We tell them that it might take them a month to earn that amount off the street. The youth who are selling drugs and are members of gangs have certain prestige, recognition and confidence in themselves, and it is very difficult for us. This youth highlighted the problems and the areas we need to tackle.

autochtones, en particulier les recommandations qui parlaient de la redistribution des terres et des ressources. Je pense que c'est au moyen de cette redistribution que nous pourrions générer de nouveaux revenus.

Le gouvernement veut maintenant adopter une loi appelée Initiative relative à la gouvernance des Premières nations. Si le gouvernement tient absolument à adopter une loi, il devrait adopter celle qui avait été recommandée par la Commission royale sur les peuples autochtones afin de mettre en oeuvre les traités. Le gouvernement fédéral pourrait ainsi obtenir un mandat. Ensuite, nous pourrions parler des coutumes et des traditions et de la manière dont nous pourrions partager la richesse dans ce pays.

Au Canada, 80 p. 100 de nos réserves dépendent jusqu'à un certain point des ressources naturelles pour vivre. S'il y avait un changement d'attitude qui nous permettrait de partager ces richesses, nous pourrions générer des revenus. Pour le moment, les fonds que nous obtenons ne servent qu'à administrer notre propre pauvreté. Notre population grandit, mais pas nos budgets. Au contraire, ils vont en diminuant. Comment pouvons-nous offrir des services à notre population? Je parle de ceux et celles qui vivent dans la collectivité, sans parler des gens qui vivent à l'extérieur des réserves.

Naturellement, il y a des problèmes de compétence. Ces problèmes de compétence peuvent être résolus. Nous nous efforçons de soulever cette question. Nous avons réussi à le faire lors de conférences avec des représentants de l'administration fédérale, provinciale, territoriale et des Autochtones avec lesquelles nous nous réunissons trois ou quatre fois par année. La Stratégie pour la jeunesse est à l'ordre du jour. Nous voulons aborder toute la question de la compétence provinciale.

Nos jeunes, qu'ils soient Métis, qu'ils vivent à l'extérieur des réserves ou encore qu'ils fassent partie des Indiens visés par les traités, sont néanmoins des personnes. Ce sont des personnes humaines. Comme l'a souligné Ginger Gosnell en citant un écrit de Taiaiake, nous devons donner aux jeunes le choix et leur permettre de prendre leurs propres décisions. Je sais que c'est difficile.

J'aimerais vous parler de l'exposé qu'a présenté un jeune homme qui s'appelle Mike. Il y a quelques semaines de cela, il a fait une présentation très remarquée devant la Fédération of Saskatchewan Indian Nations. J'ai pris la parole tout de suite après lui. Ce jeune homme a grandi dans la rue. Il a parlé des problèmes que doivent affronter les jeunes. Certaines de ses interventions étaient très imagées. Il a dit aux membres de la direction: «Ne nous oubliez pas.» Il nous a mis au défi de régler les problèmes que nous devons affronter. La plupart d'entre nous connaissent bien ces problèmes. Si une jeune fille vit de la prostitution et si elle gagne 1 000 \$ par jour, il est difficile de la convaincre de cesser de se prostituer et de s'intégrer à un programme. Nous devons lui dire qu'il lui faudra un mois de travail pour faire autant d'argent que ce qu'elle gagne dans la rue. Les jeunes qui vendent de la drogue et les membres de certains gangs en retirent un certain prestige, de la reconnaissance et de la

I told my staff that I would try to get a copy of his speech. I would like to give it to the Senate. It was one of the best presentations. It dealt with the grass roots or street level and what this young man saw in terms of youth and what they would like to see and the problems that they encounter. I was surprised. He even had solutions that are very different from yours and mine. I was very impressed with him.

Honourable senators, the challenges are there. Yes, we can talk about jurisdictional issues at federal, provincial, territorial and Aboriginal meetings. We can talk about how we can tackle these issues so that no one falls through the cracks because of jurisdictional problems. This is all necessary, but I feel that as First Nations, we can provide those services. We can go over the hurdles, but we need to go beyond the present status quo and think in terms of how we can expand the jurisdiction of the First Nations to be able to look at external revenues so that we can provide services and programs. If we have that external funding, we do not have to rely on government handouts. We can then promote what some of the youth are talking about in their presentations.

You heard the words "cultural" and "traditional." Each nation should be able to provide that to their respective citizens so that they will know who they are and be proud of themselves and not have an identity problem.

I see that we need a major shift in the thinking of this country in dealing with the jurisdictional issue and with funding and expanding the territories of the First Nations of this country. How can there be an economic base when a reserve is only three-quarters of a mile wide? As one chief from B.C. said, "Man, if I have a good tail wind, I can spit right across my reserve." That is how small it is, and it has no economic value.

Senator Christensen: Ms Gosnell, when you were addressing the statistics of youth in urban areas, you seemed to imply that the problems attributed to them are perhaps exaggerated and that we are using statistics from another country, the United States, but also our old statistics. From your experience, do you feel that they are exaggerated?

Ms Gosnell: Definitely. When I was talking about exaggerated information, Mr. Young and I had a good discussion on one report that we had both read in regard to gambling being the root of all problems for Aboriginal youth. I do not wish to name the

confiance en eux-mêmes, et cela rend les choses très difficiles pour nous. Ce jeune nous a mis les points sur les i et nous a brossé un portrait très réaliste des problèmes.

J'ai dit aux membres de mon personnel que j'essaierais d'obtenir une copie de son exposé. J'aimerais que le Sénat en prenne connaissance. C'était l'une des meilleures présentations. Elle parlait vraiment des gens de la base, de ceux qui sont dans la rue et ce jeune homme nous a décrit ce qu'il voyait chez la jeunesse et ce qu'il aimerait voir et les problèmes que les jeunes doivent affronter. J'ai été stupéfait. Il apportait même des solutions très différentes de celles que je pourrais faire et même des vôtres. Il m'a vraiment impressionné.

Honorables sénateurs, nous avons des défis à relever. Oui, nous pouvons parler de conflit de compétence lors des réunions que nous tenons à l'échelle fédérale, provinciale, territoriale et avec les Autochtones. Nous pouvons parler aussi des moyens que nous aimerions prendre pour nous attaquer à ces problèmes afin que personne ne soit laissé pour compte en raison de ces problèmes de compétence. Toutes ces discussions sont nécessaires, mais à mon avis en tant que Premières nations, nous sommes en mesure d'offrir ces services. Nous pouvons surmonter les obstacles, mais il nous faut dépasser l'étape actuelle de statu quo et penser aux divers moyens que nous pourrions prendre pour élargir le champ des compétences des Premières nations afin de générer des revenus externes qui nous permettraient d'offrir des services et des programmes. Si nous pouvions compter sur un financement externe, nous ne dépendrions pas de la charité du gouvernement. Nous pourrions alors favoriser certains des programmes dont ce jeune homme parlait dans son exposé.

Vous avez entendu les mots «culture» et «tradition». Chaque nation devrait avoir les moyens de mettre ces valeurs à la disposition de ses citoyens afin qu'ils sachent qui ils sont, qu'ils soient fiers d'eux-mêmes et qu'ils n'aient pas de problèmes d'identité.

Je constate qu'il faut qu'il y ait un virage radical dans ce pays et un changement d'attitude en ce qui concerne notre approche de la question des compétences ainsi que du financement et de l'élargissement des territoires accordés aux Premières nations. Comment pourrait-il y avoir une base économique lorsqu'une réserve ne mesure que trois quarts de milles de largeur? Comme me le confiait l'autre jour un chef de la Colombie-Britannique: «Avec un vent favorable, je peux cracher d'un bord à l'autre de ma réserve.» Voilà quelles sont les dimensions des réserves, et elles n'ont aucune valeur économique.

Le sénateur Christensen: Madame Gosnell, lorsque vous nous avez parlé des statistiques sur les jeunes qui vivent dans les centres urbains, vous sembliez sous-entendre que les problèmes qui leur sont attribués sont peut-être exagérés et que l'on utilise des statistiques qui proviennent d'un autre pays, en l'occurrence des États-Unis, mais également que nos statistiques datent un peu. D'après votre expérience, est-ce qu'elles vous semblent exagérées?

Mme Gosnell: Absolument. Lorsque j'ai parlé de renseignements exagérés, M. Young et moi-même avions eu une bonne discussion concernant un rapport que nous avions lu tous les deux concernant les jeux de hasard qui seraient soi-disant à

organization that put that report together, but it went on further to describe gambling as playing video games and playing a little children's game called Pogs. It went on to say that youth gamble to get away from their personal problems and that youth gambling causes substance abuse and violence. That is just one example of the biased and slanted information that is out there.

In terms of identifying statistics for urban centres, I know for a fact, just by trying to collaborate with the Urban Native Youth Association that is there, that it is hard to track the number of urban youth, especially if they need assistance for something. You cannot follow them. You may see one youth one day asking for help with, for example, employment, education and housing. You can only refer them to the service agencies that you know, but you will not see that youth again for another year or two perhaps. You do not know what has happened to them between those times. There are many youth who do not even know what services are available for them. It is daunting to try and get around the city if you are so new and so unused to the conditions there.

Urban youth are really hard to track. The ones who you will get hold of are the ones who are trying every single day to have their voices heard. There are many active urban youth in the centres across Canada right now, especially in Vancouver. We meet together all the time.

To address the question the senator asked earlier, but which was not answered, regarding the amount of funds available for youth programs, available funds are out there, but they are not the sorts of funds we need. There are no funds to address capacity building, which is what our youth and our service providers are asking for.

How can you access funds if you do not have the capacity to write a decent proposal or to do community mapping and the organization that you are working for is stretched to the limit? They are stretched because so much is asked of them already for the funding they receive. There are no funds available to address issues like HIV and AIDS. There are no statistics anywhere for Aboriginal youth and HIV and AIDS. This is serious. There are communities in B.C. that have tremendous percentages of people living with HIV and AIDS, but their needs are still not covered. There are still no programs that can effectively deal with these issues or help them cope or find support.

While there may be funds out there, they are for programs like resumé building, or small-scale recreational activities that may last the duration of a summer, or something that may help youth

l'origine de tous les problèmes des jeunes Autochtones. Je ne nommerai pas l'organisme qui a produit ce rapport, mais il décrit ces fameux jeux de hasard comme des jeux vidéo et même un jeu qui amuse beaucoup les petits enfants et que l'on appelle les capsules POG. Le rapport disait que les jeunes s'adonnent à ces jeux de hasard afin de fuir leurs problèmes personnels et que le jeu les incite à consommer des substances et à la violence. Ce n'est qu'un exemple de l'information biaisée et orientée que l'on peut trouver.

Pour ce qui est de définir les statistiques pour les centres urbains, je sais pour ma part, simplement à la suite de ma collaboration avec la Urban Native Youth Association, qu'il est difficile de déterminer le nombre exact de jeunes dans les centres urbains, particulièrement de ceux qui ont besoin d'une aide quelconque. On ne peut pas les suivre. Un jour, un jeune se présente pour demander de l'aide, par exemple, en ce qui concerne l'emploi, l'éducation ou le logement. Tout ce qu'on peut faire, c'est le diriger vers les organismes de services connus, mais on ne le verra plus avant un an ou peut-être même deux. On ne sait pas ce qui lui arrive dans l'intervalle. Il y a beaucoup de jeunes qui n'ont aucune idée des services qui sont à leur disposition. C'est vraiment un défi que d'essayer de se débrouiller dans une ville lorsque vous venez d'arriver et que vous n'avez aucune idée de la façon dont les choses se passent.

Les jeunes qui vivent dans les centres urbains sont vraiment difficiles à suivre. Ceux que l'on peut rejoindre sont ceux qui s'efforcent chaque jour de faire entendre leur voix. Beaucoup de jeunes sont actifs dans les centres de tout le Canada, de nos jours et particulièrement à Vancouver. Nous nous voyons sans arrêt.

Pour ce qui est de la question que le sénateur a posée un peu plus tôt, et à laquelle on n'a pas encore répondu, en ce qui concerne les crédits qui sont disponibles pour les programmes destinés aux jeunes, eh bien il y a bien des fonds, mais ils ne sont pas prévus pour les utilisations qui nous intéressent. Il n'y a pas de fonds disponibles pour le renforcement des capacités, et pourtant c'est ce genre de crédits que les jeunes et les prestataires de services demandent.

Comment peut-on avoir accès au financement si on est incapable de rédiger une proposition décente ou de tracer un profil des collectivités et si l'organisme pour lequel on travaille a déjà atteint la limite de ses possibilités? Ces organismes sont un peu essoufflés parce qu'on leur demande déjà beaucoup en retour du financement qu'ils reçoivent. Il n'y a pas non plus de fonds disponibles pour régler des problèmes comme ceux du VIH et du sida. Il n'existe aucune statistique concernant les jeunes Autochtones atteints du VIH et du sida. C'est très sérieux. Dans certaines collectivités de la Colombie-Britannique, on trouve des pourcentages énormes de personnes atteintes du VIH et du sida, mais il n'y a aucun moyen de répondre à leurs besoins. Il n'existe toujours pas de programme pour prendre en charge ces questions ou pour les aider à passer à travers ou à trouver de l'aide.

Lorsqu'il y a des fonds disponibles, ils sont affectés à des programmes comme l'aide à la rédaction de curriculum vitae ou encore à des activités de loisirs qui ne durent que le temps d'un été

with their homework. There are no funds to address major issues that young people are asking about today. For issues like homelessness and sexual exploitation in the urban centres, there is a lack of funds to help support the young people who are coming to them on a daily basis and who they must turn away. They know what they want. They are asking for solutions. They are asking for increased funds for their solutions, for projects that they see a need for, but those funds are not available for them at all.

What do you do? Do you divert funds from an untapped resource into a funding source that people are asking for, especially for high-risk issues? This is just not happening, especially for young people. I am hoping that this committee can address that issue that we are screaming for.

Senator Sibbeston: The senators here today all have life experiences from our communities. We now sit on this side of the table and, to a certain extent on your side, in a kind of lofty position, trying to deal with people's problems. I was an elected MLA in the Northwest Territories. I have spent much of my life dealing with very day-to-day type problems.

In my view, a community is where the action is. While we can think and talk about these problems from our lofty position, in the end, the action that is needed is down in the community where the people live. From the perspective of the Northwest Territories, I cannot help but think that we are very fortunate in that we do not have a large population. Native people are still kind of in the majority. Native people are still very involved in government and all aspects of society. If you were to go to the Northwest Territories now, you would see that the economy is just booming.

Many First Nations and native people are being educated with a hope that they will have jobs and go back home. That is the situation I see up North. While I am not saying that it is perfect, there is an air of optimism that exists in the North, in part because of land claims. Land claims give people rights that are put down on paper. Native people in the Northwest Territories have the land and financial resources to become very involved in society.

We have a government in the Northwest Territories in which native people are very much involved. In some ways we have an atmosphere or a setting in which native people can do reasonably well. I wonder if the answer is that in order for us to deal with young people, we need an atmosphere and circumstances in which native people are involved in all aspects of society so that they can have optimism and opportunities. I would like to hear from

ou alors à des programmes destinés à aider les jeunes à faire leurs devoirs. Il n'y a pas de financement pour régler les grandes questions que les jeunes soulèvent aujourd'hui. Des questions comme l'itinérance et l'exploitation sexuelle dans les centres urbains, nous manquons de fonds pour venir en aide aux jeunes qui viennent tous les jours dans les centres et que nous devons renvoyer faute de moyens. Ils savent très bien ce qu'ils veulent. Ils veulent des solutions. Ils demandent que l'on accorde davantage de fonds afin de trouver des solutions, pour des projets qui selon eux sont importants, mais il n'y a aucun financement mis à leur disposition.

Que faut-il faire? Faut-il détourner des fonds de ressources non exploitées pour les consacrer à des activités que les gens jugent nécessaires, particulièrement pour les problèmes à risque élevé? Ce n'est malheureusement pas ce qui se passe, et particulièrement pour les jeunes. J'ose espérer que ce comité s'attaquera à ce problème pour lequel nous réclamons une solution à grands cris.

Le sénateur Sibbeston: Les sénateurs qui sont présents ici aujourd'hui ont tous entendu parler d'expériences vécues dans nos collectivités. Tous ceux qui sont assis de ce côté de la table et, dans une certaine mesure de l'autre côté aussi, envisagent les problèmes que les gens vivent dans leur collectivité avec une certaine hauteur. J'ai été élu comme député dans les Territoires du Nord-Ouest et j'ai passé une bonne partie de mon existence à essayer de régler des problèmes très concrets.

D'après moi, c'est dans la collectivité que les choses se passent réellement. Même si nous pouvons réfléchir et discuter de ces problèmes du haut de notre importance, en fin de compte, c'est sur le terrain qu'il faut agir, au sein même de la collectivité où les gens vivent. Pour ce qui est des Territoires du Nord-Ouest, je ne peux m'empêcher de penser que nous sommes privilégiés d'avoir une population relativement peu nombreuse. Les Autochtones y représentent toujours pour ainsi dire la majorité. Les Autochtones jouent toujours un rôle actif au sein du gouvernement et dans tous les aspects de la société. Si vous vous rendiez dans les Territoires du Nord-Ouest aujourd'hui, vous verriez que l'économie est très prospère.

Beaucoup des membres des Premières nations et des Autochtones font des études dans l'espoir de décrocher un emploi et de revenir chez eux. C'est la situation que je vois dans le Nord. Même si je ne dis pas que tout est parfait, il règne néanmoins dans le Nord un certain optimisme en partie à cause des revendications territoriales. Les revendications territoriales accordent des droits aux populations, des droits qui sont officiels. Les Autochtones qui vivent dans les Territoires du Nord-Ouest ont des terres et des ressources financières qui leur permettent de jouer un rôle dans la société.

Dans les Territoires du Nord-Ouest, nous avons un gouvernement au sein duquel les Autochtones sont très actifs. D'une certaine manière, nous avons une atmosphère où un contexte qui est relativement favorable aux Autochtones. Je me demande si la clé de notre problème pour faciliter les choses aux jeunes ne serait pas justement de créer une atmosphère et des circonstances favorables aux Autochtones qui leur permettraient

Mr. Coon Come, Ms Gosnell and Mr. Young about that. What are the conditions to create optimism, hope and opportunities for young people? Is this not what we are dealing with?

Mr. Coon Come: I speak as a parent of five. I have a son who is 24 and who recently graduated, a daughter who is 22 and a 16 year-old boy who is still in school. I have a 14 year-old daughter and an 11-year-old who is my baby and who is taller than I am. I believe our society has collapsed in terms of the family unit. There is an attack on the family unit from all sides.

In the First Nations, we have lost our parental skills. We even question the difference between right and wrong. We question society as a whole in terms of the laws that are now forthcoming. There is a great challenge to parents as to how they raise their kids. I think the parents as a whole must assume the responsibility that they have given up. We have not even realized that we have given up that responsibility. Therefore, we find ourselves in a situation where we blame society. We blame the police for taking our kids. We blame the educator for not educating our kids. We blame social services. We blame everyone else except ourselves for the way that we raise our children. As parents, we must rise up and take back the responsibilities that we have as parents.

Certainly, the family nucleus is not there. As a young person going to an urban setting, you do not have that family network that is very close in the community. You do not have an uncle or an aunt to whom you can turn. You cannot sit around the camp fire and get your grandfather or grandmother to give you advice because that whole network is no longer there.

I would like to see conditions that give rise to young people who are confident in themselves and who can say that their hero is their dad. That is what I want. I want my kids to say, "My hero is my dad and my mother." I do not want Tyson, Jordan or Gretzky to be the heroes. For their kids, they are heroes. I want the parents to be the heroes. As parents we have to assume those responsibilities. The home is where it all starts. That is what is lacking. In this society, those who are the cream of the crop benefit. We do all kinds of things to help them. However, do we help the struggling single mother who is trying to raise her kids in downtown Vancouver? Do we help the mother who is working full time and raising four or five kids? We help the ladies who want full-time jobs by giving them daycare centres and many other services because they are working mothers and earn an income. For the mothers who stay at home, we do not have any specific programs. The root of our problem is the family unit, which is where we need to focus.

de participer à tous les aspects de la société et de développer un certain optimisme en voyant des portes s'ouvrir devant eux. J'aimerais entendre vos commentaires monsieur Coon Come, madame Gosnell et monsieur Young à ce sujet. Quelles sont les conditions à réunir pour créer de l'optimisme, de l'espoir et des occasions favorables pour les jeunes? Est-ce que ce n'est pas réellement le coeur du problème?

M. Coon Come: Je vous parle en tant que père de cinq enfants. J'ai un fils de 24 ans qui vient de décrocher son diplôme, une fille de 22 ans et un autre garçon de 16 ans qui sont toujours aux études. J'ai aussi une fille de 14 ans et un autre fils de 11 ans qui est mon petit dernier et qui est plus grand que moi. Je pense que notre société a échoué complètement pour ce qui est du noyau familial. On sent que la famille est attaquée de toutes parts.

Au sein des Premières nations, nous ne savons plus être des parents. Nous ne savons plus la différence entre le bien et le mal. Nous remettons en question la société toute entière et nous contestons les lois qui nous sont annoncées. Il faut s'interroger sérieusement sur la manière dont les parents élèvent leurs enfants. Je pense que les parents en tant que groupe doivent reconnaître qu'ils ont baissé les bras. Nous n'avons peut-être pas encore réalisé que nous avons fui cette responsabilité. Par conséquent, nous nous retrouvons dans la situation où nous blâmons la société. Nous blâmons la police parce qu'elle prend nos enfants. Nous blâmons les éducateurs parce qu'ils n'éduquent pas nos enfants. Nous blâmons les services sociaux. Nous blâmons tout le monde sauf nous-mêmes pour la façon dont nous élevons nos enfants. En tant que parents, nous devons nous tenir debout et reprendre les responsabilités qui nous appartiennent.

Naturellement, la cellule nucléaire familiale n'existe plus. Lorsqu'un jeune se rend dans un centre urbain, il n'a plus accès au réseau familial très étroit qui existe au sein de sa collectivité. Il ne peut pas compter sur un oncle ou une tante pour l'aider. Il ne peut pas venir s'asseoir autour du feu de camp et s'arranger pour que son grand-père ou sa grand-mère lui donne des conseils, parce que tout ce réseau n'est plus à sa portée.

J'aimerais que les conditions changent et qu'elles permettent aux jeunes de développer leur confiance en eux et qu'ils puissent dire que leur héros est leur père. C'est vraiment ce que je veux. Je veux que mes enfants puissent dire: «Mes héros sont mon père et ma mère.» Je ne veux pas que les héros de mes enfants soient Tyson, Jordan ou Gretzky. Ces hommes sont les héros de leurs propres enfants. Je veux que ce soit les parents qui deviennent les héros. En tant que parents, nous devons prendre nos responsabilités. Et tout commence à la maison. C'est ce qui manque. Dans la société, c'est ceux qui font partie du gratin qui profitent de tout. Nous nous fondons en quatre pour leur venir en aide. Mais, est-ce que nous aidons la mère de famille monoparentale qui s'efforce d'élever ses enfants dans le centre-ville de Vancouver? Est-ce que nous venons en aide à la mère qui travaille à temps plein et qui essaie d'élever quatre ou cinq enfants? Nous aidons les dames qui veulent avoir un travail à temps plein en ouvrant des garderies et en leur offrant bien d'autres services parce que ce sont des mères qui travaillent et qu'elles ont des revenus. Pour les mères qui restent à la maison, il

In the Northwest Territories, there is an economic boom. There is a feeling that there might be opportunities for jobs. At the end of the day, people walking the streets in Yellowknife, people who are sitting in bars and people who are not educated will not see this as a great boom. How do you reach out to those people, the majority of whom are young?

Some of the chiefs do not like it, but I take the time to go to bars and talk to young people, although I do not even drink. I go to the street corners of Vancouver and Winnipeg to talk to young prostitutes so that I can know where they are at and why. Everyone has different stories, and it is important to listen to those stories. How do we help the ones in Yellowknife who are sitting in the bars and who do not have an education because they did not have that opportunity? What kind of vocational training can we offer them? How can we entice them to leave the bars? That will be a challenge. If you do not admit that you are an alcoholic, well, we cannot help.

I do believe that there is hope in this country. From what Senator Sibbeston has said, and I repeat myself, 80 per cent of the First Nations are sitting on lands that are ready to be developed, but they are being pushed aside. We could look at a new partnership in which the First Nations can participate to stimulate the economy.

We are not anti-development, but we want to participate and have a say in the way development takes place. We want to share in the revenues and put pressure on the existing funds. When you reallocate funding and resources, you are asking the poorest of the poor to prioritize their needs. Why do you not move housing down the list and put youth at the top of the list when there are limited resources to begin with? That is what happens when funds are reallocated — the poorest of the poor, whose funding is already limited, are asked to prioritize their needs for funding. That is the problem: Should youth be the priority with the same level — not additional — of funding? I am seeking ways to obtain extra funding. There are opportunities where resources such as minerals, trees or water are in our areas and land claims can be finalized. Those land claims would bring revenue and that revenue would help to develop programs. That requires a shift in the way we think right now.

Mr. Young: I was listening to Mr. Coon Come speak and I wonder what the conditions are that create optimism. I grew up in a community where my grandmother was the boss. She was the one who made all the decisions. She raised many of the new-born in my family. She cooked the meals and dressed the kids. There

n'existe aucun programme particulier. Le cœur du problème est la cellule familiale, et c'est vers elle qu'il faut concentrer nos interventions.

Les Territoires du Nord-Ouest connaissent une période de croissance économique. Les gens ont l'impression qu'il y a des possibilités de trouver du travail. Mais en fin de compte, ceux qui errent dans les rues de Yellowknife, ceux qui hantent les bars et tous ceux qui n'ont pas fait d'études ne participeront pas à cette période de prospérité. Comment pouvons-nous rejoindre ces gens, dont la majorité sont des jeunes?

Certains chefs n'aiment pas tellement cela, mais je prends le temps d'aller dans les bars et de parler aux jeunes, même si je ne bois pas d'alcool. Je me promène dans les rues de Vancouver et de Winnipeg et je parle avec les jeunes prostitués afin de savoir où ils en sont et comment ils en sont arrivés là. Chacun et chacune a une histoire à raconter, et il est important d'écouter ce qu'ils ont à dire. Que pouvons-nous faire pour aider les piliers de bars de Yellowknife et ceux qui n'ont pas terminé leurs études parce qu'ils n'en ont pas eu la possibilité? Quel genre de formation professionnelle pouvons-nous leur offrir? Comment pouvons-nous les inciter à sortir des bars? C'est tout un défi. Si on ne commence pas par admettre que l'on a un problème d'alcool, et bien, personne ne peut nous aider.

Je pense qu'il y a de l'espoir dans notre pays. D'après ce qu'a dit le sénateur Sibbeston, et je me répète, 80 p. 100 des membres des Premières nations vivent sur des terres qui sont prêtes à être exploitées, mais on les met de côté. On pourrait envisager un nouveau partenariat au sein duquel les Premières nations pourraient jouer un rôle afin de stimuler l'économie.

Nous ne sommes pas contre le développement, mais nous voulons participer et avoir notre mot à dire. Nous voulons avoir notre part des revenus et remettre en question le financement existant. Lorsque l'on réaffecte le financement et les ressources, cela revient finalement à demander aux plus pauvres d'entre les pauvres d'établir une priorité dans leurs besoins. Pourquoi ne pas déplacer le logement vers le bas de la liste et mettre le problème des jeunes en tête de liste alors que les ressources sont déjà très limitées? C'est ce qui se passe lorsque les fonds sont réaffectés — les plus pauvres d'entre les pauvres, ceux qui reçoivent un financement déjà limité, se voient forcés de revoir leurs priorités en matière de financement. Voilà le problème: comment pouvons-nous donner la priorité aux jeunes sans recevoir de financement additionnel? Je cherche des moyens d'obtenir de nouveaux crédits. Il existe des possibilités de développement des ressources minières, forestières ou de l'eau dans nos régions et pour pourrions régler des revendications territoriales. Le règlement de ces revendications territoriales nous permettrait d'obtenir des revenus et, avec ces revenus nous pourrions mettre sur pied des programmes. Mais pour cela, il faudrait que l'on commence dès maintenant à changer d'attitude.

M. Young: J'écoutais M. Coon Come et je me suis demandé quelles sont les conditions à réunir pour créer de l'optimisme. J'ai grandi au sein d'une collectivité où ma grand-mère faisait la loi. C'était elle qui prenait toutes les décisions. Elle a élevé plusieurs des nouveaux-nés de ma famille. C'est elle qui cuisinait les repas et

would be 10 or 12 of us at one time at my grandmother's house, and she would get all of us ready for school or for church, or for whatever we were doing that day.

When that generation of people left with my grandmother's passing, many of the values left with them. When I talk about "values," I mean traditional values. My grandmother spoke her language fluently, and she taught all of her children how to speak it fluently. Her mother made baskets. She knew what the medicines were. She knew where certain things grew. She knew what animals were good to eat and when to get them. She knew all of that just as my great grandmother knew.

When they passed away, they had not fully passed on their knowledge to us. We were the unfortunates in that we had to go to school off reserve because it was better to get an education as a white person, per se, would get. We were moved away from our traditions and our values. We were taught that speaking our language was bad; that having this colour of skin was not okay; and that because of this, I was less than someone else — I was less than your children or your grandchildren. I was told that to my face in the schools by my teachers and that I would never become anything. I was told that I would never finish school. I was told all of those things.

When I think about optimism, in spite of all of that, I remember that I am a part of the National Youth Council; that I am on an international advisory committee with the Youth Parliament; that I am on an indigenous caucus; that I am going to a Caribbean exchange in July; and that I have travelled the globe. I have my Bachelor of Arts degree in anthropology and native studies. I have become someone.

The key to all of this was that in high school, I was given my identity. I was given my "Maliseetness." I did not have a jacket that was nice, but I had one that was really dirty. I had a jacket that had "drunk" on it and "alcoholic" and "drug user." However, when I met the elders in the high school, they gave me a new jacket that had words such as "Maliseet," "pride," "fantastic," "brilliant" and "smart" printed on it. They had all those things on the jacket.

We have to return to those jackets. Yes, money and programs are good, but as the national chief said, our families are broken and destroyed. They have been cut to pieces more and more often because of lack of funding and because of determinations such as off reserve, on reserve, Metis versus status Indian, et cetera.

I moved away from my community seven years ago to pursue my schooling and to find my life. However, I maintained a connection to my community and I go there every day. I spend time with my family. I can see my aunts and uncles who, as Mr. Coon Come said, are there to help me if I need it.

qui habillait les enfants. À certains moments, nous étions 10 ou 12 dans la maison de ma grand-mère et elle s'arrangeait pour que nous soyons tous prêts à temps pour l'école ou pour aller à l'église ou pour faire ce qui devait être fait cette journée-là.

Lorsque cette génération a disparu avec le décès de ma grand-mère, bien des valeurs se sont envolées avec elle. Lorsque je parle de «valeurs», je veux dire les valeurs traditionnelles. Ma grand-mère parlait sa langue couramment et elle a enseigné à tous ses enfants à la parler aussi. Sa mère à elle fabriquait des paniers. Elle connaissait les plantes médicinales. Elle savait où trouver certaines plantes. Elle savait quels animaux étaient bons à manger et à quel moment il fallait les chasser. Elle savait tout cela, comme sa mère avant elle.

Lorsqu'elles sont mortes, elles n'avaient pas eu le temps de nous transmettre tout leur savoir. Nous sommes les enfants qui ont eu la malchance de devoir aller à l'école à l'extérieur des réserves, parce qu'on nous disait que c'était préférable d'aller faire les mêmes études que les Blancs. On nous privait de nos traditions et de nos valeurs. On nous enseignait que c'était mal de parler notre propre langue; on nous reprochait la couleur de notre peau, et à cause de cela, je me sentais inférieur aux autres — j'étais inférieur à vos enfants ou à vos petits-enfants. Mes professeurs me l'ont dit carrément lorsque j'étais à l'école et aussi que j'étais un bon à rien. On m'a dit que je ne finirais jamais mes études. Voilà tout ce que l'on m'a dit.

Lorsque je pense à l'optimisme, en dépit de tout cela, je me rappelle que je suis membre du Conseil national des jeunes; je me dis que je fais partie d'un comité consultatif international au sein du parlement des jeunes; que je suis membre d'un caucus autochtone, que je vais participer à un échange dans les Caraïbes en juillet et que j'ai voyagé partout dans le monde. J'ai décroché mon baccalauréat en anthropologie et études autochtones. Je suis devenu quelqu'un.

Tout cela parce que lorsque j'étais à l'école secondaire, j'ai trouvé mon identité. On m'a accordé mon «identité malécite». Je n'avais pas un beau manteau, celui que je portais était vraiment très sale. J'avais un manteau sur lequel on pouvait lire «ivrogne» et aussi «alcoolique» et «drogué». Mais, lorsque j'ai rencontré les Aînés à l'école secondaire, ils m'ont remis un nouveau manteau et sur ce manteau on pouvait lire des mots comme «malécite», «fierté», «fantastique», «brillant» et «futé». Tous ces mots étaient écrits sur mon manteau.

Nous devons revenir à ces manteaux. Oui, il faut de l'argent et des programmes, mais comme vient de nous le dire notre chef national, nos familles sont brisées et détruites. Elles sont de plus en plus réduites en miettes à cause du manque d'argent et aussi d'étiquettes comme Indiens vivant à l'extérieur des réserves, dans les réserves, Métis ou Indien visé par des traités, et cetera.

J'ai quitté ma collectivité il y a sept ans afin de poursuivre mes études et de trouver ma voie. Cependant, j'ai toujours maintenu un lien avec ma collectivité et j'y retourne chaque jour. Je passe du temps avec ma famille. Je peux voir mes oncles et mes tantes qui, comme le disait M. Coon Come, sont là pour m'aider lorsque j'en ai besoin.

We have to instill in young people that we are not just individuals; we are members of our nations, of our communities and of our families. When honourable senators have the chance to speak to these young people, allow them to speak the way that they speak.

It was fine and dandy that we are able to read about these things, but Ms Gosnell and I worked very hard to put this on paper, and I felt pretty good about reading my words. Too many times we come to these committees and people do not want to hear about how terrible things are and about such realities as sexual exploitation in Vancouver, or HIV/AIDS in the Maritimes, et cetera.

You have to let the young people stand up and tell you who they are and what their needs are. The future, as Ms Gosnell and I said, will be the time when the current youth of the First Nations will come of age.

We are getting ready to step into positions that have been slow to open up for us, but we have our educations. We have our doctors, lawyers and nuclear physicists. We have our bank of First Nations people in these amazing fields.

We only need a little push. We just need the ability to make those dreams possible and create the optimistic view that you asked about. I am happy to be a member of the First Nations and to be a member of my nation. That in itself is what our young people need.

The Chairman: We need to change the jackets.

Mr. Young: Yes, for sure.

Ms Gosnell: To sum it all up, we need empowerment. That can come through involving us as First Nations people and communities, especially the youth.

What programs out there involve First Nations youth? Most of them are developed by non-Aboriginal adults. Empower us through involvement. It is as simple as that.

Senator Léger: I wanted to say this privately, but I have chosen to say it publicly. I would like to thank Senator Chalifoux, as in her presentation she said "we." I felt the two sides of the table are together in this.

Second, Mr. Coon Come, you always mentioned "citizens." I hardly ever heard the word "Aboriginal." That is common talk. I think that is the way all Canadians should speak.

Third, Ms Gosnell mentioned having more youth involvement. Are they engaging? Do you have a hard time with them? When we are young, we are young. When we are in our teens, we are self-involved.

Il nous reste à convaincre les jeunes qu'ils ne sont pas seulement des individus; il faut leur dire qu'ils sont aussi les membres de notre nation, de nos collectivités et de nos familles. Honorables sénateurs, lorsque vous aurez la chance de parler à ces jeunes, laissez-les s'exprimer à leur manière.

Ce fut épatant de pouvoir vous lire notre mémoire, mais Mme Gosnell et moi-même avons travaillé très fort pour mettre tout cela par écrit, et j'étais très fier de pouvoir lire le texte que nous avons préparé. Il arrive trop souvent que nous nous présentions devant ces comités et que les gens ne veuillent pas entendre à quel point les choses sont horribles et ils ne veulent pas entendre parler de réalités comme l'exploitation sexuelle à Vancouver ou encore le VIH/sida dans les Maritimes, et cetera.

Il faut donner aux jeunes la possibilité de s'exprimer et de dire qui ils sont réellement et quels sont leurs besoins. L'avenir, comme Mme Gosnell et moi-même l'avons dit, sera le moment où les jeunes d'aujourd'hui qui sont membres des Premières nations atteindront l'âge adulte.

Nous nous préparons à occuper des postes malgré que les portes ont été très lentes à s'ouvrir pour nous, mais nous avons nos diplômes en poche. Nous avons des médecins, des avocats et des physiciens nucléaires. Nous avons notre banque de membres des Premières nations dans tous ces domaines fascinants.

Il ne nous manque qu'une toute petite poussée. Nous n'avons besoin que de la possibilité de réaliser ces rêves et de créer le climat optimiste dont vous avez parlé. Je suis fier d'être un membre des Premières nations et aussi un membre de ma propre nation. C'est véritablement cela qui compte pour les jeunes.

La présidente: Nous devons changer les manteaux.

M. Young: Oui, certainement.

Mme Gosnell: Pour résumer, nous devons renforcer notre autonomie. Et pour y arriver, il faut favoriser la participation des membres et des collectivités des Premières nations, et tout particulièrement les jeunes.

Quels sont les programmes existants auxquels participent les jeunes des Premières nations? La plupart de ces programmes ont été mis sur pied par des adultes non autochtones. Permettez-nous d'acquiescer de l'autonomie en nous faisant participer. C'est aussi simple que cela.

Le sénateur Léger: Je voulais dire cela en privé, mais j'ai décidé de le dire publiquement. J'aimerais remercier le sénateur Chalifoux parce que dans sa présentation, elle a dit «nous». J'ai eu vraiment l'impression qu'elle parlait au nom des participants des deux côtés de la table en faisant cela.

Deuxièmement, monsieur Coon Come, vous avez toujours utilisé le mot «citoyens». Je n'ai pratiquement pas entendu le mot «Autochtones». C'est la bonne façon de faire. Je pense que c'est de cette façon que tous les Canadiens devraient parler.

Troisièmement, Mme Gosnell a souhaité que les jeunes participent davantage. Est-ce qu'ils s'engagent? Est-ce que vous avez de la difficulté à les faire participer? Lorsqu'on est jeune, on est jeune. À l'adolescence, on se préoccupe surtout de soi-même.

Mr. Young: It is difficult, sometimes, because many of the young people are in school now. I meet with a couple of the young people on the provincial youth council. It is really difficult to together because, in New Brunswick for example, there are many miles separating our communities. Again, the difficulty is money, to try to bring all of these young people together. The province has no money for us to do that. To try to access federal funds takes, it feels like, 25 years or so.

As far as having exchanges, there are many e-mail groups in the province. Many Web sites have developed that allow me to send an e-mail out if I need to contact someone. By the end of the day, I can find two, three or four people with the resources that I need, and I can bring them in or talk to them on the phone and get the information from them.

As I mentioned earlier, our youth council has its own Web site, and we have contact phone numbers and e-mails.

There is a woman on our youth council from here in Ontario. I call her up when I come down and we talk, get updated, and I share information with her. Back in the regions, it is somewhat more difficult to bring everyone together. I will present this speech when I get home. I will fax it to the different communities and e-mail it to the youth councils to say that this is what we did and this is what is happening. To try to get them together to talk about a presentation that is difficult.

Senator Léger: In regard to the need for more data, Mr. Coon Come, I understood that this issue would not be just another study or other studies; is that correct?

Mr. Coon Come: No, it has been studied to death.

Ms Gosnell: We are not asking for another study. We are just asking for a chance to learn from one another. Due to the lack of resources out there, we have no idea if the project that I want to develop in my community is being done somewhere else in the country. Would that project be working or failing? We need that type of information.

We do need studies on HIV and AIDS. As I said earlier, there is nothing out there. When you break it down to certain issues that are of high-risk, yes, we do need studies in these areas. We do need the statistics.

Senator Léger: Is that for your area?

Ms Gosnell: The statistics are needed across the country. There are no HIV statistics. We have no idea how many Aboriginal youth are affected by this plague.

M. Young: C'est difficile, parfois, parce que bien des jeunes fréquentent encore l'école. Je vois quelques jeunes qui font partie du conseil provincial. C'est très difficile de se réunir tous ensemble, au Nouveau-Brunswick, par exemple, parce que nos collectivités sont très éloignées. Encore une fois, notre problème c'est le manque d'argent pour arriver à réunir tous ces jeunes ensemble. La province n'a pas d'argent à nous donner. Quant à essayer d'obtenir des fonds du gouvernement fédéral, on a l'impression qu'il faudra attendre 25 ans au moins.

Pour ce qui est d'avoir des échanges, de nombreux groupes communiquent par courrier électronique dans la province. Avec tous les nouveaux sites Web, je n'ai qu'à envoyer un courriel pour communiquer avec quelqu'un. Normalement, à la fin de la journée, j'ai réussi à trouver deux, trois ou même quatre personnes possédant les ressources dont j'ai besoin et je peux discuter avec elles ou alors leur téléphoner et obtenir les renseignements qui me manquent.

Comme je l'ai mentionné auparavant, notre conseil national des jeunes possède son propre site Web, et nous avons également des personnes-ressources que l'on peut joindre par téléphone et par courrier électronique.

Ici en Ontario, il y a une femme qui fait partie de notre conseil des jeunes. Je l'appelle lorsque je viens ici et nous parlons, nous échangeons de l'information et nous nous mettons à jour. Dans les régions, c'est un peu plus difficile de réunir tout le monde. Lorsque je rentrerai chez moi, je vais présenter mon exposé. Je vais le transmettre par télécopieur aux diverses collectivités et je vais également l'envoyer par courrier électronique aux autres conseils des jeunes pour les informer de ce que nous avons fait et de ce qui se passe. Mais il est difficile de penser réunir tout le monde pour discuter d'un exposé.

Le sénateur Léger: Pour ce qui est de l'utilité d'obtenir de nouvelles données, monsieur Coon Come, je pense que vous ne voulez pas obtenir encore une autre étude où d'autres études, est-ce exact?

M. Coon Come: Non, tout cela a été étudié ad nauseam.

Mme Gosnell: Nous ne voulons pas d'une autre étude. Nous demandons seulement la possibilité d'apprendre ou de tirer des leçons de ce qui a déjà été fait. Étant donné le manque de ressources, nous n'avons aucune idée si le projet que nous voulons mettre sur pied dans notre collectivité existe déjà ailleurs au pays. Est-ce que ce projet a des chances de réussir? C'est de ce genre de renseignements que nous avons besoin.

Par contre, il nous faut des études sur le VIH et le sida. Comme je l'ai déjà mentionné, il n'existe aucun programme dans ce domaine. Lorsqu'on décide d'aborder certains problèmes liés à des comportements à risque élevé, oui, nous avons besoin d'études dans ces domaines. Il nous faut des statistiques.

Le sénateur Léger: Est-ce que c'est pour votre région?

Mme Gosnell: Nous avons besoin de statistiques pour tout le pays. Il n'existe aucune statistique sur le VIH. Nous ignorons combien de jeunes sont touchés par ce fléau.

Senator Léger: Yes, thank God for the shift in thinking. I am so fortunate to be sitting here. I wish everyone would hear what you are saying, what you said about the family. I do think that, yes, you are the precursors of change. You might save us. Thank you.

Senator Johnson: What does one say now? I am deputy chair of this committee and have been for many years. This is one study I do not want to be studied. Like you are saying, we want action.

Ms Gosnell and Mr. Young, you remind me of when I was involved with the student movement in the late 1960s and 1970s, talking about empowerment and being proactive, and the place of women in the student bodies and the governing councils of universities. I am with you.

In my experiences in this country today, I do not know of a more proactive youth population at this point in our history than the First Nations, the Inuit and all Aboriginals. You are doing excellent work and your recommendations are very good. I thought the presentation hit many of the points. We will not get into governance. That is not our study, but it will factor in as things progress down the road.

The bread-and-butter issues are health, education, housing and parenting. I was a single mom myself, and I know what you are talking about in terms of teaching people in the home. I also come from an Icelandic background. Without the Aboriginals, we would not have survived in the late 1870s.

I feel it is very important to give something back. I wish to concentrate on a number of things. My colleagues have covered the territory on a number of fronts. I am really interested in the area of your youth council and education. Specifically, how does your youth council and the steering committee apparatus that you have set up work with the AFN? What work are you doing together now that you are in the AFN charter? I would like to know about that relationship.

Ms Gosnell: Mr. Young would be best to answer that since I have only been on board for a few months.

Senator Johnson: I know that it is relatively new, but I wonder how it is doing.

Mr. Young: As mentioned in our presentation, we spoke about having two representatives from each region. We decided that it was nice that we had the council, but we did not really have any proper movement. We were just kind of there. "What do we talk about? What do we do?"

Senator Johnson: You had to identify what areas you would tackle.

Le sénateur Léger: Oui, Dieu merci, nous assistons à un changement de mentalité. Je me sens tellement privilégiée d'être ici avec vous. J'aimerais que tout le monde puisse entendre ce que vous dites, ce que vous avez dit au sujet de la famille. Je suis persuadée que vous êtes réellement des précurseurs du changement. Peut-être que vous allez nous sauver. Merci.

Le sénateur Johnson: Que peut-on ajouter de plus? Je suis la vice-présidente de ce comité depuis de nombreuses années. Voilà une étude que je ne veux pas voir entreprendre. Comme vous dites, nous voulons de l'action.

Madame Gosnell et monsieur Young, vous me rappelez lorsque j'étais moi-même étudiante et que je participais aux mouvements vers la fin des années 60 et 70, lorsque nous parlions d'autonomisation et de se montrer proactifs, et de la place des femmes au sein des associations étudiantes et des conseils directeurs des universités. Je suis de tout cœur avec vous.

Avec toute l'expérience que j'ai de ce pays, je ne pense pas connaître de groupes de jeunes plus proactifs à cette étape de notre histoire que ceux des Premières nations, des Inuits et de tous les Autochtones. Vous faites un excellent travail et vos recommandations sont très pertinentes. Votre exposé a visé juste à bien des égards. Nous n'entrerons pas dans le sujet de la gouvernance. Ce n'est pas l'objet principal de notre étude, mais ce pourrait devenir un élément fur et à mesure que nous progresserons.

Les vraies questions sont la santé, l'éducation, le logement et le rôle de parent. J'ai été moi-même une mère monoparentale, et je sais exactement ce que vous voulez dire par l'éducation qu'il faut donner à la maison. Je dois dire aussi que je suis d'origine islandaise et que sans les Autochtones, nous n'aurions jamais survécu vers la fin des années 1870.

Je pense qu'il est très important de donner en retour lorsque l'on a beaucoup reçu. J'aimerais me concentrer sur un certain nombre de choses. Mes collègues ont exploré passablement les territoires et ils ont étudié divers aspects. Quant à moi, je m'intéresse à votre conseil des jeunes et à l'éducation. Plus précisément, quels sont les rapports exacts entre le conseil des jeunes et le comité directeur que vous avez mis sur pied avec l'APN? Sur quels projets travaillez-vous ensemble maintenant que vous êtes inscrits dans la charte de l'APN? J'aimerais que vous me parliez un peu plus de cette relation.

Mme Gosnell: M. Young est mieux placé que moi pour vous répondre parce que je ne fais partie du conseil que depuis quelques mois.

Le sénateur Johnson: Je sais que c'est relativement récent, mais j'aimerais savoir comment vous fonctionnez.

M. Young: Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, nous avons deux représentants pour chaque région. Nous avons pensé que ce serait bien d'avoir le conseil, mais nous ne sommes pas partis d'un mouvement à proprement parler. Nous étions tout simplement là à nous demander: «De qui allons-nous parler? Qu'allons-nous faire?»

Le sénateur Johnson: Donc vous avez dû cerner les domaines auxquels vous aimeriez vous attaquer.

Mr. Young: Exactly. We decided that we would take the portfolios of the vice chiefs, such as culture, language, housing and health. We appointed a person to follow a particular portfolio.

Culture and language are huge for me. I am always standing there on the ready to go and fight for them. Therefore, they gave me culture and language.

Another person may have had an interest in health. Assigning portfolios made it easier to decide who would go to what meetings. As mentioned in the presentation by the national chief, we sometimes get to attend meetings, workshops and presentations. It is easy now just to pull up the name for a portfolio and say who goes to make a presentation.

Senator Johnson: That was leading me to my question about the portfolios. You say in your paper that you take on the portfolio of the respective vice chiefs. That is how you are integrated into the AFN structure.

Mr. Young: That is correct. We have a youth intervenor who works with us. She updates us and give us information. Each of us has our own area to follow.

Senator Johnson: Do you feel empowered?

Mr. Young: Very. The Caribbean exchange is a cultural exchange that they wanted someone to attend. As my field is culture and I know my language and culture — the songs and traditions of my people — I was a prime candidate to be sent.

It is empowering to attend these sessions, and know that if I need to understand something on land claims or health-related issues, I can contact another person on the youth council for an update.

Senator Johnson: I go back to education, which is so critical. Where is this issue on your agenda? Three of our witnesses talked about a separate Aboriginal school system. Has that come up for consideration?

Mr. Young: Is it being talked about?

Senator Johnson: Can you do it through the current system with the proper kind of cultural programs?

Mr. Young: It is a great idea. My father's community in Cape Breton, Eskasoni, had problems with the non-native schools in the city. They had teachers abusing kids. It was just really mean. There were big fights.

That community built an elementary school, a junior high school and a high school right so that none of the children had to leave. They all receive their education within their community. They design their own criteria. I believe they follow certain guidelines from the province. For the most part, everything is

M. Young: Exactement. Nous avons donc décidé que nous allions nous occuper des portefeuilles des chefs régionaux, comme la culture, la langue, le logement et la santé. Nous avons chargé chacun des représentants de suivre un dossier particulier.

La culture et la langue comptent énormément pour moi. Je suis toujours prêt à monter aux barricades pour les défendre. Par conséquent, on me les a confiées.

Un autre peut s'intéresser davantage à la santé. En attribuant des portefeuilles, on a pu déterminer plus facilement qui devrait assister à telle ou telle réunion. Comme le chef national l'a mentionné dans son exposé, nous assistons parfois à des réunions, nous participons à des ateliers et nous donnons des exposés. Avec ce mode de fonctionnement, c'est facile de trouver qui ira faire un exposé sur tel et tel portefeuille.

Le sénateur Johnson: Ceci m'amène à ma question au sujet de ces portefeuilles. Vous dites dans votre mémoire que vous recevez les portefeuilles de la part de vos chefs régionaux respectifs. C'est de cette façon que l'on vous a intégré à la structure de l'APN.

M. Young: C'est exact. Nous travaillons avec une intervenante auprès des jeunes. Elle nous tient au courant et nous donne de l'information. Chacun d'entre nous a des dossiers à suivre.

Le sénateur Johnson: Sentez-vous que vous avez une certaine liberté d'action?

M. Young: Tout à fait. L'échange auquel je vais participer dans les Caraïbes est un échange culturel. Étant donné que mon dossier porte sur la culture et que je connais bien ma langue et ma culture — les chants et les traditions de mon peuple — j'étais un candidat tout trouvé.

C'est très valorisant de participer à ces réunions, et de savoir que si j'ai besoin de renseignements sur des questions liées aux revendications territoriales ou à la santé, je n'ai qu'à communiquer avec une autre personne du conseil national des jeunes pour qu'elle me mette au courant.

Le sénateur Johnson: Je reviens à l'éducation, qui est tellement importante. Quelle place occupe-t-elle dans votre programme? Trois de nos témoins ont parlé d'un système scolaire séparé pour les Autochtones. Vous êtes-vous déjà penché sur la question?

M. Young: Est-ce qu'il en est question?

Le sénateur Johnson: Est-ce que vous pouvez mettre sur pied ce système scolaire séparé à l'intérieur du système actuel en y intégrant des programmes culturels?

M. Young: C'est une excellente idée. La collectivité où vivait mon père au Cap-Breton, Eskasoni, éprouvait certains problèmes avec les écoles non autochtones de la ville. Certains enseignants avaient abusé des enfants. C'était un contexte très destructeur. Il y avait des bagarres.

La collectivité a construit une école élémentaire, une école secondaire et une école préparatoire de sorte qu'aucun enfant n'a été forcé de quitter la collectivité. Tous ont pu recevoir leur éducation chez eux. Ces écoles fonctionnent suivant leurs propres critères. Je pense qu'elles doivent néanmoins respecter certaines

community-run. To me, that is a positive thing.

In some communities, such as the community in which I now live, there is a school, but they do not function the way they could. There is no real cultural aspect to them. They do not have a full-time Maliseet curriculum within the school. It depends on what the situation is in regards to having a separate education system.

That is my point of view. I cannot speak for the entire region and for the AFN, but that is my understanding.

Mr. Coon Come: In regard to education, we currently have 10,000 students who have been accepted into a post-secondary institute but have no funding. We have shared this information with the Standing Senate Committee on National Finance and the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. We say that education is a ticket out of our poverty. Certainly that is an area where we could help our youth. There is no funding for them.

I was one of the principal negotiators in implementing section 16 of the James Bay and Northern Québec Agreement. Having been raised in residential schools, we wanted to bring back the schools to our home areas. We did that by changing the legislation. We introduced the Cree language in pre-kindergarten and grades 1, 2, and 3. Everything is now taught in Cree. We changed the school calendar but still have a 180-day school year. We closed the schools in the fall for the goose hunt. We introduced cultural studies.

More and more First Nations across the country are doing that. They are changing the curriculum and also closing their schools so that the parents can be out with their children in order to teach them their culture and their way of life on the land.

In Saskatoon, there is an all Aboriginal school. It was not created to be Aboriginal, but it turned out that way. Aboriginals were the majority of students. Therefore, it was seen as an Aboriginal school. Being the majority, you would want to change the curriculum and bring in the elders. It became an Aboriginal school.

I personally do not believe in separating ourselves because the world is a mosaic. We have to learn to live with one another.

Senator Johnson: We can better mould our education systems for the benefit of everyone. I am from Winnipeg, and I believe a number of schools are trying to do that. I do not know if you think it has been successful or not with some of the inner city schools. They do not want to be separate. Do you feel that we can do it through the present system?

directives de la province. Mais pour la majeure partie des cours, c'est la collectivité qui dirige le programme. Je trouve que c'est une excellente idée.

Dans certaines collectivités, comme celle dans laquelle je vis actuellement, il y a une école, mais elle ne fonctionne pas comme elle le devrait. Elle ne comporte aucun aspect réellement culturel. Cette école n'a pas de programme malécite à temps plein. Tout dépend de la situation dans laquelle on se trouve pour décider de mettre en place un système d'éducation séparé.

C'est mon point de vue, je ne peux pas parler pour toute la région et pour l'APN, mais c'est la façon dont je vois les choses.

M. Coon Come: Pour ce qui est de l'éducation, 10 000 élèves ont été acceptés dans des établissements postsecondaires, mais ils n'ont pas d'argent. Nous avons communiqué ce renseignement au Comité sénatorial permanent des finances nationales ainsi qu'au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Nous disons que l'éducation est un passeport pour sortir de la pauvreté. Voilà un domaine où nous pourrions venir en aide à nos jeunes. Il n'y a pas de financement pour eux à cet égard.

J'étais l'un des principaux négociateurs lors de la mise en oeuvre de l'article 16 de la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Ayant été moi-même éduqué dans un pensionnat, j'ai pensé que ce serait une bonne idée de rapprocher les écoles de nos lieux de résidence. Pour y arriver, nous avons dû modifier la loi. Nous avons introduit la langue crie au niveau préscolaire ainsi qu'en première, deuxième et troisième année. Maintenant, toutes les matières sont enseignées dans la langue crie. Nous avons dû modifier le calendrier scolaire, mais il y a toujours 180 jours d'école. Nous fermons les écoles à l'automne, durant la chasse à l'oie. Nous avons introduit les études culturelles.

De plus en plus de membres des Premières nations de tout le pays ont décidé de procéder de cette manière. Ils changent le programme et aussi ils ferment les écoles pour permettre aux parents de passer du temps avec leurs enfants et de leur enseigner leur culture et leur mode de vie ancestral.

À Saskatoon, il y a une école entièrement autochtone. Elle n'a pas été créée comme ça au départ, mais elle a fini par le devenir. Les Autochtones représentent la majorité des élèves. Par conséquent, on a commencé à la voir comme une école autochtone. Étant donné que nous représentions la majorité, on a voulu changer le programme et intégrer les Aînés. C'est ainsi que cette école est devenue une école autochtone.

Personnellement, je ne pense pas que ce soit une bonne chose de nous séparer, parce que le monde est une mosaïque. Nous devons apprendre à vivre les uns avec les autres.

Le sénateur Johnson: Nous avons intérêt à mieux adapter nos systèmes d'éducation en fonction des besoins de chacun. Je suis de Winnipeg et je pense qu'un certain nombre d'écoles s'efforcent de fonctionner de cette manière. Je ne sais pas si vous pensez que cette formule a donné de bons résultats dans certaines écoles du centre-ville. Certains ne veulent pas d'école séparée. Pensez-vous que nous pouvons réussir à l'intérieur du système actuel?

Mr. Coon Come: We have had success with some schools and we have a higher rate of graduates across this country. These are young people. It is very difficult for them. The dropout rate is about 75 per cent.

In Northern Ontario there is a school with an enrolment of 90 students. These are 13 and 14 year-olds who go up to grade 9. You can send them down to a school, but it is very difficult. In that community, they are connected through the Internet. It is a long-distance school, and it is very successful.

These young people keep talking about e-mail. That is one way of helping our young people. They are not afraid to press any button, you know.

Senator Johnson: We could go on for a long time. I wish to thank you very much. Just remember the North American Indigenous Games in Winnipeg.

Mr. Coon Come: We will be there.

Senator Johnson: I hope you will be there because the games will be very successful.

In terms of optimism, I must remind my colleagues about Thunderbird House, the Winnipeg Native Alliance and the Aboriginal youth initiatives. I think Winnipeg is doing a tremendous amount in terms of the urban youth situation, including the mentally handicapped kids in our Special Olympics programs.

Many of us want to look at the positive things, too. We will go across the country. As the chair said, the recommendations are succinct. Is there anything further you wish to add at this point?

The Chairman: Amiskwaciy Academy is an Aboriginal school in Edmonton. It is doing wonderfully.

Mr. Coon Come: Yes, it is. I had an opportunity to speak there.

Senator Cochrane: I wish to apologize to you for being late. My ears were tuned to the television in regard to the Voisey's Bay deal in Newfoundland and Labrador. I must tell you, from what I have heard, I think there is hope for the Innu and Inuit youth in terms of skill development. There is a lot of R&D taking place.

I am impressed with the two youth you have brought with you, Mr. Coon Come. It is wonderful to see how far you have come along and that you have found yourselves. You have made a great presentation here.

Could you tell us about the services that you have been able to access yourselves? I am particularly interested in hearing about services provided to Aboriginal students when they leave their communities for post-secondary studies. What types of Aboriginal student services exist and what impact did they and do they have on you?

Ms Gosnell: That is a difficult question to answer. In my mind, I hear the voice of the young people telling me what is missing.

M. Coon Come: Nous avons eu un certain succès dans quelques écoles et nous avons obtenu un meilleur taux de diplomation dans tout le pays. Ce sont des jeunes. C'est très difficile pour eux. Le taux de décrochage est d'environ 75 p. 100.

Dans le nord de l'Ontario, il n'y a que 90 inscriptions dans une école. Ce sont des jeunes de 13 et 14 ans qui sont dans des classes jusqu'à la neuvième année. On pourrait les envoyer à l'extérieur de la collectivité dans une autre école, mais ce serait très difficile. Dans cette collectivité, les jeunes sont branchés sur Internet. Il s'agit donc d'une école à distance, et elle fonctionne très bien.

Ces jeunes gens se parlent par courrier électronique. C'est un moyen que nous avons trouvé pour aider nos jeunes. Ils n'ont pas peur d'appuyer sur des boutons, vous savez.

Le sénateur Johnson: Nous pourrions continuer comme ça durant des heures. Je vous remercie beaucoup. N'oubliez pas les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord à Winnipeg.

M. Coon Come: Nous y serons.

Le sénateur Johnson: Je l'espère, parce que ces jeux seront une vraie réussite.

Pour ce qui est de l'optimisme, je dois vous rappeler les exemples du centre d'accueil de Thunderbird, de la Winnipeg Native Alliance et les initiatives des jeunes Autochtones. Je pense que Winnipeg fait énormément pour les jeunes qui vivent dans les centres urbains, y compris pour les enfants ayant une déficience intellectuelle qui participent aux Jeux olympiques spéciaux.

Beaucoup d'entre nous aiment bien parfois regarder aussi les choses positives. Nous allons traverser le pays. Comme le disait la présidente, les recommandations sont très succinctes. Est-ce que vous aimeriez ajouter autre chose?

La présidente: La Amiskwaciy Academy est une école autochtone d'Edmonton. Elle fait un travail remarquable.

M. Coon Come: Vous avez tout à fait raison. J'ai eu l'occasion de m'adresser aux élèves de cette école.

Le sénateur Cochrane: Je m'excuse pour mon retard. Je suivais l'évolution du projet de Voisey's Bay de Terre-Neuve et Labrador à la télévision. D'après ce que j'ai entendu, il y a de l'espoir pour les jeunes Innus et Inuits pour ce qui est du perfectionnement professionnel. Il y a beaucoup de projets de R-D.

Je suis très impressionnée par les deux jeunes que vous avez emmenés avec vous, monsieur Coon Come. C'est merveilleux de voir le chemin parcouru et que vous ayez trouvé votre voie. Vous avez fait un excellent exposé.

Pourriez-vous nous décrire les services dont vous avez pu bénéficier vous-mêmes? Je m'intéresse plus particulièrement aux services offerts aux élèves autochtones lorsqu'ils quittent leur collectivité pour entreprendre des études post-secondaires. Quels sont les types de services mis à la disposition des étudiants autochtones, et quel impact ces services ont-ils eu ou continuent-ils d'avoir sur vous?

Mme Gosnell: C'est difficile de répondre. J'entends la voix des jeunes me dire tout ce qui manque à l'appel.

In Vancouver, the Urban Native Youth Association has set up a homework club for the main Vancouver-based public schools. They see a need for Aboriginal students to have help in order to get their homework done. They do not have support at home. There is no space that they are comfortable with to do their schoolwork, to get it finished. As you know, you do not do any schoolwork in school; you just sit and you listen. Then when you leave school, you have homework to do. Getting work done during school hours is pretty difficult. That must be addressed as well.

There are many employment agencies across B.C., probably in the rest of Canada as well. We have maybe five or six in the Vancouver area that help with resumé writing. They hope to have job placement opportunities for the young people. We just need a lot more services. Again, that is a very difficult question to answer. There is a lack of support.

Mr. Coon Come spoke about young mothers. They especially need support in the urban centres. There is a lack of daycare facilities. Young women who are 16, 17 years old have no support in the schools and no support if they want to go to work. Those opportunities are not available to them. They are ostracized for having a child, and we love children. Stuff like that needs to be looked into.

Mr. Young: While I was in high school, a First Nations studies course was part of a pilot project that the school wanted to get off the ground. They offered a native art course as well that you could take instead of having to take contemporary art. I think the native studies class also covered a social studies credit. I took both of them. They were okay, but the courses were very spur of the moment and very disorganized. The teacher was worried about whether their contract would continue from month to month and we were always worried that we would lose our teacher. That was one of the services that I accessed.

Growing up, we did not have a homework club, per se. There were summer jobs for students, which usually came from fishing agreements or claims signed by my community with outside governments. I accessed those opportunities for summer employment. Other than that, I did not access anything else.

Senator Cochrane: Was this within your community?

Mr. Young: That is correct. When I left, I do not think I accessed any other programs outside of the community. I worked for customs for a couple of years. That was with the government. That was not really a program or service.

À Vancouver, la Urban Native Youth Association a mis sur pied un club de devoirs pour les principales écoles publiques de Vancouver. Les membres de cette association considèrent que les élèves autochtones ont besoin d'aide pour faire leurs devoirs. Ils n'ont personne pour les aider à la maison. Ils n'ont pas d'endroit tranquille pour faire leurs devoirs, pour en venir à bout. Comme vous le savez, il n'y a pas de temps prévu à l'école pour faire ses devoirs; on s'assoit et on écoute. Ensuite, on quitte l'école et on a des devoirs à faire à la maison. C'est très difficile de faire ses devoirs pendant les heures d'école. Donc, ce problème doit être abordé lui aussi.

Il y a également de nombreuses agences spécialisées dans l'emploi dans toute la Colombie-Britannique, et probablement aussi dans le reste du Canada. Il y en a peut-être cinq ou six dans la région de Vancouver qui aident à la rédaction des curriculum vitae. Les responsables de ces agences espèrent trouver des possibilités d'emploi pour les jeunes. Mais nous avons besoin de beaucoup d'autres services. Je vous le répète, c'est très difficile de répondre à cette question. Le fait est que nous avons besoin d'aide.

M. Coon Come a parlé des jeunes mères. Elles ont particulièrement besoin d'être aidées dans les centres urbains. Il n'y a pas assez de garderies. Ces jeunes femmes âgées de 16 ou 17 ans ne reçoivent aucune aide à l'école et on ne les aide pas non plus si elles veulent aller travailler. Il n'y a pas de services à leur intention. Par ailleurs, elles sont mises à l'index parce qu'elles ont donné naissance à un enfant, et pourtant nous adorons les enfants. Alors ce sont des aspects qui mériteraient que l'on s'y attarde.

M. Young: Pendant que j'étais au secondaire, l'école a voulu organiser un projet pilote qui comprenait notamment un cours sur les Premières nations. Il y avait un volet sur l'art autochtone qui pouvait remplacer un cours d'art contemporain. Je pense que ce cours sur les études autochtones comportait également un crédit en sciences sociales. J'ai pris les deux. Ces cours étaient très bien, mais ils étaient un peu improvisés et très désorganisés. L'enseignant se demandait tout le temps si son contrat serait renouvelé d'un mois à l'autre et nous craignions constamment de perdre notre professeur. Donc c'est l'un des services auquel j'ai eu accès.

Lorsque j'étais jeune, nous n'avions pas de club de devoirs à proprement parler. Il y avait des emplois d'été, et habituellement ces emplois découlaient d'accords de pêche ou de revendications qui avaient été conclus entre ma collectivité et des administrations de l'extérieur. J'ai pu bénéficier de ces possibilités d'emploi d'été. À part cela, je ne vois vraiment pas quels autres services.

Le sénateur Cochrane: Est-ce que ces services étaient dispensés dans votre collectivité?

M. Young: Oui, en effet. Lorsque j'ai quitté, je ne pense pas avoir eu accès à quelque autre programme à l'extérieur de ma collectivité. J'ai travaillé pour les douanes pendant deux ou trois ans. C'était pour le gouvernement. Il ne s'agissait pas vraiment d'un programme ou d'un service.

I do not think I have accessed any of those services. I know there are many Aboriginal youth programs with human resources, different programs like that, but I have never accessed them.

Senator Cochrane: You have done okay. Once you left your community and went to the urban areas, you were on your own. This is where you are today, without any help.

Mr. Young: That is correct. I have had to take care of myself.

The key to my success was reliance on my culture, my faith, my ways and attending ceremony. I have been attending ceremony for about eight years now. I have not had any alcohol or drugs in my body for eight years. I do not attend bars. I do not go to big parties. I do not do any of that stuff. Instead, I would rather sit with my elder. For example, I have been working with them in my community for five months now making baskets. We were at the end of the line with basket-making. He is the last one in my community who knows how to make baskets, how to go out and get the wood, pound and prepare the wood to actually make the basket. I took it upon myself in January to go and see him. He is 84 this year. That knowledge is now safe. I have learned almost everything there is to know to make sure that basket-making remains alive.

The reliance upon my culture and upon my elders has been done on my own. There are no programs that the community offers for cultural workshops or anything like that.

Senator Cochrane: How many of your youth group have done like you have done? How far have they come? Have they come as far as you?

Mr. Young: They have come as far as they need to be themselves. They have their own unique experiences. Some of the people on the council live in Winnipeg. A friend of mine who was on the council for a while, in order for him to go home, he has to get on an airplane for a couple of hours because there is no other way in to his community. He cannot easily get home. He had not been home for a few years.

In regard to culture, Aboriginals have been able to access programs in the urban centres, say at the friendship centres or at the powwows or whatever areas are around. They have been able to access them. I have been the fortunate one in that I live 10 minutes from my community, so I can just get in my car and go and stay for a week or a day. It does not matter.

Senator Cochrane: Ms Gosnell, is it the same for you?

Ms Gosnell: I look upon myself as being more fortunate than anyone in my family has ever been in their entire lives.

Senator Cochrane: Why is that?

Ms Gosnell: Because this is where I am today. I do not suffer from addictions the way my cousins do. I know where to look for support. I am lucky because I do not look so "native," which was

Je ne pense pas avoir eu accès à quelque autre service. Je sais qu'il existe de nombreux programmes à l'intention des jeunes Autochtones avec des ressources humaines, divers programmes de ce genre, mais je n'y ai jamais eu accès.

Le sénateur Cochrane: Vous vous en êtes très bien sorti. Dès que vous avez quitté votre collectivité et que vous êtes arrivé en ville, vous avez dû vous débrouiller tout seul. Et c'est ce que vous continuez à faire aujourd'hui, sans aucune aide.

M. Young: Tout à fait. J'ai dû prendre soin de moi-même.

La clé de mon succès a été de faire confiance à ma culture, à ma foi, à ma façon de faire et d'assister aux cérémonies. J'assiste aux cérémonies depuis près de huit ans. Je n'ai pas consommé d'alcool ni de drogues depuis huit ans. Je ne fréquente pas les bars. Je ne vais pas dans les gros partys. Je ne fais rien de tout cela. Au contraire, je vais plutôt m'asseoir avec les Aînés. Par exemple, j'ai passé les cinq derniers mois avec les Aînés de ma collectivité pour apprendre à faire de la vannerie. Il ne restait plus qu'une personne connaissant l'art de la vannerie. C'était le dernier de ma collectivité qui savait comment fabriquer les paniers, aller dans la forêt et trouver le bois et le préparer en vue de la réalisation de ces paniers. En janvier, j'ai pris l'initiative d'aller voir cet homme. Il a eu 84 ans cette année. Ce savoir est maintenant préservé. J'ai appris presque tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour que cet art de la vannerie demeure vivant.

L'intérêt que je porte à ma culture et à mes Aînés, je l'ai développé tout seul. La collectivité n'offre aucun programme donnant des ateliers culturels ou autres du même genre.

Le sénateur Cochrane: Combien de groupes de jeunes ont marché sur vos traces? Jusqu'où sont-ils allés? Ont-ils fait un aussi long bout de chemin que vous?

M. Young: Ils sont allés aussi loin qu'ils avaient besoin d'aller eux-mêmes. Ils ont vécu leurs propres expériences. Certains jeunes que je connais qui font partie du conseil vivent à Winnipeg. Un de mes amis qui a siégé au conseil durant un certain temps devait absolument prendre l'avion pour retourner chez lui parce qu'il n'y avait aucun autre moyen de le faire. Il ne pouvait pas aller chez lui facilement. Finalement, il n'était pas allé chez les siens depuis quelques années.

Pour ce qui est de la culture, des Autochtones ont eu accès à des programmes dans les centres urbains, comme les centres d'amitié ou lors des pow wow ou lors d'autres manifestations autour de chez eux. Ils ont eu accès à ces programmes. Moi, je fais partie des chanceux qui ne vivent qu'à dix minutes de leur collectivité, par conséquent, je n'ai qu'à prendre ma voiture et je peux passer une semaine ou une journée. Il n'en tient qu'à moi.

Le sénateur Cochrane: Madame Gosnell, est-ce la même chose pour vous?

Mme Gosnell: Je me considère plus chanceuse que n'importe qui d'autre dans ma famille n'a pu l'être dans toute son existence.

Le sénateur Cochrane: Et pourquoi cela?

Mme Gosnell: Parce que je suis ici devant vous aujourd'hui. Je ne suis pas toxicomane comme le sont mes cousins. Je sais où m'adresser pour obtenir de l'aide. J'ai de la chance parce que je

a problem when I was growing up because there was so much racism to deal with in the school system. I almost dropped out of school. I was almost kicked out of school. When I first moved to the urban centres, I was an alcoholic and a drug addict. I do not know how I came out of it. I just believed that if I made my grandparents proud and strong, if I could do something that they could love me a little bit more for, then I would do it.

However, then I had no friends. Everyone that I knew and grew up with in the cities are still back where I was before.

Mr. Young has done magnificently, and I consider myself to be extremely fortunate. I only hope that other youth could see that they have these opportunities as well. I do not want to take them all for myself. I just want to find more opportunities for them so that they can find their voice and gain empowerment. I am like the cream of the crop now, and so are my colleagues on the youth council, and so are my friends with the Metis Youth Council and with CAP and with friendship centres. We are the exceptions. I hope you do not base your opinion about Aboriginal youth on us because we have not even been able to tell you more than a little of our stories.

Senator Cochrane: Still, you are role models, which is so important.

Ms Gosnell: Definitely. I remember when I was 16 years old and I looked to the Assembly of First Nations. I looked to the role models who came out on posters, and they were promoted all across Canada as being Aboriginal youth role models. I remember meeting one of them. I was just so amazed. He was so far up there. I could never attain what he attained because of where I was at the time. It was like a dream. That is how far away that was for me. I could not possibly fathom being there. At the same time, I do not know why I am here today. I still cannot get over it.

Mr. Young: A lot of young people will see this, and to sit beside the national chief is a big deal. It's like, "Wow, I get to sit beside Matthew. Right on, that is cool and exciting." I can take that back home and say, "Hey, you know, this is what happened." It's good.

As Ms Gosnell said, we have to make it clear that we are the exception to the rule. My own brother and I are different. We grew up in the same house, with the same parents and everything. He is this way, and I am this way. We are very unique and different people.

There has been a lot of hard work and there have been sacrifices. Ms Chabot and I were talking about that yesterday. She said, "Don't you feel like you missed out?" Sometimes I did. I

n'ai pas l'air trop «indienne», ce qui était un problème lorsque j'étais plus jeune parce qu'il y avait beaucoup de racisme au sein du système scolaire. J'ai voulu quitter l'école. J'ai failli en être expulsée. Lorsque je suis arrivée pour la première fois dans un centre urbain, j'étais alcoolique et je consommais de la drogue. Je ne sais pas comment j'ai fait pour m'en sortir. Je pensais seulement que si je pouvais faire en sorte que mes grands-parents soient fiers de moi, que si je pouvais trouver le moyen de faire quelque chose pour qu'ils m'aiment un peu plus, alors j'y arriverais.

Toutefois, je n'avais pas d'amis à cette époque. Tous ceux que je connaissais et qui ont grandi avec moi se retrouvent aujourd'hui au point où j'en étais alors.

M. Young a de quoi être extrêmement fier de lui, et je me considère moi-même comme très privilégiée. J'espère seulement que d'autres jeunes pourront voir aussi ces possibilités s'ouvrir devant eux. Je ne veux pas tout garder pour moi. Je veux travailler pour trouver d'autres possibilités pour les autres jeunes afin qu'ils puissent eux aussi trouver leur voie et devenir plus autonomes. Maintenant je fais partie de la crème, ainsi que mes collègues du Conseil national des jeunes, et mes amis du conseil des jeunes Métis et du CAP et ceux des centres d'amitié. Mais nous sommes l'exception. J'espère que vous ne fonderez pas votre opinion des jeunes Autochtones sur nous, parce que nous n'avons pu vous donner qu'un aperçu de toutes nos histoires.

Le sénateur Cochrane: Ce qui compte vraiment, c'est que vous êtes maintenant des exemples à suivre.

Mme Gosnell: Tout à fait. Je me rappelle lorsque j'avais 16 ans et que je pensais à l'Assemblée des Premières nations. Je regardais les personnes qui apparaissaient sur les affiches qui étaient diffusées dans tout le Canada comme des exemples à suivre pour les jeunes Autochtones. Je me rappelle avoir rencontré une de ces personnes. J'étais tellement impressionnée. Je trouvais qu'il était absolument fantastique. À l'époque, je ne pensais jamais pouvoir moi-même atteindre un tel degré de réussite parce que ma situation n'était pas très reluisante. C'était comme un rêve. C'était pour moi complètement inaccessible. Je ne pouvais même pas m'imaginer pouvoir y arriver un jour. Je ne comprends toujours pas comment j'ai fait pour arriver là où je suis aujourd'hui. Je ne réalise toujours pas ce qui m'arrive.

M. Young: Beaucoup de jeunes verront ceci, et le simple fait d'être assis juste à côté de notre chef national est vraiment un honneur. Je me dis: «C'est sensationnel, je suis assis à côté de Matthew. C'est super, c'est cool et c'est très excitant.» Je vais rentrer à la maison et dire: «Savez-vous ce qui m'est arrivé? Je vais vous raconter.» C'est vraiment extraordinaire.

Comme le disait Mme Gosnell, il faut que tout le monde comprenne que nous sommes vraiment l'exception à la règle. Mon propre frère et moi nous sommes très différents. Pourtant, nous avons grandi dans la même maison, avec les mêmes parents et tout le reste. Il est comme il est, et je suis comme je suis. Nous sommes tout à fait uniques et des personnes très différentes.

J'ai travaillé très fort et j'ai fait beaucoup de sacrifices. Mme Chabot et moi-même nous en parlions encore hier. Elle me disait: «As-tu l'impression d'être passé à côté de quelque chose?»

did not have real teenage years, per se. I was busy fasting, or in the sweat lodge ceremony, or gathering wood, or splitting wood, or gathering rocks. There was no time to get myself messed up in the whole party life.

As Ms Gosnell said, remember that we sit here, yes, but we are not the ideal. I guess we are the ideal, but we are not how it is out there. We are not a full representation of the hard times and the suffering that our friends and our own families face.

The Chairman: As a grandmother, a great grandmother and the matriarch of a huge family, I must remind you that you survived because you have thought about the values that your grandmother gave you when you were little. That is a big difference in families. I see that in my own children, my grandchildren and my great grandchildren. I compliment both of you on surviving and coming forward in such a positive way.

Senator Christensen: You are exceptions, but are also what is possible.

Mr. Young: Exactly. That is what I tell young people wherever I go. I have been to Australia, all over Canada and the States. They say, "You are so lucky." I say, "No, I worked really hard, but you can do it too. Just be patient and get out there and meet the right people."

All of you who sit here will keep our images in the back of your mind. When an issue comes along where you need advice or when you need direction, you will hear our words and you will see us. That is the impression that I wanted to bring here today. We are here and we can show you what can be done to make changes for our young people across this country.

Senator Christensen: You make your own luck.

Ms Gosnell: I developed a youth health workshop for B.C. It ended up not being a youth health workshop but a youth issues workshop. I would travel the province and go to communities that asked me to be there. I would work with the youth to find out what their community issues were, their community health issues in particular. However, when you look at the medicine wheel, when you look at the four aspects of life, everything that we do encompasses some level of that spirituality, that tradition and that medicine wheel. When you ask our young people about the issues in their communities, 20 youth will come up with 50 issues within 20 minutes, issues that affect them every single day of their lives, whether on reserve, off reserve, in a city or a small isolated town where a Beaver plane has to be hired to access. Their issues are pretty well all the same.

Parfois, oui. Je ne pense pas avoir vraiment profité de mes années d'adolescence. J'étais trop occupé à jeûner, ou à participer à la cérémonie de la suerie ou encore à ramasser du bois, à fendre du bois ou à ramasser des pierres. Je n'avais pas le temps de gâcher ma vie dans cette espèce de grand party qui était la vie.

Comme l'a dit Mme Gosnell, rappelez-vous que si nous sommes assis ici, c'est très bien, mais nous ne sommes pas l'idéal. Plutôt si, nous sommes l'idéal, mais nous vous donnons une idée fausse de ce qui se passe vraiment. Nous ne sommes pas complètement représentatifs de tous nos amis et de tous les membres de nos familles qui vivent des temps difficiles et qui souffrent.

La présidente: En tant que grand-mère, arrière-grand-mère et matriarche d'une famille très nombreuse, je tiens à vous rappeler que vous avez survécu parce que vous avez gardé en mémoire les valeurs que votre grand-mère vous avait transmises lorsque vous étiez tout petits. Il y a une énorme différence d'une famille à l'autre. Je peux le voir dans mes propres enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Je vous félicite tous les deux d'avoir survécu et d'être devenus des adultes si positifs.

Le sénateur Christensen: Vous êtes des exceptions, mais vous représentez également ce qui est possible.

M. Young: Exactement. C'est ce que je dis aux jeunes, partout où je vais. J'ai voyagé en Australie, dans tout le Canada et aux États-Unis. Ils me disent: «Tu es chanceux.» Je réponds: «Non, j'ai dû travailler très fort, mais vous aussi vous êtes capables de le faire. Il suffit d'être patient et de s'arranger pour rencontrer les bonnes personnes.»

Vous tous qui êtes assis ici en face de nous, vous conserverez notre image dans vos souvenirs. Lorsqu'il y aura un problème et que vous aurez besoin de conseils ou d'une certaine orientation, vous vous rappellerez de nous et de ce que nous vous avons dit. C'est l'impression que je voulais vous laisser aujourd'hui. Nous sommes venus témoigner de ce qui peut être fait pour améliorer la vie des jeunes dans ce pays.

Le sénateur Christensen: Vous êtes les artisans de votre propre réussite.

Mme Gosnell: J'ai mis sur pied un atelier axé sur la santé des jeunes en Colombie-Britannique. Finalement, cet atelier s'est transformé en atelier sur les problèmes des jeunes. Je voyageais dans toute la province et je me rendais dans les collectivités où l'on m'invitait. Je m'asseyais avec les jeunes pour discuter avec eux de leurs problèmes particuliers. Toutefois, si on pense au Cercle d'influences, aux quatre aspects de l'existence, il y a un peu de cette spiritualité, de cette tradition qui font partie du Cercle d'influences dans tout ce que nous faisons. Lorsque l'on interroge les jeunes sur les problèmes qu'ils vivent dans leur collectivité respective, 20 jeunes vous arriveront avec 50 problèmes en l'espace de 20 minutes, des problèmes qui les touchent tous les jours, qu'ils vivent dans une réserve, à l'extérieur d'une, dans une ville ou un petit patelin accessible uniquement avec un avion Beaver. Ces problèmes sont sensiblement les mêmes partout.

I realized that no one really talks to them. I had youth telling me that this is the first time they have ever been asked questions and have been able to break down the issues. I asked them, "How many youth are affected by the issue?" They told me that 50 per cent or maybe 91 per cent of us are affected by this issue. Then I asked them why it is an issue. They would tell me how it affects them. Then I would ask them what the consequences of the issue are. They would tell me how they would see it affect their family, themselves, their friends and their whole community. Then I would ask them, "What can your family do to help you with this issue?" They would think about it. I would ask them what their school could do to help them with the issue, because they are there all the time, hopefully. Then I would ask them what they as young people could do to affect that issue. Then I would ask them what adults could do to help them with that issue. Then they had all the answers. This is the first time that anyone actually sat and talked with them about why their lives are so important to the health of their community.

We would cry and we would laugh, and they would not want me to leave. They would tell me that their leaders are not listening to them. The adults and their parents are not listening to them. You must keep that in mind when you do decide to travel. If you ask the right questions, you will get the right answers. This might be the first time that leaders do talk to these young people. It does not happen often.

Senator Christensen: I would certainly agree with the national chief on the parenting issue. That is not just an Aboriginal issue; it is a national issue in many cultures. In fact, perhaps your culture has even a stronger feeling for the extended family than other cultures. The family is there for them in many cases, where they are not in other cultures.

On the financing issue, when we are developing programs, I agree with you on prioritization. You do not ask a single mother or try to, at the lower levels, get people to prioritize what is more important. That is not where the prioritization must take place. When a program is developed, it is developed for a need. At least 90 per cent of that money should get to the need and not to administration.

We have talked about statistics on HIV and AIDS, but we have not talked about another major issue, which is fetal alcohol syndrome.

Senator Pearson: I first wish to express the appreciation of all of us for this extraordinarily interesting session. I would also like to commend Mr. Coon Come because there is something about him that has allowed these young people to speak and to create

J'ai réalisé que personne ne leur parle vraiment. Certains jeunes sont venus me dire que c'était la première fois qu'on leur posait des questions et qu'ils avaient la possibilité de parler de ces problèmes. Je leur ai demandé: «Combien de jeunes vivent ce problème?» Ils m'ont dit que 50 p. 100 ou même peut-être 91 p. 100 d'entre eux vivaient la même chose. Puis je leur ai demandé en quoi c'était un problème. Alors, ils m'ont expliqué. Puis je leur ai demandé quelles étaient les conséquences de ce problème. Ils ont décrit les répercussions sur leur famille, sur eux-mêmes, sur leurs amis et sur la collectivité toute entière. Ensuite, je leur disais: «Qu'est-ce que votre famille peut faire pour vous aider avec ce problème?», et là ils devaient réfléchir un peu. Je leur demandais ce que leur école pouvait faire pour les aider avec ce problème, parce qu'ils passent presque tout leur temps là, enfin on l'espère. Ensuite, je leur demandais ce qu'ils pouvaient faire eux-mêmes en tant que jeunes pour régler ce problème. Et ensuite je leur demandais ce que les adultes pouvaient faire pour les aider. Ils avaient toutes les réponses. C'était la première fois qu'une personne s'asseyait pour parler avec eux et leur dire à quel point leur existence était importante pour la santé de leur collectivité.

Nous nous mettons à rire et à pleurer, et ils ne voulaient plus me laisser partir. Ils me confiaient que leurs chefs ne les écoutaient pas. Ils me disaient que les adultes et leurs parents ne les écoutaient pas. Il faut que vous vous rappeliez de tout cela lorsque vous entreprendrez votre voyage. Si vous leur posez les bonnes questions, vous obtiendrez les bonnes réponses. Ce sera peut-être la première fois que des dirigeants s'adresseront à ces jeunes. Cela n'arrive pas souvent.

Le sénateur Christensen: Je suis tout à fait d'accord avec le chef national sur la question du rôle des parents. Ce problème ne touche pas seulement les Autochtones; c'est un problème national dans bien des cultures. En fait, peut-être que votre culture a un sentiment encore plus profond de la famille étendue que les autres cultures. Dans bien des cas, vos jeunes peuvent sentir la présence de la famille, alors qu'elle est totalement absente dans d'autres cultures.

En ce qui touche le financement, et l'élaboration des programmes, je suis d'accord avec vous en ce qui concerne l'établissement de l'ordre des priorités. On ne demande pas à une mère monoparentale ou même à d'autres personnes qui vivent des situations difficiles d'établir l'ordre de priorité des problèmes. Ce n'est pas à ce niveau que les priorités doivent être établies. En règle générale, lorsque l'on décide d'élaborer un programme, on le fait pour répondre à un besoin. Au moins 90 p. 100 de l'argent consacré à ce programme devrait servir à répondre aux besoins et non à l'administration de ce programme.

Vous avez mentionné les statistiques sur le VIH et le sida, mais nous n'avons pas abordé un autre problème important, celui du syndrome d'alcoolisation foetale.

Le sénateur Pearson: J'aimerais tout d'abord vous exprimer mon appréciation pour cette réunion extrêmement intéressante. Je tiens également à féliciter M. Coon Come parce qu'il y a quelque chose chez lui qui a encouragé ces jeunes à s'exprimer et à créer un

the climate of dialogue. That is important. If you do not create the climate, then you do not speak out. You have been speaking about that considerably, Ms Gosnell.

I appreciated both the comments of Mr. Young and Ms Gosnell, but I am interested in the comments of Ms Gosnell on the empowerment of young people, with which I totally agree. The challenge for us is finding some of the best practices. I was going to ask you about giving us a good practice model but, in a sense, you have just done it.

Was that done for the youth group in Vancouver? How was it done?

Ms Gosnell: It was done through a youth health organization called the McCreary Centre Society.

Senator Pearson: I know the centre. What we need to do is support more of those kinds of opportunities.

Ms Gosnell: It was funded through the Population Health Fund of Health Canada. They have been very good to us through that project.

Senator Pearson: The point you make is that many young people feel no one ever listens to them. The way in which they will commit to solutions will help us devise, with them, much better solutions to the issues.

I understand the question Senator Cochrane was raising. Your presence as role models is extremely important. The young people I have worked with have suggested that when other things have failed in their lives, the presence of a mentor has been extremely important. Has that been true for both of you?

Ms Gosnell: Yes.

Senator Pearson: It is a strong message.

Senator Gill: In regard to relationships, my main goal for being here is to help to have a better relationship between Aboriginal and non-Aboriginal people. I am not the only one who has this objective.

Mr. Coon Come, you spoke about connections within the family. I would like to know more about the communication and connections between Aboriginals and Indian Affairs.

Mr. Coon Come: Oh, no, you do not want to know about that.

Senator Gill: I would like to hear some suggestions on how to improve that, if there is something to be improved. Can you say just a word about that? This is the key, Mr. Coon Come, to achieving many of the things that you spoke about today.

climat de dialogue. C'est très important. Si l'on n'arrive pas à créer le climat favorable, les gens ne s'expriment pas. Vous avez abondamment abordé cette question, madame Gosnell.

J'ai apprécié vos commentaires à tous les deux, monsieur Young et madame Gosnell, mais je m'intéresse plus particulièrement à ce qu'a dit Mme Gosnell au sujet de l'autonomisation des jeunes, et je suis tout à fait d'accord avec elle. Le défi qui s'offre à nous consiste à trouver des exemples de pratiques exemplaires. Je voulais vous demander de nous fournir un bon modèle de pratiques exemplaires, mais dans un certain sens, vous venez tout juste de le faire.

Qu'est-ce qui a été fait pour ce groupe de jeunes à Vancouver? Comment avez-vous procédé?

Mme Gosnell: Nous avons fonctionné par l'entremise d'une organisation axée sur les soins de santé aux jeunes qui s'appelle la McCreary Centre Society.

Le sénateur Pearson: Je connais ce centre. Nous devons fournir de l'aide à davantage de projets de ce genre.

Mme Gosnell: Il a été financé par l'entremise du Fonds pour la santé de la population de Santé Canada. Nous avons bénéficié d'une excellente collaboration pendant toute la durée de ce projet.

Le sénateur Pearson: Vous êtes en train de nous dire que bien des jeunes ont l'impression que personne ne les écoute jamais. Si nous réussissons à obtenir leur participation, nous pourrions certainement trouver avec eux des solutions mieux adaptées à leurs problèmes.

Je comprends ce que voulait dire le sénateur Cochrane. Votre présence en tant que modèles d'identification est extrêmement importante. Les jeunes gens avec lesquels j'ai travaillé m'ont confié que lorsque tout semblait s'effondrer dans leur existence, la présence d'un mentor avait joué un rôle décisif. Est-ce que cela a été le cas pour chacun d'entre vous?

Mme Gosnell: Oui.

Le sénateur Pearson: Voici un message à retenir.

Le sénateur Gill: Pour ce qui est des relations, ma présence ici est motivée surtout par la possibilité d'améliorer les relations entre Autochtones et non-Autochtones. Et je ne suis pas le seul à avoir cet objectif en tête.

Monsieur Coon Come, vous avez mentionné les rapports qui existent au sein de la famille. J'aimerais que vous me parliez un peu de la communication et des liens qui existent entre les Autochtones et les Affaires indiennes.

M. Coon Come: Oh non, vous ne voulez pas entendre parler de ça!

Le sénateur Gill: J'aimerais que vous me fassiez certaines suggestions sur la façon d'améliorer ces rapports, s'il y a un moyen de faire quelque chose. Pourriez-vous nous en parler juste un peu? À mon avis, c'est essentiel, monsieur Coon Come, pour arriver à réaliser beaucoup de choses dont vous nous avez parlé aujourd'hui.

Mr. Coon Come: I have said this before and I will say it again: It is a form of insanity to continue with the same thing over and over again and expect different results.

The approach of using the existing Indian Act, for example, as a way to maintain colonialism and a stranglehold over First Nations is totally unacceptable in this day and age. The Assembly of First Nations is prepared to sit down with the government to develop a working relationship and to help them implement the Throne Speech. We have done all the joint initiatives that were recommended by the Royal Commission on Aboriginal Peoples, from education, to veterans, to housing, to social services. All we need is someone from the government to sit down and tell us: "Are we nuts or what?" You spent \$58 million of taxpayers' money over five years on the best minds in the world. They came up with very good recommendations. We are trying to build on those recommendations and to put numbers to them. If government says, "Well, our priority is the Indian Act," then we will not go anywhere. That is a form of insanity. The government did that in 1969 with the white paper. You were involved in opposing that, Senator Gill. Always doing the same thing has not worked. We must move away from that thinking and deal with the issues, which is what we are doing here. We have to deal with the day-to-day bread-and-butter issues.

I would like to paint a rosy picture. That is important. However, we are here to identify those problems and to seek out solutions. Using the past as a springboard is not helpful.

Senator Johnson referred to some very important issues that I should like to highlight. One will help this committee. I refer to the IRDA agreement with Human Resources Development where we have some champions at the table. Within that agreement, we are working with industry to identify some of the labour force that is required to give some idea to the young people of what is out there, not just in the professional areas, but also the non-vocational skills that are required to give them an indication of what is available so that they will not go down a path where we have so many secretaries. We do not need more secretaries. This will give them direction. They have done a lot of work and studies. Their work would help you.

When we are looking at different role models, I have always admired John Kim Bell with the National Aboriginal Achievement Awards. They are celebrating their tenth anniversary this year. These awards recognize the achievements of our young people. We have some successful young athletes, academics, activists and business entrepreneurs. Young people can say, "Look, these are achievers." They can be looked up to as

M. Coon Come: Je l'ai déjà dit et je le répéterai encore: c'est complètement tordu de répéter les mêmes choses encore et encore et de s'attendre à obtenir un résultat différent.

L'approche qui consiste à utiliser l'actuelle Loi sur les Indiens, par exemple, comme moyen de maintenir le colonialisme et l'emprise sur les Premières nations est totalement inacceptable de nos jours et à notre époque. L'Assemblée des premières nations est prête à s'asseoir avec le gouvernement afin d'établir une relation de travail et de les aider à mettre en oeuvre le contenu du discours du Trône. Nous avons mis en oeuvre toutes les initiatives conjointes qui avaient été recommandées par la Commission royale sur les peuples autochtones, de l'éducation, en passant par les anciens combattants, le logement et les services sociaux. Il ne manque plus qu'une chose, c'est qu'un représentant du gouvernement vienne nous dire: «Sommes-nous fous ou quoi?» Vous avez dépensé 58 millions de dollars de l'argent des contribuables sur une période de cinq ans pour faire réaliser des études par les meilleurs spécialistes du monde. Et vous avez obtenu d'excellentes recommandations. Nous essayons de construire quelque chose à partir de ces recommandations et d'évaluer le coût de leur application. Si le gouvernement réagit en disant: «Notre priorité est la Loi sur les Indiens», dans ce cas, nous n'irons nulle part. Cette situation frôle l'aliénation mentale. Le gouvernement a fait la même chose en 1969 avec le livre blanc. Vous avez participé au mouvement d'opposition, sénateur Gill. S'entêter à répéter les mêmes choses n'a rien donné. Il faut changer notre façon de voir les choses et nous attaquer aux vrais problèmes, comme nous sommes en train de le faire en ce moment. Il faut s'attaquer à des questions très terre à terre.

J'aimerais pouvoir vous brosser un tableau optimiste. C'est important. Cependant, nous sommes ici pour cerner les problèmes et pour essayer de trouver des solutions. Il ne servira à rien d'utiliser le passé comme tremplin.

Le sénateur Johnson a fait allusion à certaines questions très importantes sur lesquelles j'aimerais revenir. L'une d'elles pourrait être utile au comité. Je veux parler de l'accord découlant de la Loi sur le développement industriel et régional que nous avons conclu avec Développement des ressources humaines Canada et dont il y a quelques défenseurs à cette table. Dans le cadre de cet accord, nous essayons de déterminer avec l'industrie les secteurs du marché du travail susceptibles d'offrir des possibilités aux jeunes, pas seulement dans le secteur professionnel, mais aussi dans celui des aptitudes non professionnelles qui pourraient être requises afin de leur éviter de s'engager dans une voie qui ne les conduira nulle part. Nous avons déjà beaucoup de secrétaires. Il est inutile d'en former d'autres. Donc ce projet vise à mieux les orienter. Passablement de travaux et d'études ont déjà été réalisés, et je pense qu'ils pourraient vous être utiles.

Pour ce qui est des modèles d'identification, j'ai toujours été un fervent admirateur de John Kim Bell et de ses Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones. Cet organisme célèbre cette année son dixième anniversaire. Ces prix servent à reconnaître les réalisations de nos jeunes. Nous avons de jeunes athlètes, des universitaires, des activistes et de jeunes entrepreneurs très prometteurs. Les autres jeunes peuvent dire:

role models. If you and I try to share experiences, young people put us in a certain bracket. If we use people in their age group, they can relate.

If you were to contact John Kim Bell and his group, you could get the names of all the young people who have received achievement awards over the last 10 years. I would be nice to ask those young people to make a presentation to you. You are seeking solutions. You should find out how they became achievers.

Senator Johnson: It is interesting that you should mention that. I asked yesterday why have we not asked to hear from those who have received National Aboriginal Achievement Awards. I am on the committee.

The Chairman: It is coming. I have already talked to John.

Mr. Coon Come: That is wonderful. I am glad to hear that. I should be a senator.

Senator Chalifoux: I was very fortunate. I was in the first 10 to be awarded a National Aboriginal Achievement Award 10 years ago.

I would like to thank you all. It was a wonderful presentation. You gave us some good recommendations, which is what we are looking at so that your voices can be heard at all levels of government. That is very important.

I will be attending the elders' conference at Onion Lake. I have been asked to go down there. We will be talking about governance. It will be very interesting. I may see Mr. Coon Come there.

Ms Gosnell: The youth of Onion Lake recently finished an anti-tobacco campaign that was very successful. Please remember to talk to them about that.

The committee adjourned.

«Regardez, voilà des chefs de file.» En effet, ces jeunes chefs de file sont une source d'inspiration. Si vous et moi nous tentons de leur communiquer certaines expériences, les jeunes sont tentés de nous mettre une certaine étiquette. Mais si nous faisons appel à des représentants de leur âge, ils peuvent s'identifier plus facilement à eux.

En communiquant avec John Kim Bell et son groupe, vous pourriez obtenir les noms de tous les jeunes qui se sont mérité des prix d'excellence depuis les dix dernières années. Je pense que ce serait une bonne idée que de demander à ces jeunes de venir vous présenter un exposé. Vous êtes à la recherche de solutions. Vous devriez interroger ceux qui ont réussi.

Le sénateur Johnson: C'est intéressant que vous mentionnez cela. Hier, justement, j'ai demandé pourquoi nous n'avions pas invité les récipiendaires des prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones. Je suis membre du comité.

La présidente: Ça s'en vient. J'ai déjà parlé à John.

M. Coon Come: Bravo! Je suis heureux d'entendre cela. Je devrais être un sénateur.

Le sénateur Chalifoux: J'ai eu beaucoup de chance. J'ai compté parmi les 10 premières personnes à se mériter un prix d'excellence national il y a 10 ans.

Je tiens à remercier chacun d'entre vous. Ce fut un exposé remarquable. Vous nous avez fait d'excellentes recommandations, et c'est justement pour cette raison que nous pensons que c'est très important que vous soyez entendus à tous les paliers du gouvernement.

Je vais assister à la conférence des Aînés à Onion Lake. On m'y a invitée. Nous allons y parler de la gouvernance. Je pense que ce sera très intéressant. Peut-être que je vous y verrai, monsieur Coon Come?

Mme Gosnell: Les jeunes de Onion Lake viennent tout juste de terminer une campagne antitabac qui a remporté beaucoup de succès. N'oubliez pas de leur en parler.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

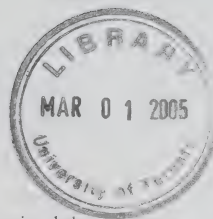
From the Assembly of First Nations:

Matthew Coon Come, National Chief;
Ginger Gosnell, Youth Representative;
Terry Young, Youth Representative;
Jean Larose, Director of Communications.

TÉMOINS

De l'Assemblée des premières nations:

Matthew Coon Come, chef national;
Ginger Gosnell, représentante des jeunes;
Terry Young, représentant des jeunes;
Jean Larose, directeur des communications.



First Session
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la
trente-septième législature, 2001-2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

Standing Senate Committee on

Comité sénatorial permanent des

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

INDEX

INDEX

OF PROCEEDINGS

DES DÉLIBÉRATIONS

(Issues Nos. 1 to 22 inclusive)

(Fascicules n^{os} 1 à 22 inclusivement)

Prepared by

Louise Therrien

Information and Documentation Resource Service

LIBRARY OF PARLIAMENT

Compilé par

Louise Therrien

Service de ressources d'information et de documentation

BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

SENATE OF CANADA

Aboriginal Peoples,
Standing Senate Committee
1st Session, 37th Parliament, 2001-02

INDEX

(Issues 1-22 inclusive)

Numbers in bold refer to the issue number

R: Issue number followed by R refers to the report contained within that issue.

COMMITTEE

Aboriginal Peoples, Standing Senate Committee

Documents, **8:3**
Motions and agreements
Bill C-37, **12:3**
Bill S-24, **4:4,39-40**
Disclosure of private financial interests, **2:5**
National Parks Act, examine, **1:3; 2:4; 5:3-4**
Organization meeting, **1:4-7**
Urban aboriginal youth in Canada, issues, budget, draft, **6:4; 12:4**
Orders of reference
Bill C-37, **11:3**
Bill S-24, **1:3**
National Parks Act, examine, **1:3; 5R:iii-iv**
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **6:4**
Procedures
Future business, **2:4,32; 5:3-4; 6:4-5**
In camera meeting, **1:7-8; 2:4-5; 5:3-4; 6:4-5,7**
Report of the Committee, *Northern Parks – A New Way*, **5:6; 5R:ii-iv, 1-40**
Reports to Senate
Bill C-37, without amendment, **12:5**
Bill S-24, without amendment, **4:5,39**
National Parks Act, examine, budget, Appendix (A) and Appendix (B), **2:7-8,10,14**
Urban aboriginal youth in Canada, issues, Budget, Year Ending March 31, 2003, Appendix (A) and Appendix (B), **18:5,6-9,14**
Urban aboriginal youth in Canada, issues, Budget, Year Ending March 31, 2002, Appendix (A) and Appendix (B), **8:4,5-7**

SENATORS

Callbeck, Hon. Catherine S.
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13:15-7**

Carney, Hon. Pat
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **8:28-32,35-7; 10:24,29-30; 12:23-6,29; 19:12-5,26; 21:14-8,24-6**

Chalifoux, Hon. Thelma, Chairman of the Committee
Bill C-37, **11:5,9,15,28-9; 12:6**
Bill S-24, **2:15; 3:4,13,23,29-30; 4:13-4,17-9,20,25-6,28,35-40**
Committee, procedure, **2:32**
Organization meeting, **1:4,7-8,11-21**
Committee, procedure, **6:6**
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **7:4-5,21,23-4,31-4; 8:11,14,**

SÉNAT DU CANADA

Peuples autochtones,
Comité sénatorial permanent
1^{re} session, 37^e législature, 2001-2002

INDEX

(Fascicules 1-22 inclusivement)

Les numéros en caractère gras indiquent les fascicules

R: Le numéro de fascicule suivi d'un R réfère au rapport contenu dans ce fascicule.

COMITÉ

Peuples autochtones, Comité sénatorial permanent

Documents, **8:3**
Motions et conventions
Déclaration des intérêts financiers privés, **2:5**
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, budget, ébauche, **6:4; 12:4**
Parcs nationaux, Loi, étude, **1:3; 2:4; 5:3-4**
Projet de loi, C-37, **12:3**
Projet de loi, S-24, **4:4,39-40**
Réunion d'organisation, **1:4-7**
Ordres de renvoi
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **6:3**
Parcs nationaux, Loi, étude, **1:3; 5R:iii-iv**
Projet de loi C-37, **11:3**
Projet de loi S-24, **2:3**
Procédures
Réunion à huis clos, **1:7-8; 2:4-5; 5:3-4; 6:4-5,7**
Travaux futurs, **2:4,32; 5:3-4; 6:4-5**
Rapport du Comité, *Parcs(Les) nationaux du Nord Une nouvelle orientation*, **5:6; 5R:ii-iv,1-40**
Rapports au Sénat
Dépenses encourues, **1:9**
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, budget se terminant le 31 mars 2002, Annexe (A) et Annexe (B), **8:4,8-10**
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, budget se terminant le 31 mars 2003, Annexe (A) et Annexe (B), **18:5,10-3,14**
Parcs nationaux, Loi, étude, budget, Annexe (A) et Annexe (B), **2:7, 11-4**
Projet de loi C-37, sans amendement, **12:5**
Projet de loi S-24, sans amendement, **4:5,39**

SÉNATEURS

Callbeck, honorable Catherine S.
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13:15-7**

Carney, honorable Pat
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **8:28-32,35-7; 10:24,29-30; 12:23-6,29; 19:12-5,26; 21:14-8,24-6**

Chalifoux, honorable Thelma, présidente du Comité
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **7:4-5,21,23-4,31-4; 8:11,14,17,27,33-8; 9:5-6,11,20-4,36-7,43-5,47; 10:4-5,23-9,35; 12:6,20,23,26,40,42; 13:5,13-5,26,32-4,36-7,43-5,47; 14:21-3; 15:4,10,16-8,25; 16:4,9-10,21-2,24-5; 17:4,14,20,29-32,34-5; 18:15,20,25-7,40-2,49-51,58-61; 20:4,7,10,16,21-4; 21:4,8,18-9, 21-3, 8-9; 22:4,12,14-5,25,38**

Chalifoux, Hon. Thelma, Chairman of the Committee - Cont'dUrban aboriginal youth in Canada, issues - *Cont'd*

17:27,33-8; 9:5-6,11,20-4,36-7,43-5,47; 10:4-5,23-9,35; 12:6,20,23,26,40,42; 13:5,13-5,26,32-4,36-7,43-5,47; 14:21-3; 15:4,10,16-8,25; 16:4-9,10,21-2,24-5; 17:4,14,20,29-32,34-5; 18:15,20,25-7,40-2,49-51,58-61; 20:4,7,10,16,21-4; 21:4,8,18-9,21-3,28-9; 22:4,12,14-5,25,38

Christensen, Hon. Ione Jean

Bill C-37, 11:10-3,18-20,27-8

Bill S-24, 2:28-9; 3:27-8

National Parks Act, study, committee, procedure, 2:5

Northern Parks A New Way; 5R:2-3

Organization meeting, 1:4,6-8,12-3,15

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:17-21; 8:19-20; 9:13-4,

17-8,39-42; 10:30-2; 12:30-2; 13:37-41; 14:15-7,23; 15:10,21;

16:12-4; 17:20-2; 18:22,31-2,41,52-3; 19:19-21; 21:23-4; 22:16-7,34-5

Cochrane, Hon. Ethel M.

Bill S-24, 2:25-7; 3:25-7

National Parks Act, study, committee, procedure, 2:4

Organization meeting, 1:5,7,13,17-8,20

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 8:17-8,20; 10:17-21,23;

12:37-9; 13:41-3; 17:15-7,20; 18:36-7; 20:11-2; 22:30-3

Committee, procedure, 6:4,6-7

Cordy, Hon. Jane Marie

Organization meeting, 1:6

Fraser, Hon. Joan Thorne

Bill S-24, 2:29-30,32; 3:19-21,23; 4:7,10-2,19,22-5,31,35,37,39

Gill, Hon. Aurélien

Bill C-37, 11:16-8,22,29

Bill S-24, 2:31; 4:4,12-4,18-9,24,32,39

Organization meeting, 1:14,16-8,21

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 12:34-6; 14:17-8,20;

15:18-20,24-5; 16:18-20; 18:28-30; 19:17,26; 20:19-20; 21:20-1; 22:36

Hubley, Hon. Elizabeth (Libbe)

Bill S-24, 3:25

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 6:6-7; 7:26-7; 8:28; 9:18-9,37-9,45-6; 10:14-5; 12:40; 15:10-1,25; 16:11; 17:19; 18:24,32-3,57;

19:11-2,24; 21:11-2

Johnson, Hon. Janis G., Deputy Chairman of the Committee

Bill C-37, 11:6-8,13-4,21-2

Bill S-24, 3:21-3; 4:26-7,33-4

Organization meeting, 1:4-5,7-8,11,17-20

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 8:25-7; 9:11-2,14-5,20,22,

29-32,35-7; 12:26-7,40-1; 15:12-4,22-3; 18:20-1,30-1,41-2,54-7,59; 19:4-8,10-14,16,18-9,21-2,24,27; 20:13-7; 22:27-30,38

Léger, Hon. Viola

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:24-5; 8:21; 9:15,39,47;

10:16-7,35; 13:23-4; 14:20; 15:14-5,23; 16:15-7; 17:23,25; 18:34-5,57-9; 19:17,21-2; 20:18-9; 21:19-20,27; 22:25-7

Committee, procedure, 6:7

Milne, Hon. Lorna

National Parks Act, study, committee, procedure, 5:3

Pearson, Hon. Landon

Bill S-24, 3:24; 4:32

Organization meeting, 1:4,6,11-12,15-20

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 8:32-3; 9:15-7,19-20;

10:13-4,32-4; 12:32-3; 13:17-9,24-5,39-40,47; 14:10-2; 15:11-2,

Chalifoux, honorable Thelma, présidente du Comité - SuiteJeunes autochtones des villes du Canada, problèmes - *Suite*

Comité, procédure, 6:6

Projet de loi C-37, 11:5,9,15,28-9; 12:6

Projet de loi S-24, 2:15; 3:4,13,23,29-30; 4:13-4,17-9,20,25-6,28,35-40

Comité, procédure, 2:32

Réunion d'organisation, 1:4,7-8,11-21

Christensen, honorable Ione Jean

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:17-21; 8:19-20;

9:13-4,17-8,39-42; 10:30-2; 12:30-2; 13:37-41; 14:15-7,23; 15:10,21;

16:12-4; 17:20-2; 18:22,31-2,41,52-3; 19:19-21; 21:23-4; 22:16-7,19

Parcs nationaux, Loi, étude, comité, procédure, 2:5

Parcs (Les) nationaux du Nord - Une nouvelle orientation; 5R:2-3

Projet de loi C-37, 11:10-3,18-20,27-8

Projet de loi S-24, 2:28-9; 3:27-8

Réunion d'organisation, 1:4,6-8,12-3,15

Cochrane, honorable Ethel M.

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 8:17-8,20;

10:17-21,23; 12:37-9; 13:41-3; 17:15-7,20; 18:36-7; 20:11-2; 22:30-3

Comité, procédure, 6:4,6-7

Parcs nationaux, Loi, étude, comité, procédure, 2:4

Projet de loi S-24, 2:25-7; 3:25-7

Réunion d'organisation, 1:5,7,13,17-8,20

Cordy, honorable Jane Marie

Réunion d'organisation, 1:6

Fraser, honorable Joan Thorne

Projet de loi S-24, 2:29-30,32; 3:19-21,23; 4:7,10-2,19,22-5,31,35,37,39

Gill, honorable Aurélien

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 12:34-6; 14:17-8,

20; 15:18-20,24-5; 16:18-20; 18:28-30; 19:17,26; 20:19-20; 21:20-1; 22:12

Projet de loi C-37, 11:16-8,22,29

Projet de loi S-24, 2:31; 4:4,12-4,18-9,24,32,39

Réunion d'organisation, 1:14,16-8,21

Hubley, honorable Elizabeth (Libbe)

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 6:6-7; 7:26-7; 8:28;

9:18-9,37-9,45-6; 10:14-5; 12:40; 15:10-1,25; 21:11-2

Projet de loi S-24, 3:25

Johnson, honorable Janis G., vice-présidente du Comité

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 8:25-7; 9:11-2,14-5,

20,22,29-32,35-7; 12:26-7,40-1; 15:12-4,22-3; 18:20-1,30-1,41-2,

54-7,59; 19:4-8,10-14,16,18-9,21-2,24,27; 20:13-7; 22:27-30,38

Projet de loi C-37, 11:6-8,13-4,21-2

Projet de loi S-24, 3:21-3; 4:26-7,33-4

Réunion d'organisation, 1:4-5,7-8,11,15-20

Léger, honorable Viola

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:24-5; 8:21; 9:15,

39,47; 10:16-7,35; 13:23-4; 14:20; 15:14-5,23; 16:15-7; 17:23,25;

18:34-5,57-9; 19:17,21-2; 20:18-9; 21:19-20,27; 22:25-7

Comité, procédure, 6:7

Milne, honorable Lorna

Développement économique des autochtones relativement aux parcs nationaux du Nord, comité, procédure, 5:3

Pearson, honorable Landon

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 8:32-3; 9:15-7,

19-20; 10:13-4,32-4; 12:32-3; 13:17-9,24-5,39-40,47; 14:10-2;

15:11-2,21-2; 16:9-10,17-8; 17:17-8,32,34; 18:22-3,27-8,37-8,40;

20:9-10; 21:9-10,26-7; 22:13-4,35-6

Pearson, Hon. Landon - *Cont'd*Urban aboriginal youth in Canada, issues, - *Cont'd*21-2, 16:9-10,17-8; 17:17-8,32, 34; 18:22-3,27-8,37-8,40; 20:9-10;
21:9-10,26-7; 22:13-4,35-6**Rivest, Hon. Jean-Claude**

Bill S-24, reference, 4:7

Rompkey, Hon. William

Bill S-24, 2:24-5; 3:13-7; 4:17-8

Sibbeston, Hon. Nick G., Acting Chairman, (Issue 13)

Bill S-24, 2:20,27-8

Organization meeting, 1:7-9

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:28-31; 8:22-4; 12:27-30;
13:18,26,34,47; 15:15-6,23-4; 17:25-6,28; 19:11,24-5; 20:7-9;

21:12-3; 22:21-2

Committee, procedure, 12:4

Sparrow, Hon. Herbert O.

Bill C-37, 11:26-8

Tkachuk, Hon. David

Bill C-37, 11:22-5

Bill S-24, 3:17-8; 4:13-7,19,27,34-5,37-9

Organization meeting, 1:6,14-7

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:14-7,30; 9:32-6,41-3,47;
13:20-3, 26; 14:12-5**Watt, Hon. Charlie, Acting Chairman (Issue 2)**Aboriginal Economic Development in Relation to Northern National
Parks, 2:17-9,22,24-5,31-7,42-5,59-62

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 20:17

Wilson, Hon. Lois M.

Bill S-24, 3:17

Organization meeting, 1:4,12,14,17-8

Urban aboriginal youth in Canada, issues, 8:20

SUBJECTS

Bill C-37-Claim Settlements (Alberta and Saskatchewan)

Implementation Act

Discussion, 11:5-29; 12:6

Bill S-24-Kanesatake Interim Land Base Governance Act

Discussion, 2:15-32; 3:4-30; 4:6-40

Claim Settlements (Alberta and Saskatchewan) Implementation Act

Bill C-14 (2nd Session, 36th Parliament), 11:6-7

Indian Act, amendments, effects, history, 11:11-5,21

Indian Affairs and Northern Development Department (DIAND),

administrative process, uniformity, tool, technical bill

Additions to Reserve (ATR), policy, 11:13-4,19,22

Alberta, 11:8-11,13-4,17-9,24-7

Claims, comprehensive, treaty land entitlement (TLE) and specific,
differences, 11:8,10-3,16-7,20-3,26-9First nations, economic development opportunities, reserve lands,
third-party interest holders, shortfall consultations, 11:5-6,11-2,14-5,
18-20,23-6,29

Manitoba, 11:11,18,28-9

Ministers, discussion, role, 2:15-32; 4:7,9

Prairies, 11:7,12,28

Research, 11:21-2

Saskatchewan, 11:8,10-1,13-4,17-20,23-5

Manitoba Claim Settlements Implementation Act, 11:6-7,9

Kanesatake Interim Land Base Governance Act

Aboriginal women's rights, 2:29-30; 3:6,19-26,29-30; 4:21,26

Ancestral rights, 3:25; 4:13,22,26

Pearson, honorable Landon - *Suite*

Projet de loi S-24, 3:24; 4:32

Réunion d'organisation, 1:4,6,11-2,15-20

Rivest, honorable Jean-Claude

Projet de loi S-24, 4:7

Rompkey, honorable William

Projet de loi S-24, 2:24-5; 3:13-7; 4:17-8

Sibbeston, honorable Nick G., président suppléant, (fascicule 13)

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:28-31; 8:22-4;

12:27-30; 13:18,26,34,47; 15:15-6,23-4; 17:25-6,28; 19:11,24-5;

20:7-9; 21:12-3; 22:21-2

Comité, procédure, 12:4

Projet de loi S-24, 2:20,27-8

Réunion d'organisation, 1:7-9

Sparrow, honorable Herbert O.

Projet de loi C-37, 11:26-8

Tkachuk, honorable David

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:14-7,30; 9:32-6,

41-3,47; 13:20-3,26; 14:12-5

Projet de loi C-37, 11:22-5

Projet de loi S-24, 3:17-8; 4:13-7,19,27,34-5,37-9

Réunion d'organisation, 1:6,14-7

Watt, honorable Charlie, président suppléant (fascicule 2)Développement économique des autochtones relativement aux parcs
nationaux du Nord, 2:17-9,22,24-5,31-7,42-5,59-62

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 20:17

Wilson, honorable Lois M.

Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 8:20

Projet de loi S-24, 3:17

Réunion d'organisation, 1:4,12,14,17-8

SUJETS

Gouvernement du Territoire provisoire de Kanesatake, Loi

Affaires indiennes et du Nord canadien, ministère

Législation, processus de rédaction, 4:33,35-9

Membres, liste, 3:13-4,18

Ministre, discussion, comparaison, rôle, 2:15-32; 4:7,9,17,21-3

Constitutionnelle de 1867, Loi, 2:18; 3:7-8

Droits ancestraux, 3:25; 4:13,22,26

Éducation, 3:24-6

Femmes autochtones, droits, 2:29-30; 3:6, 19-26,29-30; 4:21,26

Indiens, Loi, 2:17-9,29-30; 3:8,14-5,22,24,28; 4:6-8,10-1,20

Mohawks de Kanesatake et Oka, municipalité, harmonisation, inquiétudes

Conseils de bande, comparaison, 4:23-27,34-5

Consultation et ratification, processus, historique, effets, 2:16-9,21,31;

3:4-13,16-8,21,28; 4:6-10,20,23-32

Géographie, site, Seigneurie du lac des Deux Montagnes, questions de

zonage, cartes, 2:25-6; 3:5,29; 4:6-8,11,16-7,31-2,37-9

Profits, 3:18-9

Protection environnementale, normes, 2:20; 3:28; 4:27,33

Votes, résultats, 3:15-7; 4:25

Provinces, autres, réserves, 2:23-4; 3:17; 4:7,16,18-9

*Rassembler nos forces: le plan d'action du Canada pour les questions
autochtones*, 2:17,22

Reconnaissance constitutionnelle, 4:13,16-7

Terres de la Couronne fédérale, statut juridique, effets, clarification,
2:17,26; 4:9,15Accord territorial, gouvernance, termes, coûts, transparence, 2:18,22-3,
28-9; 3:7-8,15-6,29

Droits sur les ressources du sous-sol, 2:24; 4:7-8

Kanesatake Interim Land Base Governance Act - Cont'd:

Constitution Act, 1867, 2:18; **3:7-8**
 Constitutional recognition, **4:13,16-7**
 Education, **3:24-6**
 Federal Crown lands, legal status, effects, clarification, 2:17,26; **4:9,15**
 Grievances and claims, land-related, harmonization, acquisition, outstanding, 2:18-20,23-5,28,30; **3:6,22-3,26-8; 4:11-2,17**
 Land Governance Agreement, terms, costs, transparency, 2:18,22-3, 28-9; **3:7-8,15-6,29**
 Mohawk Development Corporation, role, shareholders, profits, board of directors, projects, **3:18-21; 4:23,34-5**
 Negotiations, 2:26-9; **4:28-32**
 Powers, signatories, critics, **4:7-9,27**
 Rights to the resources under the land, 2:24; **4:7-8**
Gathering Strength - Canada's Aboriginal Action Plan, 2:16-7,22
 Indian Act, 2:17-9,29-30; **3:8,14-5,22,24,28; 4:6-8,10-1,20**
 Indian Affairs and Northern Development Department
 Legislation, drafting process, **4:33,35-9**
 Membership list, **3:13-4,18**
 Minister, discussion, comparison, role, 2:15-32; **4:7-9,17,21-3**
 Mohawks of Kanestake and Oka, municipalities, harmonization, concerns
 Band councils, comparison, **4:23-4,27,34-5**
 Consultation ratification, process, historical background, effects, 2:16-9,21,31; **3:4-13,16-8,21,28; 4:6-10,20,23-32**
 Environmental protection, standards, 2:20; **3:28; 4:27,33**
 Geographical site, Seigneurie of the Lake maps, 2:25-6; **3:5,29; 4:6, 8-11,16-7,31-2,37-9**
 Profits, **3:18-9**
 Voting results, **3:15-7; 4:25**
 Provinces, other reserves, 2:23-4; **3:17; 4:7,16,18-9**

Northern Parks - A New Way, report of the Committee

Recommendations, **5R:34-6**
 Co-operative management, communication, **5R:12-4**
 Education, staff, **5R:9**
 Employment Opportunities for Aboriginal People, **5R:18,21**
 Funds, financing, **5R:20,25-6**
 Text, **5R:ii-iv,1-40**

Urban aboriginal youth in Canada

Aboriginal Nurses Association of Canada, **12:17,37-8**
 Aboriginal rights
 Constitution, **8:22,25,31; 10:6**
 Courts, cases, **8:23-4; 10:7; 12:15**
 Membership rules, **8:30-1**
 Assembly of First Nations (AFN), non-status, off-reserve, history, culture, definition, role, **8:22-4,28-31,34-7; 9:6, 16,18,20,24,29,31, 38-9; 10:6; 14:16-9; 16:5; 19:15,19; 21:17-8,24; 22:4-7,13-38**
 Education, **16:21-4; 19:7; 21:24**
 Reserves, communities, differences, **10:16-8,32,34; 13:13-5,20,22-4, 27,32-9,43-4; 14:5-9,13-4,19-21; 15:6,8,10,18,21,23; 16:4**
 Youth councils, **22:8-15**
 Canada Mortgage and Housing Corporation (CMHC), **7:11,15,33; 9:22; 13:32; 16:19**
 Canadian Heritage Department, programs, finance, role, background, friendship centres, youth, **9:23-30,32-4,36-42,44-6; 17:11-2,14-6,29; 18:15-42,49**
 Canadian Mental Health Association, Suicide Prevention Training Programs (SPTP), **12:14,38**
 Congress of Aboriginal Peoples (CAP), role, **16:4-25; 17:7; 18:20; 22:10-1,14-5**
 Constitution Act, section 35, **16:5,22; 17:7,19; 22:4-6**
 Correctional Service of Canada (CSC), partnerships, **10:7,22; 12:7,11, 21-30,34,36,41**
 Education, training, cross-cultural, apprentices, parental skills, elders, models, **7:6,18,20-7,30-2; 8:17,19,28,34; 9:8-10,12-4,18-9,38-9,43-4, 47; 10:27,31,35; 12:9,17-8,20,27,33-6; 13:8,13-7,23-4,28,34,36-9, 42-7; 14:5-7,9,12-9,22; 15:4-9,12,14-8,22-3; 16:8-9,11-2,14,16,21; 17:17-8, 22,31-2; 18:28-9; 19:5-6,10-1,16-7,19-26; 20:8-14,19-20; 21:5, 8,14,22-5,27-9; 22:11,22,24,28-36**

Gouvernement du Territoire provisoire de Kanestake, Loi - Suite

Terres de la Couronne fédérale, statut juridique, effets, clarification, - *Suite*
 Grieffs et revendications, assise territoriale, harmonisation, acquisition, non réglés, 2:18-20,23-5,28,30; **3:6,22-3,26-8; 4:11-2,17**
 Négociations, 2:26-9; **4:28-9,32**
 Pouvoirs, signataires, critiques, **4:7-9,27**
 Société de développement mohawk, rôle, actionnaires, profits, conseil d'administration, projets, **3:18-21; 4:23,34-5**

Jeunes autochtones des villes du Canada

Affaires indiennes et du Nord canadien, ministère (MAINC), rôle, 7:8, 14-7,29,34; **8:22,24,30; 9:20; 13:26-48; 15:5,7; 16:14,16,18-9; 17:8; 20:6,17-9; 21:16-7,23; 22:17**
 Fédéral-provincial-territorial-autochtones, ministres, 7:12-3; **8:16, 19-20; 15:12; 16:7,15; 17:14; 18:37**
 Initiative sur la participation des autochtones au marché du travail (IPAMT), **13:30-1,43-4,47; 16:8**
 Ministres, **8:1,17,19,24,26,31,35; 21:16-8**
 Partenariats, collaboration, **10:7; 12:7,9,11, 18; 13:44**
 Réserves, mandat, **13:27,32-44,46; 14:5-6,9-10,21; 15:8,18; 16:4**
 Stratégie d'emploi pour les jeunes, **9:46-7; 13:31,39,46**
 Assemblée des Premières Nations (APN), indiens non reconnus, hors réserve, historique, rôle, **8:22-4,28-31,34-7; 9:6,16,18,20,24,29,31, 38-9; 10:6; 14:16-9; 16:5; 19:15,19; 21:17-8,24; 22:4-7,13-38**
 Conseil national des jeunes, **22:8-15**
 Éducation, **16:21-4; 19:7; 21:24**
 Réserves, communautés, différences, **10:16-8,32,34; 13:13-5,20,22-4, 27,32-9,43-4; 14:5-9,13-4,19-21; 15:6,8,10,18,21,23; 16:4**
 Association canadienne pour la santé mentale, Programme de formation préventif contre le suicide (PPFS), **12:14,38**
 Association des infirmières et infirmiers autochtones du Canada, **12:17, 37-8**
 Bureau du Conseil privé (BCP), métis indiens non inscrits, direction, rôle, **8:11-4,18-9,34-5; 10:6**
 Bureau du solliciteur général du Canada, partenariats, rôle, **10:7; 12:6-12, 26,30,41**
 Commission royale sur les peuples autochtones, 7:21; **8:24; 9:5; 10:7; 17:6; 18:20,47; 20:6; 22:17-8,37**
Rassembler nos forces, **8:20,25; 17:20**
 Congrès des peuples autochtones (CPA), rôle, **16:4-25; 17:7; 18:20; 22:10-1,14-5**
 Conseil national des Autochtones du Canada (CNAC), 1971, **16:5,7; 17:7**
 Constitutionnelle, Loi, section 35, **16:5,22; 17:7,19; 22:4-6**
 Développement des ressources humaines Canada, ministère (DRHC), rôle, **13:32-3,38; 15:5,7,9,20; 17:20; 18:19**
 Employés, expérience, 7:29-30
 Ententes de développement des ressources humaines autochtones, signataires, (EDRHA), 7:16,18-9,21-6,29-33
 Partenariats, **10:7,14,31; 12:18; 15:5,9**
 Secrétariat national pour les sans-abri, 7:6,10-3,19,21,33
 Stratégie de développement des ressources humaines autochtones (SDRHA), 7:11,16-8; **8:28; 15:18-20; 17:10,12; 18:38**
 Stratégie pour les Autochtones en milieu urbain (SAMU), 7:11; **8:11, 19-20,25**
 Droits autochtones
 Constitution, **8:22,25,31; 10:6**
 Règles d'appartenance, **8:30-1**
 Tribunaux, cas, **8:23-4; 10:7; 12:15**
 Éducation, formation, compétences des parents, culturelles, apprentis, aînés, héros modèles, 7:6,18,20-7,30-2; **8:17,19,28,34; 9:8-10,12-4, 18-9,38-9,43-4,47; 10:27,31,35; 12:9,17-8,20,27,33-6; 13:8,13-7, 23-4,28,34, 36-9,42-7; 14:5-7,9,12-9,22; 15:4-9,12,14-8,22-3; 16:8-9, 11-2,14,16,21; 17:17-8,22,31-2; 18:28-9; 19:5-6,10-1,16-7,19-26; 20:8-14, 19-20; 21:5,8,14,22-5,27-9; 22:11,22,24,28-36**
 Pensionnats, système, répercussion, **18:42-61; 22:24,29**
 Femmes, âgées, jeunes mères célibataires, garderies, compétences des parents, 7:32-4; **8:12,20,27,30; 9:7-8,12,14,22,34; 10:21-2,25-6,32-4; 12:37-40; 14:10-2; 15:12,21-2; 16:21-2; 17:30; 20:4-24; 21:7; 22:22-4**
 Association des femmes autochtones du Canada (AFAC), 21:4-29
 Condition féminine du Canada, **12:17; 21:23**
 Pauktuutit Inuit Women's Association (PIWA), **20:4-24**

Urban aboriginal youth in Canada - *Cont'd*

Education, training, cross-cultural, apprentices, parental skills, elders, models, - *Cont'd*

Residential schools system, repercussion, **18:42-61; 22:24,29**

Guide for Federal Initiatives for Urban Aboriginal People, **8:14,37-8**
Health

Diabetes Initiative, **16:6,12; 17:21-2**

Fetal Alcohol Syndrome (FAS), **9:11-2; 10:21,32-3; 12:14-5,20,37; 13:9,21,25,28; 16:12,22; 17:20-1,30; 20:15; 21:7; 22:35**

Fetal Alcohol Effect (FAE), **10:21,33; 12:20,37; 13:9,28; 16:12,22; 17:20-1,30; 20:8,15; 21:7**

Health care, accessibility, **19:4,6**

HIV and AIDS, drugs, **8:15,17-8,26; 9:11,13,19; 12:14-5; 13:11,18-9; 17:20-1; 19:6,11-5; 20:5,8,15; 21:6-7; 22:16,20,25-7,35**

Suicide rates, prevention, **8:20; 12:14-5,32,34,37-9,44; 18:50-1; 20:5,20; 21:7**

Health Department, activities

Aboriginal Healing Foundation (AHF), **12:10-1; 13:25; 18:42-61; 22:16**

Partnerships, role, **10:7; 12:9; 13:5-26,38; 17:21**

Housing, **7:32-3; 8:12,21; 9:7,22; 12:27; 13:27,34,43-6; 16:5,10,13-4,16,18,22; 18:39; 19:4; 20:9**

Human Resources Development Canada (HRDC), role, **13:32-3,38; 15:5,7,9,20; 17:10; 18:19**

Aboriginal Human Resources Development Agreements (AHRDA), holders, **7:16,18-9,21-6,29-33**

Aboriginal Human Resources Development Strategy (AHRDS), **7:6-10,16-8; 8:28; 15:18-20; 17:10,12; 18:38**

National Literacy Programming and Secretariat on Homelessness, **7:6,10-3,19,21,33**

Partnerships, **10:7,14,31; 12:18; 15:5,9**

Staff, experiences, **7:29-30**

Strategies (UAS), **7:11; 8:11,19-20,25**

Indian Act, **7:5; 8:22; 13:33,38; 14:18-20; 15:8; 16:4-5,14,19-22; 21:10,15,18-9,25; 22:5,37**

Bill C-31, **8:30,36; 16:4,18; 21:14-5,18,2; 22:14**

Indian and Northern Affairs Canada Department (DIAND), role, **7:8,14-7,29,34; 8:22,24,30; 9:20; 13:26-48; 15:5,7; 16:14,16,18-9; 17:8; 20:6,17-9; 21:16-7,23; 22:17**

Aboriginal Workforce Participation Initiative (AWPI), **13:30-1,43-4,47; 16:8**

Federal-Provincial-Territorial-Aboriginal (FPTA), ministers, **7:12-3; 8:16,19-20; 15:12; 16:7,15; 17:14; 18:37**

Ministers, **2:15-32; 4:7,9; 8:1; 17,19,24,26,31,35; 21:16-8**

Partnerships, collaboration, **10:7; 12:7,9,11,18; 13:44**

Reserves, mandate, **13:27,32-4,46; 14:5-6,9-10,21; 15:8,18; 16:4**

Youth Employment Strategy (YES), **9:46-7; 13:31,39,46**

Industry Department, role, portfolio, Aboriginal Business Canada Initiative (ABC), **15:4-25**

Inuit Tapiriit Kanatami (ITK), **19:4-27**

Justice Department, policies, role, **8:28; 10:8,10-1,16-7,20-9; 17:21**

Aboriginal Justice Learning Network, **10:14,27; 12:19**

Crime prevention and community safety, **10:12-19,30-1; 12:10-2,15**

Native Courtworker Program, **10:9,23-5**

Strategy, system, victims, offenders, partnerships, **10:4-7,30-5; 12:7,9,11-2,15,17,25-32**

Métis people, Louis Riel, identity, **17:22-34; 19:19**

National Aboriginal Achievement Awards, **16:12,14; 19:24; 22:37-8**

National Aboriginal Youth Strategy (NAYS), **16:6-8,17; 22:10-1,14**

Native Council of Canada (NCC), **1971; 16:5,7; 17:7**

Office of the Solicitor General of Canada, partnerships, role, **10:7; 12:6-12,26,30,41**

Peace, Power, Righteousness: An Indigenous Manifesto by Taiaiake Alfred, **22:8-9,18**

Privy Council Office (PCO), Métis and Non-Status Indians Division, role, **8:11-4,18-9,34-5; 10:6**

Programs, policies, jurisdictions, federal and provinces, effects, **13:38-9; 16:13; 17:9; 22:18-9**

Aboriginal Head Start Program (AHS), **13:9,13-4,16,18,21,24**

Aboriginal Languages Initiative, culture, **9:31-2,37,39,43-5,47**

Access, partnerships, communities, centres, projects, age, **8:13,27,29;**

Jeunes autochtones des villes du Canada - *Suite*

Gendarmerie royale du Canada (GRC), rôle, partenariats, **10:14-5,19,26-7,30-1; 12:10-1,14,16-7,20,25,28-31**

Prévention du crime, sécurité publique, **12:15,38,41**

Programme des services de police des Premières nations (PPPN), **12:7-9,12-3,41-2**

Recrutement, formation, habiletés, **12:33-6**

Unité de formation policière canadienne, programmes de formation, de perceptions et valorisation des cadets autochtones, **12:18-9**

Guide des initiatives fédérales à l'intention des Autochtones vivant en milieu urbain, **8:14,37-8**

Indiens, Loi, **7:5; 8:22; 13:33,38; 14:18,20; 15:8; 16:4-5,14,19-22; 21:10,15,18-9,25; 22:5,37**

Projet de loi C-31, **8:30,36; 16:4,18; 21:14-5,18,24; 22:14**

Industrie, ministère, rôle, portefeuille, Entreprise autochtone Canada (EAC), **15:4-25**

Inuit Tapiriit Kanatami (ITK), **19:4-27**

Jeunes contrevenants, Loi, discussion, **10:10,18-9**

Justice, ministère, politiques, rôle, **8:28; 10:8,10-1,16-7,20-9; 12:18; 17:21**

Programme d'assistance parajudiciaire aux Autochtones, **10:9,23-5**

Réseau de la justice autochtone, **10:14,27; 12:9**

Sécurité communautaire et la prévention du crime, **10:12-19,30-1; 12:10-2,15**

Stratégie, système, victimes, contrevenants, partenariats, **10:4-7,30-5; 12:7,9,11-2,15,17,25-32**

Logements, **7:32-3; 8:12,21; 9:7,22; 12:27; 13:27,34,43-6; 16:5,10,13-4,16,18,22; 18:39; 19:4; 20:9**

Métis, peuples, Louis Riel, identité, **17:22-34; 19:19**

Patrimoine canadien, ministère, programmes, financement, rôle, historique, centres d'amitié, **9:23-30,32-4,36-42,44-6; 17:11-2,15; 18:15-42,49**

Peace, Power, Righteousness: An Indigenous Manifesto by Taiaiake Alfred, **22:8-9,18**

Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones, **16:12,14; 19:24; 22:37-8**

Programmes, politiques, compétences, fédérales et provinciales, effets, **13:38-9; 16:13; 17:9; 22:18-9**

Accès, partenariats, communautés, centres, projets, âge, **8:13,27,29; 9:31,39; 10:6-11,13-6,34; 12:21-8,31-2; 13:10-3,22-3,37,45; 14:9; 15:5,8,13-4,21; 17:10-1,19,32-4; 18:24-6,28,32,52-4; 21:20; 22:11,16-7,20,26,30-1**

Alberta, **7:5,10-1,13,15,21-6,28,30-1; 8:15,20,27,34-5; 9:7,18,21,36,38-9,43; 10:8-9,21,23-5,27-8; 12:9,31,39-40; 13:7,41,43; 14:8-9,12,15,21-2; 16:22-3; 17:15; 21:22,24,27**

Colombie-Britannique, **7:11,19,25,31; 8:15-8,20,27,30-2,35; 9:13,18,21,**

29,31; 12:8,16,24-5; 13:7; 14:11-2,15; 16:22; 17:15,24; 21:9,13-4,22,24,26,29; 22:22-3,25,31

Comité de consultation national du Commissaire sur les Autochtones (CCNCA), **12:19-21,34**

Comités, consultation, proposition, **8:20,25-6; 10:15,30; 13:35,40-2**

Conseil consultatif national des jeunes Métis, **17:14-7**

Emploi, **12:14,18,22,33-6; 14:9,18; 18:29**

Financement, coût efficace, manque de, **7:4-10,14-9,21-2,25-8,31,34; 8:11-21,23,25-30,33-5; 9:24-5,28,31-7,39-40,46-7; 10:7,9-10,15-7,24-5,28,30-4; 12:9-10,17-8,26,38; 13:8,12,16-7,20-1,26,28-9,31,37-8,43-6; 15:5-9,11-3,16,20-1,24; 16:10-1,13-6; 17:12,20,30,32; 18:22-3,26-8,30,37,40-5,52-3; 20:7; 21:10-2,19-23,27; 22:11-7,19-21,23,29**

Île du Prince Édouard, **10:9,15; 12:13; 13:22; 18:35,37**

Initiative de partenariats en action communautaire (IPAC), **7:11-2**

Langues autochtones, culture, **9:31-2,37,39,43-5,47**

Manitoba, **7:4,8-10,19,22-3,27,34; 8:12,14-6,20-1,25-6,33-5; 9:6,8-13,18-20,29-30,36,7; 10:10-1,13-5,21,23,31,34; 12:9-10,17-8,22,24-5,**

40-1; 13:7,31,33,36; 14:5-9,15,21; 15:11; 17:12-3,22; 18:54-6; 20:13-4; 22:23,29-30,32

Nouveau-Brunswick, **9:10; 10:9,15,35; 13:22; 14:11; 22:26**

Nouvelle-Ecosse, **7:11; 13:22; 16:19; 17:23-4; 21:26-7**

Nunavut, Accord sur les revendications territoriales, **20:10,12-3**

Nunavut Sivuniksavut Program, **20:6-7,10-3,16,18**

Ontario, **7:5,11,24,27,31; 8:15; 9:18-20,30,37,45; 10:9,23,25; 12:10;**

Urban aboriginal youth in Canada - *Cont'd*

Programs, policies, jurisdictions, federal and provinces, effects, - *Cont'd*
 9:31,39; 10:6-11,13-6,34; 12:21-8,31-2; 13:10-3, 22-3,37,45; 14:9;
 15:5,8,13-4,21; 17:10-1,19,32-4; 18:24-6,28,32,52-4; 21:20; 22:11,
 16-7,20,26,30-1

Alberta, 7:5,10-1,13,15,21-6,28,30-1; 8:15,20,27,34-5; 9:7,18,21,36,
 38-9,43; 10:8-9,21,23-5,27-8; 12:9,31,39-40; 13:7,41,43; 14:8-9,
 12,15,21-2; 16:22-3; 17:15; 21:22,24,27

British Columbia, 7:11,19,25,31; 8:15-8,20,27,30-2,3; 9:13,18,21,
 29,31; 12:8,16,24-5; 13:7; 14:1-1,2,15; 16:22; 17:15,24; 21:9,13-4,
 22,24,26,29; 22:22-3,25,31

Canada Prenatal Nutrition Program (CPNP), 13:9,16,18,25

Commissioner's National Aboriginal Advisory Committee (CNAAC),
 12:19-21,34

Committees, consultation, proposals, 8:20,25-6; 10:15,30; 13:35,40-2

Employment, 12:14,18,22,33-6; 14:9,18; 18:29

Funding, cost-effective, lack of, 7:4-10,14-9,21-2,25-8,31,34; 8:11-21,
 23,25-30,33-5; 9:24-5,28,31-7,39-40,46-7; 10:7,9-10,15-7,24-5,28,
 30-4; 12:9-10,18, 26,38; 13:8,12,16-7,20-1,26,28-9,31,37,8,43-6;
 15:5-9,11-3,16,20-1,24; 16:10-1,13-6; 17:12,20,30,32; 18:22-3,
 26-8,30,37,40-4,52-3; 20:7; 21:10-2,19-23,27; 22:11-7,19-21,23,29

Income Security Reform, 13:42-3

Manitoba, 7:4-8,10,19,22-3,27,34; 8:12,14-6,20-1,25-6,33-5; 9:6,
 8-13,18-20,29,30,36-7; 10:10-1,13-5,21,23,31,34; 12:9-10,17-8,22,
 24-5,40-1; 13:7,31,33,36,43; 14:5-9,15,21; 15:11; 17:12-3,22;
 18:54-6; 20:13-4; 22:23,29-30,32

Metis National Council (MNC), 17:4-35

Metis National Youth Advisory Council, 17:14-7

National Aboriginal Economic Development Program (NAEDP), role,
 15:7,9,15

National Child Benefit Program, claw backs, effects, 14:11-2

National Metis Youth Role Model Program, 17:16-9

National Native Alcohol and Drug Abuse Program (NNADAP), 13:7,
 18-9,25

New Brunswick, 9:10; 10:9,15,35; 13:22; 14:11; 22:26

Newfoundland, 14:21; 22:30

Northwest Territories, 7:28; 10:30,32; 12:13,15-6,25,31; 15:15,23;
 17:6,24; 21:12-3; 22:21,23

Nova Scotia, 7:11; 13:22; 16:19; 17:23-4; 21:26-7

Nunavut Land Claims Agreement Program, 20:10,12-3

Nunavut Sivuniksavut Program, 20:6-7,10-3,16,18

Ontario, 7:5,11,24,27,31; 8:15; 9:18-20,30,37,45; 10:9,23,25; 12:10;
 14:15; 17:11,15,24; 22:30

Post-secondary education (PSE), 8:28; 9:9-10

Prince Edward Island, 10:9,15; 12:13; 13:22; 18:35,37

Quebec, 7:22,24; 8:15; 9:10,18,37; 10:10,28; 12:10; 13:20; 14:15;
 18:56

Saskatchewan, 7:5,11-2,14,19,21,24,27,30; 8:12,15,18,20,23,25,27,
 34; 9:6-11,18-9,33; 10:8,23,26-7,32; 12:9-11,24,39; 13:20,22;
 14:6,8-9,12,14-5,21; 15:11; 17:6-7,11,22,32-3; 21:9,19-21,28;
 22:29

Supporting Community Partnership Research, opinions, evaluations,
 international comparisons, references, 8:17,26,30; 9:16-7; 10:30;
 12:15,26-7,29; 13:9,22,25; 14:8-11,14-5,17; 15:9-10; 18:38-9,48,
 55-6; 22:9-11

Royal Canadian Mounted Police (RCMP), partnerships, role, 10:14-5,
 19,26-7,30-1; 12:10-1,14,16-7,20,25,28-31

Canadian Law Enforcement Training Unit (CLET), Aboriginal Cadet
 Development and Perceptions Training, programs, 12:18-9

Crime prevention, public safety, 12:15,38,41

First Nations Policing Program (FNPP), 12:7-9,12-3,41-2

Recruitment, training, skills, 12:33-6

Royal Commission on Aboriginal People (RCAP), 7:21; 8:24; 9:5; 10:7;
 17:6; 18:20,47; 20:6; 22:17-8,37

Gathering Strength, 8:20,25; 17:20

Socio-economic conditions, challenges and barriers, poverty, risk
 factors, effects, 8:16; 9:27,33; 10:16; 17:9,21-30; 19:4-5

Demographics, mobility, definitions, 8:12,19-21; 9:5-23; 10:5,18
 13-5,21,33,41; 13:28-30; 14:7,23; 15:4,21; 16:19,23; 17:9,15-6;
 19:7,12

Disabilities, rate, 7:6,33

Jeunes autochtones des villes du Canada - *Suite*

Programmes, politiques, compétences, fédérales et provinciales, effets, Ontario,
 - *Suite*
 14:15; 17:11,15,24; 22:30

Programme canadien de nutrition prénatale (PCNP), 13:9,16,18,25

Programme d'aide préscolaire aux autochtones (PAPA), 13:9,13-4,16,18,
 21,24

Programme d'enseignement postsecondaire (PEP), 8:28; 9:9-10

Programme national de développement économique des Autochtones
 (PNDEA), rôle, 15:7,9,15

Programme national de lutte contre l'abus d'alcool et des drogues chez les
 Autochtones, 13:7,18-9,25

Programme national de modèle de comportement, 17:16-9

Québec, 7:22,24; 8:15; 9:10,18,37; 10:10,28; 12:10; 13:20; 14:15; 18:56

Ralliement national des Métis (RNM), 17:4-35

Réforme de la sécurité du revenu, 13:42-3

Saskatchewan, 7:5,11-2,14,19,21,24,27,30; 8:12,15,18,20,23,25,27,34;
 9:6-11,18-9,33; 10:8,23,26-7,32; 12:9-11,24,39; 13:20,22; 14:6,8-9,12,
 14-5,21; 15:11; 17:6-7,11,22,32-3; 21:9,19-21,28; 22:29

Terre-Neuve, 14:21; 22:30

Territoires du Nord-Ouest, 7:28; 10:30,32; 12:13,15-6,25,31; 15:15,23;
 17:6,24; 21:12-3; 22:21,23

Recherches, opinions, évaluations, internationales, comparaisons,
 références, 8:17,26,30; 9:16-7; 10:30; 12:15,26-7,29; 13:9,22,25;
 14:8-11,14-5,17; 15:9-10; 18:38-9,48,55-6; 22:9-11

Santé

Diabète, initiative, 16:6,12; 17:21-2

Effet de l'alcoolisme fœtal (EAF), 10:21,33; 12:20,37; 13:9,28; 16:12,
 22; 17:20-1,30; 20:8,15; 21:7

Soins médicaux, accessibilité, 19:4-6

Suicides, taux, prévention, 8:20; 12:14-5,32,34,37-9,44; 18:50-1; 20:5,
 20; 21:7

Syndrome d'alcoolisation fœtale (SAF), 9:11-2; 10:21,32-3; 12:14-5,20,
 37; 13:9,21,25,28; 16:12,22; 17:20-1,30; 20:15; 21:7; 22:35

VIH et le sida, drogues, 8:15,17-8,26; 9:11,13,19; 12:14-5; 13:11,18-9;
 17:20-1; 19:6,11-5; 20:5,8,15; 21:6-7; 22:16,20,25-7,35

Santé, ministère, activités

Fondation pour la guérison des Autochtones (FGA), 12:10-1; 13:25;
 18:42-61; 22:16

Partenariats, rôle, 10:7; 12:9; 13:5-26,38; 17:21

Service correctionnel du Canada (SCC), partenariats, 10:7,22; 12:7,11,
 21-30,34,36,41

Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL), 7:11,15,33; 9:22;
 13:32; 16:19

Socioéconomiques, conditions, défis et obstacles, pauvreté, facteurs de
 risques, effets, 8:16; 9:27,33; 10:16; 17:7,9,21-30; 19:4-5

Assistance sociale, 12:35; 14:8-10,17-9,21; 21:8,11

Bandes, membres, crime, 10:15,19-21,27-8; 12:9,18,22,24-6,33; 13:13,
 44; 16:10; 17:10; 18:30-1; 21:6,22; 22:18

Démographies, mobilités, définitions, 8:12,19-21; 9:5-23; 10:5,18; 12:11,
 13-5,21,33,41; 13:28-30; 14:7,23; 15:4,21; 16:19,23; 17:9,15-6; 19:7,
 12

Emploi saison, chômage, salaires, subventions, 7:5-8,13,21-4,27,30-1;
 9:9-10,21; 13:42-4; 14:6,9,21-2; 20:5-6,8-9

Interventions, petite enfance, comportements, plans de guérison, centres,
 efficacités, 7:8,11,13-7,23-32; 8:13,20,33-5; 9:28-9,43; 10:8,13,20-1,
 23,33; 12:10,20-3,25,30-1,33-4,36-7,40; 13:5-9,15-6,19; 18:38,42-61

Invalité, taux, 7:6,33

Racisme, discrimination, effets, 9:44; 10:26-7; 12:18-9; 14:22; 19:5;
 20:6,9,22-3; 21:8,21,26

Sans-abri, 7:10-2,19,23-4,33; 8:13,18; 10:16,31; 12:15-7; 22:16,21

Seuils de faible revenu, récupération, 7:6,32; 9:9-10; 13:22-3,29,42-3;
 14:11-2; 15:4

Sexe, commerce, enfants, 8:15,26,32-3; 9:15-6,18,35,44; 10:13-4,32-3;
 12:15-6; 16:18; 17:30-1; 20:5; 21:5-6,13,22; 22:25

Sports, 9:30-1,43-4

Victimes, violence, prisons, 10:20,26; 12:17,23-5,27,37,39-40; 13:11;
 18:38; 19:5; 20:21-2; 21:7,26,29; 22:16

Statistiques Canada, 12:13; 22:17

Contextes, définitions, recensement 1996, «régions métropolitaines de
 recensement» (RMR), 9:5,14,18-9,21-3; 15:17-8; 16:4; 18:43-4,49-50

Urban aboriginal youth in Canada - *Cont'd*

Socio-economic conditions, challenges and barriers, poverty, risk factors, effects, - *Cont'd*
 Employment, unemployment, wage subsidies, seasonal work, 7:5-8, 21-4,27,30-1; 9:9-10,21; 13:42-4; 14:6,9,21-2; 15:4; 16:10; 20:5-6, 8-9
 Gang members and crime, 10:15,19-21,27-8; 12:9,18,22,24-6,33; 13:13,44; 16:10; 17:10; 18:30-1; 21:6,22; 22:18
 Homeless people, 7:10-2,19,23-4,33; 8:13,18; 10:16,31; 12:15-7; 22:16,21
 Interventions, early childhood, behaviour, healing process, centres, effectiveness, 7:8,11,13-7,23-32; 8:13,20; 9:28-9,43; 10:8-13,20-1, 23,33; 12:10,20-3,25,30-1,33-4,36-7,40; 13:5-9,15-6,19; 18:38, 42-61
 Low Income Cut-Offs (LICO), claw backs, 7:6,32; 9:9-10; 13:22-3,29, 42-3; 14:11-2; 15:4
 Racism, discrimination, effects, 9:44; 10:26-7; 12:18-9; 14:22; 19:5; 20:6,9,22-3; 21:8,21,26
 Sex trade, children, 8:15,26,32-3; 9:15-6,18,35,44; 10:13-4,32-3; 12:15-6; 16:18; 17:30-1; 20:5; 21:5-6,13,22; 22:25
 Social assistance, 12:35; 14:8-10,17-9,21; 21:8,11
 Sports, 9:30-1,43-4
 Victims, violence, prisons, 10:20,26; 12:17,23-5,27,37,39-40; 13:11; 18:38; 19:5; 20:21-2; 21:7,26,29; 22:16
 Statistics, data, mandate, accountability, 7:4-10,14-9,21-2,25-8,31,34; 8:11-21,26,33; 9:5-24,30,36,39; 10:16-20,23,29-30,32; 12:11,13-4, 21-2,40; 13:8,21-2,27-30; 14:5-7,21-3; 15:7-9,10,24-5; 16:4,11-2; 17:29-31,34; 18:42-53; 19:7; 20:14,19-20; 21:6-7,13; 22:9-12,15,17, 19-20,26
 Statistics Canada, 12:13; 22:17
 Concepts, definitions, 1996 census, "census metropolitan areas" (CMAs), 9:5-14,18-9,21-3; 15:17-8; 16:4; 18:43-4,49-50
 International comparisons, 9:16-7; 12:15,29; 14:8-11
 Methodology, 9:15,20
 Unity, 22:16-7,20-1
 Women, older, teenage mothers, childcare spaces, parental skills, 7:32-4; 8:12,20,27,30; 9:7-8,12,14,22,34; 10:21-2,25-6,32-4; 12:37-40; 14:10-2; 15:12,21-2; 16:21-2; 17:30; 21:7; 22:2-4
 Native Women's Association of Canada (NWAC), 21:4-29
 Pauktuutit Inuit Women's Association (PIWA), 20:4-24
 Status of Women Canada, 12:17; 21:23
 Young Criminal Justice Act, discussion, 12:19,30,33
 Young Offenders Act, discussion, 10:10,18-9

WITNESSES

Angus, Murray, Instructor, Nunavut Sivuniksavut; Pauktuutit Inuit Women's Association
 Urban aboriginal youth in Canada, issues, 20:11-3,20,23

Anzolin, Susan, Officer, Federal Interlocutor for Metis and Non-Status Indians Division; Privy Council Office
 Urban aboriginal youth in Canada, issues, 8:18,21,28,30,35,37

Begin, Patricia, Director, Research and Evaluation, National Crime Prevention Centre; Justice Department
 Urban aboriginal youth in Canada, issues, 10:12-4,19-23,34

Bernier, Chantal, Assistant Deputy Minister, Socio-Economic Policy and Programs Sector, Indian and Northern Affairs Department
 Urban aboriginal youth in Canada, issues, 13:26-44,47

Bird, Mary Lou, Policy Analyst, Aboriginal Business Canada; Industry Department
 Urban aboriginal youth in Canada, issues, 15:11

Jeunes autochtones des villes du Canada - *Suite*

Statistiques Canada, - *Suite*
 Internationales, comparaisons, 9:16-7; 12:15,29; 14:8-11
 Methodologie, 9:15,20
 Statistiques, données, mandat, reditition, comptes, 7:4-10,14-9,21-2,25-8, 31,34; 8:11-21,26,33; 9:5-24,30,36,39; 10:16-20,23,29-30,32; 12:11, 13-4,21-2,27,33-5,40; 13:8,21-2,27-30; 14:5-7,21-3; 15:7-9,10,24-5; 16:4,11-2; 17:29-31,34; 18:42-53; 19:7; 20:14,19-20; 21:6-7,13; 22:9-12,15,17,19-20,26
 Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone, 16:6-8,17; 22:10-1,14
 Système de justice pénale pour les adolescents, Loi, discussion, 12:19,30, 33
 Unité, 22:16-7,20-1

Parcs (Les) nationaux du Nord - *Une nouvelle orientation*, rapport du Comité

Recommandations, 5R:38-41
 Éducation, employés, 5R:11
 Emploi pour les autochtones, possibilités, 5R:20,23-4
 Fonds, financement, 5R:22,28
 Gestion coopérative, communications, 5R:14-6
 Texte, 5R:i-iv,1-45

Projet de loi C-37-Loi sur la mise en œuvre de mesures concernant le règlement de revendications (Alberta et Saskatchewan)
 Discussion, 11:5-29; 12:6

Projet de loi S-24-Loi sur le gouvernement du territoire provisoire de Kanesatake
 Discussion, 2:15-32; 3:4-30; 4:6-40

Règlement de revendications (Alberta et Saskatchewan), Loi sur la mise en œuvre de mesures concernant

Affaires indiennes et du Nord canadien, ministère (MAINC), processus administratif, uniformités, outil, projet de loi technique
 Ajouts aux réserves, politique, 11:13-4,19,22
 Alberta, 11:8-11,13-4,17-9,24-7
 Manitoba, 11:11,18,28-9
 Prairies, 11:7,12,28
 Premières nations, développement économique, terres de réserve, tierces parties qui détiennent des droits, manques, consultations, 11:5-6,11-2, 14-5,18-20,23-6,29
 Recherches, 11:21-2
 Revendications, droits fonciers issus de traités, globales et particulières, différences, 11:8,10-3,16-7,20-3,26-9
 Saskatchewan, 11:8,10-1,13-4,17-20,23-5
 Indiens, Loi, modification, effets, historique, 11:11-5,21
 Loi sur la mise en œuvre des mesures concernant, 11:6-7,9
 Projet de loi C-14 (2^e session, 36^e législature), 11:6-7
 Règlement de revendications au Manitoba, 11:6-7-9

TÉMOINS

Angus, Murray, instructeur, Nunavut Sivuniksavut; Pauktuutit Inuit Women's Association
 Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 20:11-3,20,23

Anzolin, Susan, agente, Direction de l'interlocuteur fédéral auprès des Métis et des Indiens non Inscrits
 Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 8:18,21,28,30,35,37

Begin, Patricia, directrice, Recherche et évaluation, Centre national de prévention du crime; ministère de la Justice
 Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 10:12-4,19-23,34

Bernier, Chantal, sous-ministre adjoint, Secteur des programmes et des politiques socio-économiques, ministère des Affaires et du Nord
 Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 13:26-44,47

Bird, Mary Lou, directeur exécutif, analyste des politiques, Entreprise autochtone Canada; ministère de l'Industrie
 Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 15:11

Birkinshaw, Wendy, Senior Policy Analyst, Division of Childhood and Adolescence, Population and Public Health Branch, Health Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13**:14-5,23

Broughton, Scott, Assistant Deputy Minister, Population and Public Health Branch, Health Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13**:5-13,22

Brown, Jennifer, Chair, Metis National Youth Advisory Council; Metis National Council
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **17**:14-9,22-3,29,32-4

Brown, Kukdookaa Terri, President, Native Women's Association of Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **21**:4-26,28-9

Burr, Kristine, Assistant Deputy Solicitor General, Strategic Policy and Programs; Office of the Solicitor General of Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **12**:6-12,24-7,30,32,36-7,41

Buscemi, Franco Sheatiapik, National Inuit Youth Council, Inuit Tapiriit Kanatami
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **19**:4-17,20-2,24,27

Caron, Fred, Assistant Deputy Minister, Aboriginal Affairs Secretariat; Privy Council Office
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **8**:11-33,35-8

Caverhill, Barbara, Acting Director, Learning, Employment and Human Development, Indian and Northern Affairs Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13**:44-7

Choksi, Anjali, Legal Counsel
Bill S-24, **3**:18,20,22-4,27-8

Come, Matthew Coon, National Chief, Assembly of First Nations
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **22**:4-8,11-3,15-9,22-3,26, 29-30,36-8

Conn, Keith, Acting Director General, Community Health Programs Directorate, First Nations and Inuit Health Branch, Health Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13**:16-23,25

Corber, Deborah, Senior Federal Negotiator, Self-Government Branch, Indian and Northern Affairs Department
Bill S-24, **2**:26,28; **4**:37-8

Cox-Duquette, Sylvia, Legal Counsel, Native Law Section, Justice Department
Bill S-24, **2**:30; **4**:36-7,39

Daoust, Marie, Municipal Secretary-Treasurer, Municipality of Oka
Bill S-24, **4**:4

David, Marie, (Personal presentation)
Bill S-24, **4**:4

Dewar, Veronica, President; Pauktuutit Inuit Women's Association
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **20**:4-9,13-6,18-23

Dorey, Dwight A., National Chief, Congress of Aboriginal Peoples
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **16**:4-7,9-17,19-25

Etienne, T. Brenda, Senior Negotiator, Mohawks of Kanesatake
Bill S-24, **3**:19,25-6

Franklin, Dorothy Ahlgren, Officer in Charge, National Youth Strategy; Royal Canadian Mounted Police (RCMP)
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **12**:12-20,23-6,28-30,33-9, 41-2

Gabriel, Ellen, (Personal presentation)
Bill S-24, **4**:20-8

Birkinshaw, Wendy, analyste principale en politique, Division de l'enfance et de l'adolescence, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique, ministère de la Santé
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13**:14-5,23

Broughton, Scott, sous-ministre adjoint, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique, ministère de Santé Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13**:5-13,22

Brown, Jennifer, présidente, Conseil consultatif national des jeunes Métis; Ralliement national des Métis
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **17**:14-9,22-3,29,32-4

Brown, Kukdookaa Terri, présidente, Association des femmes autochtones du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **21**:4-26,28-9

Burr, Kristine, sous-solliciteuse générale adjointe, Politiques stratégiques et programmes, Bureau du solliciteur général du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **12**:6-12,24-7,30,32, 36-7,41

Buscemi, Franco Sheatiapik, National Inuit Youth Council, Inuit Tapiriit Kanatami
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **19**:4-17,20-2,24,27

Caron, Fred, sous-ministre adjoint, Secrétariat des affaires autochtones
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **8**:11-33,35-8

Caverhill, Barbara, directrice intérimaire, Direction de l'apprentissage, de l'emploi et du développement de la personne, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13**:44-7

Choksi, Anjali, conseillère juridique
Projet de loi S-24, **3**:18,20,22-4,27-8

Come, Matthew Coon, chef national de l'Assemblée des Premières Nations
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **22**:4-8,11-3,15-9, 22-3,26,29-30,36-8

Conn, Keith, direction générale intérimaire, Direction des programmes de santé communautaire, Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits, ministère de la Santé
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13**:16-23,25

Corber, Deborah, négociatrice principale du gouvernement fédéral, Direction générale de l'autonomie gouvernementale, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi S-24, **2**:26,28; **4**:37-8

Cox-Duquette, Sylvia, conseillère juridique, Section du droit des Autochtones, ministère de la Justice
Projet de loi S-24, **2**:30; **4**:36-7,39

Daoust, Marie, secrétaire-trésorière municipale, municipalité d'Oka
Projet de loi S-24, **4**:4

David, Marie, (présentation personnelle)
Projet de loi S-24, **4**:4

Dewar, Veronica, présidente; Pauktuutit Inuit Women's Association
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **20**:4-9,13-6,18-23

Dorey, Dwight A., chef national, Congrès des peuples autochtones
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **16**:4-7,9-17,19-25

Etienne, T. Brenda, négociatrice principale, Mohawks de Kanesatake
Projet de loi S-24, **3**:19,25-6

Franklin, Dorothy Ahlgren, officier responsable, Stratégie nationale sur la jeunesse; Gendarmerie royale du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **12**:12-20,23,28-30, 33-9,41-2

Gabriel, James, Grand Chief, Mohawks of Kanesatake
Bill S-24, 3:4-24,26-9

Gallant, Jamie, Youth and Labour Market Intern, Congress of Aboriginal Peoples
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 16:6-9,11,15,17-8

Gay, Alfred, Policy Advisor; National Association of Friendship Centres
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 18:38-40

Golic, Jelena, Youth Intervener, Native Women's Association of Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 21:11,26-8

Gosnell, Ginger, Youth Representative, Assembly of First Nations
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 22:8-10,13,19-21,25-7,30-6,38

Goyette, Pierre, (Personal presentation)
Bill S-24, 4:5-19

Greenway, Nancy, Program Officer, Aboriginal Peoples' Program, Canadian Heritage Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 9:32-3,41-2

Greyeyes, Audrey, Program Officer, Aboriginal Peoples' Program, Canadian Heritage Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 9:34-5,40,46-7

Hagey, Janet, Director, Housing, Family and Social Statistics Division, Statistics Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 9:3

Holik, Henry, Director, Program Management, Human Resources Development Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:10-3,23

Huppie, Pauline, Director, Youth Initiatives, Metis National Youth Advisory Council; Metis National Council
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 17:17,19,29

Jensen, Phil, Assistant Deputy Minister, Employment Programs Branch, Human Resources Development Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:4-8,12-27,29-33

Joseph, Jill Anne, Clerk of the Committee
Organization meeting, 1:16-7

Keesickquayash, Ralph, Counsel, Legal Services, Indian and Northern Affairs Department
Bill C-37, 11:21

Koebel, Jaime, President, Aboriginal Youth Council; National Association of Friendship Centres
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 18:18-20,22-5,31-7,41-2

Kozij, John, Director, Aboriginal Strategic Policy, Strategy and Coordination, Strategic Policy, Human Resources Development Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 7:5

Kusugak, Jose Amaujaq, President, Inuit Tapiriit Kanatami
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 19:18-21,23-7

LaRocque, Judith, Associate Deputy Minister, Canadian Heritage Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 9:23-9,31-3,35-9,42,47

Larocque, Marlene, Executive Director, Native Women's Association of Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 21:9,19,23,28

Larose, Jean, Director of Communications Assembly of First Nations
Urban aboriginal youth in Canada, issues, 22:16-7

Gabriel, Ellen (présentation personnelle)
Projet de loi S-24, 4:20-8

Gabriel, James, grand chef, Mohawks de Kanesatake
Projet de loi S-24, 3:4-24,26-9

Gallant, Jamie, stagiaire, Jeunesse et marché du travail, Congrès des peuples autochtones
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 16:6-9,11,15,17-8

Gay, Alfred, conseiller en politiques; Association nationale des centres d'amitié
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 18:38-40

Golic, Jelena, intervenante auprès des jeunes, Association des femmes autochtones du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 21:11,26-8

Gosnell, Ginger, représentante des jeunes, Assemblée des Premières Nations
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 22:8-10,13,19-21,25-7,30-6,38

Goyette, Pierre (présentation personnelle)
Projet de loi S-24, 4:5-19

Greenway, Nancy, agent de programme, Programme sur les Autochtones, ministère du Patrimoine canadien
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 9:32-3,41-2

Greyeyes, Audrey, agent de programme, Programme sur les Autochtones, ministère du Patrimoine canadien
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 9:34-5,40,46-7

Hagey, Janet, directrice, Division des statistiques sociales, du logement et des familles, Statistique Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 9:3

Holik, Henry, directeur, Gestion des programmes, Secrétariat national pour les sans-abri, ministère du Développement des ressources humaines
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:10-3,23

Huppie, Pauline, directrice, Initiatives des jeunes, Conseil consultatif national des jeunes Métis; Ralliement national des Métis
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 17:17,19,29

Jensen, Phil, sous-ministre adjoint, Direction générale des programmes d'emploi, ministère du Développement des ressources humaines
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 7:4-8,12-27,29-33

Joseph, Jill Anne, greffière du Comité
Réunion d'organisation, 1:16-7

Keesickquayash, Ralph, conseiller juridique, Services juridiques, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi C-37, 11:21

Koebel, Jaime, présidente, Aboriginal Youth Council; Association nationale des centres d'amitié
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 18:18-20,22-5,31-7,41-2

Kozij, John, directeur, Politique stratégique autochtone, Stratégie et coordination, Politique stratégique, ministère du Développement des ressources humaines
Jeunes autochtones des villes des problèmes, 7:5

Kusugak, Jose Amaujaq, président, Inuit Tapiriit Kanatami
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 19:18-21,23-7

LaRocque, Judith, sous-ministre déléguée, ministère du Patrimoine
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, 9:23-9,31-3,35-9,42,47

- Latimer, Catherine**, Senior Counsel, Director General of Youth Justice Policy, Justice Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **10**:10-2,17,19-23,26,30-1,33
- Magus, Rick**, Manager, Aboriginal Affairs, Manitoba Region, Human Resources Development Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **7**:8-10,20,27-8,33-4
- Moore, Jeff**, Executive Director, Aboriginal Business Canada; Industry Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **15**:4-25
- Morin, Gerald**, President, Metis National Council
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **17**:4-16,19-21,23-32,34-5
- Moyer, Norman**, Associate Deputy Minister, Canadian Identity; Canadian Heritage Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **9**:29-33,35,40-3,45-6
- Nault, Hon. Robert**, Minister, Indian and Northern Affairs Department
Bill S-24, **2**:15-32
- Norris, Doug**, Director General, Census and Demographic Statistics, Statistics Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **9**:5-23
- Patry, Yvan**, Mayor, Municipality of Oka
Bill S-24, **4**:28-35
- Pennell, Frances**, Director, Policy Planning Directorate, Programs Branch; Justice Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **10**:9-10,15-6,24
- Pentney, William F.**, Deputy Head, Justice Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **10**:4-9,14-9,21-3,25,27-32,34-6
- Richards, John**, (Personal presentation)
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **14**:4-23
- Robelin, Giselle**, Communications Department; Aboriginal Healing Foundation
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **18**:54
- Rocan, Claude**, Director General, Centre for Healthy Human Development, Population and Public Health Branch, Health Department
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **13**:13-6,20-1,23-5
- Shalapata, Evelyn**, Director, Treaty Land Entitlement, Specific Claims, Saskatchewan Region, Indian and Northern Affairs Department
Bill C-37, **11**:8,13,16-7,20,23-4,28
- Shappa, June**, Nunavut Sivuniksavut; Pauktuutit Inuit Women's Association
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **20**:10-1,13,16-7,19,21
- Siggnar, Andy**, Senior Advisor on Aboriginal Statistics, Housing, Family and Social Statistics Division, Statistics Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **9**:3
- Sisson, Jim**, Director, Claims and Indian Government, Alberta Region; Indian and Northern Affairs Department
Bill C-37, **11**:8-11,14-5,17-22,24-6,28
- Thompson, Adam**, Clerk of the Committee
Organization meeting, **1**:11,15-6
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **6**:6-7
- Valaskakis, Gail**, Director of Research; Aboriginal Healing Foundation
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **18**:42-61
- Walling, Walter**, Senior Negotiator, Specific Issues, Indian and Northern Affairs Department
Bill S-24, **2**:25-6,28
- Larocque, Marlene**, directrice générale, Association des femmes autochtones du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **21**:9,19-23,28
- Larose, Jean**, directeur des communications, Assemblée des Premières Nations
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **22**:16-7
- Latimer, Catherine**, avocat-conseil, directrice, Direction de la justice applicable aux jeunes, ministère de la Justice
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **10**:10-2,17,19-23,26,30-1,33
- Magus, Rick**, directeur, Affaires autochtones, région du Manitoba, ministère du Développement des ressources humaines
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **7**:8-10,20,27-8,33-4
- Moore, Jeff**, directeur exécutif, Entreprise autochtone Canada; ministère de l'Industrie
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **15**:4-25
- Morin, Gerald**, président; Ralliement national des Métis
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **17**:4-16,19-21,23-32,34-5
- Moyer, Norman**, sous-ministre adjoint, Identité canadienne, ministère du Patrimoine canadien
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **9**:29-33,35,40-3,45-6
- Nault, L'honorable Robert**, ministre, Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi S-24, **2**:15-32
- Norris, Doug**, directeur général, Statistique démographique et recensement, Statistique Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **9**:5-23
- Patry, Yvan**, maire, municipalité d'Oka
Projet de loi S-24, **4**:28-35
- Pennell, Frances**, directrice, Direction de la planification stratégique, Direction générale des programmes; ministère de la Justice
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **10**:9-10,15-6,24
- Pentney, William F.**, chef adjoint, Portefeuille des affaires autochtones, ministère de la Justice
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **10**:4-9,14-9,21-3,25,27-32,34-6
- Richards, John** (présentation personnelle)
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **14**:4-23
- Robelin, Giselle**, Service des communications; Fondation pour la guérison des Autochtones
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **18**:54
- Rocan, Claude**, direction générale, Centre de développement de la santé humaine, Direction générale de la santé de la population et de la santé publique, ministère de Santé
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **13**:13-6,20-1,23-5
- Shalapata, Evelyn**, directrice, Droits fonciers issus des traités, Revendications particulières, région de la Saskatchewan, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi C-37, **11**:8,13,16-7,20,23-4
- Shappa, June**, Nunavut Sivuniksavut; Pauktuutit Inuit Women's Association
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **20**:10-1,13,16-7,19,21
- Siggnar, Andy**, conseiller-analyste principal, Statistiques sur les Autochtones, Division des statistiques sociales, du logement et des familles, Statistique Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **9**:3

Whattam, Marie, Vice-President; National Association of Friendship Centres
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **18**:15-8,21-2,24-35,37-8,40-2

Wilson, Gina, Director General, Aboriginal Issues Branch; Correctional Service of Canada
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **12**:21-3,26,31-2,34,36,39-41

Young, Terry, Youth Representative, Assembly of First Nations
Urban aboriginal youth in Canada, issues, **22**:8-10,13,19-21,25-7,30-6,8

Youssef, Michel, Director, Special Implementation Projects Directorate, Indian and Northern Affairs Department
Bill C-37, **11**:5-29

Sisson, Jim, directeur, Revendications et gouvernement indien, région de l'Alberta, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi C-37, **11**:8-11,14-5,17-22,24-6,28

Thompson, Adam, greffier du Comité
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **6**:6-7
Réunion d'organisation, **1**:11,15-6

Valaskakis, Gail, directrice de la recherche; Fondation pour la guérison des Autochtones
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **18**:42-61

Walling, Walter, négociateur principal, Dossiers particuliers, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi S-24, **2**:25-6,28

Whattam, Marie, vice-présidente; Association nationale des centres d'amitié
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **18**:15-8,21-2,24-35,37-8,40-2

Wilson, Gina, directrice générale, Direction des questions autochtones; Service correctionnel du Canada
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **12**:21-3,26,31-2,34,36,39-41

Young, Terry, représentante des jeunes, Assemblée des Premières Nations
Jeunes autochtones des villes du Canada, problèmes, **22**:8-10,13,19-21,25-7,30-6,38

Youssef, Michel, directeur, Direction des projets spéciaux de la mise en œuvre, ministère des Affaires indiennes et du Nord
Projet de loi C-37, **11**: 5-29



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5



